RAYMOND E. FEIST

TÉNÈBRES SUR SETHANON

LA GUERRE DE LA FAILLE

TOME III

Raymond E. Feist

Ténèbres sur Sethanon

La Guerre de la Faille – livre trois

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Antoine Ribes

Bragelonne

Titre original : *A Darkness at Sethanon*
Copyright © Raymond E. Feist 1986

© Bragelonne 2005 pour la présente traduction

1ère édition : août 2005
2ème édition : novembre 2006

Illustration de couverture :
Stéphane Collignon

ISBN : 2-915549-13-8
ISBN13 : 978-2-915549-13-1

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

Ce livre est dédié à ma mère, Barbara A. Feist, qui n'a jamais douté un seul instant.

REMERCIEMENTS

Ce livre marque la fin de la saga de *La Guerre de la Faille,* cette trilogie commencée avec *Magicien* et développée dans *Silverthorn.* Aussi, il me semble nécessaire de renouveler mes remerciements les plus sincères à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la qualité et au succès de ces livres :

Les constructeurs de Midkemia, tout d'abord : April et Stephen Abrams ; Steve Barrett ; Anita et Jon Everson ; Dave Guinasso ; Conan LaMotte ; Tim LaSelle ; Ethan Munson ; Bob Potter ; Rich Spahi ; Alan Springer ; Lori et Jeff Velten.

Et toutes ces nombreuses autres personnes qui nous ont rejoints au fil des ans pour nos réunions du vendredi, ajoutant leur propre touche à cette chose merveilleuse qu'est le monde de Midkemia.

Mes amis de Grafton Books, passés et présents.

Harold Matson, mon agent, qui m'a permis d'obtenir ma première publication.

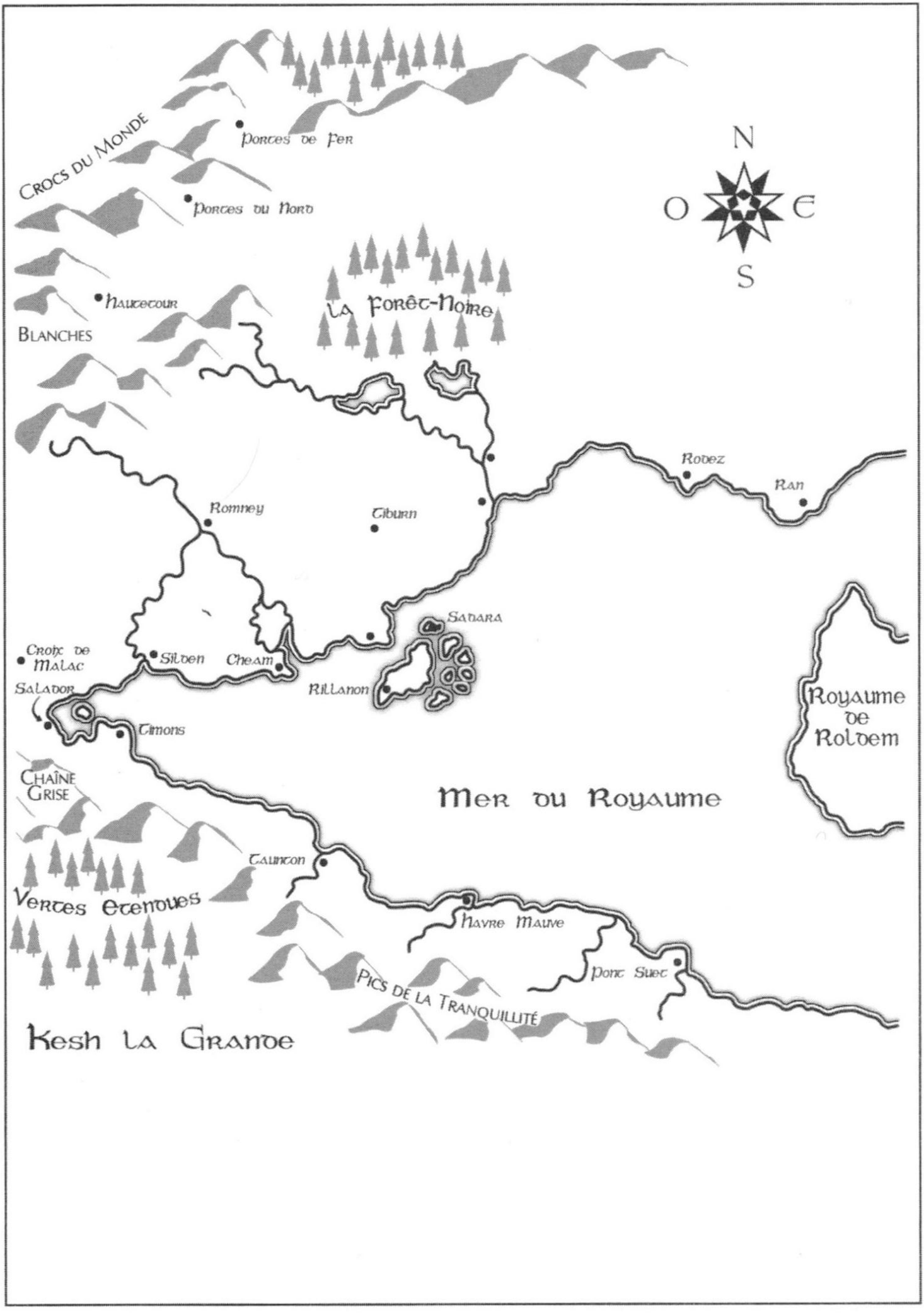
Abner Stein, mon agent en Grande-Bretagne.

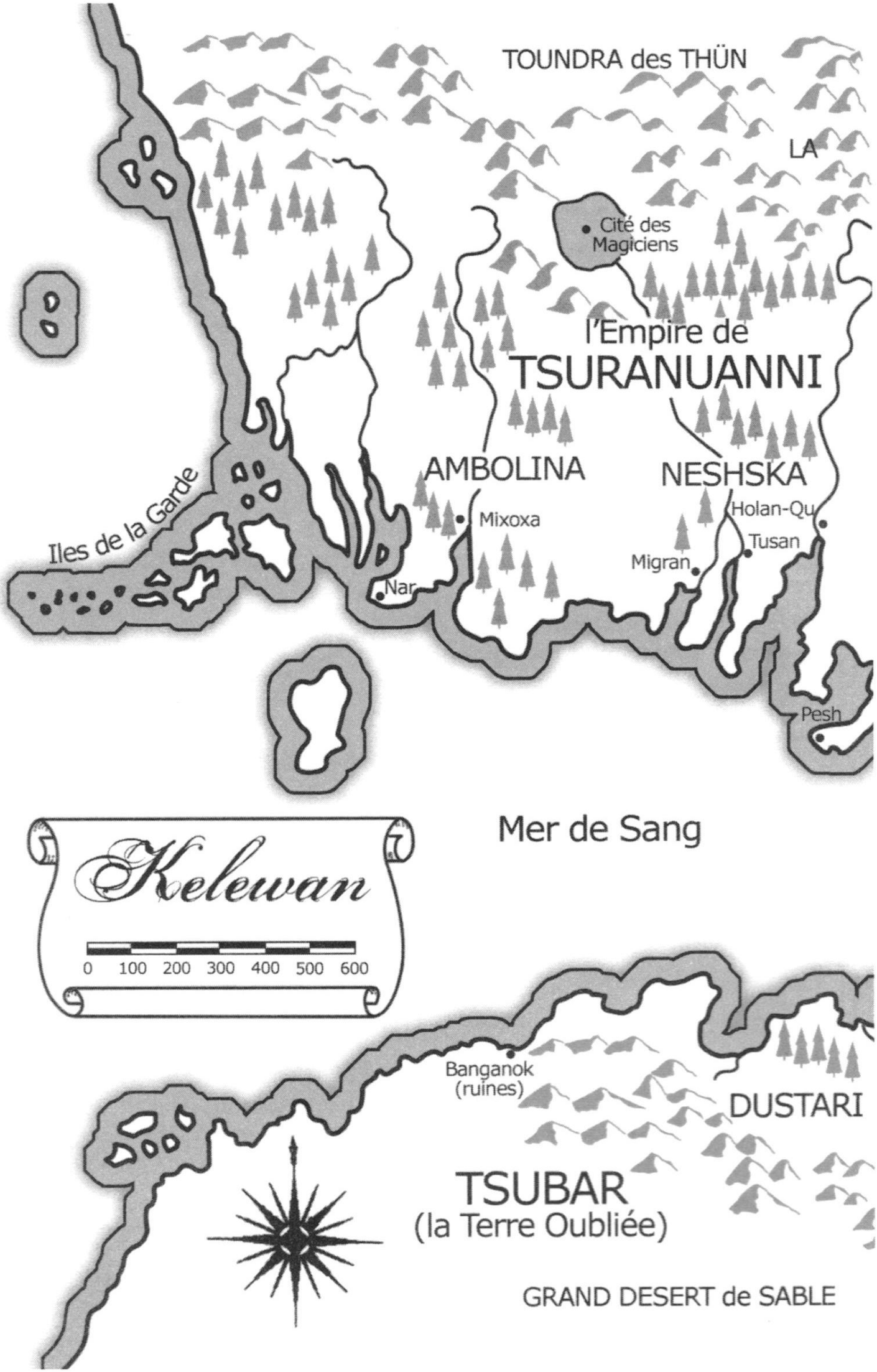
Et Janny Wurts, écrivain et artiste de talent, qui m'a montré comment tirer toujours plus de mes personnages alors même que je pensais déjà tout connaître d'eux.

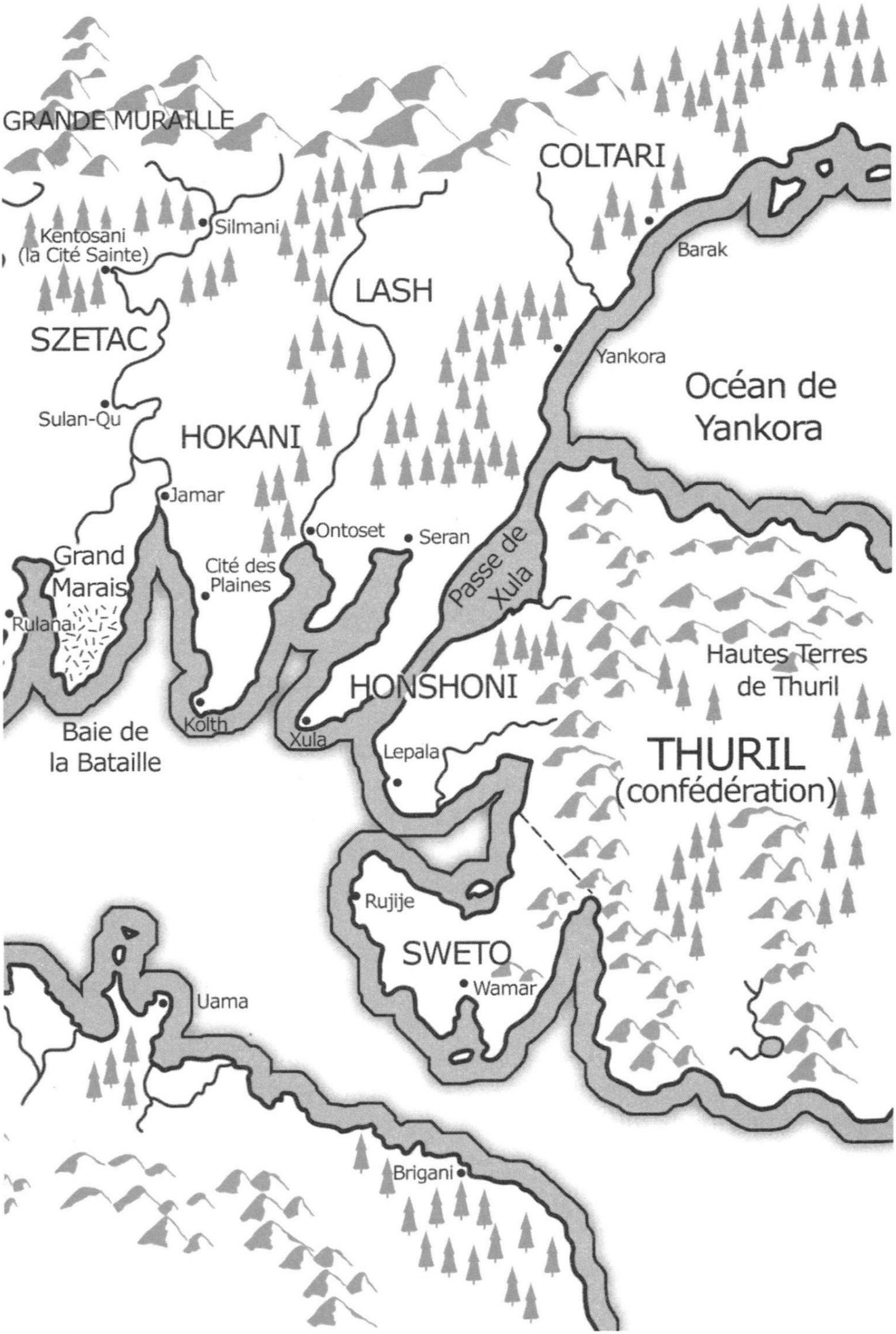
Chacune de ces personnes a contribué, à sa manière, aux trois romans qui composent la saga de *La Guerre de la Faille.* Ces livres auraient été nettement appauvris par l'absence de ne serait-ce que l'une d'elles.

Raymond E. Feist
San Diego, Californie

Terres du Nord
Montagnes
Monts de Pierre
Les Crêtes
Lac du Ciel
Elvandar
Tyr-Sog
Yabon
Lamut
Loriél
Crydee
Vercors
Côte Sauvage
Tours Grises
Combe au Faucon
Le Royaume
Malmor
Natal
Ylith
Questor
Les Terrasses
Carse
Jornil
Hush
Bois du Crépuscule
Monts Calastius
Tulan
Port Natal
Bordon
Sechanon
Mer sans fin
Port-Margrave
Queg
La Lande noire
Lan
Palanque
Île du Sorcier
Passes des Ténèbres
Royaume de Queg
Krondor
val de Durrony
Limech
Dorgin
Finisterre
Triste Mer
Landrech
Mer des Songes
Durbin
Shamata
Elarial
Ranom
Val des Rêves
(Problème de Frontière)
Grand Lac aux Etoiles
Caralyan
Montagnes des Trolls
Désert de Jal-Pur
Piliers des Etoiles
Empire de
Midkemia


Crocs du Monde
Portes de Fer
Portes du Nord
N
O
E
S
Hauteroun
Blanches
La Forêt-Noire
Robez
Ran
Romney
Tiburn
Sahara
Croix de Malac
Silven
Cheam
Rillanon
Salador
Royaume de Roldem
Timons
Chaîne Grise
Mer du Royaume
Taunton
Vertes Etendues
Havre Mauve
Pont Suec
Pics de la Tranquillité
Kesh la Grande


TOUNDRA des THÜN
LA
Cité des Magiciens
l'Empire de
TSURANUANNI
AMBOLINA
NESHSKA
Mixoxa
Holan-Qu
Tusan
Migran
Nar
Iles de la Garde
Pesh
Mer de Sang
Kelewan
0 100 200 300 400 500 600
Banganok (ruines)
DUSTARI
TSUBAR
(la Terre Oubliée)
GRAND DESERT de SABLE


GRANDE MURAILLE
COLTARI
Kentosani
(la Cité Sainte)
Silmani
Barak
LASH
SZETAC
Yankora
Océan de
Yankora
Sulan-Qu
HOKANI
Jamar
Ontoset
Seran
Grand
Marais
Cité des
Plaines
Passe de
Xula
Rulana
Hautes Terres
de Thuril
HONSHONI
Baie de
la Bataille
Kolth
Xula
Lepala
THURIL
(confédération)
Rujije
SWETO
Wamar
Uama
Brigani

RÉSUMÉ

A l'issue de la guerre de la Faille contre les Tsurani, envahisseurs venus d'un autre monde appelé Kelewan, la paix régna sur le royaume des Isles durant presque un an. Le roi Lyam et ses frères, le prince Arutha et le duc Martin, firent le tour des cités de l'Est et des royaumes voisins avant de revenir à Rillanon, la capitale de Lyam. La princesse Carline, leur sœur, prévint alors son amant, Laurie le ménestrel, qu'il lui fallait choisir entre l'épouser ou quitter le palais. Arutha et la princesse Anita se fiancèrent. À Krondor, la cité d'Arutha, on commença à préparer leur mariage.

Arutha se présenta à Krondor tard dans la nuit. À peine était-il arrivé qu'il fut pris pour cible par un membre des Faucons de la Nuit, une redoutable guilde d'assassins. Fort heureusement, le jeune voleur Jimmy les Mains Vives déjoua cette tentative d'assassinat avant même que le prince ne soit attaqué. Jimmy se retrouva alors déchiré entre la loyauté qu'il devait aux Moqueurs – la guilde des voleurs – et son amitié pour Arutha, qu'il avait rencontré l'année précédente. Avant qu'il n'ait le temps de se décider, Jimmy fut attaqué par Jack Rictus, un officier des Moqueurs, qui lui révéla qu'il était en cheville avec les Faucons de la Nuit. Lors de l'embuscade, Jimmy fut blessé et Jack Rictus trouva la mort. Le jeune voleur se décida finalement à prévenir le prince du danger qui le menaçait.

Désormais conscients de l'existence d'un complot, Arutha, Laurie et Jimmy capturèrent deux assassins et les enfermèrent dans le palais. Arutha découvrit alors que les Faucons de la Nuit étaient liés d'une manière ou d'une autre au temple de la déesse de la Mort, Lims-Kragma. Il fit venir la grande-prêtresse du temple pour l'assister. Mais, le temps qu'elle arrive, l'un des assassins était déjà mort et l'autre avait péri. Elle tenta de découvrir comment les Faucons de la Nuit avaient réussi à

infiltrer son temple, d'autant que le deuxième assassin, lorsqu'il expira, se révéla être un Moredhel, un elfe noir que la magie avait travesti en humain. La créature se releva après sa mort et en appela à son maître, Murmandamus, avant d'attaquer Arutha et la grande-prêtresse. Seule l'intervention magique du père Nathan, un des conseillers d'Arutha, parvint à neutraliser la créature qu'ils ne réussissaient pas à tuer.

Quand la grande-prêtresse et le père Nathan se furent remis de leurs épreuves, ils annoncèrent à Arutha que des puissances sombres et étrangères à ce monde en voulaient à sa vie. Le prince s'inquiéta de la sécurité du roi, son frère, ainsi que de celle des nobles qui devaient venir assister à son mariage. Il eut une pensée particulière pour sa chère Anita.

Préférant agir rapidement sans aller plus avant dans les investigations magiques, Arutha chargea Jimmy d'organiser une rencontre entre lui et le Juste, le mystérieux chef des Moqueurs. Dans le noir, Arutha rencontra un homme qui se présenta comme le porte-parole du Juste, bien que le prince n'arrivât à aucun moment à déterminer si cet homme était ou non le chef des Moqueurs en personne. Ils finirent par s'accorder sur le fait qu'ils avaient tous deux besoin de débarrasser Krondor des Faucons de la Nuit. Au cours de leur négociation, Jimmy fut confié à Arutha, qui promit de lui trouver une place d'écuyer à sa cour. En effet, Jimmy avait trahi le serment fait aux Moqueurs, mettant ainsi fin à sa carrière de voleur.

Plus tard, le Juste fit parvenir un message au prince : les Moqueurs avaient trouvé le repaire des Faucons de la Nuit. Arutha et une escouade de fidèles soldats lancèrent une attaque surprise contre leur quartier général, situé dans les caves de la maison de plaisir la plus luxueuse de la ville. Ceux des assassins qui ne furent pas tués au cours de l'attaque préférèrent se donner la mort. La découverte du corps de Blondinet, un voleur qui avait fait croire à Jimmy qu'il était son ami, permit de confirmer les soupçons : les Faucons de la Nuit avaient bel et bien infiltré les Moqueurs. Les morts commencèrent alors à se relever, de nouveau animés par la puissance ténébreuse de Murmandamus. Ce ne fut qu'en mettant le feu à tout le bâtiment que les soldats du prince parvinrent à les détruire.

De retour au palais, Arutha décréta que tout danger immédiat était écarté. La vie retrouva un semblant de calme. Mais lorsque le roi et l'ambassadeur de Kesh la Grande arrivèrent au palais en compagnie de plusieurs autres dignitaires, Jimmy aperçut Jack Rictus dans la foule venue les acclamer. Le jeune garçon, certain de la mort du faux voleur, en fut profondément bouleversé.

Arutha alerta ses plus proches conseillers et apprit par ailleurs que d'étranges choses se déroulaient dans le Nord. Il fit rapidement le lien entre ces événements et les assassins. Jimmy revint alors et leur annonça que le palais était truffé de passages secrets. Arutha décida de jouer la carte de la prudence et fit placer des gardes dans tout le palais. Il n'en resta pas moins déterminé à épouser Anita.

Ce mariage allait permettre à tous ceux qui n'avaient pu se revoir depuis la guerre de la Faille de se retrouver : outre les membres de la famille royale, Pug le magicien était venu du port des Étoiles, où il développait son académie de magie. Le jeune homme était originaire de Crydee, tout comme le roi et sa famille. Kulgan, son vieux professeur, était venu, lui aussi, en compagnie de Vandros, le duc de Yabon et de Kasumi, l'ancien commandant tsurani devenu comte de LaMut. Le père Tully, autrefois professeur d'Arutha et maintenant conseiller du roi, était arrivé en compagnie de Lyam.

Juste avant le mariage, Jimmy découvrit que l'on avait touché à une fenêtre et que Jack Rictus s'était caché dans une coupole qui surplombait la grande salle. Jack se saisit du garçon lorsque celui-ci voulut intervenir et le ligota. Lors de la cérémonie, Jimmy parvint à empêcher Jack de tuer Arutha en se contorsionnant et en lui donnant un grand coup de pied. Ils tombèrent tous les deux du haut de la coupole, mais la magie de Pug les sauva. Libéré de ses liens, Jimmy découvrit alors que le carreau d'arbalète que Jack avait tiré avant de tomber avait frappé Anita.

Après avoir examiné la blessure d'Anita, le père Nathan et le père Tully annoncèrent que le carreau de Jack était empoisonné et que la princesse était mourante. Jack fut soumis à la question et révéla la vérité sur les Faucons de la Nuit. Il

avait été sauvé de la mort par l'étrange puissance nommée Murmandamus, qui lui avait demandé en échange de tuer Arutha. Avant de mourir, il révéla le nom du poison qu'on lui avait donné : le silverthorn. Anita n'en avait plus que pour quelques heures. Cependant Kulgan le magicien se rappela l'existence d'une gigantesque bibliothèque dans l'abbaye d'Ishap à Sarth, une ville sur la côte de la Triste Mer. Pug et le père Nathan combinèrent leurs pouvoirs afin de suspendre le temps pour Anita, jusqu'à ce que l'on trouve un remède pour la soigner.

Arutha se promit d'aller à Sarth. Après avoir mis en œuvre une ruse complexe dans l'espoir de confondre de possibles espions, Arutha, Laurie, Jimmy, Martin et Gardan, le capitaine de la garde royale du prince, partirent vers le Nord. Dans la forêt au sud de Sarth, ils se firent attaquer par des cavaliers moredhels en armure noire, dirigés par un Moredhel que Laurie reconnut à ses insignes comme un chef de clan des montagnes de Yabon. Poursuivant la troupe d'Arutha jusqu'à l'abbaye de Sarth, les Moredhels furent repoussés par la magie de frère Dominic, un moine d'Ishap. Les agents de Murmandamus attaquèrent encore deux fois l'abbaye, manquant de tuer le frère Micah, qui n'était autre que l'ancien duc de Krondor, messire Dulanic. Le père abbé John expliqua à Arutha qu'il existait une prophétie annonçant le retour de la puissance des Moredhels, qui impliquait la mort du « seigneur de l'Ouest ». C'était précisément le nom que l'un des agents de Murmandamus avait donné à Arutha. De toute évidence, les Moredhels pensaient que la prophétie allait bientôt s'accomplir. À Sarth, Arutha découvrit aussi que le mot « silverthorn » était une déformation d'un terme elfique. Il décida donc de rendre visite à la cour de la reine des elfes, en Elvandar. Arutha et l'abbé envoyèrent Gardan et Dominic au port des Étoiles, afin de porter ces nouvelles à Pug et aux magiciens qui s'y trouvaient.

À Ylith, la troupe d'Arutha rencontra Roald, un mercenaire, ami d'enfance de Laurie, ainsi que Baru, un Hadati originaire des collines du nord de Yabon. Baru était à la recherche de l'étrange chef moredhel qui poursuivait Arutha. Baru voulait se

venger de ce chef, Murad, qui avait entièrement détruit son village. Tous deux acceptèrent de suivre Arutha dans sa quête.

Juste avant d'arriver au port des Étoiles, Dominic et Gardan se firent attaquer par des créatures élémentaires volantes, des serviteurs de Murmandamus, mais Pug réussit à les sauver. Dominic rencontra le magicien Kulgan ainsi que Katala, la femme de Pug, William, leur fils, et Fantus, le dragonnet. Pug écouta ce qu'ils avaient à lui dire et demanda de l'aide à d'autres magiciens du port des Étoiles. Un devin aveugle, Rogen, eut la vision d'une terrible puissance qui se dissimulait derrière Murmandamus. Celle-ci s'en prit au vieil homme par-delà les frontières du temps, en contradiction avec tout ce que Pug savait de la magie. Une fillette muette, Gamina, qui était sous la tutelle de Rogen, partagea sa vision, et son hurlement mental submergea Pug et ses compagnons. Rogen survécut à sa vision et Gamina, grâce à ses pouvoirs télépathiques, put montrer à Pug et aux autres ce qu'elle avait vu dans l'esprit de Rogen. Ils virent la destruction d'une cité et l'être terrible de la vision, qui avait parlé dans une ancienne langue tsurani. Pug et ceux qui connaissaient cette langue furent profondément étonnés d'entendre parler un dialecte religieux de Kelewan pratiquement oublié.

En Elvandar, Arutha et ses compagnons rencontrèrent des Gwalis, sympathiques créatures ressemblant à des singes, venues voir les elfes. Ces derniers leur parlèrent d'étranges rencontres avec des pisteurs moredhels non loin des frontières nord des forêts elfiques. Arutha leur expliqua l'objet de sa quête. Tathar, le conseiller de la reine Aglaranna et de Tomas, le prince consort héritier des anciens pouvoirs des Valherus – les Seigneurs Dragons – leur parla du silverthorn. Celui-ci ne poussait qu'en un seul et unique endroit : sur les rives du lac Noir, le Moraelin, un lieu où se cachaient de sombres pouvoirs. Tathar mit Arutha en garde, lui disant que sa quête risquait d'être dangereuse. Mais le prince refusa de s'en laisser détourner.

Au port des Étoiles, Pug venait de comprendre que la menace qui pesait sur le royaume devait être d'origine tsurani. De nouveau, les destins de Kelewan et de Midkemia se

croisaient. Seule l'Assemblée des magiciens sur Kelewan aurait pu lui en apprendre plus sur cette menace, mais la Faille avait été fermée à jamais. Pug révéla alors à Kulgan et aux autres qu'il avait découvert un moyen de retourner sur Kelewan. Malgré les objections de ses compagnons, il décida de s'y rendre afin d'en apprendre plus là-bas. Meecham le chasseur – compagnon de Kulgan depuis des années – et Dominic obligèrent Pug à les emmener avec lui. Le mage établit une nouvelle faille entre les deux mondes et ils la traversèrent tous les trois. De retour dans l'empire de Tsuranuanni, Pug et ses amis allèrent voir tout d'abord Netoha, l'ancien intendant de Pug, puis Kamatsu, le seigneur des Shinzawaï, père de Kasumi. L'empire était en ébullition, en proie aux affres d'une lutte pour le pouvoir entre le seigneur de guerre et l'empereur. Kamatsu assura à Pug qu'il préviendrait le Grand Conseil de la terrible menace qui pesait sur eux, car Pug était convaincu que si Midkemia tombait, Kelewan suivrait de peu. Le mage retrouva son vieil ami Hochopepa, un autre magicien, qui faisait partie des Très-Puissants de l'empire. Hochopepa accepta de plaider sa cause auprès de l'Assemblée, car Pug avait été déclaré traître à l'empire et se trouvait sous le coup d'une sentence de mort. Mais, avant que Hochopepa ne puisse partir, ils furent attaqués par magie et furent capturés par les hommes du seigneur de guerre.

De leur côté, Arutha et sa troupe arrivèrent dans la région du lac Noir, le Moraelin, en évitant un grand nombre de patrouilles et de sentinelles moredhels. Galain, l'elfe, les avait rejoints, envoyé par Tomas pour leur annoncer qu'il existait peut-être une autre manière d'atteindre le Moraelin. Il expliqua à Arutha qu'il les accompagnerait jusqu'au bord de la « Trace du Désespoir », le canyon qui encerclait le plateau du Moraelin. Arutha et ses compagnons se frayèrent un chemin vers le lac Noir, où ils découvrirent un étrange édifice, qu'ils prirent pour un bâtiment valheru. Ils cherchèrent le silverthorn, mais sans succès. Arutha et sa troupe passèrent donc la journée dans une caverne sous la surface du plateau, décidant d'attendre la nuit suivante pour entrer dans le bâtiment.

Pug et ses compagnons se réveillèrent dans une cellule, où ils découvrirent qu'un enchantement les empêchait de pratiquer leur magie. Le seigneur de guerre, accompagné de ses deux acolytes magiciens, Ergoran et Elgahar, demanda à Pug la raison pour laquelle il était revenu dans l'empire. Le seigneur de guerre était convaincu que le mage était là pour contrer ses manœuvres politiques, destinées à lui permettre d'arracher le contrôle de l'empire des mains de l'empereur. Ni lui ni Ergoran ne crurent Pug quand celui-ci leur parla d'une ancienne puissance tsurani venue menacer Midkemia. Elgahar revint plus tard dans la cellule de Pug pour en apprendre plus, puis déclara qu'il réfléchirait sérieusement à ses avertissements. Avant de partir, il souffla à Pug un seul mot, résumant ce que cette histoire évoquait pour lui, et Pug lui accorda que la chose était possible. Hochopepa demanda à Pug ce qu'Elgahar avait envisagé, mais le mage refusa d'en dire plus. Plus tard, Pug, Meecham et Dominic furent soumis à la torture. Dominic entra dans un état de transe profonde afin d'oublier sa douleur et Meecham tomba dans le coma. On commença alors à torturer Pug. La douleur et sa résistance à la magie qui l'empêchait d'utiliser ses propres pouvoirs permirent à Pug d'user de magie mineure, chose que l'on avait crue impossible jusque-là. Il se libéra et délivra ses compagnons, alors même que l'empereur arrivait avec le seigneur des Shinzawaï. Le seigneur de guerre fut exécuté pour haute trahison et l'on donna à Pug l'autorisation de conduire ses recherches au sein de l'Assemblée. Elgahar, qui avait joué un rôle déterminant dans la libération de Pug, révéla ce qu'ils craignaient tous les deux. Ils pensaient que l'Ennemi, la terrible créature qui avait fait fuir les nations vers Kelewan lors des guerres du Chaos, était en train de revenir. Dans la bibliothèque de l'Assemblée, Pug découvrit une référence à d'étranges êtres vivant dans les glaces polaires, les Veilleurs. Il se sépara donc de ses amis pour partir en quête de ces Veilleurs, tandis que Hochopepa, Elgahar, Dominic et Meecham rentraient sur Midkemia prévenir l'académie.

Caché dans la grotte, Jimmy surprit une conversation entre un Moredhel et deux renégats humains, qui lui apprit que le bâtiment noir devait contenir quelque chose d'étrange. Jimmy

parvint à convaincre Arutha qu'il valait mieux qu'il aille seul explorer l'endroit, car ainsi il courrait moins de risques de tomber dans un piège ou dans une embuscade. Jimmy pénétra dans le bâtiment noir et découvrit une plante qui ressemblait au silverthorn. Mais trop de choses lui semblaient anormales dans cet endroit. Il rentra donc dans la caverne pour annoncer que le bâtiment n'était qu'un gigantesque piège. Une exploration plus minutieuse leur fit comprendre qu'elle n'était qu'une immense tanière valheru, presque impossible à reconnaître après des millénaires d'érosion. Jimmy comprit alors que le silverthorn devait se trouver sous l'eau. En effet, les elfes leur avaient dit que la plante poussait sur la rive, mais avec les pluies qui étaient tombées durant l'année, le niveau du lac avait dû monter. Cette nuit-là, ils trouvèrent la plante et repartirent. Jimmy se blessa et le groupe dut ralentir le pas. Ils évitèrent les sentinelles moredhels, mais furent obligés d'en tuer une, alertant ainsi Murad, le chef moredhel, qui lança une troupe aux trousses d'Arutha. Non loin de la frontière des forêts elfiques, le groupe épuisé dut faire halte. Galain partit en éclaireur, afin de prévenir son cousin Câlin ainsi que les autres guerriers elfes. La première bande de Moredhels rattrapa Arutha et les siens, mais ils parvinrent à les repousser. Murad arriva alors avec une troupe plus importante, comportant des Noirs Tueurs. Baru défia Murad en combat singulier et l'étrange code de l'honneur des Moredhels força ce dernier à accepter. Baru tua Murad et lui arracha le cœur, afin qu'il ne puisse pas revenir du royaume des morts, mais il se fit à ce moment-là abattre par un Moredhel avant de pouvoir rejoindre ses compagnons et la bataille reprit. Alors que la troupe du prince allait être complètement écrasée, les elfes arrivèrent et obligèrent les Moredhels à battre en retraite. On retrouva Baru, encore faiblement accroché à la vie. Les elfes ramenèrent le prince et ses amis en sûreté sur les terres d'Elvandar. Les Noirs Tueurs morts se relevèrent et poursuivirent les elfes jusqu'aux frontières de leur royaume. Tomas arriva alors avec les tisseurs de sorts et détruisit les Noirs Tueurs. Cette nuit-là, ils fêtèrent leur victoire et apprirent que Baru survivrait, mais qu'une longue convalescence l'attendait. Arutha et Martin, soulagés que leur quête ait pris fin,

n'en savaient pas moins que cette bataille n'était que le début d'un conflit plus important, dont l'issue était loin d'être certaine.

Pug, de son côté, atteignit la frontière nord de l'empire. Laissant derrière lui ses gardes tsurani, il partit sur la toundra des Thûn. Ces étranges créatures ressemblant à des centaures, qui se donnaient le nom de « Lasura » – le peuple – envoyèrent un vieux guerrier discuter avec lui. La créature lui révéla qu'il existait des êtres qui vivaient dans les glaces et repartit en déclarant que Pug était fou. Mais le mage finit par atteindre le glacier, où il rencontra un être aux traits dissimulés par une capuche. Le Veilleur qui accueillit Pug le conduisit sous la calotte glaciaire, où se trouvait une fabuleuse forêt magique du nom d'Elvardein, véritable sœur jumelle d'Elvandar. Pug découvrit que les Veilleurs étaient en fait les Eldars que l'on croyait à jamais disparus, les elfes les plus anciens. Il demeura en leur compagnie un an durant, pour apprendre des arts bien plus étonnants que tous ceux qu'il maîtrisait déjà.

Arutha rapporta sans encombre à Krondor le remède pour Anita. On la soigna et les préparatifs nécessaires pour terminer les cérémonies du mariage reprirent. Carline insista pour épouser Laurie immédiatement. Aussi le palais de Krondor devint-il pour un moment le lieu de grandes réjouissances.

La paix régna de nouveau sur le royaume des Isles pendant presque une année entière…

LIVRE QUATRIÈME

Macros Redux

Hé ! La Mort s'est dressé un trône
Dans une étrange ville.

POE, *The City in the Sea*, st. 1

Prologue

SOMBREVENT

Le vent soufflait de nulle part.

Hurlant comme issu des fournaises de l'apocalypse, il portait en lui la chaleur d'une forge où se préparait une guerre sanglante et dévastatrice. Né au cœur d'une terre perdue, il provenait d'un lieu étrange, à la frontière de ce qui est et de ce qui cherche à être. Il surgit au sud, quand des serpents qui marchaient debout entonnèrent des mélopées anciennes. Furieux, chargé de la puanteur d'antiques maléfices, il annonçait des prophéties oubliées depuis la nuit des temps. Frénétique, le vent jaillit du néant tel un tourbillon et se mit à tournoyer, comme à la recherche d'un chemin. Puis il sembla s'arrêter un instant, avant de filer vers le nord.

La vieille nourrice, les mains occupées à des travaux de couture, fredonnait un air simple, un air qui se transmettait de mère en fille depuis des générations. Elle se tut un moment et leva les yeux de son ouvrage. Les deux bambins confiés à sa charge étaient endormis, leurs petits visages sereins perdus dans leurs petits rêves. De temps en temps, leurs doigts se crispaient et leurs lèvres se plissaient, comme pour téter, puis ils s'apaisaient de nouveau. C'étaient de beaux bébés, qui deviendraient de beaux garçons dans quelques années, la nourrice en était certaine. Devenus hommes, ils ne garderaient que de vagues souvenirs de la femme qui veillait sur eux cette nuit, mais pour l'instant ils lui appartenaient, à elle autant qu'à leur mère, qui présidait avec son époux un grand souper. Par la fenêtre souffla un vent étrange, brûlant et glacé à la fois. Il sifflait d'une étrange manière, un chant mauvais et déformé que l'on entendait à peine. La nourrice frissonna et regarda les garçons. Ils commencèrent à s'agiter, comme s'ils s'apprêtaient

à s'éveiller en pleurant. La nourrice se précipita à la fenêtre et ferma les volets, repoussant au-dehors cette étrange et inquiétante bise nocturne. Un moment, le temps sembla suspendu, puis, laissant échapper comme un léger râle, le vent s'apaisa et la nuit retrouva son calme. La nourrice resserra son châle autour de ses épaules et les bébés s'agitèrent encore un moment, avant de retomber dans un profond sommeil plein de quiétude.

Dans une autre pièce, non loin de là, un jeune homme travaillait sur une liste, s'efforçant de mettre de côté ses préférences personnelles en attribuant à chacun ses fonctions pour le lendemain. Il n'aimait pas cette tâche, mais s'y appliquait consciencieusement. Soudain le vent fit voler les rideaux dans la pièce. Par réflexe, soudain alerté par un sens du danger acquis dans les rues mal famées, le jeune homme se retrouva à moitié hors de sa chaise, accroupi ; un couteau, comme jailli de sa botte, apparut dans sa main. Prêt à frapper, le cœur battant, il resta là un long moment ; son instinct lui susurrait qu'il allait livrer un combat à mort, comme cela lui était si souvent arrivé au cours de sa vie tumultueuse. Ne voyant personne, le jeune homme se détendit peu à peu. C'était fini. Perplexe, il secoua la tête. Une inquiétude inexpliquée lui nouait l'estomac lorsqu'il se dirigea lentement vers la fenêtre. De longues minutes s'écoulèrent tandis qu'il regardait vers le nord, dans la nuit, là où il savait que se trouvaient de grandes montagnes, au-delà desquelles attendait un ténébreux ennemi. Les yeux du jeune homme se plissèrent pour mieux percer la pénombre, comme s'il tentait de distinguer un danger rôdant au-dehors. Puis, les dernières bouffées de sa rage et de sa peur le quittant lentement, il retourna à son travail. Mais, au cours de la nuit, il se retourna plusieurs fois pour regarder par la fenêtre.

En virée dans la ville, un groupe de noceurs se frayait un chemin dans les rues, à la recherche d'une nouvelle auberge et d'autres joyeux compagnons. Le vent les bouscula et ils s'arrêtèrent un moment, échangeant des regards. L'un d'eux, un mercenaire aguerri, reprit sa route, puis stoppa de nouveau,

réfléchissant à quelque chose. Perdant soudain tout intérêt pour la fête, il souhaita bonne nuit à ses compagnons et rentra au palais où il vivait depuis un an.

Le vent souffla sur la mer où un vaisseau filait vers son port d'attache, à l'issue d'une longue patrouille. Le capitaine, un grand gaillard déjà vieux au visage barré d'une cicatrice qui lui laissait un œil voilé de blanc, s'immobilisa en sentant le vent fraîchissant le toucher. Il s'apprêtait à donner l'ordre de remonter les voiles lorsqu'un frisson le traversa. Il regarda son second, un homme au visage grêlé, son compagnon de bord depuis des années. Ils échangèrent un regard, puis le vent passa. Le capitaine se tut un instant, envoya des hommes dans le gréement et, après un moment de silence, cria que l'on allume quelques lanternes supplémentaires pour chasser les ténèbres, soudain plus oppressantes.

Plus loin au nord, le vent souffla dans les rues d'une ville, créant de furieux petits tourbillons de poussière qui dansèrent follement sur les pavés, bondissant en tous sens comme des bouffons endiablés. Dans cette ville, des hommes d'un autre monde vivaient en bonne entente avec des hommes nés sur cette terre. Dans les casernes de la garnison, un homme de cet autre monde s'entraînait à la lutte avec un soldat qui avait grandi à une lieue de l'endroit où se déroulait leur combat. Les spectateurs pariaient gros. Chacun des deux lutteurs avait déjà mordu la poussière une fois et la troisième chute déciderait du vainqueur. Le vent frappa soudain et les deux adversaires s'arrêtèrent pour regarder autour d'eux. De la poussière vola dans les yeux des spectateurs et plusieurs vétérans aguerris réprimèrent un frisson. Sans un mot, les deux adversaires cessèrent leur combat et ceux qui avaient parié reprirent leurs mises. En silence, la salle commune se vida et les hommes rentrèrent à leurs quartiers, l'humeur joyeuse née de l'affrontement dispersée dans le vent amer.

Le vent fila vers le nord et atteignit une forêt où de petits êtres simiesques, doux et timides, se blottissaient dans les

arbres, cherchant une chaleur que seul pouvait leur procurer le contact physique. En dessous, sur le sol de la forêt, se trouvait un homme en position de méditation. Il avait les jambes croisées, les poignets posés sur les genoux, paume des mains vers le ciel, pouce et index joints pour former le cercle de la Roue de la Vie à laquelle tout être est lié. Ses yeux s'ouvrirent soudain aux premières caresses du vent de ténèbres et il regarda la personne assise face à lui. Un vieil elfe, le visage creusé par l'âge d'infimes ridules comme tous ceux de sa race, contempla l'humain un moment. Sans qu'un mot fût prononcé, il comprit sa question et acquiesça légèrement. L'humain se saisit des deux armes posées à ses côtés. Il passa à sa ceinture ses deux épées, la longue et la courte, salua simplement et s'en alla, par la forêt touffue, faisant les premiers pas de son long voyage vers la mer. Là, il irait chercher un autre homme, lui aussi considéré par les elfes comme un ami, et il se préparerait à la confrontation finale, qui bientôt commencerait. Tandis que le guerrier s'avançait vers l'océan, les feuilles bruissaient dans les branches au-dessus de sa tête.

Dans une autre forêt, les feuilles frissonnèrent également, troublées tout comme les hommes par le souffle de ce vent de ténèbres. Par-delà un gigantesque gouffre d'étoiles, autour d'un soleil jaune-vert, tournait une planète brillante. Sur ce monde, sous les glaces qui recouvraient le pôle Nord, se trouvait une forêt semblable à celle que quittait le guerrier en marche. Dans les profondeurs de cette seconde forêt, un cercle d'êtres courbés sous le poids d'une sagesse sans âge tissait une puissante magie. Une sphère d'une douce lueur tiède les englobait. Bien qu'ils fussent assis à même le sol, leurs robes richement brodées de couleurs vives restaient sans taches. Ils avaient les yeux clos, mais tous voyaient ce qu'ils devaient voir. L'un d'eux, si vieux que les autres n'auraient su dire son âge, était au-dessus du cercle, suspendu dans les airs par le sortilège qu'ils tissaient ensemble. Ses cheveux blancs tombaient en cascade jusqu'au-dessous de ses épaules, retenus par une fine bande de cuivre fermée d'une simple pierre de jade sur son front. Il tendait ses paumes vers le ciel, les yeux fixés sur un autre personnage, un

humain en robe noire, qui flottait face à lui. Ce dernier chevauchait les courants d'énergie mystique tissés autour de lui, lançant sa conscience le long de ces lignes, apprenant à maîtriser cette étrange magie. Dans sa robe noire, il était comme l'image de l'autre dans un miroir, les paumes tendues.

Mais il apprenait, les yeux clos. Il caressait mentalement la trame de cette antique magie elfique et ressentait les énergies enchevêtrées de toutes les vies de cette forêt, doucement pliées, sans jamais les forcer, aux besoins de la communauté. C'était ainsi que les tisseurs de sorts usaient de leurs pouvoirs : doucement, mais avec persévérance, tissant les fibres de ces énergies naturelles, qui ne tarissaient jamais, en un fil de magie dont ils savaient user à bon escient. Il effleura la magie d'une caresse de son esprit et sut. Il sut que ses pouvoirs étaient en train de croître, de dépasser l'entendement humain, si loin de ce qu'il avait cru être les limites de ses talents qu'ils en paraissaient divins. Il avait appris à maîtriser beaucoup, au cours de cette année, mais il savait qu'il lui restait plus encore à découvrir. Cependant, grâce à l'enseignement qu'il suivait, il avait désormais les moyens de connaître d'autres sources de connaissance. Tous les secrets que seuls connaissent les plus grands maîtres – glisser entre les mondes par la seule force de la pensée, traverser le temps et même tricher avec la mort – tout cela, il le savait possible. L'ayant compris, il savait qu'un jour il aurait les moyens de maîtriser ces secrets. S'il en avait le temps. Et le temps était désormais précieux. Les feuilles des arbres rappelaient le bruissement de ce lointain vent de ténèbres. L'homme en noir posa ses yeux sombres sur l'ancien qui flottait face à lui, alors qu'ils se retiraient tous deux de la matrice. Parlant par son seul esprit, l'homme en noir demanda :

— Si vite, Acaila ?

L'autre sourit et ses yeux bleu pâle étincelèrent d'une lumière intérieure, une lumière qui avait surpris l'homme en noir la première fois qu'il l'avait vue. Il savait maintenant que cette lumière était due à ses immenses pouvoirs, bien supérieurs à tout ce qu'il avait connu chez les mortels, à l'exception d'un seul. Mais ce pouvoir-ci était différent. Ce n'était pas la puissance impressionnante de cet autre personnage, c'était

plutôt la puissance apaisante et curative de la vie, de l'amour et de la sérénité. Acaila était en parfaite union avec son environnement. Regarder au fond de ses yeux brillants, c'était se guérir de tout. Son sourire était un réconfort pour tous. Cependant, les pensées qui traversaient le vide entre ces deux êtres descendant tout doucement vers le sol étaient troublées.

— Un an s'est écoulé. Nous aurions tous aimé avoir un peu plus de temps, mais celui-ci passe comme il l'entend ; cela veut peut-être dire que tu es prêt.

Puis, avec une qualité de pensée que l'homme en robe noire avait appris à reconnaître comme de l'humour, il ajouta à haute voix :

— Prêt ou pas, il est temps.

Les autres se relevèrent tous ensemble. Dans le silence, l'homme vêtu de noir sentit leurs esprits se joindre au sien, dans un dernier adieu. Ils le renvoyaient vers un combat dans lequel il aurait un rôle crucial à jouer. Mais il était à présent bien plus fort qu'au jour de leur première rencontre.

— Merci, dit-il en sentant ce dernier contact. Je retourne en un lieu d'où je pourrai revenir rapidement chez moi.

Sans rien ajouter, il ferma les yeux et disparut. Les êtres dans le cercle restèrent un moment silencieux, puis retournèrent à leurs tâches respectives. Dans les branches, les feuilles s'agitaient toujours et les échos du vent de ténèbres mirent longtemps à s'apaiser.

Le vent de ténèbres souffla et atteignit un chemin de crête qui surplombait un lointain vallon, où se dissimulait une troupe d'hommes. Un bref instant, ils se tournèrent vers le sud, comme cherchant la source de ce vent étrange qui les troublait tant, puis ils se remirent à observer les plaines en contrebas. Les deux les plus proches du bord avaient chevauché longtemps à bride abattue, alertés par un rapport que leur avait fait une patrouille. Sous leurs yeux, une armée se rassemblait sous des bannières de mauvais augure. Leur chef, un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, avec un bandeau noir sur l'œil droit, se glissa derrière la crête.

— C'est aussi mauvais que ce qu'on craignait, souffla-t-il.

L'autre homme, pas aussi grand mais plus corpulent que lui, gratta sa barbe noire semée de poils gris et s'accroupit à côté de son compagnon.

— Non, c'est pire, murmura-t-il. Vu le nombre de feux de camp, ils vont déferler sur nos terres comme un véritable ouragan.

L'homme au bandeau resta silencieux un moment, avant de répondre :

— Bon, au moins, on a gagné un an. Cette attaque, on l'attendait pour l'été dernier. On a bien fait de se préparer, parce que cette fois-ci ils vont venir, c'est sûr. (Il s'avança, plié en deux, vers un grand homme blond qui tenait son cheval.) Tu viens ? ajouta-t-il à l'adresse de son compagnon barbu.

— Non, je pense que je vais rester regarder encore un peu. En voyant combien il y en a qui arrivent et à quel rythme, je devrais pouvoir déterminer combien d'hommes il va rassembler.

Le chef monta en selle.

— Quelle importance ? intervint le blond. Quand il viendra, ce sera avec toutes ses forces.

— C'est sans doute que je n'aime pas les surprises.

— Combien de temps ? demanda le chef.

— Deux jours, trois au plus, parce qu'après il y aura trop de monde par ici.

— Ils vont sûrement envoyer des patrouilles. Deux jours, pas plus. (Avec un sourire sardonique, l'homme au bandeau ajouta :) Tu n'es pas de très bonne compagnie, mais, au bout de deux ans, j'ai fini par m'habituer à ta présence. Prends garde à toi.

L'autre homme lui fit un sourire plus franc.

— C'est à double tranchant. Tu les as assez harcelés ces deux dernières années pour qu'ils aient une sacrée envie de te mettre le grappin dessus. Ça ferait tache s'ils débarquaient aux portes de la ville avec ta tête sur une pique.

— Ça ne risque pas d'arriver, répliqua le blond, dont le sourire franc contredisait le ton déterminé, que l'autre ne connaissait que trop bien.

— Bien, débrouille-toi juste pour que ce ne soit pas le cas. Maintenant, allons-y !

La troupe repartit, l'un des cavaliers restant en arrière pour tenir compagnie au gros homme pendant qu'il continuait à faire le guet. Au bout d'une longue minute d'observation, ce dernier marmonna doucement :

— Alors, qu'est-ce que tu nous prépares, cette fois, bâtard de putain de salope ? Que vas-tu donc nous envoyer cet été, Murmandamus ?

Chapitre 1

LA FÊTE

Jimmy courait dans le couloir.

Il avait beaucoup grandi ces derniers mois. Au prochain solstice d'été, on lui donnerait seize ans, bien que personne ne sût son âge réel. Seize ans semblait un âge assez probable, mais il aurait tout aussi bien pu en avoir dix-sept ou même dix-huit. Ses épaules avaient commencé à s'étoffer. Toujours athlétique, il avait presque grandi d'une tête depuis qu'il était arrivé à la cour. Désormais, il ressemblait plus à un homme qu'à un adolescent.

Mais certaines choses ne changeaient pas, notamment en ce qui concernait son sens des responsabilités. Si l'on pouvait compter sur lui pour les tâches essentielles, son manque total d'intérêt pour les détails sans importance de la vie quotidienne avait de nouveau failli plonger la cour du prince de Krondor dans le chaos. En tant que premier écuyer de cette même cour, Jimmy avait, entre autres devoirs, celui d'arriver le premier aux assemblées. Mais, comme d'habitude, il risquait d'arriver bon dernier. Le temps semblait lui filer entre les doigts. Soit il arrivait en retard, soit il arrivait en avance, mais il était rarement à l'heure.

L'écuyer Locklear se tenait à la porte de la petite salle de réception qu'utilisaient les écuyers pour se rassembler. Il adressa des signes frénétiques à Jimmy pour qu'il se presse. De tous ses pairs, Locklear avait été le seul à devenir son ami depuis que Jimmy était revenu avec Arutha de sa quête du silverthorn. L'ancien voleur avait senti au premier coup d'œil que Locklear n'était encore qu'un enfant, au fond. Mais le plus jeune fils du baron de Finisterre faisait montre d'un certain goût pour la témérité, qui avait à la fois surpris et amusé son ami.

Jimmy avait beau lui proposer les plans les plus hasardeux, Locklear était presque toujours d'accord. Quand il se faisait punir à cause des libertés que Jimmy prenait avec la patience des grands personnages de la cour, Locklear l'acceptait toujours de bonne grâce, estimant qu'il l'avait bien mérité puisqu'il s'était fait prendre.

Jimmy entra dans la salle en courant et glissa sur le sol de marbre poli en essayant de s'arrêter. Deux douzaines d'écuyers vêtus de vert et de brun étaient déjà là, soigneusement placés en deux colonnes bien alignées. L'ancien voleur regarda autour de lui et vit que tout le monde était en place. Il s'installa à l'instant même où le maître de cérémonies, Brian deLacy, entrait.

Quand on lui avait donné le rang de premier écuyer, Jimmy avait pensé qu'il y gagnerait de nombreux privilèges sans pour autant recevoir des responsabilités. En cela, il avait rapidement déchanté. Bien que son rang fût assez mineur, il faisait désormais partie de la cour et se trouvait confronté, lorsqu'il manquait à ses obligations, aux mêmes problèmes que n'importe quel responsable en tout temps et en tout lieu : les gens au-dessus de lui n'avaient que faire de ses excuses, ce qu'ils voulaient, c'était des résultats. Jimmy vivait et mourait à chacune des erreurs commises par les écuyers. Pour l'instant, l'année n'avait pas été très bonne pour lui.

D'un pas digne et mesuré, le maître de cérémonies, vêtu de ses robes d'apparat bruissantes, de couleurs rouge et noire, vint se placer juste derrière Jimmy. Techniquement, ce dernier était son premier assistant après l'intendant de la maison royale, mais la plupart du temps, deLacy le considérait comme son plus épineux problème. De chaque côté du maître de cérémonies se tenait un page de la cour en uniforme jaune et rouge ; c'étaient les fils de roturiers qui seraient bientôt serviteurs du palais, contrairement aux écuyers qui un jour deviendraient les seigneurs du royaume de l'Ouest. D'un air absent, maître deLacy frappa le sol de son bâton de cérémonie.

— Vous m'avez encore devancé de justesse, n'est-ce pas, messire James ?

Le visage de marbre, en dépit des quelques rires étouffés qui montaient chez les garçons dans le fond, Jimmy répondit :

— Tout le monde est là, maître deLacy. Messire Jérôme est resté dans ses quartiers, à cause de ses blessures.

— Oui, j'ai eu vent de votre petit désaccord sur le terrain de jeu, hier, commenta deLacy d'un ton résigné. Je pense qu'il vaut mieux ne pas s'attarder sur vos perpétuelles difficultés avec Jérôme. J'ai reçu un nouveau message de son père. À l'avenir, je crois que je vous les ferai parvenir directement. (Jimmy tenta de prendre un air innocent, sans succès.) Maintenant, avant que je ne vous annonce les tâches pour la journée, il me semble judicieux de vous faire la remarque suivante : on attend de vous que, quoi qu'il arrive, vous vous comportiez comme de vrais gentilshommes. En conséquence, et dans ce but, je pense qu'il est aussi tout à fait approprié de décourager une nouvelle tendance chez vous, j'entends par là les paris sur l'issue des matchs de ballon du sixdi. Me suis-je bien fait comprendre ? (La question semblait adressée à tous les écuyers présents, mais la main de deLacy tomba à ce moment précis sur l'épaule de Jimmy.) À partir d'aujourd'hui, plus de paris, à moins qu'ils n'aient trait à quelque chose d'honorable, comme les chevaux, bien entendu. Ne vous méprenez pas, ceci est un ordre.

Tous les écuyers marmonnèrent leur accord. Jimmy acquiesça solennellement, secrètement soulagé d'avoir déjà placé ses paris pour le match de l'après-midi. Le personnel et la petite noblesse avaient pris tant d'intérêt à ce jeu que Jimmy avait cherché avec frénésie un moyen de faire payer un droit d'entrée. Si jamais maître deLacy découvrait que Jimmy avait déjà parié sur le match, le jeune homme risquait gros, mais il se dit que l'honneur était sauf. DeLacy n'avait rien dit au sujet des sommes déjà engagées.

Le maître de cérémonies passa rapidement en revue l'emploi du temps préparé la nuit précédente par Jimmy. DeLacy avait peut-être beaucoup à se plaindre de son premier écuyer, mais il n'avait rien à redire quant à son travail. Quelle que soit la tâche qu'il entreprît, il la menait à bien avec brio. Le problème était surtout de l'obliger à s'y mettre. Quand les tâches furent assignées, deLacy ajouta :

— Un quart d'heure avant la deuxième heure de l'après-midi, vous vous rassemblerez sur les marches du palais, car à

deux heures, le prince Arutha et sa cour arriveront pour la Présentation. Dès que la cérémonie sera terminée, vous serez libres pour le restant de la journée. Ceux qui ont de la famille pourront rester avec elle. Toutefois, deux d'entre vous devront accompagner la famille princière et les invités. J'ai choisi les écuyers Locklear et James pour ce service. Allez vous présenter immédiatement à l'office du comte Volney pour vous mettre à sa disposition. Ce sera tout.

Jimmy, effaré, resta un long moment silencieux et immobile, le temps que deLacy s'en aille et que le groupe d'écuyers se sépare. Locklear s'approcha de lui en haussant les épaules :

— Bah, on a de la chance, non ? Tous les autres vont pouvoir aller manger, boire et embrasser les filles, ajouta-t-il avec un sourire en jetant un regard en coin à Jimmy. Nous, nous allons coller au train de Leurs Majestés.

— Je vais le tuer, gronda Jimmy, laissant éclater sa fureur.

Locklear secoua la tête.

— Jérôme ?

— Qui d'autre ? (Jimmy fit signe à son ami de le suivre et partit dans le couloir.) Il a parlé des paris à deLacy. Il se venge de l'œil au beurre noir que je lui ai donné hier.

Locklear soupira d'un air résigné.

— Nous n'avons aucune chance de battre Thom, Jason et les autres apprentis aujourd'hui, si aucun de nous deux ne joue.

Locklear et Jimmy étaient les deux meilleurs athlètes de la compagnie d'écuyers. Il n'y avait guère, parmi ceux-ci, que Jimmy pour battre Locklear à l'épée. À eux deux, ils étaient les meilleurs joueurs de ballon du palais et, sans eux dans le match, les apprentis allaient vers une victoire certaine.

— Combien tu as parié ?

— Tout, répondit Jimmy.

Locklear cilla. Cela faisait des mois que les écuyers accumulaient tout leur argent et leur or dans l'attente de ce match.

— Et alors ? se défendit Jimmy. Comment je pouvais savoir que deLacy découvrirait le pot aux roses ? En plus, on a déjà tellement souvent perdu que les paris sont à cinq contre deux en

faveur des apprentis. (Il avait passé des mois à faire en sorte que les écuyers aient tendance à perdre, pour faire grimper les mises. Il réfléchit.) Tout n'est peut-être pas perdu. Je vais y réfléchir.

Changeant de sujet, Locklear fit remarquer :

— Tu es arrivé un peu juste, aujourd'hui. Qu'est-ce qui t'a retenu, cette fois-ci ?

Jimmy sourit et son visage s'éclairât.

— Je parlais à Marianna. (Ses traits s'assombrirent à nouveau.) Elle devait me rejoindre après le match, mais maintenant on est coincés avec le prince et la princesse.

Jimmy avait grandi depuis l'été dernier, et ça n'avait pas été le seul changement chez lui. Il s'était découvert un intérêt pour les filles, brusquement, leur compagnie et l'opinion qu'elles pouvaient avoir de lui étaient devenues vitales. À cause de son éducation et de ses connaissances, surtout en regard de celles des autres écuyers de la cour, Jimmy était très en avance sur son âge. L'écuyer avait acquis un certain succès auprès des jeunes servantes du palais depuis quelques mois déjà. Marianna n'était que la dernière en date à lui avoir plu. Le jeune et bel écuyer, brillant et machiavélique, avait eu tôt fait de lui faire tourner la tête. Les cheveux bruns bouclés de Jimmy, son sourire facile et ses regards sombres et ardents lui avaient valu de devenir la bête noire des parents de ces jeunes filles.

Locklear tenta de prendre un air détaché, mais il avait de plus en plus de mal à feindre l'indifférence car les filles du palais commençaient également à s'intéresser à lui. Il grandissait à vue d'œil et faisait maintenant presque la taille de Jimmy. Ses longs cheveux bruns semés de fils blonds, ses yeux d'un bleu profond encadrés de cils presque féminins, son sourire aimable, son aisance et ses manières sympathiques faisaient de lui un jeune homme très populaire auprès de ces demoiselles. Il ne se sentait pas encore très à l'aise avec elles, car il n'avait eu que des frères, mais la compagnie de Jimmy l'avait déjà convaincu que les filles étaient bien plus intéressantes qu'il ne l'aurait cru à Finisterre.

— Bien, conclut Locklear en rattrapant Jimmy, si deLacy ne trouve pas une bonne raison de te mettre à la porte, ou encore si Jérôme ne te fait pas rosser par quelques brutes, il y

aura bien un garçon de cuisine jaloux ou un père enragé pour vouloir te recoiffer avec un hachoir. Mais ils n'auront pas une chance de t'attraper si nous arrivons en retard à la chancellerie – parce que le comte Volney aura déjà mis nos têtes au bout d'une pique. Allez, viens.

Locklear éclata de rire et colla un coup de coude dans les côtes de Jimmy qui le suivit dans les couloirs du palais. Un vieux serviteur leva les yeux de son ménage pour regarder les deux garçons se poursuivre et rêva, pendant un temps, à la magie de la jeunesse. Puis, de nouveau résigné quant au passage du temps, il reprit son travail.

Acclamés par la foule, les hérauts commencèrent à descendre les marches du palais. Les gens applaudissaient parce qu'aujourd'hui, leur prince allait leur faire un discours. Bien qu'il fût un peu distant, ils le respectaient profondément et le considéraient comme un homme juste. Ils applaudissaient également parce qu'ils allaient voir leur princesse, que tous chérissaient. Elle était le symbole de l'ancienne lignée qui se perpétuait grâce à elle, le lien entre le passé et l'avenir. Mais leurs acclamations venaient surtout du fait qu'ils feraient partie des heureux citoyens qui, bien que n'appartenant pas à la noblesse, allaient pouvoir manger les mets préparés dans les cuisines du prince et boire ses vins.

La cérémonie de la Présentation devait avoir lieu trente jours après la naissance de tout membre de la famille royale. Nul ne savait comment était née cette tradition. Ce que tout le monde savait en revanche, c'était que, dans les temps anciens, les seigneurs de la cité-État de Rillanon devaient montrer à leurs sujets, quel que fût le rang ou la fonction de ces derniers, que les héritiers du trône étaient nés sans malformation. Ce jour de fête était très attendu par le peuple. C'était un peu comme si on lui offrait un second solstice d'été.

Les criminels coupables de méfaits sans gravité étaient pardonnés, les affaires d'honneur étaient considérées comme closes et les duels étaient interdits pendant une semaine et un jour après la Présentation. Toutes les dettes qui n'avaient pas été payées depuis la dernière Présentation – celle de la princesse Anita, dix-neuf ans plus tôt – étaient oubliées. Enfin,

pour tout l'après-midi et toute la soirée, on oubliait le rang de chacun et nobles et roturiers s'asseyaient à la même table.

Jimmy prit place derrière les hérauts et s'avisa soudain qu'il fallait bien, malgré tout, que des gens travaillent. Il fallait bien que quelqu'un prépare toute la nourriture qu'on allait servir aujourd'hui et il faudrait bien que quelqu'un nettoie cette nuit. Lui-même devait se tenir au service d'Arutha et d'Anita en cas de besoin. Jimmy soupira en pensant à toutes ces responsabilités qui semblaient le débusquer où qu'il se cache.

Locklear fredonnait tout bas tandis que les hérauts prenaient place, suivis des membres de la garde royale d'Arutha. L'arrivée de Cardan, maréchal de Krondor, et du comte Volney, faisant office de chancelier de la principauté, donna le signal du début des festivités.

Le soldat aux cheveux grisonnants, son visage à la peau noire éclairé d'un large sourire, hocha la tête en direction du chancelier ventru, puis fit signe à maître deLacy de commencer. Le maître de cérémonies frappa le sol de son bâton. Les clairons et les tambours sonnèrent haut et clair. La foule se tut quand le maître de cérémonies frappa de nouveau le sol.

— Oyez ! Oyez ! clama un héraut. Son Altesse, Arutha conDoin, prince de Krondor, seigneur du royaume de l'Ouest, héritier du trône de Rillanon.

La foule applaudit, bien que cela fût plus de pure forme que la marque d'un réel enthousiasme. Arutha était le genre d'homme qui forçait le respect et l'admiration de son peuple, sans pour autant gagner son affection.

Un homme de haute stature, élancé, s'avança, vêtu d'habits brun mat d'une coupe impeccable, le manteau rouge de sa charge sur les épaules. Il s'arrêta, plissant ses yeux marron, tandis que le héraut annonçait son épouse. La princesse de Krondor, une jeune femme toute fine aux cheveux roux, vint rejoindre le prince. La lueur joyeuse qui brillait dans ses yeux verts le fit sourire. La foule se mit à les acclamer à tout rompre. C'était leur Anita bien-aimée, la fille du prédécesseur d'Arutha, le prince Erland.

La cérémonie en tant que telle serait bientôt terminée, mais la présentation des nobles allait prendre encore beaucoup

de temps. En effet, une partie des seigneurs et des invités avaient droit à une présentation publique. On annonça les deux premiers d'entre eux.

— Leurs grâces, le duc et la duchesse de Salador.

Un bel homme blond offrit son bras à une femme aux cheveux noirs. Laurie, ancien ménestrel et voyageur, désormais duc de Salador et époux de la princesse Carline, escorta sa superbe femme près de son frère. Ils étaient arrivés à Krondor une semaine auparavant pour voir leurs neveux et avaient prévu de rester encore une semaine.

Les hérauts annoncèrent un à un les autres membres de la noblesse, puis finalement les dignitaires en visite, dont l'ambassadeur de Kesh. Le seigneur Hazara-Khan entra en compagnie de quatre gardes du corps seulement, au mépris de la pompe keshiane habituelle. L'ambassadeur était vêtu, dans le style des hommes du désert de Jal-Pur, d'un turban qui lui couvrait la tête et ne laissait voir que ses yeux, d'une longue robe indigo, d'une tunique blanche et d'un pantalon blanc enfoncé dans des bottes noires qui lui arrivaient à mi-mollet. Ses gardes du corps étaient vêtus de noir des pieds à la tête.

Puis deLacy fit un pas en avant et déclara :

— Que le peuple s'avance.

Plusieurs centaines d'hommes et de femmes de tous rangs, du mendiant le plus pauvre au bourgeois le plus riche, vinrent s'assembler au bas des marches du palais.

Arutha prononça alors les paroles rituelles de la Présentation :

— En ce jour, le trois cent dixième de la seconde année du règne de notre seigneur le roi Lyam le premier, nous vous présentons nos fils.

DeLacy frappa le sol de son bâton et le héraut cria :

— Leurs Altesses Royales, les princes Borric et Erland.

La foule laissa éclater sa joie, criant et applaudissant follement tandis qu'on lui présentait pour la première fois les jumeaux d'Arutha et d'Anita, qui avaient tout juste un mois. La nourrice choisie pour s'occuper des garçons s'avança et présenta ses précieux fardeaux à leur père et à leur mère. Arutha prit Borric, qui portait le nom de son père, et Anita prit Erland, qui

portait celui de son père à elle. Les deux bébés supportèrent de bonne grâce cette présentation au public, bien qu'Erland commençât à montrer des signes d'énervement. La foule continua à les acclamer, même après qu'Arutha et Anita eurent remis leurs fils aux bons soins de la nourrice. Le prince fit la grâce d'un autre de ses rares sourires aux gens rassemblés au bas des marches.

— Mes fils sont forts et en bonne santé. Ils sont nés sans malformation. Ils sont aptes à gouverner. Les acceptez-vous comme fils de la maison royale ? (La foule hurla son approbation. Anita sourit comme son époux, qui fit un signe en direction de ses sujets.) Merci, bon peuple. Je vous souhaite à tous une bonne journée. Nous nous reverrons au banquet.

La cérémonie était terminée. Jimmy se précipita près d'Arutha, ainsi qu'il le devait, tandis que Locklear allait se placer aux côtés d'Anita. Officiellement, Locklear était un écuyer apprenti, mais il était si souvent nommé au service de la princesse qu'on le considérait désormais comme son écuyer personnel. Jimmy soupçonnait deLacy de vouloir les garder ensemble, Locklear et lui, le plus souvent possible afin de pouvoir les surveiller plus facilement. Le prince adressa à Jimmy un demi-sourire distrait en regardant sa femme et sa sœur, toutes deux aux petits soins pour les jumeaux. L'ambassadeur de Kesh avait retiré son keffieh traditionnel et souriait en les regardant faire. Ses quatre gardes du corps traînaient non loin de lui.

— Votre Altesse, dit le Keshian, vous êtes trois fois béni. Les bébés en bonne santé sont un don des dieux. Et ce sont des fils. Et ils sont deux.

Arutha contemplait avec émerveillement son épouse, radieuse, qui regardait ses fils dans les bras de la nourrice.

Je vous remercie, seigneur Hazara-Khan. C'est un plaisir inattendu que de bénéficier de votre compagnie cette année.

— Le climat de Durbin est réellement affreux en ce moment, répondit l'autre d'un air absent en faisant des grimaces au petit Borric. (Se rappelant soudain son rang, il ajouta sur un ton plus formel :) De plus, Votre Altesse, nous

avons une petite affaire à discuter au sujet des nouvelles frontières à l'ouest.

Arutha éclata de rire.

— Avec vous, mon cher Abdur, des détails mineurs peuvent se changer en problèmes majeurs. Je n'ai qu'une envie toute relative de vous retrouver à la table des négociations. Toutefois, je transmettrai à Sa Majesté toutes vos suggestions.

Le Keshian s'inclina.

— Je reste à la disposition de Votre Altesse.

Arutha sembla remarquer les gardes.

— Je ne vois pas vos fils ni le seigneur Daoud-Khan parmi nous.

— Ils règlent les affaires que je devrais normalement superviser pour mon peuple du Jal-Pur.

— Et ceux-là ? demanda le prince en montrant les quatre gardes du corps.

Ils étaient tous vêtus de noir, jusqu'au fourreau de leur cimeterre et, bien que leurs vêtements fussent semblables à ceux des hommes du désert, ils semblaient très différents des Keshians qu'Arutha avait pu voir jusque-là.

— Ce sont des Izmalis, Altesse. Ils me servent de gardes du corps, rien de plus.

Arutha préféra ne rien dire, car la foule rassemblée autour des bébés se morcelait un peu. Les Izmalis étaient des gardes du corps très réputés, la meilleure protection que l'on pût trouver chez les nobles de l'empire de Kesh la Grande, mais la rumeur voulait qu'ils fussent aussi des espions surentraînés, assassins à l'occasion. On leur attribuait des capacités presque légendaires. Ils avaient la réputation d'être de véritables fantômes quand il s'agissait d'entrer quelque part sans se faire remarquer. Arutha n'appréciait pas trop d'avoir dans ses murs des hommes à la réputation d'assassins, mais Abdur avait droit à une suite personnelle. Le prince se dit qu'il était peu probable que l'ambassadeur de Kesh ait amené à Krondor des gens pouvant s'avérer dangereux pour le royaume. *À l'exception d'Abdur Hazara-Khan lui-même*, ajouta Arutha en son for intérieur.

— Nous allons aussi devoir discuter de la dernière demande de Queg au sujet des droits de mouillage dans les ports du royaume, ajouta le seigneur Hazara-Khan.

Arutha ne cacha pas son étonnement. Puis il sembla plus irrité.

— J'imagine qu'un pêcheur ou un marin vous en a tout simplement parlé au moment où vous débarquiez au port ?

— Altesse, Kesh a des amis en bien des endroits, répondit l'ambassadeur avec un sourire mielleux.

— Bah, j'imagine qu'il est inutile de faire un quelconque commentaire sur le service d'espionnage de l'empire de Kesh, nous savons tous deux — (Hazara-Khan prononça ces derniers mots en même temps que lui) — qu'« une telle organisation n'existe pas » !

Abdur Rachman Mémo Hazara-Khan s'inclina.

— Si Votre Altesse m'en donne la permission ?

Arutha fit un léger signe de tête au Keshian, avant de se tourner vers Jimmy.

— Quoi ? C'est vous, canailles, qui êtes de service aujourd'hui ?

Jimmy haussa les épaules, pour bien faire comprendre que l'idée ne venait pas de lui. Arutha vit sa femme dire à la nourrice de ramener les jumeaux dans leur chambre.

— J'imagine donc que vous avez fait quelque chose qui vous aura valu le déplaisir de deLacy. Toutefois, je ne voudrais pas que vous gâchiez votre plaisir. J'ai cru comprendre qu'il devait y avoir une partie de ballon très disputée cet après-midi.

Jimmy feignit la surprise et le visage de Locklear s'éclaira.

— C'est possible, admit Jimmy sans se compromettre.

Les nobles qui composaient la suite du prince commençaient à rentrer. Faisant signe aux garçons de le suivre, Arutha les regarda :

— Bien, alors je crois que nous irons voir comment ça se passe, d'accord ? (Jimmy fit un clin d'œil à Locklear.) De plus, si vous perdez ce pari, ajouta le prince, vos peaux ne vaudront même plus leur poids chez un tanneur quand les autres écuyers en auront fini avec vous.

Jimmy ne répondit pas. Ils s'avancèrent vers la grande salle où devaient se retrouver les nobles avant que les roturiers ne soient invités à venir festoyer dans la cour. Puis il souffla à Locklear :

— Cet homme a la désagréable habitude de toujours savoir tout ce qui se passe par ici.

La fête battait son plein, les nobles se mêlant aux roturiers qui avaient reçu l'autorisation d'entrer dans la cour du palais. De longues tables lourdement chargées de plats et de boissons se trouvaient là ; pour beaucoup de gens, ce repas serait le meilleur qu'ils feraient de toute l'année. Même si l'on oubliait en théorie le rang de chacun, les roturiers restaient néanmoins très respectueux envers Arutha et les nobles et s'inclinaient légèrement avant de s'adresser à eux. Jimmy et Locklear se tenaient non loin de là, au cas où l'on aurait besoin d'eux.

Carline et Laurie marchaient bras dessus, bras dessous derrière Arutha et Anita. Depuis leur mariage, les nouveaux duc et duchesse de Salador s'étaient quelque peu calmés. Leur tumultueuse histoire d'amour avait occupé bien des langues à la cour du roi. Anita se tourna vers sa belle-sœur :

— Je suis contente que vous puissiez rester si longtemps. Il n'y a que des hommes au palais de Krondor. Et maintenant, avec deux garçons…

— Ça va être encore pire, compatit Carline. J'ai été élevée par un père en compagnie de deux frères, je sais ce que tu veux dire.

Arutha regarda Laurie derrière lui :

— Ce que ça veut dire, c'est qu'elle a été honteusement gâtée.

Laurie éclata de rire, mais préféra éviter de dire quoi que ce soit en voyant les yeux bleus de sa femme lancer des éclairs.

— La prochaine fois, ce sera une fille, soupira Anita.

— Au moins, elle pourra se faire honteusement gâter, plaisanta Laurie.

— Quand est-ce que vous aurez des enfants ? demanda Anita.

Arutha revint avec un pichet de bière et remplit son verre et celui de Laurie. Un serviteur présenta des coupes de vin aux dames.

— Nous en aurons en temps voulu, répondit Carline à Anita. Crois-moi, ce n'est pas faute d'essayer.

Anita étouffa un rire derrière sa main, tandis qu'Arutha et Laurie échangeaient un regard. Carline les dévisagea tous les deux.

— Ne me dites pas que ça vous fait rougir ? (Elle se tourna vers Anita :) Ah, les hommes !

— La dernière lettre de Lyam disait que la reine Magda attendait peut-être un enfant. Je pense que nous en serons sûrs quand il nous enverra sa prochaine série de dépêches.

— Pauvre Lyam ! le plaignit Carline. Lui qui était si coureur, devoir se marier pour des raisons d'État. Au moins, elle n'est pas laide, même si elle est un peu ennuyeuse. Il semble relativement heureux.

— La reine n'est pas ennuyeuse, s'insurgea Arutha. Par rapport à toi, une flotte tout entière de pirates de Queg paraîtrait ennuyeuse. (Laurie ne dit rien, mais ses yeux bleus approuvaient clairement les propos d'Arutha.) J'espère juste qu'ils auront un fils.

Anita sourit.

— Arutha a hâte que quelqu'un d'autre devienne prince de Krondor à sa place.

Carline regarda son frère d'un air compréhensif.

— Ça ne te dispensera pas des affaires d'État. Maintenant que Caldric est mort, Lyam va avoir plus que jamais besoin de se reposer sur Martin et sur toi.

Messire Caldric de Rillanon était décédé peu de temps après le mariage du roi et de la princesse Magda de Roldem, laissant vacant le poste de duc de Rillanon, chancelier royal et premier conseiller du roi.

Arutha haussa les épaules en goûtant à ce qu'il avait dans son assiette.

— À mon avis, il y aura une cohorte de volontaires pour remplacer Caldric.

— Voilà bien le problème, intervint Laurie. Trop de nobles cherchent à prendre l'avantage sur leurs voisins. Nous avons eu trois conflits frontaliers importants entre des barons de l'Est – rien qui oblige Lyam à envoyer son armée, mais assez pour rendre nerveux tout le pays à l'est de la Croix de Malac. C'est pour cette raison que le Bas-Tyra est toujours sans duc. il s'agit d'un duché trop important pour que Lyam le cède à quelqu'un sans réfléchir. Si tu n'y prends garde, tu vas te faire nommer duc de Krondor ou du Bas-Tyra quand Magda donnera naissance à un fils.

— Assez, coupa Carline. C'est jour de fête. Je refuse que l'on parle encore de politique cette nuit.

Anita prit Arutha par le bras.

— Viens. Nous avons pris un bon repas, la fête nous attend et les bébés dorment comme des bienheureux. De plus, ajouta-t-elle en riant, demain, il faudra commencer à nous inquiéter de savoir comment nous allons financer ces festivités et celles de Banapis le mois prochain. Alors ce soir, profitons de ce que nous avons.

Jimmy réussit à se glisser auprès du prince.

— Votre Altesse serait-elle intéressée par un match ?

Locklear et lui échangèrent un regard gêné, car le match avait déjà dû commencer.

Anita regarda son époux d'un air interrogateur.

— J'ai promis à Jimmy que nous irions voir le match de ballon auquel il avait prévu de jouer aujourd'hui, expliqua Arutha.

— Ce pourrait être nettement plus intéressant que tous ces jongleurs et ces acteurs, convint Laurie.

— C'est juste parce que tu passes toute ta vie parmi les jongleurs et les acteurs, s'insurgea Carline. Quand j'étais petite, tout le monde allait voir les garçons se battre à mort autour d'un ballon tous les sixdis, tout en faisant semblant de ne pas regarder. Moi, je vais aller voir les acteurs et les jongleurs.

— Pourquoi n'iriez-vous pas tous les deux avec les garçons ? proposa Anita. Aujourd'hui, nous ne sommes pas censés faire des manières. Nous vous rejoindrons plus tard dans la grande salle pour les festivités du soir.

Laurie et Arutha acquiescèrent et suivirent les garçons dans la foule. Ils quittèrent la cour centrale du palais et parcoururent une série de couloirs qui reliaient les bâtiments centraux aux bâtiments extérieurs. Derrière le palais se trouvait un grand champ d'entraînement, près des écuries, dont les gardes se servaient pour leurs manœuvres. Une grande foule s'était rassemblée et hurlait déjà de bon cœur quand Arutha, Laurie, Jimmy et Locklear arrivèrent. Ils se frayèrent un chemin vers le premier rang en poussant quelques spectateurs. Certains d'entre eux se retournèrent pour râler sur leur passage, mais se retinrent en voyant le prince.

On leur fit une place derrière les écuyers, hors du terrain. Arutha fit un signe à Gardan, qui se trouvait en face d'eux, de l'autre côté du champ, avec quelques soldats qui n'étaient pas de service.

— C'est beaucoup plus organisé que dans mon souvenir, fit remarquer Laurie après avoir observé le jeu un moment.

— C'est le travail de deLacy, confirma Arutha. Il a écrit des règles pour ce jeu, après s'être plaint auprès de moi du nombre de gamins qui ressortaient des matchs trop blessés pour travailler. (Il désigna quelqu'un du doigt.) Tu vois ce type avec le sablier ? Il chronomètre le match. Cela dure une heure, maintenant. Pas plus d'une douzaine de joueurs dans chaque camp à la fois et ils doivent jouer entre ces lignes tracées au sol à la craie. Jimmy, quelles sont les autres règles ?

Jimmy était en train de se débarrasser de sa ceinture et de sa dague, pour se préparer au jeu.

— Pas de mains, comme avant. Quand on marque, le jeu reprend en milieu de terrain et c'est l'autre côté qui donne le coup d'envoi. On ne se mord pas, on ne se frappe pas, les armes sont interdites.

— Pas d'armes ? s'étonna Laurie. Tout cela paraît bien inoffensif.

Locklear s'était déjà débarrassé de son surcot et de sa ceinture.

Il tapa sur l'épaule d'un autre écuyer.

— Où en est le score ?

L'écuyer ne quitta pas le match des yeux. Un garçon d'écurie, qui avançait avec la balle au pied, venait de tomber à la suite d'un croche-pied de l'un des équipiers de Jimmy. Cependant, le ballon fut récupéré par un apprenti boulanger qui tira habilement dans l'un des deux tonneaux situés de chaque côté du terrain. L'écuyer geignit.

— Avec celui-là, ils en sont à quatre contre deux. Et il nous reste moins d'un quart d'heure à jouer.

Jimmy et Locklear regardèrent tous deux Arutha, qui opina. Les garçons filèrent sur le terrain pour remplacer deux écuyers crasseux et ensanglantés.

Jimmy prit la balle des mains de l'un des deux arbitres – une autre innovation de deLacy – et tira en direction de la ligne médiane. Locklear, qui s'était positionné de ce côté-là, la renvoya immédiatement à Jimmy, à la grande surprise de plusieurs apprentis qui se jetaient sur lui. Vif comme l'éclair, Jimmy les dépassa avant qu'ils ne reprennent leurs esprits et esquiva un coup de coude au visage. Il tira vers l'un des tonneaux. La balle toucha le bord et rebondit, mais Locklear se dégagea et renvoya la balle dedans. Les écuyers et un grand nombre de petits nobles sautèrent de joie et les acclamèrent. Les apprentis ne menaient plus que d'un point.

Il y eut une petite bagarre mais les arbitres intervinrent rapidement. Personne n'ayant été vraiment blessé, le jeu reprit. Les apprentis lancèrent le ballon. Locklear et Jimmy reculèrent. L'un des écuyers les plus grands s'essaya à une manœuvre vicieuse et poussa un garçon de cuisine sur l'apprenti qui avait la balle. Jimmy bondit comme un chat et envoya le ballon à Locklear. Le petit écuyer remonta adroitement le terrain et fit une passe à un autre écuyer qui lui renvoya immédiatement le ballon alors que plusieurs apprentis se jetaient sur lui. Un énorme garçon d'écurie chargea Locklear. Il baissa simplement la tête et se lança hors du terrain avec Locklear et la balle plutôt que d'essayer de la lui prendre. Une bagarre éclata immédiatement. Quand les arbitres eurent séparé les combattants, ils aidèrent Locklear à se relever. Le jeune homme étant trop secoué pour continuer, un autre écuyer prit sa place. Comme les deux joueurs étaient sortis du terrain, l'arbitre

décida que le ballon était libre et le lança au centre du terrain. Les deux équipes tentèrent de reprendre la balle en jouant des coudes, des genoux et des poings.

— Ah, c'est comme ça qu'il faut jouer au ballon, s'enthousiasma Laurie.

Soudain, un garçon d'écurie sortit de la mêlée. Personne ne se trouvait entre lui et le tonneau des écuyers. Jimmy s'élança à sa poursuite et, voyant qu'il n'avait aucun espoir d'intercepter le ballon, il se jeta sur le garçon, usant de la même tactique que celle employée contre Locklear. À nouveau, l'arbitre déclara le ballon libre ; il y eut encore une mêlée en milieu de terrain.

Un écuyer qui s'appelait Paul se dégagea avec la balle et fila vers le tonneau des apprentis avec un brio inattendu. Deux grands apprentis boulangers l'interceptèrent, mais il réussit à passer le ballon à un autre joueur quelques secondes avant de se faire rattraper. Le ballon parvint à messire Friedric, qui fit une passe à Jimmy. Ce dernier s'attendait à un autre assaut des apprentis mais eut la surprise de les voir reculer. C'était une nouvelle tactique qu'ils employaient contre les passes ultra-rapides que Jimmy et Locklear avaient apportées au jeu.

Les écuyers sur les bords crièrent pour l'encourager.

— Il ne reste plus que quelques minutes ! hurla l'un d'eux.

Jimmy fit signe à messire Friedric non loin de là, lui cria quelques instructions et fila. Il se déporta sur la gauche, puis renvoya le ballon à Friedric, qui retourna en milieu de terrain. Jimmy repartit sur sa droite, puis intercepta une passe de Friedric tirée en direction du tonneau. Il esquiva un plaquage et envoya le ballon dans le tonneau.

La foule hurla de joie, car ce match apportait quelque chose de nouveau au jeu de ballon : la tactique et l'adresse. On introduisait un élément de précision dans un jeu qui avait toujours été brutal.

Une autre bagarre éclata. Les arbitres se précipitèrent pour l'arrêter, mais les apprentis semblaient n'avoir aucune envie de se calmer. Locklear, dont la tête avait cessé de tourner, expliqua à Laurie et Arutha :

— Ils essayent de bloquer le jeu en attendant que le temps soit écoulé. Ils savent qu'on va gagner si on réussit à reprendre la balle.

L'ordre fut finalement restauré. Locklear était à nouveau en état de rentrer sur le terrain et remplaça un garçon blessé dans la bagarre. Jimmy fit signe à ses écuyers de reculer, soufflant quelques rapides instructions à Locklear tandis que les apprentis remettaient tout doucement la balle en jeu. Ils tentèrent la passe de Jimmy, Friedric et Locklear, mais sans le même brio. Ils faillirent par deux fois envoyer la balle en dehors du terrain avant de reprendre le contrôle de leurs passes erratiques. C'est alors que Jimmy et Locklear frappèrent. Locklear feignit un plaquage sur celui qui avait la balle, le forçant à faire une passe, puis fila vers le tonneau. Jimmy arriva à fond de train par-derrière, caché par les autres, et intercepta le ballon mal envoyé, en le relançant vers Locklear. Le garçon bloqua la balle et partit vers le tonneau. L'un de ses adversaires tenta de le rattraper, mais l'écuyer était plus rapide que lui. C'est alors que l'apprenti prit quelque chose dans sa chemise et le jeta sur Locklear.

À la surprise des spectateurs, le garçon tomba face contre terre et la balle sortit du terrain. Jimmy se précipita sur son compagnon, puis se releva d'un seul coup et se jeta sur le garçon qui tentait de ramener le ballon sur le terrain. Sans faire semblant de jouer, Jimmy frappa l'apprenti en plein visage, le jetant à terre. Une nouvelle bagarre éclata, mais cette fois, plusieurs apprentis et écuyers hors du terrain se joignirent à la mêlée.

Arutha se tourna vers Laurie.

— Ça risque de tourner mal. Tu crois qu'on devrait intervenir ?

Laurie regarda la bagarre prendre de l'ampleur.

— Oui, si tu veux qu'il te reste un écuyer intact demain.

Arutha fit signe à Gardan, qui envoya quelques soldats sur le terrain. Les vétérans restaurèrent rapidement l'ordre. Arutha traversa le terrain et s'agenouilla près de l'endroit où s'était assis Jimmy, la tête de Locklear sur les genoux.

— Ce bâtard lui a envoyé un bout de fer à cheval en pleine tête. Il est dans les choux.

Arutha regarda le garçon blessé, puis ordonna à Gardan :

— Faites-le porter à ses quartiers, que le chirurgien l'examine. (Il se tourna vers l'homme au sablier :) Le jeu est terminé.

Jimmy parut sur le point de protester, mais se ravisa et se tut.

— Égalité, quatre points partout, annonça l'arbitre avec le sablier. Pas de vainqueur.

— Au moins, il n'y a pas non plus de perdant, soupira Jimmy.

Deux gardes attrapèrent Locklear et l'emportèrent.

— Ça reste un jeu assez violent, confia Arutha à Laurie.

L'ancien ménestrel acquiesça.

— DeLacy va devoir énoncer quelques règles supplémentaires pour éviter qu'ils se fracassent le crâne.

Jimmy partit récupérer sa tunique et sa ceinture tandis que la foule se dispersait. Arutha et Laurie suivirent.

— On aura une autre chance, une autre fois, dit le jeune homme.

— Cela promet d'être intéressant, fit remarquer Arutha. Maintenant qu'ils vous ont vu faire cette passe, ils vont s'y attendre.

— Bah, on trouvera autre chose.

— Alors je crois bien que ça mériterait qu'on en fasse un événement. Disons dans une semaine ou deux. (Arutha posa sa main sur l'épaule de Jimmy.) Je crois que je vais regarder ces fameuses règles édictées par deLacy. Laurie a raison. Si vous devez vous jeter pêle-mêle sur le terrain, il vaudrait mieux éviter que vous vous battiez à coups de fer à cheval.

Brusquement, Jimmy sembla perdre tout intérêt pour le jeu. Quelque chose dans la foule avait attiré son regard.

— Vous voyez ce type là-bas ? Celui en tunique bleue et chapeau gris ?

Le prince regarda dans la direction indiquée.

— Non.

— Il vient de s'esquiver, juste au moment où vous avez regardé. Mais je le connais. Je peux aller voir ?

Jimmy avait parlé sur un ton tel qu'Arutha se dit que cette fois-ci le jeune homme ne cherchait pas simplement à échapper à ses devoirs en lui racontant des histoires.

— Vas-y ! Ne t'absente pas trop longtemps. Laurie et moi retournons à la grande salle.

Jimmy partit en courant vers l'endroit où il venait de voir celui dont il avait parlé. Il s'arrêta pour regarder autour de lui, avant de remarquer la silhouette familière, debout près d'un escalier, dans une petite entrée. Caché dans l'ombre, l'homme, adossé à un mur, mangeait. Quand Jimmy approcha, il leva simplement les yeux.

— Alors te voilà, Jimmy les Mains Vives.

— Plus maintenant. Je suis désormais l'écuyer James de Krondor, Alvarny le Rapide.

Le vieux voleur ricana.

— À moi aussi, ce nom ne convient plus. Mais il est vrai que j'étais rapide, en mon temps. (Il baissa la voix afin que personne d'autre ne puisse l'entendre.) Mon maître a un message pour le tien.

Jimmy comprit immédiatement que quelque chose de très important se tramait, car Alvarny était le maître de jour des Moqueurs, la guilde des voleurs. Ce n'était pas un simple messager, c'était l'un des aides les plus haut placés et les plus sûrs du Juste.

— Message oral, uniquement. Mon maître dit que les oiseaux de proie, bien qu'ils aient quitté la ville, sont revenus par le nord.

Jimmy sentit son cœur se glacer.

— Ceux qui chassent la nuit ?

Le vieux voleur opina et engloutit un petit gâteau. Il ferma les yeux un moment et émit un petit gémissement de satisfaction. Puis ses yeux étincelants se posèrent sur Jimmy.

— C'est bien malheureux que tu nous aies quittés, Jimmy les Mains Vives. Tu promettais. Tu aurais pu devenir sacrément puissant chez les Moqueurs si tu avais su ne pas te faire couper la gorge. Mais, comme on dit, ce qui est fait est fait. Maintenant,

la fin du message. Le jeune Tyburn Reems a été retrouvé flottant dans la baie. Il y a des coins où les contrebandiers avaient l'habitude de faire passer leurs marchandises. L'un de ces endroits pue et n'a que peu d'intérêt pour les Moqueurs. On ne l'utilise pas beaucoup. C'est peut-être bien là que ces oiseaux se cachent. Voilà, c'est tout.

Sur ce, Alvarny le Rapide, maître de jour des Moqueurs et ancien maître voleur, plongea dans la foule et disparut entre les convives.

Jimmy n'hésita pas un instant. Il fila vers l'endroit où il avait laissé Arutha. Ne le trouvant pas, il se dirigea vers la grande salle. Mais il y avait tellement de monde devant le palais qu'il était difficile d'avancer rapidement. Voir ces centaines de visages étrangers dans les couloirs mit soudain Jimmy en alerte. Au cours des mois qui avaient suivi leur retour du Moraelin, Arutha et ses compagnons s'étaient laissé endormir par le calme de la vie quotidienne du palais. Soudain, le garçon voyait des dagues d'assassin dans chaque main, du poison dans chaque coupe et un archer dans chaque ombre. Écartant rudement les noceurs, il pressa le pas.

Jimmy se glissa au sein de la foule des nobles et des autres invités de moindre statut qui avait envahi la grande salle. Autour de l'estrade, de nombreuses personnes discutaient. Laurie et Carline parlaient avec l'ambassadeur de Kesh, tandis qu'Arutha grimpait les marches qui menaient à son trône. Au centre de la salle, une bande d'acrobates en pleine représentation sous l'œil admiratif de plusieurs dizaines de citoyens força Jimmy à contourner l'espace libre qu'on leur avait laissé. En traversant la foule, le jeune homme scrutait les fenêtres de la salle ; les ombres qui se glissaient sous les coupoles hantaient ses souvenirs. Il se sentait aussi furieux contre lui-même que contre les autres. Lui, entre tous, aurait dû se rappeler quelles menaces pouvaient se tapir en ces lieux.

Jimmy contourna Laurie presque en courant et arriva près d'Arutha au moment où le prince s'asseyait sur son trône. Anita n'était visible nulle part. Jimmy regarda son trône vide et le montra de la tête.

— Elle est partie voir comment vont les bébés, répondit Arutha. Pourquoi ?

Jimmy se pencha vers le prince.

— Mon ancien maître vous envoie un message. Les Faucons de la Nuit sont de retour à Krondor.

Le visage d'Arutha s'assombrit.

— S'agit-il d'une spéculation ou d'une certitude ?

— D'abord, le Juste n'enverrait pas un tel messager s'il ne considérait pas l'affaire critique et à résoudre au plus vite. Il a exposé un homme très important parmi les Moqueurs à la vue du public. Ensuite, il y a le cas d'un jeune joueur répondant au nom de Tyburn Reems, qui passe souvent en ville ; à présent, il convient de parler de lui au passé. Il jouissait d'une dispense spéciale des Moqueurs. Il avait le droit de faire des choses que peu de gens qui ne sont pas de notre guilde sont autorisés à faire. Maintenant je sais pourquoi. C'était un agent personnel de mon ancien maître. Reems est mort. À mon avis, le Juste s'inquiétait d'un possible retour des Faucons de la Nuit et Reems avait été envoyé pour savoir ce qu'il en était réellement. Ils sont de nouveau cachés quelque part en ville. Où, le Juste l'ignore, mais il pense que ce n'est pas très loin du vieux labyrinthe des contrebandiers.

Jimmy avait parlé au prince tout en surveillant la salle. Il se retourna vers Arutha et se tut. Le visage du prince n'était plus qu'un masque fermé de colère contenue, presque une grimace. Plusieurs personnes s'étaient tournées dans sa direction et le regardaient fixement.

— Ainsi, tout recommence ? murmura-t-il d'un ton rauque.

— Il semblerait.

Arutha se leva.

— Je refuse de devenir prisonnier de mon propre palais avec des gardes derrière chaque fenêtre.

Les yeux de Jimmy survolèrent la salle, au-delà de la duchesse Carline qui charmait de sa conversation l'ambassadeur de Kesh.

— Si vous le dites. Mais aujourd'hui, votre maison est envahie d'étrangers. Le bon sens voudrait que vous vous retiriez assez tôt dans vos appartements, car la meilleure chance qu'ils

aient de s'approcher de vous, c'est maintenant. (Ses yeux allaient de visage en visage, cherchant un signe anormal.) Si les Faucons de la Nuit sont de nouveau à Krondor, ils doivent déjà être là, ou alors ils sont en route avec l'approche de la nuit. Ils vous attendent peut-être entre ici et vos appartements.

Soudain, Arutha écarquilla les yeux.

— Mes appartements ! Anita et les enfants !

Le prince, Jimmy sur les talons, partit sans prendre garde aux visages ahuris autour de lui. Carline et Laurie, comprenant que quelque chose allait de travers, les suivirent.

En quelques secondes, une douzaine de personnes couraient derrière le prince qui se pressait dans le couloir. Gardan, qui avait repéré cette sortie précipitée, rattrapa Jimmy.

— Que se passe-t-il ?

— Les Faucons de la Nuit.

Le maréchal de Krondor n'avait pas besoin d'en entendre plus. Il tira la manche du premier garde qu'il croisa et fit signe à un autre de le suivre.

— Faites prévenir le capitaine Valdis, qu'il me rejoigne, ordonna-t-il au premier.

— Où doit-il vous retrouver, messire ?

Gardan renvoya l'homme d'une bourrade.

— Dites-lui de chercher.

Tout en courant, Gardan rassembla presque une douzaine de soldats autour de lui. Quand Arutha arriva à la porte de ses appartements, il hésita un instant, comme s'il avait peur de l'ouvrir.

Enfin, il la poussa et trouva Anita assise à côté des berceaux où dormaient leurs fils. Elle leva les yeux et s'inquiéta dès le premier coup d'œil qu'elle lui jeta.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en s'avançant vers son époux.

Arutha referma la porte derrière lui, faisant signe à Carline et aux autres d'attendre dehors.

— Pour l'instant, rien. (Il resta silencieux un moment.) Je veux que tu ailles voir ta mère avec les enfants.

— Ça lui fera plaisir, répondit-elle sur un ton qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'elle comprenait qu'il ne lui disait pas

tout. Elle n'est plus malade, mais elle ne se sent pas encore en état de voyager. Ce sera une bonne chose pour elle. (La princesse posa un regard interrogateur sur Arutha.) Et nous serons mieux protégés sur son petit domaine qu'ici.

Arutha savait qu'il ne pourrait rien cacher à Anita.

— Oui. Nous avons de nouveau des inquiétudes avec les Faucons de la Nuit.

Anita se serra contre son mari et posa la tête sur sa poitrine. La dernière tentative d'assassinat avait failli lui coûter la vie.

— Je ne crains rien pour moi-même, mais les enfants…

— Tu pars dès demain.

— Je vais faire les préparatifs.

Arutha l'embrassa.

— Je reviens sous peu. Jimmy m'a conseillé de rester dans nos appartements jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'étrangers au palais. C'est un bon conseil, mais je dois rester visible encore quelque temps. Les Faucons de la Nuit pensent que nous ne savons pas qu'ils sont revenus. Nous ne pouvons pas nous permettre de leur laisser soupçonner le contraire, pour l'instant.

— Jimmy cherche toujours à devenir le premier conseiller du prince ? plaisanta Anita afin de détendre l'atmosphère.

Arutha sourit.

— Cela fait presque un an qu'il ne m'a plus parlé du duché de Krondor. Parfois, je me dis qu'il serait mieux placé que beaucoup d'autres pour tenir ce poste.

Arutha rouvrit la porte et trouva Gardan, Jimmy, Laurie et Carline à l'attendre. Les autres avaient été renvoyés par une compagnie de gardes royaux. À côté de Gardan se tenait le capitaine Valdis. Arutha s'adressa à lui :

— Je veux une compagnie de lanciers au grand complet prête à partir demain matin, capitaine. La princesse et les princes vont visiter la mère de la princesse sur ses terres. Gardez-les bien !

Le capitaine Valdis salua et se retourna pour donner des ordres. Arutha se tourna vers Gardan.

— Commencez à remettre les hommes à leur poste petit à petit dans tout le palais et faites vérifier toutes les cachettes

possibles. Si quelqu'un pose la moindre question, dites que Son Altesse ne se sent pas très bien et que je vais rester avec elle encore un moment. Je reviendrai dans la grande salle dans quelque temps. (Gardan acquiesça et partit. Arutha regarda Jimmy.) J'ai un travail pour toi.

— J'y courre tout de suite.

— À ton avis, où est-ce que je vais t'envoyer ?

— Sur les quais, répliqua le garçon avec un sourire sardonique.

Arutha acquiesça, de nouveau agréablement surpris par la vivacité d'esprit du garçon.

— Oui. Cherche toute la nuit s'il le faut. Mais, dès que tu le pourras, retrouve Trevor Hull et ramène-le-moi.

Chapitre 2

DÉCOUVERTE

Jimmy balaya la pièce du regard.

Le Repaire du Morpion était la taverne préférée de ceux qui voulaient éviter les questions et les regards indiscrets. Le soleil commençait à se coucher. La salle était bondée de gens du quartier. Jimmy devint immédiatement l'objet de leur curiosité, car ses vêtements le démarquaient clairement des autres clients. Quelques personnes le connaissaient de vue – après le quartier pauvre, les quais avaient été un second foyer pour lui – mais un bon nombre des habitués de la taverne le prirent pour un jeune homme riche, à qui on pouvait peut-être soutirer un peu d'or.

L'un de ces habitués, visiblement un marin, ivre et agressif, se mit en travers du chemin de Jimmy.

— Eh là ! Un si beau gentilhomme comme toi doit bien avoir une ou deux piécettes à donner pour un verre en l'honneur des petits princes, tu ne crois pas ? demanda-t-il en posant la main sur la dague à sa ceinture.

Jimmy esquiva adroitement l'homme et l'avait déjà presque dépassé quand il répondit :

— Non, je ne crois pas.

Le marin attrapa Jimmy par l'épaule, tentant de l'arrêter. Le jeune homme tourna avec souplesse sur lui-même et son agresseur découvrit la pointe d'une dague posée sur sa gorge.

— J'ai dit que je n'avais pas d'or.

Le marin recula et plusieurs clients éclatèrent de rire. Mais d'autres se levèrent pour encercler l'écuyer. Jimmy comprit immédiatement qu'il avait commis une erreur. Il n'avait pas pris le temps de mettre des vêtements qui lui auraient permis de passer inaperçu dans ce quartier. Mais il aurait pu tendre solennellement à son agresseur une bourse à moitié vide, car

lorsqu'une telle confrontation était amorcée, on ne pouvait plus y échapper. Un instant auparavant, c'était la bourse de Jimmy qui était en danger. À présent, c'était à la vie du jeune écuyer que les hommes en voulaient.

Jimmy recula, cherchant à s'adosser contre un mur. Son visage fermé ne trahissait pas la moindre peur ; certains de ses agresseurs comprirent qu'ils avaient devant eux un homme qui connaissait les coutumes de ce lieu.

— Je cherche Trevor Hull, déclara Jimmy à voix basse.

Les hommes cessèrent immédiatement de le menacer. L'un d'eux tourna la tête et indiqua du menton une porte à l'arrière. Jimmy s'empressa de suivre cette direction et poussa sur le côté le tissu qui fermait l'accès à l'autre pièce.

Il s'agissait d'une grande salle enfumée, où quelques hommes assis à une table prenaient des paris. À voir la pile de jetons sur la table, on jouait gros. C'était du *lin-lan*, un jeu courant dans le sud du royaume et le nord de Kesh. Il se jouait avec des cartes de toutes les couleurs et les joueurs misaient et distribuaient chacun leur tour, décidant des mises et des gains en fonction des cartes retournées. Jimmy reconnut deux hommes parmi les joueurs : l'un avec une cicatrice qui lui descendait du front au menton, en passant par son œil droit tout blanc, et l'autre chauve, au visage grêlé.

Aaron Cook, le chauve, était le second du patrouilleur *le Corbeau Royal*. Il leva les yeux quand Jimmy s'approcha de la table et donna un coup de coude à l'autre homme, qui regarda ses cartes avec dégoût avant de les jeter sur la table. Quand il aperçut le jeune homme, le borgne sourit. Mais son sourire disparut quand il vit la tête que faisait Jimmy. Ce dernier haussa le ton pour se faire entendre malgré le bruit ambiant.

— Votre vieil ami Arthur aimerait vous voir.

Trevor Hull, ancien pirate et contrebandier, comprit immédiatement de qui Jimmy parlait. Arthur était le nom qu'avait pris Arutha quand les contrebandiers de Hull et les Moqueurs s'étaient alliés pour faire sortir de Krondor Anita et le prince, alors que la police secrète de Guy du Bas-Tyra retournait la ville entière à leur recherche. Après la guerre de la Faille, Arutha avait accordé son pardon à Hull et à son équipage pour

leurs crimes passés et les avait engagés dans le service des patrouilles côtières du royaume.

Hull et Cook se levèrent sur-le-champ et quittèrent la table. L'un des autres joueurs, sans doute un gros marchand à en juger par ses vêtements, tira sur sa pipe et la sortit de sa bouche.

— Où allez-vous ? Le tour n'est pas encore fini.

— Il l'est pour moi, répliqua Hull, ses cheveux gris formant comme un halo autour de sa tête. Ah ! J'ai juste une suite de bleus et une paire de quatre à jouer.

Il se pencha sur sa place puis retourna ses cartes. Jimmy cilla et les hommes jetèrent leurs cartes sur la table en jurant. De retour dans la salle commune, alors qu'ils se dirigeaient vers la porte, Jimmy fit remarquer :

— Tu es vicieux, Hull.

Le vieux contrebandier devenu officier de marine éclata d'un rire mauvais.

— Ce gros imbécile menait et il en voulait à mon or. J'ai simplement voulu lui couper un peu le vent.

Le jeu voulait que la partie se termine dès que l'on dévoilait ses cartes. Il ne restait plus qu'à laisser les mises et à redistribuer toutes les cartes, perspective que les joueurs qui avaient un bon jeu entre les mains ne pouvaient apprécier.

Dehors, les trois hommes se pressèrent dans les rues, croisant de plus en plus de monde à mesure que les ombres s'allongeaient et que la fête s'échauffait.

Arutha regardait les cartes étalées sur la table. Ces cartes, que l'architecte royal avait sorties des archives, montraient en détail les rues de Krondor. Une autre, des égouts cette fois, avait déjà servi dans le dernier raid contre les Faucons de la Nuit. Cela faisait dix minutes que Trevor Hull les étudiait avec soin. Hull avait été à la tête de la bande de contrebandiers la plus prospère de Krondor avant d'entrer au service d'Arutha. Les égouts et les ruelles avaient été ses principaux moyens d'acheminer en ville ses marchandises de contrebande.

Hull discuta avec Cook, puis se frotta le menton. Il désigna un endroit sur la carte où une douzaine de tunnels se rejoignaient, formant une sorte de labyrinthe.

— Si les Faucons de la Nuit habitaient dans les égouts, le Juste les aurait repérés avant qu'ils n'aient pu s'y planquer. Mais peut-être qu'ils se servent juste des tunnels pour entrer et sortir d'ici, expliqua-t-il en désignant un autre endroit sur la carte.

Son doigt s'attarda sur une partie des quais qui longeaient la baie en forme de croissant. Au beau milieu de la courbe, les quais laissaient place au quartier des entrepôts. Mais on y trouvait aussi, au bord de l'eau, un petit morceau du quartier pauvre, comme une part de tarte coincée entre les deux quartiers marchands prospères.

— La Pêche, murmura Jimmy.

— La Pêche ? répéta Arutha.

— C'est la partie la plus miséreuse du quartier pauvre, expliqua Cook.

Hull acquiesça.

— On l'appelle la Pêche, la Plonge, Bout du Quai et d'autres noms encore. Il y a longtemps, c'était un village de pêcheurs. À mesure que la ville a gagné sur la baie vers le nord, le village a été entouré par les marchands, mais il reste encore quelques familles de pêcheurs là-bas. Pour la plupart, ce sont des langoustiers et des pêcheurs de moules qui travaillent dans la baie, ou bien des pêcheurs de palourdes qui vont sur les plages au nord de la ville. Mais le quartier est aussi à côté des tanneurs, des teinturiers, de toutes les manufactures malodorantes de Krondor, alors les gens qui peuvent se permettre de vivre mieux n'y vont jamais.

— Selon Alvarny, le Juste pense qu'ils se planquent dans un endroit qui sent mauvais, intervint Jimmy. C'est pour ça qu'il pencherait, lui aussi, pour la Pêche. (Le jeune écuyer secoua la tête en regardant la carte.) Si les Faucons de la Nuit se cachent dans la Pêche, nous aurons du mal à les trouver. Même les Moqueurs ne contrôlent pas ce quartier aussi bien que le quartier pauvre et les quais. Il y a plein de planques, là-dedans.

Hull opina de nouveau.

— On passait par là avant. L'un des tunnels menait au quai qui servait autrefois à transporter des marchandises entre la cave d'un marchand et le port. (Arutha regarda la carte en

hochant la tête : il savait où se trouvait cet endroit.) On ne passait jamais au même endroit, et on changeait de temps en temps les caches où on stockait la contrebande. (Hull leva les yeux vers le prince.) Votre premier problème, ce sont les égouts. Il doit y avoir une bonne dizaine de conduits qui vont des quais à la Pêche. Vous allez devoir les fermer tous. L'un d'eux est si gros qu'il va vous falloir un bateau avec l'équipage au grand complet.

— Le problème, c'est que nous ne savons pas où ils se cachent dans la Pêche, intervint Aaron Cook.

— Si c'est bien là qu'ils se cachent, précisa Arutha.

— Je doute que le Juste en aurait parlé s'il n'avait pas eu de très grosses présomptions sur ce quartier, intervint Jimmy.

— Pour sûr, approuva Hull. Je ne vois pas d'autre endroit où ils pourraient se cacher en ville. Le Juste aurait repéré et nettoyé l'endroit si l'un de ses Moqueurs avait aperçu un Faucon de la Nuit. Même si les voleurs se servent beaucoup des égouts pour se balader en ville sans être vus, il y a des endroits par lesquels ils passent rarement. Et pour la Pêche, c'est bien pire. Les plus anciennes familles de pêcheurs sont rudes et indépendantes, presque claniques. Si quelqu'un s'installait dans une des vieilles baraques près des quais tout en ne dérangeant personne… Même les Moqueurs ne tireraient rien des gens de la Pêche s'ils posaient des questions. Si les Faucons de la Nuit se sont infiltrés petit à petit, il ne doit guère y avoir que les gars du coin pour se douter de quelque chose. C'est un vrai labyrinthe, là-bas, avec de petites rues qui se tortillent dans tous les sens. (Il secoua la tête.) Cette partie de la carte est inutilisable. La moitié des bâtiments qui sont indiqués là ont brûlé. On construit des cahutes et des masures partout où il y a de la place. Un vrai chaos. L'un des autres noms de la Pêche, c'est le Dédale, ajouta-t-il en regardant le prince.

— Trevor a raison, confirma Jimmy. Je me suis baladé dans la Pêche comme n'importe quel Moqueur, et il n'y a pas grand-chose là-bas. Rien à voler. Le problème, ce n'est pas de bloquer les issues. C'est de trouver les Faucons. Il y a plein d'honnêtes gens qui vivent dans cette partie de la ville, on ne peut donc pas se contenter de foncer dans le tas pour tuer tout le monde. Il

faut trouver leur planque. (Il réfléchit.) D'après ce que je sais des Faucons de la Nuit, ils ont dû chercher un lieu facile à défendre, et duquel on pourrait s'échapper facilement. Donc, ils se sont probablement installés là.

Il posa le doigt à un endroit sur la carte.

— C'est une possibilité, marmonna Trevor Hull. Ce bâtiment est adossé à ces deux murs, ça ne leur fait plus que deux fronts à couvrir. Et en dessous, il y a plein de tunnels, tous très étroits. Ce n'est pas facile de s'y retrouver à moins de bien les connaître. Oui, c'est un bon endroit.

Jimmy regarda Arutha.

— Je ferais mieux d'aller me changer.

— Je n'aime pas ça, grimaça le prince, mais tu es le plus qualifié pour aller vérifier.

Cook jeta un coup d'œil à Hull, qui fit un petit signe de tête.

— Je pourrais l'accompagner.

Jimmy secoua la tête.

— Tu connais mieux que moi une partie des égouts, Aaron, mais je peux me glisser dans l'eau sans même faire une ride. Tu n'as pas la technique. Et tu n'arriverais jamais à entrer dans la Pêche sans te faire remarquer, même par une nuit aussi bruyante que celle-ci. Ce sera plus sûr si j'y vais seul.

— Tu ne devrais pas attendre un peu ? protesta Arutha.

Jimmy secoua la tête.

— Si j'arrive à localiser leur planque avant qu'ils comprennent qu'ils ont été découverts, nous arriverons peut-être à les éliminer avant même qu'ils ne sachent qui leur tombe dessus. Les gens font des choses bizarres parfois, même les assassins. C'est jour de fête, leurs sentinelles ne s'attendent sans doute pas à ce que quelqu'un vienne fouiner chez eux. Et puis la ville est en liesse, il va y avoir beaucoup de tapage dans les rues. Les petits bruits bizarres auront moins de risques d'alerter des gens cachés sous les bâtiments. Et s'il faut que j'aille fouiller en surface, on fera moins attention à un gamin des rues un peu bizarre qui traîne dans la Pêche, surtout par une nuit de fête. Mais il faut que j'y aille maintenant.

— C'est toi le spécialiste, admit Arutha. Mais ils vont réagir s'ils découvrent que quelqu'un les recherche. S'ils te

remarquent, ils décideront peut-être de m'attaquer tout de suite.

Jimmy comprit que ce n'était pas la seule chose qui gênait Arutha. Il avait l'impression qu'une confrontation directe ne faisait pas peur au prince. Non, Jimmy savait que ce qui l'inquiétait, c'était la sécurité de sa famille.

— Ça va sans dire. Mais il y a de grandes chances qu'ils vous attaquent cette nuit, de toute manière. Le palais est plein d'étrangers. (Jimmy regarda par la fenêtre le soleil qui se couchait lentement.) Il est presque sept heures. Si je devais lancer une attaque contre vous, j'attendrais encore deux ou trois heures, au moment où les festivités battront leur plein. Les artistes et les invités vont constamment aller et venir par les portes. Tout le monde sera à moitié ivre, fatigué par une journée de fête et très détendu. Mais je n'attendrais pas beaucoup plus longtemps, sinon vos gardes pourraient remarquer un convive un peu tardif. Si vous restez vigilant, vous devriez être en relative sûreté le temps que j'aille fouiner là-bas. Je reviens vous prévenir dès que j'aurai trouvé le moindre indice.

Arutha fit signe à Jimmy qu'il avait la permission de se retirer. Trevor Hull et son second le suivirent rapidement, laissant le prince seul et inquiet, l'esprit en ébullition. Arutha se redressa sur son siège, les poings serrés contre ses lèvres, les yeux perdus dans le vide.

Il avait déjà combattu les séides de Murmandamus près du lac Noir, le Moraelin, mais la bataille décisive restait encore à venir. Arutha se reprocha de s'être montré aussi insouciant tout au long de cette dernière année. Quand il était revenu avec le silverthorn qui lui avait permis de sauver Anita des effets du poison des Faucons de la Nuit, il s'était presque senti prêt à repartir immédiatement vers le Nord. Mais les affaires de la cour, son mariage, le voyage à Rillanon pour assister au mariage de son frère et de la reine Magda, puis les funérailles de messire Caldric, la naissance de ses fils, tous ces événements successifs l'avaient empêché de s'intéresser aux problèmes du royaume. Les terres du Nord s'étendaient au-delà des montagnes. La source du pouvoir de son ennemi résidait là-bas. Murmandamus y rassemblait ses forces. De ces lointaines terres

du Nord, il s'apprêtait de nouveau à attenter à la vie du prince de Krondor, le seigneur de l'Ouest, l'homme que la prophétie destinait à le défaire, le Fléau des Ténèbres – s'il vivait. De nouveau, Arutha se retrouvait en lutte au sein même de ses terres. La guerre était à sa porte. Se frappant la paume, le prince émit un juron. Pour lui-même et pour les dieux qui l'écoutaient, il fit le serment que, quand il en aurait fini avec cette affaire, ici, à Krondor, lui, Arutha conDoin, porterait la guerre au Nord, chez Murmandamus.

La pénombre cachait mille trésors sous un million d'ordures. Les eaux des égouts se mouvaient lentement, et souvent de grands paquets de détritus s'agglomeraient, formant ce que l'on appelait une bouée. Les boueux qui récupéraient ces débris flottants gagnaient leur vie en triant les petits objets de valeur perdus dans les égouts. Ils permettaient ainsi aux ordures de continuer à s'écouler, évitant de bloquer les égouts. Tout cela ne concernait pas vraiment Jimmy, sauf qu'un boueux se tenait pour l'instant à moins de six mètres de lui.

Le jeune écuyer s'était vêtu tout de noir, à l'exception de ses vieilles bottes confortables. Il avait même volé une capuche noire de bourreau dans la chambre de torture. Sous le noir, il portait des vêtements simples, qui devaient lui permettre de se fondre dans le quartier pauvre. Le regard du boueux passa plusieurs fois sur le garçon. Mais bien que l'homme ait le regard perçant, Jimmy n'existait pas pour lui.

Pendant une bonne demi-heure, l'écuyer était resté immobile dans l'ombre d'une intersection, tandis que le vieux boueux récupérait les paquets malodorants à la dérive. Jimmy espérait que ce n'était pas le lieu de travail de prédilection de l'homme, sinon il risquait de se retrouver coincé là pour quelques heures encore. Il espérait en outre avec ferveur que ce boueux était bel et bien ce qu'il semblait être et non une vigie des Faucons de la Nuit.

Finalement, l'homme s'en alla et Jimmy se détendit. Il attendit toutefois pour bouger que le boueux ait eu le temps de disparaître dans un autre tunnel. Puis, avec une discrétion

presque surnaturelle, il rampa en direction de la zone qui se trouvait sous le cœur de la Pêche.

Jimmy parcourut sans bruit une série de tunnels. Même lorsqu'il entrait dans l'eau, il réussissait à ne la troubler que très légèrement. Certains de ses dons – des réflexes ultra-rapides, une coordination de mouvements impressionnante ainsi que la capacité à prendre des décisions et à réagir presque instantanément – étaient innés. Mais ils avaient été améliorés par son entraînement au sein des Moqueurs, et forgés au four le plus dur : la vie quotidienne du voleur affairé. Jimmy se déplaçait comme si chacun de ses gestes pouvait le trahir et lui coûter la vie, ce qui était en effet le cas.

Il s'avançait le long des ténébreux tunnels des égouts, tous ses sens en alerte. Il connaissait les petits bruits de la rue qu'il pouvait ignorer et savait quels échos rendaient l'eau qui clapotait doucement contre les murs de pierre. Au moindre changement, il saurait que quelqu'un se trouvait non loin de lui. La puanteur des égouts brouillait les odeurs qui auraient pu l'alerter, mais l'air presque immobile lui permettrait de ressentir des mouvements à courte distance, comme ceux de quelqu'un qui se précipiterait sur lui.

Il y eut un brusque changement dans l'air et Jimmy se figea. Quelque chose venait d'arriver. Le garçon se recroquevilla immédiatement à l'abri d'un muret de brique. Non loin devant lui, il entendit le léger crissement du métal sur le cuir. Jimmy comprit que quelqu'un descendait une échelle. L'eau se troubla légèrement, et le garçon se tendit. Cette personne venait de poser le pied dans l'égout et marchait dans sa direction, en se déplaçant presque aussi silencieusement que lui.

Jimmy se fit aussi petit que possible et scruta la pénombre. Il perçut autant qu'il vit une silhouette s'avancer vers lui. Puis une lumière apparut derrière elle et Jimmy put voir clairement l'homme. Il était souple, portait une cape et était armé. Il se retourna et murmura d'une voix rauque :

— Couvre-moi cette putain de lanterne !

Mais à cet instant, Jimmy aperçut un visage qu'il connaissait fort bien. L'homme dans les égouts n'était autre

qu'Arutha – ou en tout cas, il lui ressemblait assez pour tromper n'importe qui à l'exception de ses proches.

Jimmy retint son souffle, car le faux prince se trouvait à moins d'un mètre de lui. Celui qui le suivait masqua sa lanterne et les ténèbres envahirent le tunnel, dissimulant à nouveau Jimmy aux regards indiscrets. Puis le jeune écuyer entendit passer le deuxième homme. Aux aguets, à l'écoute de bruits qui auraient pu lui indiquer l'arrivée de nouveaux intrus, Jimmy resta immobile le temps de s'assurer que personne d'autre ne venait. Rapidement, mais dans un parfait silence, il se releva et se dirigea vers la pénombre d'où avaient émergé les deux hommes. Trois tunnels se rejoignaient à cet endroit et il lui faudrait un bon moment avant de savoir exactement par lequel le faux prince et son compagnon étaient arrivés. Jimmy réfléchit rapidement à ce qu'il pouvait faire, puis décida qu'il valait mieux les suivre plutôt que découvrir par où ils étaient venus.

Jimmy connaissait cette partie des égouts de Krondor mieux que personne, mais il savait que s'il suivait ces hommes de trop loin, il finirait par se faire semer. Il se glissa dans la pénombre, faisant une pause à chaque intersection pour suivre ses proies aux légers bruits qu'elles faisaient en se déplaçant.

Le garçon pressa le pas dans les passages sombres creusés dans le sous-sol de la ville, rattrapant lentement les deux hommes. Il entraperçut une fois un éclair de lumière, comme si les étranges voyageurs avaient légèrement découvert la lanterne pour mieux s'orienter. Jimmy continua à les suivre.

Lorsqu'il arriva au détour d'un tunnel, un brusque mouvement d'air l'alerta. Il plongea et sentit un frôlement juste à l'endroit où s'était trouvée sa tête, le coup ponctué par un grognement. Il tira sa dague et se tourna vers l'origine du bruit, retenant son souffle. Un combat dans le noir était un exercice de terreur contrôlée. Chacun des combattants pouvait mourir d'une imagination trop fertile en croyant localiser son adversaire. Des bruits, des illusions de mouvements aperçus du coin de l'œil, une fausse perception de l'adversaire, tout cela pouvait vous tromper sur l'endroit où se tenait l'autre et vous forcer à vous dévoiler, précipitant une mort certaine. Les deux hommes restèrent immobiles un long moment.

Jimmy entendit un bruit de course précipitée et identifia immédiatement le son : un rat, probablement assez gros, qui s'enfuyait. Il se retint de frapper dans cette direction et attendit. Son adversaire entendit aussi le rat, mais il frappa et heurta la pierre. Le tintement de l'acier sur la pierre suffit largement à Jimmy, qui se fendit, dague en avant, et sentit la lame s'enfoncer profondément dans la chair. L'homme se raidit, puis glissa dans l'eau avec un long soupir. Le combat n'avait duré que trois coups, du premier porté à Jimmy dans le noir jusqu'au coup final.

Jimmy retira sa dague et écouta. Pas le moindre signe de l'autre. Le jeune homme jura entre ses dents. Il ne risquait plus de se faire attaquer, mais cela avait quand même permis à l'autre de s'échapper. Jimmy sentit une source de chaleur tout près de lui et faillit se brûler la main sur la lanterne de métal. Il dégagea le capuchon et examina son adversaire. Il s'agissait d'un étranger, mais Jimmy savait que c'était un Faucon de la Nuit. Il ne pouvait y avoir d'autres explications à sa présence dans les égouts en compagnie d'un sosie parfait du prince. Jimmy fouilla le corps et découvrit le faucon noir en pendentif et l'anneau de poison noir. Il ne pouvait y avoir aucun doute. Les Faucons de la Nuit étaient de retour. Jimmy rassembla tout son courage et ouvrit rapidement la poitrine de l'homme, pour lui retirer le cœur et le jeter dans les égouts. Avec les Faucons de la Nuit, on ne savait jamais s'ils n'allaient pas se relever pour servir à nouveau leur maître. Mieux donc valait ne prendre aucun risque.

Jimmy abandonna la lanterne, et, laissant le corps dériver vers la mer avec les ordures, s'apprêta à rentrer au palais. Il courut, regrettant le temps qu'il venait de perdre avec le cadavre. Puis il pataugea bruyamment vers la sortie la plus proche, certain que le faux prince était parti depuis longtemps. Cependant, en tournant, il y eut soudain comme un cri d'alarme dans sa tête. L'écho semblait bizarre à cet endroit. Jimmy s'écarta, un instant trop tard. Il évita un coup d'épée, mais sentit le pommeau lui heurter le crâne. Le jeune homme fut projeté violemment contre le mur et sa tête heurta les briques. Il tomba en avant et s'abattit au milieu du canal, plongeant sous l'eau

vaseuse. À moitié étourdi, il réussit à rouler et à sortir la tête de la fange. Comme dans une brume, il entendit quelqu'un patauger dans l'eau à quelque distance de là. Avec un étrange détachement, il comprit qu'on le cherchait. Mais c'était l'autre homme qui avait gardé la lanterne si bien que, protégé par le noir, Jimmy dériva loin de celui qui le cherchait vainement pour mettre fin à sa vie.

Des mains secouèrent le garçon et le tirèrent d'un rêve insolite. Cela lui avait paru bizarre de flotter dans le noir, car il devait aller voir le prince de Krondor. Mais il n'arrivait pas à retrouver ses belles bottes et le maître de cérémonies deLacy ne lui permettrait jamais d'entrer dans la grande salle avec les vieilles.

Jimmy ouvrit les yeux et distingua un visage parcheminé penché sur lui. Un sourire édenté accueillit son retour à la conscience.

— Bien, bien, ricana le vieillard. Te voilà de retour parmi nous, oui, oui. J'ai vu toutes sortes de choses flotter dans les égouts au fil des ans. J'aurais jamais cru que je trouverais un bourreau du roi jeté aux ordures, quand même.

Il continuait à ricaner, les ombres dansant follement sur son visage grotesque à la lumière de chandelles dégoulinant de cire.

Jimmy n'arrivait pas à saisir exactement ce que disait le vieillard, puis il se souvint de sa cagoule. Le vieux avait dû la lui retirer.

— Qui… ?

— Moi, c'est Tolly, jeune Jimmy les Mains Vives. (Il ricana.) T'as dû te mettre dans de sacrés ennuis pour t'être fait amocher comme ça.

— Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Dix minutes, peut-être quinze. J'ai entendu qu'on pataugeait et j'suis venu voir ce qui se passait. J't'ai trouvé qui dérivait. J't'ai cru mort. Alors j't'ai tiré pour voir si t'avais de l'or sur toi. L'autre était furieux de pas te trouver. (À nouveau un ricanement.) Sûr qu'y t'aurait trouvé si j't'avais laissé là. Mais j't'ai tiré dans ce petit tunnel qui me sert de planque et j'ai pas

mis de lumière en attendant qu'il file. J'ai trouvé ça, ajouta-t-il en rendant sa bourse à Jimmy.

— Garde-la. Tu m'as sauvé la vie et plus encore. Où se trouve la sortie la plus proche ?

L'homme aida Jimmy à se relever.

— Les escaliers qui montent à la cave de Teech le tanneur. C'est abandonné. Ça donne sur l'avenue Qui-Pue.

Jimmy acquiesça. Cette rue portait en réalité le nom de route de Collington, mais tout le monde dans le quartier pauvre l'appelait l'avenue Qui-Pue, à cause des tanneries, des abattoirs et des teinturiers qui travaillaient là.

— T'es plus de la guilde, Jimmy, mais on nous a dit que tu risquais de fouiner dans le coin, alors, le mot de passe pour cette nuit, c'est « pinson ». J'sais pas qui sont ces types avec qui tu te battais, mais ça fait trois jours que j'en vois des bizarres comme ça passer dans le coin. J'ai l'impression que les choses se précipitent.

Jimmy comprit que ce simple boueux espérait que les pontes des Moqueurs allaient s'occuper de ces intrus.

— Ouais, on devrait s'en débarrasser dans quelques jours. (Jimmy réfléchit.) Écoute, il y a dans cette bourse plus de trente pièces d'or. Préviens Alvarny le Rapide. Dis-lui que c'est bien ce qu'on soupçonnait et que mon nouveau maître va agir immédiatement, que j'en suis certain. Et puis prends cet or et va t'amuser quelques jours.

L'homme loucha sur Jimmy, avec son sourire édenté.

— « Reste à l'écart de tout ça », c'est ce que tu veux dire ? Bah, ça me prendra sans doute un jour ou deux pour boire tout ton or. C'est assez ?

— Oui, en deux jours, cette histoire sera réglée. (En s'avançant vers le tunnel qui devait lui permettre de rejoindre la rue, il ajouta :) D'une manière ou d'une autre.

Il regarda autour de lui dans la pénombre et découvrit qu'on l'avait tiré vers l'endroit où il avait rencontré les deux Faucons la première fois.

— Il y a une échelle métallique, par là ? demanda-t-il en montrant l'intersection.

— Trois en bon état.

Le boueux les lui indiqua.

— Encore merci, Tolly. Maintenant, va vite prévenir Alvarny.

Le vieux boueux partit par un grand tunnel en pataugeant dans l'eau jusqu'à mi-cuisses. De son côté, Jimmy commença à inspecter l'échelle la plus proche. Elle était rouillée et dangereuse, tout comme la suivante, mais la troisième, solidement ancrée dans la pierre, venait d'être réparée. Jimmy grimpa rapidement et examina la trappe au-dessus de lui.

Elle était en bois et devait donc faire partie du plancher d'un bâtiment. Jimmy s'efforça de déterminer où il se trouvait par rapport à la tannerie de Teech. S'il n'avait pas perdu son sens de l'orientation, il se trouvait exactement sous le bâtiment qui, d'après lui, servait de planque aux Faucons de la Nuit. Il resta près de la trappe une longue minute et n'entendit rien.

Il poussa le battant tout doucement et jeta un coup d'œil à travers l'entrebâillement. Juste sous son nez se trouvait une paire de bottes, croisées au niveau des chevilles. Jimmy se figea. Comme les pieds ne bougeaient pas, il poussa encore la trappe de quelques centimètres. Les pieds appartenaient à un individu peu engageant, profondément endormi, une bouteille à moitié vide serrée contre sa poitrine. À l'odeur écœurante qui régnait dans la pièce, Jimmy sut que l'homme avait bu du *paga* – un alcool fort, très épicé et coupé avec un léger narcotique très parfumé importé de Kesh. Jimmy se risqua à jeter un coup d'œil. À l'exception de la sentinelle endormie, la pièce était vide, mais il entendait des voix, de l'autre côté de l'unique porte de la pièce, qui s'ouvrait dans le mur proche de lui.

Jimmy retint son souffle et se glissa par la trappe en évitant de toucher le garde endormi. Il fit un pas vers la porte et écouta. Les voix étaient faibles. Une petite fente dans le bois de la porte lui permit de regarder.

Il ne put apercevoir qu'un dos et un visage. De la façon dont ils parlaient, il devait y avoir encore d'autres hommes dans la pièce. À en juger par le brouhaha, ils devaient être assez nombreux, une douzaine peut-être. Jimmy regarda un peu partout et hocha la tête. C'était bien le quartier général des Faucons de la Nuit. Et ces hommes étaient eux-mêmes des

Faucons, sans aucun doute possible. Même s'il n'avait pas vu le faucon noir au cou de l'homme qu'il avait tué, ceux qui se trouvaient dans la pièce d'à côté ne ressemblaient en rien au bon peuple de la Pêche.

Jimmy aurait voulu pouvoir mieux inspecter le bâtiment, car il devait comporter au moins une demi-douzaine d'autres pièces, mais les ronflements inquiets du dormeur prévinrent l'ancien voleur que son temps de grâce touchait à sa fin. Le faux prince serait bientôt au palais et Jimmy aurait beau pouvoir courir dans les rues, contrairement au faux Arutha qui devait avancer péniblement dans les égouts, il était bien difficile de dire lequel des deux arriverait en premier à destination.

Jimmy s'écarta tout doucement de la porte et retourna à la trappe qu'il referma avec un luxe de précautions. À mi-chemin entre la trappe et l'égout, il entendit des voix juste au-dessus de lui.

— Matthew !

Le cœur de Jimmy bondit dans sa poitrine quand une autre voix répondit :

— Quoi !

— Si tu t'es endormi bourré, je te bouffe les yeux au dîner.

— J'ai juste fermé les yeux une minute, au moment où t'es entré, répondit l'autre d'un ton furieux. Et me menace pas comme ça ou je jette ton foie aux corbeaux.

Jimmy entendit qu'on soulevait la trappe ; sans hésiter, il se glissa de l'autre côté de l'échelle. Il resta suspendu en l'air, agrippé seulement d'une main et d'un pied aux attaches, plaqué contre le mur, tenant tout juste à ses prises. Il pria pour que ses vêtements noirs le dissimulent dans l'obscurité – d'autant que les yeux des autres allaient avoir besoin de temps pour s'habituer à la pénombre qui régnait dans les égouts. On approcha une source de lumière et Jimmy, retenant son souffle, détourna son visage, qu'il n'avait pas eu le temps de noircir. Durant un long moment de terreur insondable, il resta suspendu, le bras et la jambe brûlant sous l'effort qu'il devait fournir pour rester parfaitement immobile. N'osant regarder en l'air, il ne pouvait qu'imaginer ce que faisaient les deux Faucons de la Nuit au-dessus de lui. En ce moment même, peut-être

étaient-ils en train de tirer leurs armes. Peut-être visaient-ils sa tête avec une arbalète. Auquel cas il trouverait la mort en un instant, sa vie soufflée comme une flamme de bougie sans même un avertissement. Il entendit des bruits de pas traînants et un souffle rauque au-dessus de lui, puis une voix s'éleva de nouveau :

— Tu vois ? Y a rien. Alors, maintenant, casse-toi, ou tu vas aller dire bonsoir aux ordures.

Jimmy manqua de s'évanouir quand ils refermèrent violemment la trappe au-dessus de sa tête. Il compta en silence jusqu'à dix, puis descendit rapidement l'échelle, plongea les pieds dans l'eau et partit.

Laissant les Faucons de la Nuit se disputer derrière lui, Jimmy se dirigea vers la cave de Teech le tanneur, pour rentrer au palais.

La nuit était presque finie, mais la fête battait encore son plein. Jimmy traversa le palais en courant sans se soucier des regards étonnés sur son passage. Cette apparition en noir était on ne peut plus étrange. Endolori de partout, le visage barré d'une marque violacée, le jeune écuyer puait les égouts. Par deux fois, Jimmy avait demandé aux gardes où se trouvait le prince et par deux fois on lui avait répondu que celui-ci était en route pour ses appartements personnels.

Jimmy croisa deux connaissances, Gardan et Roald le mercenaire, qui le fixèrent d'un air éberlué. Le maréchal de Krondor semblait fatigué de cette journée qui n'en finissait pas et l'ami d'enfance de Laurie était à moitié ivre. Depuis le retour du Moraelin, Roald était resté au palais. Mais il refusait obstinément l'offre de Gardan d'intégrer la garde d'Arutha.

— Vous feriez mieux de venir, leur lança Jimmy. (Ils le prirent au mot et le suivirent.) Vous ne croirez jamais ce qu'ils s'apprêtent à faire cette fois-ci.

Les deux hommes n'avaient pas besoin qu'on leur explique à qui Jimmy faisait allusion. Gardan venait à peine d'informer Roald de l'avertissement du Juste. De plus, les deux hommes avaient déjà lutté contre les Faucons de la Nuit et les Noirs Tueurs de Murmandamus.

Au détour d'un couloir, ils tombèrent tous les trois sur Arutha, qui s'apprêtait à ouvrir la porte de ses appartements. Le prince s'arrêta et les attendit, visiblement curieux.

— Votre Altesse, Jimmy a découvert quelque chose, dit Gardan.

— Venez. J'ai quelques affaires à régler tout de suite, alors soyez brefs.

Le prince poussa la porte et les laissa entrer dans l'antichambre de sa salle de conseil privée. Il arrivait à la porte suivante quand celle-ci s'ouvrit.

Roald ouvrit des yeux ronds. Devant eux se tenait un autre Arutha. Le prince à la porte les regarda et balbutia :

— Que… ?

Soudain, les deux Arutha tirèrent leur arme. Roald et Gardan hésitèrent. Ce qu'ils voyaient là était impossible. Jimmy regarda les deux princes s'affronter. Le « second » Arutha, celui venu de l'intérieur, bondit en arrière dans la salle du conseil pour avoir plus de place. Gardan appela la garde ; quelques instants plus tard, une douzaine d'hommes arrivèrent à la porte.

Jimmy observa les deux hommes attentivement. La ressemblance était parfaite. Il connaissait Arutha mieux que personne au palais, mais alors que les deux hommes se livraient un furieux duel, il n'aurait su les distinguer. L'imposteur se battait aussi bien que le prince et avait le même style que lui.

— Saisissez-vous d'eux ! lança Gardan.

— Attendez ! s'écria Jimmy. Si vous prenez le vrai en premier, l'imposteur risque de le tuer.

Gardan annula aussitôt son ordre.

Les deux combattants attaquaient et paraient, tournant dans la pièce. On lisait sur leur visage la même détermination. Brusquement, Jimmy s'élança dans la pièce, frappant sans hésiter l'un des deux hommes. Le blessant avec sa dague, l'écuyer le fit tomber en arrière. Les gardes envahirent la pièce et s'emparèrent de l'autre combattant sur l'ordre de Gardan. Le maréchal ne savait pas ce qu'avait fait Jimmy, mais il préférait ne prendre aucun risque et décida de mettre les deux hommes en détention tant que cette affaire ne serait pas réglée.

Jimmy se jeta par terre sur l'autre Arutha, qui lui donna un coup de poing et le fit voler de côté, étourdi. Cet Arutha-là commença à se relever mais il se figea quand Roald lui plaça son épée sur la gorge.

— Ce gamin est devenu fou, hurla l'homme, encore à terre. Gardes, saisissez-vous de lui !

Il se leva en se tenant le flanc et regarda sa main couverte de sang. Très pâle, il commença à vaciller sur ses jambes. Il paraissait sur le point de s'évanouir. L'autre Arutha restait immobile, fermement retenu par les gardes.

Jimmy secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit, car c'était le deuxième coup qu'il recevait ce jour-là. Ses yeux se posèrent sur l'homme blessé.

— Attention à son anneau ! s'écria le jeune écuyer.

À cet instant précis, le blessé porta la main à sa bouche. Au moment où Roald et un garde se saisissaient de lui, il s'effondra, inconscient.

— Son sceau royal est un faux, constata le mercenaire. Il contient du poison, comme en portaient les autres.

Les gardes relâchèrent le véritable Arutha, qui demanda :

— Il a pu s'en servir ?

Gardan inspecta l'anneau.

— Non, il s'est évanoui à cause de sa blessure.

— La ressemblance est incroyable. Jimmy, comment as-tu su ? demanda Roald.

— Je l'ai vu dans les égouts.

— Mais comment as-tu compris que c'était lui l'imposteur ? insista Gardan.

— Ses bottes. Elles sont couvertes de vase.

Gardan regarda les bottes noires cirées d'Arutha et les bottes couvertes de boue de l'imposteur.

— J'ai bien fait de ne pas me balader dans le nouveau jardin d'Anita aujourd'hui, fit remarquer le prince. Je me serais fait jeter au fond de mes propres cachots.

Jimmy observa attentivement l'imposteur à terre et le véritable prince. Les deux hommes portaient des habits exactement de la même coupe et de la même couleur.

— Quand nous avons passé la porte, vous étiez avec nous ou vous étiez déjà dans la pièce ?

— Je suis entré avec vous. Il a dû pénétrer dans le palais avec les derniers fêtards et m'attendre dans mes appartements.

Jimmy acquiesça.

— Il espérait vous surprendre ici, vous tuer, jeter votre corps dans un des passages secrets ou dans les égouts et prendre votre place. Je ne crois pas qu'il aurait pu tenir très longtemps, mais en quelques jours, il aurait pu causer pas mal de troubles avant de repartir.

— Tu as encore agi vite et bien, Jimmy, le félicita Arutha avant de se tourner vers Roald. Il vivra ?

Le mercenaire examina le blessé.

— Je ne sais pas ; ces types ont la mauvaise habitude de mourir au mauvais moment et de se réveiller quand ils devraient être morts.

— Allez chercher Nathan et les autres. Portez-le à la tour est. Gardan, tu sais ce qu'il faut faire.

Jimmy regardait le père Nathan, prêtre de Sung la Pure et conseiller d'Arutha, examiner l'assassin. Toutes les personnes admises dans la tour choisie pour héberger le prisonnier furent étonnées de la ressemblance. Le capitaine Valdis, un homme aux larges épaules qui avait servi de premier lieutenant à Gardan et avait fini par lui succéder à la tête de la garde d'Arutha, secoua la tête.

— Pas étonnant que nos petits gars aient salué sans se poser de questions quand il est entré dans le palais, Altesse. C'est votre parfait sosie.

Le blessé était attaché aux pieds du lit. Comme la dernière fois où l'on avait capturé un Faucon de la Nuit, on l'avait débarrassé de son anneau de poison et de tout autre moyen de se suicider. Nathan s'écarta du prisonnier.

— Il a perdu beaucoup de sang et sa respiration est faible. Ce serait déjà banal dans des circonstances normales.

— Je dirais qu'il pourrait s'en sortir, Altesse, approuva le chirurgien royal, si je n'avais pas déjà constaté leur désir de mourir.

Il regarda par la fenêtre la lumière du matin naissant. Il avait passé des heures à réparer les dégâts causés par la dague de Jimmy.

Arutha réfléchit. La dernière fois qu'ils avaient tenté d'interroger un Faucon de la Nuit, le prince et ses amis n'avaient obtenu qu'un cadavre animé qui avait tué plusieurs gardes et failli éliminer la grande-prêtresse de Lims-Kragma ainsi que le prince lui-même. Il se tourna vers Nathan.

— S'il reprend conscience, usez de tous vos pouvoirs pour découvrir ce qu'il sait. S'il meurt, brûlez son corps immédiatement. (Arutha regarda ensuite Gardan, Jimmy et Roald.) Venez avec moi. Capitaine Valdis, faites doubler la garde sur-le-champ.

Il quitta la salle particulièrement surveillée et ramena ses compagnons dans ses appartements.

— Anita est partie avec les bébés, chez sa mère. Je peux maintenant me consacrer uniquement à déloger ces assassins avant qu'ils ne trouvent un autre moyen de m'atteindre.

— Mais Son Altesse n'est pas encore partie, précisa Gardan.

Arutha fit volte-face.

— Comment ? Pourtant, elle m'a dit au revoir à l'aube, il y a une heure.

— Peut-être, Altesse, mais il semble que mille détails ne soient pas encore réglés. Ses bagages viennent à peine d'être chargés. Les gardes sont prêts depuis deux heures, cependant je ne crois pas que les carrosses soient déjà partis.

— Alors va vite t'assurer que ma famille est en sécurité jusqu'à son départ.

Gardan sortit en courant tandis qu'Arutha, Jimmy et Roald poursuivaient leur chemin.

— Vous savez contre qui nous nous battons, reprit le prince. Seuls nous qui étions au Moraelin savons réellement quel genre d'ennemi se cache derrière tout cela. Vous savez également que nous allons livrer une guerre sans merci, qui ne s'achèvera que par la défaite totale de l'un des deux adversaires.

Jimmy opina, quelque peu surpris du ton d'Arutha. Quelque chose dans cette dernière attaque avait touché un point sensible chez le prince. Depuis que Jimmy le connaissait,

Arutha avait toujours agi avec prudence, prenant le soin de ressasser toutes les informations dont il disposait afin d'agir le mieux possible. Jimmy ne l'avait vu faire qu'une seule exception à cette règle : lorsque Anita avait été blessée par le carreau perdu de Jack Rictus. Arutha avait alors changé du tout au tout. Aujourd'hui, tout comme quand Anita avait failli se faire assassiner, il semblait de nouveau possédé, furieux de voir son refuge menacé. Son propre bien-être et celui de sa famille étaient en danger et le prince était pris d'une telle rage de tuer les responsables de tout cela qu'il avait du mal à se contrôler.

— Rappelle Trevor Hull, ordonna-t-il à Jimmy. Je veux ses meilleurs hommes prêts à agir dès ce soir, après la tombée de la nuit. Dis-lui de venir avec Cook dès que possible. Je veux m'organiser avec Gardan et Valdis.

« Roald, tu vas devoir occuper Laurie aujourd'hui. Il va sûrement se douter de quelque chose quand il verra que je ne parais pas à la cour cet après-midi. Fais en sorte qu'il s'inquiète d'autre chose, par exemple d'une visite chez de vieux amis de Krondor. Tiens-le à l'écart de la tour est. (Jimmy sembla surpris et Arutha se sentit obligé d'expliquer :) Maintenant que Carline et lui sont mariés, je ne risquerai la vie que d'un seul membre de la famille. Il est assez fou pour vouloir venir.

Roald et Jimmy échangèrent un regard. Tous deux imaginaient aisément ce que le prince prévoyait de faire cette nuit. Arutha devint pensif.

— Allez-y, je viens juste de me souvenir qu'il faut que je discute d'une chose avec Nathan. Prévenez-moi quand Hull sera ici.

Sans rien ajouter, Roald et Jimmy partirent tous deux accomplir leur tâche. Arutha tourna les talons pour aller s'entretenir avec le prêtre de Sung.

Chapitre 3

MEURTRE

Les hommes en armes se tenaient prêts à agir.

À Krondor, la fête battait toujours son plein. Arutha avait décrété un second jour de fête sous le faible prétexte que, comme il avait deux fils, il devait y avoir deux jours de célébration. L'annonce avait été accueillie avec enthousiasme par toute la ville à l'exception du personnel du palais, mais le maître de cérémonies deLacy avait rapidement repris les choses en main. Les fêtards s'entassaient dans les tavernes et les brasseries et l'humeur festive de la veille semblait monter encore. À cette heure, le passage de plusieurs hommes d'armes apparemment de repos, flânant de quartier en quartier tout en faisant semblant de ne pas se connaître, n'avait rien de très remarquable. Mais à minuit, tous ces gens s'étaient rassemblés en cinq points différents : dans la salle commune de *l'Auberge du Perroquet Bigarré*, à l'intérieur de trois entrepôts sous le contrôle des Moqueurs très éloignés les uns des autres et à bord du *Corbeau Royal*.

Au signal dont elles étaient convenues – une heure mal sonnée par la garde de la cité – les cinq compagnies commenceraient à faire route vers la place forte de la confrérie des assassins.

Arutha menait la compagnie qui s'était rassemblée au Perroquet Bigarré. Trevor Hull et Aaron Cook commandaient les marins et les soldats qui devaient entrer dans les égouts par bateau. Jimmy, Gardan et le capitaine Valdis mèneraient les compagnies qui se cachaient dans les vieux entrepôts par les rues du quartier pauvre.

Jimmy regarda autour de lui tandis que les derniers soldats se glissaient sans bruit par les portes entrouvertes de l'entrepôt.

Le dépôt de marchandises volées des Moqueurs était maintenant plein à craquer. Il reporta son attention sur l'unique fenêtre, par laquelle il pouvait observer la rue qui menait directement au repaire des Faucons de la Nuit. Roald consulta un sablier qu'il avait retourné lorsque la garde de la ville avait sonné la dernière heure. Des soldats montaient la garde à la porte. Jimmy se tourna de nouveau vers la compagnie. Laurie, qui était apparu inopinément avec Roald une heure auparavant, adressa un sourire nerveux à Jimmy.

— C'est plus confortable que les cavernes du Moraelin.

Jimmy retourna un demi-sourire au participant inattendu à cette expédition nocturne.

— En effet.

Il savait que le chanteur anobli cherchait à se détendre en plaisantant. Ils étaient mal préparés sur bien des points et n'avaient aucune idée du nombre de serviteurs de Murmandamus qu'ils allaient combattre. Mais l'arrivée du faux prince était l'annonce d'une nouvelle série de tentatives des Moredhels et Arutha avait fortement insisté sur la nécessité d'agir vite. C'était sur sa décision qu'on avait rassemblé si rapidement les soldats pour attaquer les Faucons de la Nuit, avant qu'une nouvelle aube ne naisse sur Krondor. Jimmy avait demandé un peu de temps pour faire une reconnaissance des lieux, mais le prince était resté intraitable. L'écuyer avait commis l'erreur de dire à Arutha combien il avait été près de se faire découvrir. Nathan avait aussi annoncé que l'imposteur était mort. Arutha avait argué du fait qu'ils n'avaient aucun moyen de savoir si cet homme avait des complices au palais ou si ses amis n'avaient pas des moyens de savoir s'il avait ou non réussi sa mission. En tardant trop, ils risquaient de se faire prendre en embuscade, ou, pis encore, de trouver le nid vide. Jimmy comprenait l'impatience du prince, mais il aurait quand même préféré en apprendre plus sur le bâtiment. Ils n'étaient même pas sûrs d'avoir bloqué toutes les issues.

Ils avaient cherché à augmenter leurs chances de succès en offrant à la ville de grandes quantités de vin et de bière, une sorte de « cadeau » du prince aux citoyens. Ils avaient été aidés dans cette tâche par les Moqueurs, qui avaient détourné une

quantité disproportionnée de barriques et de tonnelets vers le quartier pauvre et tout particulièrement vers la Pêche. Les bonnes gens de la Pêche – si peu nombreux soient-ils, se disait Jimmy ironiquement – devaient à présent être joyeusement plongés dans leurs verres.

— La cloche de la garde sonne, déclara soudain quelqu'un.

Roald regarda le sablier. Il restait un bon quart d'heure de sable non écoulé.

— C'est le signal.

Jimmy, chargé de guider ses compagnons, passa la porte en premier. Sa compagnie de soldats aguerris serait la première à atteindre la tanière des Faucons de la Nuit. L'écuyer étant le seul à avoir aperçu l'intérieur du bâtiment, il s'était donc porté volontaire pour en déloger ses occupants. Les compagnies de Gardan et de Valdis arriveraient rapidement en renfort, envahissant les rues, cernant le bâtiment en question avec des soldats aux couleurs du prince, tandis que les hommes de Jimmy devaient donner l'assaut à la place forte. Les compagnies sous le commandement d'Arutha et de Trevor Hull avaient déjà dû investir les égouts par la trappe de la cave du *Perroquet Bigarré* et par le tunnel des passeurs sur les quais. Ils approchaient maintenant des tunnels sous le bâtiment des Faucons de la Nuit. Leur objectif était de bloquer toutes les issues par les égouts que les assassins pourraient emprunter.

Les soldats se déployèrent rapidement de chaque côté dans les ombres de l'étroite ruelle. On leur avait donné l'ordre de se montrer le plus discrets possible, mais lorsqu'autant d'hommes en armes se déplaçaient en même temps, la vitesse primait sur le reste. Ils devaient attaquer sitôt après avoir été découverts. En arrivant au carrefour devant le bâtiment, Jimmy scruta la nuit et ne vit aucun garde. Il fit un signe en direction des deux autres ruelles, pour montrer qu'il fallait les bloquer, et quelques soldats se précipitèrent par là. Quand ils furent tous en position, Jimmy s'avança vers l'entrée du bâtiment. Les vingt derniers mètres en direction de la porte étaient les plus dangereux, car il n'y avait que peu d'endroits où se cacher. Jimmy savait que les Faucons de la Nuit devaient probablement dégager cette zone de tout détritus permettant de progresser à couvert, en cas

d'une attaque de ce genre. Il savait également qu'au moins un guetteur devait se trouver à l'étage, à l'angle du bâtiment, pour surveiller les deux rues du carrefour donnant sur la bâtisse. Il y eut un tintement de métal contre la pierre au loin dans l'autre rue. Jimmy comprit que les hommes de Gardan arrivaient de leur côté, tout comme la compagnie de Valdis devait arriver derrière la sienne. Il aperçut un mouvement à la fenêtre de l'étage et s'immobilisa un instant. Il ignorait s'il avait été repéré ou non, mais il savait que si c'était le cas quelqu'un sortirait rapidement pour voir ce qui se passait, à moins qu'il n'arrive à calmer les soupçons des assassins. Il s'écarta du mur en titubant un moment, puis tomba en avant, les bras tendus pour se ramasser, comme un ivrogne occupé à vomir le trop-plein de vin de son estomac torturé. Il tourna la tête et vit Roald à quelques pas de là dans l'ombre.

— Tenez-vous prêts, souffla-t-il entre deux gargouillis sonores.

Il attendit un moment, puis repartit en titubant vers le bâtiment qui faisait l'angle. Il s'arrêta une fois de plus, puis reprit sa route. Pendant tout ce temps, il chantonnait une petite comptine, comme à lui-même, espérant passer pour un fêtard rentrant chez lui. S'approchant de l'entrée du bâtiment, il fit un écart vacillant, feignant de tourner à l'angle vers la rue voisine, puis sauta contre le mur de la porte. Il retint son souffle et écouta. Il perçut un son étouffé, comme des paroles. Le ton ne semblait en rien alarmé. Jimmy fit un signe de tête, puis s'écarta, encore titubant, et commença à descendre la rue où devait attendre la compagnie de Gardan. Il s'appuya contre le mur et fit semblant de vomir de nouveau, puis poussa un joyeux hourra d'un ridicule consommé. Il espérait que ce hurlement distrairait un moment la sentinelle.

Une douzaine d'hommes s'élancèrent, portant un petit bélier, et se mirent en position, tandis que quatre archers encochaient leurs flèches derrière eux. Les fenêtres de l'étage se trouvaient bien en vue, de même que l'entrée du quartier général. Jimmy revint en titubant vers le bâtiment, et, lorsqu'il arriva sous la fenêtre, il vit une tête sortir pour regarder ce qu'il faisait. La sentinelle avait observé toute sa comédie et n'avait

pas remarqué les soldats qui approchaient. Jimmy espéra que Roald comprendrait ce qu'il devait faire.

Une flèche fila dans la nuit, lui montrant que le mercenaire avait su saisir l'occasion. S'il y avait une seconde sentinelle à l'étage, tuer la première ne serait pas un mal, et si ce n'était pas le cas, ils gagneraient quelques instants de surprise supplémentaires. Le guetteur sembla se pencher encore un peu plus, comme pour suivre Jimmy qui se collait au mur. Il continua à glisser hors de la fenêtre et finalement tomba dans la rue à quelques mètres du jeune homme. Ce dernier ignora le corps. L'un des hommes de Gardan lui arracherait le cœur bien assez tôt.

Jimmy atteignit la porte, tira sa rapière et donna le signal. Les six hommes avec le bélier, une poutre au bout durci au feu, s'avancèrent. Ils posèrent tout doucement l'extrémité de la poutre contre la porte, reculèrent, prirent trois fois leur élan, puis, à la quatrième, frappèrent un grand coup. Simplement verrouillée et non barrée, la porte explosa, faisant voler des éclats tout autour de la serrure. Plusieurs hommes de l'autre côté se jetèrent sur leurs armes. Avant que les soldats aient eu le temps de lâcher le bélier et de tirer leurs propres armes, une volée de flèches leur siffla aux oreilles. Roald et ses hommes occupaient l'entrée avant que le bélier n'ait rebondi sur le perron de pierre.

Des bruits de combat, des cris et des jurons emplirent la pièce. À l'intérieur du bâtiment, des gens criaient, demandant ce qui se passait. Jimmy, d'un coup d'œil, remarqua la disposition de la pièce et jura, frustré. Il fit volte-face et lança au sergent qui menait la seconde compagnie :

— Ils ont ouvert des portes sur les bâtiments de l'autre côté des murs. Il y a d'autres pièces par là !

Il désigna deux portes d'où étaient venus des cris. Le sergent partit immédiatement avec son détachement, divisant sa troupe pour envoyer ses soldats par chacune des portes. Un autre sergent s'élança avec ses hommes par les escaliers tandis que les compagnons de Roald et de Laurie s'occupaient des quelques assassins qui se trouvaient dans la pièce, avant de commencer à chercher des trappes dans le sol.

Jimmy courut vers la porte qui, à son avis, devait mener à la pièce donnant sur les égouts. Il donna un bon coup de pied dedans et trouva un Faucon de la Nuit mort. Les hommes d'Arutha arrivaient par le plancher. Une seconde porte s'ouvrait dans cette pièce et Jimmy crut voir quelqu'un plonger derrière l'angle du mur. Il s'élança à la poursuite de l'individu, criant qu'on le suive et tourna, lui aussi, à l'angle. Il fit une esquive de côté, mais personne ne l'attendait là. La dernière fois qu'ils avaient combattu les Faucons de la Nuit, les hommes d'Arutha avaient trouvé des assassins déterminés à mourir plutôt que se laisser capturer. Cette fois, ils semblaient plus enclins à fuir.

Jimmy s'élança dans le couloir, une demi-douzaine de soldats sur ses talons. Il poussa une porte et trouva trois Faucons de la Nuit abattus dans une pièce juste derrière celle par laquelle ils étaient entrés. Des soldats préparaient déjà les torches. Arutha avait donné des ordres très précis. Il fallait arracher le cœur de tous les morts et brûler les corps. Cette nuit, aucun Noir Tueur ne se relèverait de la tombe pour Murmandamus.

— Est-ce que quelqu'un est entré par ici ? cria Jimmy.

Un soldat releva la tête.

— J'ai vu personne, messire, mais on avait de quoi s'occuper.

Jimmy opina et continua son chemin. À un tournant, il tomba sur un combat dans un couloir latéral. Il plongea entre les gardes qui avaient submergé les assassins, et courait vers une autre porte. Elle n'était pas tout à fait close, comme si quelqu'un l'avait repoussée derrière lui sans s'arrêter pour voir si elle s'était bien refermée. Jimmy donna un coup de pied pour l'ouvrir en grand et découvrit une large allée. Face à lui se trouvaient trois portes ouvertes, sans personne pour les surveiller. Jimmy sentit son cœur chavirer. Il se retourna et découvrit Arutha et Gardan derrière lui. Le prince poussa un juron de frustration. Cet ancien bâtiment, qui avait brûlé, avait été remplacé par plusieurs petites constructions. Là où aurait dû se trouver un mur bien solide s'ouvraient désormais plusieurs portes. Aucun des soldats d'Arutha n'avait pu arriver à temps pour empêcher qui que ce fût de s'enfuir de ce côté.

— Quelqu'un s'est-il échappé par là ? demanda le prince.

— Je l'ignore, répondit Jimmy. Au moins un, je crois, par l'une de ces portes.

Un garde se tourna vers Gardan et demanda :

— Nous le poursuivons, maréchal ?

Arutha rentra dans le bâtiment. Des citoyens de la Pêche, réveillés par les bruits du combat, commençaient à crier dans la rue en demandant ce qui se passait.

— Inutile, répondit le prince d'un ton las. On peut être sûrs qu'il y a dans ces maisons des portes donnant sur d'autres rues. Ce soir, nous avons échoué.

Gardan secoua la tête.

— S'il y avait déjà du monde dans ces pièces-là, ils ont pu filer dès qu'ils nous ont entendus attaquer.

D'autres gardes sortirent de l'allée, dont plusieurs avec des vêtements pleins de sang. L'un d'eux accourut vers le prince.

— Deux Noirs Tueurs se sont probablement échappés clans une ruelle, Altesse.

Arutha écarta l'homme et rentra dans le bâtiment. En arrivant clans la salle principale, il trouva Valdis qui supervisait les gardes chargés du travail peu ragoûtant de s'assurer qu'aucun assassin ne pourrait se relever. L'air sombre, les hommes découpaient la poitrine des morts pour leur retirer le cœur, que l'on brûlait immédiatement.

Un marin essoufflé apparut en disant :

— Votre Altesse, le capitaine Hull demande à vous voir rapidement.

Arutha, Jimmy et Gardan sortirent de la pièce tandis que Roald et Laurie arrivaient, les armes à la main. Le prince regarda son beau-frère couvert de sang :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis juste venu en observateur, répondit le chanteur. (Roald regarda le prince d'un air gêné tandis que Laurie ajoutait :) Il n'a jamais su mentir en gardant son sérieux. Dès qu'il m'a demandé de venir jouer, j'ai su qu'il se tramait quelque chose.

Arutha le fit taire d'un geste et suivit le marin jusqu'à la pièce qui menait aux égouts, puis descendit l'échelle, ses

compagnons sur les talons. Ils prirent un tunnel et retrouvèrent Hull et ses hommes qui les attendaient dans leurs barques. Hull fit signe à Arutha de monter à bord. Le prince et Gardan sautèrent dans l'une des embarcations, tandis que Jimmy, Roald et Laurie grimpaient sur l'autre.

Les marins ramèrent jusqu'à un grand carrefour de six canaux. Il y avait là un bateau amarré à un anneau scellé dans la pierre et une échelle de corde qui pendait d'une trappe au plafond.

— Nous avons bloqué trois de leurs bateaux, mais celui-ci a pu passer. Quand nous sommes arrivés ici, ils s'étaient tous échappés.

— Combien ? demanda le prince.

— Une demi-douzaine environ, répondit Hull.

Arutha jura.

— On en a perdu deux ou trois dans une rue et maintenant, on sait que tous ceux-là ont disparu. Il doit rester une bonne douzaine de Faucons de la Nuit disséminés dans la ville.

Il se tut un moment, puis regarda Gardan, les sourcils froncés par une colère contenue.

— Krondor est à présent sous loi martiale. Fermez la ville.

Pour la seconde fois en quatre ans, Krondor se trouvait sous loi martiale. Lorsque Anita s'était échappée du palais de son père et que Jocko Radburn, le capitaine de la police secrète de Guy du Bas-Tyra, l'avait fait rechercher, les portes de la ville avaient été fermées. C'était à présent au mari de la princesse de fouiller la cité pour retrouver des assassins potentiels. Les raisons avaient beau être différentes, leur effet sur la population fut le même. À l'issue des réjouissances liées à la Présentation, l'annonce de la loi martiale n'en était que plus amère.

Dans les heures qui suivirent, les marchands commencèrent à s'attrouper devant le palais pour protester. Les premiers à venir furent les armateurs, dont le commerce était le premier à pâtir de la situation, leurs navires étant retenus au port ou ne pouvant plus accoster. Trevor Hull était chargé de diriger l'escadre assignée au blocus, car l'ancien contrebandier connaissait toutes les manœuvres pour les forcer. Par deux fois,

des vaisseaux tentèrent de partir. Ils furent interceptés et abordés, leur capitaine mis aux arrêts et leur équipage consigné à bord. Dans les deux cas, on put déterminer rapidement que le motif de ces tentatives avait été le profit et non la volonté d'échapper à la vengeance d'Arutha. Mais comme on ignorait qui l'on recherchait, tout homme arrêté était gardé dans les prisons de la cité, du palais ou des casernes.

Les armateurs furent rapidement suivis des dockers ; puis vinrent les meuniers, car les fermiers n'avaient plus le droit d'entrer dans la ville ; puis les autres, chacun ayant les meilleurs arguments du monde pour qu'on levât la quarantaine rien que pour lui. Toutes les demandes furent rejetées.

La loi du royaume était fondée sur le concept de la Grande Liberté, une loi commune à toutes les terres. Chaque homme acceptait librement de servir son maître, sauf dans le cas des criminels condamnés à l'esclavage ou des apprentis accomplissant leurs astreintes. Les nobles bénéficiaient des avantages dus à leur rang en échange de la protection qu'ils accordaient à ceux qui se plaçaient sous leur autorité. Était considéré comme un vassal le moindre fermier qui payait tribut à son seigneur ou à son baron, qui lui-même payait des taxes à un comte. À son tour, le comte servait un duc, qui se soumettait à la couronne. Mais quand leurs droits n'étaient plus respectés, les hommes libres ne manquaient pas de faire savoir combien cela leur déplaisait. Il y avait trop d'ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières du royaume pour qu'un noble abusant de sa position la conserve bien longtemps. Les raids des pirates des îles du Couchant, des corsaires de Queg, des bandes de gobelins et, encore et toujours, de la confrérie de la Voie des Ténèbres – les elfes noirs – obligeaient le royaume à assurer une certaine stabilité intérieure. Une fois seulement dans son histoire, le peuple avait supporté l'oppression sans protester, sous le règne du roi dément Rodric, le prédécesseur de Lyam, car l'ultime recours en cas d'injustice était la couronne. Sous Rodric, le crime de lèse-majesté avait été déclaré crime capital et les gens n'avaient plus le droit d'exprimer leurs griefs publiquement. Lyam avait retiré des lois du royaume cette offense à la Grande Liberté : tant que l'on ne cherchait pas à

fomenter une trahison, les hommes libres avaient le droit de s'exprimer. Et ceux de Krondor s'exprimaient maintenant à haute voix.

La cité sombra dans le chaos, oubliant son calme coutumier. Les premiers jours sous loi martiale, les gens avaient beaucoup grommelé. Mais lorsque la deuxième semaine débuta et que les portes restèrent fermées, les restrictions commencèrent à se faire sentir. Les prix grimpaient car on manquait de tout. Quand une brasserie se retrouva pour la première fois à court de bière, il y eut une émeute. Arutha ordonna un couvre-feu.

Des escouades de la garde royale, en armes, vinrent assister la garde de la ville pour patrouiller dans les rues. Des agents du chancelier et du Juste espionnaient toutes les conversations, cherchant le moindre indice de la présence des assassins.

Et les hommes libres protestaient.

Jimmy filait dans le couloir qui menait aux appartements privés du prince. On l'avait envoyé porter un message au commandant de la garde de la ville et il revenait avec le commandant en personne. Arutha était comme possédé par le besoin impérieux de retrouver les assassins en fuite. Il avait écarté toute autre considération. Le commerce de sa principauté s'était ralenti, pour finalement s'arrêter, car Arutha ne se consacrait plus qu'à la recherche des Faucons de la Nuit.

Jimmy frappa à la porte des appartements du prince. On les reçut, lui et le commandant de la garde. Le jeune homme vint se placer à côté de Laurie et de la duchesse Carline, tandis que le commandant se mettait au garde-à-vous devant le prince. Gardan, le capitaine Valdis et le comte Volney entouraient la chaise d'Arutha. Ce dernier leva les yeux sur l'officier de la garde.

— Commandant Bayne ? Je vous ai fait parvenir des ordres, je ne vous ai pas demandé de venir.

— Altesse, j'ai lu vos ordres, expliqua l'officier, un vétéran grisonnant entré dans le service trente ans auparavant. Je suis revenu avec l'écuyer pour en recevoir confirmation.

— Les ordres sont bien ceux que j'ai écrits, commandant. Y a-t-il autre chose ?

Le commandant Bayne s'empourpra, visiblement furieux.

— Oui, Altesse, cracha-t-il. Bon sang, auriez-vous perdu l'esprit ?

Tout le monde dans la pièce releva la tête, surpris. Avant que Gardan et Volney n'aient pu faire taire le commandant, celui-ci poursuivit :

— Cet ordre, tel que vous l'avez écrit, signifie que je vais devoir coller mille hommes de plus en cellule. Alors, d'abord…

— Commandant ! l'interrompit Volney, qui se remettait de sa surprise.

Sans faire attention au comte replet, le commandant poursuivit sur sa lancée :

— D'abord, cette histoire d'arrêter toute personne « qui n'est pas bien connue d'au moins trois citoyens bien établis » signifie que tous les marins présents à Krondor pour la première fois, les voyageurs, les vagabonds, les ménestrels, les ivrognes, les mendiants, les prostituées, les joueurs et les simples étrangers seront enfermés sans être entendus avant par un magistrat, ce qui est en violation de la loi commune. Deuxièmement, je n'ai pas assez d'hommes pour faire ce travail efficacement. Troisièmement, je n'ai pas assez de cellules pour tous les gens qu'on va devoir emmener et interroger, et même pas assez pour ceux qui devront rester sous prétexte de ne pas avoir répondu de manière satisfaisante. Tonnerre, j'ai déjà du mal à trouver de la place pour ceux qui sont déjà sous les verrous. Et enfin, tout ça pue la merde à cent lieues. Vous êtes dingue ou quoi ? La ville va se soulever d'ici deux semaines, même ce bâtard de Radburn n'avait pas osé faire une chose pareille.

— Commandant, il suffit ! rugit Gardan.

— Vous vous oubliez ! insista Volney.

— C'est Son Altesse qui s'oublie, messires. Et à moins que le crime de lèse-majesté n'ait été rétabli sur la liste des félonies du royaume, j'ai le droit de dire ce que je pense.

Arutha fixa le commandant d'un œil tranquille.

— Est-ce tout ?

— Je commence à peine, répliqua le commandant. Allez-vous annuler cet ordre ?

— Non, répondit le prince, imperturbable.

Le commandant saisit l'insigne de son grade et l'arracha de sa tunique.

— Alors trouvez quelqu'un d'autre pour punir votre ville, Arutha conDoin. Je me refuse à le faire.

— Bien. (Arutha prit l'insigne et le tendit au capitaine Valdis.) Trouvez le garde le plus ancien, il vient d'avoir une promotion.

— Il refusera, Altesse, intervint l'ancien commandant. La garde tout entière est avec moi. (Il se pencha en avant, les doigts pressés sur la table de conférence d'Arutha, les yeux rivés à ceux du prince.) Vous feriez mieux d'envoyer l'armée. Mes gars refusent de faire une chose pareille. Quand tout ceci sera fini, ce sont eux qui patrouilleront dans les rues la nuit, par groupes de deux ou trois, et qui devront essayer de ramener l'ordre dans une ville devenue ivre de rage. C'est vous qui avez déclenché tout ça, c'est à vous de vous en débrouiller.

Arutha parla d'un ton égal :

— Ce sera tout. Vous avez la permission de vous retirer. (Il se tourna vers Valdis.) Envoyez des détachements de la garnison et prenez le contrôle des postes de garde. Tout garde désirant rester sera le bienvenu. Quiconque refusera d'obéir à cet ordre sera défait de son tabard.

Ravalant une réplique amère, le commandant tourna les talons et quitta la pièce d'un pas raide. Jimmy secoua la tête et jeta un regard inquiet en direction de Laurie. L'ancien ménestrel pouvait comprendre aussi bien que l'ancien voleur ce qui était en train de se passer dans la rue.

Krondor stagna une semaine de plus sous loi martiale. Arutha resta sourd à toutes les requêtes qu'on lui adressait concernant la quarantaine. À la fin de la troisième semaine, tous les hommes et toutes les femmes que l'on n'avait pas pu identifier convenablement avaient été incarcérés. Jimmy avait maintenu le contact avec des agents du Juste, qui lui avaient

assuré avoir lavé leur propre linge sale. On avait déjà retrouvé six corps flottant dans la baie.

À présent, Arutha et ses conseillers s'apprêtaient à commencer l'interrogatoire des captifs. Plusieurs entrepôts au nord de la ville, près de la porte des marchands, avaient été reconvertis en prisons. Arutha, entouré d'une compagnie de gardes à la mine sombre, observa les cinq premiers prisonniers qu'on lui amenait.

Jimmy se tenait à ses côtés et entendit un soldat marmonner à un autre :

— À ce rythme-là, il va nous falloir un an pour interroger tous ces gars.

Pendant un moment, Jimmy regarda Arutha, Gardan, Volney et le capitaine Valdis interroger les prisonniers. Nombre d'entre eux étaient visiblement de pauvres gens embarqués dans une affaire à laquelle ils ne comprenaient rien, à moins qu'ils ne fussent d'excellents acteurs. Ils avaient tous l'air sales, mal nourris et hésitaient entre la frayeur et la défiance.

Jimmy commença à s'agiter, puis finalement décida de partir. Derrière la foule, il découvrit Laurie, qui avait pris place sur un banc à la terrasse d'une brasserie. Jimmy rejoignit le duc de Salador.

— Il leur reste juste un peu de bière locale, lui apprit ce dernier. Elle n'est pas donnée, mais au moins ça rafraîchit.

Il regarda un moment Arutha poursuivre ses interrogatoires sous le soleil estival.

Jimmy se tamponna le front.

— C'est malheureux. Ça ne mènera à rien.

— Ça calme Arutha.

— Je ne l'ai jamais vu comme ça. Pas même quand on allait au Moraelin. Il est…

— Il est furieux, effrayé et il se sent impuissant. (Laurie secoua la tête.) J'ai appris beaucoup de choses sur mon beau-frère grâce à Carline. Je peux te dire une chose sur Arutha, si tu ne le sais pas déjà : il ne supporte pas de se sentir impuissant. Il s'est enferré dans un cul-de-sac et son caractère ne lui permet pas d'admettre qu'il est face à un mur. De plus, s'il lève le blocus

de la ville, les Faucons de la Nuit seront libres d'aller et venir comme ils veulent.

— Et alors ? Ils sont en ville de toute manière, et Arutha peut penser ce qu'il veut, il n'y a aucune garantie qu'ils fassent partie des prisonniers. Peut-être qu'ils ont infiltré le personnel de la cour comme ils l'avaient fait avec les Moqueurs l'année dernière. Qui sait ? Si Martin était là, ou le roi peut-être, nous pourrions mettre fin à tout cela, soupira Jimmy.

Laurie but et grimaça d'amertume.

— Peut-être. Tu viens de nommer les deux seuls hommes au monde qu'il ait des chances d'écouter. Carline et moi avons bien tenté de lui parler, mais il écoute patiemment et puis il dit non. Même Gardan et Volney n'arrivent pas à le faire changer d'avis.

Jimmy observa un moment encore l'interrogatoire conduit par le prince, alors que l'on amenait trois nouveaux groupes de prisonniers.

— Bon, on aura au moins tiré un petit quelque chose de tout ça : quatre hommes ont été libérés.

— Et s'ils se font reprendre par une autre patrouille, ils se feront coller dans un autre cachot et il pourrait se passer des jours avant que quelqu'un ne s'occupe de savoir si, oui ou non, ils ont bien été libérés par le prince. Quant aux seize autres, ils ont été renvoyés au trou. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'Arutha s'aperçoive rapidement que tout ça ne lui rapporte rien. La fête de Banapis a lieu dans moins de deux semaines ; si le blocus n'est pas terminé d'ici là, la ville tout entière va se révolter. (Laurie serra les lèvres, frustré.) Si seulement on avait un moyen magique de déterminer si quelqu'un est un Faucon de la Nuit ou non…

Jimmy se redressa.

— Comment ?

— Comment ça, comment ?

— Ce que tu viens de dire, là. Pourquoi pas ?

Laurie se tourna lentement vers l'écuyer.

— À quoi tu penses ?

— Je pense qu'il est temps de discuter un peu avec le père Nathan. Tu viens ?

Laurie reposa son verre de bière amère et se leva.

— J'ai un cheval attaché par là.

— On est déjà montés à deux. Allez, viens, ta grâce.

Pour la première fois depuis des jours, Laurie laissa échapper un petit rire.

Nathan écoutait, la tête penchée de côté, tandis que Jimmy finissait de lui expliquer son idée. Le prêtre de Sung la Pure, qui ressemblait plus à un lutteur qu'à un religieux, se frotta le menton un moment en réfléchissant.

— Il existe des moyens magiques d'obliger quelqu'un à dire la vérité, mais ça prend du temps et ce n'est pas toujours fiable. Je doute que nous trouvions une méthode plus efficace que celle employée actuellement.

Au ton de sa voix, la méthode en question ne lui plaisait pas.

— Et les autres temples ? s'enquit Laurie.

— Leurs pouvoirs ne sont pas très différents des nôtres, même si les sortilèges ne fonctionnent pas exactement de la même manière. Mais cela n'enlève rien aux difficultés inhérentes à une telle entreprise.

Jimmy baissa la tête.

— Et moi qui espérais avoir trouvé un moyen d'identifier les assassins dans la masse de prisonniers. Visiblement, ce n'est pas possible.

Nathan se leva de la table de conférence d'Arutha, qu'ils s'étaient appropriée pendant que le prince supervisait les interrogatoires.

— C'est seulement lorsqu'un homme meurt et qu'il part pour le domaine de Lims-Kragma que toutes les questions trouvent leur réponse.

Jimmy fronça les sourcils, frappé par une idée. Son visage s'éclaira.

— Ça pourrait peut-être marcher.

— Quoi donc ? s'étonna Laurie. Tu ne peux pas les tuer tous.

— Non, bien sûr, répliqua Jimmy, balayant d'un geste cette remarque absurde. Écoutez, est-ce que vous pourriez demander à ce prêtre de Lims-Kragma, Julian, de venir ?

— Vous voulez parler du grand-prêtre du temple de Lims-Kragma ? répondit Nathan d'un ton sec. Vous oubliez qu'il a pris la direction du temple lorsque l'ancienne grande-prêtresse a sombré dans la folie à la suite de l'attaque dans le palais.

Le visage de Nathan trahit un trouble soudain, car c'était lui qui avait vaincu le serviteur mort-vivant de Murmandamus en payant beaucoup de sa personne. Depuis cette histoire, des cauchemars hantaient encore les nuits de Nathan.

— Oh ! fit Jimmy.

— Si je le lui demande, il nous accordera peut-être une audience, mais je doute qu'il accoure ici juste parce que nous le lui demandons. Je suis peut-être le conseiller spirituel du prince, mais mon rang au sein du temple de Sung n'est que celui d'un modeste prêtre.

— Alors, voyez s'il accepterait de nous recevoir. S'il est d'accord pour collaborer, je pense que nous pourrions bien mettre fin à toute cette folie dans Krondor. Mais je préfère obtenir la coopération du temple de Lims-Kragma avant de dévoiler mon idée au prince. Sinon, il risque de ne pas m'écouter.

— Je vais envoyer un message à Julian. Il ne sait pas que les temples se mêlent des affaires de la ville, mais nous nous sommes beaucoup rapprochés du pouvoir temporel de la principauté depuis l'apparition de Murmandamus. Peut-être Julian sera-t-il favorablement disposé à l'idée de collaborer. J'imagine qu'il y a un plan derrière tout ceci ?

— Oui, renchérit Laurie, qu'est-ce que tu vas encore nous tirer de ta manche sans fond ?

Jimmy releva la tête et sourit.

— Tu risques d'apprécier la mise en scène, Laurie. Nous allons monter une petite comédie et filer une frousse bleue aux Faucons de la Nuit pour les faire avouer.

Le duc de Salador se redressa sur sa chaise et réfléchit à ce que le garçon venait de dire. Au bout d'un petit moment, sa barbe blonde se fendit lentement d'un large sourire. Nathan,

commençant à comprendre, échangea un regard avec les deux autres et se mit à sourire, puis à pouffer. Se rendant compte qu'il venait de s'oublier, le prêtre de la déesse de la Voie Unique se composa de nouveau une expression de marbre, mais fut vite repris d'un fou rire mal dissimulé.

Des temples les plus importants de Krondor, le moins visité du peuple était celui dévolu à la déesse de la Mort, Lims-Kragma – bien que l'on sût que la déesse finissait toujours, tôt ou tard, par accueillir tout le monde chez elle. On allait régulièrement lui faire quelques offrandes votives et adresser une prière pour les morts récentes, mais peu de gens venaient régulièrement la vénérer. Au cours des siècles précédents, les fidèles de la déesse de la Mort avaient pratiqué des rites sanglants, incluant des sacrifices humains. Au fil des ans, ces pratiques étaient devenues de moins en moins courantes et les fidèles de Lims-Kragma s'étaient intégrés à la société. Mais les anciennes peurs étaient toujours vivaces. Il restait assez de fanatiques accomplissant de sombres rituels au nom de la déesse de la Mort pour que son temple conserve une aura de terreur auprès de la plupart des gens du commun. C'était justement un groupe de gens du commun, comportant peut-être quelques personnes moins communes en son sein, que l'on emmenait cette fois au temple.

Arutha restait silencieux, à côté de l'entrée du sanctuaire du temple de Lims-Kragma. Des gardes en armes étaient disposés en cercle autour de l'antichambre, et d'autres gardes, du temple cette fois-ci, portant le noir et argent de leur ordre, avaient envahi le sanctuaire proprement dit. Sept prêtres et prêtresses se tenaient là, en grande tenue, comme pour une cérémonie, sous la direction du grand-prêtre Julian. Au début, ce dernier s'était montré réticent à l'idée de prendre part à cette mascarade. Mais la précédente grande-prêtresse avait fini par sombrer dans la folie à la suite d'une confrontation avec un agent de Murmandamus. Le grand-prêtre était donc assez réceptif à toute tentative permettant de lutter contre cette puissance maléfique. Il avait fini par accepter, quoiqu'à contrecœur.

On amena les prisonniers vers le seuil plongé dans la pénombre. La plupart refusaient d'avancer et les soldats durent les pousser du bout de leur lance. Le premier groupe comprenait ceux que l'on pensait les plus susceptibles de faire partie de la confrérie des assassins. Arutha avait accepté cette supercherie malgré lui. Mais il avait insisté pour que les premiers « testés » soient ceux que l'on soupçonnait de faire partie des Faucons de la Nuit, au cas où la comédie viendrait à s'éventer et que des fuites arrivent aux oreilles des autres prisonniers.

Quand tous les détenus réticents furent réunis devant l'autel de la déesse de la Mort, Julian déclara d'une voix sépulcrale :

— Que l'épreuve commence.

Immédiatement, les prêtres et les prêtresses, accompagnés des moines du temple, entonnèrent un cantique sombre et inquiétant.

Se tournant vers les quelque cinquante personnes tenues en respect par les gardes du temple parfaitement silencieux, le grand-prêtre déclama :

— Sur la pierre de l'autel de la Mort, nul homme ne saurait mentir. Car devant Celle-Qui-Attend, devant Celle-Qui-Tire-Les Filets, devant Celle-Qui-Aime-La-Vie, tous les hommes doivent répondre de ce qu'ils ont fait. Sachez, maintenant, hommes de Krondor, que parmi vous se trouvent ceux qui ont rejeté notre maîtresse, ceux qui sont entrés dans les rangs des ténèbres et servent des puissances maléfiques. Ces hommes ont perdu la grâce de la mort, ils n'auront plus droit au repos éternel offert par Lims-Kragma. Ces hommes méprisent tout et ne répondent qu'à la volonté de leur maître maléfique. Désormais, ceux-là seront séparés de nous. Car quiconque se couche sur l'autel de la déesse de la Mort subit l'épreuve de la mort et quiconque dira la vérité n'aura rien à craindre. Mais ceux qui auront pactisé avec les ténèbres seront révélés et encourront la colère de Celle-Qui-Attend.

La statue derrière l'autel, représentant une belle femme sévère tout en jais, commença à luire en dispersant d'étranges lueurs bleu-vert. Jimmy, qui observait la scène aux côtés de

Laurie, sentit son cœur se serrer. L'effet donnait à toute la cérémonie un sens terriblement dramatique.

Julian fit signe d'amener le premier prisonnier. Il fallut presque traîner l'homme vers l'autel. Trois gardes impressionnants le déposèrent sur cet autel, érodé par des siècles de sacrifices humains. Julian tira une dague noire de sa manche et la leva au-dessus de la poitrine de l'homme.

— Sers-tu Murmandamus ?

L'homme croassa faiblement une réponse négative et Julian écarta la dague de sa poitrine.

— Cet homme est innocent, décréta solennellement le prêtre.

Jimmy et Laurie échangèrent un regard, car l'homme, sale et déguenillé à l'extrême, faisait partie des marins de Trevor Hull ; il était donc au-dessus de tout soupçon. En outre, vu la comédie à laquelle il venait de se livrer, il n'était pas mauvais acteur. On l'avait placé là pour donner à la cérémonie une certaine crédibilité, tout comme le second prisonnier, que l'on traînait maintenant vers l'autel. Il sanglotait pitoyablement, hurlant qu'on le laissât tranquille, implorant la pitié.

— Il en fait trop, fit remarquer Jimmy, la main levée pour cacher ses lèvres.

— Ça ne fait rien, murmura Laurie, ça pue la peur, ici.

Jimmy regarda le groupe de prisonniers qui fixaient la scène avec fascination tandis que l'on déclarait le second homme innocent de l'accusation d'assassin. Les gardes se saisirent alors du premier homme qu'ils devaient tester réellement. Celui-ci avait le regard à moitié hypnotisé d'un oiseau devant un serpent. On le conduisit rapidement à l'autel. Quatre autres hommes furent emmenés sans qu'ils protestent. Arutha se dirigea vers Laurie et Jimmy.

— Ça ne marchera jamais, souffla-t-il en tournant le dos à la cérémonie pour cacher ses paroles aux yeux des prisonniers.

— Nous n'avons peut-être pas encore amené de Faucon de la Nuit, répondit Jimmy. Laissez-nous un peu de temps. Si tout le monde passe l'épreuve avec succès, vous pourrez toujours les garder en prison.

Soudain, un homme proche du premier rang des prisonniers s'élança vers la porte en renversant deux gardes du temple. Immédiatement, les gardes d'Arutha qui se trouvaient à la porte bloquèrent la sortie. L'homme se jeta sur eux, les forçant à reculer. Dans la confusion, il saisit une dague à la ceinture d'un garde et tenta de la lui arracher. On lui frappa la main et la dague glissa sur les dalles de pierre, tandis qu'un autre garde lui donnait un grand coup de hampe de lance au visage. L'homme s'effondra sur le sol.

Jimmy, comme les autres, avait les yeux fixés sur les gardes qui tentaient de se saisir de l'individu. Comme au ralenti, il vit du coin de l'œil un autre prisonnier se pencher calmement et prendre la dague. Posément, l'homme se releva, se tourna et prit la lame entre le pouce et l'index. Puis, au moment même où Jimmy ouvrait la bouche pour crier un avertissement, le prisonnier ramena son bras en arrière et lança la dague.

Jimmy sauta sur Arutha pour l'écarter de la trajectoire, mais un instant trop tard. L'arme toucha le prince de plein fouet.

— Blasphème ! s'écria un prêtre en voyant l'attaque.

Tout le monde se tourna vers Arutha qui titubait, les yeux écarquillés, regardant avec étonnement la lame enfoncée dans sa poitrine. Laurie et Jimmy le saisirent par les bras, pour le garder debout. Le prince regarda son écuyer, sa bouche formant des mots silencieux comme si même la parole lui était devenue impossible. Puis ses yeux roulèrent dans leur orbite et il s'effondra en avant, toujours soutenu par Laurie et Jimmy.

Jimmy restait assis, immobile, alors que Roald faisait les cent pas dans la pièce. Carline était assise en face du garçon, perdue dans ses pensées. Ils attendaient à l'extérieur de la chambre tandis que le père Nathan et le chirurgien royal s'employaient fiévreusement à sauver la vie d'Arutha. Nathan n'avait eu aucun égard pour les personnes de haut rang et avait ordonné à tout le monde de sortir de la chambre d'Arutha, refusant même à Carline le droit de voir son frère. Au début, Jimmy avait cru la blessure grave, mais pas fatale. Il avait vu des gens survivre à pire, mais le temps passait et le jeune

homme commençait à s'agiter. Arutha aurait déjà dû être en train de se reposer, mais personne n'était encore sorti de la chambre pour les rassurer. Jimmy craignait que ce ne fût le signe de complications.

Il ferma les yeux et les frotta un moment, puis il poussa un long soupir. Il avait agi, mais encore une fois trop tard pour empêcher un désastre. Luttant contre son sentiment de culpabilité, il sursauta quand une voix s'éleva près de lui :

— Vous n'avez rien à vous reprocher.

Il leva les yeux et vit que Carline était venue s'asseoir près de lui. Il esquissa un faible sourire.

— Vous lisez dans les esprits, duchesse ?

Elle secoua la tête, ravalant ses larmes.

— Non. Je me souvenais juste combien vous aviez souffert quand Anita a été blessée.

Jimmy ne put qu'acquiescer. Laurie entra dans la pièce et se dirigea vers la porte de la chambre, où il discuta à voix basse avec le garde. Ce dernier sortit rapidement et revint quelques instants plus tard lui murmurer une réponse à l'oreille. Laurie alla voir sa femme et l'embrassa doucement sur la joue.

— J'ai envoyé des cavaliers chercher Anita et faire lever la quarantaine.

Avec la blessure d'Arutha, Laurie devenait le noble le plus haut placé à la cour. De ce fait, il avait immédiatement assumé la charge du pouvoir et s'était mis au travail avec Volney et Gardan afin de remettre de l'ordre dans la cité en ébullition. Même si la crise était probablement terminée, on avait maintenu certaines restrictions, pour prévenir toute réaction dangereuse de la part des citoyens furieux.

Le couvre-feu resterait en vigueur encore quelques jours et les attroupements étaient interdits.

— J'ai encore à faire, continua doucement Laurie. Je reviendrai bientôt.

Il se leva et sortit de l'antichambre. Le temps s'étira en longueur.

Jimmy restait perdu dans ses pensées. Durant le peu de temps qu'il avait passé avec le prince, son monde avait radicalement changé. De voleur et gamin des rues, il était

devenu écuyer. Cela l'avait obligé à revoir complètement son attitude envers les gens, bien que son ancienne méfiance lui ait permis de se sortir honorablement des intrigues de palais. Malgré tout, le prince, sa famille et ses amis avaient fini par devenir les seules personnes qui comptaient dans sa vie et il craignait maintenant pour eux. Son inquiétude n'avait cessé de grandir au fil des heures, si bien qu'il était à présent rongé d'angoisse. Le chirurgien et le prêtre mettaient beaucoup trop de temps à soigner le prince. Jimmy savait que son état devait être réellement très grave.

Soudain, la porte s'ouvrit et l'on fit signe à un garde d'entrer. Ce dernier ressortit en courant dans le couloir. Peu de temps après, Laurie, Gardan, Valdis et Volney étaient de retour. Sans détacher ses yeux de la porte close, Carline prit la main de Jimmy et la serra très fort. Le jeune homme la regarda et fut surpris de voir des larmes briller dans ses yeux. Frappé par une terrible certitude, Jimmy comprit ce qui venait d'arriver.

Nathan apparut, le visage blême. Il regarda les gens rassemblés dans la pièce et ouvrit la bouche pour parler, mais il resta coi, comme si les mots ne passaient pas. Finalement, il annonça simplement :

— Il est mort.

Jimmy n'arrivait plus à se contrôler. Il sauta de son banc et poussa les gens massés devant la porte, ne reconnaissant pas sa propre voix lorsqu'il s'écria :

— Non !

Les gardes, trop surpris pour réagir, laissèrent le jeune écuyer se frayer un passage pour entrer dans la chambre d'Arutha. Là, Jimmy s'arrêta, car sur le lit était étendue la forme clairement reconnaissable du prince. Le jeune homme se précipita à son côté et regarda ses traits impassibles. Il tendit le bras pour toucher le prince, mais sa main s'arrêta à quelques centimètres du visage d'Arutha. Jimmy n'avait pas besoin de le toucher pour savoir sans aucun doute possible que l'homme allongé là et dont les traits lui étaient si familiers était bel et bien mort. Jimmy baissa la tête, posa son front contre le matelas et se cacha les yeux pour pleurer.

Chapitre 4

DÉPART

Tomas s'éveilla.

Quelque chose venait de l'appeler. Il s'assit et regarda autour de lui, scrutant la nuit. Ses yeux surhumains lui dévoilaient chaque détail de la pièce comme à la lumière d'un ciel d'automne. Les appartements de la reine et de son prince étaient petits, creusés à même le tronc vivant d'un arbre gigantesque. Tomas ne trouva rien d'anormal. Un instant, il eut peur de voir revenir ses rêves déments mais, à mesure qu'il reprenait pleinement conscience, il écarta cette inquiétude. En ces lieux, plus que partout ailleurs, il était maître de ses pouvoirs. Malgré tout, d'anciennes terreurs lui revenaient parfois à l'esprit.

Tomas contempla son épouse. Aglaranna dormait profondément. Il se leva pour aller voir Calis. Le garçon, qui avait maintenant presque deux ans, dormait dans une alcôve jouxtant la chambre de ses parents. Le petit prince d'Elvandar était paisiblement endormi. Son visage était l'image même du repos.

Tomas ressentit de nouveau l'appel. Soudain, il sut qui tentait de le contacter. Mais cela ne le rassura pas pour autant, car il eut l'étrange sensation que le destin s'était de nouveau mis en marche. Tomas se tourna vers son armure blanc et or. Il ne l'avait portée qu'une seule fois depuis la fin de la guerre de la Faille, pour détruire les Noirs Tueurs qui avaient pénétré sur les terres d'Elvandar. Mais il savait qu'il était temps pour lui de porter à nouveau son équipement de combat.

En silence, il décrocha son armure et la porta à l'extérieur. La nuit estivale était chargée de délicates odeurs florales mêlées

aux senteurs des mets que préparaient les boulangers elfes pour la journée à venir.

Tomas s'habilla sous les vertes frondaisons d'Elvandar. Il enfila sur sa tunique et son pantalon la cotte de mailles dorée et son haubert, puis le tabard blanc frappé du dragon d'or. Il boucla son épée d'or et ramassa son bouclier blanc, puis il se coiffa de son heaume d'or.

Un long moment il resta là, debout, de nouveau vêtu de l'armure d'Ashen-Shugar, le dernier des Valherus, les Seigneurs Dragons. Un héritage mystique par-delà le temps les liait l'un à l'autre et d'une étrange manière puisque Tomas était autant valheru qu'humain. De nature, c'était un humain élevé par ses parents dans les cuisines du château de Crydee, mais il disposait à présent de pouvoirs clairement surhumains. Désormais l'armure ne lui en conférait plus aucun : elle n'avait servi que de focale, une astuce du sorcier Macros le Noir, qui avait ourdi des plans machiavéliques pour que Tomas héritât des anciens pouvoirs du Valheru. À présent, Tomas en était le seul dépositaire. Malgré tout, il se sentait diminué sans son armure d'or.

Il ferma les yeux. Usant de pouvoirs restés longtemps inutilisés, il se projeta par la force de sa volonté à l'endroit où l'attendait celui qui l'avait appelé.

Une lumière dorée enveloppa Tomas. Il se mit à voler sous les frondaisons de la forêt elfique, si rapidement qu'il en devint invisible. Il croisa des sentinelles elfes qui ne sentirent même pas sa présence et atteignit finalement une lointaine clairière au nord-ouest de la cour de la reine. Puis Tomas réintégra sa forme corporelle. Il balaya la clairière du regard, à la recherche de l'auteur de l'appel. Sortant de sous le couvert des arbres, un homme en robe noire s'approcha, un homme au visage familier. Quand la silhouette de petite taille l'eut rejoint, Tomas l'étreignit, car ils avaient été élevés en frères.

— Voilà d'étranges retrouvailles, Pug. J'ai reconnu ton appel comme une signature, mais pourquoi user d'une telle magie ? Pourquoi ne pas simplement venir chez nous ?

— Nous devons parler en privé. Je suis parti depuis un certain temps,

— C'est ce que nous a annoncé Arutha l'été dernier. Il a dit que tu étais resté sur le monde des Tsurani pour découvrir la raison des attaques de Murmandamus.

— J'ai appris beaucoup de choses durant cette année, Tomas. (Pug le mena à un arbre abattu, sur le tronc duquel ils s'assirent.) Je suis maintenant certain, sans le moindre doute, que l'entité derrière Murmandamus est ce que les Tsurani appellent « l'Ennemi », une créature sans âge aux pouvoirs terrifiants. Cette puissance terrible cherche à entrer dans notre monde et à manipuler les Moredhels et leurs alliés – dans quel but exactement, je l'ignore. Comment une armée de Moredhels ou la mort d'Arutha sous la lame d'un assassin pourrait aider l'Ennemi à entrer dans notre espace-temps, je ne saurais le comprendre. (Il réfléchit un moment en silence.) Il y a encore beaucoup de choses que je ne comprends pas, malgré tout ce que j'ai appris. J'avais presque terminé mes recherches dans la bibliothèque de l'Assemblée, à une exception près. (Il regarda son ami d'enfance, comme possédé par un fort sentiment d'urgence.) Ce que j'ai découvert dans cette bibliothèque n'était qu'un faible indice, mais il m'a mené dans le Grand Nord de Kelewan, dans un lieu fabuleux sous les glaces polaires.

« J'ai vécu l'année qui vient de passer en Elvardein.

Tomas cilla, troublé.

— Elvardein ? Cela veut dire… « refuge des elfes », tout comme Elvandar signifie maison des elfes ». Qui… ?

— J'ai appris auprès des Eldars.

— Les Eldars !

Tomas était de plus en plus troublé. Les souvenirs d'Ashen-Shugar lui revenaient à flots. Les Eldars étaient les serviteurs elfes en qui les Seigneurs Dragons avaient le plus confiance. Ils avaient accès aux nombreux ouvrages de magie pillés dans les mondes qu'avaient attaqués leurs maîtres. Par rapport à ces derniers, ils étaient faibles, mais comparés aux autres mortels de Midkemia, c'était une race de puissants magiciens. Ils avaient disparu lors des guerres du Chaos et on les avait crus morts aux côtés de leurs maîtres.

— Et ils vivent sur le monde natal des Tsurani ?

— Kelewan n'est pas plus le monde natal des Tsurani qu'il n'est le monde natal des Eldars. Ces deux races ont trouvé refuge là-bas lors des guerres du Chaos. (Pug se tut un instant pour réfléchir.) Elvardein a été créé par les Eldars dans l'éventualité de tels événements.

« Ça ressemble beaucoup à Elvandar, Tomas, mais c'est légèrement différent. (Il rassembla ses souvenirs.) Quand je suis arrivé, on m'a accueilli chaleureusement. Les Eldars m'ont offert leurs connaissances. Mais leur enseignement était totalement différent de tout ce que j'avais connu jusque-là. Un elfe du nom d'Acaila était visiblement responsable de mon éducation, bien que de nombreuses autres personnes y aient participé. À aucun moment au cours de l'année que j'ai passée en Elvardein, je n'ai posé de questions. C'était comme un rêve. (Il baissa les yeux.) C'était si étrange… Toi seul entre tous pourrais comprendre ce que je veux dire.

Tomas posa la main sur l'épaule de Pug.

— Oui, je comprends. Les hommes ne sont pas faits pour cette magie. (Il sourit.) Mais nous avons bien dû apprendre, n'est-ce pas ?

Pug sourit.

— C'est juste. Lorsque Acaila et les autres élaboraient un sortilège, je les regardais faire. J'ai mis des semaines avant même de comprendre qu'ils étaient en train de m'enseigner des choses. Et puis un jour je… les ai rejoints. J'ai appris à tisser des sorts avec eux. C'est à ce moment-là que mon éducation a vraiment commencé. (Son sourire s'accentua.) Ils étaient bien préparés. Ils savaient que je devais venir.

Tomas écarquilla les yeux.

— Comment ?

— Macros. Il semble qu'il leur ait dit qu'un « élève potentiel » risquait de venir les voir.

— Ça prouve qu'il doit y avoir un lien entre la guerre et les événements bizarres qui ont eu lieu l'année dernière.

— Oui. (Pug se tut un moment avant de reprendre :) J'ai appris trois choses. La première, c'est que nous nous trompons quand nous pensons qu'il existe plusieurs types de magie. Tout est magie. Ce qui limite la voie que l'on suit, c'est le praticien

lui-même. Deuxièmement, malgré ce que j'ai appris, je commence à peine à comprendre tout ce que l'on m'a enseigné. Car si je n'ai posé aucune question, les Eldars ne m'ont fourni aucune réponse. (Il frissonna.) Ils sont si différents de… tout le reste. J'ignore si c'est l'isolement, le manque de contacts normaux avec d'autres personnes de leur peuple ou autre chose encore, mais Elvardein est si étrange qu'Elvandar en devient par comparaison aussi familier que les bois de Crydee.

« C'était parfois très frustrant, soupira Pug. Chaque jour, je me levais et je me promenais dans les bois, attendant qu'une occasion d'apprendre se présente. J'en sais plus sur la magie que personne en ce monde, maintenant que Macros n'est plus, mais je n'en sais pas plus sur ce qui se dresse contre nous. En un sens, on m'a forgé, comme un outil, sans que je comprenne réellement à quoi je dois servir.

— Mais tu as bien des idées là-dessus ?

— Oui, bien que je me refuse à les partager, même avec toi, tant que je ne serai sûr de rien. (Pug se leva.) J'ai beaucoup appris, mais il faut que j'en sache plus. J'ai une certitude, en tout cas – c'est la troisième chose que j'ai apprise : nos deux mondes sont confrontés à la plus grave menace qui soit depuis les guerres du Chaos. (Pug se leva et regarda Tomas droit dans les yeux.) Il nous faut partir.

— Partir ? Où ?

— Tout finira par s'éclaircir. Nous sommes mal préparés pour la guerre à venir. Nous sommes mal informés et les renseignements mettent trop de temps à nous parvenir. Alors il faut aller les chercher directement à la source. Tu dois venir avec moi. Maintenant.

— Où ?

— Là où nous pourrons apprendre quelque chose qui permettra peut-être de prendre l'avantage : nous allons voir l'oracle d'Aal.

Tomas scruta le visage de Pug. De toute leur vie, il n'avait jamais vu le jeune magicien si tendu.

— Tu veux aller sur d'autres mondes ? lui demanda-t-il calmement.

— Voilà pourquoi j'ai besoin de toi. Je n'ai pas tes pouvoirs. Je sais ouvrir une faille vers Kelewan, mais voyager vers des mondes que je ne connais que par des livres vieux de plusieurs millénaires… À nous deux, nous avons une chance de réussir. Acceptes-tu de m'aider ?

— Bien entendu. Il faut que j'en parle à Aglaranna…

— Non, l'interrompit Pug d'un ton ferme. Il ne vaut mieux pas. D'abord parce que je soupçonne quelque chose d'encore plus terrible que tout ce que j'ai connu jusqu'ici. Si ce que je crois s'avère exact, nul autre que nous ne doit savoir ce que nous allons entreprendre. Parler à quelqu'un de notre quête, c'est risquer de tout perdre. Ceux que tu chercherais à réconforter seraient entièrement détruits. Il vaut mieux les laisser dans le doute quelque temps.

Tomas réfléchit un moment aux déclarations de Pug. Une chose était sûre pour le garçon de Crydee devenu Valheru : Pug était l'un des rares êtres de tout l'univers dignes de la plus totale confiance.

— Je n'aime pas ça, mais j'accepte tes conseils de prudence. Comment allons-nous faire ?

— Pour traverser le cosmos, peut-être même remonter le cours du temps, il nous faut une monture que toi seul peux appeler et maîtriser.

Tomas regarda dans le vague, scrutant les ténèbres.

— Cela fait… des millénaires. Comme tous les anciens serviteurs des Valherus, ceux dont tu parles ont gagné au fil des siècles une volonté plus forte et il est peu probable qu'ils me servent de bon gré. (Il réfléchit, se remémorant de vieilles images.) Mais je vais essayer.

Tomas se plaça au centre de la clairière, ferma les yeux et tendit les bras au-dessus de sa tête. Pug le regarda faire en silence. Pendant un long moment, aucun des deux ne bougea. Puis le jeune homme en blanc et or se tourna vers le magicien.

— Une réponse, qui vient de très loin, mais elle arrive vite. Bientôt.

Le temps passa et les étoiles au-dessus de leurs têtes se déplacèrent dans le ciel. Puis, au loin, ils entendirent des ailes puissantes battre dans l'air nocturne. Rapidement, le battement

se changea en un vent bruyant et une forme titanesque masqua les étoiles.

Une silhouette gigantesque se posa dans la clairière, surprenante de vitesse et de légèreté. Ses ailes mesuraient plus de trente mètres d'envergure. Nulle créature sur Midkemia n'était plus énorme qu'elle. Des fragments de lune dansaient comme des étincelles d'argent sur les écailles dorées du grand dragon qui se posa sur le sol. Une tête de la taille d'un grand chariot s'abaissa, restant légèrement au-dessus des deux hommes. De grands yeux couleur rubis les contemplèrent. Puis la créature parla :

— Qui ose m'appeler ?

— Moi, qui fus Ashen-Shugar, répondit Tomas.

La créature ne dissimula pas ses sentiments, de l'irritation mêlée de curiosité.

— Crois-tu, ô seigneur, pouvoir me commander comme tes lointains ancêtres commandaient aux miens ? Sache que nous autres dragons avons crû en puissance et en ruse. Jamais plus nous ne servirons volontairement. Es-tu prêt à me contester ce droit ?

Tomas leva les mains en signe de supplique.

— Nous cherchons des alliés, non des serviteurs. Je suis Tomas, qui avec Dolgan le nain a veillé sur les derniers instants de Rhuagh. Il me considérait comme un ami et c'est ce cadeau qui a fait de moi un Valheru.

Le dragon femelle réfléchit. Puis elle répondit :

— Ce chant fut beau et puissant, Tomas, ami de Rhuagh. Dans nos légendes, il n'est rien arrivé de plus merveilleux. Quand Rhuagh s'en est allé, une dernière fois il a parcouru le ciel, comme au temps de sa jeunesse, et, avec force, il a chanté son chant de mort. Celui-ci parlait de toi et du nain Dolgan. Les grands dragons ont entendu ce chant et ils en ont rendu grâces. Pour ta bonté, je veux bien entendre ta requête.

— Nous cherchons à atteindre des lieux par-delà l'espace et le temps. Ce n'est que sur ton dos que je peux briser de telles barrières.

En dépit des paroles apaisantes de Tomas, le dragon semblait troublé à l'idée que l'un des siens soit de nouveau monté par un Valheru.

— Quelle est ta cause ?

— Un grave danger s'apprête à frapper ce monde, intervint Pug. Même pour les dragons, il représente une menace plus grande que ce que l'on peut imaginer.

— D'étranges troubles enténèbrent les terres du Nord, concéda le dragon femelle. Des vents de mauvais augure soufflent sur les plaines en ces nuits. (Elle se tut un moment, réfléchissant aux paroles qui venaient d'être échangées.) je puis accepter un tel pacte. Pour la cause dont vous avez parlé, je vous porterai, toi et ton ami. Je me nomme Ryath.

Elle baissa la tête et Tomas monta souplement sur son dos, montrant à Pug où poser les pieds de manière à ne pas gêner la gigantesque créature. Quand ils eurent grimpé tous les deux, ils s'installèrent dans un petit creux entre les ailes, où le cou rejoignait les épaules.

— Nous te sommes redevables, Ryath, dit Tomas.

Le dragon, d'un puissant coup d'ailes, s'élança vers le ciel. Ils s'élevèrent rapidement au-dessus d'Elvandar, Tomas usant de sa magie pour s'ancrer fermement avec Pug sur le dos de Ryath.

— Dette d'amitié est souffle sans lendemain, répondit celle-ci. Ma lignée est celle de Rhuagh. Il était pour moi ce qu'en votre monde vous appelleriez un père, aussi serais-je sa fille. Si pour nous ces liens n'ont pas la force que les humains leur attribuent, ces choses ont malgré tout une certaine importance.

« Allez, Valheru, il est temps pour toi de prendre le contrôle de ma puissance.

Puisant dans des pouvoirs qui n'avaient plus servi depuis des millénaires, Tomas créa un passage dans ce lieu par-delà l'espace et le temps que ses frères et ses sœurs avaient sillonné au gré de leurs désirs, pour aller écraser d'innombrables mondes. Pour la première fois depuis des millénaires, un Seigneur Dragon volait à la frontière des mondes.

Tomas dirigeait mentalement la course de Ryath. À mesure qu'il en avait besoin, il se découvrait des capacités dont il n'avait jamais usé dans cette vie. À nouveau, il ressentait en lui l'âme d'Ashen-Shugar, mais elle ne l'envahissait plus de cette folie dévorante qu'il avait endurée avant de finalement vaincre son héritage valheru et de retrouver son humanité.

Tomas maintenait, presque d'instinct, une illusion d'espace autour de lui, de Pug et du dragon. Tout autour d'eux, la magnificence de millions d'étoiles illuminait les ténèbres. Les deux hommes savaient qu'ils n'étaient pas dans ce que Pug appelait « l'espace réel ». En réalité, ils se trouvaient dans ce néant gris que le magicien avait découvert quand il avait, avec l'aide de Macros, refermé la faille qui joignait Kelewan et Midkemia. Mais cette grisaille n'avait pas de substance, car elle n'était que le vide qui séparait les mailles de la trame de l'espace-temps. Ils pouvaient vieillir ici et revenir dans leur monde un instant seulement après leur départ. Le temps n'existait pas dans ce non-espace. Mais l'esprit d'un homme, si puissant fût-il, avait ses limites et Tomas savait que Pug était humain malgré tous ses pouvoirs. Il n'était donc pas question de tester ses limites maintenant. Ryath, pour sa part, semblait indifférente à l'illusion d'espace autour d'elle. Tomas et Pug sentirent le dragon changer de direction.

La faculté qu'avaient les dragons de se déplacer dans ce néant intéressait énormément Pug. Il soupçonnait Macros d'avoir glané quelques connaissances sur la manière dont il fallait s'y prendre lors de ses études auprès de Rhuagh, des siècles auparavant. Pug se promit de fouiller à ce sujet dans les livres que le sorcier avait laissés au port des Étoiles.

Dans un claquement de tonnerre, ils réintégrèrent l'espace normal. Ryath battit furieusement des ailes pour se stabiliser dans les cieux noirs et agités, lourds de nuages chargés de pluie, au-dessus d'anciennes montagnes offrant à perte de vue un paysage chaotique. L'air était rempli d'une odeur acide et métallique, assez malodorante, portée par un vent froid et mordant. Ryath envoya une pensée à Tomas.

— Un lieu bien étrange. Sans rien d'attirant.

Tout haut, de manière que Pug l'entendît aussi, Tomas répondit :

— Nous ne nous attarderons pas en ces lieux, Ryath. De plus, ici, nous n'avons rien à craindre.

— *La peur n'est rien pour moi, Valheru. Je n'aime pas ces lieux étranges, voilà tout.*

Pug désigna un point derrière Tomas, qui se retourna et suivit la direction de son doigt. Tomas transmit mentalement au dragon les instructions de Pug. Ils filèrent entre des pics déchiquetés, survolant une terre de cauchemar aux rocs torturés. Au loin, de puissants volcans vomissaient des colonnes de fumée noire qui se déployaient lentement dans le ciel, éclairées de lueurs orange. Les pentes des montagnes étaient illuminées de toutes parts par des flots de roche en fusion. C'est alors qu'ils découvrirent la cité. Des murs autrefois titanesques gisaient, désormais éventrés, leurs plaies couvertes de moellons brisés. Des tours puissantes s'élevaient encore par endroits au-dessus des décombres, mais partout régnaient les ruines. Tomas et Pug n'y virent aucun signe de vie. Ils virèrent au-dessus de ce qui avait dû être une grande place, au cœur de la cité, où des foules immenses s'étaient probablement rassemblées autrefois. À présent, on n'entendait plus dans le vent glacé que le bruit des ailes de Ryath.

— Quel est ce lieu ? demanda Tomas.

— Je l'ignore. Je sais que ce monde est celui des Aals, ou en tout cas qu'il l'a été. C'était il y a bien longtemps. Regarde le soleil.

— Il est bizarre, admit Tomas en fixant un point blanc qui perçait rageusement les nuages fuyants.

— Il est vieux. Avant, il était comme le nôtre, chaud et ardent. Maintenant, il dépérit.

Le savoir des Valherus, en sommeil depuis longtemps, resurgit à l'esprit de Tomas.

— Il en est presque à la fin de son cycle. Je connais ces choses. Parfois, ils s'éteignent simplement. D'autres fois… ils explosent dans une fureur titanesque. Je me demande ce qui va arriver à celui-ci.

— Je l'ignore. L'oracle le sait peut-être.

Pug désigna à Tomas une chaîne de montagnes au loin.

Ils filèrent là-bas, les puissantes ailes de Ryath les portant à toute vitesse. La cité avait dû se trouver au bord d'une plaine cultivée. Mais il ne restait plus la moindre trace des anciennes fermes, à l'exception d'une construction qui ressemblait à un aqueduc, seule au milieu de la plaine infinie, comme un monument silencieux dédié à un peuple mort depuis des siècles. Puis Ryath commença à prendre de l'altitude en approchant des montagnes. De nouveau, ils glissèrent entre les pics rocheux. Mais ceux-ci étaient vieux et érodés par le vent et la pluie.

— Là-bas, affirma Pug. Nous sommes arrivés.

Suivant les instructions mentales de Tomas, Ryath contourna un pic. Sur la face sud, ils découvrirent un promontoire rocheux, devant une grande caverne. Le dragon n'avait pas assez de place pour se poser, aussi Tomas usa-t-il de ses pouvoirs de lévitation pour y descendre avec Pug. Ryath leur apprit qu'elle partait chasser et qu'elle reviendrait à l'appel de Tomas. Celui-ci lui souhaita bonne chasse. Mais il pensait plutôt que la créature reviendrait affamée.

Ils flottèrent dans le ciel humide et battu par les vents, si obscurci par la tempête qu'on distinguait à peine le jour de la nuit. Ils se posèrent tout doucement sur la corniche et regardèrent Ryath s'en aller.

— Ce monde ne présente aucun risque, affirma Pug, mais il est possible que notre périple nous amène en des lieux plus dangereux. Tu penses que Ryath ignore réellement la peur ?

Tomas se tourna vers son ami et sourit.

— Oui, je le crois. Au cours de mes rêves des temps anciens, j'ai effleuré l'esprit de ses ancêtres et ce dragon est aussi différent d'eux qu'ils l'étaient de ton Fantus.

— Alors, il est bon qu'elle ait accepté sans difficulté de se joindre à nous. Sinon, il eût été difficile de la persuader.

Tomas acquiesça.

— J'aurais pu la détruire, sans aucun doute. Mais quant à la forcer à coopérer ? Je ne crois pas. Les jours où les Valherus régnaient sans rencontrer de résistance sont finis depuis longtemps.

Pug scruta l'étrange terre sous la corniche.

— Ces lieux sont étranges et vides. Ce monde est décrit dans les ouvrages conservés en Elvardein. Autrefois, il était semé de vastes villes, qui abritaient de nombreuses nations. Il n'en reste plus rien maintenant.

— Qu'est-il advenu des peuples ? demanda doucement Tomas.

— Le soleil a faibli. Le climat s'est modifié. Tremblements de terre, famines, guerres, quelle que soit la catastrophe qui les a frappés, elle a provoqué leur destruction totale.

Une silhouette apparut sur le seuil de la caverne, engoncée de la tête aux pieds dans une robe qui la cachait entièrement. Les deux hommes se tournèrent vers cette silhouette. Un bras tout fin sortit de la manche de la robe. Au bout de ce bras se trouvait une main vieille et recroquevillée, portant un bâton. Lentement l'homme, ou tout au moins ce qui ressemblait à un homme, s'approcha. Lorsqu'il se tint devant eux, une voix faible comme une brise, essoufflée, sortit de sous la capuche noire :

— Qui vient voir l'oracle d'Aal ?

Pug prit la parole :

— Moi, Pug, également connu sous le nom de Milamber, magicien de deux mondes.

— Et moi, Tomas, également connu sous le nom de Ashen-Shugar, qui ai vécu deux fois.

La silhouette leur fit signe d'entrer dans la caverne. Tomas et Pug pénétrèrent dans le tunnel, très obscur et bas de plafond. D'un geste de la main, Pug fit apparaître de la lumière. Le tunnel débouchait dans une grotte gigantesque.

Tomas s'arrêta.

— Nous étions à peine à quelques mètres sous le pic. Cette grotte ne peut se trouver à l'intérieur…

Pug posa la main sur le bras de son ami.

— Nous sommes arrivés ailleurs.

Une faible luminosité suintait des parois et du plafond, éclairant la caverne. Cela permit à Pug de mettre fin à son propre sortilège. Ils aperçurent plusieurs silhouettes encapuchonnées dans les recoins de la caverne, mais aucune d'elles n'approcha.

L'homme qui les avait accueillis sur la corniche les précéda.

— Comment devons-nous vous appeler ? demanda Pug.

— Comme il vous plaira. Ici, nous n'avons ni nom, ni passé, ni avenir. Nous sommes simplement ceux qui servent l'oracle.

Il les guida vers un grand piton rocheux, sur lequel se tenait une étrange silhouette. Il s'agissait d'une jeune femme, plus exactement d'une jeune fille, qui ne devait pas avoir plus de treize ou quatorze ans, ou peut-être un tout petit peu plus, il était difficile d'en juger. Elle était nue, couverte de poussière et d'égratignures, maculée de ses propres excréments. Ses longs cheveux bruns étaient poisseux de crasse. Ses yeux s'écarquillèrent à leur approche et elle recula dans les rochers, hurlant de terreur. Les deux hommes comprirent qu'elle était complètement folle. Elle continua à crier en serrant ses bras contre son corps, puis elle descendit d'un ton et finit sur un rire dément. Brusquement, elle adressa aux hommes un regard aguicheur et commença à tirer sur ses cheveux, comme si elle tentait pitoyablement de les brosser, soudain toute à son apparence.

Sans un mot, l'homme au bâton désigna la jeune fille :

— Ainsi, c'est l'oracle ? demanda Tomas.

La silhouette encapuchonnée opina de la tête.

— C'est l'oracle actuel. Elle servira jusqu'à sa mort, puis une autre viendra, comme celle-ci est venue à la mort de l'oracle précédent. C'est ainsi depuis toujours et il en sera toujours ainsi.

— Comment pouvez-vous survivre sur ce monde mort ?

— Nous commerçons. Notre race a péri, mais d'autres, comme vous, viennent nous chercher. Nous demeurons. (Il désigna la fille tremblante.) Elle est notre richesse. Posez votre question.

— Et le prix ? demanda Pug.

— Posez votre question, répéta l'homme encapuchonné. L'oracle répond comme elle le désire, quand elle le désire. Elle vous dira son prix. Elle peut vous demander une sucrerie, un fruit, ou votre cœur encore battant pour le dévorer. Elle peut vous demander une babiole avec laquelle jouer. (Il désigna une pile d'objets étranges, entreposés dans un coin.) Elle peut aussi

vous demander une centaine de moutons, ou cent mesures de grain ou d'or. Ce sera à vous de décider si la réponse que vous cherchez vaut le prix exigé. Parfois, elle répond sans donner de prix. Et souvent elle ne répond pas, malgré tout ce qu'on lui offre. Elle est capricieuse.

Pug s'approcha de la jeune fille tapie dans la grotte. Elle le fixa un long moment, puis sourit, jouant d'un air absent avec ses cheveux raides.

— Nous cherchons à connaître l'avenir, lui dit le magicien.

La jeune fille fronça les sourcils et soudain il n'y eut plus une once de folie dans ses yeux, comme si une tout autre personne venait de s'emparer d'elle.

— Pour cela, me payerez-vous ? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Dites votre prix.

— Sauvez-moi.

Tomas regarda le guide. Du fond de sa capuche, la voix sèche s'éleva de nouveau :

— Nous ne comprenons pas vraiment ce qu'elle veut dire. Elle est prise au piège de son esprit. C'est cette folie qui lui confère le pouvoir de l'oracle. L'en libérer lui ferait perdre ce pouvoir. C'est donc d'autre chose qu'elle doit parler.

— De quoi doit-on vous sauver ? s'enquit Pug.

La jeune fille rit, puis la voix calme reprit :

— Si vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas me sauver.

La silhouette en robe sembla hausser les épaules. Pug réfléchit, puis hocha la tête :

— Je crois que je comprends.

Il saisit la tête de la jeune fille entre ses mains. Elle se raidit, comme pour crier, mais Pug lui transmit mentalement un message réconfortant. Ce qu'il allait tenter de faire était une chose qu'il avait crue auparavant réservée aux prêtres. Mais le temps passé auprès des Eldars en Elvardein lui avait appris que les seules véritables limites de la magie résident en l'homme qui la pratique.

Pug ferma les yeux et entra dans la folie.

Il se tenait dans un décor fait de murs changeants, un labyrinthe de couleurs et de formes affolantes. L'horizon se transformait à chaque pas et la perspective n'existait pas. Il baissa les yeux sur ses mains et les vit soudain grandir, devenant grosses comme des melons, puis rétrécir aussi vite, jusqu'à ce qu'elles fussent plus petites que celles d'un enfant. Il leva les yeux et vit les murs du labyrinthe s'écarter et se rapprocher, apparemment au hasard, leur couleur et leur forme changeant constamment. Même le sol sous ses pieds, un échiquier rouge et blanc, devenait un treillis de lignes noires et grises l'instant d'après, puis de grands pois bleus et verts sur fond rouge. De partout jaillissaient des éclairs de lumière blanche.

Pug reprit le contrôle de ses propres perceptions. Il savait qu'il était toujours dans la caverne et que cette illusion n'était que l'extension physique de ce qu'il lui fallait faire pour comprendre la folie de l'oracle. Tout d'abord, il se stabilisa de manière que ses membres cessent de changer. Agir trop brusquement lors de ce processus risquait de détruire l'esprit déjà affaibli de la jeune fille – d'autant qu'il n'avait aucun moyen de savoir ce que cela pourrait lui faire à lui-même, étant donné qu'il était en étroit contact mental avec elle. Il risquait peut-être de s'enferrer dans cette folie, perspective peu agréable. En un an, Pug avait beaucoup appris sur le contrôle de ses pouvoirs, mais il avait aussi appris à connaître ses limites et il savait que cette entreprise était assez risquée.

Puis il stabilisa la zone la plus proche de lui, modifiant les murs flottants et les lumières aveuglantes. Se disant que la direction qu'il choisirait importerait peu, il sortit. Il savait que la marche était, elle aussi, illusoire, mais il avait besoin de l'illusion du mouvement pour atteindre le siège de sa conscience. Comme tout problème à résoudre, il fallait l'analyser selon une grille de références que seule la jeune fille pourrait lui procurer. Pug ne pourrait agir que sur les rêves que lui fournirait cet esprit dément.

Brusquement, il fut plongé dans les ténèbres, si silencieuses que seule la mort pouvait être aussi calme. Puis un son, unique, étrange, lui parvint. Un instant plus tard, il y en eut

un autre, provenant d'une autre direction. Puis il sentit une faible pulsation dans l'air. Rapidement, les ténèbres furent ponctuées de mouvements aériens et de sons étranges. Finalement, elles s'emplirent de pulsations et d'odeurs fétides. D'étranges brises lui soufflèrent au visage et des créatures couvertes de plumes passèrent à côté de lui en bruissant, s'écartant toujours trop vite pour qu'il pût les saisir. Il créa une lumière et découvrit une grande caverne, assez semblable à celle dans laquelle Tomas et lui se trouvaient. Rien ne bougeait. Au cœur de l'illusion, Pug lança un appel. Pas de réponse.

Le décor se troubla et changea. Il était sur une belle pelouse bordée d'arbres gracieux, trop parfaits pour être vrais. Ils formaient deux lignes droites, convergeant vers un palais de marbre blanc incroyablement beau, orné d'or et de turquoise, d'ambre et de jade, d'opale et de calcédoine, un lieu si étonnant et merveilleux que Pug ne put que le contempler fixement, muet d'émerveillement. L'image tout entière était chargée d'une impression de perfection universelle, comme un sanctuaire que rien ne pouvait troubler, où l'on pouvait attendre éternellement dans un ravissement absolu.

À nouveau, l'environnement changea et il se retrouva dans la grande salle d'un palais. Du sol de marbre blanc veiné d'or jusqu'aux colonnes d'ébène, c'était l'image même de la plus fabuleuse richesse qu'il ait jamais vue, surpassant même le palais du seigneur de guerre à Kentosani. Le plafond, fait de quartz taillé, laissait filtrer les rayons du soleil sous la forme d'une lumière rosée. Les murs étaient couverts de riches tapisseries brodées de fils d'or et d'argent. Partout s'ouvraient des portes d'ébène incrustées d'ivoire et de pierres précieuses. Où que Pug portât son regard, de l'or scintillait. Au centre de cette splendide salle, un disque de lumière blanche illuminait une estrade sur laquelle se tenaient deux silhouettes, celles d'une femme et d'une jeune fille.

Il s'avança vers elles. Soudain, des guerriers surgirent du sol, comme des plantes dans un jardin. Ils présentaient chacun un aspect différent, mais tous étaient terrifiants. L'un d'eux ressemblait à un sanglier changé en humain, tandis qu'un autre s'apparentait à une gigantesque mante. Un troisième avait une

tête de lion sur un corps d'homme, et un quatrième arborait un faciès d'éléphant. Chacun d'eux était armé et vêtu d'une armure de métaux et de joyaux sans prix. Quand ils poussèrent un hurlement terrifiant, Pug resta imperturbable.

Les guerriers attaquèrent, mais le magicien resta immobile. Chaque fois qu'un guerrier le frappait, son arme passait au travers de son corps et la créature disparaissait. Quand ils se furent tous dissipés, Pug s'avança vers l'estrade où se tenaient les deux silhouettes.

L'estrade, comme montée sur des roues ou de petites jambes, commença à s'écarter, prenant de la vitesse. Pug se mit à courir pour la rattraper par un effort de volonté. Ils se déplacèrent bientôt si vite que le décor finit par se brouiller sous ses yeux. Pug se dit que le palais illusoire devait faire des kilomètres en valeur subjective. Il sentait qu'il aurait pu arrêter l'estrade qui s'éloignait avec ses deux passagères, mais cela aurait pu être dangereux pour la jeune fille. Tout acte de violence, même simplement celui d'ordonner aux deux femmes de s'arrêter, risquait de la marquer définitivement.

L'estrade entama une course d'obstacles cahotante à travers les pièces, en se heurtant partout. Pug dut bondir sur le côté à plusieurs reprises pour esquiver les objets envoyés sur son passage. Il aurait pu détruire tous ces éléments qui bloquaient sa progression, mais il craignait que l'effet en fût tout aussi néfaste que d'ordonner aux deux femmes de s'arrêter. *Non*, se dit-il, *pour agir dans la réalité d'une autre personne, il faut en respecter les règles*.

Finalement, l'estrade s'arrêta et Pug s'en approcha. La femme restait debout immobile, observant le magicien en silence, tandis que la jeune fille était assise à ses pieds. Contrairement à son apparence réelle, l'oracle, ici, était habillée d'une superbe robe de soie douce et translucide. Elle portait une coiffure impressionnante, les cheveux entièrement rassemblés sur la tête, retenus par de longues épingles d'argent et d'or ornées d'une gemme. Il était bien difficile de savoir à quoi ressemblait vraiment la jeune fille sous la couche de crasse, mais dans le palais elle avait l'air d'une jeune femme à la beauté saisissante.

Alors elle se leva et grandit, se changeant sous ses yeux en une monstruosité gargantuesque. De gros bras couverts de poils jaillirent de ses douces épaules, et son visage se transforma en une tête d'aigle furieux. Des éclairs se déversèrent de ses yeux de rubis et ses griffes s'abattirent sur Pug.

Il resta immobile. Les griffes passèrent au travers de son corps sans lui faire de mal, car il refusait de prendre part à cette réalité. Soudain, le monstre disparut et la jeune fille redevint telle qu'il l'avait vue dans la caverne, nue, sale et folle.

Pug regarda l'autre femme.

— C'est vous l'oracle.

— En effet.

Elle était hautaine, fière et étrange. Bien qu'elle eût une apparence parfaitement humaine, Pug se dit que ce ne devait être qu'une illusion. En fait, l'oracle devait être autre chose… ou avait dû l'être, lorsqu'elle était en vie. Il commençait à comprendre.

— Si je la libère, qu'adviendra-t-il de vous ?

— Je devrai en trouver une autre, et rapidement, sans quoi mon existence touchera à sa fin. C'est ainsi que cela a toujours été et c'est ainsi que cela doit être.

— Ainsi donc, une autre doit succomber à cette folie ?

— C'est ainsi que les choses ont toujours été.

— Si je la libère, qu'adviendra-t-il d'elle ?

— Elle redeviendra ce qu'elle était lorsqu'on l'a amenée ici. Elle est jeune, elle retrouvera sa lucidité.

— Me résisterez-vous ?

— Vous savez que je n'en ai pas le pouvoir. Vous voyez à travers les illusions. Vous savez que tous ces monstres et ces trésors ne sont qu'imaginaires. Mais avant que vous ne vous débarrassiez de moi, il faut que vous compreniez une chose, magicien.

« C'est à l'aube des temps, alors que la multitude des univers était encore en formation, que nous sommes nés, nous les Aals. Quand les Valherus, comme votre compagnon, ont porté la guerre dans les cieux, nous étions déjà vieux et notre sagesse dépassait de loin tout leur savoir. On pourrait dire simplement que je suis la dernière femme de ma race, même si

cela ne me décrit pas vraiment. Ceux que vous avez vus dans la caverne sont des hommes. Nous œuvrons pour conserver ce qui représente notre plus grand héritage, le pouvoir de l'oracle, car nous sommes ceux qui cultivent la vérité, nous sommes les serviteurs du savoir. Il y a des millénaires, nous avons découvert que je pouvais continuer à exister dans l'esprit d'autres personnes, au prix de leur propre santé mentale. Nous avons considéré comme un mal nécessaire de corrompre quelques membres de races mineures, afin de préserver le pouvoir des Aals. Nous aimerions qu'il en soit autrement, mais ce n'est pas le cas, car j'ai besoin d'esprits bien vivants dans lesquels exister. Vous pouvez prendre la fille, mais sachez que, bientôt, j'en posséderai une autre. Elle n'est rien qu'une simple orpheline. Sur son monde, elle serait devenue au mieux la servante d'un paysan. Au pire, elle aurait dû vendre ses charmes à des hommes pour subsister. Dans son esprit, je lui ai donné des richesses qui dépassent les rêves des rois les plus puissants. Qu'allez-vous lui offrir en échange ?

— Son propre destin. Mais c'est d'une autre libération dont elle voulait parler, d'une libération pour toutes les deux.

— Vous êtes subtil, magicien. L'étoile autour de laquelle tourne ce monde mourra bientôt. Son cycle erratique a causé la ruine de cette planète. Une ère volcanique sans précédent depuis des siècles ravage ces terres. Dans quelques années à peine, ce monde périra dans les flammes. C'est déjà le troisième monde où résident les Aals. Mais notre race a disparu au fil du temps et nous n'avons pas les moyens de nous en trouver un quatrième. Acceptez de nous aider et vous trouverez une réponse à vos questions.

— Vous emmener sur un autre monde ne posera pas de problème. Vous êtes moins d'une douzaine. C'est d'accord. Peut-être même pourrons-nous trouver un moyen d'empêcher que l'esprit d'une autre personne soit sacrifié.

Il inclina la tête vers la silhouette de la jeune fille tremblante.

— Ce serait préférable, mais nous n'avons encore jamais trouvé de solution. Cependant je ne vous demande pour nous qu'un refuge, et je répondrai à vos questions. C'est un marché.

— Alors voici ce que je vous propose. Sur mon monde, j'ai les moyens de vous offrir un refuge pour vous et les vôtres. Par adoption, je suis censé faire partie de notre famille régnante et le roi sera favorablement disposé envers ma demande. Mais vous devez savoir que mon monde est en danger et que vous partagerez les risques que nous courons.

— C'est inacceptable.

— Alors il n'y aura pas d'accord et nous allons tous périr. Car je vais faillir à ma mission et ce monde disparaîtra dans un nuage de gaz enflammés.

La femme resta grave et imperturbable. Au terme d'un long silence, elle reprit :

— Je vais donc modifier notre accord. Je vous donnerai accès au pouvoir de l'oracle en échange de ce refuge, quand vous aurez complété votre quête.

— Quelle est-elle ?

— Je lis dans l'avenir et alors même que nous parvenons à un arrangement, les lignes de l'avenir trouvent d'elles-mêmes leur place et le futur le plus probable se révèle à mes yeux. Alors que nous parlons, je découvre ce que vous allez entreprendre. Votre voie est semée d'embûches. (Elle se tut un moment, puis ajouta doucement :) Maintenant, je comprends ce que vous allez affronter. J'accepte de me plier à ces conditions, tout comme vous y êtes vous-même obligé.

Pug haussa les épaules.

— Bien. Quand tout ceci aura été résolu, nous vous emmènerons en lieu sûr.

— Retournez dans la caverne.

Pug ouvrit les yeux. Tomas et les serviteurs de l'oracle se trouvaient exactement où il les avait laissés au début de son contact mental.

— Combien de temps suis-je resté ainsi ? demanda-t-il à Tomas.

— Quelques instants, pas plus.

Pug s'écarta de la jeune fille. Elle ouvrit les yeux. Sa voix était forte, dépourvue de folie, mais on y devinait le ton de la femme étrange.

— Sachez que les ténèbres s'assemblent et se déploient, sortant des lieux où on les avait confinées. Elles cherchent à reprendre ce qui fut perdu, qui détruira tous ceux que vous aimez, pour la gloire de tout ce qui vous terrifie. Allez chercher celui qui sait tout, celui qui le premier a compris la vérité. Lui seul peut vous guider jusqu'à l'ultime confrontation, lui seul.

Tomas et Pug échangèrent un regard. Quand le magicien posa sa question, il en connaissait déjà la réponse :

— Qui dois-je trouver ?

Les yeux de la jeune fille semblèrent lui transpercer l'âme. Calmement, elle répondit :

— Vous devez trouver Macros le Noir.

Chapitre 5

CRYDEE

Martin s'accroupit.

Il fit signe aux autres derrière lui de ne pas faire de bruit et écouta les mouvements qui montaient des fourrés. Le soleil allait bientôt se coucher et les animaux auraient dû arriver au bord de la mare. Mais quelque chose avait fait fuir la majeure partie du gibier. Martin traquait la cause de ces troubles. Le silence régnait dans les bois, à l'exception des oiseaux qui pépiaient au-dessus de leurs têtes. Puis il y eut un bruissement dans les fourrés.

Un cerf bondit et franchit la lisière de la clairière. Martin plongea sur sa droite, pour esquiver les bois du cerf et ses sabots tandis que l'animal terrifié s'enfuyait. Il entendit ses compagnons se disperser précipitamment pour ne pas être piétinés par l'animal en fuite. Martin entendit alors un grognement sourd monter de l'endroit d'où avait jailli le cerf. Quelle que fût la chose qui avait effrayé l'animal, elle approchait, tapie sous les fourrés. Le duc attendit, son arc à portée de main.

Il regarda l'ours s'approcher en boitillant. L'animal aurait dû être gros et avoir le poil luisant, mais cette bête était faible et toute racornie, aussi maigre que si elle venait tout juste d'émerger d'un long sommeil hivernal. Martin le regarda baisser la tête pour boire à la mare. Il devait être blessé et, boiteux et malade, ne pouvait plus manger à sa faim. Deux nuits auparavant, l'ours avait molesté un fermier qui avait voulu défendre ses vaches laitières. L'homme était mort et depuis Martin traquait cet ours. C'était un dangereux solitaire, qu'il fallait donc abattre.

Des bruits de sabots montèrent des bois et l'ours dressa son museau, reniflant l'air de la clairière. Un grognement interrogateur s'échappa de sa gorge et il se releva sur ses pattes arrière. Puis il rugit furieusement quand il sentit l'odeur des chevaux et des hommes.

— Merde ! s'exclama Martin en se levant, l'arc bandé.

Il avait espéré pouvoir viser, mais l'animal allait se retourner et s'enfuir.

La flèche fila à travers la clairière et toucha l'ours sous le cou, en plein dans l'épaule. La blessure n'était pas mortelle. L'animal frappa la flèche de sa patte, ses grognements se changeant en gargouillis. Martin contourna la mare, le couteau de chasse à la main, ses trois compagnons derrière lui. Garret, à présent maître chasseur de Crydee, tira lui aussi une flèche alors que Martin courait sur l'ours. Le trait atteignit l'animal en pleine poitrine, lui infligeant une nouvelle blessure grave, mais non mortelle. Martin sauta sur l'ours qui tapait sur les flèches plantées dans sa fourrure. Le grand couteau de chasse du duc de Crydee s'enfonça profondément, transperçant la gorge de la bête perturbée et affaiblie. L'ours mourut au moment même où il touchait le sol.

Baru et Charles arrivèrent tous les deux avec leur arc bandé. Charles, petit et les jambes arquées, portait les mêmes vêtements de cuir vert que Garret, l'uniforme des forestiers au service de Martin. Baru, grand et musclé, portait sur une épaule un tartan de tissu à carreaux verts et noirs – celui du clan hadati des collines de Fer –, un pantalon de cuir et des bottes en daim. Martin s'agenouilla à côté de l'animal. Avec son couteau, il lui fit une entaille à l'épaule et écarta légèrement la tête quand il sentit l'odeur douceâtre de la pourriture monter de la blessure gangrenée. Puis il s'assit sur ses talons et désigna une pointe de flèche ensanglantée et couverte de pus. Il se tourna vers Garret, dégoûté :

— Quand j'étais le maître chasseur de mon père, il m'arrivait souvent de fermer les yeux sur de petits braconnages par-ci par-là quand l'année était mauvaise. Mais si tu trouves le gars qui a tiré sur cet ours, je veux qu'on le pende haut et court. Et s'il possède quoi que ce soit qui ait de la valeur, donne-le à la

veuve du fermier. Il a tué ce dernier aussi sûrement que s'il lui avait tiré dessus au lieu de l'ours.

Garret saisit la pointe de flèche et l'examina.

— Cette pointe n'a pas été faite par un forgeron, votre grâce. Regardez cette petite ligne bizarre sur le côté. L'homme qui l'a fondue ne lime pas ses pointes. Il est aussi négligent comme artisan que comme chasseur. Si on trouve un carquois de flèches avec des pointes qui ont toutes le même défaut, nous tiendrons notre homme. Je ferai passer le mot parmi les traqueurs. (Puis le maître chasseur ajouta d'un ton grave et réprobateur :) Si votre grâce avait atteint cet ours avant que je le touche, nous aurions peut-être eu deux meurtres à mettre sur le dos de ce braconnier.

Martin sourit.

— Je ne doutais pas de ton tir, Garret. Tu es le seul homme que je connaisse qui soit meilleur tireur que moi. C'est pour ça que tu es maître chasseur.

— Et c'est aussi parce que c'est le seul de vos pisteurs capable de vous suivre quand vous décidez de partir à la chasse, ajouta Charles.

— Il est vrai que vous marchez à un bon rythme, intervint Baru.

— Mouais, maugréa Garret, pas encore tout à fait apaisé par la réponse de Martin. On aurait pu tirer encore une flèche avant que l'ours ne s'enfuie.

— Peut-être, peut-être pas. Je préférais sauter dans cette clairière en vous sachant tous les trois derrière moi plutôt qu'essayer de suivre cette bête dans les fourrés, même avec trois flèches dans le corps. (Il montra les fourrés à quelques mètres de là.) C'est parfois un peu serré là-dedans.

Garret regarda Charles et Baru.

— Je n'ai rien à répondre à cela, votre grâce. Bien que ç'ait été un peu serré ici aussi.

Un appel fut lancé non loin de là. Martin se releva.

— Allez voir qui fait tout ce bruit. C'est à cause d'eux qu'on a failli manquer notre gibier.

Charles partit immédiatement. Baru secoua la tête en regardant l'ours mort.

— L'homme qui a blessé cet ours n'est pas un chasseur.

Martin regarda les bois autour d'eux.

— Tout ça me manque, Baru. Je pourrais même pardonner un peu à ce braconnier pour m'avoir donné une bonne excuse pour sortir du château.

— L'excuse est faible, messire, répliqua Garret. Vous auriez dû nous laisser, mes pisteurs et moi, nous occuper de cette affaire.

Martin sourit.

— C'est également ce que va dire Fannon.

— Je vous comprends, lui confia Baru. Presque une année durant, je suis resté avec les elfes et avec vous. Les collines et les prairies des hautes terres de Yabon me manquent, soupira-t-il.

Garret ne fit pas de remarque. Lui et Martin savaient bien pourquoi le Hadati n'était pas rentré chez lui. Son village avait été détruit par le chef moredhel Murad. Même si Baru l'avait vengé en tuant Murad, il n'avait plus de foyer. Un jour, il trouverait peut-être un autre village hadati où s'installer, mais pour l'instant il avait choisi de rester loin de chez lui. À la fin de sa convalescence en Elvandar, il était venu à Crydee profiter quelques temps de l'hospitalité de Martin.

Charles revint. Il ramenait un soldat de Crydee, qui salua le duc.

— Le maître d'armes Fannon désire que vous rentriez de suite, votre grâce.

Martin échangea un court regard avec Baru.

— Que se passe-t-il, je me le demande ?

Le Hadati haussa les épaules.

— Le maître d'armes a pris la liberté d'envoyer quelques chevaux de plus, votre grâce, ajouta le soldat. Il savait que vous étiez partis à pied.

— Partez devant, ordonna Martin.

Ses compagnons suivirent le soldat et rejoignirent une petite troupe qui les attendait avec des montures supplémentaires. En se préparant à rentrer au château de Crydee, le duc se sentit brusquement inquiet.

Le maître d'armes était dans la cour. Martin descendit de cheval.

— Qu'y a-t-il, Fannon ? demanda le duc en brossant sa tunique de cuir vert pour la débarrasser de la poussière de la route.

— Votre grâce aurait-elle oublié que messire Miguel doit arriver cet après-midi ?

Martin regarda le soleil qui descendait sur l'horizon.

— Il est en retard.

— On a vu son vaisseau longer les falaises de la Désolation il y a une heure. Il devrait passer le phare de la Pointe et entrer dans le port d'ici une heure.

Martin sourit à son maître d'armes.

— Tu as raison, bien sûr, j'avais oublié. (Il grimpa les marches en courant presque.) Viens causer avec moi, Fannon, je vais me changer.

Martin s'empressa de regagner ses appartements, qui étaient autrefois ceux de son père, messire Borric. Des pages avaient préparé un bain chaud et Martin se débarrassa rapidement de ses vêtements de chasseur. Il prit le savon parfumé et une pierre pour se frotter, puis s'adressa à un page :

— Rapporte de l'eau froide en quantité. Ma sœur aime peut-être cette odeur, mais elle me fait frémir les narines.

Le garçon partit chercher de l'eau.

— Alors, Fannon, que nous vaut la visite de l'illustre duc de Rodez ?

Le maître d'armes s'assit sur un tabouret.

— Il est simplement en voyage pour l'été. C'est déjà arrivé, votre grâce.

Martin éclata de rire.

— Fannon, nous sommes seuls. Tu peux arrêter de jouer la comédie. Il doit m'amener au moins une de ses filles en âge d'être mariée.

Fannon soupira.

— Deux. Miranda a vingt ans et Inez en a quinze. Les deux sont réputées être de vraies beautés.

— Quinze ans ! Par les dieux, mais c'est un bébé !

Fannon laissa apparaître un sourire rusé.

— On a déjà livré deux duels pour ce bébé, d'après mes informations. Souviens-toi, ce sont des gens de l'Est.

Martin s'étira pour se frotter le dos.

— Là-bas, ils ont tendance à se mettre à la politique très tôt, hein ?

— Écoute, Martin, que ça te plaise ou non, tu es le duc – et le frère du roi par-dessus le marché. Tu ne t'es jamais marié. Si tu ne vivais pas dans le coin le plus reculé du royaume, tu aurais déjà eu soixante visites de courtoisie depuis ton retour, et non six.

Martin fit la grimace.

— Si celle-ci ressemble à la précédente, je crois que je vais retourner à la forêt et aux ours.

Le comte de Tarloff, vassal du duc de Ran, avait été son dernier visiteur. Sa fille était charmante, mais frivole, et gloussait constamment, un trait de caractère qui avait mis les nerfs de Martin à vif. Il avait quitté la jeune fille avec une vague promesse d'aller un jour rendre visite à Tarloff.

— Enfin, c'était une mignonne petite chose.

— La beauté n'a pas grand-chose à voir là-dedans, tu le sais bien. L'Est est encore en plein chaos, bien que cela fasse déjà presque deux ans que le roi Rodric est mort. Guy du Bas-Tyra est quelque part là-bas à faire les dieux savent quoi. Certains de ses partisans attendent encore de savoir qui sera nommé duc du Bas-Tyra. Avec la mort de Caldric et le poste de duc de Rillanon également vacant, l'Est n'est plus qu'un amas de troncs enchevêtrés. Si on tire le mauvais, tout s'effondre sur la tête du roi. Tully a sagement conseillé à Lyam d'attendre d'avoir des fils et des neveux. Quand ce sera le cas, il pourra placer plus d'alliés à ces postes importants. Il serait bon que tu ne perdes pas de vue les dures réalités de la famille royale, Martin.

— Oui, maître d'armes, soupira le duc en secouant la tête d'un air triste.

Il savait que Fannon avait raison. Quand Lyam l'avait élevé au rang de duc de Crydee, il avait perdu beaucoup de sa liberté, mais, visiblement, il allait devoir perdre plus encore.

Trois pages entrèrent avec des seaux d'eau froide. Martin se leva et les laissa lui verser l'eau dessus. Tout tremblant, il s'enveloppa d'une serviette douce. Lorsque les pages furent partis, il déclara :

— Fannon, ce que tu dis est évidemment juste, mais… eh bien, cela fait moins d'un an qu'Arutha et moi sommes rentrés du Moraelin. Avant cela, il y a eu ce long voyage à l'Est. Est-ce que je ne pourrais pas avoir au moins quelques mois de tranquillité chez moi ?

— Tu les as eus. L'hiver dernier.

Martin rit.

— Très bien. Mais il me semble que l'on porte bien plus d'intérêt à un duc de province qu'il n'est réellement nécessaire.

Fannon secoua la tête.

— Plus d'intérêt qu'on ne devrait en porter à un frère du roi ?

— Nul enfant de ma lignée ne pourrait revendiquer la couronne, même si trois personnes, et peut-être bientôt quatre, n'étaient pas dans la ligne de succession avant moi. Souviens-toi, j'ai renoncé à tous les droits de ma postérité.

— Tu n'es pas si bête, Martin. Ne me fais pas le coup de l'homme des bois. Quoi que tu aies dit le jour du couronnement de Lyam, si jamais un de tes descendants se retrouvait en position d'héritier, ton serment ne vaudrait pas une rondelle de cuivre si l'une des factions du congrès était prête à le faire monter sur le trône.

Martin commença à s'habiller.

— Je sais, Fannon. Je n'ai fait cela que pour empêcher les gens de s'opposer à Lyam en mon nom. J'ai peut-être passé la majeure partie de ma vie dans les bois, mais quand je dînais avec toi, Tully, Kulgan et père, je gardais mes oreilles grandes ouvertes. J'ai beaucoup appris.

On frappa et un garde apparut à la porte.

— Un vaisseau battant pavillon de Rodez a passé le phare de la Pointe, votre grâce.

Martin fit signe au garde de disposer. Il se tourna vers Fannon.

— Je pense qu'il vaut mieux nous presser pour aller à la rencontre du duc et de ses jolies filles. (Il finit de s'habiller et ajouta :) Je vais me laisser inspecter et courtiser par les filles du duc, Fannon. Mais, pour l'amour et la patience des dieux, pourvu qu'aucune d'elles ne glousse.

Le maître d'armes opina d'un air entendu et suivit Martin hors de la pièce.

Martin sourit à la plaisanterie du duc Miguel. Elle concernait un seigneur de l'Est que le duc de Crydee n'avait rencontré qu'une seule fois. Les défauts de cet homme étaient peut-être source d'amusement pour les seigneurs de l'Est, mais la blague ne touchait pas vraiment Martin. Il jeta un regard en direction des filles du duc. Elles étaient belles toutes les deux : le visage délicat, la peau pâle encadrée de cheveux presque noirs, et d'immenses yeux sombres. Miranda était en grande conversation avec le jeune messire Wilfred, le troisième fils du baron de Carse, tout nouvellement arrivé à la cour. Inez regardait Martin d'un air tout à fait appréciateur. Le duc sentit ses joues s'empourprer et reporta toute son attention sur le père des jeunes filles. Il comprenait fort bien pourquoi Inez avait pu provoquer plusieurs duels entre de jeunes têtes brûlées. Martin ne connaissait pas grand-chose aux femmes, mais il était excellent chasseur et savait reconnaître un prédateur quand il en voyait un. Cette jeune fille n'avait peut-être que quinze ans, mais c'était déjà une sorte de vétéran des cours de l'Est. Elle se trouverait rapidement un mari puissant, Martin n'en doutait pas un seul instant. Miranda n'était qu'une jolie dame de cour parmi tant d'autres, mais Inez semblait posséder une dureté de caractère que Martin trouvait déplaisante. Cette jeune fille était visiblement dangereuse et avait déjà l'habitude de plier les hommes à ses volontés. Le duc était décidé à bien garder cela en tête.

Le souper s'était déroulé dans le calme, comme de coutume chez Martin, mais le lendemain, il y aurait des jongleurs et des chanteurs, car une bande de ménestrels passait justement par là. Martin n'éprouvait que peu d'intérêt pour les banquets formels, qu'il avait subis en nombre lors de sa tournée de l'Est, mais un petit spectacle était de mise en de telles circonstances. Soudain, un page arriva en courant dans la salle, longea les tables et se dirigea droit sur l'intendant Samuel, auquel il s'adressa tout bas. L'intendant s'approcha de la chaise de Martin et se pencha vers lui :

— Des pigeons viennent d'arriver d'Ylith, votre grâce. Ils sont au nombre de huit.

Le duc comprit. Pour que l'on ait utilisé tant d'oiseaux, il fallait que le message fût urgent. Habituellement, on n'en envoyait que deux ou trois, car il arrivait qu'un oiseau ne réussît pas le passage au-dessus des Tours grises. Il fallait des semaines pour les renvoyer par chariot ou par bateau, alors on les utilisait très parcimonieusement. Martin se leva.

— Si votre grâce veut bien m'excuser un moment ? dit-il au duc de Rodez. Mesdemoiselles ?

Il s'inclina devant les deux sœurs, puis suivit le page hors de la salle.

Dans l'antichambre du donjon, le fauconnier, chargé des oiseaux de proie et des pigeons, l'attendait avec les parchemins. Il les tendit à Martin et se retira. Le duc vit que les petits rouleaux de parchemin étaient scellés du sceau royal de Krondor, indiquant que seul le duc avait le droit de les ouvrir.

— Je vais aller les lire dans ma salle du conseil, déclara Martin.

Seul dans sa salle du conseil, le duc vit que les parchemins portaient des « un » et des « deux ». Quatre paires. Le message avait été envoyé quatre fois pour s'assurer qu'il arriverait à destination. Martin déroula l'un des parchemins marqués « un ». Ses yeux s'écarquillèrent alors qu'il tentait d'en ouvrir un autre d'une main tremblante. Le message était le même. Fuis il lut un numéro « deux » et les larmes lui montèrent aux yeux.

De longues minutes passèrent tandis que Martin ouvrait chaque rouleau, espérant en trouver un qui fût différent, un qui lui dît qu'il avait mal compris. Pendant un long moment, il resta assis, regardant fixement les parchemins devant lui, sentant une main glacée lui tordre les entrailles. Puis on frappa à la porte.

— Oui ? répondit-il d'une voix faible.

La porte s'ouvrit et Fannon entra.

— Cela fait presque une heure que tu t'es absenté et… (Il s'interrompit en voyant les traits tirés de Martin et ses yeux rougis.) Qu'y a-t-il ?

Le duc ne put que montrer les bouts de parchemin. Fannon lut, puis se dirigea vers une chaise d'un pas mal assuré. Il se

couvrit le visage d'une main tremblante pendant un long moment. Les deux hommes restèrent silencieux.

— Comment cela se peut-il ? finit par demander le maître d'armes.

— Je ne sais pas. Le message parle juste d'un assassin.

Martin laissa son regard errer dans la pièce où chaque pierre, chaque meuble lui rappelait son père, messire Borric. Dans la famille, celui qui ressemblait le plus à leur père, c'était Arutha. Martin aimait ses deux frères et sa sœur, mais Arutha avait été comme son double, dans de nombreux sens. Ils avaient une même manière de voir les choses et avaient subi beaucoup d'épreuves ensemble : le siège du château lors de la guerre de la Faille alors que Lyam était parti avec leur père ; la longue quête du silverthorn, semée de dangers, qui les avait menés au Moraelin. En Arutha, Martin s'était découvert son ami le plus cher. Élevé par les elfes, le duc savait combien la mort était inévitable. Mais il était mortel et sentit un grand vide l'envahir. Cependant, il se reprit et se leva.

— Il faut que j'informe le duc Miguel. Sa visite sera de courte durée. Nous partons pour Krondor dès demain.

Martin leva les yeux quand Fannon revint dans la pièce.

— Il faudra y passer toute la nuit et toute la matinée, mais le capitaine dit que ton navire pourra partir dès la marée de midi.

Le duc lui fit signe de prendre une chaise et attendit un long moment avant de parler :

— Comment cela a-t-il pu se passer, Fannon ?

— Je ne saurais répondre à cela, Martin. (Le maître d'armes resta pensif un moment, puis ajouta doucement :) Tu sais que j'ai du chagrin aussi. Nous en avons tous. Arutha et Lyam étaient comme mes propres fils.

— Je sais.

— Mais il y a d'autres affaires qui ne peuvent être remises.

— C'est-à-dire ?

— Je suis vieux, Martin. Je sens le poids des ans qui pèse sur mes épaules. La nouvelle de la mort d'Arutha… me fait à nouveau sentir combien je suis mortel. Je voudrais me retirer.

Martin se frotta le menton en réfléchissant. Fannon avait maintenant plus de soixante-dix ans et, bien qu'il gardât toute sa tête, il n'avait plus la résistance physique nécessaire pour bien seconder le duc.

— Je comprends, Fannon. Quand je serai rentré de Rillanon…

Le maître d'armes le coupa :

— Non, c'est trop long, Martin. Tu vas partir pour plusieurs mois. J'ai besoin que tu nommes un successeur maintenant, afin que je m'assure qu'il pourra prendre la relève quand je quitterai mon poste. Si Gardan était encore là, je sais que la transition ne poserait pas de problème, mais, comme Arutha me l'a emmené – les yeux du vieil homme s'emplirent de larmes – pour faire de lui le maréchal de Krondor, eh bien…

— Je comprends. Qui as-tu en tête ?

Martin avait posé la question d'un air absent, luttant pour retrouver ses esprits.

— Plusieurs sergents pourraient faire l'affaire, mais aucun n'a les capacités de Gardan. Non, je pensais à Charles.

Le duc esquissa un faible sourire.

— Je croyais que tu ne lui faisais pas confiance.

— C'était il y a longtemps et nous étions en guerre, soupira Fannon. Il a cent fois montré sa valeur depuis lors et je ne crois pas qu'il y ait dans ce château d'homme plus courageux. De plus, c'était un officier tsurani, à peu près l'équivalent d'un lieutenant de cavalerie. Il s'y connaît en affaires militaires et en tactique. Il a souvent passé des heures avec moi à discuter des différences entre nous et les Tsurani en matière d'affaires militaires. Il est brillant et vaut une douzaine d'hommes à lui seul. Et puis les soldats le respectent, ils accepteront de lui obéir.

— Je vais y réfléchir et j'en déciderai cette nuit. Quoi d'autre ?

Fannon resta silencieux un moment, comme s'il avait du mal à parler.

— Martin, toi et moi n'avons jamais été très proches. Quand ton père t'a donné la place de maître chasseur, j'ai ressenti, comme plusieurs autres, quelque chose d'étrange en

toi. Tu étais toujours distant, tu avais ces manières bizarres, comme un elfe. Maintenant, je sais qu'une partie du mystère était due à ta relation avec Borric. Dans un certain sens, j'ai douté de toi, Martin ; je suis désolé de l'admettre… Mais ce que j'essaye de t'expliquer, c'est que… tu fais honneur à ton père.

Le duc inspira profondément.

— Merci, Fannon.

— Je te dis ça pour être sûr que tu comprennes bien ce que je m'apprête à dire et la raison pour laquelle je le fais. Il y a quelques heures, cette visite du duc Miguel n'était guère plus qu'une gêne. Maintenant, c'est une affaire capitale. Tu dois parler au père Tully, quand tu arriveras à Rillanon, et tu dois le laisser te trouver une femme.

Martin rejeta sa tête en arrière et éclata d'un rire amer et rageur.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, Fannon ? Mon frère est mort et tu veux que je me cherche une femme ?

Fannon resta imperturbable devant la colère de Martin.

— Tu n'es plus le maître chasseur de Crydee, Martin. À l'époque, personne n'en avait cure que tu te maries et que tu aies des fils. À présent, tu es l'unique frère du roi. L'Est est encore en pleins troubles. Il n'y a de duc ni au Bas-Tyra, ni à Rillanon, ni à Krondor. Dorénavant, il n'y a plus de prince de Krondor. (La voix de Fannon s'embrouillait, sous la fatigue et l'émotion.) Lyam serait assis sur un trône bien dangereux si jamais le traître du Bas-Tyra s'aventurait à rentrer d'exil. Avec pour seuls successeurs les deux bébés d'Arutha, Lyam a besoin d'alliances. C'est ce que je veux dire. Tully saura quelles maisons nobles doivent être alliées à la cause du trône par le mariage. S'il faut que ce soit cette petite panthère d'Inez, la fille de Miguel, ou même la fille du comte de Tarloff, celle qui glousse, tu devras l'épouser, Martin, pour la sauvegarde de Lyam et du royaume.

Le duc ravala sa colère. Le maître d'armes avait beau avoir raison, ce sujet était douloureux pour lui. Essentiellement solitaire, Martin ne se livrait jamais, sauf à ses frères. Il ne s'était jamais senti à l'aise avec les femmes et voilà qu'on lui disait qu'il allait devoir épouser une étrangère pour la stabilité politique de son frère. Mais il savait que Fannon parlait avec la

voix de la sagesse. Si le traître du Bas-Tyra complotait encore, la couronne de Lyam était en danger. La mort d'Arutha ne montrait que trop combien les chefs sont mortels. Finalement, Martin promit :

— Je vais aussi réfléchir à cela, Fannon.

Le vieux maître d'armes se leva lentement. Quand il arriva à la porte, il se retourna.

— Je sais que tu la caches bien, Martin, mais la douleur est là. Je suis désolé d'avoir dû y ajouter une autre, mais ce que j'ai dit devait être dit.

Le duc ne put qu'acquiescer.

Fannon sortit et Martin resta seul dans sa chambre, où seules bougeaient les ombres projetées par les torches vacillantes accrochées au mur.

Martin regardait avec impatience les préparatifs de départ fébriles pour le duc de Rodez et pour lui-même. Le duc avait invité Martin à les accompagner à bord de son propre navire, mais l'ancien maître chasseur avait réussi à lui opposer un refus à peu près diplomatique. Seul le choc évident qu'avait causé la mort d'Arutha lui avait permis de donner au duc cette fin de non-recevoir sans l'insulter réellement.

Le duc Miguel et ses filles sortirent du donjon, en vêtements de voyage. Les jeunes filles cachaient mal leur irritation de devoir reprendre si vite la mer. Il leur faudrait au moins deux semaines, sinon plus, avant d'être de nouveau à Krondor. Ensuite, en tant que membre de la noblesse, leur père devrait partir au plus vite pour Rillanon, afin d'assister aux funérailles officielles et à la mise en terre d'Arutha.

Le duc Miguel, un petit homme aux manières aussi raffinées que ses vêtements, s'adressa à Martin :

— Il est tragique que nous quittions vos merveilleuses terres en de si tristes circonstances, votre grâce. Si je puis me permettre, je serais très honoré de vous offrir l'hospitalité de ma maison, votre grâce, si vous désirez vous reposer un moment après les funérailles de votre frère. Rodez n'est qu'à très peu de distance de la capitale.

Le premier réflexe de Martin fut de refuser, mais il se souvint de ce que lui avait dit Fannon la nuit précédente et répondit :

— Si le temps et les circonstances me le permettent, votre grâce, je serai fort heureux de vous rendre visite. Merci.

Il jeta un regard en direction des deux jeunes filles et décida aussitôt que, si jamais Tully lui conseillait une alliance entre Crydee et Rodez, il courtiserait la douce Miranda. Inez représentait simplement trop d'ennuis à la fois en un même lieu.

Le duc et ses filles partirent en carrosse vers le port. Martin se souvint de l'époque où son père était encore en vie. Personne alors n'avait besoin de carrosse à Crydee, malgré les routes souvent boueuses en raison des pluies côtières. Avec l'augmentation du nombre de visiteurs venant à l'Ouest, Martin en avait commandé un. Les dames de l'Est avaient visiblement du mal à monter à cheval en vêtements de cour. Il se souvint de Carline qui montait comme un homme pendant la guerre de la Faille, en pantalon et en tunique serrée, faisant la course avec messire Roland, à la grande horreur de sa gouvernante. Martin soupira. Il se demanda s'il existait quelque part une femme qui avait besoin comme lui d'une vie à la dure. Peut-être que le mieux qu'il pouvait espérer était une femme qui accepterait ces besoins-là et qui ne se plaindrait pas de ses longues absences, quand il partirait chasser ou voir ses amis en Elvandar.

Les réflexions de Martin furent interrompues par un soldat arrivant en compagnie du fauconnier, qui lui tendit un autre petit parchemin.

— Ce message vient juste d'arriver, votre grâce.

Martin se saisit du parchemin. Il était frappé du sceau de Salador. Martin attendit le départ du fauconnier pour l'ouvrir. Il s'agissait probablement d'un message personnel de Carline. Il l'ouvrit et lut. Il le relut, puis le glissa pensivement dans sa bourse. Au bout d'un long moment de réflexion, il se tourna vers un soldat en faction à l'entrée du donjon.

— Allez me chercher le maître d'armes Fannon.

Quelques minutes plus tard, le maître d'armes avait rejoint le duc.

— J'ai réfléchi et je suis d'accord avec toi. Je proposerai à Charles le poste de maître d'armes.

— Bien, dit le vieil homme. Je pense qu'il l'acceptera.

— Donc, après mon départ, Fannon, commence immédiatement à lui apprendre ce qu'il devra faire.

— Oui, votre grâce. (Il commença à s'éloigner, mais se retourna soudain.) Votre grâce ?

Martin, qui s'apprêtait à rentrer au donjon, s'arrêta.

— Oui ?

Le maître d'armes hésita puis employa un ton plus personnel :

— Tu te sens bien ?

— Ça va, Fannon. Je viens de recevoir un message de Laurie m'informant du fait que Carline et Anita sont saines et sauves. Tu peux disposer.

Sur ce, il passa les grandes portes donnant sur le donjon.

Fannon hésita un moment avant de s'éloigner. Il était surpris du ton et des manières de Martin. Le duc lui avait semblé bizarre, au moment de partir.

Baru, silencieux, se tenait face à Charles. Les deux hommes étaient assis par terre, les jambes croisées. Un petit gong était posé à la gauche de Charles, et un encensoir allumé entre eux emplissait l'air d'une odeur douceâtre et entêtante. Quatre bougies éclairaient la pièce. Il n'y avait pour tout mobilier qu'une natte sur le sol

— Charles préférait cela à un lit –, un petit coffre de bois et une pile de coussins. Les deux hommes portaient une robe simple et avaient tous deux une épée sur les genoux. Baru attendait pendant que Charles gardait les yeux fixés sur un point invisible entre eux. Puis le Tsurani demanda :

— Quelle est la Voie ?

— La Voie est de servir loyalement son maître et de toujours soutenir fidèlement ses compagnons. La Voie, pour assurer sa place sur la Roue, consiste à faire passer le devoir avant tout.

Charles eut un mouvement sec de la tête.

— En matière de devoir, le code du guerrier est absolu. Le devoir avant tout. Jusqu'à la mort.

— C'est compris.

— Alors quelle est donc la nature du devoir ?

— Il y a le devoir envers son seigneur, répondit doucement Baru. Il y a le devoir envers son clan et sa famille. Il y a le devoir envers son travail, qui permet de comprendre celui que l'on a envers soi-même. À eux tous, ils deviennent le devoir qui n'est jamais réalisé de façon satisfaisante, même par le travail de toute une vie, le devoir d'essayer de mener une existence parfaite, pour obtenir une meilleure place sur la Roue.

Charles fit un signe de tête.

— C'est ainsi. (Il prit un petit marteau de feutre et frappa le gong.) Écoute.

Baru ferma les yeux pour méditer. Il écouta le son qui faiblit et diminua, petit à petit. Quand il n'y eut plus rien, Charles reprit :

— Trouve le moment où finit le son et où commence le silence. Existe en cet instant, car là tu trouveras le centre de ton être, le lieu parfait où tu es en paix avec toi-même. Et souviens-toi de la plus ancienne leçon des Tsurani : le devoir est le poids de chaque chose, il est aussi lourd qu'un fardeau, alors que la mort n'est rien et qu'elle est plus légère que l'air.

La porte s'ouvrit et Martin se glissa dans la pièce. Baru et Charles firent mine de se lever, mais le duc leur intima de rester comme ils étaient. Il s'agenouilla entre eux, les yeux fixés sur l'encensoir posé par terre.

— Excusez cette interruption.

— Il n'y a nulle interruption, votre grâce, répondit Baru. Des années durant, j'ai combattu les Tsurani et j'ai appris à les considérer comme des adversaires honorables. Voilà maintenant que j'en apprends plus sur eux. Charles a accepté de m'instruire dans le code du Guerrier, à la manière de son peuple.

Martin n'eut pas l'air surpris.

— As-tu beaucoup appris ?

— Ils sont comme nous, répondit Baru avec un petit sourire. Je connais mal ce genre de choses, mais je pense que

nous sommes deux boutures d'un même arbre. Ils suivent la Voie et comprennent la Roue, tout comme les Hadatis. Ils considèrent l'honneur et le devoir, à l'instar de mon peuple. Nous autres, Hadatis, qui vivons à Yabon, avons pris beaucoup au royaume, les noms de nos dieux et l'essentiel de notre langue, mais nous avons conservé beaucoup de nos anciennes coutumes. La croyance tsurani en la Voie est très semblable à la nôtre. C'est étrange, car jusqu'à l'arrivée des Tsurani, nous n'avions jamais rencontré quelqu'un qui partageât nos croyances.

Martin regarda Charles. Le Tsurani haussa légèrement les épaules.

— Peut-être avons-nous simplement trouvé la même vérité sur les deux mondes. Qui sait ?

— Ça me semble être le genre de controverse qui passionnerait Tully et Kulgan. (Le duc se tut un moment, puis demanda :) Charles, accepterais-tu le poste de maître d'armes ?

Le Tsurani cilla mais ce fut le seul signe de sa surprise.

— Vous m'honorez, votre grâce. J'accepte.

— Bien, j'en suis fort aise. Fannon commencera ton instruction dès mon départ. (Martin regarda la porte, puis baissa la voix.) Je voudrais que vous m'accordiez une faveur, tous les deux.

Charles n'hésita pas un instant avant d'accepter. Baru regarda Martin un moment. Ils étaient devenus très proches lors de leur voyage au Moraelin avec Arutha. Le Hadati était presque mort là-bas, mais le sort l'avait épargné. Il savait que son destin était lié d'une manière ou d'une autre aux hommes avec lesquels il était parti en quête du silverthorn. Les yeux du duc cachaient quelque chose, mais Baru préféra ne pas lui poser de questions. Il saurait en temps voulu.

— Moi aussi, j'accepte, finit-il par répondre.

Martin se drapa dans sa cape. Cet après-midi-là, le vent était froid car il venait du nord. À la poupe, le duc regarda Crydee disparaître derrière le cap de la Désolation. De la tête, il adressa un signe au capitaine du navire et descendit l'escalier en direction des quartiers des officiers. Il entra dans la cabine du

capitaine et ferma la porte derrière lui. L'un des hommes de Fannon, un certain Stefan, l'attendait là. Il avait à peu près la même taille et la même carrure que le duc et portait une tunique et un pantalon de la même couleur que ceux de Martin. On l'avait fait monter à bord discrètement aux premières heures avant l'aube, habillé en simple marin. Le duc retira sa cape et la tendit à l'homme.

— Ne monte pas sur le pont, sauf à la nuit tombée, tant que vous n'aurez pas laissé Queg loin derrière vous. Si jamais quelque chose obligeait le navire à accoster à Carse, Tulan ou dans les Cités libres, je ne veux pas que les marins parlent de ma disparition.

— Oui, votre grâce.

— Quand tu arriveras à Krondor, un carrosse t'attendra, je pense. Je ne sais pas combien de temps tu pourras faire illusion. La majeure partie des nobles qui m'ont déjà vu sera déjà en route pour Rillanon et nous sommes assez semblables pour que la plupart des serviteurs ne remarquent rien en t'apercevant. (Martin regarda son sosie d'un œil critique.) Si tu ne parles pas, tu pourras peut-être te faire passer pour moi jusqu'à Rillanon.

Stefan semblait inquiet à la perspective de jouer si longtemps le rôle du duc, mais il se contenta de répondre :

— Je vais essayer, votre grâce.

Le vaisseau tangua lorsque le capitaine donna l'ordre de changer de direction.

— C'est le premier signal.

Martin se débarrassa rapidement de ses bottes, de sa tunique et de son pantalon, se retrouvant finalement en caleçon.

La cabine du capitaine n'avait qu'une seule fenêtre disposant de gonds, qui protestèrent quand Martin l'ouvrit. Il laissa pendre ses jambes par-dessus bord. Au-dessus, il entendit la voix du capitaine s'écrier furieusement :

— Vous vous rapprochez trop de la côte ! Barre à tribord !

Un timonier répondit, d'un ton confus :

— Oui, capitaine, barre à tribord.

— Bonne chance à toi, Stefan ! lança Martin.

— Bonne chance à vous, votre grâce.

Martin se laissa tomber de la cabine du capitaine. Ce dernier l'avait prévenu qu'il risquait de heurter la grande barre, ce qui lui permit de l'éviter aisément. Le capitaine avait rapproché Martin de la côte autant que possible sans mettre son navire en danger. Il retournait maintenant vers des eaux plus profondes. Le duc aperçut la plage, à moins d'un kilomètre et demi. Il n'était pas très bon nageur, mais il avait une certaine puissance dans les bras et il se mit en devoir de rejoindre la côte à brasses régulières. La forte houle le dissimulait aux yeux des hommes dans les gréements, d'autant qu'il s'éloignait dos au navire.

Quelque temps plus tard, Martin sortit de l'eau en titubant et s'avança sur la plage, respirant avec difficulté. Il regarda autour de lui pour prendre ses repères. Les courants l'avaient fait dériver plus au sud que prévu. Il prit une profonde inspiration, se tourna vers le nord de la plage et commença à courir.

Moins de dix minutes plus tard, trois cavaliers apparurent derrière une butte, descendant vite vers le sable. En les apercevant, Martin s'arrêta. Garret fut le premier à descendre de cheval. Charles amenait avec lui une monture de plus. Baru resta aux aguets pour vérifier qu'il n'y avait personne alentour. Garret tendit à Martin un paquet de vêtements. La course le long de la plage avait entièrement séché le duc, qui put s'habiller rapidement. À la selle du cheval supplémentaire pendait un arc long enveloppé dans une peau huilée.

— On vous a vus sortir ? demanda Martin en s'habillant.

— Garret est parti avec votre cheval dès avant l'aube, répondit Charles, et j'ai seulement dit aux gardes que j'allais accompagner Baru sur une petite distance, puisqu'il rentrait à Yabon. Personne n'a fait de commentaires.

— Bien. Comme nous l'avons appris la dernière fois que nous avons été confrontés aux agents de Murmandamus, le secret est une chose capitale. (Martin monta en selle et ajouta :) Merci pour votre aide. Charles, toi et Garret feriez mieux de rentrer rapidement, avant que quiconque ne puisse soupçonner quelque chose.

— Quoi que nous réserve le destin, votre grâce, puisse-t-il aussi vous apporter l'honneur.

— Bonne chance, votre grâce, dit simplement Garret.

Les quatre cavaliers se séparèrent. Deux d'entre eux reprirent la route qui devait les ramener à Crydee, tandis que les deux autres s'écartaient de la mer et se dirigeaient vers la forêt, en direction du nord-est.

Le silence de la forêt était ponctué de temps à autre par les habituels sifflements d'oiseaux et petits bruits d'animaux. Martin et Baru avaient chevauché à bride abattue pendant des jours, poussant leurs montures à la limite de leurs forces. Quelques heures auparavant, ils avaient traversé le fleuve Crydee.

Soudain, une silhouette apparut derrière un arbre, vêtue d'une tunique verte et d'un pantalon de cuir brun. Elle fit un signe et lança :

— Salut, Martin l'Archer et Baru le Tueur de Serpents.

Martin connaissait l'elfe de vue.

— Salut, Tarlen. Nous venons demander audience à la reine.

— Alors, continuez votre chemin, car vous et Baru êtes toujours les bienvenus à sa cour. Je dois rester ici pour monter la garde. L'atmosphère s'est quelque peu tendue depuis votre dernier passage.

Martin comprit au ton de l'elfe que quelque chose avait dû troubler leur communauté. Mais Tarlen n'en parlerait pas. Martin devrait attendre de voir Tomas et la reine pour découvrir le fin mot de tout cela. Il réfléchit. La dernière fois qu'il avait vu les elfes aussi troublés, c'était lorsque Tomas avait sombré dans la folie. Le duc pressa son cheval.

Quelque temps plus tard, les deux cavaliers approchèrent du cœur de la forêt elfique, Elvandar, la terre ancestrale des elfes. La cité des arbres était en pleine lumière, car le soleil était presque au zénith, couronnant les arbres massifs de sa splendeur. Les feuilles de vert et d'or, de rouge et de blanc, d'argent et de bronze formaient comme un dôme scintillant sur Elvandar.

Ils mirent pied à terre. Un elfe s'approcha d'eux.

— Nous allons nous occuper de vos montures, seigneur Martin. Sa Majesté désire vous voir immédiatement.

Martin et Baru montèrent rapidement les marches taillées à même le tronc d'un arbre. Ils passèrent sous de hautes arches de branches et grimpèrent encore plus haut. Finalement, ils atteignirent la grande esplanade au cœur d'Elvandar, la cour de la reine.

Aglaranna était assise sur son trône, silencieuse, avec Tathar, son premier conseiller, à côté d'elle. Tout autour étaient installés les anciens tisseurs de sort, qui formaient le conseil de la reine. Le trône à côté d'elle était vide. Peu de gens auraient été capables de déchiffrer son expression, mais Martin connaissait les manières des elfes et il lut dans ses yeux son inquiétude. Malgré tout, Aglaranna restait toujours aussi belle, noble et, quand elle les accueillit, son sourire fut tendre et chaleureux :

— Bienvenue, seigneur Martin. Bienvenue, Baru des Hadatis.

Les deux hommes s'inclinèrent. Puis la reine leur dit :

— Venez, parlons.

Elle se leva et les conduisit dans une salle adjacente, en compagnie de Tathar. Puis elle se retourna et leur offrit un siège. On apporta du vin et de la nourriture mais Martin n'y fit pas attention.

— Quelque chose ne va pas, dit-il.

Ce n'était pas une question.

L'inquiétude d'Aglaranna se fit plus visible encore. Martin ne l'avait pas vue si troublée depuis la guerre de la Faille.

— Tomas est parti.

Martin cilla.

— Où ?

Ce fut Tathar qui répondit.

— Nous l'ignorons. Une nuit, il a disparu, quelques jours après la fête du solstice d'été. Il lui arrive parfois de partir, plongé dans ses pensées, mais jamais plus d'une journée. Nous avons attendu deux jours, puis nous avons envoyé des pisteurs. Aucune trace ne partait d'Elvandar, mais ce n'est pas très

surprenant. Il a d'autres moyens de déplacement. Dans une clairière au nord, nous avons trouvé les traces de ses bottes. Il y avait aussi celles d'un autre homme, des empreintes de sandales dans la terre.

— Tomas est allé voir quelqu'un et il n'est pas rentré, conclut Martin.

— Et il y avait d'autres traces encore, poursuivit la reine des elfes. Celles d'un dragon. À nouveau, un Valheru chevauche un dragon.

Martin se renversa sur son siège, comprenant soudain.

— Vous craignez que sa folie ne soit revenue ?

— Non, dit immédiatement Tathar. Tomas en est libéré et il est même plus fort qu'il le croit. Non, nous craignons la raison pour laquelle Tomas a pu vouloir partir sans rien nous dire. C'est la présence de l'autre homme qui nous inquiète.

Martin fronça les sourcils.

— Les sandales ?

— Tu sais combien il faut être puissant pour pénétrer nos forêts sans être détecté. Un seul homme jusqu'ici en était capable : Macros le Noir.

Martin réfléchit.

— Peut-être n'est-il plus le seul. Je crois que Pug est resté chez les Tsurani pour étudier le problème de Murmandamus et de ce qu'il appelle l'Ennemi. Peut-être est-il revenu.

— L'identité du sorcier n'a que peu d'importance, coupa Tathar.

Ce fut Baru qui prit la parole :

— Ce qui importe, c'est que deux hommes aux pouvoirs immenses sont partis pour une mystérieuse mission, au moment où il y a de nouveau des troubles dans le Nord.

Aglaranna acquiesça, avant de se tourner vers Martin.

— Des rumeurs sont arrivées jusqu'à nous, d'après lesquelles l'un de vos proches serait mort.

Selon la coutume des elfes, elle évitait de prononcer le nom du mort.

— Il y a des sujets que je ne peux aborder, madame, même avec une personne aussi estimée que vous. Il s'agit de mon devoir.

— Dans ce cas, intervint Tathar, puis-je vous demander quelle est votre destination, et ce qui vous amène en ces lieux ?

— Il est temps de retourner dans le Nord, répondit Martin, pour finir ce qui a été commencé l'année dernière.

— Alors c'est une bonne chose d'être venu ici, reprit Tathar. Nous avons trouvé les traces, depuis la côte jusqu'à l'est, d'importantes migrations de gobelins en direction du Nord. Les Moredhels s'enhardissent en plaçant des sentinelles à la lisière de nos forêts. Ils cherchent visiblement à empêcher nos guerriers de franchir nos frontières habituelles. On nous a également rapporté la présence d'humains renégats chevauchant vers le Nord, non loin de la frontière avec les monts de Pierre. Les Gwalis ont fui vers le sud, dans le Vercors, comme s'ils avaient peur de ce qui s'annonce. Et cela fait des mois que souffle au-dessus de nos têtes un vent obscur et porteur de mauvais augures, comme si un pouvoir mystique était canalisé vers le Nord.

Baru et Martin échangèrent un regard.

— Ils ne perdent pas de temps, fit remarquer le Hadati.

La conversation s'arrêta là, car un cri se fit entendre et un elfe apparut près de la reine.

— Majesté, un Renonçant vient d'arriver.

Aglaranna se leva.

— Martin, Baru, venez, venez assister à un miracle.

Tathar suivit sa reine et se retourna pour ajouter :

— S'il s'agit bien d'un Renonçant, et non d'une ruse.

Au cours de la descente, Tathar et la reine furent rejoints par d'autres conseillers. Lorsqu'ils atteignirent le sol, ils furent accueillis par plusieurs guerriers qui entouraient un Moredhel. Martin trouva l'elfe noir étrange, car il faisait preuve d'un calme inhabituel chez ceux de sa race.

Le Moredhel vit la reine et s'inclina devant elle, baissant la tête.

— Madame, j'ai renoncé, annonça-t-il d'une voix douce.

La reine fit un signe de tête en direction de Tathar, qui rassembla d'autres tisseurs de sorts autour du Moredhel. Martin fut alors envahi par une curieuse sensation, comme si l'air était soudain devenu plus dense. On pouvait presque entendre de la

musique. Il comprit que la magie des tisseurs de sorts était à l'œuvre.

Puis Tathar déclara :

— Il a renoncé !

— Quel est ton nom ? demanda Aglaranna.

— Morandis, Votre Majesté.

— Plus maintenant. Désormais tu t'appelleras Lorren.

Martin avait appris au cours de l'année précédente qu'il n'existait pas vraiment de différence entre les elfes et les Moredhels. Mais le pouvoir de la Voie des Ténèbres poussait les Moredhels à haïr tous ceux qui n'étaient pas de leur espèce, et c'était ce qui les séparait des autres elfes. Physiquement, la distinction se limitait à de subtiles différences d'attitudes et de comportement.

Le Moredhel se releva. Les elfes qui l'entouraient l'aidèrent à retirer sa tunique. La couleur grise de son vêtement montrait qu'il avait appartenu aux clans des forêts.

Martin avait vécu toute sa vie en compagnie des elfes. Il avait combattu les Moredhels à plusieurs reprises et savait comment les reconnaître. Mais le changement qui s'opéra sous ses yeux le déconcerta. Pendant un instant, l'elfe noir parut étrange, différent, d'une certaine manière. Puis on lui donna une tunique brune et Martin, brusquement, ne vit plus en lui qu'un elfe ordinaire. Il avait certes les cheveux et les yeux noirs communs aux Moredhels, mais c'était également le cas de quelques autres elfes, tout comme certains Moredhels étaient blonds aux yeux bleus. Lorren était un elfe !

Tathar remarqua la réaction de Martin.

— Parfois, l'un de nos frères perdus rompt avec la Voie des Ténèbres. Si ses compagnons ne découvrent pas le changement et ne le tuent pas avant qu'il nous rejoigne, nous l'accueillons de retour chez lui. C'est une occasion de grandes réjouissances pour nous. (Martin et Baru regardèrent tous les elfes présents venir embrasser Lorren chacun à son tour, pour lui souhaiter la bienvenue.) Par le passé, les Moredhels ont tenté de nous envoyer des espions, mais nous parvenons toujours à déterminer quels sont ceux qui sont sincères. Celui-ci est réellement revenu vers son peuple.

— Et cela arrive souvent ? demanda Baru.

— De tous les habitants d'Elvandar, je suis le plus ancien, répondit Tathar. Je n'ai assisté qu'à sept Renoncements avant celui-ci. (Il se tut un moment.) Un jour, nous espérons pouvoir accorder la même rédemption à tous nos frères, quand le pouvoir de la Voie des Ténèbres sera enfin détruit.

Aglaranna se tourna vers Martin.

— Venez, nous allons célébrer cela.

— Nous ne le pouvons pas, Majesté. Nous devons repartir pour rejoindre d'autres personnes.

— Pouvons-nous savoir quels sont vos plans ?

— C'est simple, répondit le duc de Crydee. Nous allons trouver Murmandamus.

— Et nous allons le tuer, ajouta Baru, imperturbable.

Chapitre 6

DÉPART

Jimmy restait assis sans rien dire.

Il regardait d'un air absent la liste qu'il tenait à la main et tentait de se concentrer sur son travail. Mais il n'avait pas la tête à cela. Le plan d'organisation des écuyers pour le cortège de l'après-midi était terminé, ou presque. Jimmy sentait un grand vide en lui. Décider des postes de chacun des écuyers lui semblait trivial à l'extrême.

Deux semaines durant, le jeune homme avait lutté contre l'impression de se trouver dans une sorte d'affreux cauchemar dont il n'arrivait pas à se réveiller. Rien dans son existence ne l'avait affecté aussi profondément que le meurtre d'Arutha et il n'arrivait toujours pas à supporter ses propres émotions. La nuit, il dormait d'un sommeil de plomb, comme pour se fuir lui-même. Le jour, il était nerveux et cherchait constamment quelque chose à faire, comme si l'activité pouvait lui permettre de ne pas affronter son chagrin. Il l'enfouissait en lui, reportant le travail de deuil à plus tard.

Jimmy soupira. En tout cas, il était sûr d'une chose, l'organisation de ces funérailles prenait un temps insupportablement long. Laurie et Volney avaient déjà repoussé par deux fois le départ de la procession funéraire. Le cercueil avait été placé à bord d'un carrosse dans les deux jours qui avaient suivi la mort d'Arutha, dans l'attente de son corps. La tradition aurait voulu que le cortège du prince partît pour Rillanon et le tombeau de ses ancêtres dans les trois jours qui suivaient son décès. Mais Anita se trouvait chez sa mère et le voyage de retour avait pris du temps. Une fois à Krondor, il avait fallu attendre que la princesse soit en état de repartir. Puis

ils durent attendre l'arrivée d'autres nobles, alors que le palais était sens dessus dessous.

Seulement Jimmy savait qu'il ne pourrait espérer se remettre de cette tragédie tant qu'Arutha ne serait pas parti. Savoir qu'il reposait dans le caveau temporaire qu'avait préparé Nathan, non loin de l'endroit où se trouvait actuellement l'écuyer, c'en était trop pour Jimmy. Il se frotta les yeux et baissa la tête, se forçant encore une fois à ravaler ses larmes. De toute sa courte vie, il n'avait rencontré qu'un seul homme qui l'eût profondément touché. Arutha aurait dû être l'un des derniers hommes au monde à se préoccuper du destin d'un jeune voleur, mais il s'était intéressé à lui. Il était devenu un ami, et plus encore. Arutha et Anita avaient été pour Jimmy comme une famille, ou tout du moins ce qui y ressemblait le plus.

Le jeune homme releva la tête lorsqu'on frappa à sa porte. C'était Locklear. Jimmy lui fit signe d'entrer. Le garçon s'assit en face de lui, de l'autre côté du bureau. Jimmy lui lança le parchemin.

— Tiens, Locky, occupe-toi de ça.

Locklear parcourut rapidement la liste du regard et prit la plume.

— Elle est presque finie, mais il faut la modifier. Paul a la grippe et le médecin veut qu'il garde le lit une journée. Il a besoin de repos. Cette feuille est un torchon. Je ferais bien de la recopier.

Jimmy opina d'un air absent. À travers la chape de tristesse qui s'était abattue sur ses pensées, quelque chose ne cessait de le harceler. Cela faisait maintenant trois jours que le jeune homme tournait et retournait sans relâche divers éléments disparates dans sa tête. Tout le monde au palais était encore sous le choc de la mort d'Arutha, mais certains détails ne collaient pas. De temps en temps, quelques personnes faisaient ou disaient des choses qui sonnaient faux. Jimmy n'arrivait pas à saisir ce qui clochait, il n'arrivait même pas à savoir si cela avait une quelconque importance. Haussant mentalement les épaules, il essaya d'oublier ses soucis. Tous ne réagissaient pas de la même manière à la tragédie. Certains, comme Volney et

Gardan, se noyaient dans le travail. D'autres, comme Carline, s'isolaient pour remâcher leur chagrin en privé. Le duc Laurie, lui, réagissait comme Jimmy. Il avait mis son chagrin de côté, le remettant à plus tard. Soudain, le garçon comprit l'une des raisons pour lesquelles il trouvait qu'il se passait des choses anormales au palais. Laurie n'avait pas arrêté de courir dans tout le bâtiment depuis que l'on avait blessé Arutha. Mais depuis trois jours, on ne le voyait presque plus.

Jimmy regarda Locklear qui recopiait le plan d'organisation.

— Locky, tu as vu le duc Laurie, récemment ?

— Ce matin, très tôt, répondit Locklear, les yeux fixés sur son travail. J'étais chargé d'apporter les repas aux nobles venus déjeuner et je l'ai vu partir à cheval. (Il releva la tête, avec une expression bizarre.) Il est passé par la poterne.

— Pourquoi serait-il parti par la poterne ? s'étonna Jimmy.

Locklear haussa les épaules et se pencha de nouveau sur sa feuille.

— Parce qu'il allait par là ?

Jimmy réfléchit. Pour quelle raison le duc de Salador aurait-il voulu se rendre dans le quartier pauvre quelques heures avant la procession funéraire du prince ? Jimmy soupira.

— Je me fais plus soupçonneux avec l'âge.

Locklear éclata de rire, le premier son joyeux qu'on eût entendu dans le palais depuis des jours. Puis, comme s'il venait de commettre un péché, il releva les yeux d'un air coupable.

Jimmy se leva.

— Tu as fini ?

Locklear lui tendit le parchemin.

— Terminé.

— Bien. Viens, deLacy ne fera pas preuve de son indulgence coutumière si nous arrivons en retard.

Ils filèrent vers l'endroit où les écuyers devaient se retrouver. L'occasion était solennelle, aussi les joyeuses bousculades et les habituels chuchotements rieurs n'étaient-ils pas de mise. DeLacy arriva quelques minutes après Jimmy et Locklear. Sans préambule, il demanda d'un ton péremptoire :

— La feuille.

Jimmy la lui tendit. Le maître de cérémonies la parcourut des yeux.

— Bien, soit votre écriture s'améliore, soit vous vous êtes trouvé un assistant.

Il y eut un léger trouble parmi les garçons, mais personne ne rit ouvertement. DeLacy poursuivit :

— Je change toutefois une assignation. Harold et Bryce seront responsables du carrosse des princesses Alicia et Anita. James et Locklear resteront au palais pour assister l'intendant de la maison royale.

Jimmy se sentit mortifié. Lui et Locklear ne feraient pas partie du cortège qui allait passer les portes. Il échangea un regard avec son ami, avant de rattraper le maître de cérémonies qui s'en allait déjà.

— Messire…, commença Jimmy.

DeLacy se tourna vers le jeune homme.

— Si c'est au sujet des assignations, il est inutile d'en discuter.

Le visage de Jimmy s'empourpra de rage.

— Mais j'étais l'écuyer du prince ! répondit-il en haussant le ton.

Dans un accès de témérité inhabituelle, Locklear balbutia :

— Et moi, j'étais l'écuyer de Son Altesse la princesse. Enfin, en quelque sorte…, corrigea-t-il en voyant deLacy hausser un sourcil étonné.

— Ça n'a aucune incidence, insista le maître de cérémonies. J'ai mes ordres. Vous devez suivre les vôtres. Ce sera tout. (Jimmy ouvrit la bouche pour protester, mais le vieux maître le coupa :) J'ai dit : « ce sera tout », écuyer.

Jimmy se retourna et commença à s'en aller. Locklear le suivit.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, maugréa Jimmy, mais j'ai bien l'intention de le découvrir. Viens.

Ils pressèrent le pas tout en regardant attentivement autour d'eux. N'importe quel membre important de la cour aurait pu leur interdire cette visite, aussi prenaient-ils grand soin d'éviter de se faire surprendre par quiconque pourrait leur trouver du travail à faire. Le cortège funéraire devait partir du

palais dans moins de deux heures. À sa sortie, il entamerait une lente procession à travers toute la ville, s'arrêterait à la place des Temples où l'on dirait une prière publique, puis entreprendrait son long voyage vers Rillanon et la tombe des ancêtres d'Arutha. Lorsque le cortège aurait quitté la ville, les écuyers rentreraient au palais. Mais Jimmy et Locklear n'avaient même pas le droit d'assister à la première partie de la procession.

Jimmy s'approcha de la porte de la princesse et demanda au garde :

— Son Altesse pourrait-elle m'accorder quelques instants ?

Le garde haussa les sourcils, mais il n'était pas en position de questionner un membre de la cour, quand bien même il ne s'agirait que d'un écuyer. Il se devait de passer le message à la princesse. Au moment où le garde poussait la porte, Jimmy crut entendre quelque chose d'anormal, un bruit qui cessa subitement avant qu'il ne pût en saisir la nature. Il tenta de comprendre ce qu'il venait d'entendre, mais le retour du garde détourna son attention. Quelques instants plus tard, Jimmy et Locklear reçurent la permission d'entrer.

Carline tenait compagnie à Anita près d'une fenêtre, en attendant qu'on les appelât pour les funérailles. Elles s'étaient rapprochées l'une de l'autre et se parlaient tout bas. La princesse douairière Alicia se tenait derrière sa fille. Toutes les trois étaient vêtues de noir. Jimmy entra et s'inclina, imité par Locklear.

— Je suis désolé de vous déranger, Altesse, commença-t-il tout bas.

Anita lui sourit.

— Tu ne me déranges jamais, Jimmy. Qu'y a-t-il ?

Le jeune homme éprouva brutalement l'impression de se montrer mesquin en s'offusquant d'avoir été exclu des funérailles, mais il poursuivit néanmoins :

— C'est peu de chose, en fait. Quelqu'un a décidé que je devais rester au palais aujourd'hui et je me demandais… Eh bien, est-ce vous qui avez souhaité que je reste ici ?

Carline et Anita échangèrent un regard entendu.

— Non, ce n'est pas moi, Jimmy, répondit la princesse de Krondor. (Elle sembla réfléchir.) Mais peut-être est-ce le comte

Volney. Tu es le premier écuyer et tu dois en tant que tel rester à ton poste. Je suis sûre que c'est pour ça que le comte en a décidé ainsi.

Jimmy la regarda attentivement. Quelque chose n'allait pas. La princesse Anita était rentrée à Krondor sous le coup d'une terrible douleur. Mais un changement subtil n'avait pas tardé à s'opérer en elle au lendemain de son arrivée.

La conversation fut interrompue par les pleurs d'un bébé, rapidement suivis par d'autres. Anita se leva.

— Si l'un des deux se met à pleurer, l'autre ne tarde pas à l'imiter, dit-elle avec tendresse.

Carline sourit, puis s'assombrit soudain.

— Nous vous importunons, Altesse, dit Jimmy. Je suis désolé de vous avoir dérangée pour si peu.

Locklear sortit derrière Jimmy. Hors de portée d'oreille du garde, le jeune homme se tourna vers son ami.

— J'ai manqué quelque chose, là, Locky ?

L'intéressé se retourna et regarda la porte un moment.

— Il y a un truc... bizarre. C'est comme si on nous maintenait à l'écart.

Jimmy réfléchit une minute. Il comprenait soudain ce qui avait attiré son attention à la porte, juste avant qu'on ne les laissât entrer. Ce bruit, c'était les voix des princesses, ou plus exactement la qualité de ces voix : comme une discussion frivole et amusée.

— Je commence à me dire que tu as raison. Viens. On n'a pas beaucoup de temps.

— De temps pour quoi ?

— Tu verras.

Jimmy partit en courant dans le couloir et son compagnon eut bien du mal à ne pas se faire semer.

Cardan et Volney se pressaient vers la cour, accompagnés de quatre gardes, quand les garçons les interceptèrent. Le comte leur jeta à peine un regard.

— Vous ne devriez pas déjà être dans la cour, tous les deux ?

— Non, messire, répondit Jimmy. On nous a assignés au service de l'intendant.

Gardan sembla légèrement surpris, mais Volney répondit seulement :

— Alors je pense que vous devriez filer au cas où l'on aurait besoin de vous là-bas. La procession doit commencer.

— Messire, demanda Jimmy, est-ce vous qui avez donné l'ordre que nous restions ici ?

Volney écarta la question d'un geste.

— Le duc Laurie s'est occupé de tous ces détails avec maître deLacy.

Il se détourna des garçons et repartit avec Gardan.

Jimmy et Locklear s'arrêtèrent lorsque le comte et le maréchal eurent disparu, les talons des bottes de leur escorte claquant bruyamment sur le dallage.

— Je crois que je commence à comprendre, marmonna Jimmy. (Il attrapa Locklear par le bras.) Viens.

— Où ? demanda Locklear d'un ton frustré.

— Tu verras, répondit son ami en courant presque.

Locklear courut derrière, en le singeant :

— Tu verras. Tu verras. Verras quoi, bon sang !

Deux gardes se tenaient à leur poste.

— Et où ces jeunes gentilshommes sont-ils censés aller ? demanda l'un d'eux.

— À la capitainerie, répondit Jimmy d'un ton irrité en leur tendant un ordre écrit à la va-vite. L'intendant n'arrive pas à retrouver une feuille de cargaison pour un navire et il en veut une copie tout de suite.

Jimmy avait prévu d'aller fouiner ailleurs, et cette commission lui restait sur le cœur. Il trouvait en outre étrange que l'intendant se sentit soudain obsédé par cette cargaison.

— Juste une minute, répondit le garde qui venait d'examiner le parchemin.

Il fit signe à un autre soldat, près de la salle de garde de l'entrée réservée aux officiers. Ce dernier accourut et la sentinelle lui demanda :

— Tu as un moment pour filer à la capitainerie du port avec les petits et revenir ? Ils doivent récupérer un truc pour l'intendant.

Cela ne semblait pas le gêner. L'aller-retour leur prendrait moins d'une heure. Le garde donna son accord et ils partirent tous les trois.

Vingt minutes plus tard, Jimmy se trouvait à la capitainerie, aux prises avec un petit fonctionnaire alors que tout le monde était parti voir le cortège sortir de la cité. L'homme grommelait en fouillant dans une pile de papiers, cherchant une copie du dernier état des marchandises apportées aux entrepôts royaux. Tandis qu'il cherchait, Jimmy jeta un coup d'œil à un autre document accroché au mur du bureau à la vue de tous. C'étaient les horaires des départs de la semaine. Quelque chose attira l'attention du jeune écuyer qui s'approcha pour mieux regarder. Locklear le suivit.

— Quoi ?

Jimmy le lui montra.

— Intéressant.

Locklear regarda les notes et demanda :

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Jimmy en baissant le ton. Mais, réfléchis une minute à certaines des choses qui se passent au palais. On se fait écarter de la procession, et puis on demande à la princesse ce qu'il en est. À peine dix minutes après qu'on soit sortis de ses appartements, on nous envoie ici régler cette affaire ridicule. Dis-moi, t'as pas l'impression qu'on nous met à l'écart ? Il y a vraiment un truc… bizarre.

— C'est bien ce que j'avais dit, siffla Locklear d'un ton impatient.

Le clerc retrouva le document et le leur tendit. Le garde escorta les garçons jusqu'au palais. Jimmy et Locklear firent un signe de main aux sentinelles et filèrent vers le bureau de l'intendant.

Une fois à l'intérieur du palais, ils arrivèrent au bureau juste au moment où l'intendant, le baron Giles, partait.

— Ah, vous voilà ! J'ai bien cru qu'il allait falloir vous envoyer la garde pour voir où vous pouviez bien traîner, les accusa-t-il.

Jimmy et Locklear échangèrent un regard. L'intendant semblait avoir complètement oublié le parchemin. Jimmy le lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? (Il y jeta un coup d'œil.) Ah, oui. (Il le posa sur son bureau.) Je m'occuperai de ça plus tard. Il faut que j'assiste au départ de la procession. Vous resterez ici. En cas d'urgence, l'un d'entre vous restera dans ce bureau et l'autre viendra me prévenir. Quand le cercueil aura passé les portes, je reviendrai.

— Vous attendez-vous à ce qu'il y ait un problème, messire ? demanda Jimmy.

Laissant là les deux garçons, l'intendant répondit :

— Bien sûr que non, mais il vaut mieux être toujours prêt. Je serai de retour dans peu de temps.

Après son départ, Locklear se tourna vers Jimmy.

— D'accord. Qu'est-ce qui se passe ? Et n'essaye même pas de me dire : « Tu verras. »

— Les apparences sont trompeuses. Viens.

Jimmy et Locklear montèrent les marches en courant. Ils arrivèrent à une fenêtre qui donnait sur la cour et s'installèrent pour observer discrètement les préparatifs. La procession funéraire se forma et le char funèbre se mit en place, escorté par une compagnie de gardes royaux triés sur le volet. On y avait attelé six chevaux noirs disposés en paires, tous ornés de plumes noires et tenus par un valet vêtu d'une livrée noire. Les soldats s'installèrent de chaque côté du carrosse. Un groupe de huit hommes d'armes sortit du palais, portant le cercueil qui contenait le corps d'Arutha. Ils utilisèrent un échafaudage roulant qui leur permit de lever le cercueil au-dessus du char. Lentement, presque avec révérence, ils firent descendre le prince de Krondor sur le char drapé de noir.

Jimmy et Locklear regardèrent dans le cercueil où, pour la première fois, ils purent voir clairement Arutha. La tradition voulait que la procession partît avec le cercueil ouvert, afin que ses sujets puissent apercevoir une dernière fois leur prince. On le fermerait après avoir passé les portes de la ville, pour ne plus jamais le rouvrir, sauf une dernière fois, dans l'enceinte très

privée du caveau de famille sous le palais du roi à Rillanon, où la famille d'Arutha lui ferait ses derniers adieux.

Jimmy sentit sa gorge se serrer et tenta d'avaler sa salive. Il vit que le prince était vêtu de ses habits préférés, sa tunique de velours brun et son pantalon roux. On y avait ajouté un justaucorps vert, bien qu'il en eût rarement porté. On lui avait également glissé sa rapière favorite entre les mains. Tête nue, il paraissait dormir. Comme il disparaissait de sa vue, Jimmy aperçut les fins chaussons de satin aux pieds du prince.

Puis un valet s'avança avec le cheval d'Arutha, qui devait suivre le char sans cavalier. C'était un magnifique étalon gris, qui renâclait et secouait la tête, luttant contre le valet. Un autre domestique s'avança ; à eux deux, ils réussirent à calmer la monture rétive.

Jimmy fronça les sourcils. Locklear se retourna juste à temps pour remarquer son air bizarre.

— Quoi ?

— Je veux bien être pendu s'il n'y a pas un truc vraiment étrange. Viens, je veux vérifier une ou deux choses.

— Où va-t-on ?

Mais Jimmy était déjà parti et se contenta de répondre en descendant les marches quatre à quatre :

— Vite, on n'a que quelques minutes !

Locklear suivit en grommelant tout bas.

Jimmy se cachait dans l'ombre près de l'écurie.

— Regarde, dit-il en poussant Locklear en avant.

L'écuyer fit semblant de passer nonchalamment devant l'entrée des écuries alors que l'on en faisait sortir les dernières montures de la garde d'honneur. Presque toute la garnison allait suivre le carrosse funèbre, mais lorsque celui-ci serait sorti de la ville, une compagnie tout entière de lanciers du roi lui servirait d'escorte jusqu'à Salador.

— Eh, gamin ! Regarde où tu vas !

Locklear dut faire un bond de côté quand un palefrenier sortit en courant de l'écurie, tenant deux chevaux par la bride. Il avait failli renverser l'écuyer, qui recula et revint vers Jimmy.

— Je ne sais pas ce que tu espérais trouver, mais en tout cas, ce n'est pas ici.

— C'est bien ce à quoi je m'attendais. Viens, ajouta-t-il en filant vers le palais central.

— Où ?

— Tu verras.

Locklear foudroya Jimmy du regard, mais celui-ci lui tournait le dos et traversait déjà la grande cour à toute vitesse.

Jimmy et Locklear montèrent les marches deux par deux. Quand ils arrivèrent à la fenêtre qui donnait sur la cour, ils étaient tout essoufflés. Leur passage par les écuries leur avait pris dix minutes, et le cortège s'apprêtait maintenant à quitter le palais. Jimmy regarda avec attention. Les carrosses s'avancèrent jusqu'aux marches du palais et les pages accoururent pour en ouvrir les portes. Selon la tradition, seule la famille royale, par le sang ou par mariage, devait être en carrosse. Tous les autres devaient marcher derrière le char funèbre d'Arutha, en signe de respect. Les princesses Anita et Alicia descendirent cérémonieusement les marches et montèrent dans le premier carrosse, mais Carline et Laurie se précipitèrent vers le second, le duc manquant de trébucher tant il marchait vite. Il plongea presque dans le carrosse derrière Carline et tira immédiatement les rideaux devant la fenêtre de son côté.

Jimmy, visiblement intrigué par le comportement de Laurie, regarda Locklear. Cependant, il ne dit rien, considérant qu'il était inutile de faire le moindre commentaire à son compagnon.

Gardan prit place devant la procession, les épaules drapées d'un lourd manteau noir. Il fit un signe et un unique tambour se mit à battre sur un rythme lent et grave. La procession s'ébranla sur un ordre muet, au quatrième coup du tambour. Les soldats marchaient au pas, en silence, les carrosses ouvrant la marche. Soudain, l'étalon gris se cabra et il fallut un troisième valet pour calmer l'animal. Jimmy secoua la tête. Un sentiment familier naissait en lui : comme si toutes les pièces d'un puzzle étrange

allaient s'assembler d'un moment à l'autre. Puis, lentement, il commença à comprendre et un sourire illumina son visage.

Locklear vit son ami changer de tête.

— Quoi ?

— Maintenant, je sais à quoi était occupé Laurie. Je sais ce qui se passe. (Il donna une tape amicale sur l'épaule de Locklear.) Viens, on a beaucoup à faire et pas beaucoup de temps.

Jimmy guidait Locklear par le tunnel secret, la flamme de sa torche faisant danser les ombres en tous sens. Les deux écuyers avaient revêtu leur tenue de voyage et emportaient avec eux des armes, des sacs et des couvertures.

— Tu es sûr qu'ils n'auront posté personne à la sortie ? demanda Locklear pour la cinquième fois.

— Je te l'ai déjà dit, répliqua impatiemment Jimmy, c'est la seule sortie que je n'ai montrée à personne, pas même au prince ou à Laurie. Il y a de vieilles habitudes qui sont plus difficiles à perdre que d'autres, ajouta-t-il comme pour expliquer cette petite omission.

Ils avaient accompli toutes les tâches qu'on leur avait confiées pendant l'après-midi. Lorsque les écuyers avaient été libres de se retirer, Jimmy et Locklear s'étaient esquivés pour récupérer leurs paquetages rapidement préparés. Il était à présent presque minuit.

Ils arrivèrent à une porte de pierre. Jimmy tira un levier et un petit cliquetis se fit entendre. Le jeune homme éteignit sa torche et poussa la porte de l'épaule. Il fallut plusieurs coups violents pour que la porte, rendue récalcitrante par le temps, finît par céder. Ils sortirent en rampant car celle-ci – camouflée en muret – s'ouvrait à la base du mur cernant la grande cour du palais, celui qui donnait sur la rue la plus proche. À moins d'un pâté de maisons de là se trouvaient la poterne et ses sentinelles. Jimmy tenta de refermer la porte, mais celle-ci refusa de bouger. Il fit un signe à Locklear et le garçon poussa avec lui. Le battant tint bon, puis céda d'un coup et se referma dans un fracas terrible. Une voix s'éleva :

— Hé ! Qui va là ? Identifiez-vous.

Sans hésiter un seul instant, Jimmy se mit à courir, Locklear sur ses talons. Aucun des deux garçons ne regarda derrière lui, mais ils gardèrent la tête baissée en courant sur les pavés.

Ils disparurent rapidement dans le labyrinthe des rues entre le quartier pauvre et les quais. Jimmy s'arrêta pour se repérer, puis montra une direction.

— Par là. Pressons. *Le Corbeau Royal* lève l'ancre à la marée de minuit.

Les deux garçons filèrent dans la nuit. Ils passèrent rapidement les bâtiments aveugles qui donnaient sur le front de mer. Du quai montaient des cris et des ordres indiquant qu'un navire s'apprêtait à partir.

— Il s'en va ! hurla Locklear.

Jimmy ne répondit pas et accéléra. Les deux écuyers arrivèrent au bout du quai au moment où on larguait la dernière amarre. D'un saut désespéré, ils se jetèrent sur les flancs du navire qui s'écartait du quai. Des mains rudes les tirèrent vers le haut ; quelques instants plus tard, les garçons étaient sur le pont.

— Qu'avons-nous là ? demanda une voix. (Aaron Cook apparut devant eux.) Eh bien, Jimmy les Mains Vives, tu avais donc tellement envie d'un voyage en mer que tu étais prêt à te rompre les os pour monter à bord ?

Jimmy sourit.

— Salut, Aaron. Il faut que je parle à Hull.

L'homme au visage grêlé fronça les sourcils.

— C'est le capitaine Hull quand on est à bord du *Corbeau Royal*, écuyer du prince ou pas. Je vais voir si le capitaine a un moment à vous accorder.

Les deux écuyers se retrouvèrent peu de temps après en présence du capitaine, qui les fixa de son œil unique au regard mauvais.

— Alors, on déserte ?

— Écoutez, Trevor, commença Jimmy qui se reprit immédiatement en voyant Cook froncer les sourcils à nouveau. Pardon, capitaine. Nous devons aller à Sarth. Et nous avons vu à

la capitainerie que vous commenciez ce soir votre patrouille vers le nord.

— Ah, tu crois peut-être que tu dois remonter la côte, Jimmy les Mains Vives, mais tu n'es pas assez gradé pour monter à bord de mon navire avec un simple mandat, et, de mandat, tu n'en as même pas. Malgré ce qu'il y a marqué sur la feuille – pour les espions, tu aurais dû t'en douter – je pars vers l'ouest : on a parlé d'esclavagistes de Durbin en embuscade là-bas, prêts à fondre sur les vaisseaux marchands du royaume. De toute façon, il y a toujours des galères de Queg dans cette région. Non, tu vas rentrer en ville avec le pilote du port dès qu'on sera passés en mer, à moins que tu n'aies une meilleure raison à me donner qu'un simple voyage à l'œil.

L'expression de l'ancien contrebandier montrait clairement que, même s'il éprouvait une certaine affection pour Jimmy, il ne dérouterait pas son navire pour de simples fadaises.

— Je peux vous parler en privé ?

Hull échangea un regard avec Cook, puis haussa les épaules. Jimmy passa cinq bonnes minutes à chuchoter à l'oreille du vieux capitaine. Puis soudain Hull éclata d'un rire joyeux.

— Je veux bien me saborder !

Il s'approcha d'Aaron Cook.

— Mets les gamins en bas. Dès qu'on sera sortis du port, je veux qu'on déploie toute la voilure. Nous faisons route pour Sarth.

Cook hésita une minute, puis se tourna vers un marin et lui donna l'ordre d'emmener les garçons en bas. Dès que le bateau fut sorti du port, le pilote reprit sa chaloupe et le second donna l'ordre à tous de grimper aux mâts, de mettre toutes voiles dehors et de faire cap vers le nord. Il jeta un regard à la poupe où se tenaient le capitaine et le timonier, mais Trevor Hull ne souriait qu'à lui-même.

Jimmy et Locklear attendaient, accoudés à la lisse. Quand leur chaloupe fut prête, ils montèrent à bord. Trevor Hull vint se placer à côté d'eux.

— Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas rester jusqu'à Sarth ?

Jimmy secoua la tête.

— Je préfère ne pas arriver à bord d'un vaisseau des douanes royales. Ça attirerait trop l'attention. En plus, je connais un village où on pourra acheter des chevaux. Enfin, il y a un bon coin à moins d'une journée de cheval où nous avons campé la dernière fois. On peut observer les gens qui passent. Ce sera plus facile pour les voir arriver.

— S'ils ne sont pas déjà passés.

— Ils n'ont qu'un jour d'avance et on a navigué la nuit alors qu'eux ont dû dormir. Nous sommes en avance.

— D'accord, les jeunes. Que Killian vous protège, elle qui dans ses meilleurs moments veille sur les marins et les téméraires, et Ban-ath aussi, qui fait la même chose pour les voleurs, les joueurs et les fous. (Sur un ton plus sérieux, il ajouta :) Prenez soin de vous, gamins.

Puis il fit signe d'abaisser la chaloupe.

Il faisait encore sombre, le soleil n'ayant pas encore percé le brouillard de la côte. La chaloupe prit la direction de la plage et les rameurs se mirent au travail. Ils avancèrent rapidement, puis la chaloupe racla le sable et Jimmy et Locklear se retrouvèrent sur le rivage.

Au début, l'aubergiste n'avait pas voulu vendre ses chevaux, mais le sérieux de Jimmy, son air autoritaire et la manière dont il portait l'épée, le tout combiné avec une bonne quantité d'or, finirent par le faire changer d'avis. Le temps que le soleil passe par-dessus les bois à l'est du village de Grand-Route, les deux garçons chevauchaient, leurs sacs pleins de provisions, sur la route entre Sarth et Questor-les-Terrasses.

À midi, ils étaient installés devant un rétrécissement de la route. À l'est, une pente couverte de broussailles empêchait quiconque de passer, tandis qu'à l'ouest, le terrain descendait en pente rude vers la plage. De leur position dominante, Jimmy et Locklear pouvaient voir n'importe quel voyageur arrivant de la route ou de la plage.

Ils firent un petit feu pour lutter contre l'humidité et s'installèrent pour attendre.

À deux reprises durant les trois jours qui suivirent, ils furent l'objet de menaces. La première fois, ils eurent affaire à une bande de bravaches désœuvrés, des gardes mercenaires faisant route au sud de Questor-les-Terrasses. Cependant, la détermination des deux jeunes gens et la probabilité de n'avoir rien à leur voler, sinon deux malheureux chevaux, découragea rapidement cette bande-là. L'un des brigands tenta de prendre un cheval, mais la vitesse à laquelle Jimmy maniait la rapière l'en dissuada. Ils partirent, préférant éviter de verser le sang pour un si maigre butin.

La seconde rencontre s'avéra bien plus dangereuse et les deux écuyers finirent côte à côte, les épées tirées, afin de protéger leurs montures de trois bandits à la mine patibulaire. Jimmy était persuadé que, si leurs adversaires avaient été plus nombreux, ils les auraient tués tous les deux, mais les hommes s'enfuirent en entendant des cavaliers approcher, une petite patrouille de la garnison de Questor-les-Terrasses.

Les soldats posèrent quelques questions à Jimmy et à Locklear et l'histoire que leur servirent les deux garçons passa sans problème. Ils se présentèrent comme les fils d'un petit châtelain qui devait les rejoindre bientôt ici même. Les garçons et leur père devaient reprendre ensuite leur route vers le sud, pour Krondor, afin de suivre la procession funéraire du prince. Le sergent qui dirigeait la patrouille leur souhaita bon voyage.

Plus tard dans l'après-midi, le quatrième jour, Jimmy aperçut trois cavaliers qui chevauchaient le long de la plage. Il les regarda un long moment, puis s'exclama :

— Ce sont eux !

Jimmy et Locklear montèrent rapidement en selle et descendirent la trouée dans la falaise qui donnait sur la plage. Ils firent halte, leurs montures renâclant dans le sable, et attendirent les cavaliers.

Quand ceux-ci les aperçurent, ils ralentirent, puis s'approchèrent avec méfiance. Sales et fatigués, ils portaient leurs armes et leur armure à la manière des mercenaires. Tous

arboraient une barbe, bien que celles des deux hommes aux cheveux sombres fussent tout juste naissantes. Le premier cavalier jura en reconnaissant les deux jeunes gens. Le deuxième secoua la tête d'un air incrédule.

Le troisième cavalier dépassa les deux autres et vint se placer devant les garçons.

— Comment avez-vous… ?

Locklear en resta bouche bée, muet de stupeur. Son ami lui avait révélé beaucoup de choses, mais c'était la seule dont il ne lui avait pas parlé. Jimmy sourit.

— C'est une sacrée histoire. Nous avons monté un petit camp là-haut sur la butte si vous voulez vous reposer, mais c'est au bord de la route.

L'homme gratta sa barbe de deux semaines.

— Ça ira très bien. Inutile de faire plus de chemin pour aujourd'hui.

Le sourire de Jimmy s'élargit.

— Je dois dire que vous êtes le cadavre le plus vivace que j'aie jamais vu, et pourtant j'en ai vu pas mal.

Arutha lui rendit son sourire. Il se tourna vers Laurie et Roald.

— Bien, laissons nos chevaux se reposer et allons écouter comment ces jeunes gredins nous ont démasqués.

Le feu semblait pétiller joyeusement alors que le soleil disparaissait sous l'océan. Ils étaient installés autour du foyer, à l'exception de Roald, qui se tenait debout et surveillait la route.

— C'est une somme de petits détails, expliqua Jimmy. Les princesses semblaient toutes les deux plus inquiètes que tristes. Quand on nous a écartés du cortège, j'ai commencé à soupçonner une entourloupe.

— C'est quelque chose que j'ai dit, ajouta Locklear.

Jimmy lui jeta un regard dur, pour lui signifier que c'était son histoire.

— Oui, en effet. Il a dit qu'on nous tenait à l'écart. Désormais, je sais pourquoi. J'aurais immédiatement tiqué sur le faux duc dans le carrosse. Et j'aurais su que Laurie était parti vers le Nord pour en finir avec Murmandamus.

— Raison pour laquelle nous t'avons tenu à l'écart, précisa l'intéressé.

— Enfin, c'était l'idée générale, ajouta Roald.

— Vous auriez pu me faire confiance, protesta Jimmy d'un ton blessé.

Arutha semblait partagé entre l'amusement et l'irritation.

— Ce n'était pas une question de confiance, Jimmy. Je n'ai pas voulu cela. Je ne souhaitais pas que tu viennes. Et maintenant, vous voilà tous les deux, ajouta-t-il avec un soupir amusé.

Locklear regarda Jimmy d'un air inquiet, mais le ton de ce dernier le rasséréna :

— Eh bien, même les princes font des erreurs de temps en temps. Rappelez-vous simplement dans quel genre de piège vous vous seriez jeté si je n'avais pas été là pour le flairer au Moraelin.

Arutha acquiesça, vaincu.

— Ainsi, tu savais qu'il y avait quelque chose de bizarre et puis tu as deviné que Laurie et Roald partaient vers le Nord, mais qu'est-ce qui t'a fait comprendre que j'étais encore en vie ?

Jimmy éclata de rire.

— Tout d'abord, on avait choisi l'étalon gris pour la procession, tandis que votre alezan manquait dans l'écurie. Je me souviens vous avoir entendu dire que vous n'aviez jamais aimé le gris.

— Il est trop inconstant, approuva Arutha. Quoi d'autre ?

— Ça m'est apparu quand on regardait passer le corps. Si on devait vous enterrer dans vos atours favoris, vous auriez porté vos bottes préférées. (Il désigna celles que portait le prince.) Mais on ne vous a mis que des chaussons aux pieds. C'est parce que les bottes que portait l'assassin au palais étaient maculées de vase et de sang. Il est probable que ceux qui ont habillé le corps en ont cherché une autre paire plutôt que de nettoyer les bottes de l'assassin et que, n'en trouvant pas, ou en tout cas qui lui allaient, ils lui ont simplement passé des chaussons. Quand j'ai vu cela, j'ai tout compris. Vous n'aviez pas fait brûler le corps de l'assassin, mais seulement son cœur. Nathan a dû le maintenir en état grâce à un sortilège.

— J'ignorais ce que j'allais en faire, mais je me suis dit que ça pourrait toujours servir. Et puis il y a eu cette tentative d'assassinat dans le temple. La dague de cet assassin n'était pas une mise en scène, reconnut-il en se grattant machinalement le torse, toutefois la blessure n'avait rien de grave.

— Tu parles ! Trois centimètres plus à droite et il aurait eu droit à de vraies funérailles, après tout, lança Laurie.

— Nous avons laissé la situation mijoter, la première nuit, Nathan, Gardan, Volney, Laurie et moi, tandis que nous préparions nos plans, poursuivit Arutha, imperturbable. J'ai décidé de faire le mort. Volney a retardé la procession funéraire le temps que la noblesse locale arrive afin de laisser à ma blessure le temps de guérir suffisamment et me permettre de monter à cheval. Je voulais pouvoir sortir de la ville sans que personne ne le remarque. Si Murmandamus me croit mort, il cessera de me chercher. Avec ceci, il ne pourra pas me localiser par magie, ajouta le prince en montrant le talisman que l'abbé d'Ishap lui avait donné. J'espère ainsi le faire agir prématurément.

— Comment êtes-vous arrivés ici, les gamins ? demanda Laurie. Vous ne pouviez pas nous devancer en passant par la route.

— J'ai demandé à Trevor Hull de nous amener, répondit Jimmy.

— Tu lui as dit la vérité ? s'inquiéta Arutha.

— À lui seulement. Même Cook n'est pas au courant que vous êtes en vie.

— Ça fait quand même trop pour un secret, marmonna Roald.

— Mais enfin, tous ceux qui savent sont des gens de confiance…, messire, protesta Locklear.

— Ce n'est pas la question, insista Laurie. Carline et Anita sont au courant, tout comme Gardan, Volney et Nathan. Mais même deLacy et Valdis ont été laissés dans l'ignorance. Le roi ne le saura pas tant que Carline ne le lui aura pas dit en privé quand le cortège arrivera à Rillanon. Seuls ceux-là le savent.

— Et Martin ? s'enquit Jimmy.

— Laurie lui a envoyé un message. Il doit nous retrouver à Ylith, répondit Arutha.

— C'est risqué.

— Très peu de gens seraient en mesure de comprendre ce message, précisa Laurie. Tout ce que j'ai écrit, c'est : « *Le Nordique*. Viens au plus vite. » Et j'ai signé « Arthur ». Il comprendra que personne ne doit savoir qu'Arutha est en vie.

Jimmy apprécia la chose.

— Nous sommes les seuls à savoir que *Le Nordique* est l'auberge d'Ylith où Martin a fait un match de lutte avec ce Longly.

— Qui est Arthur ? demanda Locklear.

— Son Altesse, expliqua Roald. C'est le nom qu'il a pris quand il est parti en voyage la dernière fois.

— Et c'est celui dont nous nous sommes servis quand je suis venu à Krondor avec Martin et Amos.

Jimmy devint pensif.

— C'est la seconde fois que nous partons vers le Nord et c'est la seconde fois que j'aimerais bien qu'Amos Trask soit avec nous.

— Eh bien, ce n'est pas le cas, répliqua Arutha. Allons nous coucher. Une longue chevauchée nous attend et je dois décider ce que je vais faire de ces deux jeunes brigands.

Jimmy s'enroula dans sa couverture, comme les autres, tandis que Roald assurait la première veille. Pour la première fois depuis des semaines, il sombra rapidement dans le sommeil, enfin soulagé de son chagrin.

Chapitre 7

MYSTÈRES

Ryath pénétra avec fracas dans des cieux familiers.

Elle survolait les forêts du royaume, lorsqu'elle envoya une pensée à Tomas :

— *Il faut que je chasse.*

En plein vol, elle préférait parler par télépathie, bien qu'elle parlât à voix haute quand elle était à terre.

Tomas regarda Pug derrière lui, qui répondit :

— L'île de Macros est loin. Presque à mille cinq cents kilomètres.

Tomas sourit.

— Nous pouvons y arriver plus vite que tu ne l'imagines.

— Jusqu'où Ryath peut-elle aller ?

— Elle peut faire le tour du monde sans jamais se poser, mais je pense qu'elle ne verrait pas l'intérêt de faire une telle chose. En revanche, nous n'avons pas atteint le dixième de sa vitesse, pour l'instant.

— Bien, répondit Pug. En ce cas, allons à l'île du Sorcier.

Tomas demanda au dragon encore un peu de patience. Ryath accepta à contrecœur. S'élevant plus haut dans les cieux bleus de Midkemia, elle suivit les directives de Pug, par-dessus les pics, puis vers la Triste Mer. En quelques puissants coups d'ailes, elle s'éleva pour trouver un ciel plus propice il la vitesse. Peu de temps après, la terre défilait à toute allure sous eux. Pug se demanda quelles étaient les limites du dragon. Il se déplaçait plus vite qu'un cheval au galop et semblait continuer à prendre de la vitesse. Il y avait quelque chose de magique dans la puissance de Ryath, car, à mesure qu'elle s'élevait, elle augmentait sa rapidité sans le moindre coup d'ailes. Elle accélérait sans cesse. La magie de Tomas les maintenait au

chaud tout en les protégeant du vent. Mais cela n'empêchait pas Pug d'avoir la tête bourdonnante d'excitation. Les forêts de la Côte sauvage laissèrent place aux pics des Tours grises, puis le dragon et ses cavaliers filèrent au-dessus des Cités libres du Natal, avant de survoler la Triste Mer, aux profondeurs sombres et bleutées. Sur ses reflets d'argent et de jade, les vaisseaux qui, l'été, commerçaient entre Queg et les Cités libres, semblaient à peine plus grands que des jouets d'enfants.

En passant au-dessus du royaume îlien de Queg, ils aperçurent la capitale et les villages, comme des maisons de poupée vues d'en haut. Loin au-dessous d'eux, des silhouettes ailées volaient en formation au-dessus de la côte. Le dragon émit un gloussement amusé.

— *Tu les connais, n'est-ce pas, seigneur du Nid d'Aigle ?*

— Ils ne sont plus ce qu'ils ont été, dit Tomas.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pug.

Tomas pointa un doigt vers le bas.

— Ce sont les descendants des aigles géants avec lesquels je chassais – avec lesquels Ashen-Shugar chassait – il y a des millénaires. Je les entraînais comme les hommes entraînent les faucons. Ces anciens oiseaux étaient intelligents, dans un certain sens.

— *Les hommes des îles les entraînent et les montent comme d'autres le font avec les chevaux. C'est une race perdue.*

Tomas sembla irrité.

— Comme beaucoup d'autres, ils ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

— *Certains d'entre nous ont grandi, Valheru*, répondit Ryath avec humour.

Pug ne dit rien. Il avait beau comprendre son ami, bien des choses en lui restaient mystérieuses. Tomas était unique au monde et son âme était chargée de fardeaux que nulle autre créature ne pouvait comprendre. Pug voyait vaguement pourquoi les descendants des aigles autrefois si glorieux d'Ashen-Shugar pouvaient peiner Tomas, mais il préféra ne rien dire. Quelle que fût sa peine, elle ne concernait que lui seul.

Peu de temps après, une nouvelle île fut en vue, toute petite par rapport à la terre de Queg, mais encore assez grande pour

abriter une population importante. Cependant, Pug savait que bien peu de gens avaient vécu en ces lieux, car c'était l'île du Sorcier, le foyer de Macros le Noir.

En survolant la côte nord-ouest de l'île, ils descendirent, passèrent une crête de collines basses, puis survolèrent un petit vallon.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Pug.

— Quoi ? demanda Tomas.

— Il y avait là un endroit… bizarre. Une maison avec des dépendances. C'est là que j'ai rencontré Macros. Kulgan, Gardan, Arutha et Meecham étaient là eux aussi.

Ils tournoyèrent au-dessus de grands arbres.

— Ces chênes et ces pins n'ont pas pu pousser ainsi en dix ans et cela ne fait guère plus de temps que tu as vu le sorcier pour la première fois, Pug. Ils ont l'air d'être là depuis longtemps.

— Encore un mystère de Macros. Prions, dans ce cas, pour que le château soit encore là.

Ryath passa une autre crête de collines, les amenant en vue du seul bâtiment visible de l'île, un château isolé. Ils virèrent au-dessus de la plage sur laquelle Pug et ses compagnons avaient débarqué la première fois, des années auparavant, puis le dragon descendit rapidement, pour se poser sur une piste qui grimpait au-dessus de la plage. Ryath souhaita bonne chance à ses compagnons et repartit dans les airs, prête à chasser.

— J'avais oublié ce que ça fait de monter un dragon, murmura Tomas en regardant Ryath disparaître dans l'azur. (Il regarda Pug d'un air pensif.) Quand tu m'as demandé de t'accompagner, j'avais peur d'éveiller des instincts encore en sommeil en moi. (Il se frappa la poitrine.) Je pensais que là, Ashen-Shugar n'attendait qu'un prétexte pour se relever et m'envahir à nouveau.

Pug scruta le visage de Tomas. Son ami masquait bien ses émotions, mais le magicien les voyait malgré tout, fortes et profondément ancrées en lui.

— Mais je sais maintenant qu'il n'y a plus de différence entre Ashen-Shugar et Tomas. Je suis les deux. (Il baissa les yeux un moment, rappelant, par son attitude, le jeune garçon

d'autrefois quand il s'excusait de ses bêtises auprès de sa mère.) J'ai l'impression d'y avoir à la fois perdu et gagné quelque chose.

Pug acquiesça.

— Nous ne serons plus jamais les garçons que nous avons été, Tomas. Nous avons dépassé nos rêves les plus fous. Mais les choses réellement importantes sont malgré tout rarement simples, ou faciles.

Tomas regarda vers le large.

— Je pensais à mes parents. La guerre est finie depuis longtemps et je ne suis même pas allé les voir. Je ne suis plus celui qu'ils ont connu.

Pug comprit.

— Ce sera dur pour eux, mais ils sont gentils et ils accepteront que tu aies changé. Ils voudront voir leur petit-fils.

Tomas soupira, puis rit, hésitant entre la tristesse et la joie.

— Calis n'est pas le petit-fils auquel ils auraient pu s'attendre, mais, moi aussi, je suis différent. Non, je n'ai pas peur de les revoir. (Il se retourna et regarda Pug.) Ce dont j'ai peur, c'est de ne jamais les revoir, avoua-t-il d'une voix douce.

Pug pensa à sa propre femme, Katala, et à tous les autres au port des Étoiles. Il ne put que prendre le bras de Tomas et le serrer un long moment. Malgré tous leurs pouvoirs, leurs talents sans égal au monde, ils restaient mortels. Plus encore que Tomas, Pug avait l'esprit agité de terribles soupçons et de craintes insondables. Le silence des Eldars pendant son entraînement, leur présence sur Kelewan et ce qu'il avait compris en étudiant auprès d'eux le poussaient à envisager des possibilités qu'il espérait sincèrement fausses. Il était parvenu à une conclusion qu'il refusait de dévoiler jusqu'à ce qu'il n'ait plus le choix.

— Viens, nous devons aller voir Gathis, déclara-t-il en écartant ses propres inquiétudes.

Ils se trouvaient en surplomb de la plage, à l'endroit où le chemin bifurquait. Pug savait que l'un d'eux menait au château et l'autre au petit vallon où s'était trouvée l'étrange maison avec ses dépendances que le sorcier avait appelée Villa Beata. Pug se disait aujourd'hui que lorsqu'ils étaient revenus demander

l'héritage de Macros, le cœur de la bibliothèque de l'académie du port des Étoiles, ils auraient dû visiter les lieux de fond en comble. Le fait que ces bâtiments eussent disparu, remplacés par des arbres en apparence anciens… c'était, comme il l'avait dit, l'un des multiples mystères qui entouraient Macros le Noir. Ils suivirent le chemin du château.

Celui-ci était bâti sur un entablement, séparé du reste de l'île par un profond ravin qui se précipitait dans l'océan. Le fracas des vagues déferlant dans l'étroit goulet sous leurs pieds monta vers eux lorsqu'ils traversèrent à pas lents le pont-levis baissé. Le château était fait d'une étrange pierre noire. Tout autour de la grande arche, au-dessus de la herse, étaient perchées de bizarres créatures de pierre qui regardèrent de leurs yeux de marbre Pug et Tomas passer sous leurs serres. L'extérieur du château ressemblait beaucoup au souvenir qu'en avait gardé Pug, mais quand ils pénétrèrent dans la cour, il découvrit que tout le reste avait changé.

Lors de sa dernière visite, la cour et le château étaient propres, pourtant à présent les mauvaises herbes poussaient entre les pierres fendillées des fondations et la cour était couverte de fientes d'oiseau. Ils s'avancèrent rapidement vers les grandes portes entrebâillées du donjon central. Ils les ouvrirent en grand, faisant grincer les gonds rouillés. Pug guida son ami dans le grand couloir et monta les marches de la tour, pour arriver finalement devant l'antre de Macros. La dernière fois, Pug avait dû utiliser un sortilège et donner une réponse en tsurani pour ouvrir la porte, mais cette fois une simple poussée suffit. La pièce était vide.

Pug se retourna. En compagnie de Tomas, il descendit les marches à toute vitesse, jusqu'à la grande salle du château.

— Hé ho, du château ! s'écria le magicien, furieux.

Sa voix résonna contre les murs de pierre.

— Il semble que tout le monde soit parti, fit remarquer Tomas.

— Je ne comprends pas. Quand nous avons discuté la dernière fois, Gathis a dit qu'il resterait ici, qu'il attendrait le retour de Macros et garderait sa maison en ordre. Je ne l'ai pas

beaucoup connu, mais j'aurais mis ma main au feu qu'il entretiendrait le château…

— Jusqu'à ce qu'il n'en soit plus capable, le coupa Tomas. Peut-être quelqu'un a-t-il visité l'île. Des pirates ou des marins de Queg ?

— Ou des agents de Murmandamus ? (Les épaules de Pug s'affaissèrent.) J'espérais que, grâce à Gathis, nous pourrions découvrir un indice sur l'endroit où chercher Macros. (Pug regarda autour d'eux et découvrit un banc de pierre contre le mur. Il s'assit et poursuivit.) Nous ne savons même pas si Macros vit encore. Comment le retrouver ?

Tomas se tenait debout devant son ami, tel un géant. Il posa une de ses bottes sur le banc et se pencha en avant, appuyant ses bras croisés sur son genou.

— Il est possible aussi que ce château soit désert parce que Macros est déjà revenu et reparti.

Pug releva la tête.

— Peut-être. Il existe un sortilège… un sortilège de magie mineure.

— Le peu que je connais de ce genre de choses…

— J'ai appris de nombreuses choses en Elvardein. Laisse-moi essayer.

Le magicien ferma les yeux et tenta une incantation, d'une voix rendue lente et faible par l'effort qu'il devait fournir pour mener son esprit sur une voie qui lui restait encore étrangère. Soudain, ses yeux s'ouvrirent.

— Un sortilège recouvre le château. Quelque chose ne va pas au niveau des pierres.

Tomas regarda Pug, une question muette dans les yeux. Son ami se leva et toucha les pierres.

— J'ai employé un sortilège qui aurait dû me permettre de tirer des informations des murs. Tout ce qui se passe près d'un objet laisse de faibles traces, correspondant aux énergies qui le touchent. Quand on sait comment faire, on peut les lire comme toi ou moi savons lire une inscription. C'est difficile, mais c'est possible. Seulement ces pierres ne dévoilent rien, comme si nul être vivant n'était jamais entré dans cette salle. (Soudain, Pug se tourna vers la porte.) Viens ! ordonna-t-il.

Tomas suivit Pug dans la cour. Le magicien s'immobilisa au centre et leva les mains au-dessus de sa tête. Tomas sentit l'énergie s'amasser autour d'eux alors que Pug rassemblait de la puissance. Puis le magicien ferma les yeux et prononça quelques mots rapides dans une langue qui parut à Tomas à la fois étrange et familière. Enfin, Pug ouvrit les yeux et s'exclama :

— Que la vérité soit révélée !

Tomas sentit sa vue se brouiller tout autour de lui, les vagues s'étendant en cercles concentriques autour de Pug comme des ridules dans une mare. L'air lui-même semblait distordu et, là où la vague passait sur le château abandonné, la cour et les bâtiments se révélaient soigneusement entretenus. Le cercle s'élargit rapidement, dissipant l'illusion. Soudain Tomas découvrit qu'ils se trouvaient en réalité dans une cour en bon état. Non loin d'eux, une étrange créature portait un fagot de bois. Elle se figea, la surprise se peignant sur son visage inhumain, et lâcha son fagot.

Tomas avait commencé à tirer l'épée, mais Pug posa sur son bras une main apaisante.

— Non.

— Mais c'est un troll des montagnes !

— Gathis nous avait prévenus que Macros employait de nombreux serviteurs et qu'il jugeait chacun à ses mérites uniquement.

La créature aux larges épaules et aux dents impressionnantes qui lui conféraient un aspect pour le moins inquiétant, se retourna, ahurie, et partit en courant, le dos courbé comme un singe, en direction d'une porte qui donnait sur le mur extérieur. Une autre créature, différente de toutes celles que les deux hommes avaient pu voir sur ce monde, sortit de l'écurie et s'immobilisa. Elle mesurait moins d'un mètre, avait un museau semblable à celui d'un ours et une fourrure rousse. Voyant les deux humains, elle posa son balai et recula lentement vers les portes de l'écurie. Pug la regarda disparaître, puis mit ses mains en coupe et cria :

— Gathis !

Presque instantanément, les portes de la grande salle s'ouvrirent et une créature ressemblant à un gobelin apparut.

Plus grande que les représentants de cette espèce, elle avait leurs épaisses arcades sourcilières et leur gros nez, mais son visage avait quelque chose de plus noble, ses mouvements quelque chose de plus gracieux. Vêtue d'un gilet et d'un pantalon bleus, avec un pourpoint jaune et des bottes noires, elle descendit les marches d'un pas pressé et s'inclina devant les deux hommes.

— Bienvenue, maître Pug, dit-elle d'une voix légèrement sifflante. (Elle regarda Tomas.) Ce monsieur doit être maître Tomas ?

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Nous cherchons votre maître.

Gathis sembla très attristé.

— Cela risque d'être quelque peu problématique, maître Pug. Pour ce que je puis en dire, Macros n'existe plus.

Pug prit une gorgée de vin. Gathis les avait conduits à des appartements où on leur avait servi des rafraîchissements. L'intendant du château avait refusé de s'asseoir, se tenant en face des deux hommes, qui l'écoutèrent raconter son histoire.

— Comme je vous l'ai dit la dernière fois que nous nous sommes vus, maître Pug, entre le Noir et moi-même, il y a comme un lien. Je peux ressentir son… état ? Je sentais plus ou moins qu'il était toujours là, quelque part. Mais, environ un mois après votre départ, je me suis réveillé une nuit, sentant soudain l'absence de ce… contact. C'était très déroutant.

— Alors Macros est mort, dit Tomas.

Gathis soupira, d'une manière très humaine.

— Je le crains. Si ce n'est pas le cas, il est dans un lieu si étrange et si lointain que ça ne change pas grand-chose.

Pug réfléchit en silence, tandis que Tomas demandait :

— Alors qui a créé cette illusion ?

— Mon maître. Je l'ai activée dès que vous et vos compagnons avez quitté le château après votre dernière visite. Sans sa présence pour assurer notre sécurité, Macros le Noir se sentait obligé de nous accorder un moyen de protection. Par deux fois déjà, des pirates plus téméraires que les autres ont ratissé l'île dans l'espoir de trouver un butin. Ils n'ont rien vu.

La tête de Pug se releva soudain.

— Mais alors, la villa existe encore ?

— Oui, maître Pug. Elle aussi est cachée par l'illusion. (Gathis semblait perturbé.) Je dois vous avouer que bien que je ne sois pas un expert en de telles affaires, je ne vous aurais pas cru capable de dissiper une telle illusion. (Il soupira de nouveau.) Maintenant, je m'inquiète de son absence, quand vous partirez.

Pug balaya la remarque d'un geste.

— Je la rétablirai avant que nous partions. (Quelque chose ne cessait de tourner dans un coin de son esprit, l'image de Macros qui lui parlait dans la villa.) Quand j'ai demandé à Macros s'il vivait dans la villa, il m'a répondu : « Non, mais je l'ai fait, il y a longtemps. » (Le magicien regarda Gathis.) Avait-il dans la villa une pièce pour travailler, comme celle dont il disposait dans la tour ?

— Oui, il y a des siècles de cela, avant que je ne vienne en ces lieux.

Pug se leva.

— Alors nous devons aller voir, maintenant.

Gathis les précéda sur le chemin qui conduisait au vallon.

Les toits de tuiles rouges étaient exactement comme Pug s'en souvenait.

— C'est étrange, comme endroit, pour sûr, fit remarquer Tomas, bien que cela semble plutôt plaisant. Si le temps était plus clément, ce pourrait être un endroit assez confortable pour y vivre.

— C'était ce que mon maître pensait, avant, répondit Gathis. Mais une fois, il est parti très longtemps, à ce qu'il m'a dit. Quand il est revenu, la villa était déserte. Ceux qui y avaient vécu avec lui étaient partis sans laisser d'explications. Au début, il a recherché ses compagnons, mais il a rapidement fini par désespérer de jamais savoir ce qui avait pu leur arriver. Puis il a commencé à craindre pour ses livres et ses ouvrages, tout comme pour la vie de ses serviteurs. Alors il a envisagé de s'installer ici, et il a donc construit le château. Et pris d'autres mesures, ajouta-t-il avec un ricanement.

— La légende de Macros le Noir.

— La peur de la magie maléfique est parfois plus efficace que les murs les plus épais, maître Pug. Ça n'a pas été facile : envelopper cette île plutôt ensoleillée de nuages inquiétants et faire en sorte que cette lumière bleue infernale se mette à clignoter dès qu'un vaisseau approchait, ça avait ses inconvénients.

Ils entrèrent dans la cour de la villa, entourée d'un simple muret. Pug s'arrêta devant la fontaine aux trois dauphins dressés sur leur piédestal et la contempla.

— J'ai créé ma mosaïque de téléportation d'après cette image.

Gathis les guida vers le bâtiment central et soudain Pug comprit. À l'exception des chemins de gravier entre les bâtiments et des toits qui les protégeaient, cette villa était la réplique parfaite de sa propre maison sur Kelewan, par la taille comme par la disposition de chaque bâtiment. La structure en était identique. Pug s'arrêta, visiblement troublé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tomas.

— Manifestement, Macros a touché à des choses bien plus subtiles que nous le croyions. J'ai construit ma maison sur Kelewan à l'image de la sienne sans même le savoir. Je n'avais aucune raison de faire une telle chose, j'avais simplement l'impression que c'était comme cela qu'il fallait la construire. Maintenant, je me dis que je ne devais pas avoir vraiment le choix. Viens, je vais te montrer où se trouve la pièce en question.

Il guida sans faillir Tomas et Gathis à l'endroit qui correspondait à son propre bureau. Au lieu de la porte coulissante en papier huilé tendu sur un cadre de bois se trouvait un simple panneau de bois, mais Gathis l'engagea à poursuivre.

Pug ouvrit la porte et entra. La pièce avait la même taille et la même forme, même si un bureau et une chaise couverts de poussière remplaçaient la table basse et ses coussins. Le magicien éclata de rire et secoua la tête d'un air à la fois admiratif et étonné.

— Ce sorcier avait plus d'un tour dans son sac. (Il se dirigea vers la cheminée et poussa l'une des pierres, révélant une petite

cache.) J'avais fait construire cela dans ma propre cheminée, sans jamais comprendre pourquoi. Je n'avais aucune raison de m'en servir.

Ils y trouvèrent un rouleau de parchemin. Pug le prit et l'inspecta. Le parchemin était juste noué d'un ruban, sans le moindre sceau.

Il le déroula et le lut, son visage s'animant au fil de sa lecture.

— Oh, le renard ! s'exclama-t-il. (Il regarda Tomas et Gathis et leur expliqua :) C'est écrit en tsurani. En admettant que le sortilège d'illusion ait été dissipé et que quelqu'un soit venu dans cette pièce, s'il avait découvert la cache et le parchemin, il n'aurait eu pratiquement aucune chance de pouvoir le lire. (Il reprit le parchemin et commença à lire à haute voix :) « Pug, si tu lis ceci, je suis probablement mort. Et si ce n'est pas le cas, je suis quelque part par-delà les frontières normales de l'espace et du temps. Quoi qu'il en soit, je ne puis t'offrir l'aide que tu recherches. Tu as découvert en partie quelle est la nature de l'Ennemi et tu sais qu'il met en péril tant Midkemia que Kelewan. Cherche-moi d'abord au Séjour des Morts. Si je ne m'y trouve pas, tu sauras que je suis en vie. Si c'est le cas, je serai captif en un lieu difficile à découvrir. Tu devras alors choisir entre chercher à en savoir plus par toi-même sur l'Ennemi, entreprise extrêmement dangereuse, mais qui pourrait réussir, ou tenter de me retrouver. Quoi que tu fasses, sache que je te souhaite la bénédiction des dieux. Macros. »

Pug reposa le parchemin.

— J'avais espéré en apprendre plus.

— Mon maître était un homme de pouvoir, admit Gathis, mais même lui avait ses limites. Comme il l'a dit dans la dernière missive qu'il vous a adressée, il ne pouvait percer le voile du temps au-delà du moment où il aurait pénétré la Faille avec vous. À partir de là, l'avenir lui était opaque, tout comme aux mortels. Il ne pouvait guère que spéculer.

— Alors, nous devons nous rendre au Séjour des Morts, conclut Tomas.

— Mais où le trouver ? soupira Pug.

— Attendez, intervint Gathis. Au-delà de la Mer sans Fin se trouve le continent sud, que les hommes appellent Novindus. Il y a là-bas une chaîne de montagnes qui va du nord au sud, qu'on appelle dans la langue de ses habitants le *Ratn'gari*, ce qui signifie « le Pavillon des dieux ». Au sommet des deux plus hauts pics, les Piliers des Cieux, se trouve la Cité Céleste, ou, comme le disent les hommes, le Séjour des Dieux. Sous ces pics, dans les contreforts, se trouve Nécropolis, la Cité des Dieux Morts. Le temple le plus élevé, celui qui est adossé à la base des montagnes, honore les quatre dieux perdus. Là, vous trouverez un tunnel qui s'enfonce au cœur des montagnes Célestes. Ce tunnel mène au Séjour des Morts.

Pug réfléchit.

— Nous allons dormir ici cette nuit, puis nous rappellerons Ryath et traverserons la Mer sans Fin.

Tomas se retourna sans dire un mot et prit la route pour rentrer au château de Macros. Il n'y eut pas de discussion. Ils n'avaient pas le choix. Le sorcier avait été on ne peut plus clair.

Ryath vira sur l'aile. Des heures durant, ils avaient survolé plus vite que Pug ne l'aurait cru possible les flots agités de la Mer sans Fin, un vaste océan que l'on croyait infranchissable. Cependant le dragon n'avait pas hésité un instant quand ils lui avaient annoncé leur destination. Et voilà que, au bout de quelques heures, ils volaient au-dessus d'un continent, de l'autre côté du monde. Ils avaient suivi un cap d'est en ouest tout en passant par l'hémisphère Sud, ce qui leur avait permis de gagner quelques heures de jour. Tard dans l'après-midi, ils avaient aperçu le continent sud, Novindus, et traversé un grand désert de sable, bordé de hautes falaises qui couraient sur des centaines de kilomètres le long de la côte. Quiconque abordant ce continent par la côte nord serait confronté à une dangereuse escalade et plusieurs jours de marche dans les sables avant de trouver de l'eau potable.

Puis le dragon passa au-dessus de prairies verdoyantes. Loin en dessous, ils distinguèrent des centaines d'étranges chariots entourés de troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux qui migraient du nord vers le sud. Un peuple nomade,

une nation de bergers, suivait les traces de ses ancêtres sans remarquer le dragon qui le survolait.

Puis ils aperçurent la première ville. Un puissant fleuve, qui rappela à Pug le Gagajin sur Kelewan, coupait la plaine. Sur la rive sud, se trouvait une cité autour de laquelle s'étendaient des champs à perte de vue. Loin au sud-ouest, une chaîne de montagnes s'élevait dans la brume vespérale : le Pavillon des dieux.

Ryath commença à descendre. Elle approcha rapidement du centre de la chaîne, marqué par deux pics qui dominaient très nettement les autres et disparaissaient dans les nuages, les Piliers des Cieux. D'épaisses forêts au pied des montagnes dissimulaient tout ce qui avait pu s'installer là. Le dragon profita des dernières lueurs du jour pour chercher une clairière où se poser.

— Je vais chasser, annonça Ryath quand les deux hommes eurent mis pied à terre. Quand j'aurai fini, je dormirai. Il va falloir que je me repose un moment.

Tomas sourit.

— Nous n'aurons plus besoin de toi avant la fin de ce voyage. De là où nous allons, nous pourrions fort bien ne pas revenir et tu aurais du mal à nous retrouver.

Le dragon projeta une pensée amusée à cette dernière remarque :

— *Tu as quelque peu perdu le sens des choses, Valheru. Sinon, tu te souviendrais qu'il n'est point de lieu dans l'espace que je ne puisse atteindre, pour peu que j'aie une bonne raison de le faire.*

— Ce lieu existe au-delà de ce que tu saurais atteindre, Ryath. Nous allons pénétrer dans le Séjour des Morts.

— Alors, en effet tu seras au-delà de ma portée, Tomas. Mais si jamais toi et ton ami survivez à ce voyage et que vous rentrez dans le monde des vivants, tu n'auras qu'à m'appeler et je répondrai. Bonne chasse, Valheru. C'est en tout cas ce que moi je vais faire.

Le dragon femelle se dressa, étendit ses ailes, puis bondit. D'un violent coup d'ailes, elle partit dans le ciel obscur.

— Elle est fatiguée, fit remarquer Tomas. Les dragons chassent habituellement du gibier sauvage, mais je crois bien que demain il manquera une vache ou quelques moutons à un fermier de la région. Ryath va dormir des jours, avec le ventre plein.

Pug scruta autour de lui les ombres qui s'épaississaient.

— Dans notre hâte, nous avons oublié de prendre des provisions.

Tomas s'assit au bord d'un ravin.

— De telles choses n'arrivaient jamais dans les sagas de notre jeunesse. (Pug regarda son ami d'un air interrogateur et Tomas ajouta :) Tu te souviens des bois près de Crydee quand on était gamins ? (Son visage s'anima.) Dans toutes nos histoires de gamins, nous vainquions nos ennemis juste à temps pour rentrer dîner.

Pug s'assit à côté de son ami. Il eut un petit rire.

— Je m'en souviens. Tu jouais toujours le héros qui tombait dans une grande bataille tragique, faisant un dernier adieu à ses loyaux compagnons.

La voix de Tomas se fit plus pensive :

— Sauf que cette fois, nous n'allons pas juste nous relever et rentrer à la cuisine de maman prendre un bon repas chaud après nous être fait tuer.

Il y eut un long silence.

— Enfin, conclut Pug, autant nous installer du mieux possible. Cet endroit en vaut un autre en attendant l'aube. Je soupçonne Nécropolis d'être couverte de végétation, sinon nous l'aurions vue d'en haut. Nous la trouverons plus aisément demain. De plus, Ryath n'est pas la seule à être fatiguée, ajouta-t-il avec un faible sourire.

— Dors si tu en as besoin. (Tomas scruta les broussailles.) J'ai appris à ne pas avoir besoin de sommeil quand ça m'arrange.

Quelque chose dans son attitude fit se retourner Pug : des mouvements dans le noir.

Un rugissement retentit soudain derrière eux dans la forêt. Le silence de la clairière fut troublé par quelque chose ou quelqu'un qui bondit hors des bois sur le dos de Tomas.

L'espèce de cri ou de rugissement provoqua une douzaine de réponses. Pug se releva d'un bond alors que Tomas vacillait sous l'impact de la chose. Mi-homme, mi-bête, elle devait être à peu près de la même taille que le guerrier, mais elle était douée d'une force surhumaine. Elle ne parvint pourtant pas à faire tomber Tomas, qui ramena sa main dans son dos pour l'empoigner par la fourrure. Il tira d'un coup sec et la projeta par-dessus sa tête comme il l'aurait fait d'un enfant, l'envoyant voler droit dans une autre créature qui se précipitait sur lui.

Pug frappa dans ses mains et le tonnerre gronda autour de lui dans la clairière, si assourdissant que les bêtes les plus proches hésitèrent un instant. Une lumière aveuglante jaillit des mains levées de Pug et les bêtes qui cernaient les deux hommes s'immobilisèrent.

Elles ressemblaient à des tigres, mais avec des corps d'hommes.

Leur tête était orange striée de noir, tout comme leurs bras et leurs jambes. Ces êtres portaient une cuirasse de métal bleu et des pantalons qui s'arrêtaient à mi-cuisses, taillés dans une sorte de tissu bleu-noir. Tous portaient une épée courte et un couteau à la ceinture.

Aveuglés par la magie de Pug, ils restaient accroupis, prêts à bondir. Rapidement, le mage lança un autre sort et les hommes-tigres s'effondrèrent. Pug tituba un instant et inspira bruyamment en s'asseyant au bord du ravin.

— C'était presque trop. Lancer un sort de sommeil sur autant de créatures…

Tomas semblait ne l'écouter qu'à moitié. Il avait l'épée sortie et le bouclier levé.

— Il y en a d'autres dans les bois.

Pug se secoua et se releva. Tout autour, dans la forêt, des mouvements faisaient bruisser les feuillages comme une brise légère, mais il n'y avait pas de vent cette nuit-là. Puis, d'un seul coup, une douzaine de silhouettes se matérialisèrent dans les ombres, toutes semblables aux créatures tombées. Dans une langue gutturale où les mots roulaient bizarrement, l'un d'eux ordonna :

— Baissez vos armes, humains. Vous êtes cernés.

Les autres, accroupis, paraissaient prêts à bondir comme les grands félins auxquels ils ressemblaient tant.

Tomas fixa Pug, qui opina du chef. Le guerrier laissa l'un des hommes-tigres le désarmer. Le chef des hommes-tigres fit un signe vers eux.

— Ligotez-les !

Tomas se laissa attacher, tout comme Pug. Le chef s'adressa à eux :

— Vous avez tué beaucoup de mes soldats.

— Ils sont juste endormis, répondit le magicien.

L'un des guerriers-tigres mit un genou à terre et examina l'une des créatures tombées.

— Tuan, c'est vrai !

Celui qu'on venait d'appeler Tuan examina Pug de plus près.

— Tu es un magicien, semble-t-il, et pourtant tu te laisses capturer facilement. Pourquoi ?

— La curiosité. Nous n'avons aucun désir de vous faire du mal.

Les hommes-tigres autour d'eux émirent une sorte de rire, ou quelque chose dans le genre. Alors Tomas écarta simplement ses poignets l'un de l'autre. Les liens cédèrent instantanément. Il tendit la main vers le guerrier qui tenait son épée d'or et l'arme s'échappa des griffes de la créature étonnée pour revenir à son porteur. Le rire s'étrangla dans les gorges félines.

Surpris et furieux, Tuan grogna et recourba les doigts, faisant jaillir ses griffes, avant de porter un coup au visage de Pug. Celui-ci leva immédiatement la main et un petit globe de lumière jaillit de sa paume. Les griffes de la créature rebondirent contre cette lumière comme sur de l'acier.

Les créatures qui les encerclaient se jetèrent à nouveau sur eux et deux d'entre elles attrapèrent Tomas par-derrière. Il les jeta par terre avec aisance et attrapa celui qu'elles appelaient Tuan par la peau du cou. Le chef mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, mais Tomas le souleva sans effort. Comme tout félin pris ainsi, il pendouillait sans rien pouvoir faire.

— Arrêtez ou celui-ci mourra ! prévint Tomas.

Les créatures hésitèrent. Puis l'un des guerriers-tigres mit un genou à terre. Les autres suivirent son exemple. Tomas relâcha Tuan en le laissant tomber. Le chef des hommes-tigres se ramassa souplement sur ses pieds et se retourna.

— Quel genre de créatures êtes-vous ?

— Je suis Tomas, qui s'appelait autrefois Ashen-Shugar, seigneur du Nid d'Aigle. Je suis un Valheru.

À ces mots, les hommes-tigres émirent des sortes de miaulements, hésitant entre le grognement et le gémissement.

— Un Ancien ! répétèrent-ils à plusieurs reprises.

Ils se blottirent les uns contre les autres, pris d'une terreur abjecte.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire et qui sont ces créatures ? s'étonna Pug.

— Ils ont peur de moi, car je suis pour eux une légende incarnée. Ce sont les créatures de Draken-Korin. (Comme Pug ne semblait pas comprendre, Tomas ajouta :) Un Valheru. C'était le seigneur des Tigres et il a élevé ces créatures pour qu'elles gardent son palais. (Il regarda autour de lui.) J'imagine qu'il doit se trouver dans l'une des cavernes de ces forêts. (Il s'adressa à Tuan :) Faites-vous la guerre aux hommes ?

— Nous faisons la guerre à tous ceux qui envahissent nos forêts, Ancien, grogna Tuan, toujours accroupi. C'est notre terre, vous devriez le savoir. C'est vous qui avez fait de nous un peuple libre.

Tomas fronça les sourcils, puis ouvrit grand les yeux.

— Je… Je me souviens. (Son visage devint un peu plus pâle.) Je croyais m'être souvenu de tous ces jours…, expliqua-t-il à Pug.

— Nous vous prenions pour de simples hommes, dit Tuan. Le Rana de Maharta fait la guerre au roi-prêtre de Lanada. Ses éléphants de guerre sont les maîtres des plaines, mais les forêts sont toujours nôtres. Cette année, il s'est allié au chef suprême de la Cité du fleuve Serpent, qui lui a prêté des soldats que le Rana envoie contre nous. Alors nous tuons tous ceux qui viennent ici, les nains, les gobelins ou les hommes-serpents.

— Les Pantathians ! s'exclama Pug.

— Les hommes les appellent comme ça, oui, confirma Tuan. La terre des Serpents se trouve quelque part au sud, mais parfois, ils montent vers le nord pour semer le chaos. Nous ne sommes pas tendres avec eux. (Il s'adressa à Tomas.) Êtes-vous venu pour nous asservir de nouveau, Ancien ?

Tomas sortit de sa rêverie.

— Non, ces jours ont à jamais disparu. Nous cherchons le Séjour des Morts, dans la Cité des Dieux Morts. Menez-nous là-bas.

Tuan renvoya ses guerriers d'un geste.

— Je vais vous guider.

Il parla aux autres dans sa langue gutturale, faite de grognements. Quelques instants plus tard, les hommes-tigres disparurent sous les frondaisons ténébreuses de la forêt.

— Venez, la route est longue, ajouta-t-il quand ils furent tous partis.

Tuan les fit marcher toute la nuit. Au cours du voyage, Pug lui posa de nombreuses questions. Au début, l'homme-tigre était réticent à répondre, mais Tomas lui fit comprendre qu'il devait coopérer et le chef des hommes-tigres finit par obtempérer. Le peuple des Tigres vivait dans une petite ville à l'est de l'endroit où le dragon s'était posé. Les dragons avaient longtemps été haïs des tigres, car ils dévastaient leurs troupeaux. Voyant Ryath tourner au-dessus de la forêt, ils avaient envoyé une patrouille tout entière au cas où il aurait fallu la chasser de leurs terres.

Leur ville n'avait pas de nom, ils l'appelaient juste la Cité des Tigres. Nul homme n'avait jamais survécu après l'avoir vue car les hommes-tigres tuaient tous les envahisseurs. Tuan semblait éprouver une grande méfiance envers les hommes.

— Nous étions là avant eux, répondit-il simplement quand on lui demanda pourquoi. Ils nous ont pris nos Forêts de l'Est. Nous leur avons résisté. Il y a toujours eu la guerre entre nos deux peuples.

Sur les Pantathians, Tuan ne savait pas grand-chose, sinon qu'ils méritaient d'être exécutés à vue. Quand Pug demanda comment les hommes-tigres étaient nés ou de quelle manière Tomas les avait libérés, il ne reçut que le silence pour réponse.

Comme Tomas paraissait aussi réticent que le chef des hommes-tigres, Pug n'insista pas.

Ils escaladèrent les collines boisées sous les Piliers des Cieux et atteignirent une passe encaissée. Tuan fit halte. À l'est, l'aube envahissait le ciel de ses doigts de brume grise.

— Là vivent les dieux, déclara-t-il.

Ils levèrent les yeux. Les sommets se teintaient de l'or des premiers rayons du soleil. Des nuages blancs drapaient les Piliers des Cieux de brumes étincelantes qui réfléchissaient la lumière en scintillements de blanc et d'argent.

— Quelle est la hauteur de ces pics ? s'enquit Pug.

— Nul ne le sait. Aucun mortel n'en est jamais revenu. Nous laissons passer les pèlerins sans les attaquer, tant qu'ils restent au sud de nos frontières. Ceux qui grimpent ne reviennent pas. Les dieux sont jaloux de leur vie privée. Venez.

Il les mena dans la passe, qui descendait et se changeait en ravin.

— De l'autre côté de cette passe, le ravin s'élargit et donne sur un large plateau au pied des montagnes. Là se trouve la Cité des Dieux Morts. Elle est maintenant envahie d'arbres et de plantes grimpantes. Dans la ville, il y a un grand temple dédié aux dieux oubliés. Par-delà est située la demeure des disparus. Je n'irai pas plus loin, Ancien. Toi et ton magicien pouvez peut-être survivre, mais, pour les mortels, c'est un voyage sans retour. Entrer dans le Séjour des Morts, c'est quitter les terres de la vie.

— Nous n'avons plus besoin de toi. Repars en paix.

— Bonne chasse, Ancien.

Puis Tuan partit rapidement, par bonds successifs.

Sans rien dire, Tomas et Pug entrèrent dans le ravin.

Ils traversèrent lentement la place. Pug prit mentalement note de chacune des merveilles de cette ville. Des bâtiments aux formes les plus étranges – hexagonale, pentagonale, rhomboïdale, pyramidale – étaient disposés dans un parfait chaos, qui pourtant semblait avoir un sens caché. Mais les visiteurs n'étaient pas en mesure de comprendre leur véritable usage. Des obélisques aux formes improbables et de grandes

colonnes de jais et d'ivoire gravées de runes inconnues de Pug s'élevaient aux quatre coins de la place. C'était bien une ville, mais différente de toutes les autres, car on n'y trouvait ni marché, ni écuries, ni tavernes, ni même la moindre hutte pour abriter un homme. Car où qu'ils aillent, seules des tombes se trouvaient là. Et sur chacune d'elles était inscrit un seul et unique nom.

— Qui a bâti cet endroit ? s'étonna Pug à haute voix.

— Les dieux, répondit Tomas.

Le magicien se tourna vers son compagnon et put voir que ses mots n'avaient rien d'une plaisanterie.

— Comment cela se peut-il ?

Tomas haussa les épaules.

— Même pour des gens comme nous, certaines choses seront toujours un mystère. Quelque chose, ou quelqu'un, a bien construit ces tombes. (Il désigna l'un des bâtiments les plus grands près de la place.) Celui-ci porte le nom d'Isanda. (Tomas semblait perdu dans ses souvenirs.) Quand les miens se sont élevés contre les dieux, je suis resté à l'écart.

Pug ne manqua pas de remarquer qu'il parlait bien des siens, alors qu'auparavant, il parlait d'Ashen-Shugar comme d'un autre être. Tomas poursuivit :

— Les dieux étaient jeunes alors, leurs pouvoirs encore naissants, tandis que les Valherus étaient anciens. C'était la fin d'un ordre ancien et la naissance d'un nouveau. Des cent dieux qui furent façonnés par Ishap, seuls seize survécurent, les Douze Dieux Inférieurs et les Quatre Dieux Supérieurs. Les autres reposent là. (Il désigna à nouveau le bâtiment.) Isanda était la déesse de la Danse. (Il regarda autour de lui, lentement.) C'était au temps des guerres du Chaos.

Tomas s'écarta de son ami, hésitant visiblement à en dire plus. Sur un autre bâtiment était inscrit le nom de Tith-Onanka.

— Et ceci ? demanda Pug.

Tomas répondit à voix basse, tout en continuant d'avancer.

— Le Joyeux Guerrier et le Grand Général furent tous deux blessés à mort, mais en combinant leurs essences, ils purent survivre en partie, formant un être nouveau, Tith-Onanka, le

dieu guerrier aux deux visages. Ici gît ce qui n'a pas survécu d'eux.

— Chaque fois que je pense avoir vu une merveille sans pareille… elle me montre combien je ne suis rien, fit remarquer Pug tout bas.

Au bout d'un long silence, pendant lequel ils croisèrent plusieurs dizaines de bâtiments où s'inscrivaient des noms que Pug ne connaissait pas, celui-ci demanda :

— Comment se fait-il que des immortels meurent, Tomas ?

Son ami répondit sans se retourner :

Rien n'existe éternellement, Pug. (Puis il regarda le magicien, qui vit une étrange lueur briller dans les yeux de son ami, comme lorsque Tomas était prêt au combat.) Rien. L'immortalité, le pouvoir, la domination, tout cela n'est qu'illusion. Tu ne vois donc pas ? Nous ne sommes que des pions dans un jeu que nul ne saurait pleinement comprendre.

Pug laissa courir son regard sur la ville, dont les étranges bâtiments étaient recouverts de lianes.

— C'est ce qui me fait sentir combien je suis petit.

— Maintenant, nous devons retrouver une personne qui comprendra peut-être quel est ce jeu : Macros.

Tomas désigna un édifice gigantesque, un bâtiment qui écrasait tous les autres par sa taille. Sur le fronton, quatre noms étaient gravés : Sarig, Drusala, Eortis et Wodar-Hospur.

— Le monument érigé aux dieux perdus. (Il désigna successivement chacun des noms.) Le dieu de la Magie perdue, qui, pense-t-on, a caché ses secrets en disparaissant. C'est peut-être pour cela que seule la magie mineure s'est développée chez les hommes, sur ce monde. Drusala, la déesse de la Guérison, dont le sceptre tombé fut repris par Sung, qui le garde pour le cas où sa sœur reviendrait. Eortis, à la queue de dauphin, le véritable dieu de la Mer. Aujourd'hui, c'est Killian qui veille sur son domaine et qui est la mère de toute la nature. Enfin, Wodar-Hospur, le gardien du Savoir qui, seul de tous les êtres gouvernés par Ishap, connaissait la Vérité.

— Tomas, comment sais-tu tant de choses ?

— Je me souviens, répondit-il en regardant son ami. Je ne me suis pas dressé contre les dieux, Pug, mais j'y étais. J'ai vu. Et je me souviens.

Son ton avait quelque chose d'amer, qu'il ne pouvait cacher à son ami d'enfance.

Ils reprirent leur marche et Pug comprit que Tomas n'en dirait pas plus, en tout cas pour l'instant. Le guerrier le conduisit dans la vaste salle dédiée aux Quatre Dieux Perdus. Une lumière féerique brillait dans tout le temple, illuminant la pièce gigantesque d'une lueur ambrée. Nulle ombre ne régnait en ces lieux, même sous les hautes voûtes du plafond. De chaque côté de la salle se trouvait une paire de gigantesques trônes de pierre, vides. En face de l'entrée, une vaste caverne s'enfonçait dans les ténèbres.

— Le Séjour des Morts, déclara Tomas en désignant la gueule obscure.

Sans mot dire, Pug s'avança ; lui et son ami furent rapidement engloutis par les ténèbres.

Un instant plus tôt, ils se trouvaient dans un monde certes étranger au leur, mais bien réel. L'instant d'après, ils se retrouvèrent dans le royaume de l'esprit. Comme si un froid insupportable venait de les transpercer, un terrible malaise s'empara soudain d'eux, pour céder immédiatement la place à une sublime extase, une courte fraction de seconde. Alors ils pénétrèrent réellement dans le Séjour des Morts.

Les formes et les distances avaient peu de sens, car ils pouvaient passer d'un étroit tunnel à une prairie ensoleillée, qui s'étendait à perte de vue. Ils traversèrent un jardin, sillonné de ruisseaux chantants et d'arbres chargés de fruits. Puis ils marchèrent sous une cascade de glace, une cataracte bleutée, figée dans sa chute depuis une falaise sur laquelle était construite une gigantesque salle d'où montait une musique entraînante. Il leur sembla ensuite fouler le haut des nuages, avant d'aboutir dans une caverne vaste et sombre, où d'antiques voûtes de pierre morte s'élevaient dans des ténèbres que nul n'aurait su pénétrer. Pug laissa courir sa main sur le roc et en trouva la surface lisse et savonneuse, comme du talc. Mais,

quand il se frotta le pouce et l'index, il n'y trouva aucun résidu. Le magicien refréna sa curiosité. Un large fleuve coulait lentement en travers de leur route ; au loin, ils apercevaient l'autre rive cachée par une brume dense. De cette brume émergea une barque, dont la poupe était occupée par une unique silhouette cachée sous de grandes robes, qui s'appuyait sur une longue perche pour faire avancer son esquif. Lorsque la barque vint se coller tout doucement contre la rive, le personnage sortit la perche de l'eau et fit signe à Tomas et à Pug de monter à bord.

— Le passeur ? s'étonna le magicien.

— C'est une légende connue. En tout cas, ici, elle est vraie. Viens.

Ils montèrent et la silhouette tendit une main toute racornie. Pug prit deux pièces de cuivre dans sa bourse et les déposa sur la main tendue. Il s'assit et découvrit avec étonnement que la barque avait fait demi-tour et qu'elle glissait maintenant vers l'autre rive. Il n'avait senti aucun déplacement. Un bruit, derrière lui, le fit se retourner. Par-dessus son épaule, il vit de vagues formes sur la rive qu'ils venaient de quitter, que la brume engloutissait rapidement.

— Ceux qui craignent de traverser ou qui ne peuvent payer le passeur, expliqua Tomas. Ils errent sur l'autre rive pour l'éternité, enfin c'est ce qu'on dit.

Pug hocha la tête. Il plongea le regard dans les profondeurs de la rivière et fut plus étonné encore de voir que l'eau luisait légèrement, éclairée par en dessous d'une lumière jaune-vert. Sous la surface se trouvaient des silhouettes qui levaient la tête pour regarder passer la barque. Elles adressèrent de faibles signes à l'esquif et certaines tendirent les mains, comme pour essayer de s'accrocher, mais le bateau passait trop vite.

— Ceux-là ont tenté la traversée sans l'autorisation du passeur. Ils sont piégés pour toujours.

— De quel côté essayaient-ils d'aller ? demanda doucement Pug.

— Eux seuls le savent, répondit Tomas.

La barque heurta l'autre rive et le passeur fit un geste silencieux. Les deux hommes mirent pied à terre. Quand Pug se retourna, la barque avait disparu.

— C'est un voyage qu'on ne peut entreprendre que dans une seule direction, dit Tomas. Viens.

Pug hésita, mais il comprit qu'il venait de passer le point de non-retour et que ses réticences étaient désormais inutiles. Il regarda la rivière un long moment encore, puis courut pour rattraper Tomas.

Ils firent une pause. Pug et Tomas se trouvaient dans une plaine vide toute de gris et de noir. Soudain, un vaste bâtiment s'éleva devant eux – s'il s'agissait bien d'un bâtiment. Il s'étirait de chaque côté, disparaissant à l'horizon, ressemblant plutôt à un mur aux proportions immenses. Il se dressait dans l'étrange grisaille qui servait de ciel à ces terres délaissées, jusqu'à ce que l'œil finît par le perdre. C'était un mur, dans cette réalité. Un mur avec une porte.

Pug jeta un œil par-dessus son épaule et ne vit qu'une plaine vide derrière lui. Ils avaient peu parlé depuis qu'ils avaient laissé le fleuve derrière eux, sans pouvoir compter le temps. Ils n'avaient rien vu de notable dont ils auraient pu discuter, et briser le silence leur avait paru peu approprié. Pug regarda à nouveau devant lui et se retrouva face aux yeux de son ami.

Tomas lui fit un signe et Pug acquiesça. Ils montèrent les quelques marches de pierre donnant sur le grand portail qui s'ouvrait devant eux. Ils passèrent le seuil et s'arrêtèrent, découvrant un spectacle propre à confondre leurs sens. De tous côtés, y compris derrière eux, s'étendait un vaste sol de marbre où étaient disposées des rangées sans fin de catafalques. Sur chacun de ces catafalques reposait un corps. Pug s'approcha du premier corps et en scruta les traits. C'était une fillette, qui ne devait pas avoir plus de sept ans. Elle semblait endormie. Son corps ne présentait aucune blessure, mais sa poitrine restait immobile.

Au-delà, reposaient des hommes et des femmes de diverses origines, parmi lesquels des mendiants en haillons ou des

nobles vêtus de riches habits. Des cadavres vieux et décomposés, des corps brisés ou brûlés au point d'être méconnaissables, gisaient aux côtés de ceux qui ne présentaient pas la moindre marque. Des bébés, morts à la naissance, côtoyaient des vieillards recroquevillés. Pug et Tomas se trouvaient bel et bien dans le Séjour des Morts.

— Il semble que la direction que nous choisirons n'ait pas d'importance, souffla tout bas le guerrier.

Pug secoua la tête.

— Nous sommes aux frontières de l'éternité. Je crois que nous devons trouver un chemin, sinon nous risquons d'errer là sans rien trouver pendant des millénaires. J'ignore si le temps a le moindre sens en ces lieux, mais, si c'est le cas, nous ne pouvons nous permettre d'en perdre.

Il ferma les yeux et se concentra. Au-dessus de sa tête apparurent des brumes scintillantes, formant un globe de lumière qui commença à irradier et à tourner rapidement sur lui-même. On distinguait à l'intérieur une faible lueur blanche. Puis le sortilège disparut. Les yeux de Pug restaient fermés. Tomas le regardait faire sans rien dire. Il savait que son ami usait de ses pouvoirs de vision mystique pour explorer en quelques instants ce qui aurait pu leur prendre des années. Pug ouvrit les yeux et indiqua une direction.

— Par ici.

Des silhouettes attendaient sans bouger à la porte de la salle suivante. L'une des particularités les plus singulières de ces lieux était que, lorsqu'on regardait sous un certain angle, on pouvait voir des cadavres s'étirer au loin à l'infini, dans toutes les directions, formant un immense damier de corps allongés, alors que si on les regardait sous un autre angle, on découvrait un nouveau mur, percé d'un autre portail voûté. Devant ce mur se tenaient plus de mille hommes, femmes, garçons et filles, tous silencieux. Alors que Pug et Tomas s'approchaient de la file, l'un des corps s'assit sur son catafalque puis en descendit, les croisa et rejoignit ceux qui attendaient à la porte. Pug regarda derrière lui et vit une autre silhouette s'approcher d'eux, venant d'une autre direction. Il jeta un coup d'œil au

catafalque qui venait tout juste de se libérer et vit qu'un autre corps était apparu à la place de l'ancien occupant. Pug et Tomas dépassèrent ceux qui se tenaient devant la porte, découvrant que nul ne voyait leur présence. Le magicien tendit la main et toucha l'épaule d'un enfant. Le petit garçon écarta la main de Pug d'un air absent, comme s'il s'était agi d'un insecte importun. Mais il ne semblait pas avoir remarqué l'intrus. Tomas, d'un signe de tête, indiqua à son ami de continuer. Ils passèrent la porte et trouvèrent d'autres personnes debout, disposées en colonnes qui se perdaient dans le lointain, si loin qu'ils n'en voyaient pas la fin. Nul ne réagit à leur passage. Les deux hommes descendirent rapidement le long de la colonne.

Cela faisait des heures, leur semblait-il, qu'une lumière brillait devant eux. Des milliers de silhouettes alignées leur faisaient face, sans trahir la moindre impatience. Ils passaient à côté de ces gens tournés vers la lumière, des expressions indescriptibles plaquées sur le visage. De temps en temps, Pug remarquait qu'une personne avançait d'un pas dans une colonne qui progressait tout doucement. Alors qu'il approchait de la lumière, le magicien regarda derrière lui et constata qu'il ne projetait aucune ombre. *Encore une bizarrerie des lieux*, se dit-il. Finalement, ils atteignirent un escalier.

Une douzaine de marches montaient vers un trône environné d'une lumière dorée. Une musique irréelle tintinnabulait aux oreilles de Pug, pas tout à fait assez présente toutefois pour être réellement appréhendée. Le magicien leva les yeux et finit par contempler la forme assise sur le trône. Elle était d'une beauté époustouflante, mais terrifiante. Ses traits étaient d'une perfection impossible, troublante. Faisant face aux colonnes convergentes de l'humanité, elle scrutait un moment chaque corps en tête de colonne. Puis elle en désignait un et faisait un signe. La plupart du temps, les corps disparaissaient purement et simplement, pour accomplir le destin que leur réservait la déesse, mais parfois l'un d'eux se retournait et reprenait son long voyage vers la plaine aux catafalques. Au bout d'un moment, la déesse se tourna vers les deux hommes ; ses yeux, les yeux de la Mort, semblables à des charbons, des

pierres de jais sans la moindre chaleur ou lumière, captèrent le regard de Pug. Cependant, malgré son apparence terrifiante et son visage blanc comme la craie, elle était l'image même de la séduction, dont les courbes envoûtantes appelaient l'étreinte de la passion. Pug sentit tout son être brûler du désir de s'enfouir au creux de ses bras immaculés, de se blottir contre son sein. Il usa de ses pouvoirs pour contenir son désir et tint bon. La femme sur le trône rit. C'était le son le plus froid et le plus mort que Pug eût jamais entendu.

— Bienvenue dans mon domaine, Pug et Tomas. La voie que vous avez empruntée est inhabituelle.

L'esprit de Pug vacilla, affolé. Chacun des mots de cette femme était pour lui comme un coup de poignard glacé dans son esprit, une douleur cinglante, comme si le simple fait de comprendre l'existence de la déesse était au-delà de ses capacités. Il était sûr que, sans son entraînement et sans l'héritage de Tomas, ils auraient été submergés, balayés, probablement détruits par la puissance des quelques mots qu'elle venait de prononcer. Malgré tout, il resta fermement ancré en lui-même et tint bon.

— Madame, vous savez ce dont nous avons besoin, dit Tomas.

La silhouette acquiesça.

— En effet, mieux que vous, peut-être.

— Nous direz-vous alors ce que nous avons besoin de savoir ? Tout comme notre présence vous déplaît, nous n'aimons guère ces lieux.

De nouveau, elle émit ce rire à glacer les os.

— Tu ne me déplais point, Valheru. J'ai souvent désiré prendre l'un des tiens à mon service. Mais le temps et les circonstances ne l'ont jamais permis. Quant à Pug, il viendra ici en son temps. Cependant, quand cela arrivera, il sera comme ceux-ci qui se tiennent devant moi, attendant patiemment dans sa colonne son tour d'être jugé. Tous attendent mon bon plaisir. Certains repartent pour un nouveau tour sur la Roue. D'autres auront droit à la pire condamnation, l'oubli, et quelques-uns, les plus exceptionnels, trouveront l'extase finale, la communion éternelle avec l'Ultime.

« Toutefois, ajouta-t-elle pensivement, son temps n'est pas encore venu. Non, nous devons tous agir comme cela fut écrit. Celui que vous recherchez n'a pas rejoint mon royaume. De tous ceux qui errent dans les mondes des mortels, il a toujours été le plus habile à décliner mon hospitalité. Non, pour trouver Macros le Noir, vous devrez chercher ailleurs.

Tomas réfléchit.

— Pouvons-nous savoir où ?

La dame sur le trône se pencha en avant.

— Même mes pouvoirs ont leurs limites, Valheru. Faites travailler votre esprit et vous saurez où se trouve le Sorcier Noir. Il ne peut y avoir qu'une seule réponse. (Elle tourna de nouveau son regard sur Pug.) Tu restes muet, magicien ? Tu n'as rien dit.

— Je m'étonne, madame, souffla l'intéressé tout bas. Si je puis me permettre… (Il désigna tous les gens qui se tenaient là.) N'y a-t-il point de joie en ces lieux ?

Un moment, la dame sur son trône regarda les colonnes silencieuses devant elle, comme si la question était toute nouvelle pour elle. Puis elle répondit :

— Non, il n'est nulle joie dans le royaume des morts. (Elle observa de nouveau le magicien.) Mais, penses-y, il n'y a pas de tristesse non plus. À présent, vous devez quitter ces lieux, car les vivants ne doivent rester ici que peu de temps. En mon royaume, il en est que vous auriez chagrin à découvrir. Vous devez partir.

Tomas salua d'un geste raide et tira Pug à l'écart. Ils remontèrent rapidement les colonnes, l'éclat de la déesse s'atténuant progressivement derrière eux. Ils eurent l'impression de marcher durant des heures. Soudain, Pug s'immobilisa, reconnaissant un visage familier. Un jeune homme aux cheveux bruns bouclés se tenait là dans la colonne, silencieux, les yeux fixés droit devant lui.

— Roland, souffla Pug dans un murmure presque inaudible.

Tomas s'arrêta, contemplant le visage de leur compagnon de Crydee, mort depuis presque trois ans déjà. Celui-ci ne voyait pas ses deux anciens amis.

— Roland, c'est Pug !

Toujours aucune réaction. Le magicien hurla le nom du châtelain de Tulan dont les yeux cillèrent de manière presque imperceptible, comme si Roland avait entendu une voix qui l'appelait au loin. Pug sembla peiné de voir son rival d'enfance, celui qui lui avait si furieusement disputé l'affection de Carline, avancer d'un pas dans la colonne de ceux qui devaient être jugés. Il chercha douloureusement quelque chose à lui dire et finit par crier :

— Carline va bien, Roland ! Elle est heureuse.

Pendant un moment, il n'y eut pas de réaction, puis, très doucement, les coins de la bouche de Roland se relevèrent un bref instant. Pug eut l'impression, quand son ami reprit son expression impavide, qu'il avait l'air plus paisible. Le magicien sentit alors la poigne ferme de Tomas sur son bras. Le puissant guerrier écarta son ami de Roland. Pug lutta un instant, en vain, puis repartit aux côtés de Tomas. Au bout d'un moment, le guerrier relâcha sa prise.

— Ils sont tous là, Pug, dit-il doucement. Roland. Messire Borne et sa dame Catherine. Les hommes qui sont morts dans le Vercors et ceux emportés par l'âme en peine dans le Mac Mordain Cadal. Le roi Rodric. Tous ceux qui sont morts pendant la guerre de la Faille. Ils sont tous là. C'est ça que Lims-Kragma voulait dire en parlant de ceux que nous aurions chagrin à découvrir.

Pug approuva. À nouveau, il sentait combien lui manquaient tous ceux que le destin lui avait pris.

— Où allons-nous, maintenant ? demanda-t-il en se rappelant la raison de leur étrange voyage.

— En nous avouant son ignorance, la dame de la Mort nous a répondu. Il n'est qu'un seul lieu qu'elle ne puisse atteindre. Il s'agit d'une singularité, extérieure à l'univers connu. Nous devons trouver la Cité Éternelle, un lieu au-delà des frontières du temps.

Pug fit halte. Il regarda autour de lui et vit qu'ils se trouvaient de nouveau dans la grande plaine des corps, tous alignés en rangées parfaitement rectilignes.

— Alors la question est : comment le trouver ?

Tomas tendit le bras et posa la main sur le visage de Pug pour lui couvrir les yeux. Le magicien se sentit trembler terriblement, presque au point de sentir ses os se briser, et il eut soudain l'impression que sa poitrine allait exploser en une gerbe de flammes, alors qu'il inspirait une longue goulée d'air. Ses dents se mirent à claquer et son corps fut pris de frémissements et de convulsions terribles et incontrôlables, se tordant en tous sens sous la douleur. Lorsqu'il reprit le contrôle de ses membres, il découvrit qu'il était allongé sur un sol de marbre froid. La main de Tomas ne lui couvrant plus le visage, il ouvrit les yeux. Il gisait sur le sol du temple des Quatre Dieux Perdus, juste devant l'entrée de la caverne noire. Tomas se relevait en flageolant, à quelque distance de là, inspirant, lui aussi, profondément. Pug vit que son ami avait le visage livide et les lèvres bleues. Le magicien regarda ses mains, découvrit que ses ongles étaient violacés. Il se releva et sentit la chaleur affluer lentement dans ses membres tremblants et douloureux.

— Qu'est-ce qui est réel ? marmonna-t-il d'une voix rauque.

Tomas regarda autour de lui, ses traits inhumains presque impassibles.

— Entre tous les mortels de ce monde, Pug, tu devrais être le mieux à même de comprendre à quel point cette question est futile. Nous avons vu ce que nous avons vu. Que ç'ait été une réalité ou une vision de notre esprit n'a aucune importance. Nous devons agir selon ce que nous venons d'apprendre. Envisagé sous cet angle, oui, c'était réel.

— Et maintenant ?

— Je dois appeler Ryath, si elle n'est pas trop profondément endormie. Nous devons à nouveau voyager entre les étoiles.

Pug ne put qu'acquiescer. Il se sentait l'esprit encore engourdi et se demandait confusément quelles merveilles pouvaient bien les attendre au-delà de ce qui était déjà hors les mondes.

Chapitre 8

YABON

L'auberge était calme. Il devait rester au moins deux heures avant le coucher du soleil et l'atmosphère chaude et agitée des réjouissances de la soirée n'était pas encore de mise. Arutha en était plutôt soulagé. Il demeurait caché dans l'ombre autant que possible, tandis que Roald, Laurie et les deux écuyers occupaient les autres chaises autour de lui. Ses cheveux, que le prince venait de couper plus court qu'il ne les avait jamais portés, et sa barbe de plus en plus fournie lui donnaient un air sinistre, le rendant plus crédible dans son rôle de mercenaire. Jimmy et Locklear avaient acheté des vêtements de voyage plus communs à Questor-les-Terrasses et avaient brûlé leur tunique d'écuyer. De ce fait, les cinq hommes avaient l'air ni plus ni moins d'une simple troupe de guerriers sans emploi. Même Locklear était convaincant, car il n'était pas plus jeune que d'autres gamins en quête d'un premier engagement.

Cela faisait trois jours qu'ils attendaient Martin, et Arutha commençait à s'inquiéter. Compte tenu du temps qu'avait dû mettre le message à lui parvenir, il avait pensé que son frère arriverait le premier à Ylith. De plus, chaque jour passé en ville augmentait le risque que quelqu'un les reconnaisse à cause de leur dernier passage en ces lieux. Une bagarre d'auberge qui se termine en meurtre, cela n'avait rien d'exceptionnel, mais c'était suffisamment marquant pour que certaines personnes se souviennent de leurs visages.

Une ombre tomba sur la table et leur fit lever les yeux. Martin et Baru se tenaient devant eux. Arutha se redressa lentement. Son frère lui tendit calmement la main en disant :

— Heureux de voir que tu vas bien.

Arutha eut un sourire ironique.

— J'en suis heureux aussi.

Martin esquissa le même sourire que son frère.

— Tu as l'air différent.

Le prince en convint. Puis, lui et les autres saluèrent Baru.

— Comment s'est-il fourré là-dedans ? demanda Martin en désignant Jimmy.

— Comment l'en empêcher ? rétorqua Laurie.

Le duc regarda Locklear et leva un sourcil.

— Voilà un visage que je reconnais, mais je ne me souviens pas de son nom.

— C'est Locky.

— Le protégé de Jimmy, ajouta Roald avec un petit rire.

Martin et Baru échangèrent un regard.

— Ils nous accompagnent tous les deux ? s'étonna le duc.

— C'est une longue histoire, répondit Arutha. Nous ferions mieux de rester le moins possible dans les parages.

— D'accord. Mais nous allons avoir besoin de chevaux. Les nôtres sont fatigués et j'imagine que nous avons encore une longue route devant nous.

— Oui, très longue, approuva Arutha en fronçant les sourcils.

La clairière ne faisait guère qu'une légère encoche dans la forêt. Pour la troupe d'Arutha, le relais ressemblait à un phare accueillant. La lumière jaune et joyeuse des fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage se découpait dans les ténèbres oppressantes de la nuit. Leur voyage s'était déroulé sans incident depuis qu'ils avaient quitté Ylith en contournant Zûn et Yabon. Ils se trouvaient maintenant aux confins de la civilisation du royaume, là où la route forestière tournait vers le nord-est en direction de Tyr-Sog. Droit vers le nord, ils entreraient en territoire hadati. La chaîne de montagnes au nord de ces terres marquait les frontières du royaume. Même s'ils n'avaient pas rencontré de problème, les voyageurs étaient tous soulagés d'atteindre cette auberge.

Un palefrenier à l'ouïe aiguisée les entendit arriver et descendit leur ouvrir l'écurie. Peu de gens voyageaient en forêt après la tombée de la nuit et il s'apprêtait à fermer. Les

voyageurs s'occupèrent rapidement de leurs bêtes, Jimmy et Martin scrutant les bois de temps en temps à l'affût de problèmes éventuels.

Quand ils eurent fini, ils rassemblèrent leurs paquetages et se dirigèrent vers le relais.

— Un repas chaud nous fera du bien, soupira Laurie en traversant la clairière qui séparait l'écurie du bâtiment.

— Peut-être bien le dernier avant un bout de temps, glissa Jimmy à Locklear.

En arrivant devant l'auberge, ils aperçurent l'enseigne au-dessus de la porte : un homme endormi sur un chariot dont la mule avait brisé son attelage et s'enfuyait.

— Ah, manger ! s'exclama Laurie. *Le Charretier Endormi* est l'un des meilleurs relais que vous verrez jamais, bien qu'on y rencontre parfois d'étranges personnages.

Il poussa la porte et la troupe entra dans une salle commune brillamment éclairée, à l'atmosphère chaleureuse. Un feu ronflait dans le grand âtre, entouré de trois longues tables. En face de la porte, de l'autre côté de la pièce, courait un long comptoir, derrière lequel se trouvaient de grandes barriques de bière en perce. Un grand sourire aux lèvres, l'aubergiste, un homme corpulent, d'âge moyen, s'avança vers eux.

— Ah, des hôtes. Bienvenue. (Quand il arriva plus près, son sourire s'élargit.) Laurie ! Roald ! En chair et en os ! Ça fait des années ! Comme je suis content de vous voir.

— Salut, Geoffrey, dit le ménestrel. Ces gens-là sont mes compagnons.

Le dénommé Geoffrey prit Laurie par le bras et l'amena à une table près du comptoir.

— Tes compagnons et toi êtes les bienvenus. (Il les fit asseoir à la table et ajouta :) Je suis si content de vous voir, mais j'aurais voulu vous avoir il y a deux jours. J'aurais été bien aise d'avoir un bon chanteur sous la main.

Laurie sourit.

— Des problèmes ?

L'aubergiste prit l'air fatigué de l'homme en butte à des problèmes incessants.

— Toujours. Un groupe de nains est passé par ici et ils ont chanté leurs chansons à boire pendant des heures. Ils ont absolument voulu rythmer leurs chansons en tapant sur les tables avec tout ce qui leur tombait sous la main, des verres, des carafes, des haches, sans se préoccuper le moins du monde de ce qu'il y avait dessus. Il y a eu de la vaisselle cassée et des tables abîmées partout dans la pièce. Je n'ai réussi à remettre un semblant d'ordre dans la salle commune que cet après-midi et j'ai dû réparer une demi-table. (Il fixa Laurie et Roald d'un air faussement sévère.) Alors ne me faites pas de problèmes, comme la dernière fois. Le chahut une fois dans la semaine, ça suffit bien. (Il regarda autour de lui.) C'est calme, maintenant, mais j'attends une caravane à tout moment. Ambros le vendeur d'argent passe toujours dans le coin à cette époque de l'année.

— Geoffrey, nous mourons de soif, l'interrompit Roald.

L'homme se confondit immédiatement en excuses.

— Oh, je suis vraiment désolé. Vous venez à peine d'arriver et moi je reste là à jacasser comme une pie. Que puis-je pour votre bon plaisir ?

— De la bière, répondit Martin, approuvé par les autres.

L'homme disparut sur-le-champ et revint quelques instants plus tard avec, sur un plateau, des bocks d'étain débordant de bière fraîche. Après la première gorgée de liquide amer, Laurie dit :

— Qu'est-ce qui amenait des nains si loin de chez eux ?

L'aubergiste se joignit à eux en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Vous ne savez pas ?

— Nous arrivons du Sud. Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Laurie.

— Les nains doivent se rassembler aux monts de Pierre, ils ont rendez-vous dans le grand hall du chef Harthorn au village de Delmoria.

— Dans quel but ? demanda Arutha.

— Eh bien, les nains qui sont passés par ici ont fait tout le chemin depuis Dorgin et, d'après ce qu'ils ont dit, c'est la première fois depuis des siècles que les nains de l'Est viennent visiter leurs frères de l'Ouest. Le vieux roi Halfdan de Dorgin a

envoyé son fils Hogne et ses joyeux compagnons pour assister à la restauration de la lignée de Tholin dans l'Ouest. Avec le retour du marteau de Tholin lors de la guerre de la Faille, les nains de l'Ouest poussent Dolgan de Caldara à reprendre la couronne perdue à l'époque de Tholin. Les nains des Tours grises, des monts de Pierre, de Dorgin et d'endroits dont je n'avais jamais entendu parler sont en train de se rassembler pour voir Dolgan se faire couronner roi des nains de l'Ouest. Comme Dolgan a accepté la rencontre, Hogne dit que c'est forcé qu'il finisse par accepter la couronne, mais tu sais comment sont les nains. Il y a des choses qu'ils décident rapidement, il y en a d'autres pour lesquelles ils mettent des années à se décider. C'est dû au fait qu'ils vivent longtemps, j'imagine.

Arutha et Martin échangèrent de petits sourires. Tous deux se souvenaient avec affection de Dolgan. Arutha l'avait rencontré pour la première fois des années auparavant, lors d'un voyage dans l'Est avec son père, afin de prévenir le roi Rodric de l'imminence de l'invasion tsurani. Dolgan leur avait servi de guide dans les anciennes mines des nains, le Mac Mordain Cadal. Martin l'avait rencontré plus tard, au cours de la guerre. Le chef nain était un être de grands principes et de bravoure et il avait un esprit vif et caustique. Les deux frères savaient qu'il ferait un bon roi.

Tout en buvant, ils se débarrassèrent petit à petit de leur attirail de voyageurs, ôtant leur heaume, posant leurs armes et se laissant détendre par l'atmosphère tranquille de l'auberge. Geoffrey faisait couler largement la bière et, quelque temps plus tard, il leur apporta un bon repas de viande, de fromage, de légumes chauds et de pain. La discussion dériva sur des sujets plus généraux et Geoffrey leur rapporta des histoires que lui racontaient les voyageurs.

— C'est bien calme, cette nuit, Geoffrey, dit Laurie en mangeant.

— Oui, en plus de vous, je n'ai qu'un seul autre client.

L'aubergiste leur désigna un homme assis dans le coin le plus éloigné d'eux ; les voyageurs se retournèrent tous ensemble, surpris. Arutha fit signe aux autres de continuer leur repas. Ils se demandaient comment ils avaient pu ne pas le

remarquer pendant tout ce temps. L'étranger ne semblait pas s'intéresser aux nouveaux venus. Il s'agissait d'un homme d'âge moyen, au visage ordinaire, avec des manières et des vêtements qui n'avaient rien de remarquable. Il portait une lourde cape brune qui aurait pu dissimuler une cotte de mailles ou une armure de cuir. Un bouclier était posé sur la table, le blason masqué sous une simple pièce de cuir. Arutha sentit la curiosité le titiller, car seul un homme déshérité ou en quête mystique masquait son blason – *à condition d'être honnête*, ajouta le prince en son for intérieur.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à Geoffrey.

— Je ne sais pas. Il s'appelle Crowe. Il est là depuis deux jours, il est arrivé juste après le départ des nains. C'est un calme, un renfermé. Mais il paye son écot et ne me cause pas d'ennuis.

L'aubergiste commença à nettoyer la table. Quand il fut reparti dans la cuisine, Jimmy se pencha par-dessus la table comme pour prendre quelque chose dans un paquetage en face de lui.

— Il est fort, souffla-t-il. Il ne le montre pas, mais il essaye d'écouter notre conversation. Prenez garde à ce que vous dites. Je vais garder l'œil sur lui.

— Où est-ce que tu vas, Laurie ? demanda Geoffrey en revenant vers les voyageurs.

— Tyr-Sog, répondit Arutha.

Jimmy crut percevoir un éclair d'intérêt chez l'occupant de l'autre table, mais il n'en était pas sûr. L'homme paraissait absorbé par son repas.

Geoffrey donna une bonne tape sur l'épaule de Laurie.

— Tu ne vas pas voir ta famille, dis-moi ?

Laurie secoua la tête.

— Non, pas vraiment. Cela fait trop longtemps. On est trop différents.

À l'exception de Baru et Locklear, tous savaient que Laurie avait été déshérité par son père. Enfant, il s'était montré mauvais fermier, plus intéressé par la rêverie et le chant. Son père avait trop de bouches à nourrir et l'avait donc jeté hors de chez lui à l'âge de treize ans.

— Ton père est passé par ici il y a deux… non, bientôt trois ans. Juste avant la fin de la guerre. Lui et quelques autres fermiers ramenaient du blé à LaMut pour l'armée. (Il scruta le visage de Laurie.) Il a parlé de toi.

Une expression étrange se peignit sur le visage de l'ancien ménestrel, difficile à interpréter par les gens autour de la table.

— Je lui ai parlé du fait que ça faisait des années que tu n'étais plus passé dans le coin et il a répondu : « Ah, on a bien de la chance, non ? Ça fait des années que ce vaurien ne m'a plus embêté non plus. »

Laurie éclata de rire. Roald fit de même.

— C'est bien mon père. J'espère que ce vieux bougre va toujours bien.

— J'imagine, dit Geoffrey. Lui et tes frères ont l'air de bien s'en sortir. Si je peux, je lui dirai que tu es passé. La dernière fois qu'on a entendu parler de toi, tu étais en vadrouille avec l'armée, ça fait bien cinq ou six ans de ça. D'où est-ce que tu reviens ?

Laurie regarda Arutha. Ils pensèrent tous deux à la même chose. Salador se trouvait loin à l'Est et on ne savait pas encore, sur ces frontières, qu'un fils de Tyr-Sog y était maintenant duc et qu'il était marié à la sœur du roi. Ils en furent soulagés tous les deux.

Arutha essaya de répondre en n'ayant l'air de rien.

— D'un peu partout, ici et là. Essentiellement de Yabon.

Geoffrey s'assit à la table.

— Vous feriez mieux d'attendre qu'Ambros passe par ici, leur conseilla-t-il en tambourinant sur le plateau de bois. Il doit aller à Tyr-Sog. Je suis sûr qu'il serait bien content d'avoir quelques autres gardes et on voyage mieux à plusieurs sur ces routes.

— Des problèmes ? demanda Laurie.

— Dans la forêt ? Toujours, mais de plus en plus ces derniers temps. Ça fait des semaines qu'on raconte que des gobelins et des brigands importunent les voyageurs. Ce n'est pas nouveau, mais il semble qu'il y ait plus d'ennuis que d'habitude et, le plus étrange, c'est qu'on rapporte presque toujours que les gobelins et les bandits vont vers le nord. (Il se tut un moment.)

Et puis, les nains ont dit quelque chose quand ils sont arrivés. C'était vraiment bizarre.

Laurie sourit et feignit de prendre les choses à la légère.

— Les nains sont souvent bizarres.

— Mais c'était pas comme d'habitude, Laurie. Les nains ont dit qu'ils avaient croisé la route de quelques frères des Ténèbres et, en bons nains, ils avaient cherché la bagarre. Ils ont dit qu'ils avaient poursuivi ces frères des Ténèbres et qu'ils en avaient tué un, ou en tout cas qu'ils auraient dû. Et ils m'ont juré que cette engeance n'avait pas eu la décence de mourir. Peut-être que ces gamins ont cherché à se moquer d'un simple aubergiste, mais ils ont affirmé avoir frappé ce frère avec une hache et qu'ils lui ont à moitié fendu la tête, mais que la chose a simplement remis les deux morceaux en place et qu'il a couru rejoindre ses compagnons. Ça a tellement choqué les nains qu'ils se sont arrêtés et qu'ils ont oublié leur poursuite. Et puis, il y a autre chose. Les nains ont dit qu'ils n'avaient jamais rencontré une bande de frères des Ténèbres qui avaient une telle envie de fuir, comme s'ils devaient aller ailleurs et qu'ils n'avaient pas le temps de se battre. C'est une sale race en général, mais ils aiment les nains encore moins que les autres. (Geoffrey sourit et fit un clin d'œil.) Allez, je sais que les vieux nains sont du genre taciturne et qu'ils n'ont pas l'habitude de raconter des bêtises, mais ces jeunots me faisaient un peu marcher, je crois.

Arutha et les autres restèrent de marbre, mais cette histoire avait pour eux des accents de vérité – cela signifiait que les Noirs Tueurs étaient à nouveau lâchés sur le royaume.

— Ce serait probablement mieux d'attendre la caravane de ce marchand d'argent, reconnut Arutha, mais nous devons partir dès demain matin.

— Comme tu n'as qu'un seul autre hôte, j'imagine que tu n'auras pas de problèmes à nous proposer des chambres, ajouta Laurie.

— Aucun. (Geoffrey se pencha en avant et murmura :) Pas que je veuille manquer de respect à un client qui paye, mais il dort dans les communs. Je lui ai proposé une chambre avec une ristourne, vu que j'ai toute la place, mais il a dit non. Qu'est-ce

que certains feraient pas pour économiser quelques pièces d'argent. (Geoffrey se leva.) Combien de chambres ?

— Deux devraient suffire à notre confort, répondit Arutha.

L'aubergiste sembla déçu, mais les voyageurs avaient souvent peu de fonds, aussi n'en fut-il pas surpris.

— Je vous monterai des paillasses supplémentaires dans les chambres.

Tandis qu'Arutha et ses compagnons récupéraient leurs affaires, Jimmy glissa un regard en direction de l'autre homme. Celui-ci semblait plongé dans la contemplation de sa chope sans s'occuper d'autre chose. Geoffrey leur apporta des chandelles et les alluma à un brandon qu'il prit dans le feu. Puis il les conduisit à leurs chambres en haut des marches.

Quelque chose réveilla Jimmy. Les sens de l'ancien voleur étaient plus exercés que ceux de ses compagnons à saisir les moindres changements dans les bruits nocturnes. Lui et Locklear dormaient dans la même chambre que Roald et Laurie. Arutha, Martin et Baru dormaient en face du petit couloir, dans une pièce juste au-dessus de la salle commune. Comme le petit bruit qui l'avait réveillé venait de l'extérieur, Jimmy se dit que ni l'ancien maître chasseur de Crydee ni l'homme des collines n'avaient dû l'entendre. Le jeune écuyer tendit l'oreille. Le bruit se répéta dans la nuit, un léger bruissement. Le jeune homme se leva tout doucement de sa paillasse, simplement posée par terre à côté de celle de Locklear. Il passa sans bruit entre les formes endormies de Roald et de Laurie et regarda par la fenêtre.

Dans le noir, il aperçut un mouvement, comme si quelque chose ou quelqu'un venait juste de disparaître derrière l'écurie. Jimmy se demanda s'il devait réveiller les autres, puis se dit qu'il serait ridicule de donner l'alerte pour rien. Il prit son épée et sortit de la chambre en silence.

Ses pieds nus ne firent pas un bruit lorsqu'il se dirigea vers l'escalier. En haut des marches, sur le palier, une autre fenêtre donnait sur l'avant de l'auberge. Jimmy y jeta un coup d'œil et, dans la pénombre, il vit des silhouettes longer les arbres de l'autre côté de la route. Il se dit qu'il était peu probable que les

intentions d'une personne se glissant dans la nuit sans faire de bruit fussent réellement très honnêtes.

Jimmy descendit les marches rapidement et trouva la porte déverrouillée. Il s'en étonna, car il était presque sûr que, lorsqu'ils s'étaient retirés, elle était bel et bien fermée. Jimmy se souvint alors de l'autre client de l'auberge. Il fit volte-face et vit que l'homme était parti.

Il se rendit à une fenêtre, entrebâilla légèrement les volets et ne vit rien. Il se glissa sans un bruit par la porte et courut le long du bâtiment, plié en deux, espérant que la nuit le dissimulerait. Il fila vers l'endroit où il avait aperçu les mouvements.

Jimmy avait un peu plus de mal qu'à l'ordinaire à employer ses talents pour la discrétion, car il n'avait pas l'habitude de se déplacer la nuit dans une forêt. Il avait eu beau s'habituer un peu à cet environnement lors de son voyage avec Arutha au Moraelin, il restait un gamin des villes. Il se déplaça donc plus lentement. Puis il entendit les voix. Il s'approcha prudemment et vit une faible lumière.

Il commençait à saisir des bribes de la conversation quand finalement il distingua une demi-douzaine de silhouettes dans une petite clairière. L'homme en cape brune, toujours avec son bouclier couvert, était en grande discussion avec une silhouette en armure noire – un Noir Tueur. Jimmy inspira profondément pour reprendre son calme. Quatre autres Moredhels immobiles et silencieux attendaient à côté, trois portant la cape grise des clans du la forêt et un en pantalon et veste des clans des montagnes. C'était l'homme en brun qui parlait :

— … rien, je dirais. Des mercenaires, visiblement, avec un ménestrel, mais…

Le Noir Tueur l'interrompit. Sa voix, caverneuse et chuintante, comme si elle venait de loin, semblait désagréablement familière à Jimmy.

— Tu n'es pas payé pour penser, humain. Tu es payé pour servir. (Il ponctua sa remarque d'un coup d'index dans la poitrine de son interlocuteur.) Fais bien attention que je sois toujours content de ton travail et nous reconduirons notre accord. Si tu me déçois, tu en subiras les conséquences.

L'homme en cape brune n'avait pas l'air du genre à s'effrayer facilement, c'était un solide guerrier, mais il fit juste un signe de tête. Jimmy le comprenait, car les Noirs Tueurs avaient de quoi faire peur. Les serviteurs de Murmandamus continuaient à obéir à leur maître, même après leur mort.

— Tu dis qu'il y a un chanteur et un gamin ?

Jimmy sentit sa gorge se serrer.

L'homme rejeta sa cape en arrière, révélant une cotte de mailles brune.

— Maintenant que j'y pense, on dirait plutôt qu'il y a deux garçons, mais ils sont déjà bien grands.

Ces mots sortirent le Noir Tueur de sa rêverie.

— Deux ?

L'homme acquiesça.

— Des frères, peut-être, tellement ils se ressemblent. La même taille à peu près, mais des cheveux de couleur différente. Pourtant ils se ressemblent, un peu comme des frères.

— Le Moraelin. Il y avait un gamin, là-bas, mais pas deux… Dis-moi, est-ce qu'il y a un Hadati avec eux ?

L'homme en brun haussa les épaules.

— Oui, mais des hommes des collines, il y en a partout dans le coin. On est à Yabon.

— Celui-là vient plutôt du nord-ouest, pas loin du lac du Ciel.

Pendant un long moment, il n'y eut que le bruit de respiration lourde venant du heaume noir, comme si le Moredhel était perdu dans ses pensées ou qu'il conversait avec quelqu'un d'autre. Le Noir Tueur tapa du poing dans sa paume.

— Ça pourrait être eux. Est-ce qu'il y en a un il l'air vicieux, un guerrier mince, rapide et bien rasé, avec des cheveux noirs qui lui tombent sur les épaules ?

L'homme secoua la tête.

— Il y en a un bien rasé, mais il est grand. Et puis il y en a un mince, mais il a les cheveux courts et une barbe. Vous pensez que c'est qui ?

— Tu n'as pas à le savoir, répliqua le Tueur.

Jimmy détendit ses jambes en reportant son poids de l'une sur l'autre, tout doucement. Il savait que le Noir Tueur essayait

de savoir si cette bande était celle qui avait pénétré dans le Moraelin à la recherche du silverthorn l'année précédente. Puis le Moredhel reprit la parole :

— Nous allons attendre. On nous a dit il y a deux jours que le seigneur de l'Ouest était décédé, mais je ne suis pas assez bête pour croire qu'un homme est mort tant que je ne tiens pas son cœur dans ma main. Ce n'est peut-être rien. S'il y avait eu un elfe avec eux, j'aurais mis le feu à cette auberge cette nuit même, mais je ne peux pas en être sûr. Enfin, garde les yeux ouverts. Ce sont peut-être ses compagnons qui reviennent semer le trouble, pour le venger.

— Sept hommes dont deux gamins. Quel mal peuvent-ils faire ?

Le Moredhel ignora la question.

— Rentre à l'auberge et surveille-les, Morgan Crowe. On te paye cher et rubis sur l'ongle pour obéir, pas pour poser des questions. Si ceux qui sont à l'auberge s'en vont, suis-les à distance, sans te faire remarquer. Si à midi ils sont toujours sur la route de Tyr-Sog, rentre à l'auberge et attends. S'ils tournent vers le nord, je veux le savoir. Reviens ici la nuit prochaine et dis-moi quel chemin ils ont pris. Mais ne traîne pas, Segersen ramène sa bande au Nord et tu dois aller le voir. Sans le prochain paiement, il ramènera ses hommes à la maison. J'ai besoin de ses ingénieurs. L'or est en lieu sûr ?

— Toujours avec moi.

— Bien. Maintenant, va.

Un instant, le Noir Tueur sembla frissonner, puis vaciller, et enfin il se tint de nouveau normalement.

— Fais exactement ce que t'a dit notre maître, humain, ordonna-t-il d'une voix complètement différente.

Puis il se retourna et partit. L'instant d'après, la clairière était vide.

Jimmy en resta bouche bée. Il comprenait, à présent. Les premières fois où il avait entendu cette voix, c'était dans le palais où le Moredhel mort-vivant avait tenté de tuer Arutha, puis dans la cave de la *Maison des Saules* quand ils avaient détruit les Faucons de la Nuit à Krondor. Ce Morgan Crowe n'avait pas parlé au Noir Tueur, mais à travers lui. Et Jimmy

était certain de l'identité de celui à qui tout cela s'adressait. Murmandamus !

Jimmy était tellement surpris qu'il resta là un bon moment. Soudain, il s'avisa qu'il ne pourrait plus rentrer à l'auberge avant Crowe. L'homme avait déjà quitté la clairière, emportant la lanterne avec lui. Dans le noir, Jimmy devait se déplacer lentement.

Le temps qu'il arrive près de la route, le jeune homme aperçut le rougeoiement de l'âtre dans la salle commune et Crowe qui refermait la porte de l'auberge. Il entendit le verrou claquer.

Courant sans un bruit le long de la lisière des arbres, Jimmy alla se mettre en face de la fenêtre qui donnait sur sa chambre. Il traversa la route et se retrouva au pied du mur, qui lui fournit assez de prises pour grimper. De sa tunique, il sortit un hameçon au bout d'une ficelle, qu'il glissa sous la barre qui fermait la fenêtre. Il tira, poussa la fenêtre et entra.

Deux épées se posèrent contre sa poitrine. Jimmy s'immobilisa. Laurie et Roald baissèrent leurs armes en même temps quand ils virent qui venait d'entrer. Locklear, l'épée dégainée, gardait la porte.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu cherches une nouvelle façon de mourir, transpercé par tes amis ? demanda Roald.

— Qu'est-ce que tu as là ? (Laurie montrait l'hameçon et la ficelle.) Je croyais que tu avais abandonné tout ça.

— Doucement, répondit le garçon en rangeant ses outils de voleur. Ça fait presque un an que tu n'es plus ménestrel, ajouta-t-il dans un souffle, mais tu embarques toujours ton luth avec toi où que tu ailles. Maintenant, écoutez-moi, nous avons des problèmes. Ce type dans la salle commune travaille pour Murmandamus.

Laurie et Roald échangèrent un regard.

— Tu ferais mieux d'aller le dire à Arutha, décréta le chanteur.

— Bien, dit le prince, nous savons qu'ils ont entendu parler de ma mort. Et nous savons que Murmandamus n'y croit qu'à moitié, malgré notre mise en scène à Krondor.

Ils s'étaient tous rassemblés dans la chambre du prince et discutaient à voix basse dans le noir.

— Malgré tout, insista Baru, il semble agir en pariant sur votre mort, jusqu'à preuve du contraire, en dépit des doutes qu'il affiche.

— Il ne peut pas se fier indéfiniment à une alliance de la confrérie, expliqua Laurie. Il va devoir agir rapidement, sans quoi tout s'effondrera autour de lui.

— Si nous continuons encore une journée vers Tyr-Sog, ils nous laisseront tranquilles, rappela Jimmy.

— Ouais, murmura Roald, mais il reste toujours Segersen.

— Qui est-ce ? demanda Martin.

— Un général mercenaire, répondit Roald. Mais c'est un type bizarre. Il n'a pas beaucoup d'hommes, jamais plus d'une centaine, souvent moins de cinquante. Il emploie surtout des experts : des mineurs, des ingénieurs, des tacticiens. Il a les meilleures équipes sur le terrain. Sa spécialité, c'est de faire tomber des murailles ou de les faire tenir, en fonction de qui le paye. Je l'ai vu à l'œuvre. Il a aidé le baron Croswaith lors de sa guerre frontalière contre le baron Lobromill, quand j'étais chez Croswaith.

— J'en ai entendu parler, moi aussi, ajouta Arutha. Il a sa base dans les Cités libres ou à Queg, alors il n'a pas à se soucier des lois du royaume concernant les mercenaires.

« Ce que je veux savoir, en fait, c'est pourquoi Murmandamus a besoin d'un corps d'ingénieurs surpayés. Il est très à l'ouest, alors il va devoir passer par Tyr-Sog ou Yabon. Plus vers l'est, ce sont les baronnies frontalières. Mais il est toujours de l'autre côté des montagnes et il n'aura pas besoin de ces gens-là avant des mois s'il veut monter un siège.

— Peut-être qu'il veut s'assurer que personne d'autre n'engagera ce Segersen ? suggéra Locklear.

— Peut-être, admit Laurie. Mais, il est probable qu'il a besoin de quelque chose que seul Segersen peut lui fournir.

— Alors nous devons nous assurer qu'il ne l'obtiendra pas, conclut Arutha.

— On avance vers Tyr-Sog une demi-journée et on rebrousse chemin ? proposa Roald.

Arutha acquiesça.

Le prince fit un signe de la main.

Roald, Laurie et Jimmy s'avancèrent doucement. Martin et Baru étaient partis en reconnaissance. Locklear resta derrière pour s'occuper des chevaux. Ils avaient passé une demi-journée sur la route de Tyr-Sog. Peu après midi, Martin avait quitté la route pour revenir sur leurs pas. À son retour, il avait annoncé que le fameux Crowe était reparti. À présent que la nuit était tombée, ils espionnaient le renégat alors qu'il allait retrouver ses employeurs moredhels.

Arutha se déplaça tout doucement pour regarder par-dessus l'épaule de Jimmy. Le prince se trouvait de nouveau face à l'un des Noirs Tueurs de Murmandamus.

— Tu as suivi la bande ? demanda le Moredhel bardé de fer.

— Ils ont pris la route de Tyr-Sog, direct. Hé quoi, je vous avais dit que c'était rien. J'ai perdu un jour entier à leur coller au train.

— Tu dois faire ce que notre maître ordonne.

— Ce n'est pas la même voix, souffla Jimmy. C'est la deuxième, celle-là.

Arutha fut de cet avis. Le garçon leur avait parlé des deux voix et ils avaient déjà vu Murmandamus prendre le contrôle de ses serviteurs.

— Bien, répondit le prince tout bas.

— Maintenant, tu vas attendre Segersen, ordonna le Moredhel. Tu sais…

Le Noir Tueur sembla bondir en avant, rattrapé par Crowe, qui le retint un moment, puis le laissa tomber. Le renégat, ahuri, fixait de ses yeux écarquillés la longue flèche qui sortait de sous le heaume de la créature. La flèche de Martin avait transpercé la coiffe de mailles du Noir Tueur, le tuant sur le coup.

Avant que les quatre autres Moredhels ne puissent sortir leurs armes, Martin en avait abattu un deuxième et Baru avait jailli des bois, assassinant un autre Moredhel de sa longue lame tournoyante. Roald traversa la clairière et en tua un autre. Martin abattit le dernier Moredhel d'une flèche alors que Jimmy et Arutha chargeaient Crowe le renégat. Il n'essaya pas vraiment de se défendre, choqué par la soudaineté de l'attaque. De plus, il s'aperçut très vite que les autres étaient nettement supérieurs en nombre. Terrifié, il ne comprenait visiblement plus rien et ouvrit des yeux ronds quand il vit Martin et Baru commencer à retirer son armure au Noir Tueur.

Il fut pris d'un haut-le-cœur quand il vit Martin ouvrir la poitrine du Tueur et lui arracher le cœur. Ses yeux s'écarquillèrent plus encore quand il reconnut ceux qui venaient d'éliminer la bande de Moredhels.

— Mais, alors vous... (Ses yeux scrutèrent chacun des visages autour de lui, puis il examina de plus près Arutha.) Vous ! Mais on dit que vous êtes mort !

Jimmy le délesta rapidement des armes dissimulées sous ses vêtements et vérifia son cou.

— Pas de faucon d'ébène. Il ne fait pas partie de leur groupe.

Une lueur sauvage semblait briller dans les yeux de Crowe.

— Moi, l'un d'entre eux ? Non, en aucun cas, Votre Sainteté. Moi, je porte juste des messages, messire. Je me fais un petit peu d'or, c'est tout, vot'bonté. Vous savez ce que c'est.

Arutha fit signe à Jimmy de s'écarter.

— Va chercher Locky. Je ne veux pas qu'il reste seul dans le coin, il pourrait y avoir d'autres frères des Ténèbres. (Il se tourna vers le prisonnier.) Qu'est-ce que Segersen a à faire avec Murmandamus ?

— Segersen ? Qui c'est ?

Roald fit un pas en avant et frappa Crowe au visage, avec le pommeau de sa dague, lui brisant la pommette et le faisant saigner du nez.

— Ne lui casse pas la mâchoire, je t'en prie, intervint Laurie, sans quoi il ne pourra rien nous dire.

Roald donna un coup de pied à l'homme qui se tordait par terre.

— Écoute, p'tit gars, j'ai pas le temps d'être tendre avec toi. Alors, tu vas répondre maintenant, ou on va te ramener à l'auberge en petits morceaux.

Il caressa la lame de sa dague pour mieux se faire comprendre.

— Qu'est-ce que Segersen a à voir avec Murmandamus ? répéta Arutha.

— Je sais pas, répondit l'homme, la bouche ensanglantée. (Il hurla de nouveau quand Roald lui donna un autre coup de pied.) Vraiment, je sais rien. On m'a juste dit d'aller le voir et de lui transmettre un message.

— Quel message ? demanda Laurie.

— Le message, il est simple. C'était juste : « Par la faille d'Inclindel. »

— La faille d'Inclindel, expliqua Baru, c'est une étroite passe dans les montagnes, juste au nord d'ici. Si Murmandamus l'a prise, il pourra la garder ouverte assez longtemps pour que les hommes de Segersen passent.

— Mais nous ne savons toujours pas pourquoi Murmandamus a besoin d'une compagnie d'ingénieurs, fit remarquer Laurie.

— Pour ce à quoi ils servent, je dirais, le railla Roald.

— Mais que vont-ils assiéger ? s'exclama Arutha. Tyr-Sog ? C'est trop facile d'obtenir des renforts de Yabon et il faudrait qu'ils puissent éviter les nomades des steppes des Tempêtes de l'autre côté des montagnes. Les portes de Fer et les portes du Nord sont trop à l'est et il n'aurait pas besoin d'ingénieurs pour attaquer les nains ou les elfes. Ça nous laisse Hautetour.

Martin, qui en avait fini avec son travail peu ragoûtant, objecta :

— Possible, mais c'est la plus grande forteresse des baronnies frontalières.

— Inutile d'en faire le siège. Elle est prévue pour résister à de simples raids. Il suffit de la submerger, et on a vu que Murmandamus n'hésite pas à sacrifier des vies. Mais, de toute

manière, il se retrouverait au beau milieu des crêtes Blanches avec nulle part où aller. Non, ça n'a aucun sens.

— Écoutez, dit l'homme à terre. Je suis juste un intermédiaire, moi, un type payé pour un boulot. Mais vous pouvez pas me tenir pour responsable de ce que font les frères des Ténèbres, hein, vot'bonté ?

Jimmy revint, suivi de Locklear.

— Je doute qu'il en sache plus, confia Martin à son frère.

— Il sait qui nous sommes, répondit Arutha d'un air sombre.

Martin acquiesça.

— Il le sait.

Le visage de Crowe pâlit soudain.

— Écoutez, vous pouvez avoir confiance en moi. Je resterai bouche cousue, Votre Altesse. Inutile de me donner quoi que ce soit. Vous me laissez juste partir et j'oublierai tout. Craché.

Locklear regarda les visages fermés de ses compagnons, sans comprendre.

Arutha le remarqua et fit un petit signe à Jimmy. Le garçon attrapa fermement Locklear par le bras et l'emmena à l'écart.

— Que…, fit le jeune écuyer.

Un peu plus loin, Jimmy s'arrêta.

— On attend.

— Quoi ? demanda le garçon, visiblement troublé.

— Qu'ils fassent ce qu'ils ont à faire.

— Faire quoi ? insista Locklear.

— Tuer le renégat.

Locklear verdit. Jimmy lui expliqua d'un ton sec :

— Écoute, Locky, c'est la guerre et des gens se font tuer. Et ce Crowe fait partie des plus minables parmi ceux qui vont mourir.

Locklear n'arrivait pas à en croire ses yeux ; jamais il n'avait vu une telle dureté sur le visage de Jimmy. Pendant plus d'un an, il avait côtoyé le filou, la canaille, le charmeur, mais maintenant il voyait quelqu'un qu'il ne s'était jamais préparé à rencontrer, le vétéran dur et froid, le jeune homme qui avait tué et qui tuerait encore.

— Cet homme doit mourir, ajouta Jimmy brusquement. Il sait qui est Arutha. Combien crois-tu que vaille la vie du prince si Crowe s'évanouit dans la nature ?

Locklear semblait secoué, le visage livide. Il ferma lentement les yeux.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas… ?

— Quoi ? enchaîna Jimmy sans pitié. Attendre qu'une patrouille de la milice passe pour qu'elle l'emmène se faire juger à Tyr-Sog ? Aller là-bas pour témoigner ? Le laisser pieds et poings liés pendant quelques mois ? Écoute, si ça peut t'aider, dis-toi que Crowe est un hors-la-loi et un traître et qu'Arutha rend simplement la justice. On peut retourner les choses comme on veut, il n'y a pas le choix.

Locklear avait l'impression que la tête lui tournait. Puis un cri étranglé monta de la clairière et le garçon cilla. Sa confusion sembla se dissiper et il acquiesça. Jimmy posa la main sur l'épaule de son ami et serra doucement. Il se dit que maintenant, Locklear n'aurait plus l'air tout à fait aussi jeune.

Ils étaient rentrés à l'auberge et attendaient, à la joie d'un Geoffrey encore quelque peu perplexe. Trois jours plus tard, un étranger arriva et s'approcha de Roald, qui avait pris l'habitude d'occuper l'endroit où se tenait Crowe auparavant. L'étranger lui parla quelques instants et repartit furieux, car Roald lui avait dit que le contrat entre Murmandamus et Segersen était résilié. Martin expliqua à Geoffrey qu'un général de mercenaires très connu et recherché campait peut-être dans les environs et qu'il était certain que quiconque ferait savoir à la milice locale où le trouver en retirerait sans doute une bonne récompense. Le lendemain ils repartirent, droit vers le Nord.

— Geoffrey risque d'avoir une agréable surprise, fit remarquer Jimmy quand ils furent loin de l'auberge.

— Pourquoi ? voulut savoir Arutha.

— Eh bien, Crowe n'a jamais payé ses deux derniers jours, alors Geoffrey lui a pris son bouclier pour se rembourser.

Roald éclata de rire en même temps que Jimmy.

— Tu veux dire qu'un de ces jours il va regarder ce qu'il y a sous le cuir.

Comme personne ne semblait comprendre à l'exception de Roald, Jimmy expliqua :

— C'est de l'or.

— C'est pour ça que Crowe avait tant de mal à le trimbaler mais qu'il ne le laissait jamais derrière lui, ajouta Roald.

— Et c'est pour ça que vous avez enterré tout son attirail, sauf ce qu'a récupéré Baru, mais que vous avez rapporté ça avec vous, comprit Martin.

— C'est la paye de Segersen. Personne ne s'attaquerait à un pauvre mercenaire qui n'a même pas deux pièces de cuivre à faire tinter, non ? dit Jimmy tandis que tous éclataient de rire. Ça me semblait juste que ce soit Geoffrey qui l'ait. Les dieux savent que, là où on va, ça ne nous servira à rien.

Les rires se turent.

Arutha signala une halte.

Cela faisait une semaine qu'ils avaient quitté l'auberge et qu'ils s'enfonçaient vers le Nord. Par deux fois, des villages hadatis où l'on connaissait Baru les avaient hébergés. Le guerrier avait été honoré et accueilli avec respect, car la nouvelle de son duel victorieux contre Murad était parvenue jusqu'aux hautes terres hadatis. Les hommes des collines se demandaient peut-être avec curiosité qui étaient ses compagnons, mais, si c'était le cas, ils ne le montraient pas. Arutha et les autres étaient certains que nul n'entendrait parler de leur passage chez les Hadatis.

Ils venaient juste de découvrir une étroite piste qui grimpait dans les montagnes : la faille d'Inclindel.

— Nous voici de nouveau en territoire ennemi, annonça Baru, qui chevauchait à côté d'Arutha. Si Segersen ne vient pas, peut-être les Moredhels diront-ils à leurs guetteurs de se retirer, mais il se peut que nous leur tombions droit dans les bras.

Arutha acquiesça.

Baru avait noué ses cheveux derrière sa tête et enveloppé ses épées traditionnelles dans son tartan pour les cacher. Il portait l'épée de Morgan Crowe au côté et la cotte de mailles du renégat par-dessus sa tunique. C'était comme si le Hadati avait cessé d'exister ; on eût dit qu'un simple mercenaire avait pris sa

place. Cela faisait partie de leur plan. Ils devaient avoir l'air d'une simple bande de renégats désirant se rallier à la bannière de Murmandamus, dans l'espoir que leur ennemi y croirait. Pendant tout le voyage, ils avaient discuté de la meilleure manière d'atteindre Murmandamus. Tous s'accordaient sur le fait que, même s'il soupçonnait Arutha de ne pas être mort, Murmandamus ne s'attendrait jamais à ce que le prince de Krondor vînt s'enrôler dans son armée.

Sans rien ajouter, ils repartirent, Martin et Baru en tête, suivis par Arutha, Jimmy, Laurie et Locklear, tandis que Roald fermait la marche. Le mercenaire aguerri devait surveiller leurs arrières pendant leur progression à l'intérieur de la faille d'Inclindel.

Ils grimpèrent durant deux jours, puis la piste tourna en direction du nord-est. Elle suivait plus ou moins la pente des montagnes, tout en courant toujours le long de la face sud. Étrangement, ils n'étaient pas encore sortis du royaume, car c'étaient les pics qui les surplombaient qui avaient servi de repères aux cartographes royaux pour tracer les frontières entre le royaume et les terres du Nord. Cependant, Jimmy ne se faisait aucune illusion à ce sujet. Ils se trouvaient en territoire hostile. Toute personne rencontrée était susceptible de les attaquer à vue.

Martin les attendait à l'endroit où la route formait un coude. Comme lors de l'expédition au Moraelin, il avait repris l'habitude de partir en reconnaissance à pied. Le terrain était trop rocailleux pour faire facilement presser le pas aux chevaux et le duc avait souvent besoin de devancer le groupe. Il fit signe à ses compagnons de mettre pied à terre. Jimmy et Locklear prirent les bêtes et remontèrent un peu la piste, avant de leur faire faire demi-tour au cas où ils auraient besoin de repartir précipitamment. Jimmy se dit que, de toute manière, cela poserait quand même de gros problèmes car la piste était si étroite qu'ils ne pouvaient s'enfuir autrement que par le chemin qu'ils suivaient depuis si longtemps.

Les autres rejoignirent le duc, qui leva la main pour leur faire signe de rester discrets. Au loin, ils entendirent ce qui

l'avait arrêté : un grognement, ponctué par un aboiement, puis par d'autres grognements moins familiers.

Ils tirèrent leurs armes et s'approchèrent en rampant. À moins de dix mètres de l'autre côté du coude, la piste se séparait en deux branches, l'une continuant en direction du nord-est, l'autre partant droit vers l'ouest. Un homme était allongé par terre, mort ou inconscient, ils n'auraient su le dire. Sur son corps immobile se trouvait un chien géant qui ressemblait à un bouledogue, mais en deux fois plus gros, dont le garrot arrivait presque à la taille d'un homme. Il portait autour du cou un collier hérissé de pointes de fer qui lui faisaient comme une crinière de métal et il ne cessait de montrer les crocs, de grogner et d'aboyer. Devant lui se tenaient trois trolls prêts à bondir.

Martin tira une longue flèche, touchant le troll le plus éloigné à la tête. La hampe de la flèche traversa le crâne épais et la créature mourut sans même le savoir. Les autres se retournèrent, ce qui fut une erreur fatale pour le troll qui faisait face au chien, car la bête lui sauta dessus et lui planta ses crocs impressionnants dans la gorge. Le troisième tenta de fuir quand il vit les cinq hommes le charger. Baru fut plus rapide et sauta par-dessus le chaos de corps étalés par terre, éliminant rapidement le dernier adversaire.

Pendant un moment, on n'entendit plus que le chien qui s'acharnait sur le troll mort. À l'approche des hommes, l'animal lâcha le cadavre et recula, protégeant de nouveau l'homme à terre.

Baru regarda l'animal et siffla entre ses lèvres en murmurant :

— C'est impossible.

— Quoi ? demanda Arutha.

— Ce chien.

— Possible ou impossible, répliqua Martin, si cet homme n'est pas déjà mort, il risque de passer l'arme à gauche si ce monstre refuse de nous laisser approcher.

Baru prononça un mot étrange et le chien dressa les oreilles. Il tourna légèrement la tête et cessa de grogner. Lentement, il s'approcha du Hadati, qui s'agenouilla et commença à le gratter derrière la tête.

Martin et Arutha s'approchèrent rapidement de l'homme pour l'examiner, tandis que Roald et Laurie se tournaient vers les garçons pour les aider à ramener les chevaux.

— Il est mort, déclara Martin quand tout le monde se fut rassemblé.

Le chien regarda le cadavre et gémit doucement mais laissa Baru continuer à le caresser.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Laurie tout haut. Qu'est-ce qui peut pousser un homme et un chien à traverser une terre si désolée ?

— Et regardez ces trolls, ajouta Roald.

Arutha acquiesça.

— Ils ont des armes et des armures.

— Des trolls des montagnes, expliqua Baru. Plus intelligents, plus rusés et plus sauvages que leurs cousins des basses terres. Les autres valent à peine mieux que des bêtes, mais ceux-ci font de terribles adversaires. Murmandamus a recruté des alliés.

— Mais qui est cet homme ? demanda Arutha en désignant le cadavre par terre.

Baru haussa les épaules.

— Je l'ignore. Mais je devrais pouvoir deviner ce qu'il est. (Il observa le chien tranquillement assis devant lui, qui fermait les yeux de plaisir tandis que Baru continuait à lui gratter les oreilles.) Ce chien ressemble à ceux de nos villages, mais en plus grand et en plus gros. Nos chiens viennent de cette race-ci, une race que l'on n'a plus vue à Yabon depuis un bon siècle. On appelle ces animaux des « molosses ».

« Il y a des siècles, mon peuple vivait dans de petits villages éparpillés dans ces montagnes et dans les collines en contrebas. Nous n'avions pas de villes, mais nous organisions un grand rassemblement deux fois par an. Pour protéger nos troupeaux des prédateurs, nous élevions ces bêtes, les molosses. On appelait leurs maîtres des « veneurs ». On avait fait de nombreux croisements pour que ces chiens atteignent une taille qui fasse réfléchir à deux fois même un ours des montagnes. (Il montra les replis de peau autour des yeux.) Ce chien peut planter ses dents dans le cou d'un adversaire et ces replis

permettent de faire s'écouler le sang autour des yeux. Il ne lâche pas prise tant que son adversaire n'est pas mort ou que son maître ne le lui ordonne pas. Ce collier hérissé de pics empêche les prédateurs plus grands que lui de le mordre au cou.

— Parce qu'on arrive à trouver plus grand que ça ? s'exclama Locklear, étonné. Cette chose fait presque la taille d'un poney !

Baru sourit devant une telle exagération.

— Ils s'en servaient pour chasser les vouivres.

— C'est quoi, une vouivre ?

— Un petit dragon assez stupide, répondit Jimmy. Ça fait à peine six mètres.

Locky regarda les autres pour voir si Jimmy ne se moquait pas de lui. Baru secoua la tête, pour lui faire comprendre que non.

— Cet homme-là était son maître ? demanda Martin.

— Très probablement. Vous voyez l'armure de cuir noir et le capuchon. Dans son équipement, vous devriez trouver un masque en fer, avec des lanières de cuir à passer autour de la tête, de manière qu'il puisse le porter sur sa capuche. Mon père avait un truc comme ça dans son atelier, un souvenir du passé que lui avait transmis son ancêtre. (Baru regarda autour de lui et aperçut un gros objet par terre à côté des trolls morts.) Là-bas, ramassez ça.

Locklear y courut et revint avec une énorme arbalète. Il la tendit à Martin, qui siffla.

— Ça, c'est bien le pire.

— Ça fait une fois et demie la taille des arbalètes les plus lourdes que je connaisse, s'étonna Roald.

Baru acquiesça.

— Ça s'appelle un crève-Bessy. Pourquoi le nom de Bessy, on n'en sait rien, mais pour crever, ça crève. Mon peuple avait un veneur dans chaque village, pour protéger les troupeaux des lions, des ours des montagnes, des griffons et des autres prédateurs. Quand le royaume a conquis Yabon, que vos nobles ont construit des villes et des châteaux et que vos patrouilles ont couru les routes pour pacifier la région, on a eu moins besoin de veneurs, puis plus du tout. On a laissé les molosses devenir plus

petits, on en a fait des animaux de compagnie et des chiens de chasse pour le petit gibier.

Martin reposa l'arbalète. Il examina un des carreaux que l'homme portait dans un carquois attaché à la hanche. Il faisait deux fois la taille d'un carreau normal et la pointe était en acier.

— Pour un peu, ça pourrait faire un trou dans un mur de château.

Baru fit un petit sourire.

— Pas tout à fait, mais ça pourrait faire un accroc de la taille de votre poing dans les écailles d'une vouivre. Ça ne la tuera peut-être pas, mais elle y réfléchira à deux fois avant de revenir attaquer un troupeau.

— Mais vous avez dit qu'il n'y avait plus de veneurs, objecta Arutha.

Baru tapota la tête du chien et se redressa.

— En tout cas, c'est ce qu'on croyait. Vous en avez un ici, pourtant. (Il resta silencieux un long moment.) Quand le royaume s'est installé à Yabon, nous formions une alliance de clans assez lâche et nous n'étions pas d'accord sur la manière dont nous allions traiter avec votre peuple. Certains d'entre nous ont fait bon accueil à vos ancêtres, d'autres non. Pour la plupart, nous autres, Hadatis, avons gardé nos anciennes coutumes, vivant dans les hautes terres et menant nos moutons et notre bétail. Ceux qui sont allés dans les villes ont été vite absorbés par les vôtres qui venaient de plus en plus nombreux, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus beaucoup de différences entre les gens de la ville de Yabon et ceux du royaume. Laurie et Roald en font partie. Alors Yabon est devenue une ville du royaume.

« Mais certains n'aimaient pas le royaume et la résistance s'est changée en guerre ouverte. Vos soldats sont venus en nombre et la rébellion a été promptement écrasée. Mais il y a une histoire, à laquelle on ne croit qu'à moitié, qui raconte que certains ont décidé de ne pas plier le genou devant le royaume, tout en ne se battant pas non plus. Ils ont préféré fuir et sont partis au nord, se trouver de nouvelles terres loin du royaume.

Martin observa le chien.

— Alors, cette histoire pourrait être vraie ?

— Il semblerait. Je crois que j'ai de lointains cousins quelque part par là-bas.

Arutha regarda le chien un moment.

— Et nous venons de nous trouver des alliés. Ces trolls étaient des serviteurs de Murmandamus, c'est certain, et cet homme était leur ennemi.

— Et l'ennemi de notre ennemi est notre allié, conclut Roald.

Baru secoua la tête.

— Souvenez-vous, ces gens ont fui le royaume. Ils risquent de ne pas beaucoup vous apprécier, prince. Nous risquons d'échanger un ennemi contre un autre, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

— Nous n'avons pas le choix, insista Arutha. Tant que nous ne saurons pas ce qui se trouve derrière ces montagnes, nous devons aller au-devant de toute aide que la chance veut bien nous offrir.

Il décréta une brève pause, le temps que l'on recouvrît de pierres le corps du veneur mort, pour édifier une sorte de cairn. Le chien resta stoïque. Quand ils eurent terminé, il refusa de bouger et posa la tête sur la tombe de son maître.

— On le laisse là ? demanda Roald.

— Non, répondit Baru. (Il parla de nouveau dans la langue bizarre et le chien s'approcha de lui d'un air réticent.) La langue dont on se servait pour commander à nos chiens doit toujours être la même, il obéit.

— Alors, comment procède-t-on ? demanda Arutha.

— Prudemment, mais je crois qu'il vaut mieux le laisser nous guider, répondit l'homme des collines en montrant le chien.

Le guerrier prononça un mot, l'animal dressa les oreilles et partit en trottinant sur la piste, s'arrêtant au moment où il allait les perdre de vue, attendant qu'ils le suivent. La troupe remonta rapidement en selle.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Arutha.

— J'ai dit : « maison ». Il va nous conduire à son peuple.

Chapitre 9

PRISONNIERS

Le vent hurlait.

Les cavaliers s'enveloppèrent frileusement dans leurs capes.

Cela faisait plus d'une semaine qu'ils suivaient le molosse. Deux jours après l'avoir trouvé, ils avaient finalement passé les crêtes des grandes montagnes du Nord. Pour l'heure, ils avançaient le long d'une piste étroite pratiquée au pied d'une série de sommets pointant vers le nord-est.

Le chien avait fini par accepter Baru comme son maître et obéissait à tous les ordres du Hadati, alors qu'il ignorait totalement ceux des autres. Baru appelait le chien Blutark, ce qui d'après lui voulait dire, dans l'ancienne langue hadati, « un ancien ami retrouvé ou de retour d'un long voyage ». Arutha espérait que ce nom était de bon augure et que ceux qui avaient élevé ce chien éprouveraient les mêmes sentiments envers sa troupe.

Par deux fois, le chien avait prouvé sa valeur en les prévenant de dangers sur leur route. Il sentait ce que même les yeux perçants des chasseurs Baru et Martin ne percevaient pas. Chaque fois, ils avaient surpris des gobelins campant sur leur chemin. Il était clair que Murmandamus contrôlait cette route qui menait aux terres du Nord. Les deux rencontres avaient eu lieu à la jonction de pistes qui conduisaient clairement vers l'aval.

La piste, qui avait pris la direction du sud-est à partir d'Inclindel, avait bifurqué vers l'est, blottie contre les pentes septentrionales des montagnes. La troupe apercevait au loin les vastes terres du Nord et s'interrogeait. Pour la plupart des gens du royaume, les « terres du Nord » n'étaient qu'un nom pratique qui permettait de se référer à ces terres inconnues de l'autre côté des montagnes, sur la nature desquelles on ne pouvait guère que spéculer. Mais à présent, Arutha et ses compagnons les avaient sous les yeux, et ce spectacle ridiculisait

tout ce qu'ils avaient pu imaginer, tant ces terres étaient immenses. Au nord-ouest, une vaste plaine s'étendait à l'infini et finissait par se perdre dans les brumes : les steppes des Tempêtes. Peu de gens du royaume s'étaient aventurés sur ces terres herbeuses, et encore fallait-il obtenir le consentement des nomades qui les considéraient comme leur domaine. Aux limites des steppes des Tempêtes se dressait une série de collines, au-delà desquelles se trouvaient des terres qu'aucun homme du royaume n'avait jamais vues. À chaque détour du chemin, à chaque butte, ils découvraient un nouveau paysage plus grandiose que le précédent.

Ils auraient préféré que le chien acceptât d'emprunter les pistes basses, surtout Martin qui se serait senti plus à l'abri dans les collines en contrebas que sur cette piste ouverte à tous les vents. Serpentant à même le flanc des pentes septentrionales des montagnes, ils ne descendaient que très rarement sous la limite des arbres. Par trois fois, ils avaient vu des signes montrant que cette piste n'était pas tout à fait naturelle, comme si quelqu'un, longtemps auparavant, avait pris la peine de relier chaque bout du chemin.

— Ce chasseur était sacrément loin de chez lui, c'est sûr, fit remarquer Roald une fois de plus.

Ils devaient se trouver à plus de cent cinquante kilomètres à l'est de l'endroit où ils avaient trouvé le corps.

— Oui, acquiesça Baru, c'est bizarre, parce que les veneurs étaient chargés de la défense d'une zone bien précise. Peut-être que ça faisait un bout de temps que ces trolls le poursuivaient.

Mais il savait aussi bien que les autres qu'une telle poursuite aurait duré quelques kilomètres, pas quelques dizaines. Non, le chasseur devait avoir une autre raison de s'aventurer si loin de chez lui.

Pour passer le temps, Arutha, Martin et les garçons avaient commencé à apprendre le dialecte hadati de Baru, au cas où ils rencontreraient un jour le peuple auquel avait appartenu le maître de Blutark. Laurie et Roald parlaient bien la langue de Yabon et maîtrisaient un patois hadati un peu hésitant, aussi la langue leur vint-elle assez rapidement. C'était Jimmy qui

éprouvait le plus de difficultés, même s'il arrivait à formuler quelques phrases simples.

Blutark déboula sur la piste, agitant furieusement la queue. De manière très inhabituelle pour lui, il aboya bruyamment et fit volte-face.

— C'est bizarre..., dit Baru.

Le chien, quand il sentait un danger, se mettait habituellement en arrêt, jusqu'à ce qu'on l'attaquât ou que Baru lui donnât l'ordre d'attaquer. Martin et le guerrier partirent en avant ; le Hadati ordonna au chien d'avancer. Blutark s'élança et disparut derrière un lacet entre de hautes falaises de pierre, à un endroit où la piste redescendait.

Les voyageurs s'engagèrent dans le tournant et tirèrent sur leurs rênes, car, dans une clairière, Blutark faisait face à un autre molosse. Les deux chiens se reniflaient en agitant la queue. Derrière l'autre chien se tenait un homme en armure de cuir noir, un étrange masque de fer sur le visage. Il pointait sur eux un crève-Bessy, monté sur un piquet de bois. Il leur cria quelque chose, mais le vent emporta ses mots.

Baru leva les mains et cria une réponse que les autres comprirent mal à cause du vent, mais qui indiquait clairement ses intentions amicales. Soudain, des filets s'abattirent sur les sept cavaliers. Une douzaine de soldats en vêtements de cuir brun leur sautèrent dessus et mirent rapidement les compagnons d'Arutha à bas de leur selle. Peu de temps après, tous les sept étaient troussés comme des volailles prêtes à cuire. L'homme en armure noire replia son pieu et le passa par-dessus l'épaule avec son arbalète. Il s'approcha des deux chiens et leur tapota gentiment la tête.

Un bruit de sabots annonça l'arrivée d'un autre détachement d'hommes en brun, des cavaliers cette fois. L'un des hommes s'adressa aux prisonniers dans la langue du royaume, avec un fort accent.

— Vous allez venir avec nous. Ne parlez pas fort, ou nous vous bâillonnons. N'essayez pas de fuir ou nous vous tuons.

Baru fit un signe de tête à ses compagnons, mais Roald voulut dire quelque chose. Des mains se posèrent immédiatement sur sa bouche ; on lui noua un tissu sur le

visage, pour le faire taire. Arutha regarda autour de lui mais adressa juste un signe de tête aux autres.

Les captifs furent remis en selle sans ménagement, les pieds ligotés aux étriers. Sans rien dire de plus, les cavaliers repartirent sur la piste, emmenant avec eux Arutha et les autres.

Ils chevauchèrent pendant un jour et une nuit, ne faisant que de courtes haltes pour laisser les chevaux se reposer. Au cours de ces haltes, pendant qu'ils s'occupaient des montures, leurs geôliers desserraient les liens d'Arutha et de ses compagnons afin qu'ils souffrent moins de leurs crampes. Quelques heures après leur départ, ils retirèrent son bâillon à Roald, au grand soulagement de ce dernier. Mais il était clair que leurs ravisseurs ne les laisseraient pas parler.

Après l'aube, ils constatèrent qu'ils étaient presque à mi-pente entre la piste des montagnes et le bas des collines. Ils croisèrent un petit troupeau, gardé par trois bergers méfiants et armés qui leur firent des signes de la main. Puis ils approchèrent d'un village dans les collines, entouré de murailles.

La muraille extérieure était faite de lourds madriers de bois épais liés ensemble et maçonnés de boue séchée. Les cavaliers, pour la rejoindre, durent suivre de profondes tranchées pratiquées autour du mur, qui montaient le long de la colline par un chemin en lacet. Des deux côtés de ce chemin, les tranchées étaient hérissées de pieux de bois durcis au feu, capables d'empaler tout cavalier qui tomberait dessus.

— Ils doivent avoir de charmants voisins, souffla Roald en regardant autour de lui.

L'un des gardes se rapprocha immédiatement de lui, bâillon en main, mais le chef lui fit signe d'arrêter alors qu'ils arrivaient aux portes. Celles-ci s'ouvrirent. Ils découvrirent alors un second mur derrière le premier. Il n'y avait pas de barbacane, mais l'espace qui séparait les deux murailles était un véritable champ de tir. Tandis qu'ils passaient les secondes portes, Arutha ne put qu'admirer la simplicité de l'ouvrage. Une armée moderne aurait pu prendre ce village rapidement, mais

au coût de nombreuses vies. Il devait être facile pour ces villageois de repousser des bandits ou des gobelins.

Arutha observa l'intérieur du village. Celui-ci ne devait pas compter plus d'une douzaine de huttes, toutes en clayonnage recouvert de boue séchée. Il vit des enfants qui jouaient, mais avec un air étrangement sérieux. Ils portaient des gambisons ou, pour les plus âgés, des armures de cuir. Tous possédaient une dague. Les vieillards aussi étaient armés et l'un d'eux les croisa en boitant, appuyé sur une lance qui lui servait de canne. Le chef de la compagnie s'adressa aux prisonniers :

— Maintenant, vous pouvez parler, car les lois de la piste ne s'appliquent pas ici.

Il continuait à parler la langue du royaume. Ses hommes coupèrent les liens qui retenaient les pieds des captifs à leurs étriers et les aidèrent à descendre de selle. Puis le chef leur fit signe d'entrer dans l'une des huttes.

À l'intérieur, Arutha et les autres se retrouvèrent face au chef de la patrouille. Blutark, qui avait continué à courir aux côtés de Baru, se coucha aux pieds du Hadati, langue pendante, haletant.

— Ce chien est d'une race spéciale, particulièrement importante pour notre peuple, expliqua le chef. Comment se fait-il qu'il soit avec vous ?

Arutha fit signe à Baru.

— Nous avons trouvé son maître tué par des trolls, répondit le Hadati. Nous avons tué les trolls et le chien a décidé de venir avec nous.

L'homme réfléchit.

— Si vous aviez blessé son maître, ce chien vous aurait tués ou serait mort en essayant. Alors je vous crois. Mais cette race est entraînée à n'obéir qu'à très peu de gens. Comment vous faites-vous obéir de lui ?

L'homme des collines prononça un mot et le chien s'assit, les oreilles dressées. Il dit un autre mot et le chien se coucha, au repos.

— Mon village possédait des chiens d'une race similaire, quoique pas aussi grande.

Le chef fronça les sourcils.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Baru, surnommé le Tueur de Serpents, de la famille de Orwinson, du clan des collines de Fer. Je suis un Hadati, répondit-il en dialecte hadati tout en détachant son paquetage et en retirant son tartan et ses épées.

Le chef hocha la tête. Il répondit dans une langue suffisamment semblable à celle de Baru pour que les autres comprennent. Les différences entre les deux langues semblaient surtout être affaire de prononciation, les mots étant essentiellement les mêmes.

— Cela fait des années, presque une génération, qu'aucun de nos cousins hadatis n'a passé les montagnes, Baru Tueur de Serpents. Cela explique bien des choses. Mais quand les hommes du royaume viennent par ici, c'est habituellement pour nous faire des ennuis et, ces derniers temps, nous avons eu bien trop de gens comme ça. Je ne crois pas que vous soyez des renégats, mais je m'en remettrai à la sagesse du Protecteur. (Il se leva.) Nous allons nous reposer ici ce soir et demain nous repartirons. On vous apportera de la nourriture. Il y a un seau dans le coin pour vos besoins nocturnes. Ne sortez pas de cette hutte. Si jamais vous essayez, vous serez ligotés et si vous résistez, vous serez tués.

— Où nous emmenez-vous ? demanda Arutha tandis que le chef s'apprêtait à franchir le seuil de la hutte.

L'homme tourna la tête.

— À Armengar.

Ils repartirent dès l'aube, descendant des hautes terres pour trouver le couvert d'une épaisse forêt. Blutark, infatigable, courait de nouveau à côté du cheval de Baru. Leurs gardiens leur avaient une nouvelle fois ordonné de ne pas parler, mais leur avaient rendu leurs armes. Arutha en conclut que leurs ravisseurs considéraient qu'ils agiraient en compagnons d'armes si jamais ils rencontraient un problème. Comme ils risquaient essentiellement de tomber sur des serviteurs de Murmandamus, ils ne prenaient que peu de risques en leur faisant confiance. On avait visiblement abattu des arbres dans la forêt et le chemin qu'ils empruntaient était à l'évidence utilisé

très régulièrement. Ils sortirent d'un bosquet et passèrent dans un pré où broutait un petit troupeau de vaches, gardé par trois hommes. L'un d'eux était le veneur qui avait quitté le village la nuit précédente. Les autres étaient des bergers, mais tous portaient une lance, une épée et un bouclier.

Ils croisèrent encore deux troupeaux ce jour-là, l'un de vaches et l'autre de moutons. Les bêtes étaient surveillées par des guerriers, dont plusieurs femmes. Au coucher du soleil, ils arrivèrent à un autre village où on fournit aux captifs un abri en leur ordonnant de nouveau de ne pas quitter leur hutte.

Au matin du lendemain, le quatrième jour depuis le début de leur captivité, Arutha et ses compagnons s'engagèrent dans un canyon peu profond, qui longeait une rivière descendant des montagnes. Peu après midi, ils atteignirent une longue pente, qu'ils commencèrent à grimper. La route contournait une grande colline au lieu de suivre la rivière, qui coupait directement à travers la roche ; ils ne virent plus rien en contrebas pendant presque une heure. Quand ils eurent passé la colline, le prince et ses amis échangèrent un regard, muets d'émerveillement.

Le chef de la troupe, qui s'appelait Dwyne, se tourna vers eux et déclara :

— Voici Armengar.

On ne voyait pas la cité en détail, mais c'était déjà impressionnant. Le mur extérieur mesurait entre quinze et vingt mètres de haut, avec des échauguettes tous les quinze mètres environ, qui permettaient à des archers placés à l'intérieur de tirer en croisé. À mesure que les cavaliers s'approchaient, ils distinguaient de plus en plus de détails. La barbacane était immense, faisant au moins une trentaine de mètres de large. La porte ressemblait à un mur amovible. La rivière qu'ils avaient suivie coulait le long des murailles clans une énorme douve, ne laissant pas plus d'une trentaine de centimètres entre la berge et la base du mur.

Quand ils se présentèrent devant la cité, les portes s'ouvrirent à une vitesse impressionnante par rapport à leur apparente lourdeur. Un groupe de cavaliers apparut. Il se dirigeait d'un bon pas droit sur l'escorte d'Arutha. Quand les

deux compagnies se croisèrent, les cavaliers se saluèrent de la main. Arutha constata qu'ils étaient habillés de la même manière. Les hommes comme les femmes portaient une coiffe de cuir et une armure de cuir ou de mailles, sans plaque visible. Tous possédaient une épée et un bouclier ; la moitié d'entre eux étaient des lanciers et les autres des archers. Les boucliers ne présentaient ni blason, ni signes distinctifs. Après leur passage, Arutha s'intéressa de nouveau à la cité. Un pont, apparemment permanent, enjambait les douves.

Quand ils passèrent les portes, le prince aperçut du coin de l'œil une bannière qui flottait à un angle extérieur de la barbacane. Il ne put en discerner que les couleurs, le noir et l'or, mais aucun dessin. Quelque chose dans cette bannière l'inquiéta un instant. Puis les portes extérieures se refermèrent, comme de leur propre volonté, et Martin dit :

— Il doit y avoir un mécanisme à l'intérieur des murs.

Arutha ne répondit pas, se contentant d'observer la ville.

— On doit pouvoir faire sortir cent ou cent cinquante cavaliers d'un coup sans ouvrir les portes intérieures, ajouta Martin en observant la taille de la cour de la barbacane.

Arutha acquiesça. C'était la plus grande qu'il eût jamais vue. Les murs, aussi incroyable que cela pût lui paraître, devaient accuser les neuf ou dix mètres de large. Puis les portes intérieures s'ouvrirent et ils pénétrèrent dans Armengar.

La cité était séparée des murs par une basse-cour d'une centaine de mètres de long. Les bâtiments étaient serrés les uns contre les autres, sillonnés d'étroites rues sinueuses. Rien ici ne ressemblait aux larges boulevards de Krondor et aucune indication sur les bâtiments ne permettait d'en connaître la fonction. Les captifs suivirent leur escorte. Peu de gens traînaient sur le pas des portes. S'il y avait le moindre commerce par ici, les compagnons d'Arutha étaient bien en peine de l'identifier. Partout, les gens portaient une armure et des armes. Une fois seulement, ils virent une exception à la règle de l'armure : une femme qui en était visiblement au dernier stade de sa grossesse, mais qui portait tout de même une dague à la ceinture. Même les enfants qui levaient les yeux sur eux étaient armés.

Les rues sinuaient en tous sens, se coupant à intervalles aléatoires.

— Cette cité semble avoir été faite sans aucun plan général, fit remarquer Locklear.

Arutha secoua la tête.

— Au contraire, elle a été bâtie selon un gigantesque plan général, avec un but très clair. Les rues droites arrangent les marchands et sont faciles à construire, pourvu qu'on ait un terrain plat ou facile à modeler. On ne voit des rues tortueuses que quand il est trop difficile d'en faire des droites, comme à Rillanon, sur des collines rocheuses, ou près du palais de Krondor. Cette ville est construite sur un plateau, ce qui veut dire que l'on a fait tous ces méandres dans une intention bien précise. Martin, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que si jamais quelqu'un réussissait à passer ces murailles, il se heurterait à des embuscades tous les quinze mètres, d'ici à l'autre bout de la ville. (Il leva un doigt.) Regardez : tous les bâtiments sont exactement de la même hauteur. Je parie que les toits sont plats et accessibles de l'intérieur. C'est idéal pour placer des archers. Regardez les rez-de-chaussée.

Jimmy et Locklear s'exécutèrent et comprirent ce que voulait dire le duc de Crydee. Chacun des bâtiments n'avait qu'une seule porte au niveau du sol, en bois épais bardé de fer, sans la moindre fenêtre.

— Cette ville est conçue pour la défense, conclut Martin.

Dwyne se retourna.

— Vous êtes perspicaces.

Puis il s'intéressa de nouveau au chemin qu'ils prenaient pour traverser la cité. Les habitants virent les étrangers passer, puis reprirent leurs activités.

Ils finirent par atteindre une place de marché. Les gens allaient d'un étal à l'autre, pour acheter et pour vendre.

— Regardez, dit Arutha en désignant une citadelle.

Celle-ci semblait avoir poussé à même la pierre d'une gigantesque falaise contre laquelle était adossée la ville. Elle devait avoir une bonne trentaine d'étages. Une autre muraille,

d'une dizaine de mètres de haut, entourait la citadelle, au pied de laquelle se trouvait une nouvelle douve.

— Ils sont sacrément prudents, commenta Jimmy.

— Leurs voisins ont tendance à s'énerver facilement, ajouta Roald.

À cela, quelques-uns des gardes qui comprenaient la langue du royaume éclatèrent de rire et acquiescèrent.

— Si on abat les étals, marmonna Arutha, on obtient une nouvelle basse-cour, ce qui laisse aux archers en haut des murs un champ de tir parfaitement dégagé. Prendre cette ville coûterait un nombre de vies incalculable.

— C'est pour ça qu'elle a été faite, confirma Dwyne.

Ils entrèrent dans la citadelle où on leur donna l'ordre de descendre de cheval. Leurs montures furent conduites ailleurs. Ils suivirent Dwyne jusqu'à une prison en profondeur, qui avait l'air propre et assez spacieuse. On leur montra une grande cellule commune, éclairée par une lanterne de cuivre. Dwyne leur fit signe d'entrer.

— Vous allez attendre ici. Si vous entendez sonner l'alerte, montez dans la grande cour au-dessus où on vous dira quoi faire. Sinon, attendez que le Protecteur vous envoie chercher. Je vais demander qu'on vous amène de quoi manger.

Sur ces mots, il partit.

Jimmy regarda autour de lui et s'exclama :

— Ils ne ferment pas la porte et ne nous prennent pas nos armes ?

Baru s'assit.

— À quoi bon ?

Laurie s'assit sur une vieille couverture posée sur une natte de paille.

— Nous n'aurions nulle part où aller. Nous ne pouvons pas passer pour des gens du cru et il n'y a aucun moyen de se cacher. Et je ne suis pas prêt à me battre pour sortir d'ici.

Jimmy s'assit à côté de Laurie.

— Tu as raison. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Arutha se défit de son épée.

— Nous attendons.

Les captifs attendirent plusieurs heures. On leur apporta de la nourriture et ils mangèrent. Quand ils eurent terminé leur repas, Dwyne revint.

— Le Protecteur arrive. Je voudrais connaître vos noms et vos intentions.

Tous les yeux se tournèrent vers Arutha, qui répondit :

— Je crois que nous ne gagnerons rien à cacher la vérité. Être le plus clair possible nous permettra peut-être d'arranger les choses. (Il se tourna vers Dwyne.) Je me nomme Arutha, prince de Krondor.

— C'est un titre ?

— Oui.

— Nous n'avons que peu de souvenirs du royaume, nous autres d'Armengar, et nous n'avons pas de titre. Est-ce important ?

Roald faillit exploser.

— Bon sang, c'est le frère du roi, comme le duc Martin ici présent. C'est le second seigneur le plus important du royaume.

Dwyne resta impassible.

— Quel est votre but ? demanda-t-il lorsqu'on lui eut donné le nom des autres.

— Je crois que nous devrions attendre d'en parler avec votre Protecteur, répondit Arutha.

Dwyne ne parut pas s'offusquer le moins du monde de la réponse et quitta la pièce.

Une heure passa encore, puis les portes s'ouvrirent d'un coup. Dwyne entra, un homme aux cheveux blonds sur ses talons. Arutha leva les yeux avec une lueur d'espoir, car il s'agissait peut-être du Protecteur. C'était le premier homme qu'il voyait qui n'était pas vêtu d'une armure brune. Rasé de près, les cheveux courts, il portait une longue cotte de mailles sur un gambison rouge qui descendait jusqu'aux genoux. Une capuche de mailles rejetée en arrière lui laissait la tête découverte. Bien des gens auraient trouvé son visage avenant et sympathique, mais il observa les captifs d'un regard dur. Il ne dit rien, scrutant seulement chaque visage. Il s'attarda sur Martin, comme s'il remarquait quelque chose de familier en lui. Puis il regarda Arutha. Pendant une longue minute, il dévisagea

le prince, sans la moindre réaction. Enfin, il adressa un signe de tête à Dwyne, se retourna et partit.

— Il y a quelque chose chez cet homme…, murmura Martin.

— Quoi ? demanda Arutha.

— Je ne sais pas pourquoi, et je jurerais l'avoir déjà vu. Et il portait un blason sur la poitrine, mais je n'ai pas réussi à le voir à travers la cotte de mailles.

Peu de temps après, la porte s'ouvrit de nouveau. L'homme resta à l'extérieur, ne laissant voir que sa silhouette. Puis un gros rire familier éclata et l'homme s'avança.

— Que je sois pendu, c'est bien vrai ! s'exclama-t-il, un large sourire fendant sa barbe grise.

Arutha, Martin et Jimmy se redressèrent, l'air incrédule. Le prince se leva lentement, n'en croyant pas ses yeux. Devant lui se trouvait l'homme qu'il se serait le moins attendu à voir franchir le seuil de cette cellule. Jimmy bondit en s'écriant :

— Amos !

Amos Trask, ancien pirate et compagnon d'Arutha et de Martin lors de la guerre de la Faille, entra dans la cellule. Le solide capitaine de navire engloutit le prince dans une étreinte chaleureuse, puis fit de même avec Martin et Jimmy. On lui présenta rapidement les autres.

— Comment es-tu arrivé ici ? lui demanda ensuite Arutha.

— Ça, c'est une longue histoire, mon garçon, une dont on fait les sagas, mais ce n'est pas pour tout de suite. Le Protecteur voudrait bénéficier de votre compagnie et il n'est pas du genre à attendre sans s'impatienter. On pourra se raconter nos histoires après. Pour le moment, toi et Martin, vous devez venir avec moi. Les autres attendront ici.

Les deux frères suivirent Amos dans le couloir et montèrent les marches qui débouchaient dans la cour. L'ancien pirate la traversa et entra dans le bâtiment principal de la citadelle, pressant encore le pas.

— Je ne peux pas vous en dire beaucoup, mais il faut se grouiller.

Ils arrivèrent sur une plate-forme bizarre, pratiquée dans une sorte de tour. Amos leur fit signe de se tenir à côté de lui et tira sur une corde ; soudain, la plate-forme s'éleva.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Martin.

— Une plate-forme montante, un ascenseur. C'est pour transporter des charges lourdes sur le toit, pour les catapultes. Il y a des chevaux en dessous qui font tourner une roue pour que ça marche. Ça évite aussi à un ancien capitaine devenu un peu trop gros d'avoir à grimper trente-sept étages en courant. Mon souffle n'est plus ce qu'il était, gamins. (Amos reprit son sérieux.) Bon, écoutez. Je sais que vous avez cent questions à poser, mais il va falloir attendre pour l'instant. Je vous expliquerai tout quand vous aurez parlé à N'a-qu'un-œil.

— Le Protecteur ? s'enquit Arutha.

— Ouais, c'est lui. Je ne sais pas comment vous le dire, mais vous risquez d'avoir un choc. Vous feriez bien de garder votre calme jusqu'à ce qu'on puisse causer dans un coin tranquille. (Il posa la main sur l'épaule d'Arutha et se pencha sur lui.) Moussaillon, souviens-toi qu'ici t'es prince de rien. T'es un étranger et, pour ces gars, ça veut surtout dire que t'es bon pour les corbeaux. Les étrangers sont rarement les bienvenus à Armengar.

L'ascenseur s'arrêta et ses occupants sortirent. Amos s'engouffra à la hâte dans un long couloir. Le long du mur de gauche se trouvait une série de fenêtres voûtées, offrant une vue imprenable sur la cité et sur la plaine au loin. Martin et Arutha ne purent se permettre qu'un rapide regard, mais le panorama était impressionnant. Ils coururent derrière Amos, qui tourna à l'angle d'un mur en leur faisant signe de le rejoindre. L'homme blond les attendait devant une porte.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? souffla-t-il à Amos d'une voix rauque.

— Il voulait un rapport complet de ta part, répondit l'intéressé en montrant la porte d'un coup sec du pouce. Tu sais comment il est. Rien de personnel tant que le boulot n'est pas terminé. Il ne le montre pas, mais il prend ça mal.

L'homme aux cheveux blonds acquiesça, le visage sombre.

— J'ai du mal à le croire. Gwynnath morte. C'est un sale coup pour nous tous.

Il avait retiré sa cotte de mailles. Sur son gambison, au niveau du cœur, était cousu un petit écusson rouge et or. Mais il

se retourna et passa la porte avant qu'Arutha ait pu en distinguer exactement le dessin.

— La patrouille du Protecteur a été prise en embuscade et des gens sont morts, expliqua Amos. Il est sacrément furax, parce qu'il s'en veut, alors allez-y doucement. Venez, il va me tailler les oreilles en pointe si on attend trop.

L'ancien pirate ouvrit la porte et fit signe aux deux frères d'entrer. Ces derniers se retrouvèrent dans une sorte de salle de conférence, occupée par une grande table ronde. Contre le mur d'en face, une cheminée massive chauffait et éclairait toute la pièce. Les murs étaient couverts de cartes, à l'exception de celui de gauche, percé des mêmes grandes fenêtres que celles du couloir. Au plafond pendait une roue couverte de bougies pour fournir davantage de lumière.

Devant la cheminée se trouvait l'homme blond, en grande discussion avec un autre individu, entièrement vêtu de noir, de sa tunique à son pantalon, jusqu'à sa cotte de mailles qu'il n'avait pas encore retirée. Ses vêtements étaient couverts de poussière et on voyait surtout de son visage le grand bandeau noir qui lui barrait l'œil gauche. Il avait les cheveux presque aussi gris que noir, mais rien dans son attitude ne trahissait son âge. Arutha fut frappé par une certaine ressemblance. Il regarda Martin, qui lui retourna son regard. Lui aussi le voyait. La similitude provenait plus de son attitude et de son port de tête que de son apparence. Cet homme ressemblait à leur père.

Puis il fit un pas en avant et Arutha put voir clairement le blason qui ornait son tabard, à l'aigle d'or éployé de sable. Le prince comprit alors pourquoi il s'était senti mal à l'aise lorsqu'il avait aperçu la bannière au-dessus de la porte. Un seul homme au monde portait ce blason. On l'avait considéré comme le meilleur général du royaume, puis il avait été déclaré traître par le roi, quand on l'avait tenu pour responsable de la mort du père d'Anita. C'était l'ennemi juré de son propre père. L'homme que les gens d'Armengar appelaient le Protecteur désigna deux sièges. Il avait une voix profonde et autoritaire, mais ce fut avec douceur qu'il parla.

— Vous prendrez bien un siège… cousins ? proposa Guy du Bas-Tyra.

La main d'Arutha se crispa un instant sur la poignée de son épée, mais il ne dit rien et s'assit, tout comme Martin. Son esprit bouillonnait de multiples questions.

— Comment… ? finit-il par articuler.

Guy l'interrompit en se saisissant d'une chaise.

— C'est une longue histoire. Je laisserai Amos vous expliquer tout cela. J'ai d'autres préoccupations pour l'instant.

On put lire une seconde une étrange douleur dans son œil unique. Il se détourna, puis leur fit face de nouveau et regarda Martin.

— Vous ressemblez un peu à Borric du temps de sa jeunesse, vous savez ça ?

Le duc acquiesça. Guy se tourna alors vers Arutha.

— Vous aussi, vous lui ressemblez un peu, mais vous ressemblez aussi… à votre mère. Vous avez la forme de ses yeux… sinon leur couleur. (Il prononça les derniers mots tout bas. Puis son ton changea quand un soldat entra avec des bocks et de la bière.) Nous n'avons pas de vin à Armengar, c'est un art perdu ici, car le climat n'est pas bon pour le raisin. Mais ils brassent une bière forte et j'ai grand soif. Vous pouvez boire avec moi si vous le désirez.

Il se servit un verre et laissa Arutha et Martin se servir eux-mêmes. Guy vida son verre, laissant à nouveau tomber le masque pendant quelques instants lorsqu'il s'exclama :

— Par les dieux, quelle fatigue ! (Puis il regarda les deux frères.) Bien, quand Armand m'a dit que Dwyne vous avait ramenés, j'ai eu peine à en croire mes oreilles. Mais c'est bien vous.

Le regard d'Arutha fixa le grand homme blond qui se tenait près du feu.

— Armand ?

Il regarda son blason d'or, au dragon rampant de gueules à dextre et de gueules à la patte de lion dressée d'or à senestre.

— Armand de Sevigny ! s'exclama Martin.

L'homme inclina la tête en direction du duc.

— Baron de Gyldenholt ? Maréchal des chevaliers de saint Gunther ? s'étonna Arutha.

Martin jura.

— Je suis un imbécile. Je savais bien que je l'avais déjà vu. Il était au palais à Rillanon avant que tu ne nous y rejoignes, Arutha. Mais il n'était plus là lors du couronnement, le jour de ton arrivée.

Le blond sourit légèrement.

— À votre service, Altesse.

— Pas tout à fait, si je me souviens bien. Vous n'êtes pas de ceux qui ont prêté allégeance à Lyam.

Il secoua la tête.

— C'est exact.

Il semblait presque le regretter.

Guy intervint :

— C'est encore un bout de l'histoire qui nous a amenés là. Pour l'instant, je dois me concentrer sur la raison de votre présence ici et je veux savoir si cette raison met ou non cette cité en danger. Pourquoi êtes-vous venus dans le Nord ?

Arutha resta assis sans rien dire, les bras croisés sur sa poitrine, regardant Bas-Tyra en fronçant les sourcils. Le fait que Guy contrôle cette ville le déstabilisait. Le prince hésitait à répondre. Sa quête de Murmandamus risquait peut-être d'aller à l'encontre de ce que Bas-Tyra considérait comme ses intérêts. Et Arutha se méfiait de tout ce qui pouvait toucher ce dernier de près ou de loin. Guy du Bas-Tyra avait comploté ouvertement pour s'emparer du trône et avait failli déclencher une guerre civile. Le père d'Anita était mort sur son ordre. Bas-Tyra représentait tout ce qu'Arutha avait appris à détester et tout ce dont son père lui avait appris à se méfier. C'était un véritable seigneur de l'Est, subtil, rusé et rompu aux arcanes des intrigues et des trahisons. Le prince ne savait pas grand-chose sur Sevigny, sinon qu'on l'avait considéré en son temps comme l'un des meilleurs dirigeants de l'Est. Mais il était un vassal de Guy et l'avait toujours été. Et le prince avait beau apprécier Amos et avoir confiance en lui, Trask avait été pirate et n'hésitait pas à faire fi de la loi. Oui, il avait d'excellentes raisons de se montrer prudent.

Martin regarda Arutha dans l'attente d'une réponse. Le prince avait l'air furieux, mais ce n'était qu'une apparence. Le

duc sentait le conflit qui agitait son frère, pris entre ce choc inattendu et son désir que rien ne l'empêche de retrouver et de tuer Murmandamus. Il jeta un coup d'œil autour de lui et vit qu'Amos et Armand semblaient s'inquiéter du fait qu'Arutha ne répondît pas rapidement.

Ne recevant pas de réponse, Guy tapa du poing sur la table.

— Ne jouez pas avec ma patience, Arutha. (Il pointa un doigt.) Vous n'êtes pas prince, dans cette ville. À Armengar, une seule voix commande et c'est la mienne ! (Il se rassit, le visage écarlate sous son bandeau. D'une voix plus douce, il ajouta :) Je… ne voulais pas être impoli. J'ai l'esprit occupé par d'autres soucis. (Il retomba dans un silence pensif et les fixa un long moment.) J'ignore totalement ce que vous faites en ces lieux, Arutha, finit-il par déclarer, mais il faut qu'une chose des plus étranges vous dicte vos actes, sinon vous n'avez rien retenu des enseignements de votre père. Le prince de Krondor et deux ducs parmi les plus puissants du royaume, Salador et Crydee, s'enfonçant dans les terres du Nord en compagnie d'un mercenaire, d'un Hadati des collines et de deux gamins ? Soit vous êtes complètement stupides, soit vous êtes plus subtils que moi.

Arutha resta silencieux, mais Martin prit la parole :

— Il y a eu des changements depuis votre départ, Guy.

Ce dernier retomba dans le silence.

— Je pense qu'il va falloir que j'entende votre histoire. Je ne peux pas vous promettre mon aide, mais je crois que nos objectifs pourraient être compatibles. (Il se tourna vers Amos.) Trouve-leur de meilleurs quartiers et nourris-les. (Son regard revint à Arutha.) Je vous donne jusqu'à demain matin. Mais la prochaine fois que nous parlerons, ne jouez plus avec mes nerfs. Je dois savoir ce qui vous a amenés ici. C'est vital. Vous pouvez venir me trouver avant demain si vous êtes décidé à parler. (Sa voix était de nouveau pleine d'émotion.) Je devrais rester ici à peu près toute la nuit.

D'un geste, il fit signe à Amos de les ramener à leur cellule. Arutha et Martin suivirent le marin hors de la salle ; ce dernier s'immobilisa quand la porte fut refermée derrière eux. Il regarda Arutha et Martin un long moment.

— Pour deux types brillants, vous avez sacrément bien joué les andouilles.

Amos s'essuya la bouche du dos de la main. Il émit un rot sonore avant d'engloutir une nouvelle tranche de pain avec du fromage.

— Alors quoi ?

— Alors, répondit Martin, quand nous sommes rentrés, Anita a obtenu d'Arutha, en moins d'une heure, une promesse de fiançailles, et Carline a obtenu la même chose de Laurie peu de temps après.

— Ah ! Tu te souviens de cette première nuit à bord de *L'Eau Vive*, après notre fuite de Krondor ? Tu m'avais dit que ton frère avait été ferré comme un poisson et qu'il n'aurait pas une chance.

Arutha sourit. Ils étaient assis autour d'un grand panier de nourriture et d'un tonnelet de bière, dans le salon spacieux d'une suite qu'on leur avait attribuée. Il n'y avait pas de serviteurs – la nourriture leur avait été apportée par des soldats – et les convives se servaient eux-mêmes. Baru grattait le crâne de Blutark d'un air absent, tandis que le chien mâchonnait un os de bœuf. Personne ne semblait s'offusquer du fait que le molosse avait décidé de rester avec le Hadati.

— Amos, cela fait une demi-heure qu'on tourne autour du pot, finit par dire Arutha. Est-ce que tu vas nous raconter ce qui se passe ici ? Comment diable es-tu arrivé là ?

Le marin les engloba tous d'un même regard.

— Ce qui se passe, c'est que vous êtes des prisonniers, en quelque sorte, et que vous allez rester ici jusqu'à ce que N'a-qu'un-œil en décide autrement. Mais j'ai connu un bon nombre de taules et celle-ci est la meilleure de toutes. (Il montra la grande salle d'un geste large de la main.) Non, si ça vous dit de faire un peu de prison, celle-ci, c'est un bon choix. Mais n'oubliez jamais que c'est une prison, gamins, ajouta-t-il, les sourcils froncés. Écoute, Arutha. J'ai passé assez de temps avec Martin et toi pour savoir quelques trucs sur vous. Je ne me souviens pas que vous ayez été si suspicieux, alors j'imagine que ce qui s'est passé ces deux dernières années vous a poussés à

changer de cap. Mais ici, il faut vivre, respirer et bouffer de la confiance, sinon vous êtes morts. Vous me comprenez ?

— Non, répondit le prince. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Amos réfléchit un long moment, puis répondit :

— Cette ville est peuplée de gens entourés d'ennemis et uniquement de ça. Avoir confiance en son voisin, c'est un art de vivre nécessaire si on veut respirer un peu. (Il se tut un moment et réfléchit.) Écoutez, je vais vous expliquer comment on est arrivés ici et vous comprendrez peut-être.

Amos se renversa sur sa chaise, se versa un autre verre de bière et commença son histoire :

— Bon, la dernière fois qu'on s'est vus, je sortais du port à bord du navire de votre frère. (Martin et Arutha sourirent à ce souvenir.) Maintenant, vous vous rappelez que toute la ville était à la recherche de Guy. Vous ne l'avez pas trouvé, parce qu'il se cachait là où personne n'a pensé à regarder.

Martin, ahuri, ouvrit des yeux ronds, l'une des rares réactions visibles qu'il eût jamais eues.

— Sur le navire du roi !

— Quand il a appris que le roi Rodric avait nommé Lyam héritier, Guy a décampé de Krondor et filé à Rillanon. Il espérait sauver une partie de ses plans lorsque le Congrès des seigneurs se rassemblerait pour ratifier la succession. Le temps que Lyam arrive à Rillanon, Guy avait pu rencontrer assez de seigneurs de l'Est pour savoir de quel côté allait pencher la balance. Il était clair que Lyam allait devenir roi – c'était avant que quiconque n'apprenne pour toi, Martin – alors Guy s'est résigné à passer en jugement pour trahison. Et puis, au matin de la convocation et du couronnement, on a appris que Martin venait d'être légitimé, alors Guy a voulu voir ce qui allait se passer.

— Il attendait une bonne occasion, commenta Arutha.

— Ne sois pas si prompt à le juger, répliqua sèchement Amos avant de poursuivre d'un ton plus doux : il craignait qu'une guerre civile puisse éclater. Si jamais il devait y en avoir une, il était prêt à se battre. Mais s'il attendait de voir ce qui allait arriver, il savait aussi que les hommes de Caldric fouinaient partout à sa recherche. Il leur avait échappé – de justesse – par deux fois. Guy avait encore des amis dans la

capitale et certains l'ont aidé à passer avec Armand à bord de *l'Hirondelle Royale* – ah, sacré bout de bateau ! — juste au moment où les prêtres d'Ishap arrivaient au palais pour le couronnement. Enfin, quand j'ai… emprunté le navire, on a découvert qu'on avait des passagers. J'étais prêt, moi, à jeter Guy et Armand par-dessus bord, ou encore à revenir au port vous les livrer pieds et poings liés, mais Guy est un gars convaincant dans son genre, alors j'ai accepté de l'emmener au Bas-Tyra, en échange d'un bon prix.

— Pour qu'il puisse comploter contre Lyam ? s'exclama Arutha d'un air incrédule.

— Bon sang, gamin, gronda Amos, je te perds des yeux deux malheureuses années et voilà que tu me fais ton numéro de tête de lard. (Il se tourna vers Martin.) C'est à force de te fréquenter, j'en suis sûr.

— Laisse-le finir, recommanda Martin à l'adresse de son frère.

— Non, c'était pas pour comploter. C'était pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Il avait deviné que Lyam mettrait sa tête à prix, alors il voulait arranger deux ou trois trucs, et puis je devais le ramener à Rillanon, afin qu'il puisse se livrer.

Arutha en resta bouche bée.

La seule chose qu'il désirait réellement, c'était obtenir le pardon pour Armand et ses autres fidèles, bon, de toute manière, on est arrivés au Bas-Tyra et on y est restés quelques jours. Et puis on a appris pour le bannissement. Guy et moi on était devenus un peu plus copains, alors on a causé et on a conclu un autre accord. Il voulait quitter le royaume pour se trouver un coin tranquille. C'est un bon général et il y aurait eu pas mal d'endroits où on lui aurait donné du boulot, à Kesh notamment, mais il voulait aller dans un coin très loin pour ne pas avoir à combattre contre des soldats du royaume. On s'est dit qu'on allait partir vers l'est, puis tourner au sud et faire route vers la Confédération keshiane. Sûr qu'on aurait pu se faire un nom là-bas. Il aurait été général et je crois que j'aurais tenté le coup de me faire nommer amiral. On a eu un petit problème avec Armand, parce que Guy voulait le renvoyer chez lui à Gyldenholt, mais Armand est un type bizarre. Il avait prêté

allégeance à Guy, des années auparavant, et, comme il n'avait rien juré à Lyam, il refusait de quitter le service de son seigneur. C'est la dispute la plus terrible à laquelle j'aie jamais assisté. Enfin, il est toujours avec nous. Donc, on a mis les voiles pour la Confédération.

« Seulement, à trois jours du Bas-Tyra, une flotte de pirates ceresians nous a pris en chasse. Je voulais bien m'en faire deux ou trois, mais cinq ? *L'Hirondelle* était rapide, mais les pirates restaient sur nos talons. Quatre jours durant, le ciel est resté parfaitement dégagé, avec visibilité maximale et bon vent. Pour des pirates de la mer du Royaume, ils étaient sacrément rudes. Ils s'étaient dispersés sur chaque bord, pour que je puisse pas les semer à la nuit. Chaque nuit, je changeais de cap, d'un côté, de l'autre et quand venait le matin, il y avait toujours cinq voiles à l'horizon. De vraies sangsues. Je n'arrivais pas à nous en débarrasser. Et puis on est entrés dans un grain. Un front de nuages nous est tombé dessus de l'ouest, en hurlant comme mille diables, nous déportant vers l'est sur un jour et demi et puis il y a eu la tempête, qui nous a poussés vers le nord, le long de côtes dont on ne savait rien. La seule bonne nouvelle dans toute cette histoire, c'était qu'on avait enfin réussi à se débarrasser de ces Ceresians. Le temps que je trouve un mouillage au calme, on était dans des eaux dont je n'avais jamais entendu parler.

« On a jeté l'ancre pour voir les avaries. Le vaisseau avait besoin de réparations, ce n'était pas suffisant pour le couler, mais assez pour rendre la navigation sacrement délicate. Je lui ai fait remonter un fleuve, sans doute à l'est du royaume.

« La deuxième nuit qu'on était à l'ancre, une putain d'armée de gobelins est tombée sur le navire, a tué les sentinelles et capturé le reste d'entre nous. Ces bâtards ont fichu le feu à l'*Hirondelle* et l'ont brûlée jusqu'à la quille. Et puis ils nous ont ramenés à un campement dans les bois où il y avait des frères des Ténèbres qui attendaient. Ils nous ont pris en charge et nous ont emmenés vers le nord.

« Les gars que j'avais recrutés étaient solides, mais la plupart d'entre eux ont crevé pendant la marche. Ces satanés gobelins n'en avaient cure. On n'avait pratiquement rien à

bouffer et, si un homme tombait malade et n'arrivait plus à marcher, ils l'abattaient sur place. J'ai eu un accès de grippe intestinale et Guy et Armand m'ont porté pendant deux jours et, crois-moi, ça n'a été agréable pour aucun de nous.

« On allait vers le nord-ouest, droit vers les montagnes, et puis dedans. Heureusement pour nous, c'était la fin de l'été, sans quoi on serait tous morts de froid. Enfin bon, c'était juste quand même. Et puis on a rencontré d'autres frères des Ténèbres qui gardaient d'autres prisonniers. La plupart causaient une langue bizarre, qui ressemblait un peu à un dialecte de Yabon, mais il y en avait quelques-uns qui parlaient la langue du royaume ou des patois de l'Est.

« Deux fois encore, on a rejoint des bandes de Moredhels avec des prisonniers humains, qui allaient tous vers l'ouest. J'ai perdu la notion du temps, mais ça devait bien faire deux mois qu'on marchait. Alors qu'on s'apprêtait à traverser la plaine – désormais je sais que c'était la plaine d'Isbandia – il a commencé à neiger. Je sais où on allait, maintenant, mais à l'époque je l'ignorais. Murmandamus était en train de rassembler des esclaves à Sar-Sargoth, pour tirer ses machines de siège.

« Et puis une nuit, nos gardes se sont fait attaquer par une troupe de cavaliers du coin. Sur les quelque deux cents esclaves, seuls vingt ont survécu, parce que les gobelins et les frères des Ténèbres ont commencé à nous éliminer dès que les cavaliers ont attaqué le camp. Avec ses chaînes, Guy a étranglé un frère, qui voulait tenter de me coller un coup d'épée. J'ai pris l'épée et j'en ai tué un autre qui venait d'arracher l'œil du Protecteur à coups de griffes. Armand était blessé, mais ça n'a pas été suffisant pour le crever. C'est un rude gars. Nous trois et deux autres étions les seuls survivants de *l'Hirondelle*.

« De là, on a été amenés ici.

— Une histoire incroyable, s'étonna Arutha en s'appuyant contre le mur. Mais nous vivons des temps incroyables.

— Comment se fait-il qu'un étranger ait fini par diriger ces gens ? demanda Martin.

Amos se servit un nouveau verre.

— Ce peuple est étrange, Martin. Ils sont aussi honnêtes que n'importe qui, mais aussi bizarres que ces Tsurani pour certaines choses. Ils n'ont pas de rang héréditaire ici, tout se fait au mérite. En quelques mois, il est devenu clair que Guy était un général de tout premier ordre, alors ils lui ont donné une troupe à commander. Armand et moi, on servait sous ses ordres. Quelques mois plus tard, il est devenu évident que c'était de loin le meilleur général qu'ils aient jamais eu. Ils n'ont pas de Congrès des seigneurs par ici, Arutha. Quand il faut décider de quelque chose, ils font se réunir tout le monde sur la grande place, là où il y a le marché. Ils appellent cette réunion le *volksraad* et ils votent tous. Sinon, toutes les décisions sont laissées à ceux que le *volksraad* a élus. Ils ont convoqué Guy et lui ont dit qu'il était maintenant le Protecteur d'Armengar. C'est comme être nommé maréchal du roi, mais c'est aussi recevoir la responsabilité de la sécurité de la ville, une sorte de chef de la police, de constable et de bailli en même temps.

— Qu'est-ce que le précédent Protecteur a pensé de tout ça ? demanda Arutha.

— Elle a dû penser que c'était une bonne idée : c'est elle qui l'a proposé.

— Elle ? s'étonna Jimmy.

— C'est une autre chose ici qui demande un petit temps d'adaptation. Les femmes. Elles sont comme les hommes. Je veux dire, à partir du moment où on donne ou que l'on reçoit des ordres, ou quand on vote au *volksraad*... d'autres trucs. Vous verrez. (Les yeux d'Amos se perdirent dans le vague.) Elle s'appelait Gwynnath. C'était la femme la plus formidable que j'aie jamais rencontrée. Je n'ai pas honte d'admettre que j'étais même un peu amoureux d'elle, mais... — son ton se fit plus léger – je ne me caserai jamais. Cependant, si jamais je le faisais, ce serait vraiment mon genre de femme. (Il plongea le nez dans sa chope de bière.) Mais elle et Guy... je sais deux ou trois trucs sur lui, que j'ai appris petit à petit ces deux dernières années, Arutha. Je ne peux pas trahir sa confiance. S'il te le dit lui-même, tant mieux. Mais disons qu'à la fin, ils étaient un peu comme mari et femme, très amoureux. C'est elle qui a décidé de s'écarter et de lui donner sa ville. Elle serait morte pour lui. Et

lui pour elle. Elle chevauchait à ses côtés et se battait comme une lionne. (Sa voix baissa.) Elle est morte hier.

Arutha et Martin échangèrent un regard avec les autres. Baru et Roald restèrent cois. Laurie pensa à Carline et trembla. Même les garçons sentaient confusément qu'Amos avait l'impression d'avoir beaucoup perdu. Arutha se souvint de ce que l'ancien pirate avait dit à Armand juste avant qu'ils ne rencontrent Guy.

— Et Guy se sent coupable de sa mort.

— Ouais. N'a-qu'un-œil est un peu comme un bon capitaine. Si c'est arrivé sous son commandement, c'est sa faute. (Amos se renversa sur sa chaise, l'air pensif.) Les gobelins et les gens d'Armengar ont fait dans la simplicité pendant un moment. Sortir, casser quelques têtes, puis faire retraite. Les gens d'Armengar ressemblaient beaucoup aux Tsurani : des guerriers sauvages, mais mal structurées. Quand Murmandamus a débarqué, les frères des Ténèbres se sont brusquement organisés, jusqu'au niveau de la compagnie. Maintenant, ils arrivent à coordonner deux ou trois mille guerriers sous le même commandement. La confrérie battait Armengar systématiquement quand on est arrivés. Guy a été une bénédiction pour les Armengariens, parce qu'il connaît tous les trucs de stratégie moderne. Il les a entraînés et désormais ils ont une cavalerie sacrément bonne et une infanterie montée pas trop mauvaise, bien que ce soit une sacrée corvée de faire descendre un de ces gars de son cheval. Enfin, Guy progresse. Ils arrivent de nouveau à faire bonne figure face à la confrérie. Mais hier…

Nul ne parla pendant un long moment.

— Nous allons devoir discuter de choses sérieuses, Amos, avoua Martin. Tu sais que nous ne serions pas venus ici s'il n'était pas arrivé quelque chose d'extrêmement grave dans le royaume.

— Bon, je vais vous laisser seuls un petit moment. Vous étiez de bons compagnons et je sais que vous êtes des gens honorables. (L'ancien pirate se leva.) Encore une chose avant de partir : le Protecteur est l'homme le plus puissant de la ville, mais même son pouvoir se limite aux questions concernant la

sécurité d'Armengar. S'il disait qu'il a une vieille querelle à vider avec vous, personne ne viendrait s'interposer dans un duel d'homme à homme. Si vous gagniez, on vous laisserait partir de la ville et personne ne lèverait la main sur vous. Cependant il lui suffit de dire que vous êtes des espions et vous serez morts avant d'avoir fait un pas. Arutha, Martin, je sais qu'il existe une dette entre vous et Guy, à cause de votre père et à cause d'Erland. Et j'en sais un peu sur les tenants de cette affaire-là. Je vais laisser Guy se débrouiller de ça avec vous. Mais il faut que vous sachiez dans quel sens le vent souffle, ici. Vous êtes libres de vous balader, tant que vous n'enfreignez pas la loi et tant que Guy ne donne pas l'ordre de vous jeter dehors, ou de vous pendre, ou tout ce qu'il voudra faire de vous. Mais il a pris sur lui la responsabilité de vos actes. Il garantit votre bonne conduite, à tous. Si vous trahissez la ville, il le paiera de sa vie comme vous le paierez de la vôtre. Comme je vous l'ai dit, ces gens sont un peu bizarres dans leur genre, et ils sont durs, parfois. Alors entendez-moi bien quand je vous dis ceci : trahissez la confiance de Guy, même si vous croyez que c'est pour le bien du royaume, et ces gens vous tueront. Et je ne suis pas sûr que j'essaierai de les en empêcher.

— Tu sais que nous ne trahirons personne, Amos, répondit Martin.

— Je sais, mais je voulais que vous compreniez ce que je ressens. Je vous aime bien, mes petits gars, et je crois que je détesterais presque autant que vous, vous voir la gorge tranchée.

Sans un mot de plus, Amos partit.

Arutha se renversa sur sa chaise, réfléchissant à ce qu'Amos venait de lui dire. Il s'aperçut soudain qu'il était éreinté. Il regarda Martin et son frère acquiesça. Inutile d'en dire plus. Arutha savait qu'au matin il irait raconter toute son histoire à Guy.

Arutha et ses compagnons prirent place dans l'ascenseur, qui s'arrêta finalement à l'étage de la salle du conseil du Protecteur. La convocation de Guy leur était parvenue tard dans la matinée, presque à midi. Ils avancèrent un peu dans le

couloir, puis s'arrêtèrent. Le garde venu les chercher les attendit tandis qu'ils contemplaient le panorama avec émerveillement. Armengar s'étendait au-delà des douves qui protégeaient la citadelle, de l'autre côté du marché ouvert, jusqu'aux gigantesques murailles. Par-delà le mur, s'étendait une vaste plaine qui se perdait dans le nord-est, baignée sous la brume. De chaque côté de la cité, s'élevaient les montagnes. À l'ouest, de gros nuages blancs filaient dans le ciel bleu. L'herbe verte s'étendait à perte de vue, dorée par le soleil. La vue était impressionnante. Jimmy regarda par-dessus son épaule et vit une expression étrange se peindre sur le visage de Locklear.

— Qu'y a-t-il ?

— Je pensais juste à toutes ces terres, expliqua-t-il en désignant la plaine.

— Eh bien ? demanda Arutha.

— On pourrait faire pousser beaucoup de choses sur une terre pareille.

Martin laissa son regard se perdre sur l'horizon.

— Assez de blé pour nourrir tout le royaume de l'Ouest, approuva-t-il.

— Toi, un fermier ? s'exclama Jimmy.

Locklear sourit.

— Qu'est-ce que tu crois que fait un baron sur une petite terre comme le Finisterre ? Principalement, il règle les querelles entre les fermiers ou il décide des taxes sur les récoltes. Il faut savoir comment marchent toutes ces choses.

Le garde intervint :

— Venez, le Protecteur attend.

Quand Arutha entra avec ses compagnons, Guy leva la tête. Avec lui se trouvaient Amos, Dwyne, Armand de Sevigny et une femme. Arutha regarda son frère et constata que Martin venait de s'immobiliser. Le duc de Crydee dévisageait fixement la femme d'un œil visiblement admiratif. Arutha toucha le bras de Martin, qui le suivit. Le prince regarda la femme plus attentivement et comprit ce qui avait arrêté son frère. Au premier coup d'œil, elle semblait assez commune, mais, dès qu'elle se déplaçait, elle avait une allure tout à fait différente. Elle était impressionnante et portait une armure de cuir, une

tunique et un pantalon marron, comme la plupart des autres personnes de la ville. Cependant, même son attirail encombrant ne pouvait cacher ses formes opulentes ni son port de tête bien droit, presque royal. Ses cheveux bruns très sombres, ornés d'une surprenante mèche grise à la tempe gauche, étaient noués sur la nuque par une écharpe verte. Ses yeux étaient de couleur bleue. À les voir cernés de rouge, il était clair qu'elle venait de pleurer.

Guy fit signe à Arutha et à ses compagnons de s'asseoir. Le prince présenta tous ses compagnons.

— Vous connaissez Amos et Armand, dit Guy à son tour. Voici Briana, l'un de mes commandants, ajouta-t-il en désignant la femme.

Arutha hocha la tête et vit que Briana s'était remise de sa douleur et regardait Martin d'un air tout aussi appréciateur.

Rapidement, sans fioritures, le prince raconta son histoire à Guy, en commençant par son retour de l'Est en compagnie de Lyam. Puis il relata la première attaque des Faucons de la Nuit, sans oublier les révélations qu'ils avaient obtenues à l'abbaye de Sarth et la quête du silverthorn. Il termina son récit par la fausse mort du prince de Krondor, et conclut :

Pour mettre fin à tout cela, nous sommes venus tuer Murmandamus.

À ces mots, Guy secoua la tête d'un air incrédule.

— Votre plan est courageux, cousin, mais... (il se tourna vers Armand.) Combien d'hommes avons-nous tenté d'infiltrer dans son camp ?

— Six ?

— Sept, corrigea Briana.

— Mais ce n'étaient pas des hommes du royaume, n'est-ce pas ? demanda Jimmy en sortant de sa chemise un pendentif représentant un faucon noir. Et ils ne portaient pas le talisman des faucons de la Nuit.

Guy jeta à Jimmy un regard exaspéré.

— Armand ?

L'ancien baron de Gyldenholt ouvrit un tiroir de l'un des bureaux et en sortit une bourse. Il en dénoua les cordons et laissa tomber une demi-douzaine de talismans sur la table.

— Nous avons essayé, écuyer. Et certains étaient des hommes du royaume, car il en reste quelques-uns parmi ceux que les gens d'Armengar ont sauvés des camps de la confrérie. Non, il manque encore quelque chose. Ils savent qui sont les vrais brigands et qui sont les espions.

— Par magie, probablement, soupira Arutha.

— C'est un problème auquel nous avons déjà été confrontés, admit Guy. Nous n'avons ni lanceurs de sorts, ni mages, ni prêtres, en ville. Il semble que ces guerres perpétuelles, où tout le monde est constamment censé se battre, ne permettent pas d'obtenir le calme nécessaire à de telles études – ou alors, cela élimine rapidement tous les maîtres potentiels. Mais peu importe, les rares fois où Murmandamus ou son serpent sont intervenus, nous l'avons payé cher. Bien que, pour line raison incompréhensible, il semble hésiter à utiliser ses pouvoirs contre nous, dieux merci, ajouta-t-il pensivement en s'asseyant.

« Vous et moi avons des intérêts communs, cousin. Pour que vous compreniez mieux la chose, laissez-moi vous parler un peu de cet endroit. Vous savez que les ancêtres des habitants d'Armengar ont passé les montagnes quand le royaume a annexé Yabon. Ils ont découvert là des terres riches, mais déjà habitées, et les premiers habitants ont eu tendance à considérer ces envahisseurs avec une certaine hostilité. Briana, qui a construit cette cité ?

La femme prit la parole, d'une belle voix de contralto :

— La légende dit que ce furent les dieux qui ordonnèrent à une race de géants de construire cette cité, puis qu'ils la laissèrent à l'abandon. Nous l'avons prise telle que nous l'avons découverte.

— Nul ne sait qui habitait en ces lieux, ajouta Guy. Il existe une autre cité, loin au nord, Sar-Sargoth. C'est la jumelle de celle-ci, et la capitale de Murmandamus.

— Donc si nous voulons le retrouver, il semble qu'il nous faille aller là-bas, conclut Arutha.

— Va le chercher et ta tête finira au bout d'une pique, gronda Amos.

Guy abonda dans son sens.

— Nous avons d'autres problèmes, Arutha. L'année dernière, il a rassemblé une armée de plus de vingt mille combattants – l'équivalent des armées de l'Est au grand complet en temps de paix. Nous nous sommes préparés à un assaut de grande envergure, mais rien n'est arrivé. Je comprends mieux maintenant, ajouta-t-il en montrant Baru, que si votre ami ici présent a tué le meilleur général de Murmandamus, sa campagne a pu se trouver mise à mal. Mais, cette année, il revient et il est encore plus puissant. D'après nos estimations, il doit avoir plus de vingt-cinq mille gobelins et frères des Ténèbres sous sa bannière et il y en a de plus en plus chaque jour. Je m'attends à ce qu'il nous oppose une trentaine de milliers d'hommes quand il se mettra en marche.

Arutha regarda Guy.

— Pourquoi n'a-t-il pas déjà commencé ?

Le Protecteur étendit les mains comme s'il n'attendait qu'une explication.

Il attend votre mort, vous vous souvenez ? rappela Jimmy. C'est un truc religieux.

— Mais il a appris la nouvelle depuis, insista Arutha. C'est ce qu'il a dit à ce renégat de Morgan Crowe.

Guy plissa son œil.

— Comment ça ?

Le prince parla du renégat qu'ils avaient croisé à l'auberge sur la route de Tyr-Sog et du plan monté pour engager les ingénieurs de Segersen.

— C'est donc ça qu'il attendait ! s'exclama Guy en tapant du poing sur la table. Il a sa magie, mais, pour une raison qu'on ne comprend pas, il ne veut pas l'employer contre nous. Sans les Ingénieurs de Segersen. il ne peut pas abattre nos murailles. (Comme Anil lia semblait mal comprendre ce que voulait dire Guy, celui-ci s'expliqua :) S'il pouvait faire tomber les murailles d'Armengar, il ne tenterait pas d'engager Segersen. Nul ne sait qui a construit ces murailles, Arutha, mais celui qui l'a fait en sait beaucoup plus que n'importe qui à l'heure actuelle. J'ai vu toutes sortes de fortifications, pourtant aucune qui ressemble à celles-ci. Les ingénieurs de Segersen ne seraient peut-être pas

capables de faire une brèche dans les murailles, mais ce sont les seuls que je connaisse qui aient la moindre chance de réussir.

— Donc, sans Segersen, vous êtes en bonne position de défense.

— Oui, mais il y a d'autres choses encore à prendre en compte. (Guy se releva.) Nous avons encore beaucoup à discuter mais nous pourrons poursuivre plus tard. Je dois voir le conseil de la cité, maintenant. Pour l'instant, vous êtes libres d'aller et venir dans Armengar comme il vous plaira. (Il prit Arutha à part.) Je dois vous parler en privé. Cette nuit, après le repas du soir.

La réunion terminée, Briana, Armand et Guy partirent. Dwyne et Amos restèrent. Ce dernier s'approcha d'Arutha et de Martin tandis que le duc regardait la femme passer la porte.

— Qui est-ce, Amos ? demanda-t-il.

— L'un des meilleurs commandants de la ville, Martin. La fille de Gwynnath.

— Maintenant, je comprends pourquoi elle a pleuré.

— Elle a appris ce matin la mort de sa mère. (Amos désigna la cité.) Elle patrouillait à l'ouest, le long de la ligne des fermages et des *kraals*. Cela fait à peine quelques heures qu'elle est rentrée. (Martin le regarda d'un air interrogateur.) Les villages de fermiers sont des fermages et les villages de bergers sont des *kraals*. Non, elle supporte bien la mort de Gwynnath. C'est Guy qui m'inquiète.

— Il cache bien sa peine, constata Arutha.

Le prince se sentait déchiré par des sentiments contradictoires. La haine pour Bas-Tyra que son père lui avait inculquée dès son plus jeune âge luttait contre sa sympathie pour la peine de cet homme. Il avait failli perdre Anita et se souvenait de sa terreur et de sa douleur en pensant au sort de Guy. Mais ce dernier avait donné l'ordre de faire emprisonner le père d'Anita, ce qui avait provoqué sa mort. De plus, c'était un traître. Arutha ravala ses sentiments, trop troublé. Il suivit Amos et Martin tandis que son frère continuait à poser des questions au sujet de Briana.

Chapitre 10

COMPROMIS

Jimmy donna un coup de coude dans les côtes de Locklear. Ils flânaient dans le marché, en essayant de découvrir ce qu'ils pouvaient trouver d'intéressant dans Armengar. Les garçons de leur âge y étaient rares et ceux qu'ils voyaient portaient tous armes et armure. Ce qui intéressait Jimmy, c'étaient les différences entre ce marché et ceux de Krondor.

— Ça fait plus d'une heure qu'on traîne ici et je jurerais que je n'ai pas vu un seul voleur ni un seul mendiant, s'étonnait Jimmy.

— C'est assez logique, répliqua Locklear. D'après ce que dit Amos, la confiance est une chose essentielle dans la vie de ces gens-la. Il n'y a pas de voleurs, parce qu'ils doivent tous se tenir les coudes et, de toute manière, où se cacher ? Je ne connais pas grand-chose sur les villes et tout ça, mais j'ai l'impression que, malgré sa taille, cet endroit ressemble plus à une garnison qu'à une véritable cité.

— Tu n'as pas tort.

— Et il n'y a pas de mendiants probablement parce qu'ils prennent soin de tout le monde, comme dans l'armée.

— Des cantines et des hospices ?

— Oui, acquiesça Locklear.

Ils passèrent devant des étals et Jimmy estima rapidement la valeur des objets exposés.

— Tu as vu quoi que ce soit qui fasse produit de luxe ?

Locklear fit signe que non. Les étals étaient couverts de produits alimentaires, de rouleaux de tissu simple et d'objets de cuir, ainsi que d'armes. Tous les prix étaient bas et l'on marchandait peu ou pas du tout.

Au bout de quelques minutes de marche, Jimmy s'assit sur un pas de porte à l'entrée du marché.

— Qu'est-ce qu'on s'ennuie !

— Moi, je vois quelque chose de pas ennuyeux du tout.

— Quoi donc ? demanda Jimmy.

— Des filles.

Locklear tendit un doigt. Deux filles venaient de sortir de la foule des acheteurs et examinaient des marchandises à la lisière du marché. Elles devaient avoir le même âge que les garçons et étaient habillées toutes les deux de la même manière, avec des bottes de cuir, un pantalon, une tunique, une veste en cuir, un couteau et une épée à la ceinture. Un bandeau maintenait en arrière leurs cheveux noirs, qui leur tombaient sur les épaules. La plus grande vit Locklear et Jimmy les regarder et glissa un mot à sa compagne. Celle-ci regarda les garçons qui chuchotaient entre eux, têtes rapprochées. La première fille reposa les objets qu'elle était en train de regarder et s'approcha de Jimmy et Locklear en compagnie de son amie.

— Eh bien ? dit la plus grande, en les dévisageant d'un air franc avec ses immenses yeux bleus.

Jimmy se releva et s'étonna de découvrir que la fille était presque aussi grande que lui.

— Eh bien quoi ? répondit-il dans un armengarien hésitant.

— Vous nous regardiez.

Jimmy baissa les yeux sur Locklear, qui se redressa aussi.

— C'est interdit ? demanda le jeune écuyer, qui parlait mieux que Jimmy.

Les deux filles échangèrent un regard et un petit rire.

— C'est mal élevé.

— Nous sommes des étrangers, expliqua Locklear.

Les deux filles éclatèrent de rire.

— Ça se voit. On a entendu parler de vous. D'ailleurs, tout le monde à Armengar a entendu parler de vous.

Locklear rougit. Il ne lui fallut qu'un instant pour se rendre compte que Jimmy et lui ne ressemblaient en rien aux gens qui se trouvaient là. L'autre fille dévisagea Locklear de ses yeux noirs.

— On regarde les filles comme ça, là d'où vous venez ?

— Dès que j'en ai l'occasion, répondit Locklear avec un grand sourire.

Ils rirent tous les quatre. La plus grande se présenta.

— Moi, c'est Krinsta. Et elle, c'est Bronwynn. Nous sommes dans la dixième compagnie. Nous sommes libres jusqu'à demain soir.

Jimmy ne comprit pas la référence aux compagnies, mais répondit :

— Moi, je suis l'écuyer James — Jimmy. Et lui, c'est l'écuyer Locklear.

— Locky.

— Vous avez le même nom ? s'étonna Bronwynn.

— « Écuyer », c'est un titre, expliqua Locklear. Nous sommes au service du prince.

Les filles échangèrent un regard d'incompréhension.

— Vous parlez de choses étranges que nous ne comprenons pas, avoua Krinsta.

D'un mouvement souple, Jimmy glissa son bras sous le sien.

— Eh bien, pourquoi ne nous montreriez-vous pas la cité ? Nous en profiterons pour vous expliquer nos coutumes étranges.

Locklear suivit maladroitement l'exemple de son ami, mais il était difficile de savoir qui de lui ou de Bronwynn avait pris le bras de l'autre le premier.

Avec un rire enfantin, Bronwynn et Krinsta emmenèrent les garçons visiter les rues d'Armengar.

Martin mangeait en silence et regardait Briana tout en écoutant les conversations du dîner. La troupe d'Arutha, à l'exception de Jimmy et de Locklear, était attablée en compagnie de Guy, d'Amos, et de Briana. Un autre des commandants de Guy, Gareth, dînait également avec eux. L'absence des garçons n'inquiétait personne, Amos avait rassuré tout le monde en disant que, s'ils avaient le moindre problème, le Protecteur en serait immédiatement informé. Et ils n'avaient pu en aucun cas quitter la ville, la chose étant impossible même

pour quelqu'un d'aussi doué que Jimmy. Arutha n'en était pas aussi sûr qu'Amos, mais il garda ses doutes pour lui.

Le prince savait que Guy et lui devraient rapidement arriver à un accord. Il avait quelques idées à ce sujet, mais préférait attendre de savoir ce que Guy avait à lui dire en privé. Pour l'instant, Arutha observait le Protecteur. Ce dernier était d'une humeur sombre, qui rappelait bizarrement au prince les manières de son père dans ses mauvais jours. Guy n'avait pas beaucoup mangé, mais buvait sans retenue depuis une bonne heure.

Arutha se concentra sur son frère, qui se comportait des plus étrangement depuis le matin. Il arrivait à Martin de rester sans rien dire pendant de longues périodes, c'était un trait de caractère qu'ils avaient en commun tous les deux, mais depuis qu'il avait rencontré Briana, il était tombé dans un quasi-mutisme. Elle était arrivée avec Amos dans les quartiers d'Arutha pour le déjeuner et depuis, Martin n'avait pas prononcé plus d'une douzaine de mots. Mais pendant ce repas, tout comme au cours du précédent, ses yeux avaient été éloquents. Selon Arutha, Briana n'y semblait pas insensible. En tout cas, elle passait plus de temps à observer Martin que n'importe qui d'autre autour de la table.

Guy n'avait pas dit grand-chose pendant la soirée. Si la mère de Briana avait ressemblé à sa fille, Arutha comprenait quel choc terrible sa perte devait être pour Guy, car, lors des quelques heures pendant lesquelles il avait pu l'observer, il avait rapidement fini par la considérer comme une femme exceptionnelle. Il comprenait aussi que Martin pût se sentir attiré par elle. Elle n'avait rien d'une beauté mais, quoiqu'elle fût complètement différente de sa chère Anita, il y avait en elle une irrésistible sensualité, une assurance franche et magnétique. Elle paraissait sans artifice et Arutha se disait qu'elle était faite pour son frère. Le prince de Krondor s'était pendant tout le repas concentré sur de graves questions, mais il esquissa un bref sourire amusé en songeant que Martin s'apprêtait à sombrer en eaux troubles.

Le repas avait quelque chose d'étrange pour les deux frères, car il n'y avait pas de serviteurs dans la citadelle, ni où que ce

fût d'ailleurs à Armengar. Des soldats apportaient de quoi manger dans les quartiers du Protecteur par pure courtoisie, mais il se servait lui-même, tout comme ses invités. Amos avait précisé que, la plupart du temps, lui et Armand se chargeaient de desservir la table et de tout rapporter à la cuisine, où ils donnaient un coup de main pour la vaisselle. Tout le monde mettait la main à la pâte, en ville.

Quand le repas fut fini, Amos déclara :

— Moi, Gareth et Armand, on est de garde sur la muraille. On ne fait pas la vaisselle ce soir, pour vous faire les honneurs de la maison. Vous venez ?

C'était une invitation générale qui s'adressait à tous. Roald, Laurie et Baru demandèrent à se joindre à eux, le Hadati désirant tout particulièrement en découvrir plus sur ses lointains cousins.

Martin se leva et, dans un effort visiblement héroïque, demanda à Briana :

— Peut-être le commandant acceptera-t-il de me montrer la ville ?

Elle acquiesça, ce qui sembla inquiéter le duc de Crydee au moins autant que lui plaire.

Arutha fit signe à son frère de partir, montrant qu'il allait rester pour discuter avec Guy. Le duc sortit rapidement de la salle, derrière Briana.

Dans le long couloir qui menait à l'ascenseur, Martin s'arrêta pour contempler les lumières de la cité, en contrebas. Mille points brillants ponctuaient les ténèbres.

— J'ai beau passer souvent ici, dit Briana, je ne me fatigue pas de cette vue. (Martin acquiesça.) Votre terre natale ressemble-t-elle à Armengar ?

— Crydee ? (Martin réfléchit à voix haute, sans regarder sa compagne.) Non. Mon château est tout petit par rapport à cette citadelle et la ville de Crydee fait à peine le dixième de celle-ci. Nous n'avons pas de muraille gigantesque et ses habitants n'y portent pas d'armes. C'est un lieu paisible, en tout cas c'est ce qu'il me semble pour l'instant. Avant, je l'évitais autant que je le pouvais, je restais dans les forêts, pour chasser et rester seul avec mes pensées. Ou alors, j'allais dans la plus haute tour du

château et je regardais le soleil se coucher sur l'océan. C'est le meilleur moment de la journée. L'été, le vent marin apporte un peu de fraîcheur, car il y fait très chaud, et le soleil scintille sur les flots. L'hiver, les tours sont drapées de blanc et tout ressemble à un conte de fées. De gros nuages roulent dans les deux, venant de l'océan. Et les tempêtes sont encore plus impressionnantes, avec leurs éclairs et le tonnerre, comme si le ciel prenait vie.

Il baissa les yeux et vit qu'elle le regardait. Soudain, il se sentit ridicule et esquissa un petit sourire, dévoilant un peu son embarras.

— Je divague, s'excusa-t-il.

— Amos m'a parlé des océans. (Briana pencha la tête de côté, comme pour réfléchir.) Ça semble si étrange, toute cette eau.

Martin rit, sentant sa nervosité s'apaiser.

— C'est une chose étrange, étrange et puissante. Je n'ai jamais aimé les bateaux, mais il m'est déjà arrivé de devoir monter dessus et, au bout d'un moment, on finit par voir combien la mer est belle. C'est comme… (Il se tut, ne trouvant pas ses mots.) Laurie devrait vous en parler, ou Amos. Ils ont tous les deux un don pour les mots que je n'ai pas, moi.

Elle posa sa main sur son bras.

— Je préférerais l'entendre de vous.

Briana se tourna vers la fenêtre, les traits de son visage rehaussés par la lumière orange des torchères, ses cheveux formant une couronne noire dans la pénombre. Elle resta silencieuse un moment, puis regarda Martin.

— Etes-vous un bon chasseur ?

Soudain, Martin sourit, se sentant très bête.

— Oui, très bon. (Tous deux savaient qu'il ne se vantait pas, et qu'il ne jouerait pas la fausse modestie.) J'ai été élevé par des elfes et je ne connais qu'un seul homme qui soit peut-être meilleur archer que moi.

— J'aime la chasse, mais j'en ai rarement le temps, depuis que je commande. Peut-être pourrons-nous voler un peu de temps pour aller chercher du gibier. Mais c'est sans doute plus

dangereux ici que dans votre royaume parce que, quand on chasse, il arrive que d'autres vous chassent aussi.

— J'ai déjà eu affaire aux Moredhels, répliqua fraîchement le duc.

Elle le regarda franchement.

— Vous êtes un homme fort, Martin. (Elle posa de nouveau la main sur son bras.) Et je crois que vous êtes un homme bon, aussi. Je suis Briana, fille de Gwynnath et de Gurtman, de la lignée des Alwynne.

Les mots étaient formels, mais il y avait quelque chose de plus en eux, comme si la jeune femme se dévoilait à lui, pour le toucher.

— Je suis Martin, fils de Margaret… (Pour la première fois depuis des années, il repensa à sa mère, une jolie petite servante de la cour du duc Brucal.)… et de Borric, de la lignée de Dannis, premier des conDoin. On me surnomme Martin l'Archer.

Briana regarda longuement son visage, comme si elle en étudiait chaque trait. Son expression changea, formant un sourire. Martin sentit une chaleur envahir sa poitrine. Elle rit.

— Ce nom te va bien, Martin l'Archer. Tu es aussi grand et puissant que ton arme. As-tu une épouse ?

Martin répondit doucement.

— Non. Je… je n'ai jamais rencontré personne… Je n'ai jamais su trouver les mots… ni les femmes. Je n'en ai pas connu beaucoup.

Elle posa le bout de ses doigts sur ses lèvres.

— Je comprends.

Soudain, elle se retrouva dans ses bras, la tête contre sa poitrine, sans savoir comment. Il la tint tendrement contre lui, comme si le moindre geste de sa part aurait pu la faire fuir.

— J'ignore comment se font les choses dans ton royaume, Martin, mais Amos dit que vous évitez de parler ouvertement de choses que nous tenons pour naturelles à Armengar. Je ne sais pas si c'est le cas en ce moment. Mais je ne veux pas être seule cette nuit.

Briana regarda de nouveau le visage de Martin. Ce dernier lut en elle à la fois son désir et sa peur et comprit ce dont elle avait besoin.

— Es-tu aussi doux que tu es fort, Martin l'Archer ? demanda-t-elle tout bas, d'une voix presque inaudible.

Martin regarda son visage et sut qu'il n'avait pas besoin de mots pour lui répondre. Il la tint contre lui pendant un long moment sans rien dire, jusqu'à ce qu'elle s'écarte doucement, lui prenne la main et le conduise à ses quartiers.

Longtemps, Arutha resta assis à regarder Guy. Le Protecteur d'Armengar était perdu dans ses pensées, buvant d'un air absent à sa chope. On n'entendait dans la pièce que les crépitements du feu. Puis Guy finit par prendre la parole :

— Ce qui me manque le plus, c'est le vin, je crois. Ça va bien avec un certain état d'esprit, vous ne trouvez pas ?

Arutha acquiesça et but une gorgée de bière.

— Amos nous a parlé de votre deuil.

Guy fit un geste de la main et Arutha comprit qu'il était un peu ivre, car ses mouvements n'étaient plus aussi sûrs, plus aussi contrôlés. Mais sa voix n'était en rien altérée. Il poussa un profond soupir.

— Vous perdez plus que moi dans l'affaire, Arutha. Vous ne l'avez jamais rencontrée.

Le prince ne savait que dire. Il se sentit soudain irrité par cette scène, comme si on le forçait à regarder la vie privée d'un autre, comme si on le forçait à partager la tristesse d'un homme qu'il aurait dû haïr.

— Vous m'avez dit que nous avions à parler, Guy.

Bas-Tyra hocha la tête, écartant sa chope. Il avait toujours les yeux dans le vague.

— J'ai besoin de vous. (Il se tourna vers Arutha.) J'ai besoin du royaume, en tout cas, et cela veut dire de Lyam. (Le prince fit signe à Guy de poursuivre.) Je n'en ai pas grand-chose à faire, que vous ayez ou non une bonne opinion de moi. Mais il est clair que j'ai besoin de votre reconnaissance en tant que dirigeant de ce peuple. (Il retomba dans un mutisme pensif.) Je pensais que votre frère épouserait Anita. C'était la chose la plus logique à faire pour appuyer ses prétentions. Mais, bon, il est devenu roi avant même de s'en rendre compte. Rodric nous a fait à tous la faveur d'un instant de lucidité avant de mourir. (Il

regarda Arutha d'un œil dur.) Anita est une jeune femme bien. Je n'avais aucune envie de l'épouser, c'était juste une nécessité du moment. Je l'aurais laissée trouver ses propres… satisfactions. C'est mieux ainsi. (Il se redressa.) Je suis ivre. Je m'oublie.

Il ferma les yeux et, pendant un instant, Arutha crut que son hôte allait s'endormir. Mais il finit par reprendre la parole :

— Amos vous a expliqué comment nous sommes arrivés à Armengar, aussi ne répéterai-je pas cette histoire. Mais il y a d'autres affaires qu'il n'a pas dû aborder. (Il se tut de nouveau, et resta silencieux un long moment.) Votre père vous a-t-il expliqué comment une telle amertume a pu s'installer entre nous ?

Arutha répondit en gardant un parfait contrôle de sa voix :

— Il a dit que vous étiez au cœur de toutes les conspirations de la cour contre le royaume de l'Ouest et que vous vous serviez de votre position auprès de Rodric comme de son père pour saper son pouvoir.

— C'est assez vrai, reconnut Guy au grand étonnement d'Arutha. On pourrait interpréter différemment mes actes pour en adoucir quelque peu le jugement, mais ce que j'ai fait sous le règne de Rodric et celui de son père n'a jamais été dans l'intérêt de votre père ou de l'Ouest. Mais ce n'était pas à ça que je faisais référence.

— Il n'a jamais parlé de vous autrement que comme d'un ennemi. (Arutha réfléchit, puis poursuivit :) Dulanic a dit que vous et père étiez amis autrefois.

Guy regarda de nouveau dans le feu. Ses manières étaient distantes, comme s'il se souvenait.

— Oui, très bons amis, souffla-t-il. (Il retomba dans le silence, puis, comme Arutha ouvrait la bouche pour parler, il le coupa :) Tout a commencé alors que nous étions deux jeunes gens de la cour, sous le règne de Rodric, troisième du nom. Nous faisions partie des tout premiers écuyers envoyés à la cour royale – une innovation de Caldric, pour former des chefs plus efficaces que leur père. (Guy réfléchit.) Laissez-moi vous expliquer comment c'était. Et, quand j'en aurai terminé, peut-

être comprendrez-vous pourquoi vous et votre frère n'avez jamais été envoyés à la cour.

« J'étais de trois ans le cadet de votre père, qui avait tout juste dix-huit ans, mais nous étions de la même taille et de la même trempe. Au début, on nous mit ensemble, car c'était un lointain cousin et l'on voulait que j'enseigne les bonnes manières à ce fils d'un duc par trop rustique. Avec le temps, nous devînmes amis. Au fil des ans, nous avons joué, couru le jupon et combattu ensemble.

« Oh, nous avions quelques différends, même à l'époque. Borric était le fils d'un noble des marches, plus soucieux des vieux concepts d'honneur et de devoir que de comprendre les véritables raisons de ce qui se passait sous ses yeux. Moi, eh bien… (Il se passa la main sur le visage, comme pour se réveiller. Son ton se fit plus vif.) J'avais été élevé dans les cours de l'Est, éduqué dès mon plus jeune âge pour devenir un futur chef. Ma famille est une des plus anciennes et des plus honorables du royaume, comme la vôtre. Si Delong et ses frères avaient été un tout petit peu moins bons généraux et si mes ancêtres avaient été un tout petit peu meilleurs, les Bas-Tyra auraient été rois à la place des conDoin. On m'a donc enseigné la politique dès l'enfance. Oui, nous étions très différents par certains côtés, votre père et moi, mais, de ma vie, je n'ai jamais rencontré d'homme que j'aie plus aimé que Borric. (Il regarda Arutha droit dans les yeux.) C'était le frère que je n'avais jamais eu.

Arutha était intrigué. Il ne doutait pas que Guy arrangeât un peu les choses à sa façon, soupçonnant même que son ivresse ne fût qu'une comédie, mais il était curieux d'en apprendre plus sur la jeunesse de son père.

— Qu'est-ce qui vous a éloignés l'un de l'autre, alors ?

— Nous étions rivaux en tout, comme deux jeunes hommes, à la chasse, au jeu et devant les dames. Nos différences politiques nous poussaient parfois à des échanges un peu rudes, mais nous trouvions toujours un moyen de glisser sur nos disputes et de nous réconcilier. Une fois, nous en sommes même venus aux mains sur une remarque indélicate de ma part. J'avais dit que votre arrière-grand-père n'avait guère

été que le troisième fils contrarié d'un roi, qui avait cherché à obtenir par la force des armes ce qu'il ne pouvait trouver dans le royaume tel qu'il était. Borric le considérait comme un grand homme qui avait planté la bannière du royaume en Bosania.

« Moi, je maintenais que l'Ouest sapait les ressources du royaume. Les distances sont trop importantes pour que l'on puisse gérer efficacement une telle terre. Vous régnez sur Krondor. Vous savez bien que vous gouvernez un royaume indépendant et que de Rillanon ne viennent que des lignes de politique générale. Les terres de l'Ouest forment presque une nation à part entière. Enfin, nous nous sommes disputés là-dessus, et puis nous nous sommes battus. Après cela, nous avons ravalé notre colère. Mais c'était le premier signe de tout ce qui nous séparait concernant la politique du royaume. Malgré tout, même ces différences de vue n'auraient su briser notre amitié.

— Vous présentez cela comme un désaccord raisonnable entre des gens honorables sur des questions de politique. Mais je connaissais mon père. Il vous haïssait et sa haine était réellement profonde. Il a dû y avoir autre chose.

Guy regarda de nouveau le feu.

— Votre père et moi étions rivaux en bien des choses, mais ce fut pour votre mère que notre rivalité fut la plus forte, avoua-t-il d'une voix douce.

Arutha se pencha en avant.

— Pardon ?

— Quand votre oncle Malcom mourut de la fièvre, votre père fut rappelé chez lui. En tant que frère aîné, Borric devait hériter, raison pour laquelle il avait été envoyé à la cour pour y être éduqué. Mais au décès de Malcom, votre grand-père se retrouvait seul. Il demanda donc au roi de nommer votre père gardien de l'Ouest et le fit renvoyer à Crydee. Votre grand-père se faisait vieux – votre grand-mère était déjà morte – et, avec la mort de Malcom, sa santé semblait décliner rapidement. Il lui fallut moins de deux ans pour décéder ; Borric devint alors duc de Crydee. À ce moment-là, Brucal était revenu à Yabon et j'étais devenu premier écuyer à la cour du roi. J'attendais avec impatience le retour de Borric – car il devait se présenter

devant le roi pour lui faire serment de vassalité, comme doivent le faire tous les ducs lors de leur première année.

Arutha effectua un rapide calcul et se rendit compte que ce devait être à ce moment-là que son père avait fait étape chez Brucal, à Yabon, en se rendant à la capitale. C'était lors de cette visite que Borric s'était entiché d'une jolie petite servante, laquelle avait donné naissance à Martin, ce que Borric ne devait apprendre que cinq ans plus tard.

— L'année précédant le retour de Borric à Rillanon, poursuivit Guy, votre mère était arrivée à la cour pour devenir dame de compagnie de la reine Janica, la seconde femme du roi – la mère du prince Rodric. C'est à cette occasion que Catherine et moi nous étions rencontrés. Jusqu'à Gwynnath, c'était la seule femme que j'avais vraiment aimée.

Guy sombra de nouveau dans un mutisme morose et Arutha ressentit soudain une étrange honte, comme s'il venait d'une manière ou d'une autre de forcer cet homme à se souvenir de deux pertes douloureuses.

— Catherine était une femme exceptionnelle, Arutha. Je sais que vous pouvez le comprendre parce que c'était votre mère ; mais, quand je l'ai vue pour la première fois, elle était aussi fraîche qu'un matin de printemps, les joues rouges et une touche d'amusement dans son sourire timide. Ses cheveux dorés brillaient d'une lumière qui leur était propre. Je suis tombé amoureux d'elle au premier regard. Votre père aussi. À partir de ce moment-là, nous nous sommes entre-déchirés pour ses faveurs.

« Deux mois durant, nous l'avons courtisée tous les deux. À la fin du deuxième mois, votre père et moi, nous ne nous parlions plus, si forte était notre rivalité pour Catherine. Votre père ne cessait de remettre à plus tard son départ pour Crydee, préférant rester pour courtiser la jeune fille. Notre lutte pour obtenir sa main était terrible.

« Un matin où je devais partir me promener à cheval avec Catherine, je me présentai dans ses appartements et la trouvai en train de s'habiller. C'était la première cousine de la reine Janica et, en tant que telle, une proie de choix dans les intrigues de palais. Les leçons que j'avais données à votre père plusieurs

années auparavant avaient bien payé, car, tandis que je chevauchais et discutais dans les jardins avec Catherine, il était allé parler au roi. Rodric ordonna à votre mère d'épouser votre père, comme il en avait le droit en tant que tuteur. Il s'agissait d'un mariage politique, car, même à l'époque, le roi éprouvait des doutes quant aux capacités de son fils et à la santé de son frère. Maudit soit-il, mais Rodric était un homme malheureux. Les trois fils qu'il avait eus de son premier mariage étaient morts avant d'atteindre l'âge adulte et il ne s'était jamais remis de leur décès ni de celui de sa chère reine Béatrice. Son frère cadet, Erland, était un enfant arrivé sur le tard, malade de la poitrine. Il n'avait guère que dix ans de plus que le prince Rodric. La cour savait que le roi aurait voulu nommer votre père comme héritier, mais Janica lui avait donné un fils, un garçon timide que Rodric n'aimait pas. Je crois qu'il a forcé votre mère à épouser votre père afin de renforcer ses liens avec le trône, de façon à le nommer héritier – les dieux savent pourtant qu'il a tout tenté pendant les douze années qui suivirent pour faire du prince un homme meilleur ou le briser en essayant. Mais le roi ne nomma pas d'héritier avant de mourir et nous avons hérité de Rodric le quatrième, un homme plus triste et plus brisé encore que son père.

Arutha regardait droit devant lui, les joues écarlates.

— Que voulez-vous dire ? Que le roi a forcé ma mère à épouser mon père ?

L'œil de Guy flamboya.

— C'était un mariage politique, Arutha.

Le prince s'emporta, sentant la colère monter.

— Mais ma mère aimait mon père !

— Le temps que vous arriviez au monde, je suis sûr qu'elle avait appris à l'aimer. Votre père était un homme bon et elle-même était une femme aimante. Mais à cette époque, elle m'aimait, moi. Cela faisait un an que je la connaissais, bien avant que Borric n'arrive. Nous nous étions déjà promis de nous épouser dès que j'en aurais fini avec mes devoirs d'écuyer, mais nous avions gardé cela secret, un serment entre enfants prêté une nuit dans les jardins. J'avais écrit à mon père, pour lui demander d'intercéder auprès de la reine, afin qu'elle me

réserve la main de Catherine. Je n'avais jamais pensé à la demander au roi. Moi, le brillant fils d'un seigneur de l'Est, j'avais été vaincu au jeu des intrigues par un noble de province. Un enfer pour moi qui me croyais si rusé ! Mais je n'avais que dix-neuf ans, alors. C'était il y a longtemps.

« Je suis entré dans une rage terrible. À cette époque, j'avais le même caractère que votre père. Je sortis des appartements de votre mère pour aller chercher Borric. Nous nous sommes battus. Dans le palais même du roi, nous nous sommes battus en duel et avons failli nous entretuer. Vous avez dû voir la longue blessure qui courait sous le bras gauche de votre père, tout le long des côtes. C'est moi qui lui ai fait cette cicatrice. J'en porte une semblable que lui m'a faite. J'ai failli en mourir. Quand je fus remis, votre père était déjà parti pour Crydee depuis une semaine, emmenant Catherine avec lui. Je les aurais suivis, mais le roi me l'interdit sous peine de mort. Il avait raison, car ils étaient déjà mariés. Je décidai de ne plus porter que du noir pour montrer publiquement ma honte. Puis on m'envoya combattre Kesh à Taunton. (Il éclata d'un rire amer.) Cette bataille compte pour beaucoup dans ma réputation de général. Je dois mon succès en partie à votre père. J'ai puni les Keshians du fait qu'il m'avait volé Catherine. J'ai fait des choses que nul général sain d'esprit n'aurait faites, lançant attaque sur attaque, me portant moi-même en première ligne. Je crois maintenant que j'espérais y mourir. (Son ton s'adoucit et il gloussa.) J'ai été presque déçu quand ils ont demandé grâce et qu'ils ont voulu se rendre.

« Tant de choses qui me sont arrivées dans ma vie viennent de cela, soupira Guy. J'avais fini par cesser d'en vouloir à mort à Borric, mais lui… il s'est aigri quand elle est morte. Il a refusé d'envoyer ses fils à la cour du roi. Je crois qu'il craignait que je me venge sur vous et sur Lyam.

— Il aimait ma mère. Il n'a plus jamais été heureux après sa mort, confirma Arutha, se sentant à la fois gêné et furieux, car il ne pensait pas avoir à justifier les actes de son père devant son pire ennemi.

Guy acquiesça.

— Je sais mais, quand on est jeune, on ne peut pas comprendre que quelqu'un d'autre puisse éprouver des sentiments aussi forts que les nôtres. Notre amour est tellement plus grand, notre douleur tellement plus intense. Mais à mesure que je vieillissais, je comprenais que Borric aimait Catherine autant que moi. Et je crois qu'elle l'aimait effectivement. (L'œil de Guy fixa un point dans le vague. Sa voix se fit plus pensive, plus douce.) C'était une femme merveilleuse, généreuse, qui avait dans son cœur assez d'amour pour beaucoup de gens. Et pourtant, je crois qu'en son for intérieur, votre père n'en était pas sûr. (Guy regarda Arutha d'un air d'étonnement mêlé de pitié.) Imaginez-vous cela ? Comme cela a dû être terrible. Peut-être que, d'une certaine manière, c'était moi le plus chanceux, car je savais qu'elle m'aimait. Je ne nourrissais aucun doute là-dessus.

Arutha vit l'œil de Guy briller légèrement. Le Protecteur essuya cette larme d'un geste machinal. Puis il s'appuya contre le dossier de sa chaise, ferma son œil, se prit le front entre les mains et ajouta tranquillement :

— La vie est parfois injuste, on dirait.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Arutha intrigué.

Guy se redressa, se dépouillant de sa morosité comme d'un manteau trop lourd.

— Parce que j'ai besoin de vous. Et qu'il ne faut pas que vous entreteniez de doutes à mon sujet. Pour vous, je suis un traître qui a tenté de prendre le contrôle de l'empire pour son propre compte. Vous avez en partie raison.

Arutha fut de nouveau pris de court par la candeur de Guy.

— Mais comment pouvez-vous justifier ce que vous avez fait à Erland ?

— Je suis responsable de sa mort. Je ne peux le nier. C'est mon capitaine qui a donné l'ordre de le maintenir en prison après que j'ai eu décidé de le relâcher. Radburn avait son utilité, mais il avait tendance à pécher par excès de zèle. Je peux comprendre sa panique, car je l'aurais puni de vous avoir laissés échapper, Anita et vous. J'avais besoin d'elle pour obtenir un droit à la succession et vous m'auriez été utile pour traiter avec votre père. (Voyant la surprise se peindre sur le visage d'Arutha,

il précisa :) Oh oui, mes agents savaient que vous étiez à Krondor – c'est ce qu'ils m'ont dit en tout cas à mon retour – mais Radburn a commis l'erreur de penser que vous le mèneriez à Anita. Il ne lui est jamais venu à l'idée que vous n'aviez aucun lien avec sa fuite. Cet imbécile aurait dû vous jeter au cachot et continuer à la chercher sans vous.

Arutha sentit sa méfiance revenir et sa sympathie faiblir. Malgré la franchise de Guy, sa manière crue de raconter comment il se servait des gens lui restait sur le cœur.

— Mais je n'ai jamais voulu la mort d'Erland, reprit le Protecteur. Rodric m'avait déjà laissé le poste de vice-roi, me donnant le plein contrôle de l'Ouest. Je n'avais pas besoin d'Erland, il me fallait juste un lien avec le trône : Anita. Rodric le quatrième était fou. Je fus l'un des premiers à l'apprendre – comme Caldric – car les peuples passent sur les bizarreries de leurs rois et glissent sur des choses qu'ils n'accepteraient de nul autre. On ne pouvait pas laisser Rodric diriger plus longtemps. Les huit premières années de la guerre avaient été difficiles pour tous à la cour, mais, lors de sa dernière année de règne, Rodric avait presque complètement perdu la raison. Kesh avait toujours un œil tourné vers le nord, à l'affût du moindre signe de faiblesse. Je ne désirais pas le fardeau de l'État, mais, même avec votre père comme héritier à la suite d'Erland, je pensais simplement que j'étais le mieux à même de diriger.

— Mais pourquoi toutes ces intrigues ? Vous aviez le soutien du Congrès des seigneurs. Caldric, père et Erland avaient eu du mal à faire échouer votre tentative pour prendre la régence le temps que Rodric atteigne sa majorité. Vous auriez pu trouver autre chose.

— Le Congrès peut ratifier l'intronisation d'un roi, répondit Guy en montrant Arutha du doigt. Il ne peut en aucun cas le destituer. Il me fallait un moyen de prendre le trône sans déclencher une guerre civile. La guerre avec les Tsurani traînait en longueur, or Rodric refusait d'envoyer à votre père les armées de l'Est. Il ne voulait même pas me les donner, bien que je fusse le seul homme en qui il eût confiance. Neuf ans de guerre où nous perdions du terrain ; un roi fou ; la nation saignée à blanc. Non, il fallait en finir, mais malgré tout le

soutien que j'avais pu rassembler, il y aurait toujours eu des gens comme Brucal ou votre père pour s'opposer à moi.

« C'est pour cela que je voulais épouser Anita et que je vous voulais, vous, comme monnaie d'échange. J'étais prêt à proposer un choix à Borric.

— Lequel ?

— J'aurais voulu laisser Borric régner sur l'Ouest, diviser le royaume de manière que chaque terre suive son propre destin. Mais je savais qu'aucun des seigneurs de l'Ouest ne l'aurait permis. Ce que je voulais proposer à Borric, c'était de nommer l'héritier qui viendrait après moi, même si ce devait être Lyam ou vous. J'aurais nommé la personne de son choix prince de Krondor et j'aurais fait en sorte de ne pas avoir de fils en mesure de contester le droit de l'héritier à prendre la couronne. Mais votre père, en échange, aurait dû accepter de me voir couronné roi à Rillanon et me prêter serment de vassalité.

Soudain, le prince comprit cet homme. S'étant fait voler la mère d'Arutha par Borric, il avait mis son honneur personnel de côté tout en plaçant une autre sorte d'honneur au-dessus de tout autre : celui de vivre pour son royaume. Il aurait été prêt à faire n'importe quoi, même à commettre un régicide – ce qui aurait fait de lui, aux yeux de l'histoire, un usurpateur et un traître – pour pouvoir détrôner un roi dément. Cela laissait à Arutha un goût désagréable dans la bouche.

— Rodric mort et Lyam nommé héritier, tout cela n'avait plus aucun sens. Je ne connais pas votre frère, mais je pense qu'il doit posséder quelques traits de votre père. De toute manière, le royaume doit être entre de meilleures mains que lorsque Rodric était assis sur le trône.

Arutha soupira.

— Vous m'avez donné matière à réfléchir, Guy. Je n'approuve pas votre raisonnement ni vos méthodes, mais il y a certaines choses que je comprends.

— Votre approbation ne m'importe nullement. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait et j'admets que ma décision de réclamer le trône pour moi, en devançant votre père dans la succession, je l'ai prise en partie par dépit. Je n'avais pu avoir votre mère, Borric n'aurait pas la couronne. Au-delà de

considérations purement égoïstes, j'étais aussi fermement convaincu que j'aurais fait un meilleur roi que votre père. Ce pour quoi je suis le plus doué, c'est commander. Mais cela ne veut pas dire pour autant que ce que je doive faire pour cela me plaise.

« Non, ce qu'il faut, c'est que vous me compreniez. Vous n'êtes pas obligé de m'apprécier, mais vous devez m'accepter comme je suis et pour ce que je suis. J'ai besoin de vous afin d'assurer l'avenir d'Armengar.

Le prince ne répondit pas, visiblement gêné. Une conversation qu'il avait eue deux ans auparavant lui revenait en mémoire.

— Je suis mal placé pour vous juger, avoua-t-il au bout d'un long silence. Je me souviens d'une conversation que j'ai eue avec Lyam dans le caveau de notre père. J'étais prêt à faire en sorte que Martin meure plutôt que de risquer une guerre civile. Mon propre frère…, ajouta-t-il tout bas.

— De telles décisions sont une conséquence nécessaire des règnes. (Guy se laissa aller contre le dossier de sa chaise, observant Arutha.) Qu'avez-vous ressenti en prenant cette décision au sujet de Martin ? demanda-t-il enfin.

Le prince parut hésiter à parler de cela à Guy. Puis, au bout d'un long silence, il le regarda droit dans les yeux.

— Sale. Je me suis senti sale.

Guy tendit la main.

— Vous comprenez, en effet. (Lentement, Arutha prit la main tendue et la serra.) Maintenant, venons-en aux faits. Quand nous sommes arrivés ici, Amos, Armand et moi, nous étions malades, blessés et pratiquement morts de faim. Ces gens nous ont soignés, alors que nous n'étions que des étrangers venus d'une terre lointaine, et ils ne nous ont pas posé de questions. Quand nous avons été remis, nous leur avons proposé de nous battre. C'est alors que nous avons découvert que l'on s'attendait à ce que tous ceux qui étaient en mesure de le faire servent le peuple sans poser de questions. Nous avons donc pris place dans la garnison de la ville et avons commencé à en apprendre plus sur Armengar.

« Le Protecteur qui avait précédé Gwynnath avait été un bon commandant, tout comme Gwynnath elle-même, mais ils ne connaissaient pas grand-chose ni l'un ni l'autre à l'art de la guerre moderne. Malgré tout, ils réussissaient à contrôler les méfaits de la confrérie et des gobelins, maintenant un équilibre sanglant.

« Puis Murmandamus était venu et les choses avaient changé. Quand je suis arrivé, la confrérie était victorieuse trois fois sur quatre. Le peuple d'Armengar perdait, se faisant régulièrement battre pour la première fois dans son histoire. Je lui ai appris les nouvelles tactiques de guerre et nous tenons le terrain, désormais. Plus rien n'approche à moins de trente kilomètres de la ville sans être détecté par l'un de nos éclaireurs ou l'une de nos patrouilles. Cependant, même ainsi, il est trop tard.

— Pourquoi, trop tard ?

— Même si Murmandamus ne venait pas nous écraser, cette nation ne pourrait pas tenir plus de deux générations. Cette ville se meurt. Selon moi, il y a vingt ans, il devait y avoir dans les quinze mille âmes en ville et dans les environs. Il y a dix ans, ils devaient être onze ou douze mille. Maintenant, ils sont environ sept mille ou peut-être même moins. Avec la guerre, les femmes en âge de porter des enfants se font tuer au combat, les enfants meurent quand un fermage ou un *kraal* est envahi : tout cela accentue le déclin de la population, déclin qui semble s'accélérer. Et il y a pis. C'est comme si toutes ces années de guerre avaient fini par saper la force de ces gens. Malgré tout leur désir de se battre, ils paraissent indifférents aux nécessités de la vie quotidienne.

« Leur culture est viciée, Arutha. Tout ce qu'ils ont, c'est le combat et, à la fin, la mort. Leur poésie se limite à quelques sagas héroïques et leur musique est faite de chants de guerre simplistes. Avez-vous remarqué qu'il n'y a aucune enseigne en ville ? Tout le monde sait où chaque personne vit, où chaque personne travaille. Pourquoi des enseignes ? Arutha, personne ici ne sait lire ni écrire. Ils n'ont pas le temps d'apprendre. Cette nation glisse inexorablement vers la barbarie. Même s'il n'y avait pas eu Murmandamus, encore vingt ans et cette nation ne

serait plus. Ces gens seraient devenus comme les nomades de la steppe des Tempêtes. C'est la faute de cette guerre incessante.

— Je peux comprendre combien les choses peuvent paraître futiles aux gens en de pareilles circonstances. En quoi puis-je être utile ?

— Nous avons besoin de secours. Je serais heureux de laisser le gouvernement de cette ville entre les mains de Brucal…

— Vandros. Brucal s'est retiré.

— Vandros, alors. Faites entrer Armengar dans le duché de Yabon. Ces gens ont fui le royaume, il y a des siècles. Maintenant, ils n'hésiteraient pas à l'accueillir à bras ouverts, si je leur en donnais l'ordre, tant ils ont changé. Mais donnez-moi deux mille fantassins lourds des garnisons de Yabon et de Tyr-Sog et je ferai tenir cette ville contre Murmandamus un an encore. Ajoutez-y mille fantassins et deux mille cavaliers et je débarrasserai la plaine d'Isbandia de tous ses gobelins et de tous ses frères des Ténèbres. Donnez-moi les armées de l'Ouest et je renverrai Murmandamus à Sar-Sargoth, je brûlerai sa ville et lui avec. Alors, nous pourrons commercer et les enfants pourront redevenir des enfants, pas des guerriers miniatures. Les poètes pourront composer et les artistes peindre. Nous aurons de la musique et des danses. Alors cette ville pourra peut-être grandir à nouveau.

— Et vous voudrez rester en tant que Protecteur, ou en tant que comte d'Armengar ? demanda Arutha, pas encore tout à fait revenu de sa méfiance.

— Bon sang ! s'exclama Guy en tapant du poing sur la table. Si Lyam a de l'étoupe à la place du cerveau, oui. (Il retomba sur sa chaise.) Je suis fatigué, Arutha. Je suis ivre et fatigué. (Son œil brilla.) J'ai perdu la seule personne que j'aie jamais chérie et tout ce qu'il me reste, ce sont les vies de ces gens. Je ne faillirai pas, mais quand ils seront saufs…

Arutha était abasourdi. Guy mettait son âme à nu devant lui et ce qu'il voyait, c'était un homme qui n'avait plus beaucoup de raisons de vivre. Cela avait de quoi doucher sa colère.

— Je crois que je peux convaincre Lyam, si vous acceptez sa méfiance envers vous.

— Je n'ai cure de ce qu'il pense de moi, Arutha. Il peut me faire couper la tête, si ça lui chante. (Sa voix trahissait sa fatigue.) Je crois que je n'en ai plus grand-chose à faire.

— Je vais envoyer un message.

Guy éclata d'un rire amer et frustré.

— Ça, voyez-vous, mon cher cousin, c'est bien le problème. Croyez-vous que je serais resté là toute une année dans l'espoir de voir arriver un prince du royaume à Armengar ? J'ai envoyé une dizaine de messages à Yabon, ainsi qu'à Hautetour, expliquant en détail la situation présente et ce que je vous ai proposé. Le problème, c'est que si Murmandamus laisse des gens venir vers le nord, personne – rien – ne retourne au sud. Ce veneur que vous avez découvert était l'un des derniers à avoir tenté de rejoindre le sud. J'ignore ce qui est arrivé au messager qu'il escortait, mais je peux l'imaginer…

Il laissa sa phrase en suspens, avant de reprendre :

— Vous voyez, Arutha, nous sommes coupés du royaume. Complètement et, à moins que vous n'ayez une idée à laquelle nous n'avons pas pensé, il n'y a pas la moindre chance que cela change.

Martin se réveilla en toussant et en recrachant de l'eau. Le rire de Briana retentit. Elle lui envoya une serviette au visage avant de replacer le pichet d'eau, maintenant vide, sur la table.

— Tu es aussi dur à réveiller qu'un ours en plein hiver.

Martin se sécha en clignant des yeux.

— Probable.

Il la fixa d'un œil noir, puis sentit sa colère le quitter en voyant son visage souriant. Au bout d'un moment, il lui rendit son sourire.

— Dans les bois, je ne dors que d'un œil. À l'intérieur, je me détends.

La jeune femme s'agenouilla sur le lit et l'embrassa. Elle était vêtue d'une tunique et d'un pantalon.

— Je dois partir pour l'un de nos fermages. Tu veux m'accompagner ? Je n'en ai que pour la journée.

Martin sourit.

— Certainement.

Elle lui donna un nouveau baiser.

— Merci.

— De quoi ? demanda-t-il, visiblement troublé.

— D'être resté ici avec moi.

Martin la regarda, médusé.

— Tu me remercies ?

— Bien sûr, je te l'ai demandé.

— Vous êtes des gens bizarres, Bree. La plupart des hommes que je connais m'auraient volontiers coupé la gorge pour prendre ma place la nuit dernière.

Briana tourna légèrement la tête, l'air surpris.

— Vraiment ? C'est étrange. J'aurais pu en dire autant de la plupart des femmes d'ici et de toi, Martin. Pourtant, personne ne chercherait à se battre pour des histoires de coucherie. On est libre de choisir ses partenaires et ces derniers sont libres de dire oui ou non. C'est pour ça que je t'ai remercié, pour avoir dit oui.

Martin la prit dans ses bras et l'embrassa, un peu rudement.

— Sur mes terres, les choses se font différemment.

Il la relâcha, inquiet soudain d'avoir été trop rude. Elle semblait un peu incertaine, mais pas effrayée.

— Je suis désolé. C'est juste que… ce n'était pas une faveur que je te faisais, Bree.

Elle se pencha tout près de lui et posa la tête contre son épaule.

— Tu parles de choses qui vont au-delà des plaisirs de la chambre.

— Oui.

Elle resta silencieuse un long moment.

— Martin, ici à Armengar, nous avons la sagesse de ne pas prévoir à trop long terme. (Elle parlait sur un ton un peu haché et ses yeux brillaient.) Ma mère devait épouser le Protecteur. Mon père est mort il y a onze ans. Cette nouvelle union aurait été heureuse. (Martin vit les larmes couler sur ses joues.) Je me suis fiancée une fois. Il est parti en expédition punitive contre des gobelins qui avaient monté un raid contre un *kraal*. Il n'est

jamais revenu. (Elle scruta son visage.) Nous ne faisons pas des promesses à la légère. Une nuit ensemble n'est pas un vœu.

— Je ne suis pas du genre frivole.

Briana le regarda de plus près.

— Je sais, répondit-elle doucement. Et je ne le suis pas non plus. Je choisis mes partenaires avec soin. Quelque chose se passe entre nous, Martin, et cela va très vite. Je le sais. Cela nous… rattrapera quand les circonstances le permettront ; s'inquiéter de ce que ça pourrait devenir est inutile. (Elle se mordit la lèvre inférieure et ajouta avec difficulté :) Je suis un commandant, j'ai accès à des informations que la plupart des gens de cette ville ignorent. Pour l'instant, je ne peux que te demander de ne pas attendre plus de moi que ce que je puis te donner. (Voyant l'humeur de son amant s'assombrir, elle sourit et l'embrassa.) Viens, on sort.

Martin s'habilla rapidement, ne comprenant pas ce qui venait de se passer, tout en étant sûr que c'était important. Il se sentait à la fois soulagé et troublé. Soulagé d'avoir su avouer ses sentiments, et troublé de ne pas l'avoir fait assez clairement et d'avoir reçu une réponse en demi-teinte. Mais il avait été élevé par des elfes et, comme l'avait dit Briana, les choses viendraient en leur temps.

Arutha termina le récit de sa conversation de la nuit précédente. Laurie, Baru et Roald étaient là, mais cela faisait une journée que l'on n'avait pas vu les garçons. Martin n'était pas rentré non plus mais son frère avait une petite idée de l'endroit où il avait passé la nuit.

Laurie réfléchit longuement à ce qu'Arutha venait de dire.

— Donc, la population est en déclin.

— C'est ce que dit Guy, en tout cas.

— Il a raison, intervint une voix à la porte.

Tout le monde se retourna, pour découvrir Jimmy et Locklear, tenant chacun une jolie jeune fille par la taille. Locklear paraissait incapable de garder un visage impassible. Il avait beau essayer, sa bouche semblait décidée à sourire.

Jimmy présenta Krinsta et Bronwynn, puis ajouta :

— Les filles nous ont montré la cité. Arutha, il y a des quartiers complètement vides, des rues entières sans une maison habitée. (Jimmy regarda autour de lui et, découvrant un plateau de fruits, s'attaqua à une poire.) Je pense qu'une bonne vingtaine de milliers de personnes vivaient ici avant. Maintenant, je crois qu'il doit y en avoir moins de la moitié.

— J'ai déjà donné mon accord de principe sur le fait d'aider Armengar, mais le problème, c'est de faire parvenir des messages à Yabon. Il semble que Murmandamus soit assez peu regardant sur les gens qui entrent, mais qu'il mette beaucoup de soin à ne laisser sortir personne.

— C'est logique, fit remarquer Roald. La plupart des gens qui viennent au nord rejoignent surtout son camp. Alors, quelle importance si quelques types tombent sur cette ville et acceptent de l'aider. Murmandamus est en train de rassembler ses armées et il peut probablement contourner ce coin s'il veut.

— Je crois que je peux passer, si je pars seul, proposa Baru. (Arutha sembla brusquement intéressé.) Je suis un homme des collines et bien que ces gens soient de lointains cousins, ce sont des citadins. Il est probable que seuls quelques rares habitants des fermages et des *kraals* les plus hauts connaissent mes capacités. En avançant de nuit et en me cachant pendant la journée, je devrais pouvoir passer dans les collines de Yabon. Une fois là, aucun Moredhel ou gobelin ne devrait pouvoir soutenir mon rythme.

— C'est passer dans les collines de Yabon qui risque de poser problème, intervint Laurie. Vous vous souvenez de ces trolls, ils avaient dû chasser ce veneur pendant des jours et des jours. Je ne sais pas.

— Je vais y réfléchir, Baru, répondit Arutha. Il est possible que nous devions tout miser sur un coup de dé désespéré comme celui-là, mais il est aussi possible qu'il reste un autre moyen. Nous pourrions mettre en place une petite troupe rapide pour faire passer la crête à quelqu'un, puis repartir et rentrer à la pointe de l'épée, pour laisser le plus d'avance possible à quelqu'un qui irait vers le sud. Ce n'est peut-être pas faisable, mais je discuterai de cela avec Guy. Si nous ne trouvons pas d'autre solution, je te laisserai essayer. Mais je ne pense pas

qu'y aller seul soit le meilleur choix. Nous avons parfaitement réussi, avec une petite troupe, à entrer dans le Moraelin et à en sortir. (Il se leva.) Si l'un d'entre vous a un meilleur plan, je l'écouterai volontiers. Je vais rejoindre Guy, qui inspecte les murailles. Si nous sommes coincés ici au moment de l'assaut, autant l'aider de notre mieux.

Le prince sortit de la pièce.

Les cheveux de Guy volaient en tous sens tandis qu'il observait la plaine par-delà la cité en compagnie d'Arutha.

— J'ai inspecté chaque pouce de cette muraille et je n'arrive toujours pas à croire en la qualité extraordinaire de son architecture.

Le prince ne put qu'acquiescer. Les pierres avaient été taillées avec une précision dont n'auraient même pas rêvé les maîtres architectes et les maçons du royaume. En passant la main sur un joint, on sentait à peine où finissait une pierre et où commençait une autre.

— Cette muraille aurait bien pu mettre les ingénieurs de Segersen en échec s'ils étaient venus.

— Nous avons quelques bons ingénieurs dans nos propres armées, Arutha. Je ne vois pas, à moins d'un miracle, comment il serait possible d'abattre de tels murs.

Guy dégaina son épée et frappa assez fort pour la faire tinter, puis il désigna le merlon. Arutha regarda soigneusement et ne vit qu'une légère égratignure un peu plus claire.

— Ça ressemble à du granit bleu, comme du minerai de fer, cependant en plus résistant. C'est une pierre assez commune dans ces montagnes, mais plus dure à travailler que tout ce que j'ai jamais vu. Comment on les a taillées, je l'ignore. Et les fondations s'enfoncent à six mètres sous terre et mesurent neuf mètres de large. Je n'arrive même pas à comprendre comment ces blocs ont été déplacés depuis les carrières des montagnes. Si nos ennemis arrivaient à creuser un tunnel, le mieux qui puisse arriver, ce serait de voir l'intégralité d'une section de muraille leur tomber dessus. De toute façon, même percer un tunnel reste impossible, parce que la muraille est assise sur un entablement de pierre.

Arutha s'appuya contre la muraille, puis regarda la cité et la citadelle.

— C'est bien la ville la plus facile à défendre dont j'aie jamais entendu parler. Vous devriez pouvoir tenir à vingt contre un.

— Il faut du dix contre un habituellement pour prendre un château, mais je suis assez d'accord avec cette estimation. À l'exception d'une chose : cette maudite magie de Murmandamus. Il n'est peut-être pas capable de faire s'effondrer ces murailles, mais je jurerais qu'il a les moyens de les franchir. Sinon, il ne viendrait pas.

— Vous en êtes certain ? Pourquoi ne pas vous coincer ici avec une petite armée et lancer le gros de ses troupes au Sud ?

— Il ne peut pas se permettre de nous avoir dans son dos. Il gagnait systématiquement depuis un an avant que je prenne le commandement et il nous aurait saignés à mort si je n'avais pas changé les règles du jeu. En deux ans, j'ai appris à nos soldats tout ce que je sais. Avec l'aide d'Armand et d'Amos pour leur formation, ils disposent maintenant de tous les avantages d'une armée moderne. Non, Murmandamus sait qu'il y a une armée de sept mille Armengariens prêts à lui tomber dessus s'il leur tourne le dos. Il ne peut pas nous laisser derrière ses lignes. Nous lui couperions les vivres.

— Donc, il doit d'abord se débarrasser de vous, avant de se retourner contre le royaume.

— Oui. Et il va devoir le faire rapidement, sans quoi il va perdre une saison supplémentaire. L'hiver vient vite, par ici. Les premières neiges tombent plusieurs semaines avant celles du royaume. Les passes sont bloquées en quelques jours, parfois en quelques heures à peine. Une fois au Sud, il doit vaincre, parce qu'il ne pourra pas ramener son armée au Nord avant le printemps. Il est pris par le temps. Il doit venir d'ici deux semaines.

— Alors, il faut faire parvenir notre message rapidement.

Guy acquiesça.

— Venez, je vais vous montrer autre chose.

Arutha suivit l'homme, se sentant étrangement déchiré entre deux loyautés. Il devait aider Armengar, mais il ne se

sentait toujours pas à l'aise avec Guy. Le prince avait fini par comprendre les raisons de ses actes et, bizarrement, il admettait même à contrecœur qu'il éprouvait une certaine admiration pour lui. Mais il ne l'aimait pas et il savait pourquoi : Guy lui avait fait découvrir qu'ils partageaient certains points communs, et notamment une certaine volonté de faire ce qui devait être fait, quel qu'en fût le coût. Jusque-là, Arutha n'en était jamais arrivé au même point que Guy, mais il savait qu'il aurait fort bien pu agir à peu près de la même manière s'il s'était trouvé à sa place. C'était une chose qu'il découvrait en lui et qui ne lui plaisait pas beaucoup.

Ils traversèrent la cité et Arutha parla des petits détails qu'il avait observés lors de son arrivée à Armengar.

— Oui, répondit Guy. Il n'y a pas clairement de terrain dégagé, ce qui fait que chaque détour peut cacher une embuscade. J'ai un plan de la cité dans la citadelle et il montre bien que la ville a été faite ainsi à dessein et non par hasard. Quand on saisit la structure, il n'est pas difficile de savoir quelle direction prendre pour atteindre n'importe quel point de la cité, mais quand on ne sait pas, c'est facile de se faire repousser vers la muraille extérieure. (Il montra un bâtiment.) Aucune de ces maisons n'a de fenêtre donnant sur la rue et chacun des toits est un point d'embuscade idéal pour des archers. Cette ville a été construite dans l'idée de coûter très cher à un assaillant.

Ils se retrouvèrent rapidement dans la citadelle et virent les deux écuyers traverser la cour.

— Où sont les filles ? demanda Arutha.

Locklear semblait déçu.

— Elles avaient des choses à faire avant de reprendre leur service.

Guy regarda les deux jeunes gens.

— Bien, alors venez donc avec nous si vous n'avez rien de mieux à faire.

Ils suivirent Guy, qui entra dans la citadelle et prit l'ascenseur. Il fit sonner la cloche, selon le code qui permettait de monter jusqu'au toit le plus élevé. Quand ils arrivèrent en haut, ils découvrirent la cité et toute la plaine qui s'étendait au-delà.

— Armengar. (La main du Protecteur balaya l'horizon.) Là, dit-il en montrant un point du doigt, se trouve la plaine d'Isbandia, traversée par l'Isbandia, la limite de nos terres au nord et au nord-ouest. La plaine, ensuite, appartient à Murmandamus. À l'est, la forêt d'Edder, presque aussi vaste que la forêt Noire ou le Vercors. Nous n'en savons pas grand-chose, sinon que nous pouvons y couper quelques arbres à la lisière sans risques. Quiconque s'enfonce de plus de quelques kilomètres à l'intérieur a tendance à disparaître à jamais. (Il désigna le nord.) Au-delà de la vallée se trouve Sar-Sargoth. Si vous êtes particulièrement téméraires, vous pouvez grimper sur les collines au nord de la vallée et regarder la plaine au loin pour apercevoir les lumières de la cité jumelle de celle-ci.

Jimmy inspecta les engins de guerre sur le toit.

— Je ne connais pas grand-chose à ces trucs, mais est-ce que ces catapultes peuvent tirer par-delà la muraille ?

— Non, répondit simplement Guy. Venez.

Ils reprirent tous l'ascenseur et Guy tira sur la corde. Arutha découvrit qu'il devait y avoir une sorte de code qui permettait d'indiquer si l'on voulait monter ou descendre, ainsi, sans doute, que le nombre d'étages.

Ils descendirent au rez-de-chaussée, puis plus bas encore. Ils atteignirent un sous-sol à plusieurs niveaux, et Guy leur fit signe de sortir de l'ascenseur. Ils passèrent à côté d'un gigantesque treuil en forme de roue auquel étaient attachés quatre chevaux. Arutha en conclut qu'ils devaient servir à faire monter et descendre l'ascenseur. La mécanique était impressionnante, avec toute une série d'engrenages, reliés à des câbles et à des poulies dans tous les sens. Mais Guy ne prêta aucune attention aux chevaux ni à leurs conducteurs et continua. Il désigna une grande porte, barrée de l'intérieur.

— C'est le passage qui permet de sortir d'ici. Nous le gardons fermé, car je ne sais par quel hasard, quand la porte est ouverte, un vent souffle sans cesse par ici, et c'est une chose qu'il vaut mieux éviter.

De l'autre côté de la grande porte s'en trouvait une autre, qu'il ouvrit. Elle donnait sur un tunnel naturel. Il s'empara

d'une lanterne bizarre, qui brillait moins fort qu'une lanterne habituelle.

— Cet objet fonctionne avec une sorte de substance alchimique. Je ne comprends pas comment, mais ça marche. Nous évitons les flammes, ici. Vous allez comprendre pourquoi.

Jimmy examinait déjà les murs et gratta une sorte de cire blanche et écailleuse. Il la frotta entre ses doigts et la flaira.

— Je comprends, dit-il en faisant la grimace. Du naphte.

— Oui. (Guy regarda Arutha.) Il est brillant.

— Il n'oublie jamais de me le rappeler. Comment sais-tu cela, Jimmy ?

— Vous vous souvenez du pont au sud de Sarth, l'année dernière ? Celui auquel j'ai mis le feu pour empêcher Murad et les Noirs Tueurs de passer ? C'est de ça que je me suis servi : du distillât de naphte.

— Venez, les interrompit Guy.

Il leur fit passer une autre porte. Une violente odeur de goudron leur assaillit les narines quand ils entrèrent dans la pièce, où de grands seaux de forme étrange pendaient à des chaînes. Une douzaine d'hommes travaillaient là, torse nu ; ils plongeaient les seaux dans un énorme bassin de liquide noir. On trouvait plusieurs de ces lanternes bizarres dans toute la caverne, mais il y faisait quand même très sombre.

— Il y a des tunnels sous toute la montagne et on trouve du naphte dans chacun d'eux. Il existe une sorte de source naturelle de naphte en dessous qui suinte constamment à la surface. Il ne faut jamais cesser de le retirer, sans quoi il remonte jusque dans les caves de la ville, par des failles dans le sol de pierre. Si jamais on cessait ce travail, les caves en seraient envahies en quelques jours. Mais comme les gens d'Armengar font ce travail depuis des années, ça ne pose pas de problème.

— Je comprends pourquoi vous ne voulez pas risquer d'y mettre le feu, murmura Locklear, impressionné.

— Les incendies, on peut toujours s'en débrouiller. Nous en avons eu des dizaines, ne serait-ce que l'année dernière, très courts. Ce que nous avons découvert, ou plutôt ce que les gens d'Armengar ont découvert, ce sont des usages pour cette chose, que nous ignorons dans le royaume. (Il leur fit signe de passer

dans une autre salle, où des tubes enroulés en spirale couraient de tonneau en tonneau.) Là, nous le distillons et opérons quelques mélanges. Je comprends à peine le dixième de tout ça, mais les alchimistes pourraient vous expliquer. Ils font toutes sortes de choses avec ce naphte, même d'étranges baumes qui empêchent les blessures de s'infecter, mais ils ont surtout découvert le secret du feu quegan.

— Du feu quegan ! s'exclama Arutha.

— Ils ne l'appellent pas ainsi, mais c'est la même chose. Les murs sont couverts de chaux et c'est la poussière de chaux qui change le naphte en feu quegan. Si on balance ça avec une catapulte, ça se met à brûler et plus rien ne peut l'éteindre, pas même de l'eau. C'est pour ça qu'il faut que nous soyons très prudents, parce que ça ne fait pas que brûler. (Il regarda Locklear.) La fumée est lourde, elle rampe sur le sol, mais si vous laissez ces fumées s'accumuler, que vous y ajoutez de l'air, il suffit d'une étincelle pour que ça explose. (Il montra une caverne plus loin, pleine de barils de bois.) La cave de stockage n'était pas là il y a dix ans. Quand un baril est vide, on le remplit ou on le met sous l'eau jusqu'à ce qu'on l'utilise. Un imbécile en a laissé trois vides ; il a dû y avoir une étincelle et puis… il suffit qu'un petit peu de ce mélange s'imprègne dans le bois, puis s'évapore et ça provoque une explosion terrible. Voilà pourquoi nous gardons les portes fermées. Le vent des montagnes par le passage pourrait ventiler tout le complexe en un jour ou deux. Et si tout ça explosait d'un coup… (Il les laissa imaginer le reste.) Il y a maintenant deux ans que je demande aux gens d'Armengar de m'en faire des réserves, pour accueillir chaleureusement Murmandamus, quand il arrivera.

— Il y a combien de barils ? demanda Arutha.

— Plus de vingt-cinq mille.

Arutha en eut le vertige. Quand il avait rencontré Amos, le pirate en avait alors deux cents barils dans sa cale, ce que les Tsurani qui avaient mis le feu à son navire ignoraient. Quand ils avaient explosé, une colonne de flammes de plusieurs dizaines de mètres de haut s'était élevée, engloutissant le vaisseau en un instant, l'incinérant en quelques minutes. La lumière des flammes avait été visible à des kilomètres le long de la côte. Si la

moitié de la ville n'avait pas déjà été brûlée par les raids tsurani, le feu aurait dévasté Crydee.

— C'est suffisant…

— Pour mettre le feu à la ville entière, acheva Guy.

— Pourquoi autant ? s'étonna Jimmy.

— Il y a une chose que vous devez comprendre, vous tous. Les gens d'Armengar n'ont jamais pensé quitter cette cité. Pour eux, il n'existe pas d'autre refuge. Ils sont venus au nord pour fuir le royaume, alors ils se sont dit qu'ils ne pourraient jamais revenir vers le sud. Ils voient des ennemis partout. Si le pire arrivait, ils préféreraient mettre le feu à cette ville plutôt que laisser Murmandamus la prendre. J'ai développé un plan qui va au-delà de ça, mais, de toute manière, le feu peut toujours être utile.

Il retourna vers le tunnel qui menait à l'ascenseur, et les autres le suivirent.

Martin se reposait, adossé à un arbre. Il embrassa les cheveux de Briana, qui se blottit plus étroitement dans ses bras. Elle avait les yeux dans le vague. Devant eux, un petit ruisseau serpentait dans le bosquet d'arbres qui les enveloppaient de leur ombre fraîche et douce. La patrouille s'était arrêtée pour prendre le déjeuner, que des fermiers locaux leur avaient donné. La jeune femme et Martin s'étaient éclipsés pour passer un moment seuls. Les bois mettaient le duc plus à l'aise qu'il ne l'avait été depuis des mois, mais il restait troublé. Ils avaient fait l'amour sous les arbres et profitaient simplement de leur compagnie mutuelle, mais Martin ressentait un manque en lui.

— Bree, je voudrais que ça puisse continuer à jamais, murmura-t-il à l'oreille de sa compagne.

Celle-ci soupira et bougea un peu.

— Moi aussi, Martin. Tu es un homme qui… ressemble à un autre que j'ai connu. Je crois que je ne pourrais pas en demander plus.

— Quand tout ça sera fini…

Elle le coupa.

— Quand ce sera fini, alors, nous pourrons discuter de ces choses. Viens, il faut rentrer.

Briana se rhabilla rapidement, sous l'œil admiratif de Martin. Elle n'avait rien de la beauté fragile des femmes de chez lui. Au contraire, elle avait la rudesse du cuir, tempérée par une certaine féminité. Elle n'était pas jolie, mais troublante. La confiance et l'indépendance que Martin percevait en elle la rendaient éblouissante, belle même. Elle le captivait.

Il finit de se rhabiller puis, avant qu'elle ne pût s'écarter, il tendit la main et lui prit le bras. L'obligeant à se retourner, il la serra contre lui et l'embrassa avec passion.

— Je n'ai pas besoin de te parler pour que tu ressentes mon besoin et mon désir. Je t'ai attendue trop longtemps.

Elle regarda droit dans ses yeux sombres et leva les mains pour lui caresser le visage.

— Moi aussi. (Elle l'embrassa gentiment.) Nous devons rentrer.

Il la laissa les ramener au village. Deux gardes s'avançaient vers eux quand ils sortirent des bois. Ils s'arrêtèrent et l'un d'eux leur dit :

— Commandant, nous allions vous chercher.

Elle regarda l'autre homme, qui ne faisait pas partie de sa compagnie.

— Qu'y a-t-il ?

— Le Protecteur demande à toutes les patrouilles de sortir et de donner l'ordre d'abandonner les fermages et les *kraals*. Tout le monde doit immédiatement venir en ville. L'armée de Murmandamus est en marche. Ils seront sous les murailles dans la semaine.

— Tout le monde à cheval, ordonna Briana. Nous allons diviser la patrouille. Grenlyn, tu prends la moitié des hommes et tu vas prévenir les *kraals* des basses terres et les fermages de la rivière. J'emmène les autres et je prends les crêtes. Quand tu en auras fini, reviens dès que possible. Le Protecteur aura besoin de tous les éclaireurs. Maintenant, pars. (Elle regarda Martin.) Viens, nous avons beaucoup à faire.

Chapitre 11

DÉCOUVERTE

Gamina se réveilla en hurlant.

Katala entra quelques instants plus tard dans la chambre de l'enfant et la serra contre elle. Gamina sanglota un petit moment, puis se calma, tandis qu'un William tout ensommeillé entrait dans la chambre, suivi par un dragonnet à l'air renfrogné. Fantus dépassa William et posa sa tête sur le lit à côté de Katala.

— C'était un mauvais rêve, ma chérie ? demanda la jeune femme.

Gamina acquiesça.

— Oui, maman, répondit-elle d'une voix douce.

Elle apprenait à parler et à ne pas se reposer uniquement sur ses pouvoirs mentaux, qui depuis sa naissance la distinguait des autres enfants.

Après la mort de sa famille, Gamina avait été élevée par Rogen, le devin aveugle, avant qu'il ne l'amène au port des Étoiles. Rogen avait aidé Pug à découvrir que l'Ennemi était le responsable de tous les troubles qui agitaient le royaume, bien qu'il eût payé très cher ce secret. Lui et Gamina étaient restés avec la famille de Pug le temps de se remettre et avaient fini par en devenir des membres à part entière au cours de l'année qui s'était écoulée. Rogen avait été comme un grand-père pour William, tandis que Gamina avait découvert une mère en Katala et un frère en William. Le vieil homme était mort paisiblement dans son sommeil trois mois auparavant mais, au moins, il avait pu avoir le plaisir de constater que sa protégée avait trouvé d'autres personnes à aimer et à qui faire confiance. Katala serra l'enfant dans ses bras et la berça le temps qu'elle se calme.

Meecham, le grand chasseur, entra précipitamment dans la chambre, croyant trouver l'enfant en danger. Il était revenu de Kelewan avec Hochopepa et Elgahar, deux des membres de l'Assemblée, peu de temps après que Pug fut parti à la recherche des Veilleurs. Leur autre compagnon, le frère Dominic, était rentré à l'abbaye d'Ishap à Sarth. Depuis, Meecham avait décidé de devenir le protecteur de la famille de Pug, tant que le magicien resterait sur Kelewan. Malgré son apparence inquiétante et son air stoïque, c'était l'un des favoris de Gamina, qui l'appelait oncle Meecham. Il se plaça derrière Katala et adressa à la petite fille l'un de ses rares sourires.

Hochopepa et Kulgan, deux magiciens qui venaient de mondes très différents et qui étaient pourtant semblables sur bien des points, entrèrent dans la pièce. Tous deux venaient s'enquérir de la petite fille.

— Encore en plein travail ? leur demanda Katala.

— Mais, certainement, il est encore tôt, répondit Hochopepa. N'est-ce pas ? ajouta-t-il en levant les yeux.

— Non, fit Meecham, à moins que vous ne parliez du matin. Il est la minuit passée d'une heure.

— Ah, toussa Kulgan, eh bien, nous étions en pleine discussion fort intéressante et…

— Vous avez perdu la notion du temps, compléta Katala d'un ton mi-réprobateur, mi-amusé.

Pug avait hérité du titre de propriété du port des Étoiles ; depuis son départ, c'était Katala qui assumait la direction de la communauté. Sa nature calme, son intelligence et sa capacité à traiter les gens avec tact avaient fait d'elle la dirigeante naturelle des diverses communautés de magiciens et de leurs familles, bien qu'on eût entendu Hochopepa la traiter de « femme tyrannique ». Personne ne s'en était offusqué, car on savait qu'il disait cela avec respect et affection.

— Nous discutions de certains rapports que nous a envoyé Shimone de l'Assemblée, expliqua Kulgan.

Ils s'étaient mis d'accord pour ouvrir régulièrement la faille entre les mondes pendant de très courtes périodes, de manière à échanger des messages entre l'académie du port des Étoiles et l'Assemblée des magiciens de Kelewan.

Katala leva les yeux, pleine d'espoir, mais Hochopepa s'excusa :

— Toujours pas de nouvelles de Pug.

Katala soupira et, soudain irritée, s'emporta :

— Hocho, Kulgan, vous pouvez conduire vos recherches comme vous voulez, mais le pauvre Elgahar a l'air épuisé. C'est lui qui se charge d'entraîner pratiquement tous les nouveaux élèves en magie supérieure et il ne s'en plaint jamais. Vous devriez employer quelques-unes de vos précieuses heures à l'aider un peu.

Kulgan sortit sa pipe.

— Nous voilà dûment chapitrés.

Lui et Hochopepa échangèrent un regard. Tous deux savaient que Katala se montrait un peu brusque ces derniers temps car elle s'inquiétait pour son mari, absent depuis maintenant un an.

— En effet, compléta Hochopepa.

Lui aussi sortit une pipe, habitude qu'il avait acquise au cours de son année de travail en compagnie de Kulgan. Comme Meecham l'avait fait remarquer une fois, les deux magiciens se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

— Et si vous avez l'intention d'allumer ces deux objets malodorants, veuillez les faire sortir, de même que vos deux personnes. Ceci est la chambre de Gamina et je refuse que cette pièce s'imprègne d'une odeur de fumée.

Kulgan, qui s'apprêtait à allumer sa pipe, s'arrêta.

— Très bien. Comment va l'enfant ?

Gamina avait cessé de pleurer et répondit tout bas :

— Je vais bien. (Depuis qu'elle avait appris à parler, elle n'avait jamais élevé la voix plus haut qu'un petit murmure d'enfant, à l'exception du cri qu'elle avait poussé quelques instants plus tôt.) J'ai… j'ai fait un méchant rêve.

— Quel genre de rêve ? voulut savoir Katala.

Les yeux de Gamina brillèrent de larmes.

— J'ai entendu papa qui m'appelait.

Kulgan et Hochopepa regardèrent la fillette avec attention.

— Qu'est-ce qu'il a dit, petite ? demanda doucement Kulgan pour ne pas l'effrayer.

Katala devint livide, mais ne montra aucun autre signe de peur.

Elle était issue d'une lignée de guerriers et saurait faire face à n'importe quoi – n'importe quoi à l'exception de cette incertitude quant au destin de son époux. Tout doucement, elle demanda à son tour :

— Qu'est-ce qu'il a dit, Gamina ?

— Il était…

Comme toujours quand elle était nerveuse, Gamina leur parla par télépathie :

— C'était un lieu étrange, très loin. Il était avec quelqu'un d'autre, ou plusieurs personnes. Il disait, il disait…

— Quoi, petite ? insista Hochopepa.

— Il disait que nous devions attendre un message, et puis quelque chose… a changé. Il était… parti… dans un endroit vide. J'ai eu peur. Je me suis sentie si seule.

Katala serra la fillette contre elle. Elle garda le contrôle de sa voix, mais elle aussi percevait la peur en elle.

— Tu n'es pas seule, Gamina.

Cependant, Katala pensait la même chose que la fillette. Même lorsque Pug lui avait été arraché par l'Assemblée pour devenir un Très-Puissant, elle ne s'était pas sentie aussi seule.

Pug ferma les yeux, épuisé. Il laissa sa tête retomber sur l'épaule de Tomas, qui se retourna pour le regarder.

— Tu as pu passer ?

— Oui, mais… c'était plus difficile que je ne l'aurais cru et j'ai fait peur à la petite, répondit Pug avec un gros soupir.

— Mais tu as pu passer. Est-ce que tu pourras le refaire ?

— Je crois, oui. L'esprit de cette enfant est unique en son genre, il devrait être plus facile à contacter la prochaine fois. Avant, je ne connaissais que la théorie. J'en sais plus maintenant sur la manière dont ça fonctionne.

— Bien. Ce pouvoir pourra nous être utile.

Ils volaient au cœur de cette grisaille qu'ils avaient fini par nommer « l'interstice », ce lieu entre les mailles du temps et de l'univers physique. Tomas avait demandé à Ryath de repartir dès que Pug lui avait fait signe que le contact avec le port des

Étoiles était rompu. Le dragon lui fit parvenir un message mental :

— *Où désires-tu te rendre, Valheru ?*

— Dans la Cité Éternelle, répondit Tomas à voix haute.

Ryath sembla frissonner en prenant le contrôle du néant qui les entourait, pour le pousser à les mener où ils le désiraient. La grisaille indistincte autour d'eux se brouilla et ils changèrent de direction dans cette dimension sans limites, dans ce non-espace. Puis la grisaille se troubla de nouveau et ils se retrouvèrent en un autre lieu.

Un point étrange apparut devant eux, suspendu dans le gris, le premier point de repère physique que Pug apercevait dans l'interstice. Il grandit rapidement, comme si Ryath fonçait dessus à toute vitesse dans le monde réel. Peu de temps après, ils découvrirent qu'ils descendaient en piqué sur une ville, un lieu d'une beauté terrible, totalement étrangère à tout ce qu'ils connaissaient. Cette cité était composée de tours à la symétrie distordue, de minarets d'une finesse irréelle, de bâtiments étranges construits sous les arches gracieuses qui reliaient les tours entre elles. Des fontaines tarabiscotées crachaient des jets d'argent liquide qui se changeaient en gouttes de cristal, lesquelles emplissaient l'air d'une musique tintinnabulante en s'écrasant sur les dalles de la fontaine, où elles se liquéfiaient de nouveau avant de s'écouler dans les drains.

Le dragon vira sur son aile et descendit en planant au-dessus d'un magnifique boulevard de presque cent mètres de large. La voie était entièrement dallée de pierres qui luisaient de couleurs pastel, chacune d'une teinte très légèrement différente de l'autre, ce qui donnait de loin l'impression d'un arc-en-ciel. Au passage de l'ombre du dragon, les dalles scintillèrent de mille couleurs changeantes. Une musique s'éleva, majestueuse, évoquant la nostalgie des vertes vallées de montagne où serpentent des ruisseaux brillant sous les pastels du soleil couchant. Ces images étaient terriblement envahissantes et Pug secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit, chassant la tristesse insidieuse qu'il éprouvait à l'idée de ne jamais pouvoir retrouver d'endroit si merveilleux. Ils volèrent sous les arches

majestueuses, qui s'élevaient à trois cents mètres au-dessus de leurs têtes. De minuscules pétales de fleurs scintillant de blanc et d'or, de rose et de vermillon, de vert et de bleu pastel tombèrent tout autour d'eux en une douce pluie caressante et parfumée aux senteurs de fleurs sauvages, tandis qu'ils s'enfonçaient vers le cœur de la cité.

— Qui a bâti cette merveille ? s'étonna Pug.

— Nul ne le sait, une race inconnue, ou peut-être les dieux morts, répondit Tomas tandis que Pug observait la cité qu'ils survolaient. Ou peut-être n'est-ce personne.

— Comment cela se pourrait-il ?

— Dans un univers infini, non seulement toute chose est possible, mais, si improbable soit-elle, cette chose doit exister en un lieu donné, à un moment donné. Peut-être cette cité existait-elle déjà au moment de la Création. Les Valherus l'ont découverte il y a des millénaires, exactement telle que tu la vois. Elle est l'un des plus grands mystères des nombreux univers que les Valherus ont traversés. Nul ne vit ici, en tout cas nous, les Valherus, n'y avons jamais trouvé d'habitants. Certains sont venus vivre ici quelque temps, mais personne n'est jamais resté très longtemps. Cet endroit ne change jamais, car il se trouve en un lieu où le temps n'existe pas vraiment. Il est dit que la Cité Éternelle est peut-être la seule chose réellement immortelle de tous les univers. (D'un ton amer et sarcastique, Tomas ajouta :) Quelques-uns des Valherus ont tenté de la détruire, sur un coup de tête. C'est peut-être aussi la seule chose qui soit immunisée contre leur rage destructrice.

Un léger mouvement attira l'œil de Pug ; brusquement, une nuée de créatures s'élança d'un bâtiment au loin, prit son envol et tourna dans leur direction. Le magicien montra les créatures à Tomas.

— Il semble que nous soyons attendus, constata ce dernier.

Les créatures s'approchèrent d'eux à toute vitesse. Elles ressemblaient, en plus gros, aux êtres élémentaires que Pug avait détruits l'année précédente sur les rives du grand lac de l'Étoile. De couleur rouge, elles paraissaient vaguement humanoïdes, à l'exception de leurs grandes ailes écarlates qui

battaient l'air à toute force. Les créatures se rapprochaient rapidement des deux hommes et du dragon.

— Ne devrions-nous pas nous poser ? demanda calmement Pug.

— Ce n'est que la première épreuve. Ce ne sera pas grand-chose.

Ryath poussa un rugissement terrible et la flotte de démons recula, avant de leur plonger dessus. Au premier passage, Tomas fit tourbillonner sa lame d'or et deux créatures allèrent s'écraser sur les pavés en hurlant, amputées de leurs ailes membraneuses. Pug invoqua des éclairs bleutés qui bondirent de créature en créature. Celles-ci se tordirent de douleur et tombèrent en vrille, incapables de maintenir leur vol. Chaque fois qu'une créature touchait le sol, elle disparaissait dans une flamme verte crépitante d'étincelles d'argent. Ryath cracha un jet de flammes qui réduisit plusieurs créatures en cendres. Tous les assaillants furent exterminés en quelques instants.

Le dragon vira et se dirigea vers un sinistre bâtiment de pierre noire, ramassé sur lui-même comme un être mauvais remâchant de sombres pensées, isolé dans un univers de beauté.

— Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour que nous sachions où aller. Ce sera sans doute un piège.

— Faudra-t-il protéger Ryath ?

Le dragon renifla, mais Tomas répondit :

— Seulement contre les plus puissantes magies et, si jamais cela arrivait, nous mourrions et elle pourrait rentrer seule dans l'univers réel. Tu entends ?

— *J'entends et je comprends*, répondit Ryath.

Ils descendirent en spirale au-dessus d'une cour pavée de briques. Tomas usa de ses pouvoirs pour quitter le dos de Ryath avec Pug.

— Retourne près des fontaines et repose-toi. L'eau est douce et l'endroit paisible. Si jamais quelque chose n'allait pas, va-t'en, si tu le désires. Si nous avons besoin de toi, ici ou sur Midkemia, tu entendras mon appel.

— *J'y répondrai, Tomas*.

Le dragon repartit et Tomas se tourna vers Pug.

— Viens, le comité d'accueil risque d'être intéressant.

Pug regarda son ami d'enfance.

— Même enfant, tu avais une notion relativement large à mon goût de ce qui était intéressant. De toute manière, nous n'avons pas le choix. Allons-nous trouver Macros là-dedans ?

— Probablement pas, c'est ici qu'on nous a amenés. Je doute que l'Ennemi nous facilite la vie.

Ils prirent la seule entrée visible du grand bâtiment noir. Dès qu'ils eurent passé la porte, un énorme bloc de pierre retomba derrière eux, coupant leur retraite. Tomas jeta un coup d'œil en arrière, amusé.

— Tant pis pour la fuite.

Pug inspecta la pierre.

— Je pourrai nous en débarrasser si nécessaire, mais cela me prendra du temps.

Tomas opina.

— C'est bien ce que je pensais. Continuons.

Ils s'avancèrent dans un long couloir. Pug créa une lumière, formant un cercle brillant autour d'eux. Les murs n'avaient rien de remarquable. Lisses, ils ne comportaient pas la moindre inscription et ne laissaient aucun choix quant à la direction à prendre. Le sol semblait fait du même matériau.

Le couloir se terminait par une unique porte sans aucune inscription ni poignée. Pug l'inspecta soigneusement et formula un sortilège. La porte grinça, comme pour protester, et se releva pour les laisser passer. Ils pénétrèrent dans un vaste hall circulaire, donnant sur de multiples portes. À leur entrée, les portes s'ouvrirent violemment et une horde de créatures grondantes et hurlantes sortirent en se marchant les unes sur les autres. Des singes avec des têtes d'aigle, des félins avec des carapaces de tortue, des serpents avec des bras et des jambes, des hommes avec des bras supplémentaires : toute une armée d'horreurs se ruait sur eux. Tomas tira son épée, leva son bouclier et cria :

— Prépare-toi, Pug !

Ce dernier récita une incantation et un anneau de flammes écarlates jaillit autour d'eux, engloutissant le premier rang de créatures, qui explosèrent en éclairs d'argent fulgurants. Plusieurs reculèrent, mais celles qui pouvaient sauter ou voler

passèrent pardessus les flammes et furent détruites par l'épée d'or de Tomas. Quand il les frappait, elles disparaissaient dans une pluie d'étincelles argentées en dégageant une ignoble odeur de pourriture. Les créatures se déversaient, toujours plus nombreuses, poussant même certains de leurs congénères dans les flammes magiques de Pug, où elles disparaissaient dans des éclairs aveuglants.

— Visiblement, leur nombre est sans limites, fit remarquer le magicien.

Tomas acquiesça et coupa en deux un rat géant avec des ailes d'aigle.

— Tu peux fermer les portes ?

Pug lança une nouvelle incantation et un terrible grincement de métal contre la pierre emplit la salle tandis que les portes se refermaient toutes seules. Les créatures qui cherchaient à passer furent écrasées entre les portes et le mur, et moururent en poussant toute une variété de cris pitoyables, de hurlements et d'ululements. Tomas élimina tous les monstres qui pouvaient encore passer l'anneau de flammes et se retrouva bientôt seul avec Pug au centre du cercle.

— C'est irritant, déclara-t-il, légèrement essoufflé.

— Je peux terminer seul.

Le cercle brûlant s'étendit, détruisant toutes les créatures qu'il touchait, jusqu'à atteindre les murs de la pièce. Quand la dernière créature mourut dans une explosion et un ultime hurlement, les flammes disparurent. Pug regarda autour d'eux.

— Chacune de ces portes cache des dizaines de monstres comme ceux-ci. De quel côté faut-il aller, à ton avis ?

— En bas, je pense.

Pug tendit la main et Tomas fit basculer son bouclier dans son dos. Il prit la main de son ami, tout en gardant son épée dans l'autre. Le magicien prononça une autre incantation. Tomas le vit devenir transparent. Il baissa les yeux et put voir le sol à travers son propre corps. Pug parla d'une voix qui lui sembla lointaine :

— Ne me lâche pas la main tant que je ne te l'aurai pas dit, sinon je risque d'avoir du mal à te ramener.

Tomas vit alors le sol s'élever vers lui, puis il se rendit compte qu'ils coulaient. Les ténèbres les engloutirent lorsqu'ils passèrent à travers la roche. Au bout d'un long moment, la lumière revint. Ils se retrouvèrent dans une autre salle. Quelque chose traversa l'air et Tomas sentit une douleur terrible lui déchirer les côtes. Il baissa les yeux et vit qu'un guerrier se tenait sous ses pieds. Il s'agissait d'une créature aux épaules puissantes, avec une tête de sanglier, qui portait des plaques d'armure bleu vif sur le dos et le torse. La créature beugla, laissant dégouliner de la bave le long de ses défenses, et porta à Tomas un nouveau coup de son inquiétante hache à deux lames, que le Valheru para de justesse avec son épée.

— Lâche-moi la main ! s'écria Pug.

Tomas obéit et redevint instantanément solide. Il tomba par terre, se récupérant agilement devant l'homme-sanglier au moment où celui-ci abattait sa hache. Tomas para de nouveau et recula en essayant de récupérer son bouclier. Pug retomba sur ses pieds et commença à réciter un sortilège. La créature, malgré sa taille, se déplaçait très vite et Tomas n'avait que le temps de se défendre. Puis le Valheru para et contre-attaqua soudain en se fendant en avant. Il réussit à blesser la bête, qui recula, mugissant de rage.

Pug fit apparaître une corde de fumée palpitante, qui serpenta sur le sol, en prenant de la vitesse au fur et à mesure de sa progression. Soudain, frappant comme un cobra, la corde se jeta dans les pattes du monstre à tête de sanglier. Immédiatement, la fumée se solidifia, enserrant la créature dans de véritables bottes de pierre. L'homme-sanglier hurla de rage en essayant de bouger. Incapable de reculer, il fut rapidement éliminé par Tomas. Ce dernier essuya son épée.

— Merci de ton aide. Il me donnait du fil à retordre.

Pug sourit, constatant que certaines choses n'avaient pas changé chez son ami d'enfance. Il savait que Tomas aurait tôt ou tard fini par les débarrasser de la créature, mais il était inutile de perdre du temps.

Tomas cilla en examinant ses côtes.

— Visiblement, cette hache pouvait frapper des corps sans substance.

— C'est rare, mais cela existe, acquiesça le magicien.

Tomas ferma les yeux et Pug vit que sa blessure commençait à cicatriser. Le sang cessa tout d'abord de couler, puis les lèvres de la plaie se rejoignirent. Il n'y eut bientôt plus qu'une cicatrice écarlate, qui commença à disparaître elle aussi, la peau reprenant un aspect normal, sans la moindre trace de blessure. Rapidement, même la cotte de mailles en or et le tabard blanc furent réparés. Pug était impressionné.

Il regarda autour de lui, mal à l'aise.

— C'est trop facile. Malgré toute cette rage et tous ces bruits, ces pièges sont pitoyables.

Tomas se tapota les côtes.

— Pas si pitoyables, mais, en fait, je suis assez d'accord. Je crois que c'est censé nous rendre un peu téméraires, pour nous prendre au piège de notre propre imprudence.

— Alors, restons sur nos gardes.

— Bien, où allons-nous, maintenant ?

Pug observa la pièce. Elle était taillée dans la pierre, ne servant visiblement que de carrefour entre plusieurs tunnels. Impossible de savoir où ils menaient. Pug s'assit sur un gros rocher.

— Je vais explorer les galeries par magie.

Il ferma les yeux et une autre de ces sphères blanches apparut au-dessus de sa tête, tournoyant sur elle-même. Brusquement, elle fila dans l'un des tunnels. Après quelque temps, elle revint, et en prit un autre. Au bout d'une heure environ, Pug rappela la sphère, qui disparut sur un geste de sa main.

— Les tunnels reviennent sur eux-mêmes et débouchent tous ici, déclara le magicien en ouvrant les yeux.

— Il n'y a aucune issue ?

Pug se releva.

— C'est un labyrinthe. Un piège à notre intention, rien de plus. Nous devons descendre encore.

Ils se prirent de nouveau par la main et poursuivirent leur périple à travers la terre. Ils crurent descendre dans le noir pendant une éternité. Puis ils se retrouvèrent dans une vaste caverne, flottant à quelques mètres du plafond. Sous leurs

pieds, à quelque distance de là, se trouvait un gigantesque lac entouré de toutes parts d'un anneau de feu, qui éclairait la caverne d'une lueur fauve. De l'autre côté des flammes, une barque ballottait contre la rive, tentatrice. Au centre du lac se trouvait une île, sur les berges de laquelle attendait toute une armée d'humanoïdes prêts à combattre. Ils encerclaient une tour, qui comportait une porte au niveau du sol et une unique fenêtre au sommet.

Pug se posa avec Tomas et tous deux redevinrent tangibles. Le guerrier regarda le cercle incandescent.

— J'imagine que nous sommes censés passer le feu, prendre la barque, éviter les bêtes qui rôdent sous la surface et puis vaincre tous ces guerriers pour arriver à la tour.

— Il semble que ce soit ce qui nous attend, soupira Pug sur un ton fatigué. Mais je n'ai pas l'intention de m'y conformer, ajouta-t-il en s'approchant des flammes.

Il dessina un cercle de sa main, comme pour décrire la courbure du dôme au-dessus de leur tête. Puis il répéta son geste. L'air commença à s'agiter dans la caverne, soufflant selon le cercle que Pug avait décrit de sa main, le long du vaste dôme de pierre. Au début, ce ne fut qu'une bouffée, une brise un peu vive, puis un vent de plus en plus fort. Pug refit le même geste. Le vent souffla encore plus vite et les flammes commencèrent à danser, peignant la caverne de lueurs folles et d'ombres vacillantes. Pug décrivit un autre cercle et le vent souffla plus vite et plus fort encore et le feu commença à se tordre en arrière. Tomas regardait faire son ami, luttant sans difficulté contre la violence de l'air. Le brasier commença à crachoter et à faiblir, comme si la pression de l'air l'empêchait de briller normalement. Pug décrivit un cercle plus large de son bras, en tournoyant presque sur lui-même. L'eau du lac se couvrit d'écume et de vaguelettes et s'éleva dans l'air. Des tourbillons dansèrent sur les flots, tandis que l'eau commençait à remonter le long des rives de l'île. De grosses vagues roulèrent en tous sens. La barque, violemment renversée, coula et le feu s'éteignit en sifflant quand le ressac s'attaqua au rivage. Pug hurla un mot et une lumière blanche illumina la caverne, remplaçant les lueurs rouges du feu. À présent, Pug faisait tourner son bras

dans l'air comme un enfant imitant un moulin affolé par la tempête. Au bout de quelques minutes, les guerriers sur l'île commencèrent à reculer sous la force du vent, incapables de rester en place. L'un d'eux toucha l'eau de sa botte et une chose verte à la peau comme du cuir s'éleva et s'empara de sa jambe. Mugissant, il fut emporté sous les flots. La scène se répéta encore et encore à mesure que les guerriers étaient lentement repoussés vers le lac, puis emportés par ses terribles habitants. Enfin, alors que la tempête gagnait encore en puissance, hurlant à leurs oreilles, Pug et Tomas virent la dernière créature reculer jusqu'à l'eau et se faire emporter par les bêtes qui se cachaient sous l'écume. Le magicien claqua dans ses mains et fit cesser le vent.

— Viens.

Tomas se servit de son pouvoir de lévitation pour les faire passer au-dessus de la surface de l'eau et rejoindre la porte de la tour. Ils la poussèrent et entrèrent.

Pug et Tomas passèrent cinq bonnes minutes à discuter de ce qu'ils risquaient de rencontrer au sommet de la tour. L'escalier en colimaçon qui accédait au sommet, le long du mur intérieur, était juste assez large pour permettre à une seule personne à la fois de monter.

— Bon, nous sommes aussi prêts que nous le serons jamais, finit par déclarer Pug. Nous n'avons pas d'autre possibilité que de monter.

Il suivit son ami en blanc et or, qui ouvrait la marche. Quand il fut presque au sommet, Pug baissa les yeux et constata qu'il y avait une hauteur vertigineuse jusqu'au sol. Tomas atteignit la trappe. Il la poussa et disparut par l'ouverture. Pug le suivit. Le sommet de la tour était occupé par une pièce unique, juste meublée d'un lit, d'une chaise et d'une fenêtre. Sur la chaise était assis un homme vêtu d'une robe brune, serrée à la taille par une simple cordelette. Il lisait un livre, qu'il referma au moment où Pug rejoignit Tomas. Lentement, il sourit.

— Macros, dit Pug.

— Nous sommes venus vous récupérer, ajouta Tomas.

Le sorcier se leva, péniblement, comme s'il était blessé ou fatigué. Il trébucha en s'approchant des deux hommes, et

tomba. Pug s'avança pour le rattraper, mais Tomas fut plus rapide. Le guerrier passa un bras autour de la taille de Macros.

Alors le sorcier poussa un hurlement étrange, comme un rugissement entendu dans une tempête lointaine. Son bras se contracta, serrant Tomas à lui briser les côtes, tandis que la trappe se refermait d'un coup sec. Pendant un moment, Tomas rejeta la tête en arrière et hurla de douleur, puis Macros le jeta contre le mur avec une force terrible. Pug resta un instant comme paralysé, puis commença une incantation, mais le sorcier fut trop rapide pour lui. La silhouette vêtue de brun tendit la main, attrapa Pug sans difficulté et le projeta contre le mur opposé. Pug heurta le mur. Ses os craquèrent et sa tête rebondit contre la pierre. Le magicien retomba violemment sur le sol. Il s'effondra, visiblement étourdi.

Tomas se releva, l'épée tirée, au moment où Macros faisait volte-face. En un instant, le sorcier disparut, remplacé par une créature cauchemardesque, prête à frapper. On ne distinguait d'elle que ses contours et ses grandes ailes déployées. Elle mesurait plus de deux mètres et devait faire le double du poids de Tomas. Quand elle s'avança, de petites cornes et de grandes oreilles apparurent sur son crâne. Un masque noir comme la nuit, sans le moindre trait, contempla le Valheru de ses yeux rouges luisants. Le corps tout entier enveloppé d'une vapeur ténébreuse, la créature diffusait par ses yeux et sa bouche une lueur rouge orangée, comme issue d'une sorte de feu intérieur. Pour le reste, c'était une chose entièrement composée d'ombres d'un noir de jais, dont les traits et la forme n'étaient que vaguement esquissés. Tomas lui donna un coup d'épée mais la lame passa au travers de la créature, manifestement sans lui faire le moindre mal. Le guerrier recula à son approche.

— Pauvre petite chose, murmura une voix lointaine, portée par des vents abyssaux et moqueurs. Croyais-tu que ce qui s'oppose à vous n'avait pas tout préparé pour votre destruction ?

Tomas s'accroupit, l'épée prête à frapper. Les sourcils froncés sous son heaume d'or, il observait la créature.

— Quelle sorte de bête es-tu ?

— Moi, guerrier ? Je suis un enfant du vide, un frère des âmes en peine et des spectres. Je suis une Terreur, un maître parmi les miens.

À une vitesse surprenante, elle tendit le bras et se saisit du bouclier de Tomas, l'écrasant d'une simple torsion de main et le lui arrachant. Le guerrier la frappa aussitôt, mais elle se saisit de son bras armé, juste au niveau du poignet. Tomas poussa un cri pitoyable.

— J'ai été appelée ici pour mettre fin à votre existence, ajouta la créature d'ombre.

Puis, avec une aisance déconcertante, elle tira sur le bras de Tomas et le lui arracha de l'épaule. Dans une pluie de sang, le guerrier s'effondra sur le sol de pierre en gémissant.

— Je suis déçue, susurra la chose. On m'avait dit de me méfier de vous. Mais vous n'êtes rien.

Le visage de Tomas était livide et trempé de sueur, les yeux écarquillés sous l'effet de la douleur et de la frayeur.

— Qui… (Il hoqueta.) Qui vous a prévenue ?

— Ceux qui connaissent votre nature, pitoyable chose humaine. (La Terreur tenait toujours le bras et l'épée de Tomas.) Ils ont même su que vous viendriez ici, au lieu de rechercher la véritable prison du sorcier.

— Où se trouve-t-il ? souffla Tomas, visiblement sur le point de s'évanouir.

— Vous avez échoué, conclut la créature dans un murmure maléfique.

Sur le point de s'effondrer, Tomas se força à rester éveillé, grondant presque :

— Alors tu ne le sais même pas. Tu n'es rien d'autre qu'un serviteur. Tu ne sais que ce que l'Ennemi t'a dit. (Méprisant, il cracha :) Esclave.

— Je suis au plus haut, répliqua la Terreur en poussant un ululement de joie étouffée. Je sais où est caché le sorcier. Il se trouve là où vous auriez dû le chercher : à l'endroit le moins probable pour une prison, donc le plus évident. Il vit dans le Jardin.

Alors Tomas se releva brusquement, en souriant. La chose recula d'un pas, car le bras qu'elle tenait se dissipa et réapparut

sur le corps du guerrier, tandis que le bouclier se reformait dans un grincement de métal, avant de voler à travers la pièce pour venir se fixer de lui-même au bras gauche du Valheru. La chose s'avança sur Tomas, mais le guerrier en blanc la frappa à une vitesse aveuglante et cette fois la lame trancha sans faillir, faisant jaillir à son contact une pluie d'étincelles dorées, dans un terrible sifflement. Une fumée acre s'éleva et la créature poussa un cri de douleur étouffé.

— Il semble que je ne sois pas le seul à me montrer arrogant et présomptueux, dit Tomas en faisant reculer la créature à grands coups d'épée. Et tes maîtres ne sont pas les seuls capables d'illusions. Imbécile, aurais-tu oublié que, moi et les miens, nous vous avions bannis, toi et les tiens, de cet univers ? Crois-tu que moi, Tomas, qui portais autrefois le nom d'Ashen-Shugar, je craindrais une créature telle que toi ? Moi, qui vainquis tes Seigneurs ?

La chose se recroquevillait, furieuse et terrifiée, ses cris ne semblant plus venir que de très loin. Alors, dans un tintement musical, des cristaux scintillants jaillirent dans l'air autour d'elle. Ils s'allongèrent rapidement, formant un entrelacs de barreaux transparents autour du monstre. Tomas sourit tandis que Pug achevait la cage magique qui se refermait autour de la créature de ténèbres. La Terreur frappa et poussa un hurlement de douleur étouffé quand elle toucha l'un des barreaux cristallins. Pug, qui avait feint l'inconscience, se releva et vint se placer à côté de la créature. En tentant de griffer le magicien, celle-ci toucha à nouveau l'un des barreaux de la cage, si semblables à du verre, et recula immédiatement. Elle poussa des hurlements, d'une voix étrange et rauque, qui ne montaient guère plus haut qu'un murmure.

— Quelle est cette chose ? demanda Pug.

— Un maître de la Terreur, un non-vivant. Une chose dont la nature est étrangère à notre essence même. Elle vient d'un univers étrange aux confins du temps et de l'espace, où très peu d'êtres peuvent entrer et survivre. Elle se nourrit de la substance même de la vie, comme tous ceux de sa race qui pénètrent dans cet univers. Elle pourrait même drainer l'herbe sur laquelle elle poserait le pied. C'est une créature de destruction, dont la

puissance est presque équivalente à celle des seigneurs de la Terreur, des êtres dont même les Valherus se méfient. Le fait que cette créature a été amenée dans la Cité Éternelle nous montre que l'Ennemi et Murmandamus n'ont que peu de scrupules à user de moyens terriblement destructeurs. (Tomas se tut un moment, l'air inquiet.) Je commence à me demander à quel point nous avons sous-estimé l'Ennemi. (Il regarda Pug.) Comment ça va ?

Le magicien s'étira.

— Je crois que je me suis cassé une côte.

Tomas secoua la tête.

— Tu as eu de la chance de n'avoir eu que ça de cassé. Désolé, mais j'avais espéré l'occuper.

Pug haussa les épaules et cilla.

— Que faisons-nous d'elle ?

Il montra la créature qui ululait tout bas.

— Nous pourrions la renvoyer dans son univers, mais ça prendrait du temps. Combien de temps cette cage peut-elle tenir ?

— Normalement, des siècles. Ici, peut-être éternellement.

— Bien, fit Tomas en partant vers la porte.

Un cri d'horreur jaillit de la chose de ténèbres.

— Non, maître ! hurla-t-elle. Ne me laissez pas ici ! Je vais me dessécher pendant des millénaires avant de mourir ! J'aurai éternellement mal ! Déjà, la faim me tenaille ! Relâchez-moi et je vous servirai, maître !

— Pouvons-nous lui faire confiance ? demanda Pug.

— Bien sûr que non, répondit Tomas.

— Je déteste faire souffrir qui que ce soit.

— Tu as toujours été un tendre, répliqua Tomas en descendant les marches. (Pug descendit derrière lui, poursuivi par des cris et des malédictions.) Ces êtres sont les plus destructeurs qui soient dans tout l'univers, ils représentent l'anti-vie. Une fois libre, la Terreur commune est déjà assez difficile à maîtriser, mais les maîtres sont carrément incontrôlables.

Ils atteignirent la porte et sortirent.

— Tu te sens capable de nous ramener à la surface ? demanda Tomas.

Pug s'étira lentement, pour sentir sa côte froissée.

— Je devrais y arriver.

Il formula un sortilège, prit la main de son ami et s'éleva dans l'air, perdant de nouveau toute matérialité pour traverser le plafond rocheux de la caverne. Après leur départ, la caverne ne retentit plus que des hurlements faibles et inhumains qui s'élevaient au sommet de la tour au centre de l'île.

— Qu'est-ce que le Jardin ? demanda Pug.

— C'est un lieu qui appartient à la Cité Éternelle, mais qui en est éloigné.

Il ferma les yeux. Peu de temps après, Ryath descendit du ciel. Ils montèrent sur son dos.

— Ryath, nous devons nous rendre au Jardin.

Le dragon s'éleva dans les airs et, bientôt, ils filèrent de nouveau au-dessus de l'étrange Cité Éternelle. Ils virent défiler d'autres bâtiments bizarres, dont les formes suggéraient d'éventuelles fonctions, sans jamais rien en dévoiler précisément. À une certaine distance, si l'on acceptait la notion de distance dans ce lieu impossible, Pug aperçut sept piliers qui s'élevaient au-dessus de la ville. Au départ, ils lui donnèrent l'impression d'être de couleur noire, mais lorsque le dragon s'en approcha, Pug vit de toutes petites lumières briller à l'intérieur.

— Les tours des Étoiles, expliqua Tomas en remarquant son intérêt.

Il envoya un ordre mental à Ryath qui changea de direction, s'approchant très près du cercle de piliers disposés autour d'une gigantesque place à ciel ouvert qui devait faire plusieurs kilomètres de diamètre.

En passant plus près de l'un des piliers, Pug découvrit avec étonnement qu'il était composé de minuscules étoiles, comètes et planètes, de galaxies miniatures qui tournoyaient en son sein, enfermées dans un vide noir comme l'espace. Tomas rit devant l'air ahuri de son ami.

— Non, je ne sais rien de leur nature. Personne ne la connaît. C'est peut-être de l'art. Ou un outil d'étude. (Il se tut un

moment, puis ajouta :) Il se peut que le véritable univers soit contenu à l'intérieur de ces piliers.

Alors qu'ils s'éloignaient, Pug regarda longuement les tours des Étoiles.

— Encore un mystère de la Cité Éternelle ?

— Oui, et ce n'est même pas le plus spectaculaire. Regarde, là.

Il lui montra une lueur rouge sur l'horizon. Ils s'en approchèrent rapidement, et la lueur se précisa, pour devenir un mur de flammes surmonté d'une brume de chaleur déformant tout ce qui se trouvait derrière. Quand ils passèrent par-dessus les flammes, des vagues de chaleur intense les assaillirent.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Un mur de flammes. Il court en ligne droite sur environ un kilomètre et demi. Il ne semble pas avoir de fonction précise, pas de raison d'être. C'est juste là.

Ils poursuivirent leur vol et finirent par approcher de terres dépourvues de bâtiments. Le dragon descendit, droit sur une étendue de couleur verte. Comme ils perdaient de l'altitude, Pug aperçut une forme circulaire noire qui se détachait sur la grisaille de l'interstice, flottant au bord de la ville.

— Voici la chose la plus insolite de cette étrange cité, annonça Tomas. Si j'avais eu ta vivacité d'esprit, j'aurais pu penser au Jardin dès notre arrivée ici. C'est un plateau flottant, entièrement couvert de plantes. En imaginant que l'on puisse neutraliser les pouvoirs de Macros, c'est le dernier endroit duquel il pourrait s'échapper. Il existe de nombreux trésors mystérieux cachés dans la Cité Éternelle. En plus de l'or et d'autres richesses évidentes, on y trouve des machines étranges aux vastes pouvoirs, des objets puissamment magiques, peut-être des moyens de rentrer dans le véritable espace. Mais même s'il existait dans la ville des moyens de rentrer sur Midkemia, Macros ne pourrait les atteindre.

Pug regarda en bas. Ils se trouvaient à environ trois cents mètres au-dessus de la cité et descendaient rapidement. Par-delà les limites de la Cité Éternelle, on discernait la grisaille de l'interstice. En approchant des bords du Jardin, Pug aperçut des

cascades environnées d'embruns qui chutaient le long des rebords. Le Jardin était entouré d'une sorte de fossé. Mais, au lieu d'être pleines d'eau, ces douves qui entouraient le Jardin étaient remplies de vide, le vide de l'interstice.

Ils survolèrent la limite du Jardin. Pug découvrit qu'il s'agissait d'un grand disque de terre flottant à côté de la ville. Sur ce disque poussait un jardin à la végétation luxuriante, dont la surface était entièrement recouverte de verdure. De petits torrents serpentaient en tous sens, pour aller se déverser par-dessus le bord du disque. Partout, on voyait des arbres fruitiers en tout genre.

— C'est effectivement un lieu particulièrement spectaculaire.

Tomas désigna un gros ouvrage de pierre.

— À cet endroit-là, il devrait y avoir un pont.

En y regardant de plus près, Pug comprit rapidement qu'une arche gigantesque avait dû autrefois enjamber le vide. Elle était aujourd'hui brisée, et seules ses fondations de pierre restaient visibles. En face du Jardin, à la limite de la ville, se trouvaient des fondations identiques.

— Si cet endroit a un jour existé dans le monde réel, ceux qui l'ont amené ici ont oublié d'inclure la rivière qui l'entourait. Les ponts étant détruits, il n'y a plus moyen de quitter le Jardin.

Ils commencèrent leurs recherches, en rasant les frondaisons. Il y avait là toutes sortes d'essences que Pug sut reconnaître, qui ne venaient pas seulement de Midkemia, mais aussi de Kelewan, et d'autres encore qu'il n'avait jamais vues auparavant, venant sans doute de nombreux autres mondes. Ils survolèrent un bosquet de hautes plantes tubulaires qui, sous l'effet du vent produit par les ailes du dragon, entonnèrent un sifflement obsédant, vaguement musical. Ils filèrent au-dessus d'un champ de fleurs couleur lie-de-vin, qui à leur passage crachèrent des nuages de graines blanches. Comme Tomas l'avait prédit, ils aperçurent d'autres ponts brisés en périphérie du Jardin.

De petits animaux filèrent se réfugier sous les broussailles au passage du grand prédateur au-dessus d'eux. Puis une

nouvelle forme apparut dans les cieux, s'avançant dans leur direction.

Plus rapide qu'une flèche, quelque chose s'élançait dans les airs, droit sur eux. Au moment où la chose s'approcha, Ryath poussa un terrible cri de défi, auquel l'autre répondit.

Un gigantesque dragon noir les assaillit, toutes griffes dehors, vomissant des flots de flammes. Tomas érigea une barrière pour les protéger, lui et Pug, du souffle brillant.

Ryath contre-attaqua et les deux créatures entamèrent un combat titanesque. Elles dérivèrent au-dessus du Jardin, luttant à coups de griffes et de dents. Tomas tenta de frapper l'adversaire de Ryath avec son épée, mais il ne put l'atteindre.

— Il n'en existe plus de tels sur Midkemia. Les grands noirs ne vivent plus là-bas depuis des milliers d'années.

— D'où vient celui-ci ? cria Pug.

Mais Tomas n'entendit visiblement pas la question. Pug sentait le vent puissant des ailes du dragon noir, mais la magie de Tomas leur permettait de rester bien en place sur le dos de Ryath. Ils n'auraient de problèmes que si elle ne gagnait pas le combat, car même si Pug avait quelque idée sur la manière dont ces bêtes passaient entre les mondes, il préférait ne pas avoir à mettre ses théories en pratique. Si Ryath tombait, ils pouvaient fort bien se retrouver bloqués ici.

Mais le dragon d'or était de force égale au dragon noir et Tomas frappait son adversaire à chaque fois que ce dernier passait à portée d'épée. Pug lança un sortilège de combat. Quand un éclair crépitant frappa le dragon adverse, celui-ci hurla de rage et de douleur en rejetant la tête en arrière. Ryath saisit l'ouverture et le mordit au cou, ramenant ses griffes pour déchirer son ventre moins protégé. Les crocs du dragon d'or ne pouvaient guère qu'ébrécher les épaisses écailles du cou, sans les briser, mais les griffes firent de terribles ravages sur le ventre du dragon noir. La bataille emportait les deux puissants dragons loin du cœur du Jardin ; ils finirent par approcher du bord du disque.

Le dragon noir cherchait à présent à s'échapper, mais les mâchoires de son adversaire tenaient bon. Cependant, Pug et Tomas sentirent Ryath faiblir et commencer à tomber. Puis elle

reprit soudain de l'altitude. Le dragon noir avait cessé de voler et s'était brusquement laissé choir ; le surcroît de poids avait attiré Ryath vers le bas, mais elle avait relâché le corps à temps pour éviter d'être emportée. Pug regarda le dragon noir manquer le bord du Jardin et tomber dans la douve qui séparait le Jardin de la ville. Il le vit chuter sans fin, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un petit point noir dans la grisaille, puis que finalement il disparût. Le magicien entendit Tomas dire :

— Tu as bien combattu, Ryath. Je n'avais jamais eu de monture si accomplie, même le puissant Shuruga.

Pug sentit le dragon femelle rayonner de fierté tandis qu'elle projetait en pensée :

— Tu sais être éloquent, Tomas. Je te remercie pour tes paroles. Mais celui-là était un vieux mâle, moins puissant que moi, le combat a donc été moins difficile qu'il n'y paraît. Si Pug et toi n'aviez pas été sur mon dos, j'aurais pris moins de précautions à combattre. Mais ton aide et celle de Pug ont été pour beaucoup dans la victoire.

Ils tournèrent autour de l'île et reprirent leur recherche. Les lieux étaient immenses et les feuillages très denses, mais finalement Pug pointa un doigt dans une direction et s'écria :

— Tomas !

Le guerrier suivit les indications de son ami. Là, au centre d'une clairière, ils virent une silhouette qui sautait sur place en agitant les bras au-dessus de la tête. Ils lui firent des signes et Tomas demanda au dragon de descendre. La silhouette recula en trébuchant, se protégeant les yeux du vent soulevé par les énormes ailes. Elle tenait un bâton et portait son habituelle robe brune. C'était Macros. Il continua à leur faire des signes tandis qu'ils se posaient.

Son visage prit un air résigné au moment où le dragon toucha le sol. Il y eut un instant de silence étrange, puis Tomas et Pug l'entendirent soupirer.

— J'aurais préféré que vous ne fassiez pas cela.

Alors l'univers implosa et se précipita sur eux.

C'était comme si le sol s'était effondré sous leurs pieds. Pug tituba un moment, puis se redressa et vit Tomas faire de même.

Macros s'appuya sur son bâton, en regardant autour de lui, puis il s'assit sur un rocher. La sensation de chute se ralentit, puis cessa ; le ciel au-dessus d'eux changea, et la grisaille de l'interstice fut remplacée par une multitude étourdissante d'étoiles suspendues dans le noir du vide.

— Tu devrais faire quelque chose pour l'air de cette île, Pug, décréta le sorcier. Dans quelques instants, il n'y en aura plus du tout.

Pug n'hésita pas un instant et se lança dans une rapide incantation, puis il ferma les yeux. Au-dessus d'eux, ses compagnons perçurent la faible luminosité d'un dôme qui se formait. Le magicien rouvrit les yeux.

— Bah, vous ne pouviez pas savoir, soupira Macros. (Puis il fronça les sourcils et sa voix gronda de colère.) Mais vous auriez dû être assez subtils pour anticiper un tel piège !

Pug et Tomas éprouvèrent tous les deux la même impression que lorsqu'ils se faisaient réprimander par le père de Tomas pour avoir commis une bêtise en cuisine. Pug lutta contre ce désagréable sentiment de culpabilité infantile et répondit :

— Nous pensions que tout allait bien, puisque vous nous faisiez des signes.

Macros ferma les yeux et appuya sa tête sur son bâton pendant un moment. Puis il poussa un profond soupir.

— L'un des problèmes que j'ai, compte tenu de mon âge, c'est que je considère tous les gens plus jeunes que moi comme des enfants, et comme absolument tout le monde autour de moi est plus jeune que moi, cela veut dire que je vis dans un univers peuplé d'enfants. Alors, j'ai tendance à gronder plus qu'il ne le faudrait. (Il secoua la tête.) Je suis désolé d'avoir été un peu sec avec vous. J'essayais de vous prévenir. Si tu avais pensé à utiliser l'une des capacités que tu as acquises auprès des Eldars, nous aurions pu discuter malgré le bruit que faisait le dragon. Et puis Tomas aurait pu me faire simplement monter sur le dos du dragon et nous ne serions pas dans ce pétrin. (Pug et Tomas échangèrent à nouveau un regard coupable.) Enfin, on ne peut rien y faire et mes récriminations ne nous apporteront rien. Au moins, vous êtes arrivés à temps.

Tomas fronça les sourcils.

— À temps ? Vous saviez que nous allions venir ?

— Votre message à Kulgan et à moi disait que vous ne pouviez plus lire l'avenir.

Macros sourit :

— J'ai menti.

Pug et Tomas en restèrent muets de stupéfaction. Macros se mit debout et commença à faire les cent pas.

— La vérité, c'est que, quand j'ai écrit ma dernière missive, je pouvais encore voir l'avenir, mais maintenant, j'en suis réellement incapable. J'ai perdu la capacité de connaître l'avenir quand on m'a arraché mes pouvoirs.

— Vous n'avez plus de pouvoirs ? s'étonna Pug, comprenant immédiatement quelle terrible perte ce devait être pour le sorcier.

Plus que tout autre, Macros était le maître des arts occultes et Pug avait peine à imaginer quelle impression cela pouvait faire de se retrouver dépourvu de tout ce qui donnait un sens à votre être, votre existence, votre nature même. Un magicien sans magie, c'était comme un oiseau sans ailes. Pug croisa un moment le regard du sorcier et ils surent tous deux qu'ils se comprenaient.

D'un ton plus léger, Macros ajouta :

— Ceux qui m'ont placé ici ne pouvaient pas me détruire – je suis encore un vieux dur à cuire – mais ils auraient pu me neutraliser. Maintenant, je n'ai plus de pouvoirs. (Il montra sa tête.) Mais je dispose toujours de mon savoir et, vous deux, vous avez le pouvoir. Je n'ai pas mon pareil pour vous guider dans l'univers, Pug. (Il inspira profondément.) Je juge la situation selon des informations plus complètes que les vôtres. J'en sais plus que n'importe qui dans l'univers, à l'exception des dieux, sur ce que nous combattons. Je puis vous être utile.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda Pug.

Macros leur fit signe de s'asseoir. Ils obtempérèrent. Le sorcier s'adressa à Ryath :

— Fille de Rhuagh, il y a du gibier sur cette île de plantes, même s'il y en a peu. En rusant un peu, vous ne devriez pas mourir de faim.

— Je vais chasser, répondit le dragon.

— Attention au mur protecteur que j'ai érigé autour du Jardin, la prévint Pug.

— Je ferai attention, promit Ryath en s'envolant.

Macros regarda les deux amis.

— Quand nous avons refermé la faille, Pug, tu as canalisé d'intenses énergies pour que je puisse m'en servir. A cause de ce déchaînement de puissance, je suis devenu soudain comme une balise dans le noir pour la chose qui cherchait à percer la barrière entre les mondes.

— L'Ennemi, comprit Pug.

Macros acquiesça.

— J'ai été capturé et une bataille s'en est suivie. Heureusement, malgré toute la puissance de la chose contre laquelle je luttais, je ne suis… je n'étais pas dépourvu moi-même d'une certaine puissance.

— Je me souviens de vous avoir observé, dans la vision sur la tour de l'Épreuve, quand vous avez dévié la faille distendue qui menaçait de permettre à l'Ennemi de rejoindre cet univers.

Macros haussa les épaules.

— En vivant assez longtemps, on finit par apprendre quelques petites choses. Et il est possible que l'on ne puisse pas me tuer, ajouta-t-il sur un ton de regret. Quoi qu'il en soit, nous avons combattu un bon moment. Je ne saurais dire combien de temps, car vous l'aurez sans doute remarqué, le temps n'a que peu de sens entre les mondes.

« Au final, je fus forcé de rester ici, dans le Jardin, et mes pouvoirs furent limités. Je ne pouvais même pas atteindre la Cité, car là-bas se trouvent des objets fort pratiques qui m'auraient permis d'augmenter certains de mes pouvoirs. Nous étions donc dans une impasse. Puis mes pouvoirs m'ont été arrachés et ce piège a été mis en place. L'Ennemi a détruit les ponts et est parti. J'ai donc été forcé d'attendre votre arrivée.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas dit quelque chose dans votre dernier message ? demanda Pug. Nous aurions pu venir plus tôt.

— Il ne fallait pas que vous veniez me chercher avant que le temps fût venu. Tomas, tu avais besoin de faire la paix avec toi-

même et, Pug, il te fallait l'entraînement des Eldars. Quant à moi, j'ai employé ce temps à bon escient. J'ai soigné mes blessures et… (il montra son bâton) j'ai même appris à faire de la gravure sur bois. Mais je vous déconseille de vous servir d'outils de pierre. Non, tout doit se faire à son rythme. Maintenant, vous êtes des armes parfaites pour la bataille à venir. (Il regarda autour de lui.) Si nous parvenons à échapper à ce piège.

Pug contempla le bouclier qui luisait au-dessus de leurs têtes. Il pouvait voir les étoiles au travers, mais elles lui paraissaient étranges, comme si elles scintillaient sur un rythme anormal.

— De quel genre de piège s'agit-il ?

— Des plus brillants, répondit Macros. Un piège temporel. Au moment où vous avez posé le pied sur le Jardin, il s'est activé. Ceux qui l'ont installé là nous envoient dans le passé, au rythme d'un jour pour chaque jour réel. En ce moment même, vous êtes tous les deux sur le dos du dragon, à ma recherche, dirais-je. Dans environ cinq minutes, vous allez combattre le dragon noir. Et ainsi de suite.

— Que devons-nous faire ? demanda Tomas.

Macros sembla amusé.

— Ce qu'on doit faire ? À présent, nous sommes isolés et impuissants, car ceux qui s'opposent à nous savent que nous ne les avons pas vaincus dans le passé, la nature ne permettant pas de tels paradoxes, ce qui fait que notre seul espoir est de nous libérer d'une manière ou d'une autre et de retourner à notre propre époque… avant qu'il ne soit trop tard.

— Comment faire ? demanda Pug.

Macros s'assit de nouveau sur le rocher et se gratta la barbe.

— C'est bien le problème. Je l'ignore, Pug. Je l'ignore, tout simplement.

Chapitre 12

MESSAGERS

Arutha scrutait l'horizon.

Plusieurs compagnies de cavaliers galopaient vers la porte, un épais nuage de poussière s'élevant derrière eux dans le ciel. L'armée de Murmandamus marchait sur Armengar. Les derniers réfugiés des *kraals* et des fermages venaient d'arriver aux portes de la cité, avec des troupeaux entiers de vaches et de moutons et des charrettes chargées de récoltes qui encombraient lentement les rues de la ville. Cependant cela ne posait pas de réels problèmes car, avec le déclin qu'avait connu la population au fil des ans, il y avait de la place pour tous les réfugiés, et même pour le bétail.

Trois jours durant, Guy, Amos, Armand de Sevigny et les autres commandants avaient mené de petites expéditions pour ralentir l'avancée des colonnes adverses, afin que les gens rappelés à Armengar puissent atteindre la ville. Arutha et ses compagnons y avaient pris part de temps en temps, aidant de leur mieux.

Aux côtés du prince, Baru et Roald regardaient la dernière compagnie de cavaliers quitter la plaine avant que l'ost de Murmandamus n'apparaisse dans un grondement de tonnerre à travers le rideau de poussière.

— Voilà le Protecteur, annonça Baru.

— N'a-qu'un-œil a eu chaud aux fesses, cette fois, constata Roald.

L'infanterie gobeline et la cavalerie moredhel talonnaient les cavaliers lancés au grand galop. Les elfes noirs semèrent rapidement leurs alliés gobelins en se jetant aux trousses de la compagnie de Guy. Mais, alors même qu'ils s'apprêtaient à atteindre le dernier cavalier, des archers d'une autre compagnie

firent volte-face et commencèrent à tirer par-dessus les hommes de Guy, déclenchant une pluie de flèches sur les Moredhels. Ces derniers rompirent et firent retraite, laissant les deux compagnies d'Armengar filer vers les portes de la cité.

— Martin était avec eux, dit doucement Arutha.

Jimmy et Locklear arrivèrent en courant, suivis de près par Amos.

— Sevigny dit que si quelqu'un doit partir pour Yabon, il faut le faire cette nuit, annonça l'ancien capitaine de vaisseau. Après, toutes les patrouilles dans les collines vont se retrancher dans les redoutes en haut des falaises. Dès demain midi, il n'y aura plus que des frères des Ténèbres et des gobelins dans les collines.

Arutha avait fini par accepter le plan de Baru pour envoyer un messager dans le sud.

— D'accord, mais je veux échanger quelques mots avec Guy avant d'envoyer qui que ce soit.

— Si je connais N'a-qu'un-œil, et je crois que je le connais bien, répliqua Amos, il sera à vos côtés quelques minutes à peine après la fermeture des portes.

Comme l'avait prédit Amos, dès que les derniers retardataires eurent passé les portes, le Protecteur vint sur la muraille pour observer l'armée qui approchait.

Sur son ordre, on escamota le pont qui enjambait les douves, le faisant disparaître lentement dans les fondations mêmes de la muraille. Roald observa le processus avec intérêt.

— Je me demandais comment vous alliez faire ça.

Guy désigna les douves désormais infranchissables.

— Un pont-levis peut être descendu de l'extérieur. Celui-ci dispose d'un treuil directement sous le corps de garde, que l'on ne peut manœuvrer que de ce côté-ci. (Il se tourna vers Arutha.) Nous avions mal calculé. Je pensais avoir à faire face à seulement vingt-cinq ou trente mille soldats.

— Et vous pensez qu'ils sont combien ?

Martin et Briana arrivèrent au sommet de l'escalier au moment où Guy répondait :

— Plutôt cinquante mille.

Le prince regarda son frère le duc, qui confirma :

— Oui, je n'ai jamais vu autant de gobelins et de Moredhels, Arutha. Ils jaillissent des bois et se déversent sur les pentes comme une rivière en crue. Et il n'y a pas que ça. Ils ont aussi des trolls des montagnes, des compagnies entières. Et des géants.

Les yeux de Locklear s'écarquillèrent.

— Des géants !

Il jeta un regard noir à Jimmy, qui lui avait donné un coup de coude dans les côtes pour le faire taire.

— Combien ? demanda Amos.

— Plusieurs centaines, il semblerait, répondit Guy. Ils font entre un mètre et un mètre cinquante de plus que les autres. De toute manière, en imaginant qu'ils soient répartis également au sein des troupes, plusieurs milliers se sont ralliés à la bannière de Murmandamus. Pour l'instant, le gros de son armée campe encore au nord de la plaine d'Isbandia, à au moins une semaine d'ici. Ce ne sont là que les premiers éléments qui arrivent. À la nuit tombée, dix mille soldats camperont sous nos murs. Dans dix jours, ils seront cinq fois plus nombreux.

Arutha regarda par-delà la muraille en silence pendant un moment.

— Ce que vous dites, c'est que vous ne pourrez pas tenir jusqu'à ce que des renforts arrivent de Yabon.

— Si c'était une armée normale, à mon avis, nous pourrions tenir. Mais, au vu de nos précédentes expériences avec Murmandamus, je dirais qu'il doit avoir quelques tours dans son sac. Je pense qu'il dispose au mieux de quatre semaines pour mettre la ville à sac, sinon il n'aura pas le temps de passer les montagnes. Il va lui falloir prendre une dizaine de petites passes, reformer son armée au sortir des cols et partir droit vers le sud en direction de Tyr-Sog. Il ne peut pas aller à Inclindel vers l'ouest. Cela lui prendrait trop de temps pour atteindre la ville et se débarrasser de la garnison avant que des renforts arrivent de Yabon et de Loriel. Il lui faut prendre rapidement pied dans le royaume, afin de préparer la campagne de printemps. S'il perd plus d'une semaine sur ces prévisions, il risque de se retrouver coincé dans les montagnes par des chutes de neige précoces. Le temps joue contre lui.

— Les nains ! s'exclama Martin.

Arutha et Guy se tournèrent vers le duc de Crydee.

— Dolgan et Harthorn organisent un concile aux monts de Pierre avec les leurs, expliqua-t-il. Il doit bien y avoir deux ou trois mille nains là-bas.

— Deux mille guerriers nains pourraient faire pencher la balance, le temps que l'infanterie lourde de Vandros passe les montagnes depuis Yabon, reconnut Guy. Même si nous ne retenons Murmandamus que deux semaines supplémentaires, je crois que sa campagne aura échoué. Comme ça, il risque de voir son armée coincée dans les collines de Yabon pour l'hiver.

Baru regarda Arutha et Guy l'un après l'autre.

— Bien, nous partirons une heure après la tombée de la nuit.

— Je pars avec Baru, j'irai vers les monts de Pierre, ajouta Martin. Dolgan me connaît. Je ne doute pas qu'il serait furieux de rater un tel combat, ajouta-t-il avec un sourire ironique. Ensuite, j'irai à Yabon.

— Vous pourrez atteindre les monts de Pierre en deux semaines ? demanda Guy.

— Ce sera difficile, mais c'est possible, répondit le Hadati. Une petite troupe rapide… oui, c'est possible.

Nul n'eut besoin d'ajouter « tout juste ». Tous savaient qu'il leur faudrait parcourir une bonne cinquantaine de kilomètres par jour.

— J'aimerais essayer aussi, proposa Roald. Juste au cas où.

Il ne précisa pas sa pensée, mais tout le monde savait que Martin ou Baru pourraient ne pas survivre.

Arutha avait autorisé son frère à accompagner Baru, car le duc de Crydee était presque aussi bon que le Hadati pour courir les collines, mais le prince ne savait pas ce qu'il en était pour Roald. Il allait dire non, quand Laurie intervint :

— Il vaut mieux que j'y aille aussi. Vandros et ses commandants me connaissent et si jamais on perdait le message, il faudrait se montrer convaincants. Souviens-toi, Arutha, tout le monde pense que tu es mort.

Le visage du prince s'assombrit.

— Nous avons tous fait le Moraelin, Arutha, lui rappela le chanteur. Nous savons ce que c'est de passer des montagnes.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, mais je n'en ai pas de meilleure, finit par admettre le prince. (Il regarda l'armée qui approchait irrésistiblement.) Je ne sais pas à quel point je crois à cette prophétie, cependant si je suis bel et bien le Fléau des Ténèbres, alors il faut que je reste pour lutter contre Murmandamus.

Jimmy et Locklear échangèrent un regard, mais Arutha anticipa leur demande.

— Vous, vous restez. Cet endroit ne sera peut-être pas très bien fréquenté dans quelques jours, pourtant ce sera toujours plus sûr que d'aller crapahuter dans les montagnes la nuit en passant au travers des lignes de Murmandamus.

Guy se tourna vers Martin :

— Je ferai en sorte de vous couvrir quelque temps. Il y aura assez de mouvements jusqu'à l'aube sur les crêtes derrière la ville pour couvrir votre fuite. Nos redoutes au-dessus de la cité contrôlent toujours une bonne partie des collines derrière Armengar. Les coupe-jarrets de Murmandamus ne pourront pas y laisser des forces en nombre avant des jours. Espérons qu'ils se diront que tout le monde va en direction de la ville et qu'ils ne feront pas trop attention à ceux qui iraient dans une autre direction.

— Nous partons à pied, décréta Martin. Quand nous aurons semé les patrouilles, nous nous procurerons des chevaux. (Il fit un sourire à Arutha.) On y arrivera.

Le prince le regarda et acquiesça. Martin prit Briana par le bras et partit. Arutha savait combien cette femme avait fini par compter pour son frère et comprit que celui-ci voulait passer ses dernières heures à Armengar en sa compagnie. Sans réfléchir, Arutha tendit le bras et posa la main sur l'épaule de Jimmy. Le garçon leva les yeux vers le prince, puis suivit son regard qui errait sur la plaine devant la ville et sur l'armée qui approchait, soulevant de gros tourbillons de poussière.

Martin serrait Briana contre lui. Ils s'étaient retirés dans les quartiers de la jeune femme pour l'après-midi. Elle avait dit

à son second de ne la déranger qu'en cas d'extrême urgence. Ils avaient fait l'amour, avec rage au début, puis plus tendrement. À présent, ils se reposaient dans les bras l'un de l'autre, laissant les secondes s'égrener.

Martin finit par prendre la parole :

— Je dois y aller bientôt. Il me faut rejoindre les autres à la porte du tunnel dans les collines.

— Martin, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Je voulais juste prononcer ton nom. (Elle regarda son visage.) Martin.

Il l'embrassa et sentit le goût salé des larmes sur ses lèvres. La jeune femme s'agrippa à lui et ajouta :

— Dis-moi, que se passera-t-il ensuite, pour nous ?

— Ensuite ?

Martin, pris par surprise, se sentit confus. Il avait tout fait pour respecter son désir de ne pas parler de l'avenir. Son éducation chez les elfes lui avait enseigné la patience, mais ses sentiments pour Briana le poussaient à s'attacher à elle. Il avait sciemment oublié ces contradictions qui le déchiraient pour ne vivre que l'instant présent.

— Tu avais dit qu'on ne devait pas en parler, lui rappela-t-il d'une voix douce.

Elle secoua la tête.

— Je sais, mais désormais, je veux en parler. (Elle ferma les yeux et ajouta doucement :) Je t'ai dit que, quand on est commandant, on a accès à des informations que la plupart des gens de la ville ignorent. Ce que je sais, c'est que nous n'allons probablement pas tenir cette ville et que nous allons devoir fuir dans les collines.

« Comprends-moi, Martin, nous ne connaissons rien d'autre qu'Armengar, reprit-elle après quelques instants de silence. L'idée qu'il était possible de vivre ailleurs ne nous a jamais effleuré l'esprit avant que le Protecteur ne vienne. Maintenant, j'ai un peu d'espoir. Parle-moi de demain et du lendemain et du surlendemain. Parle-moi de tous les lendemains. Dis-moi comment ce sera.

Le duc se blottit sous les couvertures et berça la jeune femme, dont la tête reposait sur sa poitrine, sentant un flot d'amour monter en lui, poussé par un sentiment d'urgence.

— Je vais passer les montagnes, Bree. Personne ne peut m'empêcher de le faire. Je vais ramener Dolgan et son peuple. Ce vieux nain prendrait comme une insulte personnelle qu'on ne l'invite pas à une telle bataille. Nous repousserons Murmandamus et ferons échouer sa campagne pour la seconde année consécutive. Ses soldats vont déserter, nous le pourchasserons comme le chien enragé qu'il est et nous le détruirons. Vandros enverra son armée de Yabon pour renforcer la vôtre et vous serez sauvés. Vous aurez le temps de laisser vos enfants grandir comme des enfants.

— Et nous ?

Oubliant les larmes qui coulaient le long de ses joues, Martin répondit :

— Tu quitteras Armengar et tu viendras à Crydee. Tu y vivras avec moi et nous serons heureux.

Briana pleura.

— Je veux y croire.

Il l'écarta doucement et lui releva le menton.

— Tu peux y croire, Bree, dit-il après l'avoir embrassée.

La gorge serrée par l'émotion, il avait la voix rauque. Jamais de toute sa vie il n'aurait cru ressentir un jour une joie si amère, car le bonheur qu'il avait à découvrir l'amour était teinté de l'ombre de la folie et des destructions à venir.

Briana regarda longuement le visage de son amant, puis ferma les yeux.

— Je veux me souvenir de toi tel que tu es maintenant. Va, Martin. Ne dis rien.

Il se leva rapidement et s'habilla. Il sécha les larmes de Briana sans rien dire, ensevelissant ses sentiments en lui, à la manière des elfes, en se préparant à faire face aux périls de la piste. Il la regarda longuement, une dernière fois, puis quitta ses appartements. Quand la porte se fut fermée, la jeune femme plongea la tête dans les draps et continua à pleurer doucement.

La patrouille montait vers un canyon. Elle avait tenté une sortie, comme pour patrouiller une dernière fois dans la zone avant de reculer derrière les hautes redoutes qui protégeaient les collines au-dessus de la ville. Martin et ses trois compagnons attendaient, accroupis à l'abri d'un gros amas de rocs. Ils avaient quitté la ville par le passage secret de la citadelle qui traversait les montagnes sous Armengar. Arrivés à un point précis sur la route de la patrouille, ils s'étaient cachés dans le lit étroit d'une rivière à sec, à quelque distance du canyon. Blutark restait couché sans rien dire, la main de Baru sur sa tête. Le Hadati avait découvert la raison de l'indifférence des habitants d'Armengar au sujet du chien. De mémoire d'Armengarien, c'était la première fois qu'un molosse survivait à son maître ; comme le chien acceptait Baru comme son nouveau propriétaire, personne n'y voyait d'objection.

— Attendez, souffla Martin.

Le temps s'écoula lentement, puis ils entendirent des pas étouffés dans le noir. Une escouade de gobelins passa devant eux, se déplaçant sans lumière et sans faire de bruit, dans l'ombre de la patrouille. Martin attendit qu'ils aient disparu dans le ravin, puis fit un signe. Immédiatement, Baru et Blutark traversèrent le lit de la rivière. Le Hadati sauta sur la berge, puis se pencha au moment où Blutark bondissait. Avec l'aide de l'homme des collines, l'énorme molosse passa le bord de la petite dépression. Laurie et Roald sautèrent, suivis l'instant d'après par Martin. Puis Baru les mena le long d'une crête nue. Pendant quelques instants terriblement longs, ils coururent, pliés en deux, à la merci de quiconque regarderait vers eux, puis ils s'engouffrèrent dans une petite crevasse.

Baru regarda d'un côté et de l'autre, le temps que ses compagnons le rejoignent. Il leur fit un petit signe de tête et repartit en éclaireur, les conduisant vers l'ouest, en direction des monts de Pierre.

Trois jours durant ils avancèrent, campant sans faire de feu dès les premières lueurs de l'aube, se cachant dans des cavernes ou des lits asséchés, attendant la nuit avant de repartir. Connaître leur route leur était d'un grand secours car cela leur

permettait d'éviter la plupart des fausses pistes et des petits chemins qui auraient pu les dérouter. Ils trouvaient partout des traces de l'armée de Murmandamus, preuves qu'elle ratissait les collines pour s'assurer que personne n'y était d'Armengar. À cinq reprises en trois jours, ils avaient dû s'aplatir dans une cachette, pour laisser passer des patrouilles montées ou à pied. Chaque fois, le fait d'être restés immobiles, au lieu de repartir à toute vitesse vers Armengar, leur sauva la vie. Arutha avait eu raison. Les patrouilles cherchaient des retardataires éventuels qui tentaient de rejoindre la ville et non des messagers déterminés à passer les cols. Martin savait que ce ne serait pas toujours le cas.

Le lendemain, ses craintes se concrétisèrent, car ils trouvèrent une étroite passe qu'ils ne pouvaient contourner, gardée par une troupe de Moredhels. Une demi-douzaine d'elfes noirs des clans des collines se tenaient autour d'un feu de camp, et deux gardes étaient postés à côté des chevaux. Baru réussit de justesse à ne pas se faire voir, grâce à Blutark, qui le prévint juste avant de passer dans leur champ de vision. Le Hadati s'adossa contre un rocher et leva huit doigts. Il fit signe qu'il y en avait deux au-dessus des rochers et qu'ils montaient la garde. Puis il leva six doigts et s'accroupit, faisant semblant de manger. Martin acquiesça d'un geste. Il fit signe de contourner la position. Baru secoua la tête.

Le duc dégagea son arc. Il sortit deux flèches, en plaça une entre ses dents et encocha l'autre. Il leva deux doigts puis se désigna de l'index, puis il montra les autres et acquiesça. Baru leva six doigts et fit signe qu'il avait compris.

Martin sortit calmement de sa cachette et décocha sa première flèche. L'un des elfes noirs fit un bond en arrière du haut de son perchoir de pierre, aussitôt l'autre s'apprêta à plonger. Il prit une flèche dans la poitrine avant de toucher le sol.

Baru et les autres avaient déjà dépassé Martin, les armes dégainées. La lame de Baru siffla, tuant un autre Moredhel avant que celui-ci n'ait pu s'approcher. Blutark en cloua un au sol, pendant que Roald et Laurie engageaient le combat avec

deux autres elfes noirs, le temps que Martin lâche son arc et tire son épée.

Le combat s'engagea, acharné, car les Moredhels s'étaient rapidement remis de leur surprise. Mais alors que Martin s'attaquait à un nouvel adversaire, ils entendirent des bruits de sabots. L'un des Moredhels, laissé seul, avait préféré sauter en selle. Il talonna son cheval et fila, prenant les assaillants de vitesse. En peu de temps, Martin et ses compagnons se débarrassèrent des autres Moredhels et le silence retomba sur le camp.

— Enfer ! jura Martin.

— Rien à faire pour l'en empêcher, fit Baru.

— Si j'étais resté là avec mon arc, j'aurais pu l'abattre. J'ai été impatient, dit-il comme s'il avait commis la pire des erreurs. Bon, on ne peut plus rien y faire maintenant, comme dirait Amos. Nous avons leurs chevaux, alors servons-nous-en. Je ne sais pas s'ils ont d'autres camps plus loin, mais, de toute manière, nous devons préférer la rapidité à la discrétion. Ce Moredhel va revenir bientôt avec des amis.

— Son genre d'amis à lui, ajouta Laurie en montant à cheval.

Roald et Baru se mirent également en selle rapidement et Martin coupa les sangles des trois autres.

— Ils pourront avoir les chevaux, mais ils devront monter à cru.

Les autres ne dirent rien, mais ce petit acte de vandalisme mesquin leur montrait combien Martin était furieux contre lui-même d'avoir laissé échapper le Moredhel. Le duc de Crydee fit un signe et Baru dit à Blutark de partir devant. Le chien fila sur la piste, rapidement suivi par les cavaliers.

Le géant tourna la tête quand la flèche de Martin le frappa entre les deux épaules. La créature, qui devait bien mesurer trois mètres, recula d'un pas quand une autre flèche le toucha à la gorge. Ses deux compagnons s'avancèrent lourdement sur Martin, qui tira une troisième flèche sur le géant qui s'effondrait.

Baru avait dit à Blutark de ne pas bouger, car les énormes humanoïdes portaient des épées grandes comme des flamberges, qui auraient pu couper le chien en deux d'un seul coup. Malgré leur maladresse, ces créatures couvertes de poils pouvaient frapper redoutablement vite. Baru s'accroupit pour esquiver un coup au-dessus de sa tête, puis frappa de taille en bondissant derrière son gigantesque adversaire. Le coup suffit à sectionner les tendons de la créature, qui tomba en arrière. Roald et Laurie maintenaient à eux deux le troisième géant sur la défensive et le forcèrent à reculer, le temps que Martin l'abatte avec ses flèches.

Quand les géants furent tous les trois morts, Laurie et Roald allèrent chercher les chevaux. Blutark renifla les cadavres avec un grognement sourd. Les géants ressemblaient vaguement à des hommes, mais ils mesuraient entre trois mètres et trois mètres cinquante. Ils avaient un corps plus large en proportion et se ressemblaient tous avec leur barbe et leurs cheveux noirs.

— Les géants se tiennent habituellement à l'écart des hommes, s'étonna le Hadati. Quel pouvoir Murmandamus peut-il avoir sur eux ?

Martin secoua la tête.

— Je n'en sais rien. J'ai déjà entendu parler de leur peuple et je sais qu'il en existe quelques-uns dans les montagnes près des Cités libres. Mais les rangers du Natal disent, eux aussi, qu'ils évitent tout contact et qu'en général ils ne dérangent personne. Peut-être qu'ils sont tout simplement aussi sensibles que d'autres créatures aux promesses d'or et de pouvoir.

— Les légendes disent qu'avant c'étaient des hommes comme vous et moi, mais que quelque chose les a transformés, commenta Baru.

— Je trouve ça plutôt difficile à croire, lança Roald en se mettant en selle.

Martin fit signe de reprendre la route. Ils venaient de remporter avec succès leur seconde rencontre avec les sbires de Murmandamus.

Blutark les prévint d'une présence au-devant d'eux sur la piste en poussant un grognement sourd. Ils arrivaient à

l'endroit où la faille d'Inclindel quittait les crêtes et commençait à descendre vers Yabon. Cela faisait trois jours qu'ils couvraient le plus de terrain possible. Ils étaient moulus, s'endormaient sur leurs selles, mais ne s'arrêtaient pas. Les chevaux perdaient du poids, car ils avaient fini depuis déjà deux jours le grain des Moredhels et il n'y avait rien à manger pour eux dans la région. Quand les messagers trouveraient de l'herbe, ils devraient laisser les bêtes brouter. Mais Martin savait que s'ils voulaient finir le voyage à cheval, avec ce qu'ils faisaient subir aux bêtes, il leur faudrait trouver mieux que cela. Malgré tout, il était content de les avoir, car ces trois jours de chevauchée avaient nettement amélioré leurs chances de réussite, les faisant passer de désespérées à honnêtes. Encore deux jours à ce rythme et, même si les chevaux mouraient, leurs cavaliers seraient sûrs d'atteindre les monts de Pierre à temps.

Baru fit signe aux autres de rester là. Il s'avança lentement le long de l'étroite piste et disparut derrière un coude. Martin resta immobile, l'arc bandé, tandis que Laurie et Roald tenaient les bêtes.

Baru réapparut et leur fit signe de reculer.

— Des trolls, souffla-t-il.

— Combien ? demanda Laurie.

— Une bonne douzaine.

Martin jura.

— On peut les contourner ?

— Si on laisse les chevaux et qu'on passe sur les crêtes, c'est peut-être possible, mais je n'en suis pas sûr.

— On essaye la surprise ? demanda Roald, connaissant parfaitement la réponse à sa question.

— Trop nombreux, répliqua Martin. Trois contre un sur une piste étroite ? Des trolls des montagnes ? Même sans armes, ils pourraient t'arracher un bras à coups de dents. Non, mieux vaut essayer de les contourner. Prenez ce dont vous avez besoin sur les bêtes et lâchons-les sur la piste.

Martin maudit en silence leur revers de fortune. Laisser les chevaux maintenant réduisait sérieusement leurs chances de rejoindre les nains à temps.

Ils prirent le strict nécessaire, puis Laurie et Roald menèrent les montures à l'écart, tandis que Martin et Baru vérifiaient que les trolls ne remontaient pas la piste vers eux. Soudain, Laurie et Roald revinrent en courant.

— Des frères des Ténèbres, annonça Roald.

— À quelle distance ? demanda Martin.

— Trop près pour qu'on reste là à en causer, répliqua le mercenaire, qui commença à grimper les pentes le long de la piste.

Dérapant sur les rochers, le chien sur leurs talons, ils passèrent péniblement sur l'autre versant de la crête dans l'espoir de contourner les trolls sous le couvert de la pente.

Ils atteignirent un point où la piste faisait soudain demi-tour. Baru jeta un coup d'œil de l'autre côté et leur fit signe de redescendre la pente pour sauter sur la piste. Ils entendirent soudain des cris au loin.

— Les Moredhels ont trouvé les trolls. Ils ont probablement récupéré nos montures.

Le Hadati fit un geste de la main et ses compagnons commencèrent à descendre la piste en courant.

Ils coururent jusqu'à ce que leurs poumons les brûlent, mais ils entendaient toujours les chevaux derrière eux. Martin plongea sur le côté derrière un grand monticule de pierre et cria :

— Venez là ! (Quand les autres l'eurent rejoint, il leur demanda :) Est-ce que vous pouvez grimper là-haut et pousser ces rochers en bas ?

Baru bondit et grimpa lestement le bord de la piste jusqu'à ce qu'il se trouve juste sous le monticule de pierres, en équilibre précaire. Il fit signe à Laurie et à Roald de le rejoindre.

Des cavaliers apparurent et le premier donna un coup de talon à son cheval quand il aperçut Martin et le chien. Les autres cavaliers arrivèrent quelques instants plus tard. Le duc de Crydee visa tranquillement l'homme de tête. Il décocha juste au moment où sa proie entrait dans un goulet plus étroit de la piste. Sa flèche à large fer frappa le cheval en plein poitrail. L'animal s'effondra comme un arbre abattu et le cavalier moredhel vola par-dessus le cou de sa monture, s'écrasant au

sol si violemment que l'impact lui brisa le dos. Le cheval suivant heurta le premier, projetant son cavalier à terre. Martin tua ce dernier d'une flèche. Derrière, la confusion régnait, les chevaux s'écrasant contre le barrage formé par les bêtes et leurs cavaliers morts. Deux autres chevaux semblaient blessés, mais Martin n'en était pas certain. Baru cria. Immédiatement, Blutark fila sur la piste.

Martin s'élança derrière le chien, poursuivi par le bruit de l'avalanche de roches. Dans un grondement terrible, le glissement de terrain se changea en torrent de pierres. Le duc entendit ses compagnons jurer et hurler, alors qu'une pluie de pierres bondissait sur la piste à côté de lui.

Martin s'arrêta pour observer la chute des roches. Un grand nuage de poussière lui masquait la vue. Puis, comme la poussière commençait à se déposer, il entendit un appel de Laurie. Il revint en courant et commença à grimper la pente. En haut, des mains le saisirent. Malgré la poussière qui lui brûlait les yeux, le duc reconnut son beau-frère.

— Roald, dit celui-ci en pointant un doigt.

Le mercenaire avait perdu l'équilibre et glissé le long de la pente pour s'effondrer du mauvais côté des rochers qui bloquaient la route. Il était assis, adossé aux rochers, face à la piste où se regroupaient les Moredhels et les trolls.

— On te couvre ! cria Martin.

Roald se retourna et répondit d'une voix forte, un sombre sourire sur le visage :

— Peux pas ! J'ai les jambes cassées.

Il montra ses jambes étendues devant lui ; Martin et Laurie purent voir une petite mare de sang se former sous ses membres brisés. On apercevait l'os qui avait traversé l'une des jambes de son pantalon. Le mercenaire était assis, l'épée sur les cuisses, ses dagues prêtes à être lancées.

— Allez-y. Je vais les retenir quelques minutes. Allez-vous-en.

Baru arriva au niveau de Laurie et de Martin.

— Nous devons partir, les pressa le Hadati.

— On ne va pas te laisser là ! s'exclama Laurie.

Roald hurla, les yeux fixés sur la piste où l'on voyait de vagues silhouettes se déplacer dans la poussière :

— J'ai toujours voulu mourir en héros. Ne me gâche pas ça, Laurie. Fais-en une chanson. Une bonne. Et maintenant, tirez-vous de là !

Baru et Martin entraînèrent Laurie en bas des rochers. Au bout d'un moment, le chanteur finit par les suivre de son plein gré. Quand ils rejoignirent Blutark, qui les attendait un peu plus loin, Laurie fut le premier à partir à petites foulées, le visage sombre et les yeux secs. Derrière eux, ils entendirent les cris des trolls et des Moredhels, accompagnés de cris de douleur. Ils surent que Roald leur montrait tout ce dont il était capable. Puis les bruits de combat cessèrent.

Chapitre 13

PREMIER SANG

Les cors sonnèrent.

Les archers d'Armengar contemplaient l'armée qui s'apprêtait à donner l'assaut à la ville. Six jours durant, ils avaient attendu que l'attaque commence. De nouveau, un cor gobelin sonna l'appel, et d'autres lui répondirent tout le long de leurs lignes. Il y eut un roulement de tambour puis la charge fut donnée. Les assaillants s'avancèrent, comme une vague vivante prête à s'écraser sur les murs d'Armengar. Au début, ils se déplacèrent doucement, puis, quand l'avant-garde se mit à courir, l'armée s'élança. Guy leva la main et fit signe aux catapultes de tirer. Une pluie de pierres mortelle fendit les cieux en un gracieux arc de cercle, avant de retomber de l'autre côté des murailles, sur les assiégeants. Les gobelins sautèrent par-dessus les corps de leurs compagnons abattus. C'était leur troisième assaut contre la ville depuis l'aube. Le premier avait été brisé avant même d'avoir atteint la muraille. Le deuxième avait amené les attaquants au bord des douves, mais ils avaient dû abandonner et s'étaient enfuis.

La vague d'assaillants parvint à la limite de portée des arcs. Guy donna l'ordre aux archers de tirer. Les flèches s'abattirent sur les gobelins et les Moredhels. Ceux-ci tombèrent par centaines, certains morts, d'autres simplement blessés, mais tous furent écrasés sous les bottes des rangs suivants.

Ils avançaient inexorablement. Des échelles furent dressées sur de lourdes plates-formes jetées en travers des douves, mais elles furent immédiatement repoussées au moyen de longues perches. Dans un effort futile, les gobelins tentaient sans relâche de grimper aux échelles, sous le déluge de mort qui tombait du ciel. Guy ordonna que l'on versât des seaux et des chaudrons

d'huile bouillante sur les attaquants. La pluie de pierres, de flèches, d'huile et de flammes devint finalement trop intense pour les assaillants. Quelques minutes plus tard, des trompes sonnèrent, derrière les lignes, et les forces de Murmandamus firent retraite. Guy ordonna un cessez-le-feu.

Il regarda les tas de corps sous la citadelle, les centaines de morts et de blessés. Puis il se tourna vers Amos et Arutha.

— Leur général n'a aucune imagination. Il gâche des vies.

Amos désigna une troupe de Moredhels qui observait l'assaut depuis le haut d'une colline.

— Il fait tout ça pour compter nos archers.

— Je dois me faire vieux. Je ne les avais pas vus, jura Guy.

— Ça fait deux jours que vous n'avez pas pris de repos. Vous êtes fatigué, intervint Arutha.

— Et je ne suis plus aussi jeune, insista le Protecteur.

Amos éclata de rire.

— Vous n'avez jamais été jeune.

Armand de Sevigny s'approcha pour faire un rapport.

— Aucun signe d'activité dans les autres secteurs ; les redoutes derrière la falaise ne rapportent rien de remarquable sur nos arrières.

Guy regarda le soleil couchant.

— Nous en avons fini avec eux pour aujourd'hui. Faites descendre les compagnies chacune à son tour et faites-les manger. Je veux des veilles au cinquième cette nuit. Nous sommes tous épuisés.

Guy et ses compagnons s'apprêtèrent à descendre l'escalier pour rejoindre la cour. Jimmy et Locklear arrivèrent en courant, portant chacun une armure de cuir fournie par les habitants d'Armengar.

— Vous êtes de la première veille ? demanda Arutha.

— Ouais, répondit Jimmy. On a échangé nos places avec deux autres types qu'on a rencontrés.

— Les filles sont aussi de la première veille, précisa Locklear.

Arutha ébouriffa les cheveux du jeune écuyer qui souriait bêtement et l'envoya rejoindre Jimmy.

— La guerre fait rage autour de nous et il pense aux filles, fit-il remarquer en arrivant au bas des marches.

Amos hocha la tête.

— On a été jeunes, nous aussi, même si j'ai du mal à m'en souvenir tellement c'est loin. Mais ça me rappelle le temps où je descendais à la voile le bas delta de Kesh, près des terres des Dragons…

Arutha sourit en se dirigeant vers la cuisine commune. Certaines choses ne changeaient jamais, surtout les histoires d'Amos. Dans une telle situation, c'était plutôt une bonne chose.

Le lendemain, l'armée des gobelins et des Moredhels attaqua dès le matin, mais fut repoussée sans difficulté. Chaque fois, les assaillants ne lançaient qu'un seul assaut, avant de faire retraite. En fin d'après-midi, il devint clair que les assiégeants allaient s'installer. La nuit allait bientôt tomber quand Amos arriva en courant vers Guy et Arutha qui observaient la situation du haut des murs.

— Les guetteurs au sommet de la citadelle ont repéré des mouvements dans la plaine derrière ces gars. Il semble que le gros de l'armée de Murmandamus soit en marche. Ils devraient être là demain vers midi.

Guy regarda ses deux compagnons.

— Je leur donne une journée pour se mettre en position. Nous gagnons donc deux jours. Mais après-demain, à l'aube, il pourra lancer toutes ses forces contre nous.

Le troisième jour passa lentement, tandis que les défenseurs regardaient les milliers de soldats moredhels et leurs alliés gagner les campements autour de la ville. Après le coucher du soleil, des lignes de torches en mouvement montrèrent que d'autres compagnies arrivaient encore et encore. Toute la nuit, le grondement des soldats en marche emplit les ténèbres. Guy, Amos, Arutha et Armand montèrent régulièrement voir la mer de feux de camp qui s'étendait lentement sur la plaine d'Armengar.

Mais quand le quatrième jour se leva, l'armée des assiégeants s'installait toujours, préférant visiblement prendre

son temps. Toute la journée, les défenseurs restèrent en haut des murailles, attendant l'assaut.

— Tu ne penses tout de même pas qu'ils vont tenter ce truc des Tsurani, nous attaquer la nuit pour qu'on n'entende pas les sapeurs ? demanda Arutha à Amos alors que le soleil se couchait.

Amos secoua la tête.

— Ils ne sont pas assez subtils pour ça. Ils voulaient les gars de Segersen parce qu'ils n'ont pas d'ingénieurs. S'ils ont trouvé des sapeurs pour creuser sous ces murailles, j'aimerais bien les rencontrer : ça doit être des taupes bouffeuses de pierres. Non, ils préparent quelque chose, mais rien de très original. Je pense que Sa Grande Bâtardise ne se rend tout simplement pas compte de ce qu'elle a en face d'elle. Ce fouteur de truies arrogant prévoit de nous submerger en une seule attaque. C'est ça, à mon avis.

Guy l'écoutait tout en gardant son œil fixé sur le campement des adversaires massés sur la plaine.

— Un jour supplémentaire de gagné pour que votre frère arrive aux monts de Pierre, Arutha, déclara-t-il enfin.

Cela faisait déjà dix jours que Martin et les autres étaient partis.

— C'est toujours ça de pris, approuva Amos.

Ils regardèrent en silence le soleil disparaître derrière les montagnes. Ils continuèrent jusqu'à ce que les ténèbres aient envahi toute la plaine, puis ils se retirèrent lentement des murailles pour aller manger et, si possible, se reposer.

À l'aube, un tonnerre d'applaudissements monta de l'armée des assiégeants, un mélange de cris, de hurlements, de roulements de tambour et de coups de corne. Mais au lieu de l'attaque à laquelle les assiégés s'attendaient, les premiers rangs s'ouvrirent pour laisser place à une grande estrade qui avança, poussée par une douzaine de géants hirsutes qui la déplaçaient sans difficulté. Sur cette estrade se trouvait un trône incrusté d'or, sur lequel était assis un Moredhel vêtu d'une courte robe blanche. Derrière lui, se tenait une silhouette recroquevillée, entièrement dissimulée sous une lourde robe et une profonde capuche. L'estrade avança lentement vers la muraille.

Guy se pencha en avant, les bras appuyés aux pierres bleues du mur. Arutha se tenait à côté de lui, les bras croisés. Amos mit sa main en visière pour se protéger du soleil levant. Le marin cracha pardessus la muraille.

— Je crois qu'on va finalement rencontrer le Grand Bâtard en personne.

Guy se contenta d'acquiescer. Un lieutenant de compagnie monta les rejoindre.

— Protecteur, l'ennemi prend position tout autour de la muraille.

— Ses soldats tentent-ils d'atteindre les redoutes des montagnes ?

Guy désigna les sections de falaise derrière la citadelle.

— Armand rapporte des tentatives très limitées du côté des avant-postes dans les rochers. Ils ne semblent pas être prêts à monter se battre.

Guy hocha la tête et reporta son attention sur la plaine. L'estrade avait fini d'avancer et la forme assise sur le trône se leva. Par quelque magie, sa voix s'éleva et chacun sur la muraille put l'entendre comme si elle se tenait à quelques mètres à peine.

— Ô mes enfants, entendez mes paroles.

Arutha regarda Amos et Guy d'un air étonné, car les paroles de Murmandamus ressemblaient à une musique. Ses mots eux-mêmes avaient la chaleur d'une mélodie de luth.

— Nous partagerons demain le même sort. Opposez-vous aux volontés du destin et soyez irrémédiablement détruits. Venez, rejoignez-nous. Que nos différends soient oubliés.

Il fit signe à une compagnie de cavaliers humains de venir se placer derrière lui.

— Là, vous voyez ? Déjà avec moi se trouvent ceux des vôtres qui comprennent notre glorieuse destinée. J'accueillerai à bras ouverts tous ceux qui voudront me servir. Avec moi, vous trouverez la grandeur. Venez, venez, oublions le passé. Vous êtes simplement mes enfants malheureux.

Amos renifla.

— Mon vieux père était un sacripant, mais ça, c'est une insulte.

— Venez, j'accueillerai ceux qui se joindront à moi.

Murmandamus employait des mots doux et séducteurs ; les soldats sur les murailles échangèrent des regards lourds de questions qu'ils n'osaient poser.

Guy et Arutha regardèrent autour d'eux.

— Sa voix a un certain pouvoir, constata le Protecteur. Regardez, mes propres soldats sont en train de se dire qu'ils n'auront peut-être pas besoin de se battre.

— Préparez les catapultes, ordonna Amos.

Arutha s'approcha de lui.

— Non, attends !

— Pourquoi ? demanda Guy. Pour qu'il puisse saper la résolution de mon armée ?

— Pour gagner du temps. Le temps est notre allié et son ennemi.

— Quant à ceux qui s'opposeront à moi, ceux qui ne s'écarteront pas devant mes armées et qui empêcheront notre marche vers le destin, ceux-là seront écrasés irrémédiablement ! hurla Murmandamus.

Sa voix résonnait à présent comme un avertissement ou une menace pour les hommes sur les murailles, qui se sentirent soudain accablés par un sentiment d'extrême impuissance.

— Je vous donne le choix !

Il tendit les bras devant lui et sa courte robe blanche tomba, révélant un corps à la musculature incroyable, arborant fièrement la marque du dragon pourpre. Il ne portait plus qu'un pagne blanc.

— Vous pourriez vivre en paix et servir le destin.

Des serviteurs accoururent et ajustèrent rapidement son armure : des plaques et des jambières d'acier, de la maille et du cuir, un heaume noir orné d'ailes de dragon déployées sur les côtés. Les cavaliers humains reculèrent et, derrière eux, apparut une compagnie tout entière de Noirs Tueurs. Ces derniers s'avancèrent et prirent position autour de Murmandamus, qui leva son épée et la pointa vers la muraille.

— Mais si vous résistez, vous serez anéantis. Choisissez !

Arutha souffla quelque chose à l'oreille de Guy.

— Je n'ai pas le droit de donner l'ordre à quiconque de quitter la ville ! finit par répondre ce dernier à l'adresse de son

ennemi. Nous devons nous réunir en *volksraad*. Nous prendrons notre décision ce soir.

Murmandamus se tut, comme s'il ne s'était pas attendu à cette réponse. Il allait reprendre la parole, mais fut interrompu par le prêtre-serpent. Il le fit taire d'un geste sec. Quand le Moredhel se retourna vers la muraille, Arutha crut distinguer un sourire sous la visière de son heaume noir.

— J'attendrai. Aux premières lueurs demain, ouvrez les portes de la cité et sortez. Vous serez accueillis comme des frères retrouvés, ô mes enfants.

Sur un signe de sa part, les géants firent reculer l'estrade. Quelques instants plus tard, il avait à nouveau disparu, englouti dans sa gigantesque armée.

Guy secoua la tête.

— Le *volksraad* ne servira à rien. J'abattrai le premier imbécile capable de penser qu'il peut y avoir la moindre vérité dans les paroles de ce monstre.

— Oui, mais on y gagne un jour de plus, rétorqua Amos.

Arutha s'appuya contre le mur.

— Et Martin et les autres gagnent une journée supplémentaire pour atteindre les monts de Pierre.

Guy resta silencieux, regardant le soleil matinal s'élever dans le ciel et l'armée des assiégeants reculer vers le campement, encerclant toujours Armengar. Des heures durant, le Protecteur et ses commandants observèrent la plaine.

Des torches brûlaient tout le long des murailles. Les soldats veillaient sur tous les fronts, sous le commandement d'Armand de Sevigny. Le gros de la population était rassemblé sur la grande place du marché.

Jimmy et Locklear se frayaient un chemin dans la foule. Ils trouvèrent Krinsta et Bronwynn et s'installèrent à côté des filles. Jimmy commença à parler, mais Krinsta lui fit signe de se taire car Guy, Arutha et Amos montaient justement sur l'estrade. Avec eux se trouvait un vieil homme vêtu d'une robe brune visiblement aussi vieille que son propriétaire. Celui-ci portait un bâton très ornementé, gravé sur toute sa longueur de runes et de symboles, qu'il tenait au creux de son bras.

— Qui est-ce ? demanda Locklear.

— Le gardien de la Loi, souffla Bronwynn. Chut.

Le vieil homme leva sa main libre et la foule se tut.

— Le *volksraad* est réuni. Entendez la Loi. Ce qui est dit est vrai. Les conseils seront entendus. Ce qui se décide est la volonté du peuple.

Guy leva les mains au-dessus de sa tête et prit la parole.

— Entre mes mains, vous avez remis la défense de cette cité. Je suis votre Protecteur. Voici ce que je vous conseille : notre ennemi attend à nos portes et cherche à gagner avec de belles paroles ce qu'il ne peut conquérir par la force des armes. Qui parlera pour sa cause ?

Une voix dans la foule s'éleva :

— Longtemps, les Moredhels ont été les ennemis de notre sang. Pourquoi servir leur cause ?

— Mais ne pourrions-nous pas entendre à nouveau ce Murmandamus ? répondit un autre. Il parle bien.

Tous les regards se tournèrent vers le gardien de la Loi. Ce dernier ferma les yeux et se tut un moment. Puis il parla :

— La Loi dit que les Moredhels ne respectent pas les conventions des hommes. Ils n'ont aucun lien avec notre peuple. Mais, en la quinzième année, le Protecteur Bekinsmaan rencontra un certain Turanalor, chef du clan moredhel des Pumas dans la plaine d'Isbandia et une trêve fut décidée pour Banapis. Celle-ci dura trois solstices. Quand Turanalor disparut dans la forêt d'Edder, lors de la dix-neuvième année, son frère, Ulmslacor, devint chef du clan des Pumas. Il viola la trêve et tua toute la population du *kraal* de Dibria. (Le gardien semblait évaluer la valeur des traditions à mesure qu'il les évoquait.) Parlementer avec les Moredhels n'est pas sans précédent, mais la prudence est de mise, car ils sont traîtres.

Guy désigna Arutha.

— Vous avez tous aperçu cet homme. C'est Arutha, un prince du royaume que vous considériez autrefois comme votre ennemi. Il est maintenant notre ami. C'est un lointain parent à moi. Il a déjà eu affaire à Murmandamus. Il n'est pas d'Armengar. Lui laissera-t-on prendre la parole au sein du *volksraad* ?

Le gardien de la Loi leva la main pour demander la réponse. Un chœur d'approbation s'éleva et le gardien fit signe au prince de parler. Arutha s'avança.

— J'ai déjà lutté contre les serviteurs de ce démon.

Choisissant des mots simples, il parla des Faucons de la Nuit, de la blessure d'Anita et de son voyage au Moraelin. Il évoqua le chef moredhel, Murad, que Baru avait tué, et il dressa la liste des horreurs et des maléfices qu'il avait vus, tous créés par Murmandamus.

Quand il eut terminé, Amos leva la main et prit la parole :

— Je suis venu à vous, malade et blessé. Vous avez pris soin de moi, un étranger. Maintenant, je fais partie des vôtres. Je parlerai de cet homme, Arutha. J'ai vécu avec lui, combattu à ses côtés et j'ai appris à le compter comme un ami pendant quatre ans. Il est sans malice. Son cœur est généreux et ses mots peuvent être considérés comme honorables. Ce qu'il vient de dire ne peut être que la vérité.

— Quelle sera notre réponse ? cria Guy.

Des épées se dressèrent, des torches furent brandies, et un chœur de cris résonna sur toute la place du marché :

— Non !

Guy attendit que l'armée d'Armengar eût fini de hurler son défi envers Murmandamus. Noyé sous les vivats des milliers de soldats d'Armengar, il resta debout, les poings dressés au-dessus de sa tête, serrés dans ses gants noirs. Son œil unique semblait briller et son visage s'animait, comme si le courage du peuple de la cité balayait sa fatigue et sa douleur. Aux yeux de Jimmy, il était comme transformé.

Le gardien de la Loi attendit que le vacarme se calme, puis déclara :

— Le *volksraad* a décrété la Loi. Telle est la Loi : nul homme ne quittera la ville pour servir ce Murmandamus. Que nul ne viole la Loi.

— Retournez chez vous, ajouta Guy. Demain, la bataille commencera tôt.

La foule commença à se disperser.

— Je ne doutais pas un instant que ça se passerait ainsi, commenta Jimmy.

— Malgré tout, ce frère des Ténèbres avec son joli tatouage savait sacrément bien causer, concéda Locklear.

— Ça, c'est sûr, approuva Bronwynn, mais nous combattons les Moredhels depuis la naissance d'Armengar. Il ne peut y avoir de paix entre nos deux peuples. (Elle regarda Locklear, son joli visage empreint de sérieux.) Quand dois-tu te présenter au rapport ?

— Jimmy et moi, on commence notre veille au lever du soleil.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard et un signe de tête. Bronwynn prit Locklear par la main.

— Viens avec moi.

— Où ça ?

— J'ai une maison où on pourra passer la nuit.

Le tenant fermement, elle l'éloigna de son ami, à travers la foule du *volksraad* qui se dispersait rapidement.

Jimmy regarda Krinsta.

— Il n'a jamais…

— Bronwynn non plus, répliqua-t-elle. Elle a décidé que, si elle devait mourir demain, il valait mieux qu'elle ait connu au moins un homme.

Jimmy réfléchit un moment.

— Bah, au moins elle en a choisi un gentil. Ils iront bien ensemble.

Jimmy s'apprêta à partir et Krinsta le retint par la main. Il tourna la tête et vit qu'elle l'observait à la lumière des torches.

— Moi non plus, je n'ai jamais connu les plaisirs du lit, avoua-t-elle.

Jimmy sentit soudain le sang lui monter au visage. Malgré tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, le garçon n'avait jamais réussi à voir Krinsta seule. Ils avaient passé des heures ensemble tous les quatre, échangeant quelques fausses caresses dans l'ombre des portes, mais les jeunes filles avaient toujours réussi à calmer les ardeurs des deux écuyers. D'ailleurs, ces derniers avaient toujours eu l'impression que tout cela était un peu pour rire. Brusquement, Jimmy comprit que ce n'était plus un jeu. Il planait dans l'atmosphère l'imminence de la mort et un désir de vivre plus intensément, même pour une nuit.

— Moi, je connais, mais ça m'est arrivé deux fois seulement, finit-il par dire.

Elle lui prit la main.

— Moi aussi, je possède une maison qui peut nous abriter.

Sans un mot, elle entraîna Jimmy, qui la suivit, en sentant un nouveau sentiment s'éveiller en lui. Il percevait la mort, inévitable, gravée à vif sur ce désir d'affirmer la vie, ainsi que la peur qui montait. Le jeune homme serra fermement la main de Krinsta en partant avec elle.

De nombreux messagers couraient sur les murailles. La tactique des Armengariens était simple : ils attendaient. À l'aube, ils avaient vu Murmandamus s'avancer, son cheval blanc caracolant devant l'armée rassemblée. Il était clair qu'il attendait une réponse. La seule qu'il reçut fut le silence.

Arutha avait convaincu Guy de ne rien faire. Chaque heure gagnée avant l'attaque en donnait une supplémentaire aux renforts pour arriver. Si Murmandamus s'était attendu à voir s'ouvrir les portes ou à ce qu'on lui lance un défi franc et direct, il dut être déçu, car seules les lignes silencieuses des défenseurs d'Armengar l'accueillirent. Finalement, il s'avança, jusqu'à mi-chemin des murailles. De nouveau, la magie lui permit de faire entendre sa voix à tous :

— O mes enfants hésitants, pourquoi ? N'avez-vous point tenu conseil ? Ne voyez-vous pas la folie de vous opposer à moi ? Quelle est votre réponse ?

Seul le silence lui répondit. Guy avait donné des ordres pour que personne ne se permette plus d'un murmure, afin que quiconque tenté de hurler des provocations soit immédiatement réduit au mutisme. Ils ne donneraient à Murmandamus aucune raison de lancer une attaque avant que ce ne soit absolument nécessaire. Le cheval caracola de nouveau, en cercle.

— Je dois savoir ! hurla Murmandamus. Si je n'ai pas de réponse avant d'avoir rejoint mes lignes, la mort et le feu s'abattront sur vous.

Guy frappa les murailles de son poing ganté.

— Que je sois maudit si j'attends cinq minutes de plus. Catapultes !

Il fit signe de tirer. Un déluge de pierres de la taille d'un melon vint s'abattre tout autour de Murmandamus. L'étalon blanc, touché, s'effondra dans une gerbe de sang. Murmandamus se dégagea d'une roulade et fut touché par des pierres à plusieurs reprises. Des vivats s'élevèrent des murailles.

Les cris moururent quand Murmandamus se redressa. Sans la moindre blessure, il s'avança vers les murailles, jusqu'à ce qu'il se trouve à portée d'arc.

— Rejetez ma largesse et mon or. Refusez ma domination. Alors, connaissez la destruction !

Les archers tirèrent, mais les flèches rebondirent sur le Moredhel comme s'il était enveloppé d'une sorte de carapace protectrice. Il pointa son épée, et, dans une grande explosion, des traits de feu écarlate en jaillirent. La première salve atteignit le bord des murailles et trois archers hurlèrent de douleur, leur corps s'embrasant instantanément. Les autres plongèrent à l'abri des murailles pour éviter d'autres salves. L'armée tout entière étant protégée, il n'y eut pas d'autre dégât. Dans un hurlement de rage, Murmandamus se tourna face à ses troupes et ordonna :

— Détruisez-les !

Guy risqua un coup d'œil par-dessus un créneau et vit le Moredhel s'éloigner à pied, alors que son armée se déversait sur la plaine. Comme un îlot de calme dans une mer de chaos, l'ennemi retourna vers l'estrade où l'attendait son trône.

Guy donna l'ordre de tir pour ses engins de guerre et une pluie destructrice commença à tomber. Les assaillants faiblirent un moment, mais reprirent de la vitesse en approchant des murailles. Les douves étaient remplies de débris et de planches des précédents assauts ; les Moredhels et les gobelins jetèrent de nouvelles plates-formes pardessus l'eau. Ils érigèrent des échelles et affluèrent de nouveau vers le haut des murailles.

Des géants s'avancèrent en courant, poussant des caisses étranges, qui devaient mesurer environ six mètres de côté et trois de haut. Elles étaient posées sur des plates-formes roulantes, avec de longues perches à l'avant et à l'arrière, cahotant sur le terrain inégal et les corps tombés. Quand elles furent à proximité de la muraille, un mécanisme dut se

déclencher, car les perches se replièrent sous les caisses et les firent se dresser à hauteur du sommet des murailles. Soudain, l'avant des caisses bascula, formant une passerelle, et des gobelins en jaillirent, se précipitant sur les murailles d'Armengar, tandis que d'autres faisaient tomber des échelles de corde pour laisser grimper d'autres envahisseurs. Cette tactique fut répétée en une douzaine de points le long de la muraille et des centaines de Moredhels, de gobelins et de trolls se livrèrent à un sanglant corps à corps avec les défenseurs de la ville.

Arutha esquiva un coup porté par un gobelin et transperça la créature à peau verte, l'envoyant encore hurlante sur les pavés en contrebas. Des enfants se jetèrent sur elle, les dagues tirées, pour s'assurer qu'elle était bien morte. Toute personne pouvant servir à quelque chose dans la bataille était mise à contribution.

Le prince de Krondor contourna Amos, qui luttait contre un Moredhel, chacun tenant le poignet de l'autre. Arutha frappa le Moredhel à la tête avec le pommeau de sa dague et continua sa course. L'elfe noir trébucha et Amos le saisit à la gorge et à l'entrejambe. Il le souleva et le jeta par-dessus la muraille, renversant plusieurs autres assaillants qui tentaient de grimper à une échelle. Amos et un autre défenseur éloignèrent alors l'échelle des murailles.

Jimmy et Locklear couraient sur le chemin de ronde, affrontant au fur et à mesure tous les attaquants qui tentaient de les ralentir.

— Messire, Armand dit qu'une deuxième vague de caisses avance ! s'exclama Jimmy en arrivant devant Guy.

Guy se tourna pour inspecter sa défense. Elle avait débarrassé les murailles de leurs assaillants et la plupart des échelles avaient été abattues.

— Amenez des perches et du feu quegan ! hurla-t-il.

L'ordre fut transmis tout le long de la muraille.

Quand la seconde vague de caisses s'éleva, des hommes arrivèrent avec de longues perches, des piques et des lances pour empêcher les côtés de basculer, mais plusieurs de leurs tentatives échouèrent. Cependant, ceux qui réussirent furent

suivis d'autres Armengariens équipés de sacs de cuir remplis de feu quegan, qu'ils lancèrent directement sur les caisses. À coups de flèches enflammées, Ils y mirent rapidement le feu. Certains des attaquants, refusant de brûler à l'intérieur, sautèrent en hurlant vers une mort certaine.

Les quelques compagnies de Moredhels qui avaient réussi à gagner les murailles furent rapidement éliminées. Au bout d'une heure, la retraite sonna la fin du premier assaut.

Arutha regarda autour de lui et se tourna vers Guy. Le Protecteur respirait lourdement, plus à cause de la tension qu'à cause du combat. La défense du poste de commandement avait été soigneusement organisée de manière qu'on puisse faire parvenir des ordres sans problèmes tout le long de la muraille. Il regarda le prince.

— Nous avons eu de la chance. (Il se frotta le visage.) Si cet imbécile avait envoyé les deux vagues à la fois, il aurait pu prendre une section des murailles avant que nous ayons le temps de réagir. Nous serions déjà en train de faire retraite dans les rues.

— Peut-être, mais vous avez une bonne armée et elle a bien combattu, dit Arutha.

Guy avait l'air furieux.

— Oui, les Armengariens se sont bien battus et ils sont sacrement bien morts, aussi. Le problème, c'est de les garder en vie. (Il se tourna vers Jimmy, Locklear et plusieurs autres coursiers.) Appelez tous les officiers au quartier général avancé. Rendez-vous là-bas dans dix minutes. Arutha, j'aimerais que vous vous joigniez à nous.

Arutha nettoya ses bras couverts de sang avec de l'eau fraîche que lui tendait un vieil homme, qui poussait un chariot plein de seaux.

— Bien entendu.

Ils quittèrent la muraille et descendirent l'escalier vers une maison reconvertie par Guy en quartier général avancé. Dix minutes plus tard, tous les commandants de compagnie, ainsi qu'Amos et Armand, étaient là.

Dès qu'ils furent arrivés, Guy prit la parole :

— Deux choses. Tout d'abord, je ne sais pas combien d'assauts comme celui-ci nous pourrons repousser sans risques, ni s'ils ont la capacité d'en lancer un aussi important. S'ils avaient été un peu plus intelligents dans l'utilisation de ces satanées caisses, nous serions actuellement en train de les combattre dans les rues. Nous pourrions repousser encore une douzaine d'attaques comme celle-ci, tout comme la prochaine pourrait nous achever. Je veux que l'évacuation de la ville commence immédiatement. Les deux premières étapes doivent être terminées à minuit : les chevaux et les provisions dans les canyons et les enfants prêts à partir. Il faut également que les deux dernières étapes puissent être lancées sur mon ordre à n'importe quel moment quand tout ça sera fini. Deuxièmement, si jamais quelque chose m'arrivait, l'ordre du commandement après moi sera Amos Trask, Armand de Sevigny et le prince Arutha.

Ce dernier s'attendit à moitié à ce que les commandants d'Armengar protestent, mais ils partirent sans un mot pour accomplir ce qu'on leur avait ordonné. Guy interrompit Arutha avant que celui-ci ne puisse parler.

— Vous êtes meilleur commandant que n'importe lequel des hommes de cette ville, Arutha. Et si nous devons évacuer Armengar, vous risquez de vous retrouver responsable d'une partie de la population. Je veux qu'on sache qu'il faut vous obéir. Ainsi, même si l'un des commandants d'ici se trouvait avec vous, vos ordres seraient suivis.

— Pourquoi ?

S'arrêtant devant la porte, Guy répondit :

— Pour que quelques personnes supplémentaires puissent, peut-être, arriver en vie à Yabon. Venez. Juste au cas où, il faut que vous sachiez quels sont nos plans.

Le second assaut de grande ampleur commença alors que Guy était occupé à montrer à Arutha le déploiement des unités dans la citadelle, au cas où la cité elle-même tomberait. Ils s'empressèrent de regagner les murailles, tandis que les vieillards, hommes et femmes, poussaient des tonneaux dans les rues. Quand ils atteignirent les bastions extérieurs, Arutha vit

que l'on en avait empilé des dizaines à chaque coin des bâtiments.

Ils arrivèrent en haut des murailles et découvrirent que les combats faisaient déjà rage partout. Des caisses enflammées vacillaient dans le vent à quelque distance des murs, mais aucune compagnie de Moredhels, de gobelins ou de trolls n'avait réussi à passer le parapet.

Regagnant son poste de commandement, Guy trouva Amos occupé à superviser le déploiement des compagnies de réserve.

Sans attendre que le Protecteur le lui demande, Amos commença à expliquer la situation :

— Ils ont sorti un peu plus d'une vingtaine de caisses. Cette fois, nous les avons criblées de flèches enflammées d'abord et on a versé l'huile après, alors ils ont dû les monter plus loin des murailles. Nos gars sont en train de les assaisonner sérieusement et on devrait voir ce qu'ils valent vraiment cette fois. Sa Maudite Bâtardise m'a l'air bien partie pour ça.

Il montra la colline lointaine où se tenait Murmandamus. C'était difficile à voir, mais on pouvait deviner que le chef moredhel appréciait très moyennement cet assaut. Arutha aurait voulu avoir les yeux de chasseur de Martin, car il ne parvenait pas à bien distinguer ce que faisait Murmandamus.

Soudain, Amos hurla :

— À terre ! Tout le monde à terre !

Arutha se jeta derrière les créneaux. Des soldats relayèrent l'avertissement d'Amos. Des flammes écarlates jaillirent à nouveau au-dessus de leurs têtes. Il y eut un autre éclair, puis un troisième. Un cor sonna au loin et Arutha risqua un coup d'œil par-dessus la muraille. L'armée des assaillants battait en retraite, retournant à l'abri de ses propres lignes.

— Regardez ! s'exclama Guy en se relevant.

Au pied des murailles, côté douves, gisaient des cadavres incinérés, encore fumants des explosions de flammes magiques de Murmandamus. Amos constata les dégâts.

— Il n'aime pas tellement perdre, hein ?

Arutha regarda les murailles.

— Il a tué ses propres hommes et il n'a pas fait grand mal aux nôtres. Quel genre d'ennemi peut-il être ?

Amos posa la main sur l'épaule d'Arutha.

— Le pire. Un fou.

Le champ de bataille était recouvert de fumée et les défenseurs défaillaient presque à cause de la fatigue et du manque d'air pur. De grandes constructions de bois et de broussailles, faites de manière à être allumées rapidement, avaient été amenées sur des chariots et placées devant les murailles. On y avait mis le feu et depuis une immonde fumée noire s'en dégageait. Les assaillants avaient tenté une autre manière de grimper, au moyen de longues échelles placées en haut de plates-formes. Des compagnies entières de gobelins s'étaient élancées dessus. Pour les défenseurs, ç'avait été comme si un mur de fumée noire avait obscurci l'air, avant qu'apparaisse soudainement une échelle sous leurs nez. Alors même qu'ils tentaient vainement de repousser les échelles, les attaquants leur tombèrent dessus. Ils portaient des chiffons sur la bouche et sur le nez, plongés dans une sorte de mixture d'huile et d'herbes pour filtrer la fumée. Plusieurs sections de muraille furent débordées, mais Arutha rameuta des renforts, qui permirent de repousser les attaquants. Guy fit verser du naphte sur les feux, ce qui les fit exploser violemment. Les assaillants en perdirent immédiatement le contrôle. Un feu d'enfer se mit à brûler à la base des murailles et ceux qui étaient restés sur les échelles furent abandonnés aux flammes, hurlant de douleur. Quand le feu se calma enfin, pas une seule échelle n'était intacte.

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil se couchait derrière la citadelle lorsque Guy fit signe à Arutha de le rejoindre.

— Je crois qu'ils en ont terminé pour aujourd'hui.

— Je ne sais pas. Regardez comment ils sont.

Guy vit que l'armée adverse ne s'était pas retirée dans son camp comme elle l'avait fait auparavant. Elle se reformait en position d'attaque, les commandants devant les premières lignes, dirigeant les renforts.

— Ils ne vont tout de même pas attaquer de nuit ?

Amos et Armand s'étaient approchés.

— Pourquoi pas ? dit Amos. Vu comment ils nous balancent leurs gars, ça leur importe peu de savoir qui est qui. Ce taré de baise-truies se fout de qui vit et qui meurt. Ce sera peut-être une boucherie, mais ça nous fatiguera.

Armand regarda la muraille. Les blessés et les morts armengariens étaient descendus aux infirmeries installées dans la ville.

— Nous avons perdu au total trois cent vingt soldats aujourd'hui. Ce nombre risque d'être plus élevé quand on aura reçu tous les rapports. Ce qui nous laisse une force de six mille deux cent vingt-cinq combattants environ.

Guy jura.

— Si Martin et les autres atteignent les monts de Pierre au plus vite et reviennent à la même vitesse, ça ne sera tout de même pas suffisant. Et il semble que nos amis nous préparent quelque chose pour cette nuit.

Arutha s'appuya contre le mur de pierre.

— Ils n'ont pas l'air de vouloir lancer un nouvel assaut.

Guy regarda la citadelle. Le soleil était passé derrière les montagnes, mais le ciel restait encore clair. On voyait des bannières et des torches sur toute la plaine devant Armengar.

— Ils ont l'air… d'attendre.

— Que les compagnies descendent, mais qu'elles mangent sur les positions avancées.

Le Protecteur et Sevigny partirent sans donner l'ordre de rester vigilants. C'était du reste inutile.

Arutha resta sur la muraille avec Amos. Il éprouvait un étrange sentiment d'anticipation, comme si le temps était venu pour lui de jouer son rôle, quel qu'il fût. Si l'ancienne prophétie dont lui avaient parlé les Ishapiens à Sarth était vraie, il était le Fléau des Ténèbres et il lui revenait de vaincre Murmandamus. Il posa son menton sur ses bras croisés contre les pierres froides du mur. Amos sortit sa pipe et commença à la bourrer, en fredonnant une chanson de marin. Pendant qu'ils attendaient, l'ombre de la nuit recouvrit l'armée.

— Locky, non, protesta Bronwynn en repoussant le garçon.

— Nous ne sommes pas de service, s'étonna l'écuyer, l'air dérouté.

— J'ai porté des messages toute la journée, tout comme toi, expliqua la jeune fille, fatiguée. J'ai chaud, je suis poisseuse, couverte de poussière et de fumée et toi, tu veux coucher avec moi.

— Mais… la nuit dernière…, répondit Locklear d'un ton blessé.

— C'était la nuit dernière, répliqua doucement Bronwynn. C'était quelque chose que je voulais, et je te remercie d'avoir accepté. Ce soir, je suis sale et fatiguée et je ne suis pas d'humeur.

— Tu me remercies ! répéta le garçon d'un ton acide. C'était donc… une faveur ? (Sa voix laissait transparaître tout à la fois son orgueil blessé et sa passion juvénile.) Je t'aime, Bronwynn. Quand tout ceci sera fini, il faudra que tu viennes avec moi à Krondor. Je serai un homme riche un jour. Nous pourrons nous marier.

— Locky, tu parles de choses que je ne comprends pas, répliqua la jeune fille d'un ton à la fois tendre et irrité. Les plaisirs du lit… ne sont pas des promesses. Maintenant, je dois me reposer avant d'être rappelée. Va-t'en. Peut-être à une autre occasion.

Blessé, le garçon recula, les joues brûlantes.

— Comment ça, une autre occasion ? (Il se mit presque à hurler, le visage empourpré :) Tu crois que tout ça n'est qu'un jeu, hein ! Tu crois que je ne suis qu'un gamin ! s'exclama-t-il d'un ton provocant.

Bronwynn le regarda d'un air triste.

— Oui, Locky. Tu es un gamin. Maintenant, va-t'en.

— Je ne suis pas juste un gamin, Bronwynn ! s'écria l'écuyer, de plus en plus énervé. Je n'ai pas besoin de toi.

Il passa maladroitement la porte et la claqua violemment derrière lui. Des larmes de rage et d'humiliation coulaient sur ses joues. Il avait le ventre noué par la colère et le cœur battant à tout rompre. Jamais, de toute sa vie, il ne s'était senti si troublé et blessé. Il entendit alors Bronwynn l'appeler. Il hésita un instant, pensant que la jeune fille allait peut-être s'excuser,

craignant en même temps qu'elle lui demande simplement de faire une course pour elle. Puis elle hurla.

Locklear rouvrit la porte et vit Bronwynn qui se tenait les côtes, en brandissant une dague de ses doigts gourds. Du sang coulait sur son bras, le long de ses côtes et de sa cuisse. Devant elle se dressait un troll des montagnes, l'épée levée. La main de Locklear vola à sa rapière alors qu'il criait :

— Bronwynn !

Le troll hésita et le garçon lui sauta dessus. Mais, alors même que Locklear levait son arme, la lame de la créature s'abattit.

Pris d'une rage aveugle, Locklear frappa, entaillant le troll à l'arrière du cou. La créature tituba et tenta de se retourner, mais le garçon la transperça, la pointe de sa rapière passant sous son bras, entre deux plaques d'armure. Le troll frissonna, son épée tomba de ses doigts soudain flasques, et il s'effondra.

Locklear le frappa de nouveau, puis bondit vers Bronwynn. La jeune fille gisait dans une mare de sang et, immédiatement, Locklear comprit qu'elle était morte. Des larmes coulèrent sur le visage du garçon, qui la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Je suis désolé, Bronwynn. Je suis désolé d'avoir été furieux contre toi, souffla-t-il à l'oreille de la jeune fille. Ne meurs pas. Je serai ton ami. Je ne voulais pas crier. Merde ! (Il se balançait d'avant en arrière, le sang de Bronwynn lui coulant sur les bras.) Merde, merde, merde.

Il sanglota bruyamment, le ventre comme percé d'un fer rouge, le cœur battant et les muscles noués. Sa peau frissonnait, douloureuse, comme si la haine et la rage qui l'habitaient cherchaient à sortir par les pores de sa peau. Ses yeux le brûlaient, soudain trop chauds et trop secs pour pleurer.

Puis l'alarme le sortit de sa douleur. Il se leva et plaça doucement la jeune fille sur le lit qu'ils avaient partagé la nuit précédente. Ensuite il s'empara de sa rapière et ouvrit la porte. Il prit une profonde inspiration et quelque chose se brisa en lui, comme si une montagne de glace remplaçait la douleur brûlante qui l'habitait auparavant.

Devant lui, une femme protégeait un enfant d'un gobelin qui s'avançait sur eux, l'épée dressée. Locklear s'avança

calmement, transperça le gobelin à la gorge et imprima une violente torsion à sa lame, de manière que la tête de la créature tombât de ses épaules. Il regarda autour de lui et aperçut un léger scintillement dans l'air nocturne. Soudain un guerrier moredhel apparut devant lui. Sans hésitation, Locklear attaqua. Le Moredhel esquiva en partie le coup, mais fut malgré tout blessé au flanc. La blessure était grave et Locklear était un bretteur supérieur à la moyenne. Il était désormais possédé par une rage froide et contrôlée, une indifférence totale pour sa propre vie qui faisait de lui le plus terrible des adversaires, prêt à prendre tous les risques. Emporté par une colère terrible, le garçon poussa le Moredhel à reculer contre le mur du bâtiment, puis il l'abattit.

Il fit volte-face, à la recherche d'un autre adversaire. Il vit une forme apparaître dans la rue à un demi-pâté de maisons de là. Le garçon courut sur le gobelin.

Partout dans la ville, les envahisseurs apparaissaient soudainement. Dès que l'alarme avait été donnée, les défenseurs s'étaient lancés contre eux, mais quelques gobelins et Moredhels avaient réussi à se regrouper pour former des poches de combat dans la ville. Alors que l'invasion des soldats téléportés par magie battait son plein, l'armée attaqua les murailles de l'extérieur. De nombreux soldats étaient descendus se battre dans les rues et les assaillants risquaient de pouvoir prendre pied sur les murs.

Guy fit envoyer une compagnie en renfort sur le secteur de la muraille le plus lourdement attaqué et une autre pour aider ceux qui se battaient en ville. L'huile bouillante et les flèches repoussèrent rapidement les assaillants extérieurs, mais les apparitions continuèrent en ville. Arutha luttait contre la fatigue en regardant le plus terrible rival de son père se démener. Le prince se demanda où cet homme trouvait la force qui lui permettait de continuer. Il était bien plus vieux que lui, mais Arutha se surprenait à envier à Guy son énergie. Sa rapidité à prendre des décisions montrait une connaissance parfaite de la disposition de chacune de ses unités. Arutha n'arrivait pas à

aimer cet homme, mais il le respectait et, bien plus qu'il ne voulait l'admettre, il l'admirait.

Guy observait la colline, l'endroit à partir duquel Murmandamus dirigeait son armée. Il y eut un petit éclair. Puis, au bout d'un moment, un autre. Puis un troisième. Arutha suivit le regard de Guy.

— Vous pensez que c'est de là qu'ils viennent ? demanda le prince après avoir observé les lumières pendant un moment.

— Je le jurerais. Ce roi sorcier ou son prêtre-serpent doivent être derrière tout ça.

— Il est trop loin, même pour les flèches de Martin, et je parierais qu'aucun de vos archers ne peut l'atteindre. Ni vos catapultes.

— Ce bâtard est juste hors de portée.

Amos arriva sur la muraille.

— Les choses semblent être sous contrôle, mais les ennemis n'arrêtent pas d'apparaître partout. On en a reconnu trois dans la citadelle et il y en a un qui est apparu dans les douves, avant de couler comme une pierre… Qu'est-ce que vous regardez ?

Arutha désigna la colline et Amos regarda un moment.

— Nos catapultes ne peuvent pas les atteindre. Malédiction ! (Puis le visage du vieux marin se fendit d'un sourire.) J'ai une idée.

Guy montra la basse-cour, où un troll visiblement pris de court venait soudain d'apparaître, pour se faire assaillir par trois soldats. Mais, alors même qu'il mourait, un autre apparut et fila dans une rue.

— Fais ce que tu veux. Tôt ou tard, ils vont rassembler assez d'hommes pour faire de gros dégâts.

Amos fila vers une catapulte. Selon ses instructions, on mit rapidement un chaudron à bouillir. Il supervisa les préparatifs et revint. Il s'appuya à la muraille.

— Incessamment.

— Quoi ? demanda Guy.

— Le vent va changer. Il fait toujours ça à cette heure de la nuit.

Arutha secoua la tête. Il était fatigué, mais soudain une image amusante s'imposait à lui.

— Le vent en poupe, capitaine ?

Brusquement, un troll apparut sur le rempart, cillant, désorienté. Guy le frappa de son poing, l'envoyant sur les pavés, loin au dessous d'eux, où il atterrit dans un craquement fatal.

— Il semble qu'ils aient quelques instants de désorientation, ce qui nous arrange sacrement, fit remarquer le Protecteur. Sinon, celui-là aurait pu avoir une de tes jambes pour dîner, Amos.

L'intéressé se mouilla un doigt, le leva au-dessus de sa tête. Il émit un « ah ! » satisfait et cria :

— Catapulte ! Tirez !

Le puissant engin de guerre se détendit avec une telle puissance pour lancer son projectile qu'il en fit un bond sur la muraille. Le projectile fila sans bruit dans les ténèbres.

Pendant un long moment, il n'y eut aucune réaction, puis des cris emplirent la nuit au loin. Amos, comblé, poussa un hurlement de joie. Arutha regarda un moment et ne vit plus d'éclairs.

— Amos, qu'as-tu fait ? demanda Guy.

— Eh bien, N'a-qu'un-œil, c'est un truc que j'ai appris de tes vieux amis les Keshians. J'étais à Durbin quand une tribu d'hommes du désert se révolta et décida de prendre la ville. Le gouverneur général, ce vieux renard de Hazara-Khan, voyait ses murailles noyées sous une pluie de flèches, alors il demanda qu'on fasse chauffer du sable pour le leur jeter dessus.

— Du sable chaud ?

— Ouais, tu le fais chauffer jusqu'à ce qu'il devienne rouge et puis tu le leur envoies dessus. Le vent l'emporte très loin et, s'il n'a pas trop refroidi quand il frappe, il brûle comme un feu d'enfer. Ça se glisse dans les armures, sous les tuniques, dans les bottes, les cheveux, partout. Si Murmandamus regardait vers nous, on a peut-être même aveuglé ce fils impuissant de rat merdeux. De toute manière, ça va lui faire oublier ses sortilèges une heure ou deux.

Arutha éclata de rire.

— Pour un moment seulement, malgré tout.

Amos sortit une pipe de sa tunique et un brandon qu'il alluma à une torche.

— Ouais, c'est toujours ça. (Son ton redevint sérieux.) C'est toujours ça.

Les trois hommes regardèrent à nouveau les ténèbres, se demandant ce qui les attendait.

Chapitre 14

DESTRUCTION

Le vent faisait voler la poussière contre la muraille. Arutha fronça les sourcils en regardant des cavaliers passer devant les rangs de l'armée assemblée, pour se diriger vers la bannière de Murmandamus. Les attaques s'étaient poursuivies sans relâche pendant trois jours, puis avaient cessé. Une sorte de conseil de guerre se tenait dans le camp de Murmandamus. En tout cas, pour Arutha, cela ressemblait à un conseil de guerre.

Celui-ci durait depuis maintenant une heure. Le prince réfléchit à la situation. Les derniers assauts avaient été intenses, autant que les précédents. Mais les apparitions soudaines et déroutantes de guerriers transportés par magie à l'intérieur des murailles ne s'étaient pas reproduites. Le fait qu'il n'y avait pas eu d'assaut magique avait étonné Arutha. Il se dit qu'il devait y avoir une raison capitale pour que Murmandamus n'use plus de son art, ou qu'il ne pouvait employer cet artifice que sur des périodes limitées. Malgré tout, Arutha soupçonnait Murmandamus de leur préparer un autre de ses tours. Il n'aurait pas appelé tous ses chefs pour rien.

Amos errait sur la muraille, inspectant les soldats de faction. Il était tard et déjà certains hommes se détendaient, car une nouvelle attaque semblait peu probable avant le lendemain matin. Le campement adverse n'était pas prêt et il faudrait des heures aux hommes pour se rassembler. Amos arriva à côté d'Arutha.

— Alors, si c'était toi le général, qu'est-ce que tu ferais ?

— Si j'avais assez d'hommes, je déploierais le pont, je ferais une sortie et je les frapperais avant qu'ils puissent rassembler leurs forces. Murmandamus a placé son quartier général bien trop près du front et, visiblement sans faire attention, une

compagnie de gobelins a été écartée des lignes, ouvrant presque un chemin direct vers sa tente. Avec des archers montés et un peu de chance, on pourrait éliminer plusieurs de ses capitaines avant qu'ils ne puissent organiser la résistance. Le temps qu'ils se réveillent, je serais rentré en ville.

Amos sourit.

— T'es brillant, comme gars, Altesse. Si tu veux, tu peux même venir jouer avec nous.

Le prince regarda Amos d'un œil interrogateur et le marin inclina la tête. Arutha regarda derrière lui dans la cour du bastion et il vit des cavaliers qui se mettaient en position devant le portail intérieur de la barbacane.

— Viens, j'ai un cheval en plus pour toi.

Arutha suivit Amos en bas des marches, vers les montures.

— Et si Murmandamus avait un autre de ses trucs magiques à nous balancer ?

— Alors, nous mourrons tous et Guy sera malheureux d'avoir perdu le meilleur compagnon qu'il ait eu depuis vingt ans : moi. (Amos monta en selle.) Tu t'inquiètes trop, gamin. Je t'ai pas déjà dit ça ?

Arutha eut un sourire sardonique et se mit en selle.

— Soyez doublement prudents, leur recommanda Guy, qui attendait à côté des portes. Si vous pouvez les blesser, c'est bien, mais pas d'assaut héroïque et suicidaire juste pour avoir une chance d'atteindre Murmandamus. On a besoin de vous ici.

Amos éclata de rire.

— N'a-qu'un-œil, je suis le dernier candidat à l'héroïsme que tu aies des chances de trouver.

Il fit un signe et les portes intérieures s'ouvrirent. On entendit le grondement du pont, tandis que les portes intérieures se refermaient. Soudain, les portes extérieures s'ouvrirent et Amos lança ses troupes. Les cavaliers prirent rapidement position sur les flancs tandis que le gros des forces d'Amos s'avançait sur l'armée adverse. Au début, ce fut comme si les ennemis n'avaient pas compris qu'ils tentaient une sortie, car l'alarme ne fut pas sonnée. Ils étaient déjà pratiquement sur les premières lignes quand un cor résonna. Le temps que les

gobelins et les trolls tentent de prendre leurs armes, Amos et ses hommes les dépassaient déjà.

Arutha fila droit sur la colline où Murmandamus et ses commandants tenaient conseil, trois archers d'Armengar à ses côtés. Il ne savait pas ce qui le poussait, mais soudain il se sentait pris d'un irrésistible besoin de rencontrer ce seigneur noir. Un groupe de cavaliers se lança au galop pour intercepter Arutha et ses archers. Le prince se retrouva face à un renégat humain, qui lui fit un rictus sauvage et tenta de le frapper. Arutha le tua d'un coup rapide et efficace. Puis le véritable combat commença.

Arutha regarda la tente de commandement et vit Murmandamus debout face à lui, son compagnon serpent à ses côtés. Le chef moredhel semblait indifférent au carnage perpétré sur ses forces. Plusieurs hommes d'Armengar tentèrent de se rapprocher de la tente, mais ils furent interceptés par les renégats et les cavaliers moredhels. L'un des archers stoppa sa monture et tira calmement plusieurs flèches dans la tente. Ayant compris que Murmandamus était invulnérable, il se choisit d'autres cibles. Il fut rapidement rejoint par un autre archer ; deux des chefs de Murmandamus se retrouvèrent à terre, l'un d'eux clairement mort d'une flèche dans l'œil. Une autre compagnie de fantassins accourait vers Arutha qui frappait de tous côtés, tuant gobelins, trolls et Moredhels pour protéger les archers qui faisaient pleuvoir les flèches sur les chefs ennemis. Pendant une éternité, Arutha n'entendit que le fracas de l'acier et le sang qui battait à ses oreilles, puis Amos hurla :

— Commencez la retraite !

Le cri fut repris par les autres cavaliers, jusqu'à ce que tout le monde ait entendu l'appel.

Arutha jeta un regard derrière Amos et vit qu'une autre compagnie de cavaliers s'avançait dans leur direction. Le prince frappa un renégat, l'envoyant à terre, et se dirigea sur Trask. Les renégats nouvellement arrivés se heurtèrent aux hommes d'Amos et les arrêtèrent. Alors, les Armengariens firent volte-face d'un seul bloc et chargèrent la cavalerie de Murmandamus. Lentement, ils se frayèrent un chemin vers la sortie du camp, à

la pointe de l'épée, tuant quiconque se plaçait sur leur passage. Une ouverture apparut dans la masse autour d'eux, un chemin dégagé vers les portes. Arutha talonna son cheval et rejoignit les autres dans leur fuite au grand galop vers la ville. Le prince regarda par-dessus son épaule. Une compagnie de cavaliers en noir déboucha de derrière la tente de Murmandamus, se lançant à leur poursuite.

— Des Noirs Tueurs ! s'écria Arutha à l'adresse d'Amos.

Sur un signe du marin, plusieurs cavaliers s'écartèrent pour engager le combat contre les Noirs Tueurs. Ils chargèrent et les heurtèrent dans un grand fracas de métal. Plusieurs cavaliers des deux bords furent désarçonnés. Puis la mêlée se dispersa, les Armengariens repartant devant une autre compagnie de Moredhels qui venait en renfort. La plupart des Armengariens tombés de selle remontèrent à cheval, mais pas tous. Une bonne douzaine de soldats gisaient sur le sol sablonneux de la plaine.

Les portes étaient ouvertes quand la compagnie d'Amos atteignit les murailles. Ils firent volte-face dès qu'ils furent à l'intérieur de la barbacane. Pendant ce temps, l'arrière-garde se pressait de rentrer, tentant de prendre de vitesse les Noirs Tueurs et les autres Moredhels. Une douzaine d'Armengariens cherchaient à échapper à plus de trente poursuivants.

Amos était à côté d'Arutha quand les Noirs Tueurs abattirent les cavaliers retardataires.

— Dix, dit Amos, dénombrant les cavaliers restants.

Pendant qu'ils se rapprochaient des portes, le marin compta :

« Neuf, huit », puis « sept. » Sur la plaine desséchée, une vague de cavaliers en armure noire engloutissait une demi-douzaine de soldats en fuite tandis qu'Amos continuait à égrener : « Six, cinq, quatre. » Puis, la voix pleine de rage, il donna l'ordre de fermer les portes.

Tandis qu'elles commençaient à se refermer, Arutha poursuivit le décompte :

— Trois, deux…

Les deux derniers cavaliers furent abattus.

En haut, ils entendirent les catapultes tirer. Quelques instants plus tard, les cris des Moredhels et de leurs chevaux à l'agonie s'élevèrent. Alors que les portes intérieures s'ouvraient, Amos fit avancer son cheval et marmonna :

— Au moins, ces bâtards l'ont payé cher. J'ai vu tomber au moins quatre chefs, dont deux sont sûrement morts. (Amos regarda derrière lui, comme s'il pouvait voir par les portes massives.) Mais pourquoi ce bâtard n'a-t-il pas utilisé de magie ? C'est ça que je ne comprends pas. Il aurait pu nous avoir, tu sais ?

Arutha ne put qu'acquiescer. La chose l'étonnait aussi. Il laissa son cheval à un garçon qui devait s'occuper des montures et grimpa rapidement les marches pour rejoindre le poste de commandement de Guy.

— Malédiction ! entendit-il quand il rejoignit le Protecteur.

Plusieurs silhouettes prostrées en armure noire se relevaient, agitées de gestes saccadés, pour revenir vers leurs lignes. Rapidement, leurs mouvements se firent plus fluides et elles finirent pas courir aussi vite que si elles n'avaient pas reçu de blessures.

— Quand vous m'avez parlé de ces… commença Guy.

— Vous ne pouviez pas le croire, l'interrompit Arutha. Je sais. Il fallait le voir pour comprendre.

— Comment ça se tue ?

— Le feu, la magie ou en leur arrachant le cœur. Sinon, même les morceaux finissent par se rejoindre et ils deviennent de plus en plus forts. Impossible de les arrêter autrement.

Guy regarda les Noirs Tueurs en fuite.

— Je n'ai jamais eu la fascination de votre père pour la magie, Arutha, mais maintenant je donnerais volontiers la moitié de mon duché – de mon ancien duché – pour un unique mage de talent.

Arutha réfléchit.

— Il y a quelque chose qui m'ennuie, à ce propos. Je ne sais pas tout, mais il me semble que, malgré tous ses pouvoirs, Murmandamus ne fait pas grand-chose contre nous. Je me souviens de ce que m'a raconté Pug – un mage de ma connaissance – sur certains exploits qu'il a accomplis… C'était

bien supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Je crois que Pug pourrait arracher les portes de cette ville si ça lui chantait.

— Je ne comprends rien à ces choses, avoua Guy.

Amos, s'étant finalement rapproché, se plaça derrière eux.

— Peut-être que ce roi des porcs ne veut pas que son armée se repose trop sur ses pouvoirs. (Guy et Arutha le regardèrent avec curiosité.) C'est peut-être une question d'éthique.

Guy secoua la tête.

— Je pense que c'est plus compliqué que ça.

Arutha observa la confusion qui régnait dans le camp adverse.

— Quelle qu'en soit la raison, je pense que nous allons bientôt le savoir.

Amos s'appuya sur la muraille.

— Ça fait deux semaines que ton frère et les autres sont partis. Si tout se passe comme prévu, Martin est aux monts de Pierre aujourd'hui.

Arutha acquiesça.

— Si tout s'est passé comme prévu.

Martin s'accroupit dans la dépression, le dos appuyé contre le granit humide. Le raclement des bottes sur les rochers au-dessus de sa tête lui fit comprendre que ses poursuivants cherchaient des traces de son passage. Il tenait son arc devant lui, contemplant sa corde cassée. Il en avait une autre dans son sac, mais il n'avait pas le temps de la changer. S'il était découvert, il devrait lâcher cette arme et tirer son épée.

Il respirait lentement, tentant de garder son calme. Le duc se demanda si le destin avait épargné Baru et Laurie. Deux jours auparavant, ils avaient atteint ce qui leur avait semblé être les collines de Yabon elles-mêmes. Ils n'avaient pas vu de signes de poursuivants jusqu'à ce jour, quand, peu de temps après le lever du soleil, ils avaient été rattrapés par une patrouille de cavaliers moredhels. Ils avaient évité de se faire prendre en grimpant dans les rochers le long de la piste, mais les frères des Ténèbres étaient descendus de selle et les avaient suivis. Jouant de malchance, Martin s'était retrouvé sur le bord opposé aux deux

autres et Laurie et Baru avaient dû partir vers le sud, tandis que Martin prenait la direction de l'ouest. Il espérait qu'ils avaient eu assez de présence d'esprit pour continuer au sud vers Yabon et qu'ils n'avaient pas tenté de le rejoindre. La poursuite avait duré toute la journée. Le duc regarda le ciel et vit que le soleil s'apprêtait à passer derrière les montagnes. Il estima qu'il devait rester encore deux heures de lumière. S'il pouvait éviter de se faire capturer avant que la nuit tombe, il serait sauvé.

Les bruits de bottes s'éloignèrent et Martin se déplaça. Il quitta l'abri de la corniche de rocher et repartit en courant, plié en deux, pour remonter la pente d'une colline. Il pensait être assez près des monts de Pierre, bien qu'il ne fût jamais venu aussi loin au nord-est auparavant. Mais certains repères lui semblaient familiers et il était sûr qu'il aurait pu aisément trouver les nains, s'il n'avait pas eu d'autres préoccupations.

Soudain un guerrier moredhel apparut devant lui. Sans hésiter, Martin le frappa de son arc, touchant l'elfe noir à la tête avec sa lourde arme d'if. Le Moredhel, surpris, recula d'un pas en vacillant. Avant que son ennemi ne puisse se remettre, Martin avait sorti son épée et le Moredhel gisait mort.

Le duc fit volte-face, à la recherche des autres Moredhels. Au loin, il crut voir des mouvements, mais il n'en fut pas sûr. Il monta prestement et découvrit un autre tournant. Il jeta un coup d'œil et aperçut une demi-douzaine de chevaux attachés. Il avait réussi à passer derrière ses poursuivants et venait de tomber sur leurs montures. Martin s'élança et sauta en selle. Il coupa les rênes des autres bêtes et leur frappa la croupe du plat de sa lame pour les affoler.

Il fit tourner son cheval et le lança au galop. Il allait pouvoir descendre le torrent et reprendre la piste. Ensuite, il pourrait filer sur les monts de Pierre en prenant les Moredhels de vitesse.

Une forme noire s'élança sur lui du haut d'un rocher alors que Martin passait juste en dessous et le fit tomber de selle. Le duc roula au sol puis s'accroupit, en garde, sortant l'épée au moment où le Moredhel faisait de même. Les deux combattants se firent face et le Moredhel lança un appel à ses compagnons dans son dialecte d'elfe aux consonances rauques. Martin se

fendit, mais le Moredhel était bon bretteur et il parvint à maintenir Martin à distance. Le duc savait que s'il se retournait pour fuir, la lame du Moredhel s'enfoncerait entre ses côtes. Mais s'il restait, il allait rapidement se trouver face à cinq frères des Ténèbres. Martin donna un coup de pied par terre pour envoyer de la terre et des cailloux sur le Moredhel, mais le guerrier eut assez de présence d'esprit pour s'écarter et éviter de prendre de la poussière dans les yeux.

On entendit soudain un bruit de course – des bottes lourdes — venant des deux côtés. Le Moredhel hurla de nouveau et une réponse monta de la gauche de Martin, vers le sud. Du côté droit, les bruits d'armures et de bottes se firent plus précipités. Les yeux du Moredhel se portèrent un instant dans cette direction et Martin en profita pour porter une nouvelle attaque. L'elfe noir esquiva le coup de justesse, ne récoltant qu'une petite entaille au bras. Martin poussa son léger avantage et, tandis que le Moredhel était encore déséquilibré, il lui porta un coup risqué qui le laisserait sans défense contre une riposte si jamais il manquait sa cible. Il ne la manqua pas. Le Moredhel se raidit et s'effondra pendant que Martin retirait sa lame.

Le duc n'hésita pas. Il sauta sur les rochers, se choisissant un meilleur terrain avant d'être attaqué des deux côtés à la fois. Des guerriers moredhels surgirent du sud du torrent, l'un d'eux l'épée déjà haute, prête à frapper.

Martin donna un coup de pied par surprise et le guerrier plongea de côté, esquivant le coup. Puis, de manière tout aussi inattendue, une main apparut au dessus de Martin et se saisit de sa tunique.

Une puissante paire de bras souleva le duc de Crydee par dessus le bord du torrent. Martin leva les yeux sur un visage souriant, orné d'une épaisse barbe rousse, qui le regardait.

— Désolé, c'était un peu rude, mais ça allait chauffer là-dessous.

Le nain pointa le doigt par-dessus l'épaule de Martin, qui se tourna vers le nord et en vit une douzaine d'autres descendre le lit du torrent. Les Moredhels virent les nains, supérieurs en nombre, leur tomber dessus. Ils se tournèrent pour fuir, mais

les nains furent sur eux avant qu'ils ne puissent faire dix mètres. Le combat fut rapidement terminé.

Un autre nain vint rejoindre celui qui se tenait à côté de Martin. Le premier tendit une outre au duc, qui se leva et en prit une gorgée. Il baissa les yeux sur les deux nains, qui devaient mesurer moins d'un mètre cinquante.

— Merci à vous.

— Pas de problèmes. Les frères des Ténèbres fouillent les environs depuis quelque temps, alors on patrouille beaucoup la région. Comme on a des invités, ajouta-t-il en montrant quelques-uns des nains qui montaient les retrouver, on ne manque pas de volontaires pour aller leur flanquer une bonne correction. Habituellement, ces couards nous fuient, ils savent qu'ils sont trop près de chez nous, mais cette fois ils ont été un peu trop lents. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, vous pourriez nous dire qui vous êtes et ce que vous faites aux monts de Pierre ?

— Nous sommes aux monts de Pierre ?

Le nain pointa un doigt derrière Martin, qui se retourna. Derrière lui, au-delà du lit de la rivière dans lequel il s'était caché, se trouvait un bosquet. En suivant la ligne des bois, il vit que les arbres s'étendaient sur les pentes d'un grand pic qui se perdait dans les nuages. Il avait été tellement occupé par la poursuite de la journée, tellement obnubilé par l'idée de se cacher, qu'il n'avait vu que les failles et les rochers. Désormais, il reconnaissait ce pic. Il se trouvait à une demi-journée de marche des monts de Pierre.

Martin contempla les nains rassemblés. Il retira son gant droit et montra son sceau.

— Je suis Martin, duc de Crydee. Il faut que je parle à Dolgan.

Les nains parurent sceptiques, comme s'il était improbable qu'un seigneur du royaume arrivât ainsi chez eux, mais ils se tournèrent simplement vers leur chef.

— Je me nomme Paxton. Mon père est Harthorn, chef de guerre des clans des monts de Pierre et chef du village de Delmoria. Venez, seigneur Martin, nous allons vous mener à notre roi.

Martin éclata de rire.

— Il a donc fini par la prendre, cette couronne.

Paxton sourit.

— Dans un certain sens. Il a accepté ce boulot de roi, après qu'on l'eut poussé au cul pendant deux ans, mais il refuse de porter la couronne. Alors elle dort dans un coffre du grand hall. Venez, votre grâce. Nous pouvons y être d'ici à la tombée de la nuit.

Les nains partirent et Martin les suivit. Il se sentait en sûreté pour la première fois depuis des semaines, mais maintenant son esprit revenait à son frère et aux autres restés à Armengar. *Combien de temps pourront-ils tenir ?*se demandait-il.

Une cacophonie de tambours, de cors et de cris résonnait dans le camp. De tous les coins montait la réponse à l'ordre de rassemblement. Guy observa le déploiement tandis que la pénombre de l'aube faisait place à la lumière du matin.

— Avant que le soleil arrive au zénith, ils vont mettre toutes leurs forces dans l'assaut, prédit-il à Arutha. Murmandamus avait peut-être envie de garder une partie de ses soldats pour l'invasion de Yabon, mais il ne peut pas se permettre de perdre un jour de plus. Aujourd'hui, ils vont venir en masse.

Le prince hocha la tête pendant que chacune des compagnies placées sur le champ de bataille se rassemblait devant la ville pour combattre. Il ne s'était jamais senti si fatigué. La mort des capitaines de Murmandamus avait plongé le camp adverse dans le chaos pendant deux jours, avant que l'ordre ne soit restauré. Arutha n'avait aucune idée des accords qui avaient dû être passés à cette occasion, ni des promesses qui avaient été faites, mais finalement, trois jours plus tard, leurs adversaires étaient revenus.

Pendant toute une semaine, les assauts avaient repris et chaque fois il y avait eu plus d'assaillants pour prendre pied sur les murailles. La veille, lors du dernier assaut, il avait fallu rappeler toutes les réserves et les envoyer sur une brèche potentielle, afin de préserver l'intégrité de la muraille. Quelques minutes de plus et les attaquants auraient pu prendre position

sur les murs pour permettre à d'autres guerriers de grimper aux échelles sans être menacés, lâchant sur la ville un flot d'envahisseurs prêts à la submerger. Arutha se dit que cela faisait maintenant vingt-sept jours que Martin était parti. Même si de l'aide arrivait, elle arriverait trop tard.

Jimmy et Locklear attendaient à côté, prêts à porter des messages. Jimmy regarda son jeune ami. Depuis la mort de Bronwynn, Locklear était comme possédé. Il cherchait le combat à chaque détour, ignorant souvent les ordres de rester en arrière pour servir de courrier. Par trois fois, Jimmy avait vu le garçon se lancer dans un combat alors qu'il n'aurait pas dû. Son talent de bretteur et sa rapidité lui avaient été d'un grand secours et lui avaient permis de survivre, mais Jimmy n'était pas sûr que Locklear pourrait encore tenir ainsi longtemps, ni même qu'il le voulait vraiment. Il avait essayé de parler de Bronwynn à Locklear, mais le jeune écuyer s'était esquivé. Jimmy avait vu trop de morts et de destruction avant même d'avoir seize ans. Il s'était beaucoup endurci. Même quand il avait cru Arutha ou Anita morts, il ne s'était pas replié sur lui-même comme le faisait Locklear. Jimmy aurait aimé mieux comprendre ces choses et s'inquiétait pour son ami.

— On ne peut pas les retenir aux murailles, déclara Guy d'une voix calme après avoir évalué la puissance de l'armée en contrebas.

— C'est aussi ce que je pensais, avoua Arutha.

Cela faisait quatre semaines que Martin était parti, et la ville avait tenu. Les soldats d'Armengar s'étaient comportés bien mieux encore que dans les prévisions les plus optimistes du prince. Ils avaient donné tout ce qu'ils avaient, mais l'usure commençait à saper les réserves de l'armée. Mille soldats supplémentaires avaient été tués ou mis hors de combat lors de la semaine qui venait de s'écouler. À présent, les défenseurs étaient trop peu nombreux pour combattre l'intégralité des forces adverses et il était clair, au soin que prenait Murmandamus à se préparer, que ce jour-là, il s'apprêtait effectivement à lancer son armée sur eux en un seul et ultime assaut. Guy fit un signe de tête à Amos, qui se tourna vers Jimmy :

— Fais passer le mot aux commandants des compagnies : nous commençons la troisième étape de l'évacuation tout de suite.

Jimmy donna un coup de coude à Locklear, qui semblait presque en transe, et emmena son ami avec lui. Ils coururent sur la muraille, à la recherche des commandants de compagnie. Arutha regarda quelques soldats quitter les murailles quand le message fut passé. Ils descendirent les marches et commencèrent à courir vers la citadelle.

— Pour quel type de groupes vous êtes-vous décidé, finalement ? demanda le prince.

— Un guerrier en état, deux vieillards, hommes ou femmes, armés, trois adolescents armés et cinq petits.

Arutha comprit que, dans quelques minutes, des dizaines de groupes de ce genre allaient se glisser dans les montagnes par le long tunnel souterrain qui permettait de sortir de la ville. Ils devraient partir vers le sud et chercher refuge à Yabon. On espérait qu'ainsi au moins une partie des enfants d'Armengar pourraient survivre. Un soldat prendrait la tête de chaque groupe avec pour mission de protéger les enfants. Ordre avait également été donné de les tuer plutôt que de laisser les Moredhels les capturer.

Le soleil se levait lentement mais sûrement, ignorant le conflit qui se déroulait en sa présence. Quand il parvint au zénith, le signal se faisait toujours attendre.

— Mais qu'est-ce qu'ils attendent ? demanda Guy à voix haute.

Presque deux heures plus tard, les défenseurs entendirent des bruits de heurts venant de très loin derrière le campement de la plaine. Ce vacarme se poursuivit pendant presque une demi-heure, puis des cors retentirent le long de la ligne des assiégeants. À l'arrière des lignes, d'étranges silhouettes se dressèrent sur le bleu du ciel. Elles ressemblaient à de gigantesques araignées noires, ou quelque chose dans le même genre, et commencèrent à passer à travers l'ost, lentement, cérémonieusement. Finalement, elles dépassèrent la première ligne des attaquants et s'approchèrent de la cité. Arutha les

étudia avec soin quand elles furent assez près. Des cris inquiets s'élevèrent de la muraille.

— Par les dieux, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Guy.

— Une sorte de machines, répondit Arutha. Des tours de siège mobiles.

C'étaient de gigantesques caisses, qui faisaient trois ou quatre fois la taille de celles qui avaient été dressées contre les murailles la semaine précédente. Elles avançaient sur d'énormes roues, sans rien d'apparent pour assurer leur déplacement, car on ne voyait ni géant, ni esclave, ni bête de somme les tirer ou les pousser. Elles avançaient d'elles-mêmes, mues par une sorte de magie. Leurs roues immenses heurtaient le sol avec des bruits sourds quand elles rencontraient les irrégularités du terrain.

— Catapultes ! ordonna Guy en abattant la main.

Des pierres filèrent au-dessus des têtes et vinrent s'écraser contre les caisses. L'une d'elles fut touchée à l'un des portants, qui se brisa et fit basculer la chose. Elle tomba et heurta le sol dans un craquement sonore. Une bonne centaine de gobelins, de Moredhels et d'humains morts furent projetés hors de la caisse.

— Chacune de ces choses doit bien contenir deux cents ou trois cents soldats ! s'exclama Arutha.

Guy compta rapidement.

— Il y en a encore dix-neuf. Si une sur trois atteint les murailles, cela fait mille cinq cents adversaires d'un coup. De l'huile et des flèches enflammées ! cria-t-il.

Les défenseurs tentèrent de mettre le feu aux tours qui s'approchaient en cahotant, mais on avait dû les traiter contre cela et, malgré l'huile qui prenait sur une partie des surfaces, cela ne fit guère plus que noircir le bois. Des cris venant de l'intérieur leur apprirent que les flammes provoquaient quelques dommages parmi les assaillants, mais les tours ne s'arrêtèrent pas pour autant.

— Toutes les réserves sur les murailles ! Des archers sur les toits derrière ! Les compagnies de cavalerie à leur poste !

Les ordres de Guy furent rapidement exécutés tandis que les défenseurs attendaient l'arrivée des tours de siège magiques,

dont les lourdes roues produisaient un grincement abominable en avançant. Le gros de l'armée de Murmandamus avançait lentement derrière les tours, restant à une certaine distance, car le feu des défenses se concentrait essentiellement sur les tours.

Puis la première atteignit la muraille. L'avant de l'habitacle s'abattit, comme cela s'était produit avec les petites, et des dizaines de gobelins et de Moredhels s'élancèrent en avant, à l'assaut des défenseurs. Bientôt, le combat fit rage tout le long de la muraille. Les assaillants se déversaient à flots sur la plaine, derrière leurs tours de siège magiques. L'arrière de l'habitacle s'ouvrait aussi et on en sortait de longues échelles de corde, qui permettaient aux attaquants qui s'avançaient de grimper et d'accéder à la cité par les tours. De longs tabliers de cuir avaient été abaissés juste en face des échelles, de manière à dévier les tirs de flèches dirigés sur les hommes qui grimpaient. Les servants des catapultes continuaient à tirer et nombreux furent les soldats de Murmandamus à périr sous la pluie de rochers. Mais avec les archers envoyés sur les toits des premières maisons et les autres défenseurs engagés contre les attaquants des tours, il n'était pas possible de harceler l'armée adverse qui posait ses échelles contre les murailles.

Arutha engagea le combat avec un Moredhel qui venait de sauter par-dessus le cadavre d'un soldat d'Armengar. Le prince frappa de taille, forçant le Moredhel à reculer maladroitement. Le frère des Ténèbres tomba du parapet et s'écrasa sur les pierres en contrebas.

Le prince fit volte-face et vit Guy en tuer un autre. Le Protecteur regarda autour de lui et hurla :

— On ne peut plus les retenir ici ! Passez le mot : repli sur la citadelle !

L'ordre fut relayé et les défenseurs s'enfuirent devant les assaillants qui prenaient le contrôle des murailles. Une compagnie de soldats choisis auparavant s'occupa de tenir l'escalier, le temps que leurs compagnons s'enfuient vers la ville. Ils étaient tous volontaires et prêts à mourir.

Arutha traversa la basse-cour et vit le dernier des défenseurs sur les murailles être englouti sous le nombre. Alors qu'il arrivait à mi-parcours de la grande place faisant face aux

murailles, les attaquants sautaient déjà de l'escalier et se dirigeaient vers les portes. Soudain, une pluie de flèches tomba des toits des bâtiments en face des portes et les assaillants périrent jusqu'au dernier. Guy rejoignit Arutha, dépassé rapidement par Amos.

— Nous pouvons les écarter des portes tant qu'ils n'auront pas placé des archers sur les murailles. Après cela, nos hommes devront filer.

Arutha leva les yeux et vit que l'on installait des planches au-dessus des rues entre les toits des maisons de l'autre côté de la basse-cour. Quand les archers se retireraient de la première ligne de bâtiments, ils retireraient aussi leurs planches derrière eux. L'armée des gobelins devrait prendre des béliers pour abattre les portes, grimper les escaliers et attaquer les archers. Mais d'ici là, les archers auraient eu le temps de faire retraite vers une autre ligne de toits. Ils tireraient constamment dans les rues, forçant les envahisseurs à payer le prix fort pour chaque pouce de terrain gagné. Durant tout le mois, des centaines de carquois de flèches avaient été laissés sur ces toits, sous des toiles huilées, avec des cordes de remplacement et des arcs supplémentaires. Arutha estimait que Murmandamus perdrait au moins deux mille hommes de plus rien que pour atteindre la place devant la citadelle.

Une escouade arriva en courant vers la basse-cour, avec de grands maillets de bois. Les guerriers attendirent devant de lourds tonneaux placés aux quatre coins de la place, prêts à obéir aux ordres. Un instant, on put croire qu'ils allaient se faire déborder, car un véritable raz-de-marée de gobelins se jeta des murailles. Puis une compagnie de cavaliers jaillit d'une rue et repoussa les envahisseurs.

Des flèches tombèrent tout autour de Guy et d'Arutha.

— Leurs archers sont en place, comprit le Protecteur. Sonnez la retraite !

Une trompe retentit derrière l'escouade d'archers qui avait pris position à mi-chemin dans la rue ; les hommes firent sauter à grands coups de maillet de petits bouchons fixés au bas des barils. L'odeur de l'huile qui se répandait sur le sol se mêla rapidement à celle, plus métallique, du sang dans l'air. Les

soldats aux maillets filèrent immédiatement dans les rues vers d'autres barils, qui attendaient à chaque coin.

Guy tira sur la manche d'Arutha.

— À la citadelle. La phase suivante commence.

Arutha suivit Guy alors que commençait la progression sanglante des envahisseurs dans la ville.

Deux heures durant, le combat se poursuivit, sous les yeux de Guy et d'Arutha installés dans le premier poste de commandement sur la muraille de la citadelle. De la cité montaient sans relâche des cris, des jurons et des hurlements. À chaque coin de rue était embusquée une compagnie d'archers et les envahisseurs ne gagnaient une maison qu'en marchant sur les corps de leurs camarades. Murmandamus allait s'emparer de la ville extérieure, mais il paierait un prix terrible pour cela. Arutha révisa son estimation des pertes adverses à trois ou quatre mille soldats pour arriver à la cour centrale et aux douves de la citadelle. Après cela, il leur faudrait encore prendre les fortifications intérieures d'Armengar.

Arutha observait le combat, fasciné. Il devenait de plus en plus difficile de distinguer clairement les choses, car le soleil était passé derrière les montagnes et la cité était plongée dans l'ombre. Encore une heure et la nuit serait tombée. Mais le prince voyait malgré tout la majeure partie de ce qui se passait. Les archers, qui avaient retiré leur armure, passaient légèrement de toit en toit, grâce à de longues planches qu'ils retiraient derrière eux. Quelques gobelins tentaient de grimper par les murs extérieurs des bâtiments, mais ils étaient immédiatement abattus par les archers disposés sur les autres toits. Guy étudiait la bataille d'un œil averti.

— Cette ville a été construite exactement pour ce genre de bataille, fit remarquer Arutha.

Guy acquiesça.

— Si j'avais dû en créer une pour saigner à mort une armée adverse, je n'aurais pas fait mieux. (Il regarda Arutha.) Armengar tombera, à moins que de l'aide nous arrive dans les quelques heures qui viennent. Nous avons jusqu'à demain matin au mieux. Mais nous allons estropier ce bâtard : oui, nous

allons le blesser durement. Quand il marchera sur Tyr-Sog, il aura perdu le tiers de son armée.

— Le tiers ? s'étonna Arutha. J'aurais dit le dixième.

— Regardez et vous verrez, répliqua Guy avec un sourire sans humour. (Le Protecteur d'Armengar lança à un homme avec des drapeaux en main :) Combien de temps encore ?

L'homme agita un drapeau bleu et blanc vers le haut de la citadelle. Arutha leva les yeux et aperçut deux tissus jaunes en guise de réponse.

— Pas plus de dix minutes, Protecteur, répondit le soldat.

— Faites un nouveau tir de catapultes en direction de la place extérieure, demanda Guy après quelques instants de réflexion.

On transmit l'ordre et une pluie de lourdes pierres fut envoyée à l'autre bout de la ville.

— Laissons-les croire que nous tirons trop loin et peut-être qu'ils vont se précipiter à l'intérieur, murmura le Protecteur tout bas, presque pour lui-même.

Le temps passait lentement. Arutha regarda les archers faire retraite de toit en toit. Le jour laissait la place au crépuscule. Une troupe de soldats courut dans la rue, se dirigeant vers le pont-levis et les portes extérieures de la barbacane de la citadelle. Tandis que la première compagnie s'avançait vers le pont baissé, une deuxième, puis une troisième arrivèrent. Guy les observa, alors que le commandant du pont donnait l'ordre de le rétracter. Le dernier soldat venait juste de mettre le pied sur le pont quand celui-ci commença à se retirer. Sur les toits, de plus en plus de soldats d'Armengar tiraient sur les envahisseurs.

— Ils sont braves, commenta Arutha. Rester derrière ainsi…

— Braves, oui, mais ils n'ont pas prévu de mourir.

Alors même que Guy disait cela, les archers sur les toits atteignirent la dernière ligne de bâtiments. Ils firent descendre des cordes vers la rue et glissèrent rapidement à terre. Ils coururent vers la citadelle, jetant leurs armes tout en courant. Les assaillants se précipitèrent derrière eux. Quand les ennemis furent au milieu de la grande place du marché, les archers sur

les murs de la citadelle tirèrent une pluie de flèches. Les Armengariens qui s'enfuyaient coururent jusqu'au bord des douves et plongèrent.

— Ils vont se faire tirer comme des lapins, s'ils tentent de grimper aux murailles, s'inquiéta Arutha avant de remarquer que les soldats ne refaisaient pas surface.

Guy sourit.

— Il y a des tunnels sous la porte et sous les murailles, qui donnent sur des pièces prévues à cet effet. Nos gars et nos filles vont remonter, et ensuite nous scellerons les entrées. (Un groupe de gobelins particulièrement téméraires se jeta dans l'eau à leur suite.) Même si ces rebuts trouvent les tunnels, ils ne pourront pas ouvrir les trappes. Ils ont intérêt à avoir du sang de poisson dans les veines.

Amos arriva de la citadelle.

— Tout est prêt.

— Bien, répondit Guy en regardant le haut de la citadelle d'où Armand observait les combats en ville.

On agita une bannière jaune.

— Préparez les catapultes ! lança Guy. (Pendant un long moment, rien ne se passa.) Mais qu'est-ce que Sevigny peut bien attendre ? maugréa-t-il.

Amos éclata de rire.

— Il regarde Murmandamus qui s'avance vers les portes à la tête de son armée, si on a de la chance, ou alors, il attend qu'au moins un millier d'hommes de plus entrent dans la ville.

Arutha regardait la catapulte la plus proche, un mangonneau géant, chargé pour l'instant d'un étrange assortiment de barils vaguement attachés les uns aux autres. Les barils ressemblaient aux petits tonneaux d'alcool qu'on voyait dans les auberges et les brasseries, d'environ quatre litres chacun. Chaque tas devait être composé de vingt ou trente barils du même genre.

— Voilà le signal ! s'écria Amos.

Arutha vit qu'on agitait une bannière rouge.

— Catapultes ! Tirez ! ordonna Guy.

Tout le long de la muraille, une douzaine de ces catapultes géantes lancèrent leur chargement de barils qui s'élevèrent au-

dessus des toits de la ville. En vol, les tonnelets se détachèrent et vinrent s'écraser sur la place, devant le mur extérieur, dans une pluie de bois. Les hommes rechargèrent à une vitesse impressionnante aux yeux d'Arutha, car, en moins d'une minute, on donna un nouvel ordre de tir et un autre jet nourri de tonneaux partit. Alors même que l'on préparait un troisième tir, le prince vit de la fumée monter d'une partie de la ville.

Amos la vit aussi et jubila :

— Nos petits chéris travaillent pour nous. Ils ont dû commencer un bon feu pour nous punir de ne pas être restés là à nous faire tuer. Ça va être un choc pour ceux qui seront restés à côté quand le naphte commencera à pleuvoir.

Arutha comprit. Sous ses yeux, la fumée s'épaissit rapidement et commença à se répandre le long d'une ligne qui montrait que toute la zone au niveau des murailles extérieures était en train de prendre feu.

— Les barils que nous avions laissés derrière nous ?

Amos secoua la tête.

— Cent cinquante litres dans chaque. Nous avons brisé ceux qui se trouvaient sur toute la première ligne de pâtés de maisons, pour que ça se répande partout, des bâtiments jusqu'aux murailles. Un bon nombre de ces assassins ont pataugé dedans et vont probablement découvrir qu'ils en ont plein les pieds et les jambes. On a mis des barils dans chaque bâtiment et un sur chaque toit. Pendant qu'on faisait sortir les chevaux de la ville, à la deuxième phase de l'évacuation, on a aussi arrêté d'écoper l'huile, pour qu'elle remonte. Toutes les caves de la ville sont maintenant prêtes à exploser. Armengar va offrir un accueil chaleureux à Murmandamus.

Guy fit un geste de la main et le troisième tir de barils partit. Cependant, les deux catapultes au centre tirèrent des pierres enveloppées de chiffons imbibés d'huile enflammée, qui traversèrent le ciel en formant un arc de feu. Soudain, toute une zone à côté de la barbacane du mur explosa dans un éclair. Une large colonne de flammes s'éleva, de plus en plus haut. Arutha observait la zone attentivement. Quelques instants plus tard, on entendit une explosion étouffée, suivie peu de temps après par un coup de vent brûlant. Les flammes continuaient à monter.

Pendant une éternité, elles semblèrent ne jamais devoir s'arrêter. Puis elles commencèrent à refluer, remplacées par une fumée noire qui s'étendit comme une ombrelle au-dessus de la cité, reflétant les lueurs rouges du brasier infernal qui consumait les bâtiments.

— Plus de barbacane, déclara Amos. On avait entreposé une petite centaine de barils sous la porte, avec assez d'air pour laisser entrer les flammes. Ça vient d'exploser. Si on s'était trouvés moitié moins loin du mur, on aurait des bourdonnements dans les oreilles.

Des cris et des jurons montèrent de la ville, tandis que les flammes commençaient à se répandre. Les catapultes continuèrent à lancer leurs explosifs dans les flammes.

— Réduisez la portée, ordonna Guy.

— On va les pousser vers la citadelle, expliqua Amos, pour que nos archers puissent s'entraîner sur quelques cibles mouvantes avant qu'elles ne se fassent toutes rôtir.

Arutha observa la lumière qui s'intensifiait. Il y eut une autre explosion, rapidement suivie d'une autre série, chacune suivie quelques instants plus tard d'un bruit sourd. Des vents brûlants vinrent frapper la citadelle, tandis que des colonnes de flammes dansaient en spirales ondoyantes sur tout le pourtour extérieur de la ville. Il y eut encore d'autres explosions ; au vu de cet éblouissant spectacle, il était évident que l'on avait placé de grandes quantités de barils à des endroits stratégiques. Le grondement étouffé des explosions successives indiquait que la mort en flammes s'avançait rapidement de la cour extérieure vers la citadelle. Très vite, Arutha put faire, rien qu'au bruit, la différence entre une pile de barils qui s'enflammait et l'explosion d'une cave. Comme l'avait dit Guy, l'accueil réservé à Murmandamus était chaleureux.

— Signal, dit un soldat.

Guy leva les yeux. On agitait deux bannières rouges, aisément visibles à présent de la cité, malgré le soleil couché depuis longtemps.

— Armand nous signale que le périmètre extérieur de la ville est entièrement en flammes, expliqua Amos à Arutha. Impossible de passer. Même ces Noirs Tueurs vont se faire rôtir

s'ils se font prendre l'intérieur. (Il eut un sourire mauvais et se gratta le menton.) Je rêve que cette grande raclure de fonds de tonneau elle-même ait eu hâte d'entrer dans la ville à la tête de son armée.

Des cris de rage et de terreur et des bruits de pas précipités montaient de la ville. Les flammes avançaient à bonne vitesse vers la place intérieure, leur progression ponctuée régulièrement par des explosions sourdes chaque fois que des barils disposés à des coins de rue s'enflammaient.

— Cette tempête de feu va leur aspirer directement l'air des poumons, commenta Arutha.

Amos hocha la tête.

— C'est ce qu'on espère.

Guy baissa un moment la tête, révélant sa profonde fatigue.

— C'est Armand qui a organisé ce dernier plan. C'est un sacré génie, peut-être le meilleur officier que j'aie jamais eu. Il devait attendre que le plus d'ennemis possible soient entrés. Nous allons tenter de nous échapper par les montagnes. Alors il nous faut les frapper aussi fort que nous le pouvons.

Mais Arutha entrevit, derrière ces mots simples, l'air défait d'un général qui allait abandonner sa position.

— Vous avez organisé cette défense en maître, dit le prince pour le réconforter.

Guy remua la tête et Arutha comme Amos surent qu'il répondait sans mot dire que ça n'était pas suffisant.

Les premiers fuyards commençaient à arriver à portée de la citadelle, mais ils s'arrêtèrent en constatant qu'ils étaient exposés à la vue des hommes qui se tenaient sur les murailles. Ils se blottirent à l'abri du dernier bâtiment, comme s'ils attendaient qu'un miracle vienne les délivrer. Le nombre de soldats de Murmandamus fuyant les flammes augmenta à mesure que l'incendie avançait en ville. Les catapultes continuaient à alimenter le feu en tonnelets de naphte, raccourcissant leur tir toutes les deux salves, de manière à faire approcher de plus en plus les flammes de la place intérieure. À présent, ceux qui se trouvaient sur les murs de la citadelle voyaient les flammes s'allumer sur les toits à une demi-douzaine de pâtés de maisons à peine du marché, puis cinq pâtés, puis

quatre. Des Moredhels hurlants, des gobelins, des humains, quelques trolls et quelques géants commencèrent à se battre entre eux, à mesure que la foule de fuyards se faisait pousser en avant par la chaleur insoutenable de l'incendie. De plus en plus d'assaillants se faisaient refouler sur la place. Guy se tourna vers Amos.

— Donne l'ordre aux archers de faire feu.

Amos hurla un ordre et les archers d'Armengar commencèrent à tirer. Arutha regarda, abasourdi.

— Ce n'est pas une guerre, murmura-t-il. C'est un massacre.

Les envahisseurs étaient si serrés, à la lisière de la place du marché, que toutes les flèches qui arrivaient jusque-là touchaient quelqu'un. Elles s'abattirent sur les morts qui étaient poussés lentement par-derrière. On lança d'autres tonnelets d'huile et les flammes poursuivirent leur avancée inexorable vers la citadelle.

Arutha leva la main pour se protéger de la lumière, presque aveuglante, de l'incendie et de la chaleur inconfortable. Il mesurait combien cela devait être terrible pour les créatures qui se tenaient cent mètres plus près encore, de l'autre côté de la place du marché.

Puis d'autres barils explosèrent. Avec des cris et des hurlements, il y eut une débandade générale vers la citadelle. Nombre de ceux qui traversèrent la place furent abattus, mais quelques-uns plongèrent dans les douves. Ceux qui portaient des cottes de mailles coulèrent en tentant vainement de retirer leur armure sous l'eau et même quelques-uns de ceux qui portaient des armures de cuir coulèrent. Mais plusieurs restèrent à la surface, pataugeant comme des chiens.

Arutha se dit qu'il devait bien avoir deux mille morts sous les yeux. Quatre ou cinq mille hommes de plus avaient dû périr dans la cité. Les archers d'Armengar commençaient à être tellement fatigués qu'ils n'arrivaient plus à toucher même les cibles qui se découpaient clairement sur les flammes.

— Ouvrez les conduits, ordonna Guy.

On entendit un sifflement bizarre et de l'huile se répandit sur l'eau des douves. Des cris de terreur emplirent l'air quand

ceux qui se trouvaient dans l'eau commencèrent à comprendre ce qui se passait. Tandis que les flammes se répandaient sur la place de la ville maintenant complètement consumée, des ballots enflammés furent poussés par-dessus les murailles et tombèrent dans les douves. La surface de l'eau se couvrit de flammes dansantes bleutées. Rapidement, les cris diminuèrent avant de s'éteindre tout à fait.

Arutha et les autres durent s'écarter du mur, à cause de la chaleur qui montait des douves. Quand les flammes se furent apaisées, le prince regarda et vit des formes noires flotter à la surface. Il avait envie de vomir et découvrit le reflet de ses pensées dans les yeux de Guy. Amos contemplait les flammes d'un air sombre. Face à la cité incendiée, hors de tout contrôle, Guy inspira profondément.

— J'ai besoin d'un verre. Venez. Il ne nous reste que quelques heures.

Sans un mot, Amos et Arutha suivirent le Protecteur d'une ville mourante vers les bâtiments de la citadelle.

Guy vida son verre, puis désigna un point sur la carte dépliée sur la table. Arutha se pencha dessus. Briana se tenait à sa droite et attendait, comme les autres commandants, les derniers ordres du Protecteur. Jimmy et Locklear, de retour de leur dernier poste, se tenaient à gauche du prince. Même à l'intérieur de la chambre du conseil, ils sentaient la chaleur du feu qui continuait de brûler, toujours alimenté en naphte par les catapultes. Ce qu'il restait des soldats de Murmandamus, quel qu'en fût le nombre, était maintenant forcé d'attendre de l'autre côté des murailles que l'enfer se calme.

— Là, expliqua Guy en montrant l'un des nombreux points verts sur la carte, nous avons caché les chevaux. (Il se tourna vers Arutha.) Ils ont été sortis de la ville lors de la seconde phase de l'évacuation. (Il s'adressa ensuite à toute la compagnie.) Nous ignorons encore si les gobelins les ont découverts, tous ou en partie. Mais nous espérons qu'il y en a encore en sécurité. Je pense que les gobelins doivent se dire que nous nous sommes repliés derrière nos redoutes là-haut et qu'ils n'ont pas senti le besoin de surveiller nos arrières. La

sortie du tunnel secret est encore libre. Il n'y a eu qu'une seule patrouille des frères des Ténèbres pour s'en approcher – et encore, de loin – et elle s'en est écartée sans chercher plus avant dans cette zone. Voici donc les ordres généraux :

« Les compagnies doivent quitter la cité chacune à son tour, de la première à la douzième, avec les auxiliaires qui leur ont été assignés. Elles ne doivent quitter le tunnel qu'après s'être assurées qu'il n'y a personne dans la zone. Je veux que la première compagnie sécurise le périmètre, jusqu'à ce que la seconde vienne la remplacer. Quand la douzième commencera à sortir du tunnel, la onzième évacuera avec elle. Seuls les soldats désignés pour former l'arrière-garde auront l'autorisation de rester ici. Je ne veux pas d'action héroïque de dernière minute qui mette en danger cette évacuation. Je ne veux pas de malentendus. Est-ce que tout le monde a bien saisi ce qu'il a à faire ?

Personne ne fit de commentaire.

— Bien, conclut Guy. Maintenant, assurez-vous que tous comprennent qu'une fois sortis de la ville c'est chacun pour soi. Je veux que le plus de monde possible atteigne Yabon. Un jour, nous reconstruirons Armengar, ajouta-t-il d'un ton glacé et furieux. (Il se tut, comme s'il avait du mal à prononcer ses derniers mots :) Commencez la phase d'évacuation finale.

Les commandants quittèrent la pièce.

— Et vous, quand partez-vous ? lui demanda Arutha.

— En dernier, bien entendu, répondit Guy.

Le prince regarda Amos, qui acquiesça.

— Est-ce que cela vous dérange, si je reste avec vous ?

Guy parut surpris.

— J'allais vous suggérer de partir avec la seconde compagnie. La première risque de tomber sur une embuscade et les dernières pourraient se faire rattraper par des renforts envoyés dans les montagnes. La dernière à partir est celle qui a le plus de risques d'être rattrapée.

— J'ignore si je crois vraiment que je suis une sorte de champion destiné à détruire Murmandamus, mais, si c'est le cas, je pense qu'il vaut mieux que je reste.

Guy réfléchit un moment.

— Pourquoi pas ? Vous ne pouvez pas en faire plus que ce que vous avez déjà fait. Les secours sont déjà en route ou peut-être pas. De toute manière, ils arriveront trop tard pour sauver la ville.

Arutha regarda ses deux écuyers. Jimmy semblait sur le point de faire une remarque sarcastique, mais Locklear déclara simplement :

— On reste.

Le prince s'apprêta à dire quelque chose, puis vit une étrange expression se peindre sur le visage de l'écuyer de Finisterre. Il ne restait rien de l'incertitude enfantine qui s'était toujours cachée derrière le sourire avenant de Locklear. Ses yeux étaient plus vieux, moins indulgents et, sans aucun doute, plus tristes. Arutha acquiesça.

Ils attendirent un moment, buvant un peu de bière pour se rafraîchir et pour se laver de la puanteur des feux. De temps en temps, un messager venait leur annoncer qu'une nouvelle compagnie avait quitté la citadelle. Les heures passèrent, et la nuit s'épaissit, ponctuée de temps à autre par une explosion sourde indiquant qu'une autre cave venait de s'embraser. Arutha se demandait comment certaines avaient pu tenir aussi longtemps, mais chaque fois qu'il croyait la ville entièrement consumée, une autre explosion lui rappelait que la destruction se poursuivait.

Quand on annonça que la septième compagnie était partie sans problème, un soldat entra dans la pièce. Il était vêtu de cuir, mais il s'agissait clairement d'un auxiliaire, l'un des bergers ou des fermiers. Ses cheveux roux attachés en arrière lui tombaient sur les épaules et une grande barbe, également rousse, lui couvrait le visage.

— Protecteur ! Venez voir ça !

Guy et les autres se précipitèrent à la suite du guerrier vers l'une des fenêtres du grand couloir, qui donnait sur la ville en flammes. Le brasier s'était calmé, mais des feux brûlaient encore un peu partout, sans contrôle. Guy pensait qu'il faudrait encore une heure avant que Murmandamus n'envoie des soldats se frayer un chemin dans les rues dévastées. Mais il semblait finalement qu'il se fût trompé. Entre les bâtiments encore en

flammes près du marché, ils virent des silhouettes s'avancer vers la citadelle.

Guy quitta le balcon et se précipita vers la muraille. Quand il l'atteignit, il aperçut une compagnie de soldats se découpant en silhouettes noires sur les flammes. Ils avançaient lentement, comme s'ils faisaient bien attention de rester dans une zone précise. Alors qu'il observait leur progression, un autre courrier arriva, pour prévenir que la huitième compagnie s'apprêtait à sortir de la citadelle. Les silhouettes qui approchaient parvinrent à la lisière de la place. Guy jura. Il s'agissait de grandes troupes de gobelins, sous des dômes de protection, presque invisibles à l'exception d'un reflet de lumière jouant de temps en temps à la surface. Murmandamus apparut, à cheval.

Jimmy n'en croyait pas ses yeux.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette chose ?

Le chef moredhel s'avançait, apparemment sans la moindre difficulté, sans protection ni souci de la chaleur encore intense. Il montait une bête terrifiante. Elle ressemblait à une sorte de cheval, mais était couverte d'écailles rougeoyantes, comme si on avait posé sur sa robe une sorte de peau de serpent en fer porté au rouge. La crinière et la queue de la créature étaient de flammes et ses yeux des charbons ardents. Son souffle formait comme une vapeur délétère.

— Un cheval démoniaque, répondit Amos. C'est une légende. Une monture que seuls les démons peuvent chevaucher.

La créature rua et Murmandamus tira son épée et l'agita. Sous les yeux des premières compagnies de son armée, une chose noire apparut de nulle part. Ténébreuse comme de l'encre, elle absorbait toute lumière. Elle forma une mare sur les pierres de la place, coulant comme du mercure, puis cessa de bouger quand elle eut pris une forme de rectangle. Au bout d'un moment, les Armengariens sur les murailles de la citadelle constatèrent qu'elle avait fini par former une plaque noire de trois mètres de large. Elle s'éleva alors lentement, centimètre par centimètre, formant une rampe d'obsidienne pardessus la douve. Un morceau de ténèbre s'écarta de la base de la rampe et coula à quelque distance du pont en formation. Il se stabilisa,

formant un autre bloc qui se développa aussi. Un autre pont commença à se former. Il y eut un moment d'attente et un troisième puis un quatrième pont se formèrent. Guy jura.

— Malédiction ! Il érige des ponts pour passer la muraille. Passez le mot : accélérez l'évacuation.

Quand les ponts d'obsidienne furent à mi-chemin des douves, les premières compagnies de gobelins montèrent dessus et commencèrent à s'avancer lentement vers l'autre bord. Peu à peu, les ponts noirs avançaient vers les défenseurs. Guy donna l'ordre aux archers de tirer.

Les flèches volèrent, mais furent déviées, comme si elles se heurtaient à un mur. Ce qui protégeait les assaillants de la chaleur les protégeait aussi des flèches. Des guetteurs en haut de la citadelle rapportèrent que les feux dans la ville extérieure étaient en train de faiblir et que de nouvelles troupes entraient dans Armengar.

— Quittez les murailles ! s'écria Guy. L'arrière-garde à la première terrasse. Toutes les autres unités doivent évacuer immédiatement. Personne ne doit attendre !

L'évacuation, qui jusque-là s'était déroulée dans l'ordre, allait bientôt se changer en débandade. Les envahisseurs perçaient les dernières défenses une heure ou plus avant que Guy ne l'ait cru possible. Arutha savait qu'il pourrait y avoir des combats isolés à l'intérieur même de la citadelle et se promit que, si les choses en arrivaient là, il attendrait de se retrouver face à Murmandamus.

Guy et ses compagnons filèrent dans la cour et grimpèrent à toute vitesse l'escalier intérieur qui menait à la première des trois terrasses, tandis que l'on fermait et barrait toutes les fenêtres et toutes les portes. Alors qu'ils quittaient le long couloir, Arutha remarqua une pile de barils placés devant l'entrée de l'ascenseur. On en plaçait d'autres encore dans chaque couloir et tout ce qui pouvait brûler avait été mis devant les portes, que l'on avait bloquées pour les laisser ouvertes. Arutha savait que la dernière chose que ferait Guy du Bas-Tyra serait de mettre le feu à la citadelle, dans l'espoir de tuer encore plus de soldats de Murmandamus. Pour le bien du royaume,

Arutha espérait qu'il y avait une limite à la capacité de Murmandamus à protéger ses hommes du feu.

Des soldats arrivèrent en courant dans le couloir, brisant des panneaux dans les murs, couverts de simples planches de bois peintes en blanc de manière à ressembler aux pierres. Derrière, Arutha ne vit que des trous noirs. Il sentit une faible odeur de naphte, quand le vent passant par ces ouvertures fit remonter les gaz délétères. En sortant sur la terrasse, Amos vit le prince qui observait la manœuvre.

— Ces ouvertures vont du sous-sol jusqu'au toit. Ça fera de l'air pour les flammes.

Arutha acquiesça et regarda la première vague de soldats de Murmandamus passer le mur de la citadelle. Dès qu'ils eurent pris pied sur la muraille, le bouclier qui les protégeait se dissipa et ils se déployèrent, plongeant à couvert quand les archers placés sur la terrasse commencèrent à tirer. Les catapultes étaient désormais inutiles, car les adversaires étaient à trop courte portée, mais une douzaine de balistes, comme de gigantesques arbalètes, jetèrent d'énormes lances sur les ennemis. Guy donna l'ordre aux servants des balistes de quitter la terrasse.

Puis il regarda ses archers retenir les envahisseurs. Arutha savait qu'il comptait chaque minute, car plus le temps passait, plus les réfugiés étaient nombreux à sortir de la cité.

Derrière les gobelins qui approchaient, on pouvait en entendre d'autres escalader les murailles. Les soldats de Murmandamus envahirent la salle des gardes, déployèrent le pont et ouvrirent les portes à un flot de soldats. Les feux s'éteignaient, d'autres compagnies entraient en ville et s'approchaient rapidement de la citadelle.

— C'est fini ! déclara alors Guy. Tout le monde au tunnel !

Chacun des archers tira une dernière flèche, puis tous tournèrent les talons et s'enfuirent à l'intérieur. Guy attendit que tous fussent entrés avant de passer lui-même la porte, qu'il ferma et barra derrière lui. On mit des volets à toutes les fenêtres de la terrasse. Des coups venant d'en bas indiquaient que les envahisseurs tentaient de défoncer les portes fermées qui donnaient sur la cour.

— L'ascenseur est piégé, il va falloir prendre les escaliers.

Ils tournèrent dans un autre couloir, refermèrent une porte et la barrèrent, puis descendirent un étroit escalier. Tout en bas des marches, ils débouchèrent dans la grande caverne. Toutes les lanternes spéciales avaient été allumées, éclairant la caverne de lueurs fantomatiques. Les yeux d'Arutha le piquaient à cause des gaz soulevés par le vent qui soufflait dans le tunnel de sortie, par lequel les dernières compagnies de réserve étaient en train de s'échapper. Guy et les autres coururent vers la porte, mais ils durent s'arrêter, car le tunnel ne pouvait laisser passer que deux personnes de front. Venant du niveau supérieur, ils entendirent des cris et des coups contre la porte en haut de l'escalier.

À nouveau, Guy insista pour être le dernier à passer et il ferma la porte derrière lui. Il la bloqua en plaçant en travers une énorme barre de métal.

— Ça devrait leur prendre quelques minutes pour la dégager. (Alors qu'il tournait les talons pour s'enfuir dans le tunnel, il ajouta à l'adresse d'Arutha :) Priez pour qu'aucun de ces bâtards n'apporte une torche dans cette caverne avant que nous ne soyons sortis du tunnel.

Ils coururent côte à côte, fermant plusieurs portes intermédiaires, le Protecteur bloquant lui-même chacune d'elles. Finalement, ils atteignirent le bout du tunnel et Arutha pénétra dans une grande caverne. À quelques mètres de là, la nuit était tapie à la sortie de la grotte. Une douzaine d'archers de l'arrière-garde les attendaient, au cas où le Protecteur aurait été rattrapé. Guy barra la dernière porte. Quarante ou cinquante autres soldats s'en allaient, essayant d'attendre une ou deux minutes de plus avant de partir, de manière que chaque groupe d'hommes ne fût pas sur les talons du précédent. Aux bruits étranges qui peuplaient la nuit, il était clair que quelques-uns des fuyards avaient rencontré des unités adverses. Arutha savait que la plupart des hommes et des femmes d'Armengar seraient probablement dispersés dans toutes les collines d'ici au lendemain soir.

Guy fit signe aux archers de sortir de la caverne. Bientôt les derniers hommes qui n'appartenaient pas à l'arrière-garde

furent partis. Elle fut seule, avec Locklear, Jimmy, Arutha, et Amos, à rester en compagnie de Guy. Le Protecteur demanda alors à l'arrière-garde de s'en aller ; ils ne furent plus que cinq dans la caverne. Une autre silhouette sortit de la pénombre et Arutha vit qu'il s'agissait du soldat aux cheveux roux qui les avait prévenus de l'approche de Murmandamus.

— Partez ! ordonna Guy.

Le soldat haussa les épaules, sans se soucier de l'ordre.

— Vous avez dit « chacun pour soi », Protecteur, alors je veux rester.

Guy acquiesça.

— Votre nom ?

— Shigga.

— J'ai entendu parler de toi, Shigga le Lanceur, dit Amos. T'as gagné les jeux du solstice d'été de l'année dernière.

L'homme haussa les épaules.

— Avez-vous vu Sevigny ? demanda Guy.

Shigga désigna l'entrée de la caverne d'un geste du menton.

— Lui et quelques autres sont partis juste avant que vous ne sortiez, comme vous l'aviez ordonné. Ils doivent avoir passé la haute redoute, à cent mètres en contrebas d'ici.

On entendit un bruit de bois brisé au loin dans le tunnel.

— Ils ont atteint la dernière porte, soupira Guy.

Il se saisit d'une chaîne qui passait sous le pas de la porte et demanda l'aide de ses compagnons. Ils empoignèrent la chaîne tous ensemble et l'aidèrent à tirer, jusqu'à une baliste qui pointait vers l'extérieur, à laquelle ils l'accrochèrent. La baliste avait été rivée directement dans la roche de la caverne. L'engin n'avait pas de projectile, mais, dès que la chaîne y fut attachée, Arutha en comprit le principe.

— Vous déclenchez la baliste et le tunnel s'effondre ?

— La chaîne passe sous les étais du tunnel, jusqu'à la caverne, et les relie tous entre eux. Ça devrait s'effondrer sur plusieurs centaines de ces rats puants, se réjouit Amos. Mais il y a mieux.

Guy acquiesça.

— Commencez à sortir de la caverne ; quand vous arriverez à la sortie, je tirerai là-dessus.

Des coups violents ébranlèrent la dernière porte. Les envahisseurs avaient dû apporter une sorte de bélier. Arutha et ses compagnons se rendirent à la sortie puis attendirent. Guy déclencha la baliste. Elle sembla hésiter puis, avec un sursaut, elle poussa la chaîne de quelques centimètres. Ce fut suffisant. Brusquement, la porte explosa tandis que Guy courait vers la sortie, poursuivi par un nuage de poussière. Quelques corps de gobelins écrasés et ensanglantés s'affalèrent les uns sur les autres, immédiatement recouverts par les tonnes de rochers qui s'effondraient en pluie dans le tunnel.

Les fugitifs s'éloignèrent de la caverne en compagnie de Guy. Le Protecteur leva un doigt, et leur montra un chemin qui grimpait au-dessus du tunnel.

— Je voudrais monter là-haut un petit moment. Si vous voulez partir maintenant, allez-y, mais moi je veux voir ça.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde, répliqua Amos avant de le suivre.

Arutha les regarda, puis leur emboîta le pas.

En grimpant au-dessus de l'entrée de la caverne, ils sentirent la terre trembler sous leurs pieds et entendirent une série d'explosions sourdes.

— Les ascenseurs ont été placés de manière à tomber au moment de l'effondrement du tunnel, expliqua Amos. Normalement, en passant, ils ont mis le feu aux barils disposés à chaque étage de la citadelle, jusqu'à la caverne. (Une autre série d'explosions se fit entendre.) Il semble que tout ce satané truc ait marché comme prévu.

Soudain, le sol se souleva. Comme si les cieux eux-mêmes s'ouvraient, ils entendirent un grondement terrible et furent projetés à terre. Une onde de choc d'une puissance immense les assomma tous pendant un moment. Depuis le haut de la pente, ils virent une majestueuse boule de flammes jaunes et orange s'élancer vers le ciel. Elle s'éleva rapidement, continuant sans cesse à enfler, et, à la terrible beauté de sa lumière, ils virent des milliers de débris projetés en tous sens. Des chocs sourds ébranlèrent le sol sous leurs pieds, les derniers réservoirs de naphte commençaient à s'embraser, déchirant la forteresse en blocs épars. Des pierres, des fragments de poutres noircies et

des corps furent aspirés vers le ciel comme par un vent titanesque.

Arutha resta collé au sol, complètement abasourdi par ce spectacle dantesque. Un vent hurlant le frappa de plein fouet, suivi d'une vague de chaleur écrasante. Pendant un moment, les fugitifs se retrouvèrent comme au bord d'une fournaise géante. L'air leur brûlait le nez et les poumons et leur cuisait le visage. Amos dut crier pour se faire entendre :

— Les dépôts sous la citadelle ont explosé ! Nous les avions ventilés toute la journée et toute la nuit, rien que pour ça.

Tout le monde avait des bourdonnements dans les oreilles, si bien qu'ils n'entendirent qu'à grand-peine les paroles d'Amos. Puis il y eut une nouvelle explosion titanesque, qui les submergea d'un coup. Le sol trembla et se souleva sous eux, puis une série de petites détonations les ébranla comme des coups de marteau. Ils se trouvaient à deux cents mètres de la falaise qui surplombait la ville et pourtant la chaleur était déjà presque insupportable.

Guy secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit.

— C'est… tellement plus puissant que ce que je croyais.

— Si on avait été au bord de la falaise, on aurait été cuits ! cria Locklear.

Jimmy jeta un coup d'œil derrière lui.

— C'est une bonne chose qu'on soit sortis de la caverne, aussi.

Ils tournèrent tous la tête pour regarder dans la direction de son doigt. Le sol continuait à se lever et les explosions se poursuivaient encore, tandis que des rochers et des débris dévalaient les pentes tout autour d'eux. En contrebas, la colline avait complètement changé. Tout le contenu du tunnel avait été soufflé par la première grosse explosion, projetant sur le flanc de la colline d'en face une véritable couche de membres déchiquetés et de remblai. Puis le sol se souleva et s'effondra encore une fois sous l'effet d'une nouvelle explosion massive. À nouveau, une boule de feu s'éleva au-dessus de leurs têtes, cette fois un peu moins énorme que la première.

Le sol monta à nouveau et ondoya. Il y eut une quatrième explosion terrible et encore quelques tremblements. Les

hommes restèrent immobiles, pour éviter d'être à nouveau projetés à terre par les séismes. Ils restèrent ainsi quelque temps, mais seuls quelques chocs sourds secouaient encore le sol, si bien que les fugitifs se relevèrent. Toujours à plus de deux cents mètres du bord de la falaise, ils regardèrent la destruction totale d'Armengar s'accomplir, serrés les uns contre les autres. En à peine quelques terribles instants, le foyer d'un peuple, le centre de sa culture, venait d'être balayé. Cette destruction n'avait pas d'équivalent dans toutes les annales de la guerre midkemiane. Guy regarda le ciel écarlate. Il tenta de s'approcher du bord de la falaise, mais la chaleur, comme un rideau presque tangible d'air surchauffé dressé juste devant le précipice, l'obligea à reculer. Un moment, il resta là, comme prêt à braver l'enfer pour regarder les ruines de sa ville, puis il recula.

— Rien n'aurait pu survivre à une telle explosion, commenta Arutha. Tous les gobelins et les frères des Ténèbres entre la citadelle et les murs de la ville ont dû être annihilés.

— Peut-être que Sa Bâtardise a crevé là-dedans en chiant dans son froc. J'aime à croire qu'il y a une limite à ce que sa magie peut arrêter, soupira Amos.

— Ses soldats sont peut-être morts, mais je pense que lui a dû en réchapper. Je ne crois pas que la bête qu'il montait ait vraiment craint le feu.

Jimmy pointa un doigt vers le ciel.

— Regardez !

Le nuage de fumée qui commençait à se déployer au-dessus d'eux brillait à cause des flammes sanglantes qui continuaient à s'élever en colonnes vers le ciel. Se découpant contre ce rougeoiement, ils virent une silhouette parcourir les cieux sur le dos d'une monture de charbons ardents. Elle semblait descendre, comme si elle dévalait une spirale qui se dirigeait clairement vers le cœur du camp de Murmandamus.

— Fils de pute vérolée ! jura Amos. Mais qu'est-ce qui peut tuer ce bouffeur de merde ?

Guy regarda autour de lui.

— Je l'ignore, mais, pour l'instant, nous avons d'autres sujets de préoccupation.

Il commença à redescendre. Ils découvrirent que la caverne s'était complètement effondrée sous leurs pieds. L'entrée de la grotte n'était plus qu'un grand champ d'éboulis. Ils se frayèrent un chemin parmi les débris, croisant plusieurs redoutes de pierre effondrées qui avaient protégé la ville des attaques. Finalement, ils atteignirent le lit du torrent asséché qui descendait dans le canyon où étaient cachés les chevaux.

— Les premiers fuyards ont dû prendre les bêtes des quatre premiers canyons. S'il reste quelques montures, c'est un peu plus loin.

Arutha acquiesça.

— Il nous reste encore un choix à faire : vers l'ouest, en direction de Yabon, ou vers l'est, en direction de Hautetour.

— Vers Yabon, répondit Guy. Si de l'aide arrive, nous rencontrerons peut-être ces renforts sur la route. (Il regarda autour de lui, cherchant la meilleure direction à prendre.) Les unités que Murmandamus avait envoyées ici doivent être complètement désorganisées. Nous avons des chances de nous en sortir.

Ils entendirent un bruit et sortirent immédiatement leurs armes en reculant derrière un maigre abri de rochers effondrés. Guy fit signe aux autres de se tenir prêts.

Ils attendirent en silence. Une silhouette se dévoila soudain au détour du chemin. Guy bondit mais retint son coup au dernier moment.

— Briana !

Le commandant de la troisième compagnie semblait un peu étourdi, car du sang coulait d'une entaille qu'elle avait à la tempe. En voyant Guy, elle se détendit.

— Protecteur, soupira-t-elle avec soulagement, nous avons dû reculer. Il y avait une patrouille de trolls en bas du canyon ; ils tentaient de fuir leurs propres lignes. On s'apprêtait à se battre pour dégager le passage. Et puis il y a eu l'explosion… une pluie de rochers. Je ne sais pas ce qui est arrivé aux trolls. Je crois qu'ils ont fui… (Elle montra son front ensanglanté.) Certains d'entre nous sont blessés.

— Qui est avec toi ? demanda Guy.

Arutha s'avança alors que Briana secouait la tête pour s'éclaircir les idées. Aux lueurs de l'incendie qui faisait rage sur la ville, on vit arriver deux autres gardes, l'un d'eux visiblement blessé, accompagnés d'une douzaine d'enfants. Avec de grands yeux étonnés, ils regardèrent Arutha, Guy et les autres.

— Ils se sont fait surprendre dans un cul-de-sac par des frères des Ténèbres. Certains de mes hommes ont tué les frères, mais on a été séparés. En une heure, on a récupéré ces traînards.

— Seize, compta Guy. (Il se tourna vers Arutha.) Que fait-on, maintenant ?

— Chacun pour soi ou non, on ne peut pas les laisser ici.

Amos se tourna, alerté par un bruit.

— Quoi qu'on fasse, on ferait mieux de le faire ailleurs. Venez.

Guy montra le bord de la dépression. Les autres obéirent et aidèrent les enfants à grimper. Quand ils furent tous au-dessus du canyon, ils commencèrent à faire route vers l'ouest.

Arutha fut le dernier à passer le bord. Pendant que les autres disparaissaient, il s'agenouilla à l'abri de quelques rochers. Une compagnie de gobelins arriva en vue, s'avançant avec précaution, comme s'ils s'attendaient à être attaqués à tout moment avant de pouvoir regagner leurs lignes. À leurs vêtements couverts de sang, on voyait qu'ils avaient déjà dû rencontrer quelques fuyards d'Armengar. Arutha attendit d'être sûr que les enfants étaient en sécurité, puis il prit un caillou et l'envoya aussi loin que possible derrière les gobelins. La pierre passa au-dessus de leurs têtes dans le noir sans qu'ils la remarquent et retomba derrière eux en cliquetant. Les gobelins firent volte-face, puis s'enfuirent, comme s'ils craignaient une attaque venant de derrière eux. Arutha plongea au sol, puis courut, plié en deux, jusqu'à l'autre piste, où il sauta. Il rattrapa rapidement l'homme du nom de Shigga, qui s'était mis en arrière-garde.

Ce dernier fit un signe de tête.

— Des gobelins, expliqua Arutha dans un murmure.

L'homme à la lance acquiesça et ils continuèrent sur la piste, à la suite de leur groupe de petits fugitifs.

Chapitre 15

LA FUITE

Arutha fit signe aux autres de s'arrêter.

Tous, y compris les enfants, se plaquèrent contre les rochers, afin de ne pas être trop visibles. Le groupe tout entier se blottit dans la ravine qu'il avait suivie toute la nuit. L'aube approchait. Après la destruction d'Armengar, les collines derrière la ville avaient été complètement désertées.

La chute de la cité avait été une victoire pour Murmandamus, mais elle lui avait coûté bien plus qu'il ne s'y était attendu. Les collines derrière Armengar avaient été plongées dans le chaos. Les troupes avancées avaient été submergées par la horde de fuyards venus de la ville. Un grand nombre de gobelins et de trolls avaient fui les collines pour rentrer au campement de Murmandamus.

Dans les premières heures qui avaient suivi la chute d'Armengar, le groupe d'Arutha avait croisé peu de gobelins ou de frères des Ténèbres, mais il était évident que Murmandamus avait donné l'ordre à une bonne partie de ses hommes de reprendre les collines. Au début, les forces de l'ennemi avaient beaucoup pâti en raison de ce terrain déchiqueté. Les officiers étaient incapables d'agir de concert et leurs troupes trop peu nombreuses dans les collines pour que les Armengariens soient réellement inférieurs en nombre. Certes, des bandes de gobelins et de Moredhels s'aventurèrent en pleine nuit dans les ravines et les torrents asséchés derrière la cité pour rattraper les fugitifs, mais beaucoup ne revinrent jamais. Cependant, la balance commençait maintenant à pencher de leur côté. Bientôt, la région serait totalement sous le contrôle de l'ennemi.

Arutha regarda les enfants blottis les uns contre les autres. Nombre des plus petits étaient pratiquement morts

d'épuisement, à cause du manque de sommeil et de la terreur qui les tenaillait sans relâche. Leurs petites jambes ne leur permettaient pas d'aller très vite, aussi le groupe aurait-il d'autant plus de mal à se frayer un passage vers le sud. À chaque détour du chemin, ils couraient davantage le risque de tomber sur leurs ennemis. Par deux fois, ils avaient rencontré d'autres fuyards ; Guy leur avait ordonné de partir de leur côté, refusant de prendre plus de monde dans son groupe. Ils avaient aussi découvert à deux reprises des cadavres appartenant aux deux armées.

Les bruits de bottes se rapprochèrent. Les hommes semblaient nombreux et peu soucieux de masquer leur approche. Arutha en déduisit qu'ils devaient être des ennemis. Il fit un signe et tout le monde se blottit dans la ravine. Le prince, Guy, Amos, Briana et Shigga se retrouvèrent seuls accroupis dans l'ombre devant les enfants. Jimmy et Locklear restaient avec les plus petits, pour qu'ils se tiennent tranquilles.

La patrouille, menée par un Moredhel, était constituée de trolls et de gobelins. Les trolls reniflaient l'air, mais la fumée brouillait leurs sens. Ils passèrent devant la ravine et s'engagèrent dans un large défilé. Quand ils furent passés, Arutha fit un nouveau signe et toute la compagnie reprit prudemment sa marche, vers l'ouest, s'écartant de la direction prise par la patrouille.

Soudain, un enfant hurla de terreur et Arutha et les autres firent volte-face. Jimmy bondit à côté de l'enfant, Locklear à ses côtés, tirant les armes pour retenir les trolls qui les attaquaient. Que ces derniers aient découvert les fugitifs ou qu'ils aient simplement décidé de rebrousser chemin au milieu du défilé, Arutha n'en savait trop rien, mais, de toute manière, il leur fallait se débarrasser rapidement de cette patrouille avant qu'elle n'en alerte d'autres.

Arutha se fendit par-dessus l'épaule de Locklear et tua le troll qui faisait reculer le garçon. Amos et Guy les contournèrent et rapidement toute la compagnie fut engagée dans le combat. Shigga tua un autre troll d'un coup de lance, tandis que le Moredhel se portait contre Guy. L'elfe noir reconnut le Protecteur d'Armengar car il s'exclama :

— N'a-qu'un-œil !

Il chargea si furieusement qu'il obligea Guy à reculer, mais Locklear reprit à son compte la botte d'Arutha, frappa en restant juste derrière Guy et tua le Moredhel.

Soudain, tout fut fini : cinq trolls, autant de gobelins et le Moredhel gisaient morts par terre.

— Une chance que cette ravine soit étroite, commenta Arutha, essoufflé. S'ils nous avaient contournés, nous n'aurions jamais pu tenir.

Guy regarda le ciel en train de s'éclaircir.

— Il va falloir trouver un coin où nous cacher. Les enfants vont bientôt s'effondrer et il n'y a nulle part ici où passer les montagnes.

— Mon *kraal* n'est pas très loin et je connais bien la région, Protecteur, intervint Shigga. Il y a une piste à un peu plus d'un kilomètre à l'ouest d'ici, qu'on utilise rarement. Elle mène à une grotte pas très profonde. On pourrait peut-être en masquer l'entrée. L'escalade est difficile…

— Mais nous n'avons pas le choix, finit Amos.

— Montrez-nous, dit Guy.

Shigga partit au trot, ne ralentissant que pour inspecter le terrain, aux coudes du sentier. Quand il eut enfin escaladé les rocailles près du défilé, ils entreprirent de faire grimper les enfants. Ils venaient de hisser le dernier et Briana avait grimpé derrière lui, quand un cri monta de l'ouest. Une demi-douzaine de soldats d'Armengar reculaient en combattant une importante troupe de gobelins qui s'avançait vers Arutha et ses compagnons.

— Écarte les gamins d'ici ! ordonna Guy à l'adresse de Briana.

Shigga s'accroupit, la lance prête, tandis que la jeune femme poussait les enfants vers la caverne. Arutha et les autres se joignirent aux soldats d'Armengar pour bloquer le défilé, interdisant le passage aux gobelins. Ces derniers luttaient avec l'énergie du désespoir. Soudain le prince comprit et s'écria :

— Ils fuient quelque chose qui se trouve derrière eux !

La pression se fit plus forte et les gobelins commencèrent à sauter sur les Armengariens. Guy donna l'ordre de reculer

lentement. Pas à pas, ils laissèrent les gobelins les repousser à l'intérieur du défilé. Shigga était embusqué en haut pour garder la petite piste qui menait à la caverne, au cas où un troll ou un gobelin aurait menacé les enfants que Briana aidait à grimper. Mais les gobelins les ignorèrent, affolés, cherchant à percer les lignes du détachement de Guy.

Puis il y eut un cri de l'autre côté et plusieurs gobelins de l'arrière-garde se retournèrent pour lutter contre d'autres adversaires. Les gobelins cessèrent de bouger, bloqués entre deux troupes ennemies.

Arutha se retourna en entendant un cri derrière lui. Jimmy et Locklear étaient restés en arrière et venaient de voir une autre compagnie de gobelins apparaître à l'autre bout du défilé.

— Grimpez ! s'écria Arutha sans hésiter. Sortez de là !

Lui et les garçons sautèrent en haut des rochers, puis frappèrent les gobelins en contrebas pour qu'Amos et Guy aient une chance de remonter. A présent, Arutha voyait ce qui avait fait refluer la première bande. Une troupe de nains était occupée à tailler les gobelins en pièces. Derrière les nains se trouvaient aussi deux elfes, l'arc en main, qui tiraient en cloche par-dessus la tête de leurs petits compagnons.

— Galain ! s'exclama Arutha en reconnaissant l'un des elfes.

Ce dernier leva les yeux et lui fit un signe de la main. Il passa son arc en bandoulière et sauta sur la crête, pour contourner les combats. D'un bond, il sauta par-dessus un petit torrent et atterrit du côté du défilé où se trouvait Arutha.

— Martin est parti pour Yabon ! Vous allez bien ?

Arutha acquiesça et prit une profonde inspiration.

— Oui, mais la cité est perdue.

— Nous le savons. L'explosion s'est vue à des kilomètres. Nous avons croisé des réfugiés toute la nuit. La plupart des nains de Dolgan ont formé une sorte de corridor le long de la piste haute. (Il montra le chemin par lequel Arutha était venu à Armengar.) La plupart des fuyards pourront passer.

— Il y a des enfants dans la caverne là-haut, intervint Guy.

Il fit un signe à Shigga, toujours en embuscade de l'autre côté du défilé.

— Arian ! s'écria Galain. Il y a des enfants par là !

Il désigna la caverne. Le second détachement de gobelins se joignit au combat et les discussions cessèrent. Plusieurs gobelins tentèrent de grimper pour s'attaquer à la troupe réfugiée sur les rochers, mais Amos donna un bon coup de pied dans le visage de l'un d'eux et Jimmy en transperça un second, ce qui découragea les autres de faire de nouvelles tentatives.

Une pause momentanée permit à Arian, l'autre elfe, de répondre en criant :

— On va les sortir de là !

L'elfe continua à tirer sur les gobelins, tandis que deux nains s'élançaient sur la petite piste pour aider Shigga, Briana et les deux derniers soldats d'Armengar à faire redescendre les enfants en sûreté.

— Câlin avait envoyé quelques elfes aux monts de Pierre pour assister au couronnement de Dolgan, expliqua Galain. Quand Martin est arrivé et a dit ce qui se passait ici, Dolgan est parti tout de suite. Arian et moi avons décidé de l'accompagner, tandis que le reste d'entre nous rentrait en Elvandar pour annoncer l'arrivée de Murmandamus. Avec le départ de Tomas, Câlin ne peut pas laisser nos forêts sans protection, mais je pense qu'il va envoyer une compagnie d'archers pour aider les nains à faire sortir les survivants des montagnes. Le corridor qu'ont créé les nains est sûr, il suit toute la faille d'Inclindel et se termine à un peu plus d'un kilomètre d'ici. Les soldats de Dolgan se sont dispersés partout dans les collines, alors ça risque de chauffer un peu dans le coin.

Les nains retinrent leurs assaillants derrière un mur de boucliers, le temps que les soldats passent les enfants aux deux nains restés en arrière, qui les mirent rapidement en sûreté. Jimmy tira sur la manche de Guy et lui montra une compagnie de trolls qui arrivait au loin. Le Protecteur regarda autour de lui, et vit que plus d'une douzaine de gobelins les séparaient des nains, puis il montra l'est. Il fit un signe à Briana et à Shigga, leur faisant comprendre qu'ils devaient partir avec les enfants. Guy et les autres contournèrent rapidement les gobelins et s'engagèrent de nouveau dans le défilé, dans le dos de leurs ennemis. Ils filèrent jusqu'au dernier croisement qu'ils avaient

pris et descendirent dans la petite ravine. Puis Guy plongea à couvert, au même endroit que précédemment.

— Ces trolls vont nous empêcher de rejoindre les nains, commenta-t-il. Nous devrions peut-être descendre encore et continuer, jusqu'à ce qu'on les ait contournés.

— C'est le chaos dans le coin, rétorqua Galain. J'étais avec l'avant-garde de Dolgan et ils sont allés aussi loin qu'ils le pouvaient. Maintenant, ils vont commencer à reculer. Si on ne les rattrape pas très vite, on va se retrouver seuls en arrière.

Leur conversation fut interrompue par des cris au-dessus d'eux, alors que des soldats de Murmandamus se lançaient à la poursuite des nains en passant par les crêtes. Guy fit un geste et tout le monde s'écarta, pour descendre le torrent.

— Où sommes-nous ? demanda Guy au bout d'une centaine de mètres.

Ils échangèrent un regard et comprirent qu'ils avaient pris une tout autre direction que celle par laquelle ils étaient venus. Ils se trouvaient maintenant quelque part à l'ouest de la caverne effondrée qui leur avait permis de sortir d'Armengar. Jimmy leva les yeux et commença à se relever, puis replongea immédiatement. Il fit un geste du doigt.

— Il y a toujours des lueurs dans le ciel, par là, alors la cité doit être de ce côté-là.

Guy jura tout bas.

— Nous sommes moins à l'est que je ne le croyais. J'ignore où débouche cette ravine-ci.

Arutha regarda le ciel qui blanchissait.

— Nous ferions mieux de filer d'ici.

Ils repartirent, sans savoir où ils allaient exactement, craignant à tout moment de se faire repérer et tuer.

— Des cavaliers, souffla Galain qui était parti en éclaireur.

Arutha et Guy firent un signe interrogateur.

— Des renégats, répondit l'elfe. Une demi-douzaine environ. Ces lourdauds prennent leurs aises autour d'un feu de camp. On croirait voir un pique-nique.

— Et les autres ? demanda Guy.

— Rien. J'ai vu des mouvements plus loin vers l'ouest, mais je pense que nous sommes passés derrière les lignes de Murmandamus. S'il faut en croire ces gens qui se prélassent autour de leur feu, les choses sont plutôt calmes dans le coin.

Guy passa son pouce d'un geste énergique contre sa gorge. Arutha opina. Amos tira son couteau et fit signe aux garçons de contourner le campement. Pliés en deux, Arutha, Amos, Galain et Guy prirent position et attendirent que Jimmy leur fasse signe lorsqu'il aurait escaladé la piste avec Locklear. Les deux écuyers filèrent sans un bruit, tandis que les autres patientaient. Ils entendirent un cri étonné et s'élancèrent.

Chaque écuyer avait sauté sur un garde de l'autre côté du petit campement pendant que les cinq autres hommes avaient le dos tourné ; ils moururent sans même savoir qu'il y avait quelqu'un derrière eux et les deux gardes les suivirent de près. Guy regarda le campement.

— Prenez leurs capes. Si on nous pose des questions, on nous démasquera sans doute, mais si on s'en tient aux crêtes, peut-être que les sentinelles nous prendront juste pour une bande de renégats à la recherche de retardataires.

Les garçons passèrent les capes bleues par-dessus leurs tenues de cuir brun d'Armengar. Arutha garda sa propre cape bleue, tandis qu'Amos en passait une verte. Guy conserva sa cape noire. Tous les hommes d'Armengar portaient du brun, ces nouvelles couleurs permettraient donc aux fugitifs de faire illusion un moment. Arutha lança une cape grise à Galain.

— Tenez, essayez d'avoir l'air d'un frère des Ténèbres.

— Arutha, vous n'imaginez pas à quel point vous avez de la chance d'être un ami, après m'avoir dit ça, répondit sèchement l'elfe. Il faudra que je demande à Martin de vous expliquer certaines choses.

— Volontiers, si c'est autour d'un verre de vin chez moi, en compagnie de nos familles.

Les cadavres furent jetés dans un petit ravin. Jimmy sauta sur la crête au-dessus du camp et grimpa sur une crête plus haute encore, puis il se mit debout pour essayer de comprendre où ils se trouvaient.

— Malédiction ! jura-t-il en sautant en bas.

— Quoi ? demanda Arutha.

— Une patrouille, à sept cents mètres sur la piste. Ils ne vont pas vite, mais ils viennent par ici. Trente cavaliers, peut-être plus.

— On part tout de suite, décida Guy.

Ils montèrent sur les chevaux des renégats.

— Galain, je n'ai pas eu le temps de vous demander ce qui était arrivé aux hommes qui accompagnaient Martin, s'enquit Arutha en partant.

— Martin a été le seul à arriver aux monts de Pierre. (Galain haussa les épaules.) On sait que l'ami d'enfance de Laurie est mort, ajouta-t-il sans prononcer le nom de Roald à la manière elfe. Pour Laurie et Baru le Tueur de Serpents, on ne sait rien.

Arutha se contenta d'acquiescer. Il ressentait de la peine pour la mort de Roald. Le mercenaire avait été un compagnon loyal. Mais le fait de ne pas savoir ce qui était arrivé à Laurie le dérangeait plus encore : il pensait à Carline. Il espérait pour elle que Laurie s'en était sorti. Il se força à oublier ses inquiétudes et fit signe à Galain de passer le premier.

Ils partirent vers l'est, choisissant autant que possible la piste haute. Galain chevauchait en tête, ce qui les faisait effectivement ressembler à une compagnie de renégats conduite par un Moredhel.

À un croisement de deux pistes, ils revirent la cité. Blottie contre la montagne, elle n'était plus que décombres fumants. Le cratère où s'était trouvée la citadelle crachait encore un épais panache de fumée noire. Les rocs de la falaise rougeoyaient dans la lumière du matin.

— Il ne reste donc rien de la citadelle ? s'étonna Guy tout bas.

Amos regarda en bas, le visage de marbre.

— Elle était là, répondit-il, montrant un point à la base de la falaise.

Il n'y avait plus qu'un brasier infernal qui brûlait sans discontinuer, dans un puits alimenté par les suintements de naphte dégagés par l'explosion. Rien qui ressemblât à la forteresse, à la muraille intérieure, aux douves ou à la première

dizaine de pâtés de maisons. Les bâtiments les plus proches de la citadelle que l'on distinguait encore se résumaient pour l'essentiel à des tas de décombres. Seule la muraille extérieure était restée intacte, sauf à l'endroit où la barbacane avait explosé. Tout était déchiqueté, noirci, ou encore rougeoyant.

— Il n'y a plus rien, reprit Amos. Plus d'Armengar.

Pas un seul bâtiment n'était intact et la pente était complètement recouverte d'une brume bleutée. Même à l'extérieur des murailles, le nombre de cadavres gisant partout était ahurissant.

Visiblement, Murmandamus avait subi un coup terrible lors du sac de la ville, mais son armée dominait toujours la plaine à l'extérieur des murailles. Ses bannières flottaient encore et des compagnies manœuvraient, sous le commandement du seigneur de guerre moredhel qui mettait son ost en ordre de marche.

— Regardez, cracha Amos, il a encore plus d'hommes en réserve que tous ceux qui nous ont attaqués.

— On lui a coûté près de quinze mille morts, lui rappela Arutha d'un ton fatigué.

— Il lui reste malgré tout plus de trente-cinq mille hommes pour assiéger Tyr-Sog…, l'interrompit Guy.

Plusieurs unités commençaient à partir, les éclaireurs et l'avant-garde galopaient déjà, rejoignant leur poste le long de la colonne. Guy les observa un moment, puis s'exclama :

— Enfer ! Il ne va pas au sud ! Son armée part vers l'est !

Arutha regarda Amos, puis Guy.

— Mais ça n'a aucun sens. Il peut contenir les nains à l'ouest et les repousser jusqu'à Yabon.

— À l'est…, commença Jimmy.

— … se trouve Hautetour, termina le prince.

Guy acquiesça.

— Il va envoyer son armée par le gouffre de Sang, droit sur la garnison de Hautetour.

— Mais pourquoi ? s'étonna Arutha. Il lui suffira de quelques jours pour prendre Hautetour, mais après il se retrouvera en plein milieu des crêtes Blanches, sans protection d'un côté comme de l'autre. Ça n'a aucun sens.

— S'il va droit vers le sud, d'ici un mois il est dans les bois du Crépuscule, marmonna Guy.

— Sethanon, dit le prince.

— Je ne comprends pas. Il peut prendre Sethanon. La garnison de la ville est surtout là pour la galerie. Mais, une fois qu'il y sera, qu'est-ce qu'il va faire ? Il peut hiverner, vivre de ce qu'il trouvera dans les bois et de ce qu'il pillera dans la ville, mais au printemps Lyam pourra l'attaquer par l'est et vos forces le feront par l'ouest. Il sera entre le marteau et l'enclume, à sept ou huit cents kilomètres de toute retraite dans les montagnes. Il signe son arrêt de mort.

Amos cracha.

— Ne sous-estimons pas ce tire-jus. Il a un truc en tête.

Galain regarda autour de lui.

— Nous ferions mieux de repartir. Si nous sommes sûrs qu'il va vers l'est, nous ne pourrons jamais rebrousser chemin et atteindre Inclindel. Cette patrouille que nous avons vue doit faire partie des flancs-gardes. Ils vont rester sur cette piste-là, derrière nous.

Guy opina.

— Alors, nous devons nous mettre en route pour le gouffre de Sang et l'atteindre avant ses éléments avancés.

Arutha talonna sa monture et ils commencèrent à chevaucher vers l'est.

Pendant tout le reste de la journée, ils réussirent à rester devant les soldats de Murmandamus. De temps en temps, ils voyaient des éclaireurs sur les flancs du gros de l'armée, loin en dessous sur la plaine, et il y avait des signes de mouvements derrière eux. Puis la piste commença à descendre.

— Nous allons tomber droit sur leurs troupes si nous continuons vers la plaine, fit remarquer Arutha au coucher du soleil.

— Si nous chevauchons à la nuit tombée, nous arriverons peut-être à nous glisser dans les bois en bas des collines, dit Guy. Si nous restons au pied des montagnes et que nous chevauchons toute la nuit, nous serons dans la forêt proprement dite. Je doute que même Murmandamus envoie un grand nombre de soldats dans la forêt d'Edder. Il peut aisément la

contourner. Edder n'est pas un endroit plaisant, mais elle nous permettra de nous dissimuler. Si nous avançons toute la nuit, nous devrions rester en sécurité devant l'ennemi… enfin, en sécurité vis-à-vis de ses armées.

Jimmy et Locklear échangèrent un regard interrogateur.

— Amos, qu'est-ce qu'il a voulu dire ? demanda l'aîné des garçons.

Amos regarda Guy, qui lui fit un signe d'assentiment.

— La forêt d'Edder est un sale coin, gamin. On peut… on pouvait s'enfoncer sur quatre kilomètres environ et prendre du bois. Un peu plus loin encore, on pouvait chasser. Mais, plus loin… eh bien, on ne sait pas ce qu'il y a. Même les gobelins et les frères des Ténèbres évitent le coin. Ceux qui s'enfoncent dans la forêt ne reviennent pas. On ne sait pas ce qu'il y a dedans. Cette forêt, elle est sacrément grande, alors il pourrait y avoir n'importe quoi dedans.

— Nous échangeons un danger pour un autre, alors, dit Arutha.

— Peut-être, admit Guy. Mais nous savons ce qui nous attend si nous restons sur la plaine.

— On pourrait peut-être se glisser entre les lignes, en gardant nos déguisements, proposa Jimmy.

Ce fut Galain qui répondit :

— Aucune chance. Il suffit d'un regard à un Moredhel pour reconnaître un Eledhel. C'est une chose dont nous ne parlons pas, mais tu peux me croire. C'est l'instinct.

Amos poussa sa monture en avant.

— Bon, y'a rien d'autre à faire. Dans la forêt, gamins.

Ils se déplaçaient aussi silencieusement que possible dans les bois sombres et inquiétants. De loin, des appels leur parvenaient de l'armée de Murmandamus, qui avait monté le camp pour la nuit sur la plaine plus au nord. Arutha pensait qu'au lever du soleil, ils seraient largement devant les troupes ennemies, s'ils profitaient de la nuit pour avancer. Vers midi, ils sortiraient de la forêt et, de retour sur la plaine, ils pourraient reprendre de la vitesse. Ensuite, s'ils arrivaient à atteindre le gouffre de Sang et à prévenir Brian, le seigneur de Hautetour, ils

auraient une chance de ralentir Murmandamus tout au long des Crêtes Blanches et dans les bois du Crépuscule.

Jimmy poussa son cheval pour rattraper Galain.

— J'ai une impression bizarre.

— Moi aussi, avoua l'elfe à voix basse. Je perçois également quelque chose de familier dans ces bois. Mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus. (Puis, avec un humour tout elfique, il ajouta :) Mais, bon, je ne suis qu'un adolescent, j'ai à peine quarante ans.

— Un vrai bébé, renchérit Jimmy dans la même veine.

Guy chevauchait aux côtés d'Arutha.

— Nous arriverons de justesse à Hautetour. (Il se tut un moment, puis finalement ajouta :) Arutha, rentrer au royaume me pose un problème.

Le prince acquiesça, mais dans le noir on ne pouvait pas le voir.

— Je parlerai à Lyam. Je pense qu'une fois à Hautetour, je pourrai obtenir votre liberté conditionnelle. Jusqu'à ce que nous nous tirions de cette situation, vous serez sous ma protection.

— Ce n'est pas mon destin qui m'inquiète. Écoutez, ce qui reste de ma petite nation est en train d'émigrer vers Yabon. Je veux juste… qu'on s'occupe bien d'eux. (Sa voix révélait un profond désespoir.) J'ai fait le vœu de reconstruire Armengar. Nous savons tous deux que ce ne pourra jamais être le cas.

— Nous trouverons le moyen d'intégrer votre peuple dans le royaume, Guy. (Arutha regarda la silhouette qui chevauchait lentement dans l'obscurité à côté de lui.) Mais vous ?

— Je n'ai pas d'inquiétude pour moi-même. Mais… écoutez, vous pourriez intercéder auprès de Lyam pour Armand… s'il s'en est sorti. C'est un bon général et un chef efficace. Si j'avais pris la couronne, il serait devenu duc du Bas-Tyra. Je n'ai pas de fils, je ne pouvais envisager de meilleur choix. Vous aurez besoin de gens comme lui, Arutha, si nous voulons survivre à tout ce qui va nous tomber dessus. Son unique faute aura été d'avoir un sens de la loyauté et de l'honneur surdéveloppé.

Le prince lui promit de réfléchir à sa requête. Les deux hommes se turent de nouveau. Le groupe poursuivit sa route bien après minuit, jusqu'à ce qu'Arutha et Guy acceptent de

faire une halte. Le Protecteur s'approcha de Galain, tandis qu'ils laissaient les chevaux se reposer.

— Nous nous sommes enfoncés plus loin dans ces bois que tous les Armengariens qui ont pu en revenir.

— Je vais rester sur mes gardes, promit l'elfe en dévisageant Guy. J'ai entendu parler de vous, Guy du Bas-Tyra. La dernière fois, on se méfiait de vous, ajouta-t-il en un euphémisme tout elfique. Il semble que la situation ait changé.

Il désigna Arutha d'un signe de tête.

Guy sourit d'un air sombre.

— Pour le moment. Le destin et les circonstances forgent parfois des alliances inattendues.

L'elfe sourit.

— Cela est vrai. Vous voyez les choses à la manière elfe. J'aimerais que vous me racontiez votre histoire un jour.

Guy acquiesça. Amos s'approcha d'eux.

— J'ai cru entendre un bruit de ce côté-ci.

Guy regarda dans la direction qu'il indiquait. Amos et lui découvrirent soudain que Galain avait disparu. Arutha les rejoignit.

— Je l'ai entendu moi aussi, comme Galain. Il va bientôt revenir.

Guy s'accroupit, au repos mais vigilant.

— Espérons qu'il le pourra.

Jimmy et Locklear s'occupaient des chevaux en silence. Jimmy regardait son ami. Dans l'ombre, il distinguait mal l'expression du garçon, mais il savait que Locklear ne s'était toujours pas remis de la mort de Bronwynn. Jimmy se sentait vaguement coupable de n'avoir plus pensé à Krinsta depuis la retraite des murailles. Il tenta de chasser son irritation. Ils n'avaient été amants que par désir, acceptant simplement les choses telles qu'elles étaient. Ils ne s'étaient rien promis. Pourtant, Jimmy se sentait coupable de son manque d'inquiétude. Il ne voulait pas que Krinsta subisse un mauvais sort, mais il ne voyait pas l'intérêt de se morfondre pour elle. Elle était capable de prendre soin d'elle, mieux que n'importe quelle femme que Jimmy ait jamais connue, entraînée comme un soldat depuis sa petite enfance. Non, ce qui gênait le garçon,

c'était le fait de ne ressentir aucune inquiétude. Il avait vaguement l'impression que cela lui manquait. Son énervement monta d'un cran. Il avait eu suffisamment de raisons de s'inquiéter pour la vie des autres, avec la blessure d'Anita et le prétendu décès d'Arutha. S'attacher à des gens était sacrément peu confortable. Finalement, il sentit son irritation se changer en colère.

Il s'avança sur Locklear et l'attrapa rudement, l'obligeant à se retourner.

— Ça suffit ! siffla-t-il.

Les yeux de Locklear s'écarquillèrent.

— Quoi ? Qu'est-ce qui suffit ?

— Ce satané... silence. Bronwynn est morte et ce n'est pas ta faute.

Le visage de Locklear resta de marbre, mais lentement ses yeux devinrent humides, puis des larmes commencèrent à rouler sur son visage. Arrachant son épaule à la main de Jimmy, il dit doucement :

— Il faut surveiller les chevaux.

Il s'écarta, les joues striées de larmes.

Jimmy soupira. Il ignorait ce qui l'avait poussé à agir ainsi, mais soudain il se sentait stupide et insensible. Il se demanda comment allait Krinsta, si elle était encore en vie. Il retourna aux chevaux et se força à oublier ses émotions.

Galain revint en courant, sans un bruit.

— J'ai aperçu une sorte de lumière, loin dans les bois. Je me suis approché, mais j'ai perçu des bruits de mouvements. Ils étaient discrets, j'ai failli les manquer, mais j'en ai entendu assez pour savoir qu'ils viennent par ici.

Guy se rapprocha de son cheval et les autres firent de même. Galain monta en selle et, quand tous furent prêts, il fit un signe de la main.

— Nous devons rejoindre la lisière de la forêt, aussi loin de la lumière que possible, sans nous faire voir par les éclaireurs de Murmandamus, souffla-t-il.

Il talonna son cheval et commença à avancer. Il n'avait pas fait une dizaine de pas qu'une forme se laissa choir d'un arbre au-dessus de lui et le fit chuter de selle.

D’autres attaquants tombèrent des arbres et tous les cavaliers furent jetés à bas de leur monture. Arutha heurta le sol et roula, puis se releva, l’épée en main. Il regarda son adversaire, qui ressemblait à un elfe au visage haineux. Alors il vit les archers derrière son agresseur. Ils le tenaient en joue. Avec une étrange résignation, le prince se demanda s’il allait finir ainsi. La prophétie se révélait fausse.

Puis l’agresseur de Galain le tira par la tunique, son couteau levé, prêt à tuer. Il hésita, et s’exclama :

— Eledhel !

Une phrase suivit dans une langue inconnue d’Arutha.

Soudain, les assaillants accoururent, mais ne tentèrent rien pour tuer les hommes d’Arutha. Des mains les retinrent tandis que d’autres aidaient Galain à se remettre debout. Les hommes parlèrent rapidement dans leur langue bizarre et Galain fit un signe vers Arutha, puis vers le reste de la troupe. Les autres, vêtus de capes grises, opinèrent de la tête et montrèrent l’est.

— Nous devons les suivre, annonça Galain.

— Ils nous prennent pour des renégats, et toi pour l’un des leurs ? demanda Arutha à voix basse.

Galain avait perdu son impassibilité elfique coutumière ; son visage trahissait clairement sa confusion malgré le manque de lumière.

— J’ignore sur quel prodige nous sommes tombés, Arutha, mais ces gens ne sont pas des Moredhels. Ce sont des elfes. (Il regarda la clairière tout autour de lui.) Et, de toute ma vie, je n’en avais jamais rencontré un seul.

Ils furent amenés devant un vieil elfe, qui trônait sur un siège de bois posé sur une estrade. La clairière devait mesurer environ vingt mètres de large. De chaque côté se tenaient des elfes, debout ou accroupis. Autour de la place se trouvaient leurs foyers, un village de huttes et de petits bâtiments de bois, totalement dépourvus de la beauté et de la grâce d’Elvandar. Arutha regarda autour de lui. Ces elfes portaient des vêtements inattendus, comme leur cape grise, très simple et très semblable à celle des Moredhels, ainsi que tout un assortiment d’armures de cuir et de fourrures. Ils portaient également d’étranges

bijoux de cuivre et d'étain, incrustés de pierres brutes, et des colliers de dents d'animaux pendaient au cou des guerriers. Bien que simples, les armes paraissaient efficaces, mais elles manquaient de la finesse des armes elfiques qu'Arutha avait vues jusque-là. Ces gens étaient bel et bien des elfes, mais il y avait en eux une sorte de barbarie qui ne manqua pas de troubler Arutha. Le prince écouta le chef du groupe qui les avait capturés parler à l'elfe sur son trône.

— Aron Earanorn, souffla Galain à Arutha. Cela veut dire « roi Arbre Rouge ». Ils considèrent celui-là comme leur roi.

Ce dernier fit un geste pour qu'on lui amène les prisonniers et s'adressa à Galain.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Arutha.

— Ce que j'ai dit, c'est que si l'on n'avait pas reconnu votre ami, vous seriez probablement morts maintenant, répondit le roi.

— Vous parlez la langue du royaume ?

Le vieil elfe acquiesça.

— Tout comme celle d'Armengar. Nous parlons les langues des hommes, bien que nous n'ayons rien à faire avec eux. Nous les avons apprises au fil des ans, auprès de ceux que nous avons capturés.

Guy semblait furieux.

— C'est vous qui avez tué mon peuple !

— Et vous, qui êtes-vous ? s'enquit le roi.

— Je suis Guy du Bas-Tyra, Protecteur d'Armengar.

Le roi baissa la tête.

— N'a-qu'un-œil, nous avons entendu parler de vous. Nous tuons quiconque envahit nos forêts, qu'il soit homme, gobelin, troll, ou même l'un de nos frères tombé sous la coupe des ténèbres. Nous n'avons que des ennemis hors du Tauredder. Mais ceci est nouveau pour nous, ajouta-t-il en désignant l'elfe. Je voudrais connaître ta lignée.

— Je suis Galain, fils de celui qui était le frère de celui qui a régné, répondit-il à la manière elfe, sans user du nom des morts. Mon père descendait de ceux qui ont chassé les Moredhels de nos foyers. Je suis le cousin du prince Câlin et le neveu de la reine Aglaranna.

Le vieil elfe fronça les sourcils en observant Galain.

— Tu parles de princes et pourtant mon fils a été tué par des trolls il y a soixante-dix hivers. Tu parles d'une reine, mais la mère de mon fils est morte à la bataille de Neldarlod, la dernière fois que nos frères noirs ont essayé de nous détruire. Tu parles de choses que je ne comprends pas.

— Tout comme vous, roi Earanorn. J'ignore où se trouve ce Neldarlod que vous avez mentionné et je n'ai jamais entendu parler de gens de notre race vivant au nord des grandes montagnes. Je parle de ceux des nôtres qui vivent dans notre patrie, en Elvandar.

— Barmalindar ! s'exclamèrent plusieurs elles.

— Quel est ce mot ? demanda Arutha.

— Cela veut dire « maison » ou « lieu », ou « terre d'or » ; c'est un lieu merveilleux, expliqua Galain. Ils en parlent comme d'une fable.

— Elvandar ! Barmalindar ! Vous parlez de légendes. Notre ancien foyer fut détruit lors des jours de la colère des dieux fous ! s'exclama le roi.

Galain resta silencieux un long moment, comme s'il réfléchissait intensément. Finalement, il se tourna vers Arutha et Guy.

— Je vais demander que l'on vous écarte d'ici. Je dois parler de choses, des choses telles que je n'ai pas la sagesse nécessaire pour déterminer s'il est bon de vous les faire partager. Je dois parler de ceux qui sont partis pour les îles Bénies et je dois parler de la honte de notre race. J'espère que vous comprendrez. (Il s'adressa au roi.) Je voudrais parler de ces choses, mais elles ne doivent être entendues que par les Eledhels. Acceptez-vous d'emmener mes amis en lieu sûr pendant que je vous en parle ?

Le roi montra son assentiment et fit signe à deux gardes, qui escortèrent les cinq humains jusqu'à une autre clairière. Il n'y avait rien pour s'asseoir, sinon le sol, si bien qu'ils s'accroupirent sur la terre humide. Ils ne pouvaient pas entendre Galain parler, mais percevaient les échos de sa voix

dans le vent nocturne. Des heures durant, les elfes tinrent conseil et Arutha sombra dans la torpeur.

Soudain, Galain fut là, leur faisant signe de se relever.

— J'ai parlé de choses que je croyais avoir oubliées, de vieilles histoires que m'avaient enseignées les tisseurs de sort. Je pense qu'ils me croient, maintenant, bien qu'ils soient profondément choqués.

Arutha regarda les deux gardes qui attendaient à quelque distance de là, respectant la tranquillité de Galain.

— Qui sont ces elfes ?

— Je crois savoir que quand Martin et vous étiez passés en Elvandar en allant au Moraelin, Tathar vous avait parlé de la honte qu'avait connue notre race, la guerre qui avait mené au génocide des Glamredhels par les Moredhels. Je crois que ce sont les descendants de Glamredhels qui auraient survécu. Ils me semblent être de bons elfes et ne sont sans doute pas des Moredhels, mais ils n'ont ni tisseurs de sort, ni Gardien du savoir. Ils sont devenus plus primitifs, à peine plus que des sauvages. Ils ont perdu beaucoup des arts de notre peuple. Je ne sais pas. Peut-être ceux qui ont survécu à la dernière bataille, quand le premier Murmandamus menait les Moredhels, sont-ils venus trouver refuge ici. Le roi dit qu'ils ont longtemps vécu en Neldarod, ce qui signifie « le lieu des hêtres », donc ils ne sont que depuis peu de temps dans la forêt d'Edder.

— Ils sont ici depuis assez longtemps pour empêcher les gens d'Armengar de venir y chasser ou y prendre du bois, intervint Guy. Au moins trois générations.

— Je parle en termes elfiques, répondit Galain. Cela fait plus de deux cents ans qu'ils sont là. (Il regarda les deux gardes.) Et je ne pense pas qu'ils aient totalement perdu leur héritage glamredhel. Ils sont beaucoup plus combatifs et agressifs que les elfes d'Elvandar, presque autant que les Moredhels. Je ne sais pas. Ce roi semble hésiter sur la marche à suivre. Il tient conseil avec ses anciens et je pense que nous saurons ce qu'ils veulent dans un jour ou deux.

Arutha semblait très inquiet.

— Dans un jour ou deux, Murmandamus sera de nouveau entre nous et le gouffre de Sang. Nous devons partir aujourd'hui.

— Je vais retourner au conseil. Peut-être puis-je leur expliquer certaines choses sur la manière dont le monde est fait à l'extérieur de ces forêts.

Il les quitta et ils se rassirent, n'ayant rien d'autre à faire qu'attendre.

Une demi-journée s'écoula avant que Galain ne revienne.

— Le roi accepte de nous laisser partir. Il va même nous fournir une escorte jusqu'à la vallée qui donne sur le gouffre de Sang, sur une bonne piste, de manière que nous y arrivions avant l'armée de Murmandamus. Nos ennemis devront contourner la forêt, alors que nous, nous allons la traverser directement.

— J'avais peur que nous ayons des problèmes, dit Arutha.

— Et vous aviez raison. Ils étaient prêts à vous tuer et ils ne savaient toujours pas quoi faire de moi.

— Qu'est-ce qui les a fait changer d'idée ? demanda Amos.

— Murmandamus. J'ai simplement mentionné son nom et j'ai cru avoir tapé dans une ruche. Ils ont beaucoup perdu de notre histoire, mais ils se souviennent de ce nom. Cela ne fait aucun doute : nous avons trouvé ici les descendants des Glamredhels. D'après ce que j'ai vu au conseil, ils doivent être trois ou quatre cents ici même. Il y en a d'autres dans des communautés plus éloignées, suffisamment pour qu'ils n'aient rien à craindre de qui que ce soit dans ces forêts.

— Nous aideront-ils dans cette guerre ? demanda Guy.

Galain secoua la tête.

— Je l'ignore. Earanorn est subtil. S'il conduisait son peuple en Elvandar, ils y seraient bien accueillis, mais nous ne leur ferions pas tout à fait confiance. Il y a trop de sauvagerie en eux. Il faudra des années avant que nous ne cohabitions en harmonie. Il sait aussi que, dans le conseil de la véritable reine des elfes, il ne serait qu'un membre mineur, car il n'est même pas tisseur. Il y serait inclus, en geste d'apaisement envers son peuple et aussi parce que c'est l'un des plus vieux elfes vivant

dans la forêt d'Edder. Mais, ici, il est roi, un roi pauvre, certes, mais un roi tout de même. Non, le problème n'est ni simple, ni facile à régler. Mais c'est une question que nous les elfes sommes prêts à méditer pendant des années. J'ai donné à Earanorn des indications suffisamment claires pour retrouver Elvandar, de manière que son peuple puisse rentrer dans nos forêts natales, s'il le désire. Ils viendront ou ne viendront pas, ce sera à eux d'en décider, mais pour l'instant, nous devons quant à nous aller à Hautetour.

Arutha se leva.

— Bien. Au moins, ça nous fait un problème de moins.

Jimmy suivit le prince vers les chevaux.

— Comme si ceux que nous avons aux fesses étaient des petites choses sans importance, fit-il remarquer à Locklear.

Amos éclata de rire et donna une bonne tape sur l'épaule des deux garçons.

Les chevaux étaient à bout, car Arutha et ses compagnons avaient mené un train d'enfer pendant presque une semaine entière. Les animaux, épuisés, traînaient. Ils avaient mal aux jambes, mais Arutha savait que ses compagnons et lui n'avaient que peu d'avance sur les envahisseurs. La veille, ils avaient aperçu de la fumée derrière eux, dévoilant l'emplacement du camp des éclaireurs de Murmandamus. Le fait qu'ils ne cherchaient pas à se cacher montrait combien ils faisaient peu de cas de la garnison qui défendait le royaume.

Le gouffre de Sang se situait au sud d'une large vallée qui traversait les Crocs du Monde, couverte de rochers et de broussailles sur presque toute sa longueur. Puis le terrain se dégageait soudain, n'offrant pratiquement aucune couverture. À partir de là, le sol était parfaitement aride. Jimmy et Locklear scrutèrent autour d'eux tandis que Guy annonçait :

— Nous avons atteint les limites des patrouilles de Hautetour. Le seigneur doit sans doute faire un brûlis ici tous les ans, pour garder la région bien découverte afin que personne ne puisse approcher sans être vu.

Le sixième jour depuis qu'ils avaient quitté la forêt d'Edder tirait à sa fin. La vallée commençait à rétrécir. Ils entrèrent dans

un canyon. Arutha mit son cheval au pas et regarda autour de lui, puis il dit à voix basse :

— Vous vous souvenez de Roald, quand il disait qu'il avait retenu deux cents gobelins ici avec trente mercenaires ?

Jimmy opina du chef, se rappelant le joyeux mercenaire. Ils entrèrent dans la faille en silence.

— Halte ! Qui va là ? leur cria-t-on d'en haut.

Arutha et les autres tirèrent sur leurs rênes et attendirent que l'individu qui venait de parler se montre. Un homme se dégagea de derrière un rocher en surplomb de la falaise, portant un tabard blanc peint d'un pic de pierre rouge, encore bien visible dans les lueurs du soir. Une troupe de cavaliers apparut au fond de l'étroit canyon et des archers se dressèrent au sommet des falaises de chaque côté.

Arutha leva lentement les mains.

— Je suis Arutha, prince de Krondor.

Des rires s'élevèrent.

— Et moi, je suis ton frère, le roi, répondit l'officier responsable. Bien essayé, renégat, mais le prince de Krondor gît mort dans le caveau de sa famille à Rillanon. Si tu n'étais pas allé vendre des armes aux gobelins de la région, c'est une chose que tu aurais pu apprendre.

— Conduisez-moi auprès de Brian de Hautetour, répliqua Arutha.

Le chef des cavaliers s'avança vers le prince.

— Mets tes mains dans le dos, petit gars.

Arutha retira son gantelet droit et tendit son sceau. L'homme le regarda et cria :

— Capitaine ! Vous avez déjà vu le sceau royal de Krondor ?

— Un aigle sur un pic de montagne.

— Alors, qu'il soit prince ou non, il porte le bon sceau. (L'homme regarda les autres.) Et il y a un elfe avec lui.

— Un elfe ? Un frère des Ténèbres, tu veux dire.

Le soldat semblait troublé.

— Vous feriez mieux de descendre voir, monsieur. (Il se tourna vers Arutha.) On va régler ça dans une minute... Votre Altesse, ajouta-t-il tout bas, juste au cas où.

Le capitaine mit un bon moment à atteindre le gouffre, puis il vint se camper devant Arutha. Il regarda le visage du prince.

— Je dirais qu'il lui ressemble pas mal, mais le prince n'a jamais eu de barbe.

Guy s'adressa alors à lui :

— Bouché comme tu es, ce n'est pas étonnant qu'Armand t'ait envoyé à Hautetour, Walter de Gyldenholt.

L'homme regarda Guy un long moment, puis s'exclama :

— Bon sang ! C'est le duc du Bas-Tyra !

— Et lui, c'est bien le prince de Krondor.

Le regard de Walter ne cessait de sauter de visage en visage.

— Mais vous êtes mort ! Enfin, c'est ce que le roi a fait proclamer. (Il se tourna vers Guy.) Et revenir dans le royaume va vous coûter votre tête, votre grâce.

— Amenez-nous auprès de Brian, répliqua Arutha, et nous allons régler tout cela. Sa grâce est sous ma protection, tout comme les autres. Maintenant, pourrions-nous faire cesser cette histoire ridicule et avancer rapidement ? Il y a une armée de frères des Ténèbres et de gobelins à un jour ou deux derrière nous et nous pensons que Brian apprécierait d'en savoir plus.

Walter de Gyldenholt fit signe au chef de la compagnie de faire demi-tour.

— Mène-les à messire de Hautetour. Et, quand toute cette affaire sera réglée, reviens me dire ce qui se passe ici.

Arutha posa le rasoir. Il se passa la main sur son visage de nouveau glabre et conclut :

— Nous avons donc quitté les elfes et nous sommes venus directement ici.

— Une histoire incroyable, Altesse, fit remarquer Brian, seigneur de Hautetour et commandant du détachement du gouffre de Sang. Si je ne vous voyais pas de mes propres yeux, avec du Bas-Tyra à vos côtés, je n'en aurais pas cru un mot. Tout le monde vous croit mort, dans le royaume. Nous avons observé un jour de deuil pour vous, à la requête du roi.

Il resta là, à regarder les voyageurs fatigués se rafraîchir et se restaurer dans les baraquements qu'il leur avait octroyés. Le vieux commandant était raide, comme perpétuellement au garde-à-vous. Il avait plus l'air d'un soldat à la parade que d'un commandant de poste frontière.

Amos, qui s'employait à vider consciencieusement un verre de vin, éclata de rire.

— Sûr que si tu veux en profiter, mieux vaut le faire avant d'être mort. Dommage que tu l'aies raté, Arutha.

— Vous avez beaucoup de mes hommes chez vous ? demanda Guy.

— La plupart de vos officiers ont été envoyés aux portes de Fer et aux portes du Nord, mais nous avons deux des meilleurs ici : Baldwin de La Troville et Anthony du Masigny. Et il en reste quelques-uns au Bas-Tyra. Guiles Martin-Reemes dirige votre cité, maintenant, en tant que baron du Corvis, répondit Hautetour.

— Il doit rêver de devenir duc, sans doute, fit remarquer Guy.

— Brian, je voudrais que tout le monde évacue vers Sethanon, reprit Arutha. C'est l'objectif évident de Murmandamus et la ville aurait grand besoin de vos hommes. Cette position est intenable.

Hautetour ne dit rien pendant un long moment, puis répondit :

— Non, Altesse.

— Dire non au prince ? Ah ! s'exclama Amos.

Le baron jeta un regard noir à Amos, puis se tourna vers Arutha.

— Vous connaissez ma charte et ma charge. Je suis le vassal de votre frère et de nul autre. On m'a confié la sécurité de cette passe. Je ne l'abandonnerai pas.

— Par les dieux, baron ! s'écria Guy. Vous refusez donc de nous croire ? Une armée de plus de trente mille soldats est en marche et vous avez, quoi, mille, deux mille hommes dans les collines sur tout le territoire compris entre la mi-chemin des portes du Nord et la mi-chemin de Tyr-Sog. Il va vous écraser en une demi-journée !

— Ça, c'est ce que vous dites, Guy. Je n'ai aucune certitude que vos paroles soient vraies.

Arutha en resta bouche bée.

— À présent vous traitez le prince de menteur ! commenta Amos.

Brian l'ignora.

— Je ne doute pas que vous ayez aperçu une forte concentration de frères des Ténèbres au nord, mais trente mille, ça me semble douteux. Cela fait des années que nous luttons contre eux et, d'après nos renseignements, il ne peut pas y avoir d'armée de plus de deux mille hommes sous le commandement d'un même chef. Dans cette forteresse, nous pouvons aisément les mater.

Guy, quoique furieux, parvint à rester maître de lui :

— Avez-vous dormi pendant qu'Arutha parlait, Brian ? Ne vous a-t-il pas dit que nous avions perdu une ville aux murailles faisant vingt mètres de haut, qu'on ne pouvait approcher que d'un seul côté, défendue par sept mille soldats aguerris sous mon commandement !

— Et qui est considéré comme le meilleur général de tout le royaume depuis longtemps ? insista Arutha.

— Je connais votre réputation, Guy, et contre Kesh vous avez fait très fort, convint Hautetour. Mais nous autres, seigneurs frontaliers, faisons face à des situations inhabituelles presque quotidiennement. Je suis sûr qu'on pourra se débrouiller de ces frères des Ténèbres. (Le baron s'écarta de la table et alla jusqu'à la porte.) Maintenant, pardonnez-moi, j'ai des affaires à régler. Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le désirez, mais rappelez-vous qu'ici, c'est moi le commandant, jusqu'à ce que le roi en décide autrement. Maintenant, je pense que vous avez besoin de repos. Vous pouvez dîner avec mes officiers et moi-même, dans deux heures. J'enverrai un garde vous réveiller.

Arutha se rassit à la table.

— Cet homme est un imbécile, déclara Amos après le départ de Hautetour.

Guy se pencha sur la table, le menton entre les mains.

— Non, Brian accomplit simplement son devoir du mieux qu'il peut. Malheureusement, ce n'est pas un général. Sa patente lui vient de Rodric, c'était une sorte de blague. C'est un homme du Sud, un noble de la cour qui ne s'est jamais battu. Et il n'a jamais dû avoir beaucoup de problèmes avec les gobelins, par ici.

— Il est venu à Crydee une fois, quand j'étais tout petit, dit Arutha. Je l'ai trouvé impétueux. Les seigneurs frontaliers, ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

— Il n'en fera qu'à sa tête, renchérit Guy. Et on lui a surtout envoyé des trublions comme Walter de Gyldenholt pour le servir. Armand avait exilé cet officier-là il y a cinq ans pour avoir volé dans la caisse de la compagnie. Avant, c'était un lieutenant de cavalerie de premier ordre.

« Toutefois, la politique a fait qu'il y a aussi de bons gars ici. Baldwin de La Troville et Anthony du Masigny sont tous les deux des officiers de premier ordre. Ils ont eu le malheur de m'être loyaux. Je suis sûr que c'est Caldric qui a conseillé à Lyam de les envoyer à la frontière.

— Qu'est-ce que ça fait, de toute manière ? rétorqua Amos. Tu proposes quoi ? Une mutinerie ?

— Non, répondit Guy, mais au moins, quand la boucherie commencera, la garnison mourra auprès d'officiers compétents, même si certains autres sont des imbéciles.

Arutha se renversa sur le dossier de sa chaise, sentant la fatigue gagner son corps. Il savait qu'il lui faudrait rapidement faire quelque chose, mais quoi ? Son esprit restait confus et le prince savait que le manque de sommeil et la tension y étaient pour beaucoup. Tout le monde se tut dans la pièce. Au bout d'un moment, Locklear se leva, se dirigea vers l'une des couchettes et s'allongea. Sans un mot pour les autres, il s'endormit très vite.

— C'est la meilleure idée qu'on ait eue depuis des semaines, marmonna Amos. (Il se dirigea vers l'une des autres couchettes et, avec un grognement satisfait, s'installa dans la douceur de son édredon.) On se retrouve au souper.

Les autres suivirent son exemple.

Tous s'endormirent rapidement, sauf Arutha, qui se retourna sur son lit, l'esprit hanté par les armées de gobelins et

de Moredhels qui envahissaient son pays, tuant et brûlant tout sur leur passage. Ses yeux refusaient de se fermer si bien qu'en désespoir de cause, il se releva, le corps couvert d'une sueur glacée. Il regarda autour de lui et vit que les autres étaient tous endormis. Il se rallongea et attendit le sommeil, mais il était encore bien éveillé quand on les appela pour le souper.

Chapitre 16

LA CRÉATION

Macros ouvrit les yeux.

Le sorcier était entré en transe quelques minutes après le déclenchement du piège temporel. Depuis, il était resté immobile. Après l'avoir observé pendant plusieurs heures, Pug et Tomas avaient fini par trouver la chose ennuyeuse et avaient tourné leur attention vers d'autres préoccupations. Ils avaient tenté de découvrir tout ce qu'ils pouvaient sur le Jardin, mais, comme ce dernier était composé essentiellement de plantes et d'animaux exotiques, ils avaient du mal à appréhender la plupart des choses qu'ils voyaient. Au bout de plusieurs jours d'exploration, ils s'étaient résignés à attendre, car le sorcier ne s'était pas réveillé.

— Je crois que j'ai trouvé une solution, annonça Macros en s'étirant. Combien de temps suis-je resté en transe ?

— Environ une semaine, répondit Tomas, assis non loin de là sur un rocher.

Pug revint de l'endroit qu'il était en train d'observer aux côtés de Ryath et ajouta :

— Ou plus. C'est difficile à dire.

Macros cilla et se leva.

— Remonter le temps rend cette question quelque peu académique, je l'admets. Mais je n'aurais jamais cru avoir médité si longtemps.

— Vous ne nous avez pas beaucoup éclairés sur ce qui se passe ici. J'ai cherché par tous les moyens à découvrir ce qu'il y a autour de nous et tout ce que j'y ai gagné, c'est une vague idée de la façon dont ce piège temporel fonctionne, expliqua Pug.

— Qu'est-ce que tu as appris sur lui ?

Le magicien fronça les sourcils.

— Il semble que le sortilège ait été fait pour créer autour de nous un champ où le temps est renversé. Tant que nous sommes dans ce champ, nous sommes soumis à ses effets et nous ne pouvons rien y changer. Nous nous faisons emporter avec le reste du Jardin, remontant lentement le cours du temps. (Son ton montrait clairement sa frustration.) Macros, nous avons des fruits et des baies à profusion, mais Ryath a faim. Elle a pu se contenter de quelques petites bestioles qui vivent par ici, elle a même réussi à manger quelques baies, mais elle ne pourra pas tenir comme ça indéfiniment. Dans quelque temps, elle aura chassé tout le gibier disponible et elle commencera à avoir très faim.

Macros regarda le dragon d'or, qui restait allongé, assoupi, pour conserver son énergie.

— Bien, nous devons donc sortir d'ici, par n'importe quel moyen.

— Comment ? demanda Tomas.

— Ce sera difficile, mais je pense que vous devriez pouvoir y arriver, en combinant vos pouvoirs. (Le sorcier réussit à sourire, retrouvant un peu de sa confiance d'antan, qui rappela à Pug et à Tomas l'époque à laquelle ils l'avaient connu.) Tout piège a ses faiblesses. Même quelque chose d'aussi simple que faire choir un gros rocher a ses limites : on peut toujours manquer sa cible. Je crois avoir trouvé la faille de ce piège-ci.

— Voilà qui promet d'être intéressant, commenta Pug. J'ai pensé à une bonne douzaine de solutions, mais il me faudrait être de l'autre côté de ce piège. Ryath a tenté de m'y emmener, mais nous avons échoué. Et je n'arrive pas à envisager quelque chose que je pourrais faire de l'intérieur pour nous frayer un chemin vers notre temps.

— Le truc, mon cher Pug, n'est pas de nous empêcher de revenir dans le temps, mais d'accélérer notre retour en arrière. Nous devons voyager de plus en plus vite, à des vitesses inimaginables.

— Pourquoi ça ? s'étonna Tomas. Ça nous ramène encore plus loin du conflit. Qu'est-ce qu'on y gagne ?

— Réfléchis, Milamber de l'Assemblée, dit Macros en appelant Pug par son nom tsurani. Si nous remontons assez loin…

Pug ne dit rien pendant un moment, puis commença à comprendre.

— Nous remonterons jusqu'au commencement des temps.

— Et avant… quand le temps n'avait aucun sens.

— Est-ce possible ?

Macros haussa les épaules.

— Je l'ignore, mais comme je ne trouve rien d'autre, j'ai bien envie d'essayer. J'ai besoin de ton aide. Je sais comment il faut faire, mais je n'en ai pas le pouvoir.

— Expliquez-moi.

Macros lui fit signe de s'asseoir et se plaça face à lui. Tomas se tint derrière son ami et observa les choses avec intérêt. Le sorcier tendit les mains et les posa sur la tête de Pug.

— Que mon savoir s'imprime en toi.

Pug sentit son esprit s'emplir d'images…

… Et l'univers tel qu'il le connaît tremble sur ses bases. Une fois déjà, il a connu cette impression d'éveil général, le jour où il a effectué l'ascension de la tour de l'Épreuve, pour entrer dans les rangs des Très-Puissants. C'est un observateur plus mûr, plus savant, qui cette fois regarde et comprend ce qui va au-delà des apparences : la symétrie, l'ordre, l'impressionnante magnificence qui tournoie autour de lui, toutes les choses qui s'agencent en un plan qu'il ne saurait pleinement percevoir. Il contemple ces choses, pétrifié par une terreur respectueuse.

Son esprit partout s'élance ; à nouveau, les mille merveilles de l'univers qui l'entoure l'abasourdissent. À nouveau, il nage entre les étoiles, perçoit les lignes de force qui lient toutes les choses entre elles. Il ressent un tiraillement sur ces lignes et voit une chose qui cherche à entrer dans cet univers, une chose piégée ailleurs. C'est une créature ignoble et cancéreuse qui met en péril l'ordre du monde. Une ténèbre, une négation. C'est l'Ennemi, encore faible et prudent. En s'écartant de la présence de l'Ennemi, il tente de comprendre sa nature. Il remonte le temps.

Il contemple le Jardin. Il peut se voir devant le sorcier, son ami d'enfance derrière lui. Il sait ce qu'il doit faire. Le cours du temps autour du Jardin est lent, il va au même rythme que le temps de l'extérieur, mais à l'inverse. Pour chaque seconde qui passe, le Jardin remonte d'une seconde en arrière.

Il se tend, et son esprit trouve la clé du cours du temps, aussi réelle pour son esprit qu'une pierre dans sa main. Il la caresse et y sent battre l'univers, le secret d'une dimension illusoire. Il voit et il sait. Il comprend et manipule ce cours et désormais, pour chaque seconde qui passe dans l'univers, le Jardin remonte de deux secondes. Il sent une joie tranquille l'envahir, car il vient d'accomplir une chose qu'auparavant, il aurait crue au-delà des pouvoirs d'un mage mortel. Il met sa fierté de côté et se concentre sur sa tâche. Il manipule de nouveau l'espace-temps et, pour chaque seconde normale, le Jardin, Tomas, Macros et lui-même remontent de quatre secondes dans le passé. Encore et encore et encore il réalise le même exploit et maintenant, quand l'univers vieillit d'une heure, ils remontent de plus d'une journée en arrière. Encore deux jours passent, puis quatre, puis plus d'une semaine. Trois fois encore, ils remontent au rythme de plus d'un mois pour chaque heure qui passe. Encore et encore et encore et bientôt, ils remontent d'un an pour chaque heure. Le mage se repose et tend son esprit.

Il s'élève dans le cosmos comme un aigle déployant ses ailes, file entre les étoiles tel ce puissant oiseau de proie qui glisse entre les pics des Tours grises. Il aperçoit l'étoile verte et brûlante qui lui est si familière et, pendant un bref instant, il comprend. Il est sur Kelewan et il découvre le savoir perdu des Eldars. Ils ont remonté d'un peu plus d'un an dans le temps. Vif comme une pensée, il retrouve la conscience de son être.

À nouveau, il manipule le temps et deux ans passent par heure, puis quatre, puis huit, puis seize. À nouveau, il s'arrête et contemple l'univers.

Les étoiles tournent en bon ordre, voguant dans un cosmos si vaste que leur aveuglante vitesse semble n'être que lenteur extrême. Mais elles se déplacent d'étrange manière, leur mouvement est inversé, elles voyagent à reculons. Il se

concentre pour manipuler de nouveau manipule le cours du temps. Il est maintenant passé maître dans cet art, ses pouvoirs ridiculisent les ambitions les plus folles des membres les plus arrogants de l'Assemblée. Il est à présent sûr de sa propre nature, tellement plus vaste qu'il ne l'aurait cru, et il manipule le temps avec une telle aisance. Une pensée l'effleure : *C'est comme si j'étais un dieu !* Des années d'entraînement se dressent immédiatement en lui et le mettent en garde : *Méfie-toi de l'orgueil ! Souviens-toi, tu n'es qu'un mortel et le premier devoir est de servir l'empire*. Ses maîtres de l'Assemblée ont bien fait leur travail. Il écarte cette enivrante sensation de puissance, redécouvre son *wal*, le centre parfait de son être, et de nouveau il manipule le temps. Il remonte d'une année dans le temps pour chaque seconde qui passe dans l'univers. Encore et encore, il confronte ses pouvoirs à ce piège temporel créé par l'Ennemi, l'accélérant bien au-delà des volontés de son créateur. Désormais, dix ans passent pour chaque seconde et il sait qu'il se trouve bien au delà de sa propre naissance. Le temps d'un souffle, il a dépassé le moment où le grand-père du duc Borric a envahi Crydee. Il manipule encore le temps et maintenant le royaume ne fait plus que la moitié de sa taille à venir, et les terres du baron de la Lande Noire marquent ses frontières occidentales. Deux fois encore, et les nations de son époque ne sont guère plus que des villages, peuplés de gens plus simples que ceux qui créeront les nations. Encore et encore, il met sa magie en œuvre.

L'univers bascule. La réalité elle-même se déchire. Des énergies inimaginables explosent tout autour de lui, plus terribles qu'il ne saurait les voir et il…

Pug ouvrit les yeux. Il sentit un étrange bouleversement autour de lui et, pendant un moment, sa vue resta trouble. Tomas vint se placer à côté de lui et lui demanda si ça allait.

— Quelque chose dehors… a changé, répondit Pug en clignant des yeux.

Tomas regarda vers le ciel.

— Une chose bizarre est en train de se produire.

Macros leva les yeux. D'étranges énergies tourbillonnaient follement dans le firmament et les étoiles oscillaient dans leur course.

— Si nous regardons assez longtemps, les choses finiront par se calmer. Nous voyons cela dans un temps inversé, souvenez-vous.

— Regardons quoi ? demanda Pug.

— Les guerres du Chaos, répondit Tomas d'un air halluciné, comme si ce qui se déroulait sous ses yeux le touchait profondément, provoquant des sentiments auxquels il ne s'était jamais attendu.

Mais son visage restait un masque impénétrable, tandis qu'il contemplait au-dessus de lui les cieux en folie.

Macros acquiesça. Il se mit debout et leva un doigt vers le ciel.

— Regardez, nous entrons dans une époque qui se situe avant les guerres du Chaos, les Jours de la Colère des Dieux Fous, le Temps de la Mort de l'Étoile, quel que soit le nom imagé que les mythes ont donné à cette période.

Pug ferma les yeux. Il sentait son esprit glacé et engourdi, une douleur sourde qui battait dans sa tête.

— Il semble que nous nous déplacions au rythme de trois ou quatre siècles à la seconde en remontant le temps, fit observer Macros. (Pug acquiesça.) Toutes les trois secondes, presque mille ans passent. (Il calcula.) C'est un bon début.

— Un début ? s'exclama Pug. Quelle vitesse nous faut-il donc atteindre ?

— D'après mes calculs, pour des milliards d'années, à mille ans par seconde, il nous faudrait une vie entière pour revenir au début des temps. Mais ce serait tout juste. Nous devons faire mieux.

Pug hocha la tête, visiblement fatigué. Malgré tout, il ferma les yeux. Tomas regarda le ciel. On pouvait maintenant voir bouger les étoiles, bien qu'à une telle distance leur mouvement fût lent. Mais même ce faible déplacement était inquiétant. Puis le mouvement s'accéléra et bientôt il devint clairement beaucoup plus rapide. Pug revint parmi eux.

— J'ai créé un second sortilège dans la structure même du piège. Chaque minute qui passe doublera notre vélocité sans mon intervention. Nous nous déplaçons pour l'instant à plus de deux mille ans par seconde. Dans une minute, ce sera quatre mille, puis huit, seize et ainsi de suite.

Macros approuva.

— Bien. Cela nous laisse quelques heures.

— Je pense qu'il est temps d'aborder certaines questions, alors, suggéra Tomas.

Macros sourit, le transperçant du regard.

— Vous voulez dire qu'il est temps pour vous d'apprendre certaines réponses.

— Oui, c'est exactement ce que je veux dire. Il y a des années, vous m'avez obligé à trahir le traité de paix avec les Tsurani et, cette nuit-là, vous m'avez dit que vous étiez responsable de mon existence. Vous avez dit m'avoir tout donné. Où que mes yeux se portent, je vois votre main. Je veux en savoir plus, Macros.

L'intéressé s'assit de nouveau.

— Bien, puisque nous avons un peu de temps devant nous, pourquoi pas ? Nous en sommes à un point de cette histoire où la connaissance ne peut plus vous faire de mal. Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il en regardant Tomas et Pug.

Ce dernier regarda son ami, puis dévisagea durement le sorcier.

— Qui êtes-vous ?

— Moi ? (La question paraissait amuser Macros.) Je suis… qui suis-je ? (La question semblait presque théorique.) J'ai eu tellement de noms que je ne peux me les rappeler tous. (Il soupira à ces anciens souvenirs.) Mais celui qui me fut donné à ma naissance pourrait se traduire dans la langue du royaume par « Faucon ». (Avec un sourire, il ajouta :) Le peuple de ma mère était quelque peu primitif. (Il réfléchit.) Je ne sais pas bien par où commencer. Peut-être par l'époque et le lieu de ma naissance.

« Sur un monde lointain régnait un vaste empire, à l'apogée de sa puissance, comparable à Kesh la Grande ou même à Tsuranuanni. Cet empire n'avait rien de remarquable

pour l'essentiel – pas d'artistes, de philosophes, de chefs de génie, à l'exception d'une ou deux personnes qui apparaissaient de temps à autre au fil des siècles. Mais il durait. Et la chose la plus remarquable qu'il ait faite aura été d'imposer la paix sur ses terres.

« Mon père était un marchand sans particularités, sinon qu'il était économe et qu'il possédait des reconnaissances de dettes de la plupart des puissants de sa communauté. Je vous dis cela pour que vous puissiez comprendre une chose : mon père n'était pas un homme dont on fait les grandes sagas. C'était un homme très passe-partout, commun.

« Un jour, sur la terre natale de mon père, un autre homme très commun apparut, mais qui avait le don de captiver les gens par ses paroles, et la désagréable habitude de les faire réfléchir. Il posait des questions qui rendaient nerveux les hommes au pouvoir, car il avait beau être pacifique, il rassemblait beaucoup de monde autour de lui et certaines de ces personnes étaient plutôt radicales et violentes. Les dirigeants l'accusèrent donc sur de fausses présomptions. Il fut jugé à huis clos, afin que nul ne puisse élever la voix en sa faveur. Le verdict fut le plus dur possible, on le déclara coupable de trahison – ce qui était indubitablement faux – et on donna l'ordre de l'exécuter.

« Son exécution devait être publique, à la manière de l'époque, et de nombreuses personnes y assistèrent, parmi lesquelles mon père. Ce pauvre marchand bien mal loti était là, au milieu de certains des hommes les plus haut placés de son pays et pour plaire à ces dirigeants – qui lui devaient de l'argent – il fit comme eux et se moqua du condamné qui allait à la mort.

« Pour on ne sait quelle raison – un caprice du destin ou une mauvaise plaisanterie des dieux – le condamné s'arrêta dans sa marche vers la place des exécutions et fit face à mon père. Parmi tous ceux qui le tourmentaient et le conspuaient, il posa les yeux sur ce simple marchand. Cet homme était peut-être un magicien, ou peut-être s'agissait-il seulement de la malédiction d'un mourant. Mais parmi tous ceux qui se trouvaient dans cette rue, ce fut mon père qu'il maudit. C'était

une étrange malédiction, que mon père oublia car il l'avait prise pour le délire d'un homme rendu fou par la terreur.

« Mais quand celui-ci fut mort et que des années eurent passé, mon père remarqua qu'il ne vieillissait pas. Ses voisins et ses associés subissaient les ravages du temps, mais mon père restait semblable à lui-même, un marchand d'environ quarante ans.

« Quand la différence commença à se faire réellement sentir, mon père décida de fuir sa terre natale, pour éviter d'être accusé d'avoir conclu un pacte avec les ténèbres. Il voyagea des années durant. Au début, il fit bon usage de son temps et devint un savant assez passable. Puis il comprit en quoi consistait réellement sa malédiction. Un grave accident lui arriva, le clouant au lit pendant presque un an. Il découvrit qu'il ne pouvait mourir. Même frappé d'une blessure mortelle, il finissait par guérir.

« Il commença à aspirer à la délivrance de la mort, un terme à ses jours sans fin. Il rentra dans son pays, pour en apprendre plus sur celui qui l'avait maudit.

« Il découvrit que le mythe avait fini par avoir raison de la vérité, que l'homme était désormais au centre d'un débat religieux. Certains le considéraient comme un charlatan, d'autres comme un messager des dieux, quelques-uns comme un dieu lui-même et d'autres encore comme un démon annonciateur de la damnation. Ce débat était cause de troubles dans l'empire. Les guerres de religion ne sont jamais belles à voir. Mais une histoire ne cessait de revenir : trois artefacts magiques associés à ce mort avaient le pouvoir de soigner, de ramener la paix et de retirer les malédictions. D'après ce que je sais, c'étaient un bâton, une cape et une coupe. Mon père se mit immédiatement en devoir de chercher ces artefacts.

« Les siècles passèrent et mon père arriva enfin dans une petite nation aux frontières de cet empire, où l'on supposait que le dernier des trois artefacts se trouvait – les deux autres étant considérés comme perdus au-delà de tout espoir. L'empire était en déliquescence, comme cela arrive à tous les empires, et cette terre était sauvage. En arrivant là, mon père fut attaqué par des brigands, qui le blessèrent grièvement et le laissèrent pour

décédé. Mais, bien entendu, mon père ne gisait qu'aux portes de la mort, attendant de guérir.

« Une femme le trouva. Son époux était mort à la pêche, la laissant sans ressources. Mon père était d'une race ancienne, pétrie de culture et d'histoire, mais le peuple de ma mère, qui s'appelait le peuple du Lézard, était à peine sorti de la sauvagerie. On évitait les veuves, car quiconque leur donnait quelque chose en prenait la responsabilité. Donc, cette femme qui n'avait presque rien pour vivre soigna mon père jusqu'à ce qu'il se fût remis, puis elle coucha avec lui, car elle n'avait pas d'homme et mon père était, à cette époque, un homme visiblement bien éduqué et peut-être important. En un mot comme en cent, je fus conçu.

« Mon père fit connaître ses intentions à ma mère, qui ne savait rien de l'artefact qu'il recherchait, bien que sa légende fût assez commune, même dans cette lointaine terre. Je la soupçonne d'avoir seulement voulu garder son second époux auprès d'elle.

« Pendant un temps, mon père resta donc avec ma mère. Dans les coutumes du peuple de mon père, il était dit que l'enfant héritait des péchés de son géniteur. En tout cas, quelle qu'en soit la cause, j'héritai de sa malédiction. Mon père resta assez longtemps pour m'apprendre sa langue et son histoire, ainsi que les rudiments de la lecture et de l'écriture. Puis une rumeur vint sur nos terres, un indice qui aurait permis de retrouver l'artefact perdu. Mon père reprit sa quête, partant sur l'océan en direction de l'ouest. Je ne l'ai jamais revu. J'ignore ce qu'il est advenu de lui, peut-être poursuit-il encore sa quête. Ma mère retourna donc à son village natal, m'emportant dans ses bagages.

« Ma mère se retrouvait avec un fils, sans explication valable sur sa provenance. Pour son peuple, elle inventa une histoire rocambolesque parlant d'un accouplement avec un démon. Grâce à ce que lui avait enseigné mon père, j'étais bien mieux éduqué que le plus sage de ses concitoyens et mes connaissances apportèrent quelque crédit à son histoire.

« En peu de temps, ma mère acquit une certaine influence sur sa communauté. Elle se fit voyante, plus grâce à ses talents

d'actrice qu'à de réels pouvoirs de divination. Quant à moi, dès l'enfance, je commençai à avoir des visions.

« À quatorze ans, je quittai ma mère et me réfugiai dans un lieu qu'habitait un ancien ordre de prêtres, sur une terre qui me sembla bien loin de chez moi à l'époque – un petit saut à peine, un pas, comparé aux voyages que j'ai faits depuis. Les prêtres m'entraînèrent et m'enseignèrent un savoir mourant. Quand je pris ma place dans leur confrérie, je connus un transport en esprit.

« Je fus… emporté quelque part, et une sorte d'envoyé, ou peut-être les dieux eux-mêmes, me parla. Je fus jugé unique entre tous, un réceptacle idéal pour des pouvoirs sans pareil. Mais, pour bénéficier de ce pouvoir, il me faudrait en payer le prix. On me donna le choix. Je pouvais rester un simple « balbutieur » de prières, qui n'aurait jamais dans l'ordre des choses une grande importance, cependant ma vie serait tranquille et confortable. Je pouvais en revanche choisir d'apprendre la vraie magie. Il était clair que cet autre chemin serait semé de dangers et de peines. J'hésitai, mais j'avais beau aspirer à la paix d'une vie monastique, l'attrait de la connaissance était trop fort pour que je sache y résister. Je fus condamné, comme mon père, à vivre sans jamais pouvoir mourir et l'on me conféra aussi le don – ou la malédiction – de prescience. Quand j'avais besoin de savoir des choses, afin d'accomplir ma tâche, ce savoir me venait spontanément. Depuis ce jour, j'ai vécu ma vie par prescience. Je suis destiné à servir des forces qui cherchent à assurer l'ordre dans les univers et qui s'opposent à des créatures de destruction tout aussi puissantes qu'elles.

« En bref, conclut Macros en se redressant, je suis un homme qui a hérité d'une malédiction et gagné certains dons.

— Je crois comprendre votre propos, dit Pug. Nous vous avions considéré comme un maître toujours en train d'ourdir des plans retors, mais, en vérité, c'est vous le plus fort pion du jeu.

Macros acquiesça.

— J'étais le seul à ne pas avoir le choix, ou en tout cas ai-je manqué du courage nécessaire pour lutter contre ma

prescience. J'ai su depuis le jour où j'ai quitté l'habit que je vivrais des siècles et qu'en de nombreuses occasions je devrais manipuler la vie des autres, dans des buts que je commence seulement à comprendre.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Tomas.

Macros regarda autour de lui.

— Si les choses se déroulent comme je les envisage, nous devrions assister à une chose que nul mortel dans l'univers, nul dieu même, n'a vu. Si nous y survivons, il nous faudra un peu de temps pour rentrer chez nous. Je pense que nous aurons le temps d'apprendre tout ce que nous avons besoin de savoir. Pour l'instant, je suis fatigué, tout comme Pug. Je crois que je vais aller dormir. Réveillez-moi le moment venu.

— Quand ? demanda Tomas.

Macros sourit d'un air énigmatique.

— Quand le temps sera venu, vous le saurez.

— Macros !

Les yeux du sorcier s'ouvrirent et il regarda dans la direction que lui montrait Tomas. Il s'étira et se leva en disant :

— Oui, c'est le moment.

Pug se réveilla lui aussi et ses yeux s'arrondirent. Au-dessus d'eux, les étoiles filaient à reculons, régressant toujours plus vite dans le temps. Les cieux brillaient de mille feux, embrasés d'éclairs intenses aux couleurs fabuleuses. La lumière était plus concentrée, comme si tout avait l'air de vouloir se rassembler. Au centre se trouvait un vide absolu. Ils virent qu'ils descendaient à toute vitesse dans un long tunnel scintillant, strié d'éclairs, vers le trou le plus noir qu'ils puissent imaginer.

— Ça risque d'être intéressant, fit remarquer le sorcier. Je sais que vous allez trouver ça bizarre, mais c'est étrangement excitant pour moi de ne pas savoir ce qui va arriver. Je veux dire, je sais ce qui risque d'arriver, mais je ne l'ai pas vu.

— C'est bien beau, mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Pug.

— Le commencement, Pug.

Alors même que Macros parlait, la matière qui les environnait semblait filer de plus en plus vite vers ce noir

absolu. Les couleurs se mêlaient les unes aux autres, donnant naissance à une lumière blanche parfaitement pure, presque douloureuse à contempler.

— Regardez derrière nous ! s'exclama Tomas.

Ils se retournèrent et là où l'espace réel avait existé, ils ne virent plus que la grisaille de l'interstice. Macros applaudit, visiblement enchanté.

— Merveilleux ! C'est exactement comme je l'imaginais. Nous allons échapper à ce piège, mes amis. Nous approchons du lieu où le temps n'a plus de sens. Regardez !

Dans une ultime course d'une beauté majestueuse et époustouflante, tout ce qui se trouvait autour d'eux s'effondra, comme aspiré dans les mâchoires de ce néant noir. Macros se tourna vers Pug.

— Arrête notre course avant que nous ne soyons attirés là-dedans.

Le magicien ferma les yeux et fit ce que Macros lui demandait. Les dernières parcelles de l'univers se firent dévorer de plus en plus vite par la chose gigantesque qui se trouvait face à eux, jusqu'à ce que le dernier vestige, l'ultime miette de matière, disparût dans le trou. Pug porta alors la main à ses tempes et hurla de douleur.

Macros et Tomas se portèrent à son aide quand ses jambes cédèrent sous lui et le firent asseoir. Au bout d'un moment, le magicien les rassura :

— Ça va. (Il était livide, le front couvert de sueur.) Simplement, quand le piège temporel s'est brisé, le sortilège d'accélération s'est brisé aussi. C'était douloureux.

— Désolé, s'excusa Macros. J'aurais dû le prévoir. Mais, tels que nous sommes ici, nos connaissances ne vont pas valoir grand-chose, ajouta-t-il, presque pour lui-même.

Il pointa un doigt vers le ciel, où ils voyaient les ténèbres, vastes et absolues. Elles semblaient se recourber le long d'une ligne infinie qui fuyait au loin, hors de portée de vue. Le Jardin et la Cité Éternelle flottaient au bord de cette frontière.

— Fascinant, murmura Macros. Maintenant, nous savons que la Cité existe réellement en dehors de l'ordre normal de l'univers. (Le sorcier regarda la chose massive qui les

surplombait, comptant en silence dans sa tête.) Je crois que le moment est venu, étant donné le laps de temps qui s'est écoulé depuis que Pug a arrêté son sortilège.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Tomas en désignant l'incroyable orbe noir qui se découpait sur la grisaille.

— La somme de tous les univers, Tomas, répondit le sorcier. La matière première de laquelle toute chose est issue. C'est, à proprement parler, tout – à l'exception de ce petit bout de terre sur lequel nous nous tenons et de la Cité elle-même. Il y a tant de choses là-dedans que la taille et la distance n'ont plus aucun sens. Nous sommes des millions de fois plus loin de la surface de cette matière que Midkemia l'est de son Soleil, mais voyez comme elle est grande, elle obscurcit plus de la moitié du ciel. C'est étourdissant. Même la lumière ne peut y échapper, car la lumière n'a pas encore été créée. Nous sommes arrivés avant le temps, avant le commencement. Nous assistons à la création de toutes les choses. Ryath, observe bien ceci !

Le dragon femelle s'éveilla de sa torpeur et s'étira. Elle s'approcha et se plaça derrière les trois hommes.

— Regardez bien, insista Macros.

Tous se tournèrent vers cette ténèbre absolue. Plusieurs minutes durant, rien ne se passa. Un profond silence régnait, comme si le moindre souffle d'air avait fui le Jardin. Les spectateurs avaient une conscience beaucoup plus aiguë de leur propre existence, sentant infiniment plus fort la moindre réaction de leur corps, jusqu'au battement de leur sang dans leurs veines. Mais aucun bruit, à l'exception de leurs souffles, n'existait. Puis s'éleva une note.

Chacun d'eux se sentit transporté, bien que nul ne bougeât. Un sentiment de joie, un sens profond de la perfection les envahit, une beauté trop formidable à comprendre. C'était comme si cette musique, une note unique et parfaite, s'élevait et qu'ils la sentent plus qu'ils ne l'entendaient. Des couleurs plus vives que toutes celles qu'ils avaient jamais vues apparurent, bien qu'il n'y eût que le vide ténébreux sous leurs yeux. Ils étaient comme écrasés sous le poids d'une merveille et d'une terreur indescriptibles. En un instant, ils étaient devenus si insignifiants qu'un désespoir et une solitude absolus s'abattirent

sur eux. Mais, dans cet instant cristallin, ils ressentirent tous la même exaltation, touchés par une chose si merveilleuse que des larmes de joie coulèrent sans retenue sur leurs joues.

Ils ne pouvaient pas comprendre. Il n'y eut qu'un scintillement, comme si des millions de lignes de force filaient à la surface du vide, mais elles disparurent si vite que les spectateurs ne purent en saisir le passage. Un instant auparavant, tout était noir et informe, puis un entrelacs d'innombrables lignes brillantes s'étendit sur ce vide magnifique et la lumière se fit dans les cieux, éblouissante de puissance et de pureté. Tous durent détourner un moment les yeux de ce spectacle aveuglant. Un éclair jaillit, comme précédemment, mais cette fois-ci vers l'extérieur. Une étrange émotion s'empara de Pug et de ses compagnons, une impression de plénitude, comme si ce à quoi ils avaient assisté jusque-là touchait à sa fin. Ils continuèrent tous à pleurer de joie devant la beauté et la perfection de ce spectacle.

— Macros, qu'est-ce que c'était ? demanda doucement Tomas, d'un ton empreint de respect.

— La Main de Dieu, répondit le sorcier dans un souffle, les yeux émerveillés. La Première Envie. La Cause Première. L'Ultime. Je ne saurais comment le nommer. Je sais seulement ceci : avant, il n'y avait rien et l'instant d'après, tout existait. C'est le Premier Mystère et, même maintenant que je l'ai vu, je ne prétends pas le comprendre.

Il éclata d'un rire joyeux et esquissa quelques pas de danse sautillants.

Pug et Tomas échangèrent des regards surpris. Macros découvrit que c'était lui l'objet de leur curiosité.

— Je viens juste de me dire que nous avons plus d'une raison d'être ici, expliqua-t-il d'un air amusé. (Comme ils semblaient ne pas comprendre, il ajouta :) Je ne peux imaginer que même un dieu soit dénué de toute vanité et, si j'étais l'Ultime, je voudrais que des spectateurs assistent à un tel spectacle.

Pug et Tomas éclatèrent de rire. Macros reprit sa petite danse et chantonna un air joyeux.

— Dieux, j'aime qu'on me pose des questions dont je n'ai pas la réponse. Cela permet de continuer à trouver la vie intéressante, même après tant d'années. (Le sorcier s'immobilisa et son visage s'assombrit sous l'effet d'une concentration intense.) Certains de mes pouvoirs me reviennent, annonça-t-il.

Pug cessa de rire.

— Certains ?

— Assez pour que je puisse plus efficacement manipuler tes pouvoirs quand j'en aurai besoin. (Il acquiesça d'un air rusé.) Et même y ajouter un petit quelque chose.

Pug leva les yeux vers le ciel et contempla la splendeur d'un univers naissant qui jaillissait du néant au-dessus de leurs têtes.

— Comparés à cela, tous nos ennuis semblent bien maigres.

— Peut-être, répondit le sorcier en retrouvant ses manières habituelles. Mais quelques personnes sur votre monde natal risquent de penser différemment en voyant les armées de Murmandamus se déverser sur le royaume. C'est peut-être une petite planète, mais c'est la seule qu'ils aient.

Sans savoir comment, Pug sentit qu'ils avançaient dans le temps.

— Nous sommes libérés du piège temporel, confirma Macros.

Pug s'assit, muet d'étonnement. Il avait senti quelque chose quand il avait assisté à la Création. Maintenant, il devait exprimer une certitude.

— Je suis comme vous, déclara-t-il en regardant Macros.

Ce dernier acquiesça, une grande affection se lisant sur son visage.

— Oui, Pug, tu es comme moi. Je ne sais quel destin s'ouvre devant toi, mais tu es différent des autres. Tu n'es ni un mage mineur, ni un pratiquant de la magie supérieure. Tu es un sorcier, tu sais qu'il n'y a pas de voie, qu'il n'y a que la magie. Et la magie n'est limitée que par celui qui la pratique.

— Peux-tu voir ton avenir ? demanda Tomas.

— Non, on m'a épargné cela.

— Tu sais, être magicien, ce n'est pas une malédiction si terrible. Comparée aux autres, c'est une puissance mineure

certes, mais avec laquelle il faut compter. Maintenant, nous devons nous échapper.

Macros scruta les cieux en folie où se déployait la Création, d'une beauté à couper le souffle. Des tourbillons de gaz verts et bleus, des orbes rouges à la splendeur flamboyante, des éclairs de lumière blancs et jaunes filaient dans l'espace, masquant la grisaille de l'interstice, repoussant les frontières du néant. Soudain, le sorcier pointa un doigt et dit :

— Là !

Dans la direction qu'il indiquait, ses compagnons aperçurent une sorte de fin ruban qui s'étirait infiniment, très loin d'eux dans les cieux.

— C'est là que nous devons aller, et vite. Montez sur Ryath, elle nous emmènera. Vite, vite.

Ils montèrent sur le dos du dragon qui, bien qu'affaibli par le manque de nourriture, se montra à la hauteur de sa tâche. Ryath s'envola dans le ciel ; ses passagers se retrouvèrent soudain à filer dans la grisaille de l'interstice. Puis ils réintégrèrent de nouveau l'espace normal, au-dessus de l'étroite bande de matière.

Macros ordonna au dragon de rester en vol et à Tomas de les descendre sur cette étrange voie. Ils se tenaient sur une route blanc-jaune, ponctuée tous les quinze mètres environ de rectangles d'argent scintillants. Pug observa ce ruban, qui devait mesurer sept mètres de large :

— Macros, nous pouvons marcher là-dessus, mais Ryath va avoir un problème.

Le sorcier leva les yeux et dit rapidement :

— Ryath, nous n'avons que peu de temps. Je connais ton secret. Soit tu le révèles et tu fais confiance à Pug et à Tomas, soit tu meurs pour protéger le secret de ta race. Je te conseille personnellement la confiance. Tu dois prendre une décision, mais tu dois la prendre vite.

Le dragon cilla de ses grands yeux de rubis en regardant le sorcier.

— Mon père était-il donc si proche de toi que le secret fût partagé avec un humain ?

— Je sais tout, car j'étais son ami.

Les yeux de Ryath se fixèrent sur Tomas et Pug.

— Valheru, j'exige que ton compagnon et toi prêtiez serment : ne révélez jamais ce que vous allez voir.

— Sur ma vie, déclara solennellement Tomas.

— Je le jure, renchérit Pug en hochant la tête.

Un scintillement d'or environna le dragon, faible au début, puis de plus en plus fort. Il fut bientôt douloureux de le regarder. La lumière se fit plus intense, jusqu'à ce qu'elle eût estompé tous les détails de la forme de Ryath. Alors, ses contours commencèrent à changer, à se fondre et à couler avant de se préciser à nouveau en descendant vers le sol. Rapidement, la silhouette rapetissa, jusqu'à prendre une taille humaine. La lumière faiblit. À la place du dragon se trouvait maintenant une superbe femme aux cheveux roux et aux yeux bleus. Nue, elle était l'image même de la perfection.

— Une métamorphe ! s'exclama Pug.

Ryath s'approcha d'eux et s'exprima d'une voix musicale :

— Le fait que nous pouvons aller et venir chez les hommes comme nous le voulons n'est pas connu d'eux. Et seuls les grands dragons ont ce pouvoir. C'est pour cela que votre peuple considère que les nôtres ont presque disparu, car nous savons qu'il vaut mieux avoir cette apparence quand nous vous rencontrons.

— Je puis certes apprécier une telle beauté, mais elle va se faire remarquer quand nous serons de retour chez nous si nous ne lui trouvons pas de quoi l'habiller, fit remarquer Tomas.

Ryath leva son merveilleux bras blanc et se trouva soudain vêtue d'une robe de voyage jaune et or.

— Je puis m'accoutrer comme je le désire, Valheru. Mes talents sont bien supérieurs à ce que tu pensais.

— C'est exact, acquiesça Macros. Quand j'ai vécu avec Rhuagh, il m'a enseigné des magies que nulle autre race mortelle ne connaît. Ne sous-estimez jamais la puissance de Ryath. Elle a à sa disposition plus que ses crocs, ses griffes et ses flammes.

Pug observa la superbe femme qui se trouvait devant eux et trouva difficile à croire que, quelques instants auparavant, elle ait été plus grande qu'une maison. Il riva ses yeux sur Macros.

— Gathis m'a dit une fois que vous vous plaigniez tout le temps du fait qu'il y a tant à apprendre et si peu de temps pour le faire. Je crois que je commence à comprendre.

Macros sourit.

— Alors c'est maintenant que tu débutes réellement ton éducation, Pug.

Le sorcier regarda autour d'eux. Une expression presque triomphale, un éclat de feu, apparut dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pug.

— Nous étions piégés sans espoir de victoire. Nous pouvons toujours perdre, mais à présent, au moins, nous pouvons prendre une part active au conflit – et nous avons une petite chance de remporter la victoire. Venez, un long voyage nous attend.

Le sorcier les mena sur la route, passant de rectangle brillant en rectangle brillant. Entre deux rectangles, ils voyaient les étoiles de la Création s'éloigner rapidement les unes des autres. Lentement, la grisaille de l'interstice les entourait. .

— Macros, demanda Pug, quel est ce lieu ?

— Le plus étrange de tous, plus encore que la Cité Éternelle. On l'appelle la Route de l'Univers, la Promenade des Étoiles, le Chemin de la Porte ou, plus couramment, le Couloir entre les Mondes. Pour la majorité des gens qui y passent, c'est simplement le Couloir. Nous aurons tout le temps de discuter de nombreuses choses en route. Nous rentrons sur Midkemia. Mais il me faut d'abord vous apprendre certaines choses.

— Comme par exemple ? demanda Tomas.

— Comme la véritable nature de l'Ennemi, dit Pug.

— Oui ça, aussi, lui accorda Macros. Je vous ai épargné certaines choses jusqu'à la fin, car, si nous n'avions pu sortir de ce piège, il aurait été inutile de vous affliger plus encore. Mais maintenant nous devons nous préparer à la confrontation finale, vous devez donc connaître toute la vérité.

Les deux sorciers regardèrent Tomas.

— Je ne comprends pas ce dont vous voulez parler, avoua ce dernier.

— La majeure partie de ta vie passée t'est encore cachée, Tomas. Il est temps que ces voiles soient levés.

Macros s'arrêta et tendit la main, prononçant un mot étrange en couvrant les yeux de Tomas. Le guerrier se raidit en sentant ses souvenirs lui revenir.

Un monde tournoyait dans le vide, en orbite autour d'une étoile chaude et nourricière. À sa surface, la vie florissait, abondante et variée. Deux êtres se tenaient au-dessus de ce monde, chacun porteur d'une tâche bien précise. Rathar récoltait la multitude des fibres de vie et de pouvoir, et les tissait avec soin en une complexe treille d'Ordre, formant une tresse unique, de grande puissance. En face se tenait Mythar, qui tirait sur la corde avec frénésie, pour en déchirer les filaments, dans un geste de cruauté terrible et gratuite, les dispersant dans le Chaos, jusqu'à ce que Rathar saisisse de nouveau les fils et les retisse encore. Chacun suivait les ordres de sa nature et était indifférent à toute autre chose. C'étaient les deux dieux aveugles de la Création. Telle était la nature de l'univers à sa naissance. Dans le processus infini du travail de ces deux déités, de petits bouts de fibres avaient échappé à Rathar, tombant sur le sol du monde en dessous. De ces fils, était née la création la plus merveilleuse de la magie : la vie.

Ashen-Shugar fut extirpé du ventre de sa mère par les mains rudes de la sage-femme moredhel. Hali-Marmora tira son épée et trancha le cordon ombilical qui la reliait à son fils.

— C'est le dernier que tu obtiendras de moi sans combattre, grogna-t-elle, le visage tiré par les douleurs de l'enfantement.

La Moredhel s'enfuit avec le nouveau-né valheru et le tendit à un elfe qui attendait à l'extérieur de la montagne.

L'elfe savait ce qu'il avait à faire. Nul Valheru ne vivait sans combattre. C'était ainsi. L'elfe emporta le bébé silencieux, qui n'avait pas produit le moindre son depuis sa naissance. L'enfant était né conscient, une petite chose, mais non dépourvue de pouvoirs.

L'elfe atteignit le lieu choisi et laissa le bébé exposé au sommet des rochers, faisant face, nu et découvert, au soleil couchant.

Ashen-Shugar, tout juste né, observa son environnement, des noms et des concepts croissant en lui à chaque minute qui

passait. Un charognard s'approcha de l'enfant et le renifla. Avec un cri de rage mental, le minuscule Valheru le fit fuir, la queue entre les pattes.

Au soir, une créature passa loin au-dessus, en déployant ses grandes ailes. Elle regarda la chose sur les rochers et se demanda si c'était bon à manger. Tournant en cercles de plus en plus bas, elle fut soudain appelée par le nouveau-né.

Ashen-Shugar vit l'aigle géant tourner au-dessus de lui et le reconnut. Il sut que cette créature obéirait à ses ordres. À l'aide d'images primitives, il ordonna à l'oiseau géant de se poser, puis de chasser. Quelques minutes plus tard, l'oiseau revint avec un poisson de rivière tout frétillant, qui devait faire deux fois la taille du bébé, et le déchiqueta à coups de bec et de griffes, pour en donner des bouts au nourrisson. Comme pour tous les siens, le premier repas d'Ashen-Shugar fut composé de chair sanglante.

La première nuit, le grand aigle couvrit le nouveau-né de ses ailes, comme il l'aurait fait pour ses petits. Quelques jours plus tard, une douzaine d'oiseaux s'occupaient du bébé.

Le Valheru grandit bien plus vite que les enfants des autres races. En l'espace d'un été, l'enfant pouvait rattraper un cerf à la course, le tuer d'une pensée et manger sa chair après l'avoir arrachée de sa carcasse de ses mains nues.

D'autres esprits effleuraient parfois celui de l'enfant, qui se retirait alors. Instinctivement, il savait que les siens étaient les êtres qu'il avait le plus à craindre, jusqu'à ce qu'il ait assez de pouvoir pour se faire sa propre place dans leur société.

Son premier conflit eut lieu à la fin de sa première année d'existence en compagnie des aigles géants. Un autre jeune, Lowris-Takara, le soi-disant roi des chauves-souris, arriva au milieu de la nuit, usant de ses serviteurs pour localiser le jeune Ashen-Shugar. Ils luttèrent, chacun cherchant à absorber le pouvoir de l'autre, mais Ashen-Shugar remporta finalement la victoire. Avec les pouvoirs de Lowris-Takara en plus des siens, Ashen-Shugar commença à chercher des adversaires à sa mesure. Il chassa d'autres jeunes, comme Lowris-Takara l'avait chassé, et sept autres tombèrent sous lui. Il crût en force et en pouvoir, et prit le titre de seigneur du Nid d'Aigle. Il chassait sur

le dos de l'un de ses oiseaux géants. Il apprivoisa le premier des puissants dragons qu'il allait monter et, après avoir détruit sa mère au cours d'un combat, déclara sa maison comme sienne. Avec les ans, il gagna en stature et fut bientôt reconnu comme l'un des plus puissants de sa race.

Il chassait et s'amusait avec ses femmes moredhels. De temps en temps, il s'accouplait à l'une des femmes de sa race, quand elles étaient en chaleur et que de puissants désirs lui faisaient oublier l'instinct qui lui faisait combattre les siens. De ces unions, seuls deux enfants survécurent. Le premier fut Alma-Lodaka, qu'il avait conçue dans ses premières années, et le second fut Draken-Korin, qu'il eut avec Alma-Lodaka. Les questions de relations familiales ne voulaient rien dire pour les Valherus, sauf comme points de référence.

Il écuma les cieux avec ses frères quand le besoin de butin les prenait comme un désir aveugle. Il emmenait alors ses serviteurs eldars avec lui, sur le dos de ses dragons, pour cataloguer et prendre soin de son trésor. Il connaissait l'univers et celui-ci tremblait sous le grondement de l'armée des dragons quand elle passait dans les cieux. D'autres races voyageant à travers les étoiles défièrent les Valherus, mais aucune ne survécut. Les Contemplateurs de Per, qui avaient le pouvoir de manipuler la matière même de la vie, furent anéantis et leurs secrets perdus avec eux. Le tyran de l'empire Cormoran leur opposa la puissance d'un millier de mondes. Des vaisseaux gros comme des villes entières filèrent dans le vide pour lâcher de puissants engins de guerre sur les envahisseurs. Les Seigneurs Dragons les oblitérèrent sans hésitation et le tyran mourut en hurlant dans les sous-sols de son palais, alors que son monde était détruit au-dessus de lui. Les maîtres de Majinor et leur magie de ténèbres furent balayés par l'armée des dragons. La Grande Alliance, les Maréchaux de l'Aube, la confrérie Siar, tous tentèrent de lui résister. Tous furent détruits. De ceux qui se dressèrent contre les Valherus, seuls les gardiens de la connaissance d'Aal, que l'on pensait être la première race, parvinrent à éviter la destruction, mais même les Aals ne purent s'opposer à l'armée des dragons. Dans la multitude des univers, les Valherus régnaient en maîtres.

Des millénaires durant, Ashen-Shugar vécut comme son peuple avait toujours vécu, ne craignant personne et ne vénérant que Rathar, celle qu'on appelait Ordre, et Mythar, celui qu'on appelait Chaos, les deux dieux aveugles de la Création.

Puis vint l'Appel. Ashen-Shugar partit à la rencontre de ses frères. C'était un étrange appel, qui n'avait rien à voir avec les précédents, car Ashen-Shugar ne sentait pas l'envie de sang monter en lui pour le porter au-delà des étoiles et fondre sur d'autres mondes. Il s'agissait cette fois d'un appel qui demandait à tous les Valherus de se rassembler pour débattre. Le concept en lui-même lui paraissait étrange.

Sur la plaine, au sud des montagnes et de la grande forêt, ils se tinrent en cercle, des centaines de membres de leur race. Au centre se tenait Draken-Korin, qui avait pris le nom de seigneur des Tigres. Deux de ses créatures attendaient à ses côtés, leurs bras puissants croisés sur la poitrine, leur tête de tigre découvrant des crocs impressionnants. Ils n'étaient rien pour les Valherus, présents uniquement pour rappeler que Draken-Korin était, de l'avis commun, le plus bizarre des leurs. Il nourrissait des idées neuves.

— L'ordre de l'univers est en train de changer, expliqua-t-il en montrant les cieux. Rathar et Mythar ont fui, ou ont été déposés, mais quelle qu'en soit la raison, l'ordre et le chaos n'ont plus aucun sens. Mythar a lâché les fils du pouvoir et de nouveaux dieux en sont nés. Sans Rathar pour renouer ces fils, ces êtres s'empareront de ce pouvoir et établiront un nouvel ordre. Cet ordre, nous devons nous y opposer. Ces dieux sont savants, sont conscients et nous défient.

— Quand tu en verras un, tue-le, répondit Ashen-Shugar qui n'avait que faire des mots de Draken-Korin.

— Leur puissance vaut la nôtre. Pour le moment, ils luttent entre eux, cherchant à voir lequel prévaut sur les autres et à maîtriser ce pouvoir laissé par les deux dieux aveugles de la Création. Mais ce combat finira et alors, notre existence même sera menacée. Ils tourneront réellement leur puissance contre nous.

— Pourquoi s'en inquiéter ? Nous nous battrons comme avant. C'est ça, la réponse.

— Non, nous devons faire plus. Nous devons nous battre ensemble et non plus seuls, sinon ils nous submergeront.

Ces derniers temps, une étrange voix s'était élevée en Ashen-Shugar, une voix qui portait un nom. Ce nom, il l'avait oublié pour l'instant, mais la voix lui parla :

— *Tu dois rester à l'écart de cela.*

Le seigneur du Nid d'Aigle prit la parole :

— Fais comme tu l'entends. Je ne m'en mêlerai pas.

Il donna l'ordre à son puissant dragon d'or, Shuruga, de s'envoler et retourna chez lui.

Le temps passa. Ashen-Shugar retournait parfois au lieu où ses frères travaillaient. Usant de magie, aidés par des milliers d'esclaves, ils façonnaient une chose mystérieuse, qui ressemblait aux villes des autres mondes. Les Valherus y résidaient alors même qu'ils la construisaient. Comme jamais dans leur histoire, leur nature combative semblait en sommeil, comme sous l'effet d'une sorte de trêve. Cette situation n'avait aucun sens pour Ashen-Shugar.

Peu de temps avant que la ville ne fût terminée, Ashen-Shugar observa le travail du haut de son dragon. C'était un jour venteux, où soufflait le froid mordant d'un hiver proche.

Un rugissement au-dessus de lui poussa Shuruga à rugir à son tour.

— *Nous allons nous battre ?* demanda le dragon d'or.

— Non, nous attendons.

Ashen-Shugar ne fit guère attention à la déception qu'il sentait chez Shuruga. Un autre dragon, noir comme le charbon, se posa et s'approcha prudemment d'Ashen-Shugar.

— Le seigneur du Nid d'Aigle nous rejoindrait-il enfin ? demanda Draken-Korin en descendant de sa monture, son armure à rayures noires et orange brillant dans la lumière crue.

— Non, je me contente d'observer, répondit Ashen-Shugar en descendant lui aussi de son dragon.

— Tu es le seul à ne pas avoir accepté.

— Me joindre à vous pour piller le cosmos est une chose, Draken-Korin. Ce… ce plan que tu as est une folie.

— Quelle folie ? J'ignore de quoi tu parles. Nous sommes. Nous agissons. Que te faut-il de plus ?

— Ce n'est pas dans nos manières.

— Ce n'est pas dans nos manières d'en laisser d'autres nous tenir tête. Ces nouveaux êtres s'opposent à nous.

Ashen-Shugar leva les yeux au ciel, contemplant ces signes qui montraient que Draken-Korin avait raison au sujet de la lutte de pouvoir qui opposait les dieux nouvellement nés.

— Oui, en effet. (Il se souvint de ces autres races des étoiles contre lesquelles ils avaient combattu, ces êtres mortels qui étaient tombés devant l'armée des dragons.) Mais ils ne sont pas comme les autres. Eux aussi sont issus du monde lui-même, tout comme nous.

— Quelle importance ? Combien d'entre nous as-tu tués ? Le sang de combien des nôtres a-t-il franchi tes lèvres ? Quiconque s'oppose à toi doit mourir ou te tuer. C'est tout.

— Et ceux que nous laissons derrière, les Moredhels et les elfes ?

Il avait usé des termes qui avaient fini par différencier les esclaves des maisons et les esclaves des champs et des bois.

— Quoi ? Ils ne sont rien.

— Ils sont à nous.

Ashen-Shugar sentit une présence en lui-même et sut que l'autre, celui dont le nom lui échappait souvent, était la cause en lui de ces préoccupations si inhabituelles.

— Tu es devenu bizarre, à force de vivre sous tes montagnes, Ashen-Shugar. Ce sont nos serviteurs. Ce n'est pas comme s'ils avaient réellement du pouvoir. Ils existent pour notre plaisir, rien de plus. Qu'est-ce qui t'ennuie ?

— Je ne sais pas. Il y a quelque chose… (Il se tut, comme s'il entendait un appel venu d'un lieu très lointain.) Quelque chose ne va pas dans l'ordre de ces possibilités. Je crois que nous n'y risquons pas seulement nous-mêmes, mais la structure même de l'univers.

Draken-Korin haussa les épaules et commença à retourner vers son dragon.

— Quelle importance ? Si nous échouons, nous mourrons. Quelle importance, si l'univers cesse d'exister avec nous ?

(Draken-Korin était revenu à son dragon.) Toutes tes réflexions n'ont aucun sens, ajouta-t-il en montant sur la bête.

Draken-Korin s'envola et Ashen-Shugar resta seul avec ses étranges sentiments, si nouveaux…

Le temps passa et le seigneur du Nid d'Aigle regarda le travail s'achever dans la ville de Draken-Korin. Quand ce fut fait, Ashen-Shugar vint et trouva de nouveau son peuple réuni en conseil. Il s'avança le long d'une large avenue bordée de hauts piliers, chacun orné d'une tête de tigre sculptée. La vanité de Draken-Korin l'amusa un peu.

En descendant une longue rampe, il atteignit une chambre souterraine. Il trouva la vaste salle pleine de Valherus.

— Es-tu venu nous rejoindre, père-époux ? demanda Alma-Lodaka, celle qui se faisait appeler la dame Émeraude des Serpents.

Elle était flanquée de deux de ses serviteurs, visiblement créés pour imiter ceux de Draken-Korin. Il s'agissait de serpents auxquels elle avait donné des bras et des jambes, devenus aussi grands que des Moredhels. Les membranes irisées de leurs yeux d'ambre scintillèrent en se fixant sur Ashen-Shugar.

— Je suis venu assister à votre folie.

Draken-Korin tira sa lame, mais un autre Valheru, Alrin-Stolda, monarque du lac Noir, s'écria :

— Fais couler du sang valheru et notre accord sera nul !

Le seigneur des Tigres rengaina son épée.

— Il est bon que tu sois arrivé tard, sans quoi nous aurions mis fin à tes moqueries.

— Je n'ai pas peur de toi. Je veux seulement voir ce que vous avez créé. Ce monde est le mien et ce qui est mien ne doit pas être menacé, répliqua Ashen-Shugar.

Les autres le regardèrent avec des yeux froids et Alrin-Stolda répondit :

— Fais comme tu l'entends, mais sache que notre entreprise ne pourra être contrariée. Tu as beau être puissant, seigneur du Nid d'Aigle, tu ne peux pas t'opposer à nous tous. Regarde et nous, nous ferons ce que nous devons faire.

De concert, sous la direction de Draken-Korin, une grande magie fut forgée. Pendant un instant, Ashen-Shugar sentit son

ventre se tordre affreusement, mais la douleur passa presque immédiatement, ne lui laissant qu'un faible souvenir. Une pierre gigantesque apparut sur le sol de la pièce, verte, plate, et de forme circulaire, avec des facettes, qui brillait comme une émeraude animée d'un feu intérieur. Draken-Korin s'en approcha et posa la main dessus. Elle dispensait de l'énergie.

— Contemplez notre dernier outil, déclara le seigneur des Tigres. La Pierre de Vie.

Sans rien ajouter, Ashen-Shugar se retira du hall et retourna vers Shuruga qui l'attendait à l'extérieur. Une voix derrière lui le fit se retourner. Alma-Lodaka lui courait après.

— Père-époux, ne te joindras-tu donc pas à nous ?

Il ressentit un étrange désir pour elle, presque comme quand elle avait ses chaleurs, bien que ce fût un peu différent. Il ne comprenait pas ce sentiment.

— *C'est de l'affection*, lui souffla la voix de l'autre.

— Fille-épouse, notre frère-fils a commencé ce qui provoquera la destruction finale. Il est fou, répondit Ashen-Shugar sans faire attention à la voix.

Elle le regarda d'un air étrange.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Je ne connais pas ce mot. Nous faisons ce que nous devons faire. J'aurais voulu t'avoir à mes côtés, car tu es plus puissant que n'importe lequel d'entre nous, mais fais comme tu le désires. Tu prendrais de gros risques à t'opposer à nous tous.

Sans un mot de plus, elle le laissa et retourna à la salle où les Valherus allaient se livrer à leur prochaine incantation.

Ashen-Shugar monta sur son dragon et retourna au Nid d'Aigle.

Comme il entrait dans sa montagne, le ciel au-dessus de lui retentit d'un tonnerre lointain. Et il sut que l'armée des dragons partait entre les mondes.

Des semaines durant, les cieux furent en colère et perdirent de leur substance, la matière primordiale de la Création passant d'un horizon à l'autre. La folie s'empara de l'univers, alors que les Valherus se dressaient contre les nouveaux dieux. Le temps n'avait plus de sens et la réalité elle-même se troublait et se

dilatait. Au milieu de sa grande salle, Ashen-Shugar se morfondait.

Puis il appela Shuruga et partit vers ce lieu étrange sur la plaine, cette cité édifiée par Draken-Korin. Et il attendit.

Des vortex d'énergies folles grondaient dans les cieux. Ashen-Shugar vit le temps et l'espace se déchirer et se replier sur eux-mêmes. Il savait que le moment était presque venu. Il resta tranquillement sur le dos de Shuruga et attendit.

Un clairon sonna cette alerte qu'il avait érigée avec le monde, qui lui disait que l'instant qu'il avait attendu était sur lui. Lançant Shuruga dans les airs, Ashen-Shugar rechercha celui qui devait apparaître contre les cieux en folie. Le dragon se raidit sous lui. Le Valheru aperçut sa proie. Il commença à discerner la silhouette de Draken-Korin planant sur son dragon noir. Une étrange lueur apparut dans les yeux de Draken-Korin, quelque chose de totalement étranger.

— *C'est de l'horreur*, lui apprit l'autre voix.

Shuruga accéléra. Le grand dragon poussa un rugissement de défi, auquel répondit le dragon noir de Draken-Korin. Ils se battirent dans les cieux.

Ce fut rapidement terminé, car Draken-Korin avait donné trop de lui-même pour créer cette folie qui emplissait les cieux.

Ashen-Shugar se posa doucement près du corps désarticulé de son adversaire et vint se mettre au-dessus de lui. Le Valheru vaincu leva les yeux sur son adversaire et souffla :

— Pourquoi ?

— Cette obscénité n'aurait jamais dû être, répondit Ashen-Shugar en montrant le ciel. Tu mets fin à tout ce que nous connaissions.

Draken-Korin leva les yeux vers le ciel, où ses frères luttaient contre les dieux.

— Ils étaient si forts. Nous ne pouvions pas savoir. (Son visage se tordit de terreur et de haine tandis qu'Ashen-Shugar levait son épée d'or pour l'achever.) Mais j'avais le droit ! hurla-t-il.

Ashen-Shugar sépara la tête de Draken-Korin de ses épaules et soudain le corps et la tête disparurent dans un sifflement de fumée. Sans laisser de trace, l'essence du Valheru

abattu retourna vers le ciel pour se mêler à cette chose aveugle et furieuse qui luttait contre les dieux.

— Il n'y a pas de droit, répliqua Ashen-Shugar d'un ton amer. Il n'y a que le pouvoir.

Seul de sa race, il pouvait comprendre l'ironie de ces mots. Il se retira dans sa caverne et attendit l'issue finale des guerres du Chaos.

Le temps n'avait plus aucun sens car il était devenu une arme dans ce titanesque combat. Malgré tout, le temps passait dans cette guerre des nouveaux dieux contre ce qui avait été l'armée des dragons. Puis les dieux attaquèrent tous ensemble. Ceux qui avaient survécu à leurs guerres intestines avaient fini par trouver une place dans le grand ordre des choses et ils se focalisèrent tous ensemble sur les Valherus. Ils s'avancèrent, disposant d'une puissance qui dépassait de loin les rêves les plus fous de Draken-Korin, comme si ensemble ils ne faisaient plus qu'un. Alors ils rejetèrent les Valherus hors de l'univers. Ils les envoyèrent dans une autre dimension de l'espace et du temps et se mirent en avant pour les empêcher de revenir en arrière. Animés d'une rage instinctive, les Valherus cherchèrent à rentrer pour user de la chose qu'ils avaient laissée derrière eux au cas où ils seraient vaincus, cette chose que l'un des leurs leur refusait. Ashen-Shugar s'était mis en travers de leur victoire et désormais ils ne pouvaient plus rejoindre leur monde. Dans leur colère et leur angoisse, ils tournèrent leur puissance contre les races faibles du nouvel univers. Ils s'avancèrent de monde en monde, détruisant tout et tous sur leur passage. Monde après monde, ils arrachèrent l'essence de la vie, les secrets de la magie et la puissance des soleils. Devant eux se trouvaient des mondes chauds et verdoyants en orbite autour de soleils brillants. Derrière eux, ils laissaient des orbes froids et désolés autour d'étoiles consumées. Dans leur tentative frénétique pour retourner au monde de leur naissance, ils détruisaient tout ce qu'ils touchaient. Les races mineures s'allièrent, tentant de s'opposer à cette chose furieuse. Au début elles se firent balayer, puis elles la ralentirent, et enfin elles trouvèrent un moyen de s'échapper. L'une des races mineures, qui s'appelait les humains, porta toute son attention sur la fuite. Elle découvrit

des moyens de s'échapper. L'humanité et d'autres races avec elle trouvèrent un refuge. Elles ouvrirent des portes vers d'autres mondes et les races s'enfuirent, se dispersant à travers l'espace et le temps.

De grands trous furent ouverts dans l'univers. Les nains et les hommes, les gobelins et les trolls, tous passèrent par ces failles dans la réalité, les failles entre un univers et un autre. De nouvelles races et de nouvelles créatures vinrent sur Midkemia où elles se cherchèrent une place.

Puis les dieux s'avancèrent pour sceller le monde de Midkemia contre les Seigneurs Dragons pour l'éternité. Ils se tournèrent vers les failles qu'ils avaient laissé se former et les refermèrent. Soudain, la dernière route entre les étoiles fut close. Ils érigèrent alors une barrière. L'armée des dragons tenta vainement de percer ce barrage, mais rien n'y fit. Les dragons n'avaient plus le droit de rentrer dans l'univers de Midkemia et hurlèrent de rage et de frustration, se jurant de trouver un moyen de revenir.

Puis ce fut fini. Les guerres du Chaos, les Jours de la Colère des Dieux Fous, le temps de la Mort des Étoiles : quel que fût son nom, le conflit entre ce qui était et ce qui suivit était achevé. Quand tout fut terminé et que les cieux furent libérés de la folie qui les déchirait, Ashen-Shugar quitta sa caverne. Il retourna sur la plaine devant la ville de Draken-Korin et contempla les ravages qu'avait causés la guerre la plus terrible qui ait jamais eu lieu. Il fit atterrir Shuruga, puis laissa le dragon partir chasser. Pendant un long moment, il attendit quelque chose en silence, sans savoir quoi.

Des heures passèrent, puis finalement l'autre voix lui parla :

— *Quel est cet endroit ?*

— C'est la désolation des guerres du Chaos. Le monument de Draken-Korin, une toundra sans vie qui jadis était une grande plaine herbue. Il n'y a que peu d'êtres vivants par ici. La plupart des créatures ont fui vers le sud, vers des climats plus hospitaliers.

— *Qui es-tu ?*

Ashen-Shugar se sentit amusé. Il éclata de rire.

— Je suis ce que tu es en train de devenir. Nous ne faisons qu'un. C'est ce que tu m'as si souvent dit.

Son rire se tut. Il était le premier de sa race à rire. Il y avait de la tristesse derrière cet humour, car le fait qu'Ashen-Shugar pouvait comprendre l'humour faisait de lui quelque chose d'autre qu'un Valheru. Il comprit qu'il assistait au commencement d'une nouvelle ère.

— *J'avais oublié.*

Ashen-Shugar, le dernier des Valherus, rappela Shuruga de sa chasse. En montant sur son dragon, il regarda les traces de cendre qui marquaient le lieu où il avait vaincu Draken-Korin. Shuruga s'envola, loin au-dessus des ruines de la destruction.

— *Cela mérite bien des larmes.*

— Je ne pense pas. Il y a en cela une leçon, bien que je n'arrive pas à la comprendre. Mais je sens que tu y arrives, toi.

Ashen-Shugar ferma les yeux un moment, sentant des élancements dans sa tête. La voix avait de nouveau disparu. Sans faire plus attention à cette étrange personnalité qui était venue l'influencer au fil des ans, il tourna son attention vers son ultime tâche. Le Valheru passa les montagnes, à la recherche des créatures que sa race avait réduites en esclavage. Dans les forêts du continent sud, Ashen-Shugar passa au-dessus de la forteresse des hommes-tigres.

— Que l'on sache qu'à partir de ce jour, votre peuple est libre ! hurla-t-il d'une voix assez forte pour que tous l'entendent.

— Qu'en est-il de notre maître ? cria le chef des hommes-tigres en réponse.

— Il n'est plus. Votre destin repose entre vos mains. Moi, Ashen-Shugar, vous assure qu'il en est ainsi.

Puis il repartit vers le sud, là où résidait la race des serpents créée par Alma-Lodaka. Là, ses paroles furent accueillies par des sifflements de terreur et de colère.

— Combien d'entre nous survivront-ils sans notre maîtresse, elle qui est notre déesse-mère ?

— C'est à vous d'en décider. Vous êtes un peuple libre.

Les serpents n'en furent pas heureux et se mirent en devoir de découvrir des moyens pour rappeler leur maîtresse. Leur

race tout entière fit le vœu que, jusqu'à la fin des temps, ils chercheraient à ramener celle qui était leur mère et leur déesse, Alma-Lodaka. En ce jour, les prêtres devinrent le pouvoir ultime de la société du peuple serpent pantathian.

Ashen-Shugar fit le tour du monde et, partout où il passait, il prononçait ces mots :

— Votre destin repose entre vos mains. Vous êtes tous libres.

Enfin, il atteignit l'étrange cité de Draken-Korin. Là se trouvaient les elfes. Il se posa sur la plaine et annonça :

— Que tous se le disent : à partir de maintenant, vous êtes libres.

Les elfes se regardèrent.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda l'un d'eux.

— Vous êtes libres de faire ce que vous désirez. Nul ne s'occupera plus de vous et nul ne dirigera vos vies.

Le porte-parole s'inclina.

— Mais, maître, les plus sages d'entre nous sont partis avec vos frères. Ils ont emporté le savoir, la connaissance et le pouvoir. Nous sommes faibles sans les Eldars. Comment survivrons-nous, alors ?

— Vous forgerez votre destin du mieux que vous le pourrez. Si vous êtes faibles, vous périrez. Si vous êtes forts, vous survivrez. Mais faites bien attention, car de nouvelles forces ont été lâchées sur le monde. Des créatures étrangères sont venues ici. Vous lutterez ou ferez la paix avec elles, comme vous le désirerez, car elles aussi se cherchent un destin. Mais un nouvel ordre viendra et, au sein de cet ordre, vous devrez trouver votre place. Il est possible que vous deviez vous élever au-dessus des autres pour régner, ou peut-être vous détruiront-ils. Ou peut-être la paix est-elle possible entre vous. C'est à vous d'en décider. Je ne vous demanderai plus rien, à l'exception de cet ultime ordre. Ce lieu est désormais interdit. Quiconque y pénétrera encourra ma colère.

D'un geste de la main, il déclencha de puissantes magies et la petite cité des Valherus coula lentement sous le sol.

— Que les cendres du temps la recouvrent et que nul ne se souvienne de cette cité. Telle est ma volonté.

Les elfes s'inclinèrent.

— Selon votre volonté, maître, vous serez obéi.

Le plus âgé des elfes se tourna vers ses frères et ajouta :

— Que nul n'entre en ces lieux. Que nul ne s'en approche. Cette ville a disparu aux yeux des mortels : elle ne doit pas rester dans nos mémoires.

— Votre peuple est maintenant libre, déclara Ashen-Shugar.

— Nous irons donc en un endroit où nous pourrons vivre en paix, répondirent ceux qui, parmi les elfes, avaient vécu le plus loin de leurs maîtres.

Ils partirent vers l'ouest, cherchant un endroit où vivre en harmonie.

— Nous nous méfierons de ces nouveaux êtres, car c'est à nous que revient l'héritage de cette puissance, dirent encore d'autres elfes.

Ashen-Shugar se retourna vers eux et dit :

— Pitoyables créatures, n'avez-vous point vu que le pouvoir n'a aucun sens ? Trouvez une autre voie.

Mais les Moredhels partaient déjà, sans entendre ses paroles. Des rêves de pouvoir naquirent en eux. Ils avaient mis le pied sur la Voie des Ténèbres. Plus tard, leurs frères les banniraient, mais pour l'instant ils ne formaient qu'un peuple.

D'autres s'écartèrent en silence, prêts à détruire tous ceux qui s'opposeraient à eux, non contents de partir à la recherche des pouvoirs de leurs maîtres, mais également certains de leur capacité à prendre par la force des armes tout ce qu'ils désiraient. Ces elfes avaient été corrompus par les forces qui s'étaient déchaînées lors des guerres du Chaos et ils s'écartaient déjà de leurs frères. On les appellerait les Glamredhels, les elfes fous. Alors qu'ils partaient vers le nord, ils jetèrent des regards soupçonneux à ceux qui partaient vers l'ouest. Ils se cacheraient loin des leurs, usant de science et de sorcellerie pillées dans des mondes étrangers pour bâtir de gigantesques cités à l'imitation de leurs maîtres, pour se protéger de leurs frères tout en se préparant à leur faire la guerre.

Dégoûté par leur comportement, Ashen-Shugar retourna dans son domaine pour y résider jusqu'à ce qu'il fût temps pour

lui de quitter cette vie, préparant la venue de l'autre. L'univers avait changé et, dans sa montagne, Ashen-Shugar se sentait étranger à cet ordre nouveau. Comme si la réalité elle-même rejetait sa nature, il sombra dans une torpeur, un sommeil proche du coma, au cours duquel son être grandit, se dispersa et commença à imprégner son armure, sa puissance passant dans ses artefacts, attendant un autre qui viendrait les endosser.

Tout à la fin, il s'éveilla et demanda :

— Me serais-je trompé ?

— *Maintenant, tu sais ce que c'est que le doute.*

— Cette quiétude en moi, qu'est-ce que c'est ?

— *C'est la mort qui approche.*

Le dernier des Valherus ferma les yeux.

— C'est ce que je me disais. Peu d'entre nous survivaient aux combats. C'était chose rare. Mais j'aimerais voler une fois encore en compagnie de Shuruga.

— *Il n 'est plus. Il est mort, il y a des siècles.*

Ashen-Shugar lutta contre de lointains souvenirs.

— Mais j'ai volé sur son dos ce matin même, protesta-t-il d'une voix faible.

— *C'était un rêve. Comme tout ceci.*

— Je suis donc fou, aussi ?

Le souvenir de ce qu'il avait vu dans les yeux de Draken-Korin hantait Ashen-Shugar.

— *Tu n'es qu'un souvenir,* dit l'autre. *Tout ceci n'est qu'un rêve.*

— Alors, je vais faire ce que j'avais prévu. J'accepte l'inéluctable. Un autre viendra prendre ma place.

— *C'est déjà arrivé, car je suis celui qui est venu et j'ai brandi ton épée et passé ton manteau. Ta cause est maintenant la mienne. Je lutte contre ceux qui veulent piller ce monde,* expliqua l'autre.

Celui qui s'appelait Tomas.

Tomas ouvrit les yeux, puis les referma. Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Selon Pug, il n'était resté silencieux qu'un instant, mais le magicien soupçonnait que bien des choses avaient dû se passer dans l'esprit de son ami.

— Je me souviens. À présent, je comprends ce qui se passe, finit par expliquer le guerrier.

Macros acquiesça et se tourna vers Pug.

— En ce qui concerne le paradoxe Ashen-Shugar-Tomas, le plus difficile a été de décider quels étaient les souvenirs que je pouvais laisser à Tomas. Désormais, il est prêt à affronter le plus grand défi de son existence et il doit connaître la vérité. Toi aussi d'ailleurs, bien que je te soupçonne d'avoir déjà déduit ce qu'il a appris.

— Au début, ce qui m'a trompé, c'est que l'Ennemi a employé l'ancien tsurani, quand il a parlé dans la vision de Rogen, répondit doucement Pug. Mais maintenant je comprends que c'est uniquement parce que c'était le seul langage humain qu'il connaissait au temps de la Fuite par le Pont d'or. Après avoir écarté l'idée que l'Ennemi était lié aux Tsurani, j'ai fini par comprendre quand j'ai réfléchi à la présence des Eldars sur Kelewan. Je sais ce contre quoi nous luttons et pourquoi la vérité fut cachée à Tomas. C'est le pire cauchemar qui puisse prendre vie.

Macros regarda Tomas. Le Valheru regarda longuement Pug. Ses yeux reflétaient sa douleur.

— La première fois que je me suis souvenu de l'époque d'Ashen-Shugar, dit-il tout bas, j'ai cru que je… que mon héritage m'avait été laissé en vue de l'invasion tsurani. Mais ce n'était qu'une partie de la vérité.

— C'est vrai, approuva Macros. C'est plus compliqué, en effet. Vous savez à présent comment un dragon que l'on pensait éteint depuis des générations – un grand dragon noir – pouvait être mon gardien.

Tomas semblait à la fois plein de doute et d'inquiétude.

— Et maintenant, je connais le but des maîtres de Murmandamus, ajouta-t-il avec un soupir presque résigné. (Il montra l'horizon de la main.) Ce piège était moins destiné à empêcher Macros de retrouver Midkemia qu'à nous amener ici, à nous éloigner du royaume.

— Pourquoi ? demanda Pug.

— Parce qu'en notre temps, Murmandamus est à la tête d'une armée qui attaque notre terre natale, répondit Macros.

Alors même que vous me recherchiez dans la Cité Éternelle, je parie qu'il s'emparait de la garnison de Hautetour. Et je sais que son but est d'envahir le royaume. Il lui faut atteindre Sethanon.

— Pourquoi Sethanon ? s'étonna Pug.

— Parce que le hasard a voulu que cette ville fût construite sur les ruines de l'ancienne ville de Draken-Korin, répondit Tomas. Et dans cette ville se trouve la Pierre de Vie.

— Nous ferions mieux de continuer à marcher tout en discutant de ces problèmes, Pug, intervint le sorcier, car il nous faut rentrer sur Midkemia, dans notre propre époque. Tomas et moi pouvons te parler de la ville de Draken-Korin et de la Pierre de Vie. Tu ne sais encore rien de tout cela, même si tu connais le reste : l'Ennemi, cette chose dont tu as entendu parler sur Kelewan, n'est pas un seul être.

C'est la puissance et l'intelligence combinées de tous les Valherus. Les Seigneurs Dragons retournent sur Midkemia et veulent récupérer leur monde. Et nous devons les empêcher de s'en emparer, ajouta-t-il avec un sourire sans joie.

Chapitre 17

RETRAITE

Arutha contemplait attentivement le canyon. Il était sorti dès l'aube avec Guy et le baron de Hautetour afin d'observer la progression des armées de Murmandamus. De l'endroit où il s'était fait intercepter avec ses compagnons par les hommes de Hautetour, on pouvait voir les feux de camp au loin.

Arutha les désigna.

— Vous voyez, Brian ? Il doit bien y avoir mille feux, ce qui veut dire cinq ou six mille soldats. Et ce n'est que l'avant-garde. D'ici demain, ils seront deux fois plus. Et dans trois jours, Murmandamus vous submergera avec ses trente mille hommes.

Hautetour, sans s'offusquer du ton sur lequel Arutha s'adressait à lui, se pencha sur l'encolure de son cheval, comme pour voir plus clairement.

— Je ne vois que des feux, Altesse. Vous savez que c'est une ruse assez commune de faire plus de feux que nécessaire, pour que l'ennemi ne puisse juger de votre force ou de votre déploiement.

Guy jura tout bas et fit faire demi-tour à sa monture.

— Inutile de perdre du temps à expliquer des évidences à un imbécile.

— Et je ne me laisserai pas insulter par un traître, répliqua Hautetour.

Arutha se plaça entre eux.

— Guy, vous ne m'avez pas juré fidélité, mais vous êtes en vie pour l'instant parce que j'ai accepté votre parole. Ne faites pas de cela une question d'honneur. Je n'ai pas besoin de duels en ce moment. Ce dont j'ai besoin, c'est de vous !

Guy fronça les sourcils et sembla sur le point de répondre vertement, mais il finit par s'amender :

— Je vous présente mes excuses… messire. Les rigueurs d'un long voyage. Je suis sûr que vous comprendrez.

Sur ce, il donna un petit coup de talon à son cheval et repartit vers la garnison.

— Cet homme était déjà un porc arrogant et insupportable quand il était duc, s'emporta Brian de Hautetour, mais il semblerait que ses deux années d'errance dans les terres du Nord n'aient rien changé à son caractère.

Arutha fit faire volte-face à son cheval et fit face au seigneur de Hautetour. À bout de patience, il éclata :

— C'est aussi le meilleur général que j'aie jamais connu, Brian. Il y a à peine quelques jours, ses défenses ont été submergées sous ses yeux, et sa ville entièrement détruite. Ses gens, par milliers, sont dispersés dans les montagnes et il ne sait pas combien ont survécu. Il a de quoi être irritable, ajouta-t-il d'un ton sarcastique et chargé d'une intense frustration.

Le seigneur de Hautetour resta silencieux. Il se détourna du prince et contempla le campement de l'ennemi, aux lueurs de l'aube naissante.

Arutha s'occupait du cheval qu'il avait pris aux brigands dans les montagnes. Il s'agissait d'une jument baie, qui, avec le repos, récupérait le poids qu'elle avait perdu. Dans la matinée, le prince avait monté une bête que lui avait prêtée le baron de Hautetour. Encore un jour de repos et la jument serait en mesure de repartir vers le sud. Le prince s'était attendu à ce que le baron lui offrît au moins de changer ses bêtes, mais Brian, seigneur de Hautetour, semblait prendre plaisir à faire remarquer à tout bout de champ qu'il était vassal de Lyam et qu'il n'avait donc aucune obligation envers Arutha, sinon les civilités d'usage. Le prince se demandait même si Brian allait leur proposer une escorte. L'homme était un insupportable égoïste, pas très malin, et buté – caractéristiques assez normales chez un homme envoyé tenir une lointaine frontière contre de petites bandes de gobelins mal organisées, mais qui ne convenaient pas à un général confronté à une armée d'invasion aguerrie et bien dirigée.

Les portes de l'écurie s'ouvrirent, livrant passage à Locklear et Jimmy. Ils s'arrêtèrent en voyant Arutha, puis Jimmy s'approcha.

— Nous venions voir les chevaux.

— Je n'ai rien à dire concernant votre manière de traiter les bêtes, Jimmy. J'aime simplement m'occuper moi-même de ces choses quand j'en ai le temps. Et cela me donne l'occasion de réfléchir.

Locklear s'assit sur une balle de foin entre la monture d'Arutha et le mur. Il tendit la main et flatta les naseaux de la jument.

— Altesse, que se passe-t-il ?

— Pourquoi cette guerre, c'est ça ?

— Je crois que je peux comprendre le désir de conquête, enfin, j'en ai entendu assez sur ce genre de guerres dans l'histoire. Non, je veux parler de cet endroit. Pourquoi ici ? En haut, Amos nous a montré des cartes du royaume et... ça n'a aucun sens.

Arutha cessa un moment d'étriller sa monture.

— Tu viens juste de toucher du doigt mon principal problème. Guy et moi en avons déjà discuté. Nous n'en savons rien, tout simplement. Mais une chose est sûre, si notre ennemi fait quelque chose d'inattendu, c'est qu'il a une bonne raison pour ça. Et nous avons intérêt à découvrir rapidement laquelle, cher écuyer, car si nous n'y parvenons pas, cela scellera probablement notre défaite. (Il fronça les sourcils.) Non, Murmandamus a une bonne raison de venir ici. Vu le temps qu'il lui reste avant l'hiver, il doit marcher vers Sethanon. Mais pourquoi ? Je n'arrive pas à comprendre la raison pour laquelle il veut aller là-bas... Quand il y sera, il ne pourra guère que monter le camp et attendre le printemps. Et, au printemps, Lyam et moi nous l'écraserons.

Jimmy tira une pomme de sa tunique et la coupa en deux. Il en tendit une moitié au cheval.

— À moins qu'il ne pense pouvoir finir ce qu'il a à faire avant le printemps.

Arutha regarda Jimmy.

— Que veux-tu dire ?

Le jeune homme haussa les épaules et s'essuya la bouche.

— Je ne sais pas exactement, c'est juste ce que vous dites. Vous devez deviner ce que prépare notre ennemi. Vu qu'il n'est pas possible de défendre cette ville, il espère peut-être que tout le monde va s'enfuir. Comme vous l'avez dit, au printemps, vous pourrez l'écraser. Alors j'imagine qu'il le sait aussi. Maintenant, si j'allais droit sur une ville en sachant qu'au printemps on me mettra en déroute, ce serait parce que je sais que je n'y serai plus au printemps. Ou peut-être qu'il y a quelque chose là-bas dont j'ai besoin – soit que ça me rende si puissant que je n'aurais plus à m'inquiéter de me faire prendre entre deux armées, soit que ça empêche les armées de venir, tout simplement. Quelque chose dans le genre.

Arutha s'accouda à son cheval et posa son menton dans le creux de sa main.

— Mais quoi ?

— De la magie ? proposa Locklear.

Jimmy rit.

— Ça ne manque pas, depuis le début de cette sale histoire.

Arutha caressa du doigt la chaînette qui retenait le talisman que les moines d'Ishap lui avaient donné à Sarth.

— De la magie, marmonna-t-il. Mais laquelle ?

— Ça risque d'être gros, à mon avis, glissa doucement Jimmy.

Arutha lutta contre un mouvement d'humeur. Au fond de lui, il savait que l'écuyer avait raison. Et il sentait sa frustration se changer en rage, incapable de comprendre quel secret se cachait derrière l'absurdité de l'invasion de Murmandamus.

Soudain, les cors sonnèrent et presque de suite les bottes des soldats qui se précipitaient à leur poste claquèrent sur les pavés. Arutha sortit immédiatement de l'écurie, les garçons sur ses talons.

Galain tendit un doigt.

— Là-bas.

Guy et Arutha regardèrent, du haut de la plus haute tour du château, au-dessus de la barbacane. Au loin, dans le profond canyon qu'on appelait le gouffre de Sang, on apercevait les premiers éléments de l'armée de Murmandamus.

— Où est Hautetour ? demanda Arutha.

— Sur les murailles avec ses hommes, répondit Amos. Il est arrivé à cheval il y a peu, couvert de sang et meurtri. Il semble que des frères des Ténèbres lui soient tombés dessus là-haut dans les collines, au-dessus de son poste avancé. Il a dû se tailler un chemin entre leurs lignes pour rentrer. Visiblement, il y a perdu la majeure partie de son détachement.

Guy jura.

— L'imbécile. De là-haut, on aurait pu coincer l'armée de Murmandamus quelques jours. D'ici, sur les murailles, ça va être une satanée rigolade.

— C'était idiot de sous-estimer les Moredhels des montagnes, une fois dans les rochers. Ce ne sont pas de simples gobelins qu'il a en face de lui, fit remarquer Galain.

— Je vais voir si je peux lui parler, soupira Arutha.

Le prince descendit rapidement dans le donjon. Quelques minutes plus tard, il se trouvait aux côtés du seigneur de Hautetour. Le baron souffrait d'une blessure sanguinolente à la tête, car il avait reçu un coup qui avait fait voler son heaume. Il n'en avait pas remis d'autre et le sang avait séché, lui collant les cheveux. L'homme était pâle et tremblant, mais dirigeait encore sa place forte sans faiblir.

— Brian, est-ce que vous comprenez maintenant ce dont je vous parlais ? lui demanda Arutha.

— Nous allons le coincer ici, répondit-il en désignant le goulet où la muraille fermait l'étroit canyon. Il n'y a pas la place pour monter un siège, ses hommes seront bloqués sous les murailles. Nous allons les faucher comme des blés.

— Brian, il a une armée de trente mille soldats à vous opposer. Vous avez combien d'hommes, ici ? Deux mille ? Il se moque de ses pertes ! Il va empiler ses soldats contre vos murailles et il marchera sur leurs corps encore chauds pour vous noyer sous la masse. Ils vont venir encore et encore et vous épuiser. Vous ne pourrez pas tenir plus d'une journée, deux tout au plus.

Le baron riva ses yeux dans ceux d'Arutha.

— Ma mission est de défendre cette place forte. Je ne peux l'abandonner sans ordre du roi. Je suis chargé de la tenir à tout

prix. Vous, vous ne faites pas partie de mes hommes ; veuillez donc, s'il vous plaît, quitter ces murailles.

Arutha resta immobile un moment, écarlate. Il quitta la muraille et s'empressa de regagner la tour. Quand il eut rejoint ses compagnons, il se tourna vers Jimmy :

— Va seller les chevaux et prends tout ce dont nous aurons besoin pour une longue chevauchée. Vole ce qu'il nous faut dans la cuisine. Nous risquons d'avoir à partir un peu précipitamment.

Jimmy acquiesça et prit Locklear par la manche, entraînant l'autre garçon avec lui. Arutha, Guy, Galain et Amos regardèrent le front des armées adverses s'approcher en descendant le canyon comme un flot au ralenti.

L'attaque commença comme Arutha l'avait prédit, une vague de soldats qui attaquaient par le goulet. La forteresse avait été bâtie pour servir de camp de base à la garnison, et personne n'avait envisagé qu'elle devrait tenir un jour contre un assaut massif et organisé. Seulement, cette fois, c'était ce genre d'armée qui l'attaquait.

Arutha rejoignit ses compagnons en haut de la tour et regarda les archers de Hautetour commencer à massacrer les premières lignes des armées de Murmandamus. Puis celles-ci s'ouvrirent et des gobelins pourvus de lourds boucliers accoururent et s'accroupirent pour former un mur. Des archers moredhels vinrent se placer à l'abri derrière eux, puis se levèrent et commencèrent à répondre aux archers sur les murailles. La première volée de flèches fit tomber une douzaine d'archers de Hautetour et les attaquants s'élancèrent. Il y eut encore plusieurs échanges de flèches, mais les défenseurs tinrent bon. Les assaillants continuaient inexorablement à s'approcher de la muraille.

Luttant pied à pied, ils avancèrent, piétinant leurs propres morts. Chaque vague qui s'avançait finissait par tomber, mais toujours un peu plus près des murailles. Quand un archer mourait, un autre accourait pour prendre sa place. Quand le soleil atteignit le haut du canyon, les attaquants étaient parvenus à mi-chemin du château. Le temps que le soleil

parcoure l'étroite échancrure qui séparait les deux parois, ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres. Un nouvel assaut fut lancé.

Des échelles furent dressées et les défenseurs prélevèrent un lourd tribut sur ceux qui les amenèrent, mais à chaque gobelin ou troll qui tombait, un autre prenait sa place dans les rangs adverses. Finalement, les échelles s'abattirent contre la muraille. On les repoussa à l'aide de longues hampes, mais il y en avait toujours plus. Les gobelins grimpaient dessus par grappes, pour être accueillis en haut par des flammes et de l'acier. Alors, la bataille de Hautetour commença réellement.

Arutha regardait les défenseurs se battre avec l'énergie du désespoir. La dernière vague avait passé le mur sud de la barbacane, mais une compagnie était venue en renfort, avait colmaté la brèche et repoussé les assaillants. Au coucher du soleil, les cors sonnèrent la retraite et l'armée de Murmandamus recula dans le canyon.

Guy jura.

— Je n'avais jamais vu un tel carnage ni un tel gâchis se faire au nom du devoir.

Arutha était forcé de l'admettre.

— Par l'enfer ! s'exclama Amos. Ces gars des frontières sont peut-être la lie des réprouvés de tes armées, Arutha, mais ils sont durs et coriaces comme un biscuit de mer. J'ai jamais vu des gars donner autant d'eux-mêmes.

Le prince acquiesça.

— On ne sert pas longtemps sur les frontières sans s'endurcir rapidement. Peu de grosses batailles, mais on se bat constamment. Malgré tout, ils sont condamnés si Brian continue comme ça.

— Si nous voulons partir, il faudra le faire avant l'aube, Arutha, intervint Galain.

Le prince en convint.

— Je vais aller parler une dernière fois à Brian. S'il continue à refuser de se rendre à la raison, je lui demanderai la permission de quitter la garnison.

— Et s'il nous la refuse ? demanda Amos.

— Jimmy nous a déjà trouvé des provisions et un moyen de sortir. Nous partirons à pied si nécessaire.

Le prince quitta la tour et se dirigea vers l'endroit où il avait vu Hautetour pour la dernière fois. Regardant autour de lui, il ne vit aucun signe du baron. Quand il interrogea un garde, il lui répondit :

— La dernière fois que j'ai vu le baron, c'était il y a une heure, à peu près. Il est peut-être dans la cour avec les morts et les blessés, Altesse.

Les paroles du soldat furent prophétiques, car Arutha trouva Brian, seigneur de Hautetour, allongé parmi les morts et les blessés. Le chirurgien était agenouillé près de lui. Quand le prince s'approcha, il leva les yeux et secoua la tête.

— Il est mort.

Arutha s'adressa à un officier qui se trouvait tout près :

— Qui est l'officier en second ?

— Walter de Gyldenholt, mais je crois qu'il est mort au moment de la brèche, répondit l'homme.

— Alors qui ?

— Baldwin de La Troville et moi-même, Altesse, sommes du même rang après Walter. Nous sommes arrivés le même jour, mais j'ignore qui de nous deux est l'aîné.

— Qui êtes-vous ?

— Anthony du Masigny, anciennement baron de Calry, Altesse.

Arutha reconnut l'homme en entendant son nom. Il l'avait aperçu au couronnement de Lyam. C'était l'un des anciens hommes de Guy. Il s'efforçait encore de soigner un peu son apparence, mais deux ans sur les frontières lui avaient fait oublier une bonne partie des manières de dandy qu'il affectait à la cour de Rillanon.

— Si vous n'y voyez pas d'objection, faites chercher La Troville et Guy du Bas-Tyra. Qu'ils nous retrouvent dans les appartements du baron.

— Je n'y vois aucune objection, répondit Masigny. (Il observa les corps alignés dans la cour le long de la muraille.) En fait, j'apprécierais que ces lieux retrouvent un peu d'ordre et de bon sens.

Baldwin de La Troville était un homme mince, au profil d'aigle, contrairement à Masigny, plus rond et mieux fait de sa personne. Dès que les deux officiers furent présents, Arutha prit la parole :

— Si l'un de vous préfère s'en tenir à la position absurde de Brian de Hautetour, qu'il le dise maintenant. Suivrez-vous ou non sa décision d'honorer son seul serment de vassalité au roi et de défendre cette forteresse jusqu'à la mort ?

Les deux officiers échangèrent un regard et Masigny éclata de rire.

— Altesse, nous avons été envoyés ici sur ordre de votre frère pour… certaines indélicatesses politiques passées, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Guy. Nous ne sommes pas pressés de perdre la vie sur un coup de tête.

— Hautetour était un imbécile, renchérit La Troville. Un homme brave, presque héroïque, mais un imbécile malgré tout.

— Accepterez-vous de suivre mes ordres ?

— Volontiers, dirent-ils tous les deux.

— Bien. À partir de maintenant, Bas-Tyra est mon officier en second. Vous le considérerez donc comme votre supérieur.

Masigny sourit.

— Ça n'a rien de nouveau pour nous, Altesse.

Guy acquiesça et leur rendit leur sourire.

— Ce sont de bons soldats, Arutha. Ils feront leur devoir.

Le prince arracha une carte du mur et l'étala sur la table.

— Je veux que la moitié de la garnison soit en selle d'ici une heure, mais tous les ordres doivent être murmurés : pas de cors, pas de tambours, pas de cris. Dès que possible, des escouades, formées de douze hommes chacune, devront passer la poterne à intervalles d'une minute. Leur objectif est de rejoindre Sethanon. En ce moment même, Murmandamus doit faire contourner la forteresse par ses soldats à travers les rochers de chaque côté de la passe, pour couper notre retraite. Après l'aube, je pense qu'il ne nous restera guère que quelques heures de tranquillité.

Guy toucha la carte.

— Si nous envoyons une petite patrouille là, puis là, juste pour la forme, cela devrait ralentir les infiltrations et couvrir une partie de nos bruits.

Arutha acquiesça.

— La Troville, vous vous occuperez de cette patrouille, mais n'engagez pas le combat avec les forces adverses. Courez comme des lapins si nécessaire et prenez garde d'être rentrés environ deux heures avant l'aube. Au lever du soleil, la garnison devra entièrement évacuer et pas un homme ne devra rester derrière.

« Maintenant, les premières escouades qui quitteront la forteresse devront être composées de six soldats en état et de six blessés. Attachez les blessés à leur monture si nécessaire. Après le massacre d'aujourd'hui, il devrait y avoir assez de bêtes pour que chaque escouade en prenne une ou deux de plus ; que chacun emporte le plus de fourrage possible. Tous les chevaux n'arriveront pas à Sethanon, mais, avec le grain et les bêtes supplémentaires, nous devrions en sauver la majeure partie.

— La plupart des blessés n'y survivront pas, Altesse, protesta Masigny.

— La chevauchée jusqu'à Sethanon sera un massacre, mais je veux que tout le monde parte d'ici. Je me moque de savoir à quel point ils sont blessés, nous ne laisserons pas un seul homme à ces bouchers. Masigny, je veux que tous les morts soient mis sur les murailles, bien visibles dans les créneaux. Quand l'aube viendra, je veux que Murmandamus croie que la garnison est toujours là, au grand complet. (Il se tourna vers Guy.) Ça les ralentira peut-être un peu. Maintenant, faites préparer des messages pour les portes du Nord, et dites-leur ce qui se passe ici. Si ma mémoire est bonne, Michael, le seigneur des portes du Nord, est bien plus brillant que feu le baron de Hautetour. Peut-être voudra-t-il bien envoyer quelques soldats pour harceler les flancs de Murmandamus quand ses armées seront en route. Je veux des messages pour Sethanon…

— Nous n'avons pas d'oiseaux pour Sethanon, Altesse, intervint La Troville. Nous en attendions par la caravane de ravitaillement qui doit venir ce mois-ci. (Il semblait embarrassé pour son ancien commandant.) Un oubli.

— Combien vous reste-t-il d'oiseaux dans les pigeonniers ?

— Une douzaine. Trois pour les Portes du Nord. Deux pour Tyr-Sog et Loriel et cinq pour Romney.

— Bien, au moins, nous pouvons contacter quelques alliés. Dites au duc Talwyn de Romney de faire prévenir Lyam à Rillanon. Je veux que les armées de l'Est marchent sur Sethanon. Martin doit déjà être sur le pied de guerre avec l'armée de Vandros. Dès qu'il retrouvera les survivants d'Armengar et qu'il saura quelle direction a pris Murmandamus, il fera faire demi-tour à ses troupes et enverra l'armée de Yabon à la Combe au Faucon, par où elle pourra franchir les montagnes pour nous rejoindre. Nous enverrons un message à Tyr-Sog, pour qu'on lui envoie des coursiers afin de lui dire exactement où nous sommes. La garnison de Krondor se mettra en marche dès que Gardan recevra des nouvelles de Martin. Il prendra des troupes à la lande Noire, c'est sur sa route. (Le prince semblait vaguement reprendre espoir.) Nous avons encore une chance de survivre à Sethanon.

— Où est Jimmy ?

— Il a dit qu'il avait quelque chose à faire et qu'il serait de retour bientôt, répondit Locklear.

Arutha regarda autour de lui.

— Quelle folie est-il encore en train de commettre ?

L'aube allait bientôt se lever et le dernier détachement de soldats s'apprêtait à quitter la garnison. Le groupe d'Arutha, les cinquante derniers soldats et deux douzaines de chevaux supplémentaires attendaient devant les portes, prêts à partir, mais Jimmy était en vadrouille quelque part.

Le jeune homme arriva soudain, leur faisant signe de partir. Il sauta en selle et Arutha donna le signal pour qu'on lève la barre qui fermait les portes de la poterne. On les ouvrit en grand et le prince fit sortir sa colonne.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ? demanda Arutha quand Jimmy le rattrapa.

— Une surprise pour Murmandamus.

— Quoi ?

— J'ai posé une bougie au sommet d'un petit baril d'huile que j'ai trouvé. C'est sur un tas de paille, de chiffons et de trucs

divers. Ça devrait prendre feu dans une demi-heure environ. Ça fera surtout beaucoup de fumée, mais ça devrait brûler quelques heures.

Arutha rit d'un air appréciateur.

— Et, après Armengar, ils vont prendre des précautions avant de se lancer sur un feu.

— Il est brillant, Arutha, fit remarquer Guy.

Jimmy se rengorgea en entendant ce compliment.

— Parfois trop, répondit sèchement le prince.

L'expression de Jimmy s'assombrit et Locklear sourit.

Ils gagnèrent une journée. Entre leur sortie et le premier coucher de soleil, ils ne virent aucun signe de poursuivants. Arutha en déduisit que Murmandamus avait dû exiger une fouille complète de la forteresse vide et qu'il lui avait fallu ensuite remettre son armée en ordre de marche pour traverser les Crêtes Blanches. Ils avaient pris les envahisseurs de vitesse et ne se feraient probablement pas rattraper, sauf peut-être par ses cavaliers les plus rapides.

En poussant leurs chevaux et en changeant de montures régulièrement, ils pouvaient parcourir entre cinquante et soixante kilomètres par jour. Certains des chevaux n'y résisteraient pas, mais, avec de la chance, il leur suffirait d'une semaine pour traverser les vastes vallons des Crêtes Blanches. Dans les bois du Crépuscule, il leur faudrait ralentir, mais ils auraient aussi moins de risques d'être rattrapés, car leurs poursuivants devraient progresser avec prudence, les embuscades y étant plus faciles à monter.

Le lendemain, ils commencèrent à se débarrasser des cadavres des hommes trop blessés pour supporter les rigueurs de cette folle chevauchée. Leurs camarades avaient suivi les ordres, détachant les morts de leur selle, sans perdre de temps à les enterrer, ni même leur enlever leurs armes et leur armure.

Le troisième jour, ils aperçurent les premiers signes de poursuite, de vagues silhouettes sur l'horizon, au coucher du soleil. Arutha décida de chevaucher une heure de plus. À l'aube il n'y avait plus rien derrière eux.

Le quatrième jour, ils virent leur premier village. Les soldats partis en avant avaient alerté tout le monde du danger. Tout était désert. De la fumée montait d'une cheminée et Arutha envoya un soldat voir ce qu'il en était. Un feu bien protégé se consumait encore dans un âtre, mais il ne restait personne. On trouva quelques semailles, que l'on prit, mais toute la nourriture avait déjà été emportée. Il n'y avait pas grand-chose à piller par leurs ennemis, aussi Arutha donna-t-il l'ordre de laisser le village en l'état. Si les villageois n'avaient pas tout enlevé, il aurait donné l'ordre de le brûler. Il s'attendait à ce que les soldats de Murmandamus s'en chargent, mais il préférait malgré tout laisser les lieux tels qu'il les avait trouvés.

Vers la fin du cinquième jour, une compagnie de cavaliers surgit derrière eux. Arutha donna l'ordre à ses hommes de faire halte et de se préparer. Les cavaliers se rapprochèrent assez pour qu'on pût clairement les reconnaître comme des éclaireurs moredhels, mais ils s'enfuirent et regagnèrent leurs rangs, préférant éviter de combattre des adversaires supérieurs en nombre.

Le sixième jour, ils rattrapèrent une caravane, qui se dirigeait vers le sud, déjà prévenue du danger par les premières troupes de la garnison passées par là. Les conducteurs de la caravane avançaient à un rythme lent et régulier, et il était évident que, d'ici un jour ou deux, les éclaireurs de Murmandamus les rattraperaient. Arutha s'approcha du marchand à qui appartenaient les chariots et lui lança :

— Détachez vos chevaux et partez avec. Sinon, vous ne pourrez pas échapper aux frères des Ténèbres derrière vous !

— Mais mon grain ! se plaignit le marchand. Je vais tout perdre !

Arutha fit signe à ses hommes de s'arrêter.

— Chaque homme prend un sac de grain ! cria-t-il quand les chariots furent arrêtés. Ça nous servira dans les bois du Crépuscule. Brûlez le reste.

Le marchand furieux donna l'ordre à ses mercenaires de défendre son bien, mais ceux-ci observèrent un moment les cinquante soldats de Hautetour et s'écartèrent, les laissant prendre le grain.

— Détachez les chevaux ! lança Guy.

Les soldats dételèrent les chevaux et les écartèrent des chariots. Quelques minutes plus tard, les sacs de grain avaient été retirés du premier chariot et répartis entre les soldats, y compris un sac de plus pour chacun des chevaux du marchand. Le reste des chariots et du grain fut brûlé.

— Il y a trente mille gobelins, frères des Ténèbres et trolls en marche derrière nous, maître marchand, expliqua Arutha. Si vous pensez être injustement traité, réfléchissez à ce qui vous arriverait sur les routes des bois du Crépuscule, si vous tombiez en cahotant sur une telle compagnie. Prenez le grain de vos montures et filez vers le sud. Nous allons combattre à Sethanon, mais, si vous tenez à votre peau, contournez la ville et filez vers la Croix de Malac. Maintenant, si vous voulez absolument vous faire payer pour votre grain, restez à Sethanon et si nous survivons à l'invasion, je vous récompenserai. C'est à vous de prendre ces risques. Je n'ai plus de temps à perdre avec vous.

Arutha donna l'ordre à sa colonne de repartir. Quelques minutes plus tard, il ne fut pas surpris de voir le marchand et ses mercenaires les suivre, restant aussi près de la colonne que leurs montures fatiguées le leur permettaient. Au bout d'un petit moment, Arutha cria à Amos :

— Quand nous ferons halte, passe-leur quelques montures fraîches ! Je ne veux pas les laisser derrière.

Amos sourit.

— Ils font suffisamment dans leurs braies pour bien se tenir. Laissons-les traîner encore un peu derrière et, quand ils nous rattraperont cette nuit, ce seront les mousses les plus coopératifs du monde.

Arutha secoua la tête. Même dans des moments pareils, Amos savait apprécier l'humour de la situation.

Le septième jour, ils pénétrèrent dans les bois du Crépuscule.

Surprenant des bruits de combat, Arutha donna l'ordre de faire halte. Il fit signe à Galain et à un soldat d'aller voir. Ces derniers revinrent quelques minutes plus tard.

— C'est fini, annonça l'elfe.

Ils tournèrent vers l'est et trouvèrent des soldats de Hautetour dans une clairière. Une douzaine de cadavres de Moredhels gisaient à terre. Le sergent responsable salua en voyant Arutha arriver.

— Nos montures étaient au repos quand ils nous ont attaqués, Altesse. Heureusement, il y avait une autre troupe juste à l'ouest qui est venue à notre aide.

Arutha regarda Guy et Galain.

— Comment diable ont-ils pu nous dépasser ?

— Ils ne nous ont pas dépassés, répondit Galain. Ils ont attendu tout l'été ici. (Il lança un regard circulaire.) Par là, je crois.

Il mena Arutha à un fossé, qui cachait l'entrée d'une hutte basse, soigneusement camouflée par des branchages. Dans la hutte, ils trouvèrent des réserves : du grain, des armes, de la viande séchée, des selles et d'autres choses encore.

Arutha inspecta rapidement le tout.

— Ça fait un sacré bout de temps que cette campagne a été organisée. Nous savons maintenant avec certitude que Murmandamus visait Sethanon depuis le début.

— Mais nous en ignorons toujours la raison, fit remarquer Guy.

— Eh bien, il va falloir faire sans. Prenez tout ce qui peut vous être utile là-dedans et détruisez le reste. (Le prince se tourna vers le sergent :) Avez-vous aperçu d'autres compagnies ?

— Oui, Altesse. La Troville a monté le camp à moins de deux kilomètres d'ici au nord-est, la nuit dernière. Nous avons croisé l'un de ses piquets, qui nous a donné l'ordre de continuer, pour qu'on ne soit pas trop serrés.

— Des frères des Ténèbres ? demanda Guy.

Le sergent acquiesça.

— Les bois en sont pleins, votre grâce. Tant que nous avançons, ils ne nous ennuient pas trop. Mais quand on fait halte, ils ont des tireurs embusqués. Heureusement, ils ne sont pas aussi nombreux que ceux-ci, habituellement. Mais ça vaut mieux pour nous de rester mobiles.

— Prenez cinq hommes de ma colonne et partez vers l'est. Je veux que l'on transmette l'ordre de débusquer les réserves de Murmandamus. Elles doivent être gardées, alors cherchez les endroits par où les frères des Ténèbres vous dissuadent de passer. Tout ce qui peut lui servir doit être détruit. Allez-y, maintenant.

Arutha donna l'ordre à une autre douzaine d'hommes de partir à une demi-journée vers l'ouest, puis de prendre vers le sud, de manière à prévenir encore d'autres hommes au sujet des caches d'armes. Il se tourna vers Guy :

— Mettons-nous en marche. Je sens presque son avant-garde sur nos talons.

Bas-Tyra acquiesça.

— Malgré tout, nous devrions pouvoir le ralentir un peu en route.

Arutha regarda autour de lui.

— J'attends toujours de trouver un bon endroit pour une embuscade. Ou un pont à brûler derrière nous. Ou un rétrécissement de la piste, pour y abattre un arbre. Mais je n'ai rien trouvé.

Amos opina.

— C'est la forêt la plus praticable que j'aie jamais vue, malédiction ! On pourrait faire passer une parade ici sans qu'un homme sur vingt rate un pas pour éviter une racine.

— Bien, dit Guy, nous prendrons ce que nous pourrons. Partons.

Les bois du Crépuscule étaient formés d'une série de forêts reliées les unes aux autres, contrairement aux grandes forêts d'un seul tenant comme l'Edder ou le Vercors. Au bout de trois jours de voyage, ils traversèrent une série de prairies, puis pénétrèrent dans de véritables forêts, sombres et inquiétantes. Plusieurs fois, ils attendirent Galain qui s'ingéniait à créer de faux signes de piste moredhels. L'elfe espérait pouvoir tromper un moment les éclaireurs moredhels avant qu'ils ne découvrent la supercherie. Par trois fois encore, ils tombèrent sur des caches de Murmandamus, grâce à des cadavres de Moredhels et de soldats. Ils jetèrent les épées dans des feux pour les fausser,

et les flèches et les lances pour en consumer les hampes. Ils découpèrent toutes les selles et les brides et répandirent tout le grain sur le sol, ou le brûlèrent. Les couvertures, les vêtements et même la nourriture avaient servi à alimenter les feux.

Au bout de la deuxième semaine dans les bois, ils décelèrent une forte odeur de fumée et durent fuir un feu de forêt. La destruction un peu trop zélée de l'une des caches de Murmandamus avait propagé le feu aux bois environnants, desséchés par la chaleur de l'été. Alors qu'ils fuyaient devant le brasier dévorant, Amos hurla :

— C'est ce qu'on aurait dû faire depuis le départ ! Attendre que Sa Magnifique Bâtardise se fourvoie dans les bois et mettre le feu tout autour. Ah !

Arutha avait perdu six chevaux le temps qu'ils quittent les bois du Crépuscule et trouvent des terres cultivées, mais pas un seul homme, en comptant le marchand et ses mercenaires. Ils traversèrent trente kilomètres de terres cultivées, puis firent halte. Après le coucher du soleil, une faible lueur apparut au sud sur l'horizon.

— Sethanon, déclara Amos en la montrant aux garçons.

Ils atteignirent la ville et furent arrêtés à la porte par des soldats de la garnison locale.

— Nous cherchons votre officier supérieur ! cria le sergent, ses chevrons d'or brillant sur le joli tabard vert et blanc de la baronnie de Sethanon.

Arutha leva la main et le sergent se tourna vers lui :

— Cela fait une demi-journée que des soldats de Hautetour arrivent en ville par petits groupes. Ils sont cantonnés dans la grande cour. Le baron veut voir l'officier responsable de tout cela.

— Dites-lui que j'arriverai dès que ces hommes seront installés.

— Et qui dois-je lui annoncer ?

— Arutha de Krondor.

L'homme en resta bouche bée.

— Mais…

— Je sais, je suis mort. Malgré tout, dites au baron Humphry que je serai dans son château d'ici une heure. Et

dites-lui que je suis en compagnie de Guy du Bas-Tyra. Envoyez un coursier, pour vérifier que Baldwin de La Troville et Anthony du Masigny sont bien arrivés. Si c'est le cas, faites-leur savoir qu'ils doivent me rejoindre.

Le sergent resta immobile un moment, puis salua :

— Oui, Altesse !

Arutha fit signe à sa colonne d'entrer dans la ville. Pour la première fois depuis des mois, il voyait le royaume vaquer normalement à ses activités, une ville bourdonnante de citoyens affairés, sûrs de la protection que leur offrait leur monarque bienveillant. Les rues étaient pleines de gens qui ne s'occupaient que de marchés, de commerce, de fêtes… Partout, Arutha ne voyait que du banal, de l'attendu, du quotidien. Les choses allaient très vite changer.

Le prince donna l'ordre de fermer les portes. Durant toute la semaine, ceux qui avaient décidé de tenter leur chance en prenant la fuite vers le sud avaient reçu l'autorisation de partir. À présent, la ville était close. On avait envoyé d'autres messages, par pigeons et par coursiers, vers les garnisons de la Croix de Malac, de Silden et de la Lande Noire, au cas où les autres messages n'aient pas atteint ces chefs. Arutha et ses hommes avaient fait tout ce qu'ils avaient pu et maintenant il ne leur restait plus qu'à attendre.

Les éclaireurs postés au nord avaient annoncé que l'armée de Murmandamus contrôlait désormais les bois du Crépuscule. Toutes les fermes entre les bois et la ville avaient été évacuées et les habitants rapatriés à l'intérieur des murailles. Le prince avait demandé à tout le monde de suivre un plan strict. Toute la nourriture avait été rapportée à Sethanon, mais, lorsqu'on commença à manquer de temps, Arutha ordonna de mettre le feu aux fermes. Les récoltes d'automne qui n'avaient pas encore été moissonnées furent incendiées, les arbres encore chargés de fruits déracinés ou empoisonnés, et toutes les bêtes trop éloignées dispersées vers l'est et le sud. Il ne restait rien qui pût aider l'armée qui approchait. Les rapports des soldats arrivés à Sethanon indiquaient qu'on avait trouvé et pillé ou détruit au moins trente des caches d'armes de Murmandamus. Arutha ne

se faisait aucune illusion. Au mieux, il avait taquiné les envahisseurs, mais il ne leur avait causé aucun réel dommage, sinon un certain inconfort.

Le prince tenait conseil avec Amos, Guy, les officiers de Hautetour et le baron Humphry. Ce dernier portait une armure peu confortable, faite de multiples pièces gravées d'enluminures criardes, plus destinée à impressionner qu'à se battre, et gardait son heaume à panache d'or posé devant lui. Il avait accepté sans problème qu'Arutha prît le commandement, car, vu son emplacement, la garnison de Sethanon manquait de véritables généraux. Le prince avait installé Guy, Amos, La Troville et Masigny à des postes clefs. Ils étaient en train de revoir la disposition des troupes et des réserves. Arutha finit de lire la liste et prit la parole :

— Nous pourrions tenir deux mois contre une armée de la taille de celle de Murmandamus, dans des circonstances normales. Avec ce que nous avons vu à Armengar et à Hautetour, je suis sûr que, normales, les circonstances ne le seront pas. Murmandamus sait qu'il doit être entré dans la ville d'ici deux semaines, trois au plus tard : sans quoi, il suffirait d'un hiver précoce pour réduire ses plans à néant. Les pluies d'automne commencent, ça va ralentir les assauts. Quand l'hiver viendra, il aura une armée affamée à diriger. Non, il doit entrer au plus vite dans Sethanon et nous empêcher d'utiliser ou de détruire nos réserves.

« Dans le meilleur des cas, Martin doit maintenant s'éloigner des contreforts des Calastius sous la Combe au Faucon avec l'armée de Yabon, plus de six mille hommes. Mais il est à au moins deux semaines d'ici. Les soldats des portes du Nord et de Silden devraient nous rejoindre à peu près au même moment, ce qui veut dire que nous devons tenir au moins deux semaines, peut-être même quatre. S'ils se font attendre plus longtemps, ce sera trop tard.

« Messieurs, tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est attendre que l'ennemi vienne, conclut le prince en se levant. Je vous suggère de vous reposer et de prier.

Arutha sortit de la salle de conférence. Guy et Amos quittèrent la pièce derrière lui. Tout le monde se tut, comme

pour réfléchir à tout ce qu'ils avaient subi jusque-là, puis chacun s'en alla de son côté, en attendant l'arrivée des envahisseurs.

Chapitre 18

RETOUR CHEZ SOI

Ils avançaient le long du Couloir.

Il s'agissait d'une espèce de route droite, d'un blanc jaunâtre, avec des portes d'argent tous les quinze mètres environ. Macros montra le tout d'un geste large.

— Vous foulez en ce moment un mystère qui vaut celui de la Cité Éternelle : le Couloir entre les Mondes. Ici, pour peu que vous sachiez vous orienter, vous pouvez voyager de monde en monde. (Il désigna l'un des rectangles d'argent.) Ceci est un portail, qui permet d'entrer et de sortir d'un monde. Seules quelques rares personnes savent les discerner. Certains y parviennent à force d'études, d'autres tombent dessus par hasard. En modifiant votre manière de voir les choses, vous pouvez les distinguer où qu'elles se trouvent. Ici – il pointa un doigt vers une porte devant laquelle ils passaient – se trouve un monde brûlé qui tourne autour d'un Soleil oublié. (Puis il désigna une porte de l'autre côté du Couloir.) Mais là, se trouve un monde porteur de vie, avec une multitude de cultures et de sociétés, qui ne dispose que d'une seule race intelligente. (Il s'arrêta un moment.) En tout cas, c'est ainsi qu'ils seront dans notre temps. Pour l'instant, je pense que ces portes doivent donner sur des tourbillons de gaz brûlants à peine plus denses que du vide, ajouta-t-il en reprenant sa marche.

« Dans le futur, il existe toute une société qui se sert du Couloir pour commercer entre les mondes, bien que des civilisations entières ne sachent rien de cet endroit.

— Je n'en ai jamais entendu parler, avoua Tomas.

— Les Valherus disposaient d'autres moyens de déplacement, répondit Macros en désignant Ryath de la tête. Comme ils n'en avaient nul besoin, ils n'ont jamais pris le temps

de s'intéresser au Couloir, sinon ils en auraient sans doute eu le pouvoir. Est-ce une chance ? Je l'ignore, mais beaucoup de destructions furent évitées grâce à leur ignorance.

— Jusqu'où va ce chemin ? demanda Pug.

— Il est sans fin. Nul ne sait. Le Couloir semble droit, mais il tourne et, si j'avançais un peu, je finirais par disparaître à votre vue. Les distances et le temps n'ont que peu de sens entre les mondes.

Le sorcier les guidait le long du chemin.

Suivant les instructions de Macros, Pug avait réussi à les ramener en avant dans le temps, jusqu'à une époque que le sorcier pensait proche de leur ère. Après avoir accéléré le piège temporel du Seigneur Dragon, Pug n'éprouvait aucune difficulté à faire ce que lui disait Macros. Ces sortilèges n'étaient qu'une extension logique de ce qu'avait employé Pug pour accélérer le piège. Le magicien n'avait qu'une idée très vague du temps qu'il leur faisait passer à tous les quatre, mais Macros lui avait affirmé que, quand ils commenceraient à approcher de Midkemia, il saurait quels ajustements lui faire faire.

Cela faisait déjà longtemps qu'ils marchaient, et Pug avait scruté chaque porte devant laquelle ils passaient. Au bout d'un moment, il finit par discerner de légères différences entre elles, comme une faible altération de ce spectre de lumière argentée qui devait permettre de savoir sur quel monde une porte débouchait.

— Macros, qu'arriverait-il si quelqu'un sortait du Couloir entre deux portes ? demanda Pug.

— Je pense qu'il mourrait rapidement s'il ne s'y était pas préparé auparavant. Il flotterait dans l'interstice, sans l'aide d'une créature comme Ryath. (Le sorcier s'arrêta devant une porte.) Voici un raccourci passant par une planète qui nous permettra de réduire de plus de la moitié notre voyage vers Midkemia. La distance entre ici et la porte la plus proche est à moins de cent mètres, mais je vous préviens : l'atmosphère de cette planète est mortelle. Retenez votre souffle, car ici la magie n'a pas d'effet et vos pouvoirs ne vous protégeront pas.

Il inspira et expira profondément à plusieurs reprises, puis prit une grande goulée d'air et disparut par la porte.

Tomas le suivit, puis Pug, puis Ryath. Pug ferma les yeux et faillit hurler en sentant des gaz brûlants lui dévorer la peau, puis un poids soudain et inattendu le tirer vers le bas. Ils couraient sur une plaine désolée, semée de roches rouges et pourpres, sous un ciel orange où flottaient de lourdes brumes grises. La terre tremblait et les titanesques volutes de fumée noire que les monts en éruption vomissaient dans les cieux reflétaient les lueurs orange de la lave incandescente. Le sang du monde coulait des blessures de ces pics et l'air était lourd d'une chaleur oppressante. Macros fit un signe à ses compagnons et ils foncèrent en direction d'une falaise, qui les ramena dans le Couloir.

Macros était silencieux depuis des heures, perdu dans ses pensées. Il s'arrêta brusquement devant un portail, sortant de sa rêverie.

— Nous devons couper par ce monde. Ce devrait être agréable.

Il leur fit passer un portail, qui donnait sur une jolie clairière verte. Au loin, entre les arbres, ils entendaient le bruit des vagues sur les rochers et sentaient l'odeur vivifiante du sel et de l'iode. Macros les guida vers une falaise qui surplombait l'océan, leur offrant un magnifique panorama.

Pug regarda les arbres autour d'eux et en trouva certains identiques à ceux de Midkemia.

— Ça ressemble beaucoup à Crydee.

— Mais l'atmosphère y est plus chaude, précisa Macros, inspirant l'air marin à pleins poumons. C'est un beau monde, bien que personne n'y vive. Un jour, peut-être, je viendrai me retirer ici, ajouta-t-il d'un ton triste. (Il haussa les épaules, comme pour écarter son accès de nostalgie.) Pug, nous sommes tout proches de notre ère, mais encore légèrement hors phase. (Il regarda autour de lui.) Je pense que nous devons être encore à un an de ta naissance environ. Nous avons besoin d'une petite accélération temporelle.

Pug ferma les yeux et entama une longue incantation, qui n'eut d'autre effet visible que d'accélérer les ombres sur le sol et la course du soleil dans le ciel. Ils furent rapidement plongés dans le noir quand la nuit tomba, puis l'aube suivit. L'alternance de clair et d'obscur s'accéléra, les jours et les nuits se succédant en un éclair, puis tout finit par se brouiller dans une étrange grisaille.

— Maintenant, il nous faut attendre, annonça Pug en cessant son incantation.

Ils s'assirent, profitant enfin de la beauté du monde qui les entourait. La simplicité de cette beauté contrastait avec toutes les merveilles qu'ils avaient vues jusque-là. Tomas semblait profondément troublé.

— Tout ce qu'on a vu… Je me demande quelle est l'ampleur de ce à quoi on est confrontés. (Il resta silencieux un moment.) Les univers sont… des choses si immenses, si impondérables. (Il regarda Macros.) Qu'arrivera-t-il à cet univers, si une petite planète succombe devant les Valherus ? Mes frères n'ont-ils pas déjà régné ?

Macros, inquiet, regarda Tomas d'un air grave.

— Oui, mais vous êtes devenus plus terribles, ou plus cyniques. Aucun d'entre eux n'accepterait de nous servir. (Il plongea ses yeux dans ceux de Tomas, où il voyait le doute planer comme une ombre sur le cœur de cet humain devenu Valheru. Finalement, il acquiesça.) La nature de l'univers a changé, après les guerres du Chaos : la venue des dieux annonçait un nouvel ordre des choses, un système complet et ordonné, là où avant n'existaient que les règles simples de l'ordre et du chaos. Les Valherus n'y ont pas leur place. Il aurait été plus facile de ramener Ashen-Shugar dans le présent plutôt que d'entreprendre ce qui a été fait. J'avais besoin de ses pouvoirs, mais j'avais aussi besoin d'un esprit derrière ces pouvoirs qui pût servir notre cause. Sans ce lien temporel entre lui et Tomas, Ashen-Shugar n'aurait fait qu'un avec ses frères. Même avec ce lien, Ashen-Shugar lui-même aurait été incontrôlable.

Tomas se souvint.

— La terrible folie contre laquelle je me suis battu lors de la guerre contre les Tsurani est inimaginable. Ça s'est joué à peu de choses. (Malgré son calme apparent, son ton révélait combien ces souvenirs étaient douloureux pour lui.) Je suis devenu un meurtrier. J'ai massacré des gens qui ne pouvaient pas se défendre. Martin a failli me tuer, tellement j'étais devenu fou. (Puis il ajouta :) Et encore, à cette époque je ne possédais que le dixième de ma puissance. Le jour où j'ai retrouvé mon… esprit, Martin aurait pu effectivement me tuer d'une flèche dans le cœur. (Il pointa du doigt une pierre à quelques pas de là et fit le geste de l'écraser. La pierre fut pulvérisée, comme si Tomas l'avait attrapée et broyée lui-même.) Si mes pouvoirs avaient été tels qu'ils sont maintenant, j'aurais pu tuer Martin avant même qu'il ne décoche sa flèche… par ma simple volonté.

Macros acquiesça.

— Tu vois quel est le risque, Pug. Même un seul Valheru représente un danger presque aussi important que toute l'armée des dragons : ce serait un pouvoir sans limite dans le cosmos. (Son ton n'avait rien de rassurant.) Il n'existe pas un seul être, à l'exception des dieux, qui saurait s'opposer à lui. (Macros eut un petit sourire.) Sauf moi, bien entendu, mais, même avec tous mes pouvoirs, je pourrais tout juste survivre à cette bataille, et je ne pourrais jamais le vaincre. Alors, sans mes pouvoirs…

Il ne termina pas sa phrase.

— Alors, demanda Pug, pourquoi les dieux n'ont-ils pas agi ?

Macros éclata d'un rire amer et les désigna tous les quatre.

— Mais ils agissent. Que croyez-vous que nous fassions ici ? C'est cela, le jeu. Nous ne sommes que des pièces.

Pug ferma les yeux. Soudain, l'étrange grisaille se changea en jour normal.

— Je crois que nous sommes de retour.

Macros tendit le bras et prit la main de Pug, fermant les yeux pour sentir le cours du temps à travers les sens du jeune magicien. Au bout d'un moment, le sorcier annonça :

— Nous sommes assez près de Midkemia pour que tu puisses y envoyer des messages. Je te suggère d'essayer.

Pug avait parlé de l'enfant à Macros et de ses précédentes tentatives infructueuses pour l'atteindre. Il ferma les yeux et tenta de contacter Gamina.

Katala leva les yeux de sa broderie. Gamina avait les yeux fixes, comme si elle regardait quelque chose au loin. Puis elle pencha la tête de côté, comme pour mieux entendre. William, qui lisait un vieux livre poussiéreux que lui avait donné Kulgan, le posa et jeta un regard à sa sœur adoptive.

— Maman…, murmura le garçon tout bas.

Calmement, Katala posa son ouvrage et demanda :

— Qu'y a-t-il, William ?

Le garçon regarda sa mère avec de grands yeux et souffla :

— C'est… papa.

Katala s'agenouilla à coté de son fils et lui passa un bras autour des épaules.

— Que se passe-t-il avec papa ?

— Il parle à Gamina.

Katala observa la petite fille, qui restait assise, comme fascinée, sans plus faire attention à ce qui se passait autour d'elle. Lentement, Katala se leva, alla à la porte de la salle à manger familiale et l'ouvrit tout doucement. Puis elle sortit en courant.

Kulgan et Elgahar étaient en pleine partie d'échecs, sous l'œil de Hochopepa qui conseillait indifféremment l'un et l'autre sans qu'ils le lui demandent. La pièce était complètement enfumée, les deux gros magiciens tirant avec entrain sur la grosse pipe qu'ils se permettaient chaque soir après dîner, sans s'inquiéter de savoir s'ils gênaient les autres. Meecham, assis non loin de là, aiguisait son couteau de chasse.

Katala ouvrit la porte et leur lança :

— Venez tous !

Elle dit cela sur un tel ton et de telle manière que personne ne posa de questions. Ils la suivirent dans le couloir et rejoignirent William qui continuait à regarder Gamina.

Katala s'agenouilla devant la fillette et passa lentement la main devant ses yeux fixes. Gamina ne réagit pas. Elle paraissait en transe.

— Qu'est-ce qu'elle a ? murmura Kulgan.

— William dit qu'elle parle à Pug, souffla Katala.

Elgahar, habituellement plus réservé, s'approcha.

— Peut-être puis-je en apprendre plus. (Il vint se mettre devant William.) Est-ce que tu veux bien faire quelque chose avec moi ?

William haussa les épaules, prudemment.

— Je sais que parfois tu entends Gamina, tout comme elle t'entend quand tu parles aux animaux, lui dit le magicien. Est-ce que tu pourrais me laisser entendre ce que dit ton papa ?

— Comment ?

— J'ai étudié ce que fait Gamina et je pense que je devrais pouvoir faire la même chose. Cela ne présente aucun risque, ajouta-t-il à l'adresse de Katala.

Celle-ci fit « oui » de la tête.

— D'accord, répondit William. Je veux bien.

Elgahar ferma les yeux et posa la main sur l'épaule de l'enfant.

— J'arrive juste à entendre… quelque chose, expliqua-t-il au bout d'un moment. (Il ouvrit les yeux.) Elle parle à quelqu'un. Je pense qu'il s'agit de Milamber, ajouta-t-il en usant du nom tsurani de Pug.

— J'aimerais que Dominic ne soit pas rentré à son abbaye, maugréa Hochopepa. Il aurait peut-être pu entendre.

Kulgan leva la main pour réclamer le silence. La fillette venait de pousser un profond soupir et de fermer les yeux. Katala tendit les bras vers elle, de peur qu'elle ne se fût évanouie. Mais Gamina ouvrit les yeux, fit un grand sourire et sauta en l'air.

Dansant presque dans la pièce, tellement elle était excitée, la petite fille cria mentalement :

— *C'était papa ! Il m'a parlé ! Il revient !*

Katala posa la main sur l'épaule de l'enfant.

— Doucement, ma fille. Maintenant, arrête de sauter partout et répète-nous ce qu'il t'a dit. Parle, Gamina, et parle à haute voix.

Pour la première fois, la petite émit plus qu'un simple murmure, poussant des cris excités et riant aux éclats.

— J'ai parlé à papa ! Il m'a appelée de quelque part !

— D'où ? demanda Kulgan.

Gamina cessa sa danse et pencha la tête, comme pour réfléchir.

— C'était juste… un endroit. Il y avait une plage et c'était joli. Je ne sais pas. Il n'a pas dit où c'était. C'était juste quelque part. (Elle recommença à sautiller et tira Kulgan par la jambe.) Il faut partir !

— Où ça ?

— Papa veut qu'on aille le retrouver. Dans un endroit.

— Quel endroit, ma chérie ? demanda Katala.

Gamina sautilla un peu.

— Sethanon.

— C'est une ville près des bois du Crépuscule, au centre du royaume, intervint Meecham.

Kulgan lui jeta un regard noir.

— Nous le savons.

Sans se démonter, le chasseur désigna les deux Très-Puissants tsurani.

— Eux ne le savaient pas… maître Kulgan.

Les sourcils broussailleux du magicien se rejoignirent un instant au-dessus de son nez ; il s'éclaircit la gorge, montrant que son vieil ami avait raison. Mais il n'en accorderait pas plus à Meecham.

Katala tenta d'apaiser la fillette.

— Maintenant, lentement, dis-nous qui doit retrouver Pug à Sethanon ?

— Tout le monde. Il veut que nous allions tous là-bas.

— Pourquoi ? demanda William, qui se sentait oublié.

Soudain, l'humeur de Gamina changea ; l'enfant se calma.

— La méchante chose, oncle Kulgan ! s'exclama-t-elle en écarquillant les yeux. La méchante chose dans la vision de Rogen ! Elle est là-bas !

Elle s'agrippa à la jambe de Kulgan. Ce dernier regarda les autres personnes dans la pièce.

— L'Ennemi ? finit par demander Hochopepa.

Kulgan acquiesça et serra la fillette contre lui.

— Quand, petite ?

— Tout de suite, Kulgan. Il a dit que nous devions partir maintenant.

Katala s'adressa à Meecham :

— Passez le mot dans toute la communauté. Tous les magiciens doivent se préparer à partir. Nous devons rejoindre Landreth. Nous prendrons des chevaux là-bas et partirons pour le nord.

— Nulle fille de la magie ne se fierait à un moyen de transport si commun, intervint Kulgan, tentant de détendre l'assistance de quelques bons mots. Pug aurait dû épouser une magicienne.

Katala fronça les sourcils, car elle n'était pas d'humeur pour un tel échange de railleries.

— Que proposez-vous ?

— Je peux me servir de mon pouvoir de déplacement à vue pour emmener Hocho par sauts successifs de cinq kilomètres ou plus. Ça prendra du temps, mais beaucoup moins qu'avec un cheval. Arrivés là-bas, nous pourrons établir un portail près de Sethanon, et vous et les autres pourrez le passer à partir d'ici. (Il se tourna vers Elgahar.) Ça vous laisse tout le temps qu'il faut pour vous préparer.

— Je viens aussi, intervint Meecham, au cas où vous apparaîtriez dans un camp de brigands.

— Papa a dit d'en amener d'autres, intervint Gamina.

— Qui ? demanda Hochopepa en posant sa main sur l'épaule délicate de l'enfant.

— D'autres magiciens, oncle Hocho.

— L'Assemblée, intervint Elgahar. Si l'Ennemi s'apprête effectivement à revenir, il est probable qu'il ait besoin d'eux.

— Et l'armée.

Kulgan regarda le petit visage.

— L'armée ? Quelle armée ?

— Juste l'armée !

La fillette semblait à bout de sa patience juvénile, debout, les poings sur les hanches.

— Nous ferons parvenir un message à la garnison de Landreth et un autre à celle de Shamata. (Kulgan regarda Katala.) Étant donné votre rang de princesse de la maison

royale par mariage, il est peut-être temps pour vous d'exhumer ce sceau royal que vous perdez régulièrement. Nous en aurons besoin pour signer nos messages.

Katala acquiesça. Elle étreignit Gamina qui se calmait, et ajouta :

— Reste là avec ton frère.

Puis elle sortit rapidement de la pièce. Kulgan regarda ses collègues tsurani.

— Nous y voilà, déclara Hochopepa. La Ténèbre approche.

Kulgan opina.

— À Sethanon.

Pug ouvrit les yeux. Cela l'avait encore fatigué, mais moins que la première fois qu'il avait parlé à la fillette. Tomas, Macros et Ryath observèrent le jeune magicien et attendirent.

— Je crois que j'ai réussi à en faire passer suffisamment pour qu'elle puisse donner des instructions aux autres.

Macros hocha la tête, content.

— Les Très-Puissants ne pourront pas grand-chose contre les Seigneurs Dragons s'ils arrivent à franchir la barrière de l'espace-temps, mais ils peuvent nous aider à retenir Murmandamus pour que nous récupérions la Pierre de Vie avant lui.

— S'ils arrivent à Sethanon à temps, fit remarquer Pug. Je ne sais pas où nous en sommes, à ce sujet.

— C'est en effet un problème, concéda Macros. Je sais que nous sommes bien dans notre ère et la logique veut que nous nous trouvions après votre départ, sinon nous aurions affaire à un paradoxe extrêmement compliqué. Mais combien de temps s'est écoulé depuis votre départ ? Un mois ? Une semaine ? Une heure ? Nous ne le saurons que quand nous arriverons là-bas.

— Si nous arrivons à temps, rappela Tomas.

— Ryath, dit Macros. Il va nous falloir faire un bout de chemin jusqu'au prochain portail. Nul œil mortel n'habite ce monde, donc personne ne peut voir ta transformation. Acceptes-tu de nous porter ?

Sans rien dire, la femme se mit soudain à briller et reprit sa forme animale. Ils montèrent tous les trois sur son dos et elle s'envola.

— C'est au nord-est ! cria Macros.

Le dragon prit la direction indiquée. Durant un long moment, ils restèrent silencieux, aucun d'eux ne ressentant le besoin de parler. Ils s'écartèrent rapidement des falaises et de la plage et survolèrent des plateaux couverts de buissons semblables à des chaparrals. Le soleil au zénith pesait sur leurs épaules.

Pug réfléchissait à ce que leur avait dit Macros une heure plus tôt. Il fit une incantation rapide, afin de leur permettre de se parler sans crier.

— Macros, vous avez dit que même un seul Valheru représenterait une force terrible pour l'univers. Je pense que je n'ai pas bien compris ce que vous vouliez dire par là.

— Il y a plus en jeu qu'un simple monde. (Le sorcier baissa les yeux. Leur vol suivait une rivière jaillissant d'un canyon gigantesque, coulant vers le sud-ouest en direction de la mer.) Cette merveilleuse planète court les mêmes risques que Midkemia. Tout comme Kelewan et tous les autres mondes, un jour ou l'autre.

« Si les serviteurs des Valherus gagnent cette guerre, leurs maîtres reviendront et le chaos régnera alors de nouveau dans le cosmos. Tous les mondes seront ouverts aux pillages de l'armée des dragons, car non seulement les Valherus n'ont pas leur pareil pour détruire gratuitement, mais leur puissance est sans égale. Le simple fait de revenir dans cet espace-temps leur donnera une source de puissance que nul ne saurait imaginer, une puissance qui ferait d'un seul Seigneur Dragon un véritable fléau pour les dieux eux-mêmes.

— Comment une telle chose peut-elle être possible ? s'étonna Pug.

— La Pierre de Vie, répondit Tomas. Elle fut créée en vue de la dernière bataille contre les dieux. Si on l'utilise…

Il se tut.

Ils survolaient des montagnes à présent et découvraient une terre de lacs, au nord de plaines vallonnées, tandis que le

soleil se couchait à l'ouest. Pug avait du mal à croire que l'univers tout entier pût se trouver au bord de la destruction alors même qu'il survolait ce monde si merveilleux. Macros tendit un doigt :

— Ryath ! Cette grande île, avec les deux baies en face.

Le dragon descendit et atterrit à l'endroit que Macros lui indiqua. Les hommes mirent pied à terre et attendirent que Ryath reprenne sa forme humaine. Le sorcier repartit tout de suite et guida ses compagnons vers une grande excroissance de roc, près d'un bosquet d'arbres qui ressemblaient à des sapins. À même le roc, ils découvrirent une autre porte. Macros quitta ce monde enchanteur pour retourner dans le Couloir. Tomas le suivit. Pug et Ryath fermaient la marche. Au moment où le magicien entrait dans le Couloir, une Terreur poussa son feulement de rage entêtant, si caractéristique, et frappa Macros, le jetant à terre.

Tomas s'élança en avant et tira sa lame alors même que le voleur de vies tentait d'en finir avec Macros. Il esquiva une autre Terreur qui tentait de le saisir par-derrière. Pug fut poussé de côté par Ryath qui franchit la porte. Une troisième Terreur se jeta sur la jeune femme et lui saisit le bras, juste au-dessus du coude. Ryath hurla de douleur. La lame de Tomas frappa, blessant la Terreur qui tentait d'écraser Macros. La créature feula de rage et se tourna pour faire face à son adversaire. Elle ulula et lui donna un coup de griffes. Tomas para le coup à l'aide de son bouclier, qui crépita d'étincelles dorées. Les yeux bleus de Ryath brillèrent, passant au rouge vif. Soudain la Terreur qui s'était emparée de son bras hurla. Une fumée grise nauséabonde s'éleva de la main non vivante, mais la créature semblait incapable de lâcher prise. Les yeux de la femme-dragon continuaient à luire tandis qu'elle restait immobile, le corps secoué de frissons. La Terreur sembla se recroqueviller, et ses cris se réduisirent à un grêle pépiement.

Pug acheva une incantation et la troisième Terreur fut prise d'une étrange crise. Elle se renversa en arrière et ses ailes noires vibrèrent, tandis qu'elle s'effondrait sur les pavés du Couloir. Puis elle s'éleva, suivant visiblement le moindre geste des mains de Pug. Celui-ci fit un grand mouvement du bras ; la créature

fut projetée entre deux portes et disparut dans le vide de la grisaille.

Tomas frappait encore et encore, faisant reculer inexorablement la Terreur contre laquelle il luttait. Chaque fois que l'épée d'or entaillait son corps de ténèbres, des éclairs en jaillissaient avec un sifflement. La chose avait maintenant l'air très affaiblie. Tomas se fendit et embrocha la créature qui se retournait pour fuir. Sous l'œil de Pug, Ryath et Tomas achevèrent les deux dernières Terreurs, les vidant de leur essence vitale, tout comme ces créatures suçaient la vie de leurs victimes.

Pug s'approcha de Macros, encore à terre, étourdi. Il aida le sorcier à se relever et lui demanda :

— Vous êtes blessé ?

Macros s'éclaircit les idées en secouant la tête.

— Je n'ai absolument rien. Ces créatures sont redoutables pour les mortels, mais j'ai déjà eu affaire à elles. Le fait qu'on les ait placées devant cette porte nous montre combien les Valherus craignent l'aide que nous pouvons apporter à Midkemia. Si Murmandamus atteint Sethanon et qu'il trouve la Pierre de Vie… les Terreurs ne sont que de faibles ombres, au vu des puissances destructrices qui seraient lâchées sur le monde.

— Midkemia est encore loin ? demanda Tomas.

— C'est cette porte-là. (Macros désigna une porte juste en face de celle par laquelle ils venaient d'entrer.) Quand nous l'aurons franchie, nous serons chez nous.

Ils découvrirent un vaste hall, froid et vide, entièrement fait de pierres énormes, assemblées par des maîtres maçons. Posé sur une estrade, un trône écrasait la salle de sa présence. Le long des murs, de profondes alcôves semblaient prêtes à accueillir des statues.

Ils s'avancèrent tous les quatre.

— Il fait plutôt froid, par ici, fit remarquer Pug. Où sommes-nous, sur Midkemia ?

Macros sourit, assez amusé.

— Nous nous trouvons dans la forteresse de Sar-Sargoth.

Tomas fit volte-face, se tournant vers le sorcier.

— Etes-vous devenu fou ? C'est l'ancienne capitale du premier Murmandamus. J'en sais tout de même un peu sur les légendes moredhels !

— Calmez-vous. Ils sont tous partis envahir le royaume. Si jamais il y avait ici des Moredhels ou des gobelins, ce seraient certainement des déserteurs. Non, nous pouvons nous débarrasser aisément de tous les obstacles qui se dresseraient sur notre route ici. C'est à Sethanon que nous attend le combat final.

Le sorcier les conduisit à l'extérieur. Pug eut un mouvement de recul. Partout où il regardait se trouvaient des piquets, tous hauts de trois mètres. Sur chacun était plantée une tête humaine. Il devait y en avoir un bon millier de chaque côté.

— Dieux miséricordieux, siffla le magicien, comment quelque chose peut-il être aussi maléfique ?

— Vous avez compris, répondit Macros. (Il regarda ses trois compagnons et ajouta :) Il fut un temps où Ashen-Shugar aurait considéré cela comme une simple leçon de choses.

Tomas regardait autour de lui et acquiesçait d'un air absent.

— Tomas, comme Ashen-Shugar, se souvient d'une époque où l'univers ne connaissait nulle morale, reprit le sorcier. Ce qui importait n'était pas ce qui était bon ou ce qui ne l'était pas, ce qui importait, c'était uniquement la puissance. Et, dans cet univers-là, toutes les autres races avaient la même manière de voir les choses, à l'exception des Aals, et leur propre vision des choses était étrange, même pour notre époque. Murmandamus est un outil, il ne fait que ressembler à ses maîtres.

« Et des êtres bien moins maléfiques que Murmandamus ont fait bien pis que cet acte de cruauté gratuite. Mais ils le font en comprenant plus ou moins la portée de leurs actes, en fonction de grands principes moraux. Les Valherus ne comprennent pas les concepts de bien et de mal : ils sont totalement amoraux, mais ils sont aussi tellement destructeurs que nous devons les considérer presque comme le mal absolu. Murmandamus est leur serviteur, il est donc lui aussi maléfique. Et il n'est qu'une ombre bien faible de leur obscurité. (Macros

soupira.) Ce n'est peut-être que ma vanité, mais, à l'idée que je combats un tel mal… cela me soulage un peu.

Pug inspira profondément, comprenant de mieux en mieux cet esprit tourmenté qui cherchait à préserver ce qui lui était cher.

— Où allons-nous ? finit-il par demander. À Sethanon ?

— Oui. Nous devons nous y rendre, pour voir ce qui s'y passe. Avec un peu de chance, nous devrions être en mesure de lui apporter notre aide. Quel qu'en soit le prix, nous ne devons en aucun cas laisser Murmandamus atteindre la Pierre de Vie. Ryath ?

La jeune femme scintilla et retrouva rapidement sa forme véritable. Ils montèrent sur son dos. Elle s'éleva en cercles loin au-dessus de la plaine d'Isbandia. Puis elle partit vers le sud-ouest. Macros lui demanda de faire une pause pour inspecter la destruction d'Armengar. Le trou qui avait été la forteresse vomissait encore une fumée noire.

— Quel est ce lieu ? demanda Pug.

— Il portait autrefois le nom de Sar-Isbandia, et plus récemment celui d'Armengar. Cette cité fut bâtie par les Glamredhels, tout comme Sar-Sargoth, bien avant qu'ils ne tombent dans la barbarie. Toutes deux furent faites à l'image de la ville de Draken-Korin, grâce à des sciences arrachées à d'autres mondes. Ces ouvrages ne furent que pure vanité, et les Moredhels les conquirent au prix de nombreuses vies : tout d'abord Sar-Sargoth, qui devint la capitale de Murmandamus, puis Sar-Isbandia. Mais Murmandamus fut tué lors de la bataille de Sar-Isbandia, celle où l'on dit que les Glamredhels auraient été anéantis. Les deux villes furent abandonnées par les Moredhels après sa mort. Ce n'est que récemment qu'ils sont retournés à Sar-Sargoth. C'étaient des hommes qui vivaient à Armengar récemment.

— Il n'en reste rien, commenta Tomas.

— La présente incarnation de Murmandamus a payé un lourd tribut pour la prendre, semble-t-il, confirma Macros. Le peuple qui vivait là était plus solide et plus intelligent que je ne l'aurais cru. Peut-être a-t-il affaibli Murmandamus suffisamment pour que Sethanon tienne encore, car maintenant

il doit déjà avoir passé les montagnes. Ryath ! Au sud, vers Sethanon.

Chapitre 19

SETHANON

Brusquement, la cité se trouva assiégée.

Cela faisait une semaine qu'Arutha avait fait fermer les portes de Sethanon et il ne s'était rien passé jusque-là. Puis, au huitième jour, des gardes annoncèrent que l'armée de Murmandamus s'était mise en marche. À midi, la ville était encerclée par des troupes avancées de cavalerie et, à la tombée de la nuit, des feux brillaient partout sur l'horizon.

Amos, Guy et Arutha observaient les envahisseurs depuis leur poste de commandement sur la barbacane sud, à l'entrée principale de la ville.

— Ça ne va pas être joli, prédit Guy au bout d'un moment. Il va nous attaquer de tous les côtés à la fois. Ce ne sont pas ces insignifiantes murailles qui tiendront. Il sera dans la ville dès la première ou la deuxième vague si nous ne trouvons pas le moyen de le ralentir.

— Les barrières défensives que nous avons construites nous aideront, mais juste un peu. Il va falloir compter sur nos hommes, approuva Arutha.

— Ceux que nous avons ramenés du sud avec nous sont de bons gars, fit remarquer Amos. Peut-être que les petits soldats d'ici avec leurs fanfreluches pourront faire un ou deux trucs utiles.

— C'est pour ça que j'ai dispersé les hommes de Hautetour dans toute la garnison de la ville. Peut-être qu'ils feront la différence.

Mais Arutha n'avait pas l'air très optimiste. Guy secoua la tête, puis posa ses coudes sur le mur et se prit le front à deux mains.

— Mille deux cents hommes aguerris, en comptant les blessés en état de se battre qu'on a remis de service. Trois mille hommes de garnison, un peu de milice locale et la garde de la ville – dont la plupart n'ont jamais rien vu de pire qu'une bagarre d'auberge. Si sept mille Armengariens n'ont pas pu tenir derrière des murailles de vingt mètres de haut, que pourront faire ces hommes ?

— Leur devoir, quel qu'il soit, répondit Arutha.

Sans rien ajouter, il se tourna de nouveau vers les feux sur la plaine.

Le jour suivant s'écoula sans heurt. La nuit vint et Murmandamus préparait toujours son armée. Jimmy était assis avec Locklear sur une balle de foin près d'une catapulte. Pendant toute la journée, avec les écuyers de la cour de messire Humphry, ils avaient porté des baquets de sable et d'eau à tous les engins de siège le long des murailles de la cité, pour le cas où il faudrait éteindre des feux. Ils étaient épuisés.

Locklear observait l'océan de torches et de feux de camp qui s'étalait sous leurs yeux de l'autre côté des murailles.

— Ça a l'air plus grand qu'à Armengar. C'est comme si nous ne leur avions rien fait du tout.

Jimmy secoua la tête.

— On leur en a fait baver. Seulement ils sont plus près, c'est tout. J'ai entendu Bas-Tyra dire qu'ils vont simplement nous charger. (Il resta silencieux un moment, puis ajouta :) Locky, tu ne m'as jamais rien dit pour Bronwynn.

Locklear continua à regarder les feux sur la plaine.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Elle est morte et j'ai pleuré. C'est pas la peine de s'appesantir là-dessus. Dans quelques jours, je serai peut-être mort, moi aussi.

Jimmy soupira et s'appuya contre la muraille intérieure, observant par les créneaux l'armée qui encerclait la ville. Une certaine joie était morte chez son ami, une jeunesse et une innocence dont Jimmy regrettait la perte. D'autre part, il se demandait s'il avait jamais eu en lui cette même innocence et cette même joie.

À l'aube, les défenseurs étaient parés à lutter contre les assaillants dès qu'ils viendraient. Tout comme pour Armengar, Murmandamus s'approcha de la cité. Des colonnes de soldats portant les bannières des confédérations et des clans se détachèrent des lignes, puis ouvrirent leurs rangs pour laisser leur commandant suprême passer devant elles. Il chevauchait un énorme étalon noir, aussi beau que la monture blanche qu'il avait à Armengar. Il était coiffé d'un heaume d'argent ourlé de noir et brandissait une épée noire. Son apparence n'avait rien de rassurante, mais ses mots, pleins de miel, résonnèrent partout dans la ville, portés par ses pouvoirs.

— Ô mes enfants, bien que certains d'entre vous se soient déjà opposés à moi, je suis disposé à vous pardonner. Ouvrez vos portes et je vous fais un serment solennel : quiconque le désire pourra partir, il ne lui sera fait aucun mal. Prenez tout ce que vous désirez : nourriture, bétail, richesses, je ne vous ferai pas obstacle. (Il fit un signe vers l'arrière et une douzaine de guerriers moredhels s'avancèrent et s'assirent derrière lui.) Je vous offrirai même des otages. Ceux-là sont parmi mes chefs les plus loyaux. Ils chevaucheront avec vous sans armes ni armure et vous accompagneront jusqu'à l'intérieur des murailles de la cité que vous aurez choisie comme refuge. Il n'est qu'une chose que je vous demande. Vous devez m'ouvrir vos portes. Sethanon doit être mienne !

Sur les murailles, les commandants observèrent la chose.

— Sûr que Sa Majesté l'Enculeur de Porcs a envie d'entrer en ville, marmonna Amos. Que je sois maudit, mais je le croirais presque. J'ai presque l'impression qu'on pourrait tous partir si on lui donnait la ville sans faire de vagues.

Arutha regarda Guy.

— Moi aussi, je le crois presque. Je n'ai jamais entendu un frère des Ténèbres proposer des otages.

Guy se passa la main sur le visage, l'air inquiet et fatigué, une fatigue qu'il tenait d'une longue souffrance et non d'un simple manque de sommeil.

— Il y a quelque chose ici même dont il a sacrément besoin.

— Altesse, pouvons-nous traiter avec cette créature ? s'enquit messire Humphry.

— C'est votre cité, messire baron, mais c'est le royaume de mon frère. Je suis sûr qu'il prendrait assez mal de notre part que nous en donnions des bouts comme ceci. Non, nous n'allons pas traiter avec Murmandamus. Ses mots ont beau avoir l'air sympathiques, il n'est rien en lui qui me permette de croire qu'il honorerait ses promesses. Je crois qu'il n'hésiterait pas à sacrifier ses chefs sans le moindre remords. Les pertes qu'il a subies auparavant ne l'ont jamais dérangé. J'en suis venu à croire qu'il apprécie le sang et les massacres. Non, Guy a raison. Il veut juste entrer aussi vite que possible. Et je donnerais volontiers tout un an de taxes pour savoir ce qu'il convoite.

— Et je ne crois pas que l'offre plaise beaucoup à ses chefs non plus, fit remarquer Amos. (Plusieurs chefs moredhels échangeaient quelques mots entre eux dans le dos de Murmandamus.) J'ai l'impression que l'harmonie commence à régner de moins en moins entre les frères des Ténèbres.

— Espérons que cela nous serve, dit simplement Guy.

Le cheval de Murmandamus fit volte-face et dansa nerveusement à l'instant où son cavalier criait :

— Quelle est votre réponse ?

Arutha grimpa sur une caisse, afin qu'on pût mieux le voir pardessus les murailles.

— La réponse, la voici : retournez au nord, cria-t-il. Vous avez envahi des terres qui ne vous vaudront rien. En ce moment même, des armées font marche contre vous. Retournez au nord avant que les passes ne soient bloquées par la neige et que vous ne périssiez de froid, isolés de tout, loin de vos terres.

La voix de Murmandamus s'éleva.

— Qui parle pour la cité ?

Il y eut un moment de silence, puis Arutha hurla :

— Moi, Arutha conDoin, prince de Krondor, héritier du trône de Rillanon. (Puis il ajouta un titre qui n'était pas officiellement le sien :) Le seigneur de l'Ouest.

Murmandamus poussa un cri inhumain, de la rage mêlée à autre chose, de la peur peut-être. Jimmy donna un coup de coude à Amos.

— Ça le troue, murmura l'ancien voleur. Il ne goûte pas du tout cette plaisanterie-là.

Amos sourit et tapota l'épaule du jeune homme tandis qu'un murmure s'élevait dans les rangs de l'armée de Murmandamus.

— Semblerait que son armée n'aime pas trop non plus, se réjouit le marin. Des présages qui se révèlent faux peuvent déstabiliser des gars aussi superstitieux que ceux-là.

— Menteur ! s'écria Murmandamus. Faux prince ! On sait partout que le prince de Krondor est mort ! Pourquoi tergiverser ainsi ? Quel est ton but ?

Arutha se redressa un peu plus, laissant voir clairement ses traits. Les chefs se rejoignirent à cheval et s'engagèrent dans une discussion animée. Le prince retira son talisman, celui que lui avait donné l'abbé de Sarth, et le brandit.

— Grâce à ce talisman, je suis protégé de tes pouvoirs. (Il le tendit à Jimmy.) Maintenant, vous connaissez tous la vérité.

L'éternel compagnon de Murmandamus, le prêtre-serpent panthatian du nom de Cathos, s'avança en courant maladroitement. Il tira sur l'étrier de son maître, désigna Arutha et parla très vite dans la langue sifflante de son peuple. Avec un cri de rage, Murmandamus le repoussa d'un coup de pied, l'envoyant par terre. Amos cracha pardessus la muraille.

— Je crois que ça les a convaincus.

Les chefs, visiblement furieux, s'avancèrent vers Murmandamus. Celui-ci parut se rendre compte que la situation lui échappait. Il fit faire volte-face à son cheval, qui frappa le prêtre-serpent d'un coup de sabot en pleine tête et l'assomma. Murmandamus ne prêta aucune attention à son allié ni aux chefs qui s'approchaient de lui.

— Bien, immonde ennemi, s'écria-t-il en direction des murailles. La mort vient s'abattre sur toi ! (Il se tourna face à son armée et désigna la ville.) À l'attaque !

L'armée était prête à partir et s'avança. Les chefs ne pouvaient annuler un tel ordre. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était se dépêcher de prendre leur clan en charge. Lentement, les cavaliers s'avançaient derrière les premiers rangs de l'infanterie, prêts à charger les portes.

Murmandamus s'avança vers son poste de commandement tandis que le premier rang des gobelins marchait sur le corps

inconscient du prêtre-serpent. Le Panthatian ne mourut peut-être pas du premier coup de sabot, mais, quand les derniers rangs lui furent passés dessus, il ne restait plus de lui qu'une carcasse ensanglantée dans ses robes.

Arutha leva la main et la laissa immobile un instant, puis l'abattit quand les premiers rangs arrivèrent à portée de catapulte.

— Tenez, dit Jimmy en lui rendant le talisman. Ça pourrait encore s'avérer utile.

Des projectiles frappèrent l'armée adverse, qui hésita un moment, puis reprit sa progression. Peu après, les assaillants commencèrent à courir vers les murailles, protégés par des archers derrière des murs de boucliers. Puis les premières unités se prirent dans les tranchées dissimulées sous des toiles recouvertes de terre et tombèrent sur les pieux durcis au feu qu'on avait plantés là. Ceux qui les suivaient posèrent des boucliers sur leurs camarades encore vivants et coururent sur leurs corps empalés qui se tordaient de douleur. Les deuxième et troisième rangs furent décimés, mais d'autres qui venaient derrière placèrent des échelles contre les murailles. La bataille de Sethanon commençait.

Les premiers adversaires se jetèrent en nombre sur les échelles et les défenseurs les accueillirent avec du bon acier, semant la mort dans leurs rangs. Les hommes de Hautetour donnèrent l'exemple et évitèrent aux défenseurs inexpérimentés de la ville de se faire balayer. Amos, La Troville, Masigny et Guy étaient les chevilles de la défense de Sethanon et arrivaient toujours au bon moment, dès que l'on avait besoin d'eux.

Pendant presque une heure, l'issue de la bataille fut incertaine, comme en équilibre sur la pointe d'une dague, les attaquants prenant pied avec peine sur les créneaux avant d'être aussitôt repoussés. Mais, après chaque vague repoussée, il en venait une autre sur un autre front et il fut bientôt clair que tout allait se jouer sur un coup du destin, car les deux forces en présence étaient équivalentes.

Puis on amena en direction des portes sud de la ville un gigantesque bélier roulant, construit sous les sombres clairières

des bois du Crépuscule. Comme il n'y avait pas de douve, seuls pouvaient le ralentir quelques pièges et tranchées, que les assaillants recouvrirent rapidement de planches, posées à même les cadavres. Le bélier n'était qu'un simple tronc d'arbre, qui devait bien mesurer trois mètres de diamètre. Il était monté sur six roues géantes et tiré par une douzaine de cavaliers. Derrière, une douzaine de géants le poussaient à l'aide de longs bâtons. La chose prit de la vitesse et s'avança vers les portes dans un grondement terrible. Les chevaux se retrouvèrent bientôt au petit galop et les cavaliers se détachèrent de la formation devant la pluie de flèches qui leur tombait dessus. Les géants, trop lents, furent remplacés par des gobelins, plus rapides, qui avaient essentiellement pour tâche de maintenir le bélier dans la bonne direction. Il roula jusqu'aux portes de la barbacane et rien de ce que purent faire les défenseurs ne l'arrêta.

Il frappa les portes dans un fracas de tonnerre. Le craquement du bois et le grincement pitoyable des gonds de métal arrachés aux murailles annoncèrent qu'une brèche était faite dans les défenses de la ville. Les portes volèrent dans la barbacane et se tordirent en tombant sous les roues du bélier. L'avant de celui-ci se redressa d'un coup en passant sur les portes démantelées et l'inertie l'envoya s'écraser contre le mur droit de la barbacane. Les envahisseurs allaient pouvoir entrer dans Sethanon. Les gobelins se déversèrent sur les portes encore branlantes, montant sur le bélier et escaladant la barbacane. L'équilibre était rompu.

En haut de la barbacane, les défenseurs commencèrent à reculer. Les envahisseurs arrivèrent au-dessus des portes intérieures alors que d'autres gobelins et des Moredhels grimpaient sur des rampes de fortune. Arutha lança les troupes de réserve. Elles se portèrent contre les premiers gobelins qui sautaient dans la cour, derrière les barres massives qui tenaient les portes intérieures en place. Les combats firent rage devant les portes, mais rapidement les archers gobelins repoussèrent les défenseurs, malgré le feu nourri des archers humains installés sur les murailles proches. La dernière barre fut soulevée, mais à ce moment des hurlements et des cris s'élevèrent de l'extérieur. Les combats s'apaisèrent quelque peu,

tout le monde sentant que quelque chose d'étrange se passait. Puis tous les yeux se tournèrent vers le ciel.

Descendant des airs, ils virent un dragon aux écailles scintillantes dans le soleil. Sur son dos, on pouvait apercevoir trois cavaliers. L'animal gigantesque plongea avec un rugissement impressionnant, comme s'il allait s'écraser sur les attaquants amassés devant les portes, et les gobelins commencèrent à fuir.

Ryath étendit ses ailes et se laissa glisser doucement au-dessus des attaquants, tandis que Tomas agitait son épée. Elle poussa un grand cri de guerre et les gobelins en dessous d'elle rompirent les rangs et s'enfuirent.

Tomas regarda autour de lui, cherchant des yeux Murmandamus, mais ne vit qu'une mer de cavaliers et de fantassins. Puis des flèches commencèrent à siffler autour de lui et de ses compagnons. La plupart rebondissaient sur les écailles du dragon sans lui faire de mal, mais le prince consort d'Elvandar savait qu'un coup bien placé pouvait frapper entre deux écailles ou dans l'œil et blesser sa monture. Il ordonna à Ryath d'entrer dans la ville.

Le dragon se posa sur la place à quelque distance des portes, mais Arutha accourait déjà vers eux, Galain sur ses talons. Pug et Tomas sautèrent tous les deux souplement à terre, Macros mit plus de temps à descendre.

Le prince empoigna la main de Pug.

— C'est bon de te revoir, surtout que tu arrives juste à temps.

— Nous avons fait au plus vite, mais nous avons rencontré des problèmes en chemin.

Tomas avait été accueilli par Galain, et Arutha lui serra la main à son tour, tous deux visiblement heureux de se retrouver mutuellement en vie. Puis le prince aperçut Macros.

— Ainsi, vous n'êtes pas mort ?

— Visiblement, non. C'est bon de vous revoir, prince Arutha. Plus agréable que vous ne l'imaginez.

Arutha contempla les restes de la bataille autour de lui et se demanda ce qu'il fallait penser de ce calme relatif. Au loin, on

entendait encore des bruits de combats, signifiant que seul l'assaut contre les portes avait cessé.

— Je ne sais pas combien de temps ils vont attendre avant d'attaquer de nouveau la barbacane. (Il regarda la rue qui menait aux portes.) Vous leur avez fait peur, et je pense que Murmandamus a quelques problèmes avec certains de ses chefs, mais pas assez pour nous sauver, je le crains. Et je ne pense pas être en mesure de les retenir de ce côté. Quand ils vont revenir, ils vont se servir du bélier pour passer.

— Nous pouvons vous aider, proposa Pug.

— Non, contra Macros.

Tous les yeux se tournèrent vers le sorcier.

— La magie de Pug pourrait contrer celle de Murmandamus, objecta Arutha.

— A-t-il déjà usé de magie contre vous, pour l'instant ?

Le prince réfléchit.

— Eh bien, non, pas depuis Armengar.

— Il ne le fera pas. Il doit la garder pour le moment où il aura conquis la ville. Et le sang et la terreur l'arrangent. Il veut une chose qui se trouve ici et nous devons l'empêcher de l'obtenir.

Arutha regarda Pug.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Un messager accourut vers eux.

— Altesse ! L'ennemi se rassemble, il se prépare à une nouvelle attaque contre les portes.

— Qui est votre second ? demanda Macros.

— Guy du Bas-Tyra.

Pug parut surpris de la nouvelle, mais ne dit rien. Macros continua :

— Murmandamus n'utilisera pas de magie, Arutha, sauf peut-être pour vous détruire s'il le peut, aussi vaut-il mieux que vous laissiez le commandement de la ville à Bas-Tyra et que vous veniez avec nous.

— Où allons-nous ?

— Non loin d'ici. Si tout le reste échoue, il nous reviendra, à nous, d'éviter la destruction complète de votre nation. Nous devons empêcher Murmandamus d'accomplir ses plans.

Arutha réfléchit un moment. Il se tourna vers Galain.

— Transmets mes ordres à Bas-Tyra. Il prend le commandement des armées. Amos Trask est nommé second.

— Où sera Votre Altesse ? demanda le soldat à côté de l'elfe.

Macros prit Arutha par le bras.

— En un lieu où nul ne peut l'atteindre. Si nous sommes victorieux, nous devrions tous nous revoir.

Le sorcier ne dit rien de ce qui se passerait s'ils perdaient.

Ils s'élancèrent dans les rues de la ville. Toutes les portes étaient fermées, la population réfugiée dans les maisons. Un garçon plus téméraire que les autres regarda par une fenêtre du deuxième étage juste au moment où Ryath passait devant d'un pas lourd. Les yeux exorbités, l'enfant referma précipitamment la fenêtre. Arutha et ses compagnons entendirent le fracas de la bataille qui montait des murailles alors qu'ils tournaient dans une allée. Macros fit face au prince.

— Ce que vous allez voir, entendre et apprendre ici devra toujours rester secret. Hormis vous, seuls le roi et votre frère Martin pourront connaître ces secrets – de même que vos héritiers, ajouta-t-il sèchement, si vous en avez. Jurez-le.

Ce n'était pas une requête.

— Je le jure.

— Tomas, tu dois découvrir où se trouve la Pierre de Vie et Pug, tu dois nous faire partir d'ici.

Tomas regarda autour de lui.

— C'était il y a des millénaires. Il n'y a plus aucune ressemblance avec… (Il ferma les yeux et parut entrer dans une sorte de transe.) Je la sens. (Sans ouvrir les yeux, il ajouta :) Pug, est-ce que tu peux nous emmener… là bas ? (Il tendit un doigt vers le centre de la ville et ouvrit les yeux.) C'est sous l'entrée du château.

— Venez, joignons nos mains.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais. Je te remercie, dit Tomas au dragon femelle.

— Je te rejoindrai encore, une fois de plus, répondit Ryath. (Elle regarda le sorcier, puis Tomas.) Je connais mon destin avec certitude. Je ne dois pas chercher à l'éviter.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? demanda Pug en regardant son compagnon.

Arutha paraissait aussi perplexe que le magicien.

Macros ne dit rien.

— Tu n'avais pas parlé de cela auparavant, reprocha Tomas au dragon.

— C'était inutile, mon ami Tomas.

— Nous pourrons en parler quand nous serons arrivés à destination, les interrompit Macros. Ryath, une fois que nous aurons cessé de nous déplacer, viens à nous.

— La salle sera assez grande, précisa Tomas.

— Je viendrai.

Pug tenta d'oublier sa confusion et prit la main d'Arutha. Tomas s'empara de son autre main et Macros compléta le cercle. Ils perdirent tous de leur substance et commencèrent à bouger.

Ils coulèrent et ne virent plus de lumière pendant un moment. Tomas dirigeait Pug par télépathie.

— Nous sommes dans une zone à découvert, annonça le Valheru au bout de longues minutes dans le noir.

En retrouvant leur matérialité, ils sentirent la pierre froide sous leurs pieds. Pug fit apparaître de la lumière. Arutha leva les yeux. Ils se trouvaient au centre d'une gigantesque salle qui devait mesurer trente mètres de circonférence et dont le plafond s'élevait à au moins soixante mètres. Des colonnes les entouraient et une estrade nettement surélevée se trouvait juste à côté d'eux.

Puis, soudain, dans un grand souffle d'air, le dragon apparut au-dessus d'eux.

— Il est presque temps, les prévint Ryath.

— De quoi parle ce dragon ? demanda Arutha.

Il avait vu tant de merveilles ces deux dernières années que la vue d'un dragon doué de la parole ne l'impressionnait plus.

— Ryath, expliqua Tomas, comme tous les grands dragons, connaît l'heure de sa mort. Elle est proche.

— Alors que nous voguions entre les mondes, il se pouvait que je meure, et que cela n'ait aucun rapport avec toi ou tes amis, ajouta l'intéressée. Maintenant, il est clair que j'ai encore

une part à prendre dans tout cela, car notre destin en tant que race est toujours lié au tien, Valheru.

Tomas ne fit qu'acquiescer.

— Où se trouve la Pierre de Vie ? demanda Pug en regardant la salle.

— Là, répondit Macros en montrant l'estrade.

— Mais il n'y a rien, protesta Pug.

— En apparence, répondit Tomas avant de se tourner vers Macros. Où vaut-il mieux attendre ?

Le sorcier resta silencieux un moment, avant de répondre :

— Chacun à sa place. Pug, Arutha et moi attendrons ici. Toi et Ryath devez aller à un autre endroit.

Tomas fit signe qu'il comprenait. Il usa de ses pouvoirs pour se hisser sur le dos du dragon, puis, dans un fracas épouvantable, ils disparurent.

— Où sont-ils partis ? s'étonna Arutha.

— Il est encore ici, répondit Macros, mais dans une phase temporelle légèrement différente de la nôtre – tout comme la Pierre de Vie. Il monte la garde auprès d'elle, c'est le dernier bastion de la défense de cette planète, car si nous échouons, lui seul, alors, se trouvera entre Midkemia et sa destruction totale.

Arutha regarda Macros, puis Pug. Il s'approcha de l'estrade et s'assit.

— Je pense que vous feriez mieux de m'expliquer certaines choses.

Guy fit un signe et une pluie de projectiles s'abattit sur la tête des gobelins qui s'attaquaient à la porte. Une centaine mourut en quelques instants. Mais le flot était lâché.

— Que l'on se prépare à quitter les murailles ! ordonna Bas-Tyra à Amos. Je veux que l'on se replie en bon ordre vers le donjon, sans déroute. Tout homme tentant de s'enfuir devra être tué par son sergent responsable.

— Rude.

Mais Amos ne contesta pas l'ordre. La garnison était prête à céder, les soldats, inexpérimentés, commençaient à paniquer. Pour espérer se retirer en bon ordre jusqu'au château, ils devaient terrifier leurs hommes plus encore que ne les

terrifiaient leurs ennemis. Amos regarda les civils qui fuyaient vers le château. On leur avait interdit les rues pour que les compagnies puissent passer de quartier en quartier sans être dérangées, mais maintenant ils avaient ordre de quitter leurs maisons. Amos espérait qu'ils seraient tous partis avant que les soldats ne commencent à se retirer des murailles.

Jimmy arriva en courant, se frayant un chemin dans la foule qui partait vers l'ouest.

— La Troville a besoin de renforts ! cria-t-il. Son flanc droit est acculé.

— Il n'en aura pas. Un homme de moins ici et tout cède.

Guy montra les gobelins, qui venaient de repasser la brèche dans les portes extérieures de la barbacane et qui de nouveau se lançaient à l'assaut des portes intérieures. Le tir nourri des archers moredhels semait la mort dans les rangs de Sethanon. Jimmy s'apprêtait à partir mais Guy le prit par le bras.

— Un autre messager est déjà en train de passer le mot : tout le monde doit quitter les murailles au signal. Tu ne l'atteindras pas à temps. Reste ici.

Jimmy fit signe qu'il avait compris. Soudain un gobelin apparut devant lui. Il frappa et la créature à peau bleue tomba, immédiatement remplacée par une autre.

Tomas baissa les yeux. Ses amis avaient disparu, mais il savait qu'ils se trouvaient toujours au même endroit, simplement légèrement déphasés dans le temps par rapport à lui. Ashen-Shugar, afin de dissimuler la gemme, avait, entre autres choses, tenté de placer l'ancienne ville de Draken-Korin dans une autre phase temporelle. Il inspecta la vaste salle où les Valherus avaient tenu leur dernier conseil, puis contempla la gigantesque pierre qui luisait d'une lueur verte. Il modifia sa vision d'un simple effort de volonté et vit les lignes de force qui en partaient, reliant comme il le savait chaque être vivant de cette planète. Il réfléchit à l'importance de sa tâche et tenta de se calmer. Il sentait combien sa compagne était troublée. Leurs sentiments communs étaient à leur image : la volonté d'accepter ce que le destin allait leur réserver, sans pour autant se résigner à la défaite. La mort pouvait venir, mais avec elle peut-être

obtiendraient-ils la victoire. À cette pensée, Tomas fut quelque peu rasséréné.

Arutha secoua la tête.

— Vous m'avez dit que c'était important, Macros. Maintenant, dites-moi pourquoi.

— La Pierre de Vie a été laissée là dans l'éventualité où les Valherus reviendraient un jour. Ils avaient compris que les dieux avaient pris corps à partir du monde lui-même, qu'ils faisaient partie intégrante de Midkemia. Draken-Korin était un génie parmi les siens. Il savait que les pouvoirs des dieux dépendaient de leur relation avec les autres êtres vivants. La Pierre de Vie est l'artefact le plus puissant qui soit sur ce monde. Si quelqu'un s'en emparait et l'utilisait, il drainerait la puissance de vie de chacune des créatures de ce monde, jusqu'à la plus minuscule d'entre elles, pour la conférer à son utilisateur. La pierre peut permettre aux Valherus de rentrer dans cet espace-temps. Ce faisant, elle produirait une vague d'énergie sans précédent, qui dévorerait en même temps toute la puissance des dieux. Malheureusement, elle détruirait aussi toute vie sur cette planète. En un instant, toute chose qui marche, vole, nage ou rampe sur Midkemia mourrait : les insectes, les poissons, les plantes qui croissent, même les êtres vivants trop petits pour qu'on les voie à l'œil nu.

— Mais que feraient les Valherus d'une planète morte ? protesta Arutha, abasourdi.

— Une fois de retour dans cet univers, ils pourraient faire la guerre à d'autres mondes, ramener des esclaves, du bétail, des plantes, de la vie sous toutes ses formes, pour réensemencer. Ils n'ont que faire des êtres qui vivent ici, seuls leurs propres désirs les préoccupent. C'est une vision purement valheru, l'idée que tout puisse être détruit pour protéger leurs intérêts.

— Ainsi, Murmandamus et les envahisseurs moredhels mourront eux aussi, murmura Arutha, horrifié par les perspectives de ce plan.

Macros réfléchit.

— C'est ce qui m'étonne le plus dans tout cela, car, pour qu'il puisse utiliser la Pierre de Vie, les Valherus doivent en

avoir appris beaucoup à Murmandamus, ils devaient lui faire confiance. Il semble impossible que Murmandamus ne sache pas qu'il va mourir au moment où il ouvrira le portail. Les prêtres-serpents panthatians, je peux comprendre : ils travaillent depuis l'époque des guerres du Chaos pour ramener leur maîtresse, la dame Émeraude des Serpents, qu'ils considèrent comme une déesse. Leur culte est devenu un culte de la mort et ils pensent qu'avec son retour ils deviendront des sortes de demi-dieux. Ils aspirent à la mort. Mais cette attitude est peu orthodoxe pour un Moredhel. Je ne comprends donc pas les motivations de Murmandamus, à moins qu'on ne lui ait donné quelque garantie. J'ignore quels en seraient les termes, tout comme j'ignore ce que signifie le fait qu'ils usent de ces êtres, les Terreurs, car celles-ci ne périront pas avec les autres. Et si les Valherus ne veulent plus les voir sur ce monde quand ils réensemenceront la planète, il leur sera difficile de s'en débarrasser. Les maîtres de la Terreur sont des êtres puissants et je me demande s'ils n'auraient pas passé un marché. (Macros soupira.) Nous ignorons encore tant de choses. Et la moindre erreur pourrait nous être fatale.

— Dans toute cette histoire, il y a une chose que je ne comprends pas, avoua le prince. Ce Murmandamus est une sorte d'archimage. S'il doit absolument venir ici, pourquoi ne pas se transformer, se glisser dans Sethanon sous une apparence humaine et entrer ici sans se faire remarquer ? Pourquoi toutes ces armées et ces boucheries sanglantes ?

— C'est à cause de la nature même de la Pierre de Vie, répondit Macros. Retrouver son véritable cadre temporel et ouvrir la porte qui permettra aux Valherus de revenir exige une gigantesque débauche de puissance. Murmandamus se nourrit de la mort.

Arutha acquiesça, se souvenant d'un commentaire qu'avait fait Murmandamus quand il s'était pour la première fois opposé au prince par l'intermédiaire du cadavre de l'un de ses Faucons de la Nuit, à Krondor.

— Il aspire l'énergie vitale qui s'échappe de chaque mort autour de lui. Des milliers de créatures sont mortes à son service ou en s'opposant à lui. S'il n'avait pas besoin de

rassembler toutes ces énergies pour ouvrir les portes, il aurait pu abattre les murailles de cette ville comme des brindilles. Même quelque chose d'aussi insignifiant que maintenir sa barrière de protection lui coûte une énergie précieuse. Non, il a besoin de cette guerre pour ramener les Valherus. Il serait heureux de voir son armée mourir jusqu'au dernier soldat, tant qu'il peut atteindre cette salle. Maintenant, il nous faut essayer d'empêcher ses maîtres de revenir dans cet univers. (Le sorcier se leva.) Arutha, vous devrez faire attention aux attaques conventionnelles. Quant à nous, ajouta-t-il en se tournant vers Pug, nous devons l'aider, car son adversaire s'avérera puissant : il est certain que Murmandamus viendra ici même.

Pug prit la main de Macros et regarda le sorcier tendre l'autre et s'emparer du talisman d'Ishap. Arutha fit un signe de tête et Macros le retira du cou du prince. Le sorcier ferma les yeux. Pug sentit des pouvoirs en lui être manipulés par un autre, sensation à la fois nouvelle et impressionnante. Quels que fussent ses talents, ils n'étaient toujours rien comparés à ceux que Macros avait perdus. Puis Arutha et Pug virent le médaillon commencer à luire. Doucement, Macros annonça :

— Il est assez puissant. (Le sorcier ouvrit les yeux.) Tendez-moi votre épée.

Le prince obtempéra. Macros lâcha la main de Pug et plaça soigneusement le talisman sous la garde, de manière que le petit marteau touche la naissance de la lame. Puis il referma tranquillement sa main autour de la lame et du marteau.

— Pug, je sais ce qu'il faut faire, mais j'ai besoin de ta force.

Le magicien prit la main de Macros. De nouveau, le sorcier fit usage des pouvoirs magiques de Pug pour augmenter sa propre magie affaiblie. La main de Macros commença à luire d'une douce lumière jaune orangé ; ses compagnons entendirent un grésillement, alors que de la fumée montait de la main du sorcier. Arutha sentait au toucher son épée chauffer.

Au bout de quelques instants, la lumière disparut et la main de Macros s'ouvrit. Arutha regarda la lame. Le talisman avait été comme incrusté dans l'acier, et n'avait plus l'air que d'une gravure de marteau dans le renfort de la lame. Le prince leva les yeux sur Macros et Pug.

— Cette lame dispose maintenant du pouvoir de ce talisman, déclara le sorcier. Elle vous protégera de toutes les attaques mystiques.

Elle blessera et tuera aussi toutes les créatures invoquées par les noires sorcelleries, pourra même percer les sortilèges qui protègent Murmandamus. Mais son pouvoir a une limite : celle de la volonté de l'homme qui la tient. Que votre résolution faiblisse et vous échouerez. Soyez toujours sûr de vous et vous vaincrez. Souvenez-vous toujours de cela.

« Viens, Pug, nous devons nous préparer.

Arutha scruta les deux sorciers, l'ancien vêtu de brun et l'autre, plus jeune, portant les robes noires d'un Très-Puissant tsurani. Ils se firent face devant l'estrade, joignirent leurs mains et fermèrent les yeux. Un silence inquiétant tomba sur la salle. Au bout d'un moment, Arutha s'arracha à la contemplation des deux magiciens et commença à inspecter les alentours. La salle avait l'air vide de tout meuble ou décoration. Une petite porte dans le mur, à hauteur de sa taille, semblait être la seule entrée. Il l'ouvrit et jeta un coup d'œil de l'autre côté. Elle donnait sur une autre salle, où se trouvait un tas d'or et de gemmes. Il rit intérieurement. Il aurait volontiers donné cet ancien trésor, et toutes les richesses des Valherus, pour apercevoir l'armée de Lyam à l'horizon. Après avoir regardé un peu dans le trésor, le prince s'installa et attendit. Il se mit à jouer machinalement avec un rubis de la taille d'une prune, torturé par l'inquiétude pour ses amis qui livraient bataille pour Sethanon.

— Maintenant ! lança Guy.

La compagnie sous son commandement direct commença à s'éloigner de la barbacane, tandis que derrière eux, les cors sonnaient la retraite. L'appel fut répercuté dans chaque quartier de la ville. Reculant dans le meilleur ordre possible, les défenseurs abandonnèrent les murailles aux assaillants. Les archers moredhels montèrent très vite aux créneaux et les défenseurs durent rapidement se mettre à couvert derrière les premiers pâtés de maisons, de l'autre côté de la place, subissant malgré tout de lourdes pertes.

Des compagnies d'archers de Sethanon attendaient de pouvoir tirer au-dessus des têtes des soldats en retraite, mais l'armée de la ville ne dut qu'à une bravoure exceptionnelle d'éviter une déroute totale.

Guy traîna Jimmy et Amos avec lui, regardant par-dessus son épaule son escouade se remettre en place. Galain et trois autres archers les couvraient. Quand le premier rang des assaillants atteignit le premier grand carrefour, une compagnie de cavalerie jaillit de la rue transversale. La cavalerie de Sethanon, sous le commandement de messire Humphry, passa au milieu des gobelins et des trolls, les écrasant sous leurs sabots. En quelques minutes, les attaquants se firent massacrer ou commencèrent à refluer vers l'endroit d'où ils étaient venus.

Guy fit un signe à Humphry, qui vint vers lui.

— Devons-nous les poursuivre, Guy ?

— Non, ils vont se regrouper très rapidement. Donnez ordre à vos hommes de parcourir le périmètre pour couvrir le recul des troupes si nécessaire, mais tout le monde doit se replier vers le donjon aussi vite que possible. Ne faites rien de trop héroïque. (Le baron prit bonne note de ces ordres tandis que Guy ajoutait :) Humphry, dites à vos hommes qu'ils se sont bien battus. Très bien, même.

Le petit baron corpulent sembla se redresser sur sa selle et salua d'un geste élégant, repartant prendre le commandement de sa cavalerie.

— Ce petit écureuil a de sacrées dents, fit remarquer Amos.

— Il est plus brave qu'il n'y paraît, approuva Guy.

Il prit rapidement note de sa position et fit signe à ses hommes de reculer. Quelques instants plus tard, ils couraient tous vers le château.

Quand ils arrivèrent sur la place intérieure de la ville, ils filèrent vers le donjon. La barrière extérieure était un ouvrage décoratif tout en fer forgé, que les adversaires auraient tôt fait de démonter, mais la muraille de la forteresse intérieure, plus ancienne, semblait encore difficile à prendre d'assaut. C'était en tout cas ce que Guy espérait. Ils atteignirent le premier parapet qui surplombait la bataille. Guy envoya Galain voir si ses autres commandants étaient arrivés au donjon.

— Si seulement je pouvais savoir où a disparu Arutha…, marmonna-t-il quand l'elfe fut parti.

Jimmy se le demandait aussi. Et il aurait bien aimé connaître la cachette de Locklear.

Locklear s'était aplati contre le mur. Il attendit que le troll lui tourne le dos. La fille ne devait pas avoir plus de seize ans et les deux autres enfants étaient beaucoup plus jeunes. Le troll tendit la main vers la jeune fille et Locklear bondit, le transperçant par-derrière. Sans dire un mot, il attrapa la fille par le poignet. Il tira et elle le suivit, emmenant les deux enfants. Ils coururent vers le donjon, mais l'écuyer s'arrêta en voyant une escouade de cavaliers passer à reculons dans une rue transversale devant eux. Locklear reconnut le baron Humphry, qui quittait la mêlée en dernier. Le cheval du baron trébucha. Des mains de gobelins se tendirent vers lui et désarçonnèrent Humphry hors de selle. Le petit seigneur rondouillard de Sethanon frappa, abattant deux de ses assaillants avant d'être finalement écrasé sous le nombre. Locklear entraîna la jeune fille terrifiée et les deux enfants dans une auberge abandonnée. Une fois à l'intérieur, il fouilla, pour trouver la trappe qui donnait sur la cave. Il l'ouvrit et dit :

— Vite, et pas un bruit !

Les enfants obéirent. L'écuyer descendit à leur suite. Il tâtonna dans le noir et trouva une lampe, avec du fer et un silex à côté. Quelques instants plus tard, il obtint une petite flamme. Il regarda autour de lui, les bruits de combat dans la rue filtrant par le plafond. Il désigna deux grands tonneaux et les enfants filèrent s'accroupir derrière. Il poussa un autre tonneau et le fit rouler lentement devant eux, créant une petite cache. Il prit son épée et la lampe et grimpa par-dessus le tonneau pour s'installer avec les autres.

— Qu'est-ce qui vous a pris de courir dans les rues si tard ? demanda-t-il à voix basse d'un ton sévère. Ça fait déjà une demi-heure qu'on a donné ordre aux non-combattants de partir.

L'adolescente semblait effrayée, mais elle répondit calmement.

— Ma mère nous avait cachés dans la cave.

Locklear la regarda d'un air incrédule.

— Pourquoi ?

— À cause des soldats.

Locklear jura. L'inquiétude d'une mère pour la vertu de sa fille risquait de coûter la vie à ses trois enfants.

— Eh bien, j'espère qu'elle vous préfère morte que déshonorée.

La jeune fille se raidit.

— Elle est morte. Les trolls l'ont tuée. Elle s'est battue contre eux pour nous laisser fuir.

Locklear secoua la tête et, du dos de la main, essuya son front couvert de sueur.

— Désolé. (Il regarda la fille un moment et la trouva mignonne.) Je suis vraiment désolé. (Il resta silencieux, puis, au bout d'un moment, ajouta :) J'ai perdu quelqu'un, moi aussi.

Il y eut un choc sourd sur le sol au-dessus d'eux et la jeune fille se raidit un peu plus, les yeux écarquillés, alors qu'elle se mordait le dos de la main pour ne pas crier. Les deux petits enfants s'agrippèrent l'un à l'autre.

— Pas un bruit, siffla Locklear.

Il passa son bras autour de l'adolescente et souffla la lampe. La cave fut plongée dans les ténèbres.

Guy donna l'ordre de fermer les portes intérieures du château puis regarda ceux qui avaient trop traîné à venir se mettre en sûreté être abattus par la horde déferlante. L'ultime défense s'engagea. Les archers tiraient des créneaux du donjon avec l'énergie du désespoir et on jeta tout ce que l'on put sur les assaillants – eau et huile bouillantes, pierres, meubles lourds.

Un cri monta de l'arrière des rangs de l'armée adverse quand Murmandamus arriva à cheval, écrasant ses propres soldats. Amos attendit aux côtés de Guy et de Jimmy, prêt à voir les premières échelles s'avancer.

— Ce bouffeur de purin m'a l'air bien pressé, fit-il remarquer en regardant le chef moredhel galoper frénétiquement vers eux. Il ne ménage pas les gars qui sont sur son chemin.

— Archers, voici votre cible ! s'écria Guy.

Une pluie de flèches s'abattit autour du puissant Moredhel. Avec un hennissement, son cheval s'effondra, faisant tomber son cavalier qui roula au sol. Mais Murmandamus se releva d'un bond, sans la moindre blessure, et désigna les portes du donjon. Une douzaine de gobelins et de Moredhels s'élancèrent et moururent sous les flèches. La plupart des archers concentraient leur tir sur le chef moredhel, mais aucun ne parvint à le blesser. Les flèches frappaient une sorte de barrière invisible et rebondissaient, parfaitement inoffensives.

Puis on amena un bélier et, malgré des dizaines de morts, l'engin atteignit les portes et fut apposé contre elles. Des archers moredhels obligèrent les défenseurs à se baisser derrière les créneaux et les coups commencèrent, réguliers.

Guy était assis, le dos à la muraille, les flèches moredhels sifflant au-dessus de sa tête.

— Écuyer, dit-il à Jimmy, allez vite en bas et voyez si La Troville a rassemblé sa compagnie. Donnez-lui l'ordre d'être prêt derrière les portes intérieures. Je pense que nous avons moins de dix minutes avant qu'ils n'entrent. (Jimmy fila. Guy se tourna vers Amos.) Eh bien, pirate… il semble que ç'ait été une belle poursuite.

Accroupi à côté de Guy, Amos opina.

— La meilleure de toutes. Tout bien considéré, on s'est sacrément bien débrouillés. Un petit peu plus de chance ici ou là et on aurait pu pendre ses tripes à un poteau. (Le marin soupira.) Enfin, je dis toujours qu'il est inutile de regarder derrière soi. Viens, allons saigner quelques-uns de ces misérables rats de terre.

Il bondit et attrapa à la gorge un gobelin qui venait juste de passer le bord de la muraille. La créature n'avait vu aucun défenseur avant de se retrouver brusquement face à Amos, qui lui broya la gorge. D'un geste sec, il lui écrasa la trachée, le rejeta en bas de l'échelle, et en fit tomber trois autres derrière lui. Amos repoussa l'échelle pendant que Guy frappait de son épée un autre gobelin, apparu à un créneau juste à côté du vieux marin.

Amos se raidit, hoqueta et découvrit, en baissant les yeux, une flèche plantée dans son flanc.

— Malédiction ! s'exclama-t-il, visiblement étonné qu'une telle chose ait pu lui arriver.

Puis un gobelin passa la muraille et lui porta un coup de taille, l'impact lui faisant presque faire un tour sur lui-même. Les genoux de l'ancien capitaine de navire cédèrent et le firent tomber à terre. Guy trancha la tête du gobelin d'un violent coup d'épée.

— Je t'avais dit de garder baissée ta satanée tête, jura-t-il en s'agenouillant à côté d'Amos.

Ce dernier lui fit un sourire.

— La prochaine fois, j'écouterai, répondit-il faiblement, puis ses yeux se fermèrent.

Guy fit volte-face au moment où un autre gobelin arrivait en haut de la muraille. D'un seul coup, porté de bas en haut, il éventra la créature. Le Protecteur d'Armengar, ancien duc du Bas-Tyra, frappait de droite et de gauche, semant la mort chez tous les gobelins, trolls et Moredhels qui s'approchaient de lui. Mais la muraille extérieure du château était submergée et d'autres envahisseurs s'engouffraient, toujours plus nombreux. Guy se faisait lentement encercler. D'autres sur la muraille entendirent l'appel à la retraite et descendirent les marches pour se battre dans la grande salle, mais Guy, l'épée levée, resta au-dessus de son ami tombé.

Murmandamus piétinait les corps de ses propres soldats, ignorant les cris des mourants et des blessés autour de lui. Il entra dans la barbacane du château par les portes extérieures défoncées. D'un geste sec de la main, il fit signe à ses soldats de s'avancer avec le bélier pour commencer à s'attaquer aux portes intérieures. Il se dirigea vers l'un des côtés de la barbacane du château alors que ses hommes commençaient à donner de grands coups dans la porte, tandis que leurs camarades tentaient de déloger des murailles les archers de Sethanon. Un instant, tout le monde dans la cour fermée de la barbacane ne s'occupa plus que de la porte qui cédait petit à petit. Murmandamus s'enfonça dans l'ombre, riant silencieusement de la folie des autres créatures. Chaque mort lui avait fait gagner un peu plus de pouvoir et maintenant il était prêt.

Un chef moredhel arriva en courant dans la cour, à la recherche de son maître. Il apportait des nouvelles de la bataille qui faisait encore rage dans la ville. Les pillages avaient commencé et deux clans rivaux se bagarraient. Profitant de la distraction, une poche de défenseurs avait échappé à une destruction certaine. La présence du maître était requise pour que l'on rétablisse l'ordre. Il attrapa l'un de ses subalternes et demanda où se trouvait Murmandamus. Le gobelin montra un coin d'ombre et le chef renvoya la créature d'une bourrade, car le coin était vide. Le gobelin courut s'occuper du bélier, car un autre soldat venait de tomber sous les flèches qui s'abattaient des murailles, tandis que le chef moredhel continuait à chercher son maître. Il questionna tout le monde, mais on lui répondit que Murmandamus avait disparu. Maudissant tous les présages, les prophéties et les apôtres de la destruction, le chef fila vers le quartier où se battait son propre clan. De nouveaux ordres allaient être donnés.

Pug entendit les mots de Macros dans sa tête.

— *Ils tentent de passer*.

Les esprits de Pug et de Macros étaient unis par un lien qui allait bien au-delà de tout ce que le jeune magicien avait connu auparavant. Il connaissait le sorcier, il le comprenait, il ne faisait qu'un avec lui. Il se souvenait de choses issues de la longue histoire du sorcier, de terres étrangères peuplées de tribus étranges, d'histoires de mondes très lointains. Tout cela faisait maintenant partie de lui. Tout comme la connaissance.

Avec son œil mystique, il pouvait « voir » l'endroit qu'ils allaient essayer de pénétrer. Entre leur monde physique et l'endroit où attendait Tomas, existait un endroit où se rejoignaient deux dimensions temporelles. Il sentait une pression à cet endroit-là, qu'exerçaient dans leur ultime assaut ceux qui cherchaient à entrer dans ce monde.

Arutha se raidit. Pendant un moment, Pug et Macros étaient restés immobiles comme des statues. Quelqu'un d'autre venait d'entrer dans la vaste salle. Le grand Moredhel sortit des ombres et retira de son front en sueur son heaume en forme de

dragon noir, dévoilant un visage dont la beauté provoquait un étrange sentiment d'horreur. Sans son armure, sa poitrine révélait sa marque de naissance, le dragon dont il avait hérité. Dans sa main, il tenait une épée noire. Il fixa les deux magiciens et s'avança vers eux.

Arutha sortit de derrière un pilier et s'interposa entre Murmandamus et les deux mages immobiles. Son épée était prête.

— Maintenant, tueur d'enfants, tu as ta chance, dit-il.

Murmandamus hésita, ses yeux s'écarquillèrent.

— Comment… (Puis il sourit.) Que le destin en soit remercié, seigneur de l'Ouest. Tu es à présent à moi.

Il pointa un doigt et un éclair d'argent jaillit de sa main. Au dernier moment, celui-ci dévia et alla frapper la lame de l'épée d'Arutha, où il dansa comme un feu blanc incandescent qui dispensait une rage terrible. Arutha renversa son poignet et la pointe de la lame toucha le sol de pierre. Le feu disparut.

Les yeux du Moredhel s'écarquillèrent encore. Avec un cri de rage, il bondit sur Arutha.

— Nul ne saurait contrecarrer mes plans !

Le prince esquiva de peu un coup d'une sauvagerie impressionnante, qui fit jaillir des étincelles bleues sur les pierres quand la lame noire frappa le sol. Mais, alors qu'il reculait, sa propre épée, d'un mouvement soudain, alla entailler le bras du Moredhel. Murmandamus hurla comme si on lui avait infligé une blessure mortelle et recula en titubant. Il se redressa au moment où Arutha faisait suivre son premier coup d'un second, et para la nouvelle attaque du prince. Le visage empreint de folie, Murmandamus toucha sa plaie, puis regarda le liquide écarlate étalé sur sa paume.

— C'est impossible ! s'écria le Moredhel.

Vif comme l'éclair, Arutha frappa et une autre entaille apparut sur son adversaire, barrant son torse nu cette fois. Le prince sourit sans joie, d'un sourire aussi sauvage que l'avait été celui du Moredhel.

— Si, c'est possible, bâtard dément, dit-il à dessein. Je suis le seigneur de l'Ouest. Je suis le Fléau des Ténèbres. Je suis ta destruction, esclave des Valherus.

Murmandamus poussa un rugissement de rage, un cri né de la folie d'une ère disparue, revenue sur le monde. Il se lança à l'attaque mais Arutha tint bon et ils commencèrent à lutter pied à pied.

— *Pug*.

— *Je sais*.

Les deux sorciers se déplacèrent de concert, tissant une toile de puissance, érigeant un mur d'énergie contre l'intrus. Cette œuvre ne demandait pas autant d'efforts que fermer la grande faille au temps du Pont d'or, mais cette faille-ci n'était pas encore ouverte. Pourtant, ils sentaient la pression mettre leurs pouvoirs à rude épreuve.

Les coups sur la porte continuaient inlassablement et le bois commençait à céder. Puis il y eut un bruit de tonnerre au loin, de plus en plus en plus fort. Les coups sur la porte arrêtèrent un moment, puis reprirent. Par deux fois encore, ils entendirent le tonnerre, comme s'il approchait, alors que les bruits de combat semblaient augmenter. Puis, de l'extérieur, montèrent des cris inattendus et les chocs du bélier contre la porte cessèrent. Une explosion fit trembler la salle. Jimmy bondit en avant. Il tira le loquet qui fermait le judas et cria à La Troville :

— Ouvrez la porte !

Le commandant de la compagnie fit signe à ses hommes d'avancer tandis que des bruits de combat parvenaient à ses oreilles. Il fallut plusieurs hommes forts pour déplacer la porte à moitié défoncée. Finalement, ils la soulevèrent. Elle s'ouvrit et Jimmy et La Troville sortirent en courant. Devant eux, des hommes en armure de toutes les couleurs se déversaient dans les rues, combattant des Moredhels et des gobelins de tous les côtés.

— Des Tsurani ! s'écria Jimmy. Par l'enfer, c'est une armée de Tsurani !

— Comment est-ce possible ? s'étonna La Troville.

— J'ai entendu le duc Laurie raconter assez d'histoires pour savoir à quoi ils sont censés ressembler. Des hommes de petite taille, mais solides, tous en armures pleines de couleurs vives.

Une escouade de gobelins tourna devant le château, faisant retraite face à une compagnie de Tsurani supérieure en nombre. La Troville fit sortir ses hommes, pour prendre leurs adversaires à revers. Jimmy fila et entendit une autre violente explosion. À l'autre bout d'une large avenue, il vit un magicien en robe noire debout devant une pile de tonneaux fumants et un chariot retourné qui avaient servi de barricade. Le magicien commença à œuvrer. Au bout de quelques instants, une lourde boule d'énergie s'écoula de ses doigts et roula vers une cible hors du regard de Jimmy, explosant au loin.

Puis une compagnie de cavaliers fut en vue, au galop, et Jimmy reconnut la bannière de Landreth. À leurs côtés se trouvaient Kulgan, Meecham et deux magiciens en robe noire. Ils tirèrent sur leurs rênes et Kulgan descendit de sa monture, assez agilement pour un homme aussi corpulent que lui. Il s'approcha de Jimmy, qui lui dit :

— Kulgan, je n'ai jamais été si heureux de voir quelqu'un de toute ma vie, je crois !

— Nous arrivons à temps ? s'inquiéta Hochopepa.

Jimmy n'avait jamais rencontré ce magicien en robe noire, mais, comme il arrivait avec Kulgan, le jeune homme considéra qu'il devait avoir une certaine autorité.

— Je l'ignore. Arutha a disparu il y a déjà quelques heures avec Pug, Macros, Tomas et un dragon, à en croire ce qu'a dit Galain à Bas-Tyra. Guy et Amos Trask sont quelque part là-bas. (Il montra des combats au loin et ajouta :) Masigny et les autres sont de ce côté, je crois.

Il regarda autour de lui, les yeux écarquillés par la terreur et l'épuisement. Ses émotions, trop longtemps contenues, gagnaient ses mots et sa voix montait dans les aigus, un peu folle.

— Je ne sais pas qui est encore en vie ici, déclara-t-il encore.

Kulgan posa la main sur l'épaule de Jimmy, voyant que le garçon était sur le point de s'effondrer.

— Tout va bien. (Il regarda Hochopepa et Elgahar.) Vous devriez aller voir à l'intérieur. Je ne pense pas que cette bataille soit vraiment terminée, pour l'instant.

— Où sont tous les frères des Ténèbres ? s'étonna Jimmy. Ils étaient des milliers par ici, il y a à peine… quelques minutes ?

Kulgan emmena le garçon avec lui à l'écart, tandis que les deux magiciens en robe noire ordonnaient à des soldats tsurani de les accompagner dans le château, où l'on entendait encore des bruits de combat. Le magicien vêtu de vert expliqua à Jimmy :

— Dix magiciens de l'Assemblée sont venus se joindre à nous et l'empereur a envoyé une partie de ses armées, tant ils avaient peur que l'Ennemi ne réapparaisse sur ce monde. Nous avons créé une porte entre le portail du port des Étoiles et un lieu à environ un kilomètre de la ville, mais hors de vue de l'armée de Murmandamus. Nous avons fait venir trois mille Tsurani, avec les mille cinq cents chevaux de Landreth et de Shamata, et d'autres arrivent encore.

Jimmy s'assit.

— Trois mille ? Mille cinq cents ? Ils ont fui face à ça ?

Kulgan s'assit à côté de lui.

— Et face aux Robes Noires, contre la magie desquels ils ne peuvent rien. Et devant l'annonce de l'arrivée de Martin sur la plaine avec les armées de Yabon, quatre mille hommes, à moins d'une heure au nord-ouest d'ici. Et je suis sûr que leurs éclaireurs ont vu de la poussière monter du sud-ouest, là où les soldats de la lande Noire avancent avec ceux de la Croix de Malac, suivis des régiments de Krondor sous le commandement de Gardan. Tous peuvent voir au nord-est les bannières des portes du Nord et à l'est celles du roi, qui arrive avec son armée, à un ou deux jours de distance au pire. Ils sont encerclés, Jimmy, et ils le savent. (La voix de Kulgan se fit pensive.) De plus, quelque chose les avait déjà dérangés, car alors même que nous approchions de Sethanon, nous avons vu des bandes de frères des Ténèbres quitter la ville et fuir en direction des bois du Crépuscule. Visiblement, trois ou quatre mille des leurs avaient déjà abandonné le combat. Et nombre de ceux que nous avons trouvés entre les portes de la ville et ici étaient

désorganisés. Certains avaient dû se disputer, car plusieurs bandes luttaient les unes contre les autres. Quelque chose s'est produit, qui a cassé leur élan au moment même de la victoire.

Un détachement de Chiens Soldats de Kesh passa devant, courant vers les combats. Jimmy regarda le magicien et commença à rire tandis que des larmes lui coulaient sur les joues.

— J'imagine que cela veut dire que Hazara Khan est venu participer ?

Kulgan sourit.

— Il campait justement par hasard tout près de Shamata. Il assure que c'est une parfaite coïncidence s'il s'est retrouvé à dîner avec le gouverneur de Shamata quand le message de Katala lui ordonnant de venir au port des Étoiles avec la garnison est arrivé. Et, bien entendu, le fait qu'il ait convaincu le gouverneur de lui laisser amener quelques observateurs et que ses hommes aient été prêts à se mettre en route dans l'heure est aussi une parfaite coïncidence.

— Combien d'observateurs ?

— Cinq cents, tous armés jusqu'aux dents.

— Arutha va mourir malheureux s'il ne parvient pas à faire admettre à Abdur l'existence d'un service d'espionnage impérial.

— Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment il sait ce qui se passe au port des Étoiles.

Jimmy éclata d'un rire franc et joyeux. Il renifla en sentant son nez couler et sourit.

— Vous voulez rire. La moitié de vos magiciens sont originaires de Kesh. (Il soupira et se redressa.) Mais il doit y avoir une autre raison, non ?

Il ferma les yeux et des larmes de fatigue recommencèrent à couler sur son visage.

— Toujours aucune trace de Murmandamus. (Kulgan regardait la rue par laquelle d'autres Tsurani arrivaient.) Tant que nous n'aurons rien trouvé, ce ne sera pas fini.

Arutha esquiva un coup violent et frappa en retour, mais le Moredhel bondit en arrière. Le prince avait le souffle court, car

il était confronté à l'adversaire le plus vicieux et le plus dangereux qu'il eût jamais connu. Celui-ci était doué d'une force incroyable et était à peine moins rapide que le prince. Murmandamus avait reçu une demi-douzaine de petites blessures, des coupures qui auraient affaibli un adversaire normal, mais qui ne semblaient le déranger que très faiblement. Arutha n'arrivait pas à prendre l'avantage, car la bataille menée avant ce duel l'avait pratiquement épuisé. Le prince avait besoin de tout son talent et de toute sa vivacité pour rester en vie. Il était de plus limité dans ses mouvements, car il devait rester entre Murmandamus et les deux sorciers, toujours occupés à élaborer un sortilège. Le Moredhel n'avait pas ce genre de préoccupations.

Le duel avait trouvé son rythme, chaque adversaire ayant pris la mesure de l'autre. À présent, ils se déplaçaient pratiquement dans les pas l'un de l'autre, chaque attaque trouvant une parade, chaque riposte un désengagement. Ils suaient tous deux abondamment et leurs mains commençaient à glisser. Les seuls bruits qu'on entendait dans la pièce étaient des grognements d'effort. Le combat en était arrivé au stade où le premier à faire une erreur mourrait.

Puis un scintillement apparut dans l'air, sur la gauche. Un instant, Arutha détourna les yeux, ne retenant son geste qu'au dernier moment. Mais Murmandamus n'avait pas quitté son adversaire des yeux et il saisit l'occasion, portant un coup qui glissa sur les côtes du prince. Arutha hoqueta de douleur.

Le Moredhel arma un coup pour frapper le prince à la tête, mais quand sa main s'abattit, elle retomba sur une barrière invisible. Les yeux du Moredhel s'écarquillèrent et Arutha se releva en titubant, puis frappa, transperçant Murmandamus au ventre. Le Moredhel poussa un long hurlement grave, vacilla, puis tomba en arrière, arrachant l'épée d'Arutha des doigts du prince épuisé.

Arutha s'effondra sur le sol tandis que deux hommes en robe noire s'élançaient vers lui. Ils se penchèrent sur le prince. La vision d'Arutha se brouilla puis s'éclaircit, se fixa puis se brouilla de nouveau. Finalement, la salle redevint normale. Il vit Murmandamus sourire et lui dire dans un murmure menaçant :

— Je suis un être de mort, seigneur de l'Ouest. Je suis à jamais le serviteur des ténèbres. (Il rit faiblement et du sang lui coula sur le menton, tombant sur sa marque de dragon.) Je ne suis pas ce que j'ai l'air d'être. Dans ma mort, vous scellez votre destruction.

Il ferma les yeux et retomba en arrière, son râle d'agonie emplissant la pièce. Les deux hommes en noir continuaient à regarder, tandis que du corps de Murmandamus montait un son étrangement suraigu. Le cadavre tombé à terre gonfla démesurément, comme si l'on injectait de l'air à l'intérieur. Comme une cosse trop mûre, du front à l'entrejambe, le corps de Murmandamus se déchira, révélant sous sa peau un corps couvert d'écailles vertes. Un épais liquide noir et du sang rouge, accompagnés de bouts de viande et de projections de pus blanc, explosèrent dans la pièce et le corps couvert d'écailles vertes sembla jaillir de l'intérieur de la carcasse de ce qui avait été Murmandamus, retombant mollement sur le sol comme un poisson qu'on vient de pêcher. Dans ces terribles convulsions, jaillit une puissante flamme rouge, maléfique, qui emplit la salle de la puanteur d'une décomposition séculaire. Puis la flamme disparut et l'univers vola en éclats.

Macros et Pug titubèrent, tous deux conscients d'un changement dans le combat qui se déroulait à côté d'eux. Toute leur attention était concentrée sur le point de jonction entre les univers où commençait à naître la faille. Chaque fois qu'un coup était donné de l'autre côté de l'univers, ils répondaient en rajoutant de l'énergie pour colmater la brèche. La bataille avait atteint son paroxysme quelques instants auparavant et maintenant les coups faiblissaient. Mais le danger était encore grand, car Pug et Macros étaient, eux aussi, épuisés. Il leur fallait la plus grande concentration pour empêcher la faille entre les univers de s'ouvrir. Soudain, une douleur affreuse s'empara de leurs esprits, comme un crissement argentin, entre le sifflement et le hurlement, comme un signal. On les attaquait brusquement par un côté auquel ils ne s'étaient pas attendus et Pug ne parvint pas à résister. Une chose faite de vies capturées, prises dans une mort terrible, prévue spécialement pour cette

occasion, se coula par la faille, dansant comme une flamme folle, rouge, nauséabonde. Elle frappa les barrières que Pug avait érigées et les brisa. Elle déchira la faille et se plaça entre les perceptions de Pug et l'endroit où la bataille faisait rage, l'empêchant de voir ce qui se déroulait. Pug sentit un étourdissement le prendre. Le cri d'alerte de Macros ramena son attention sur la faille, désormais ouverte. Pug s'acharna avec l'énergie du désespoir. Au plus profond de lui-même, il trouva assez de pouvoir pour saisir les deux bords de la faille ouverte entre les univers. Celle-ci se referma violemment. Il y eut un nouveau choc, que Pug parvint de justesse à contenir. Puis Macros le mit en garde.

— *Quelque chose est passé.*

— *Quelque chose vient de passer*, prévint Ryath.

Tomas sauta du dos du dragon et attendit derrière la Pierre de Vie. Une ténèbre envahit la salle, vaste et puissante, une créature de cauchemar qui prenait forme. Puis elle se dressa. Elle était toute de jais, sans traits ni nom, une créature de désespoir, simplement consciente. Sa silhouette pouvait faire penser à un humanoïde, mais elle était presque aussi grande que Ryath. Ses ailes sombres se déployèrent, jetant dans la salle une ombre aussi palpable qu'une lumière noire. Autour de sa tête, comme une couronne, brûlait un cercle de flammes, rouge orangé, qui pourtant semblait ne produire aucune lumière.

— C'est un maître de la Terreur ! cria Tomas à Ryath. Attention ! C'est un voleur d'âmes, un mangeur d'esprits !

Mais le dragon poussa un rugissement de rage et attaqua la monstrueuse créature de cauchemar, griffes et crocs en avant, lançant toute sa magie dans la bataille. Tomas commença à s'avancer, mais une présence, celle d'un autre être, entra dans cette phase temporelle.

Tomas recula dans les ombres tandis qu'une silhouette qu'il n'avait encore jamais vue, mais qu'il connaissait aussi bien que Pug, apparaissait dans la lumière de la gemme. Le nouveau venu s'écarta du terrible combat qui ébranlait la salle. En quelques pas rapides, la silhouette s'approcha de la Pierre de Vie.

Tomas sortit de l'ombre, se plaçant près de la pierre de manière à apparaître en pleine lumière. La silhouette s'arrêta et un grognement de rage s'échappa de ses lèvres.

Splendide dans son armure orange et noir, le seigneur des Tigres, Draken-Korin, se trouva confronté à une vision qu'il était incapable de comprendre.

— Non ! s'écria le Valheru. C'est impossible ! Tu ne peux pas être encore en vie !

Tomas parla et sa voix était celle d'Ashen-Shugar :

— Ainsi, tu es venu voir comment les choses se terminent.

Avec un rugissement de tigre, perdu dans les hurlements et les barrissements de la bataille titanesque qui se déroulait à côté d'eux, le Seigneur Dragon revenu d'entre les morts tira son épée noire et bondit en avant. Pour la première fois de son existence, Tomas se trouvait face à un ennemi qui avait le pouvoir de le détruire vraiment.

La bataille touchait à sa fin et l'armée de Murmandamus quittait la ville, fuyant vers les bois du Crépuscule. L'annonce de la disparition du chef moredhel s'était répandue comme un souffle de vent dans tout Sethanon. Sans prévenir, les Noirs Tueurs, partout où ils se trouvaient, s'étaient effondrés comme si leur vie avait été aspirée hors de leur armure. Ces événements, combinés à l'arrivée des Tsurani et des magiciens et à celle des éclaireurs qui annonçaient la venue de nouvelles armées à l'horizon, avaient arrêté l'attaque, qui s'était changée en débandade. Chaque chef l'un après l'autre ordonnait à son clan de se retirer et de quitter la bataille. Sans généraux, les gobelins et les trolls se firent massacrer et finalement l'armée d'envahisseurs, pourtant encore supérieure en nombre, fut mise en déroute.

Jimmy courait dans les salles du château, cherchant parmi les morts et les blessés un visage connu. Il grimpa les marches vers la muraille qui surplombait la cour fermée de la barbacane et trouva un groupe de Tsurani dans le passage. Il se glissa entre eux, puis vit un chirurgien de Landreth penché sur deux hommes couverts de sang, adossés mollement à la muraille. Amos avait toujours sa flèche dans le flanc, mais il souriait. Guy

était couvert de bouts de chair et souffrait d'une blessure affreuse au crâne. Le coup avait sectionné le bandeau qui cachait son œil et son orbite rouge et vide était visible par tous. Amos rit et faillit tousser.

— Hé, gamin. C'est bon de te voir. (Il regarda les murailles.) Regarde-moi tous ces petits paons. (Il montra d'une main faible les Tsurani en armures de couleurs vives, qui le contemplaient, le visage impassible.) Que je sois maudit, mais c'est les plus belles choses que j'aie jamais vues de ma vie.

Soudain, d'en dessous, monta un grincement, suivi d'un rugissement titanesque qui les glaça jusqu'au tréfonds de l'âme, comme si une terrible armée en folie venait tout juste de s'échapper des enfers. Jimmy regarda autour de lui, ahuri, et même les Tsurani eurent l'air surpris. Un tremblement parcourut le château et les murs s'ébranlèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! s'écria Jimmy.

— Je l'ignore et je n'ai pas l'intention de rester ici pour le savoir, répondit Guy.

Il fit signe pour qu'on l'aide à se redresser, prit la main tendue d'un guerrier tsurani et se leva. Il fit signe au Tsurani qui avait l'air d'être un officier, qui donna l'ordre à ses hommes de porter Amos. Guy se tourna vers Jimmy.

— Ordre à tous les vivants d'évacuer le château. (Le tremblement venu d'en dessous se fit plus fort et Guy tituba, alors que le hurlement devenait de plus en plus violent.) Non, que tous les vivants évacuent la ville.

Jimmy fila sur le chemin de ronde, en direction de l'escalier.

Chapitre 20

CONSÉQUENCES

De nouveau, la salle trembla sur ses bases. Arutha écouta, la main serrée sur son flanc blessé. C'était un bruit de bataille dans le lointain, où se déchaînaient des forces titanesques. Il s'approcha de Pug et de Macros, que les deux magiciens en robe noire avaient déjà rejoints. Il soupira et adressa un signe de tête aux deux inconnus.

— Je suis le prince Arutha.

Hochopepa et Elgahar se présentèrent à leur tour.

— Ils sont en train de retenir une sorte de puissance, expliqua Elgahar en désignant les deux autres mages. Nous devons les aider.

Les deux Robes Noires placèrent les mains sur les épaules de Macros et de Pug et fermèrent les yeux. Arutha se retrouva seul de nouveau. Il regarda la forme grotesque de Murmandamus affalée dans un coin. Le prince se dirigea vers elle, se pencha et retira son épée du cadavre de l'homme serpent. Il regarda de plus près le corps du prêtre-serpent couvert de pus et rit amèrement. Le chef réincarné des nations moredhels était un Panthatian ! Tout cela n'avait été qu'une ruse – depuis la prophétie séculaire jusqu'au rassemblement des Moredhels et de leurs alliés, et même jusqu'à l'assaut contre Armengar et Sethanon. Les Panthatians avaient simplement utilisé les Moredhels, sur l'ordre des Seigneurs Dragons, pour récupérer à leur propre usage la puissance des vies sacrifiées lors de leur quête pour la Pierre de Vie. C'étaient les Moredhels les plus lésés dans cette cruelle affaire. L'ironie atteignait des proportions dantesques. Arutha en était abasourdi, mais se sentait trop fatigué pour faire autre chose que scruter la salle d'un regard vide, comme pour chercher quelqu'un avec qui

partager une telle révélation. Soudain, une fissure apparut dans le mur où s'ouvrait la petite porte. Une cascade d'or, de gemmes et d'objets précieux se répandit sur le sol. Arutha était tellement fatigué qu'il s'en étonna à peine, bien qu'il n'eût même pas entendu le mur tomber.

Le prince posa la pointe de son épée sur le sol et se tourna vers les magiciens. Ne trouvant aucune issue à ce caveau, il s'assit sur l'estrade et regarda les quatre mages immobiles, les mains jointes. Il examina sa plaie et constata que le sang coulait un peu moins. La blessure était douloureuse, mais elle n'avait rien de grave. Il s'allongea, se mettant le plus à l'aise possible. Il ne lui restait plus qu'à attendre.

La queue de Ryath pulvérisa briques et mortier en traversant le mur. Poussant des cris de rage et de douleur, le dragon usait de toute sa magie, en plus de ses griffes et de ses crocs, pour lutter contre le maître de la Terreur. Mais le maître était puissant et Ryath payait cher son combat.

Tomas se battait pour s'interposer entre la Pierre de Vie et Draken-Korin. Le Valheru, hurlant et feulant, avait bondi sur le guerrier, tel le tigre de son tabard. Tomas n'avait pas connu une sauvagerie comme celle qui animait son adversaire depuis ses propres accès de folie lors de la guerre de la Faille. Mais il était un guerrier expérimenté et il gardait la tête froide.

— Tu ne peux pas nous empêcher de revenir, cette fois, Ashen-Shugar ! s'écria Draken-Korin. Nous sommes les seigneurs de ce monde. Nous devons revenir.

Tomas para, déviant sa lame, puis il frappa mais ne tira de l'armure de Draken-Korin qu'une pluie d'étincelles, déchirant son tabard.

— Vous n'êtes que les ruines d'un temps révolu. Vous n'êtes que des choses qui ne se rendent pas compte qu'elles sont mortes. Vous seriez prêts à tout détruire pour conquérir une planète sans vie.

Draken-Korin porta un coup tournoyant à la tête de son adversaire, mais Tomas esquiva, se fendit et la pointe de son épée s'enfonça dans le ventre du Valheru. Draken-Korin recula en titubant et Tomas lui sauta dessus comme un chat sur un rat.

L'humain à demi-Valheru prit l'avantage, faisant tomber une grêle de coups sur le seigneur des Tigres.

— Nul ne saurait nous retenir ! hurla Draken-Korin en redoublant de violence, arrêtant Tomas, puis le faisant reculer.

Un instant, il y eut un scintillement et, là où s'était tenu Draken-Korin se trouvait maintenant Alma-Lodaka, mais ses attaques n'en étaient pas moins puissantes.

— Tu nous sous-estimes, père-époux. Nous sommes tous les Valherus, tu n'es qu'un.

Le visage et le corps changèrent encore et encore, chacun des Valherus apparaissant à son tour pour lutter contre Tomas. Ils changèrent de plus en plus vite, jusqu'à ce que Tomas ne fût plus confronté qu'à un visage trouble. Puis Draken-Korin revint.

— Tu vois, je suis une multitude, une véritable légion. Nous sommes le pouvoir.

— Tu es la mort et le mal, mais tu es aussi le père de tous les mensonges, répliqua Tomas avec mépris. (Il donna un coup que Draken-Korin ne put parer que de justesse.) Si tu possédais réellement la puissance de toute notre race, tu m'aurais vaincu en un instant. Tu peux changer d'apparence, mais je sais que tu es seul, tu n'es qu'une petite partie du tout, qui s'est insinuée sur ce monde pour s'emparer de la Pierre de Vie et ouvrir le portail à l'armée des dragons.

Draken-Korin répondit par un nouvel assaut. Tomas bloqua la lame noire d'un revers de sa lame d'or et l'écarta. De l'autre côté de la salle, le combat entre le dragon et le maître de la Terreur tirait à sa fin, les bruits se faisaient de plus en plus faibles et rares. Soudain, il ne régna plus que le silence, empli d'une terrible présence. Tomas sentit le maître de la Terreur approcher et sut que Ryath était tombée sous ses assauts. Ashen-Shugar avait déjà combattu les maîtres de la Terreur et s'il n'avait pas déjà eu fort à faire, l'être ne l'aurait pas inquiété. Mais se tourner contre lui aurait laissé Draken-Korin libre d'agir et l'ignorer lui donnait l'occasion de le réduire à l'impuissance.

Tomas dévia le coup suivant de Draken-Korin et se fendit, par surprise, tentant un coup désespéré. La lame noire bondit à sa rencontre, mais dévia sur la cotte de mailles sous le tabard

blanc. Tomas serra les dents sous la douleur en sentant la lame de jais, qui avait fait céder plusieurs mailles d'or, lui entailler le flanc, mais il s'empara du bras de Draken-Korin. D'une violente torsion, il pivota avec son adversaire et poussa le seigneur des Tigres directement sur le chemin du maître de la Terreur.

Ce dernier tenta de s'arrêter, mais le dragon, avant de succomber, l'avait beaucoup affaibli. Il était blessé, étourdi, et frappa Draken-Korin par-derrière, l'assommant à moitié. Draken-Korin hurla de douleur, car il n'avait pas eu le temps de se protéger du toucher vampirique de la créature.

Tomas se fendit et ouvrit une blessure béante dans le ventre du Valheru en armure noir et orange, l'affaiblissant encore un peu plus. Draken-Korin vacilla et tomba à nouveau sur le maître de la Terreur à moitié inconscient, qui le repoussa. Ce coup inattendu propulsa Draken-Korin vers la Pierre de Vie.

— Non ! s'écria Tomas en bondissant.

Le maître de la Terreur tendit ses bras en avant et agrippa le guerrier un instant. Une douleur terrible envahit Tomas dans tout son être mais il réussit à plonger son épée dans le corps de ténèbres, dans une grande gerbe d'étincelles. La bête poussa un râle étouffé et le lâcha. Tomas frappa tout de suite après au cœur de la créature sans vie, lui infligeant une blessure presque mortelle qui la fit reculer. Tomas se retourna vers Draken-Korin, qui s'avançait vers son but.

Draken-Korin trébucha et tomba en avant sur la Pierre de Vie, comme pour l'embrasser. Alors même qu'il sentait ses énergies se dissiper, il éclata de rire, car il lui restait encore assez de temps pour s'emparer de la magie de la pierre et ouvrir la porte, pour permettre au reste de sa conscience collective de revenir sur son monde natal. De nouveau, il allait retrouver son intégrité.

D'un bond puissant, Tomas lui sauta dessus, l'épée tenue à deux mains, la pointe dirigée vers le bas. Il mit ses dernières forces à plonger sa lame en un seul et unique coup. Il y eut un cri assourdissant et Draken-Korin se tordit en arrière, comme un arc que l'on tend. L'épée d'or le transperça et s'enfonça dans la Pierre de Vie.

Alors, le vent se leva. Soufflant de toutes parts, une irrésistible tempête se déchaîna, aspirée par la Pierre de Vie. Le maître de la Terreur frappé à mort trembla sous sa caresse, puis frémit. Il se changea soudain en nuage de fumée non substantielle et, emporté par le vent, fut aspiré dans la Pierre. La forme du seigneur des Tigres frissonna, puis fut secouée de spasmes violents, tandis qu'une lueur dorée s'échappait de la lame enchantée de Tomas pour engloutir Draken-Korin. Le nimbe d'or commença à irradier, Draken-Korin perdit toute substance et, comme le maître de la Terreur, il disparut dans la Pierre.

Pug tituba comme sous l'effet d'un coup et la faille s'ouvrit soudain, mais de son côté à lui. C'était comme si une main gigantesque s'était tendue et avait arraché ses sceaux de magie, puis avait plongé dans la faille pour y projeter quelque chose. Pug sentit l'esprit de Macros et sut que Hochopepa et Elgahar avaient tenté de se joindre à eux. Puis la faille explosa vers eux et leurs sens furent renvoyés dans le monde réel.

La pièce changea autour de Tomas. Soudain Macros, Pug, deux hommes en robe noire et Arutha se trouvèrent avec lui.

Il regarda derrière lui et vit Ryath, blottie dans un coin, le corps déchiré d'affreuses blessures encore fumantes. Elle semblait morte, et, si elle ne l'était pas, il ne lui restait que peu de temps à vivre. Elle avait accompli son destin, comme elle l'avait prédit. Tomas fit le serment que son nom serait gravé dans les mémoires des temps à venir. Derrière sa forme inerte, on voyait la salle des trésors des Valherus, ouverte lors du combat entre le dragon et le maître de la Terreur ; le sol était jonché d'or, de gemmes, de livres et d'artefacts.

Arutha se releva d'un bond et demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Je crois que c'est presque fini, répondit Tomas en sautant de l'estrade.

Macros tituba et Pug et les autres s'écartèrent, en entendant des vents hurler de plus en plus fort. Soudain, ils se couvrirent les oreilles au bruit d'un terrible fracas. Le toit de la

salle explosa, pulvérisant les pierres de l'antique voûte, ainsi que les caves et les étages supérieurs du château, projetant le tout dans le ciel, formant un énorme cratère. Un geyser de pierres et de maçonnerie, les fragments de deux bâtiments jaillirent très haut dans le ciel et retombèrent en pluie sur la ville. Loin au-dessus d'eux, une ouverture, un vide scintillant de gris, apparut dans le bleu du ciel. Et, dans cette grisaille, on distinguait l'éclat de mille couleurs.

Pug, Hochopepa et Elgahar avaient tous déjà vu une fois un tel spectacle, chacun à son tour au sommet de la tour de l'Épreuve, dans la ville des magiciens. C'était la vision de l'Ennemi lors du temps du Pont d'or, quand les nations avaient fui vers Kelewan à l'époque des guerres du Chaos.

— Il est en train de passer ! s'écria Hochopepa.

Macros hurla pour couvrir les cris qui sortaient de la gemme :

— La Pierre de Vie ! Elle a été activée !

Pug regarda autour de lui, confus.

— Mais nous sommes toujours en vie !

Tomas montra son épée d'or, toujours plantée dans la Pierre de Vie.

— J'ai tué Draken-Korin avant qu'il ait fini de s'en servir. La Pierre n'est qu'en partie activée.

— Qu'est-ce qui va se passer ? cria Pug par-dessus le bruit assourdissant.

— Je ne sais pas.

Macros se couvrit les oreilles comme les autres et s'époumona :

— Il nous faut une barrière de forces !

Immédiatement, Pug comprit ce dont ils avaient besoin et tenta de créer le sortilège qui leur éviterait d'être détruits.

— Hocho, Elgahar, aidez-moi !

Il commença son incantation et les autres se joignirent à lui, pour créer une barrière protectrice autour d'eux. Le bruit était devenu si fort qu'Arutha avait l'impression que se mettre les mains sur les oreilles ne changeait plus rien. Il serra les dents, luttant contre une furieuse envie de crier, et se demanda si les magiciens auraient le temps d'achever leur incantation. La

lumière de la Pierre de Vie s'intensifia, devenant d'une blancheur éblouissante, entourée de nimbes argentés sur les bords. Elle semblait s'apprêter à déchaîner des forces de destruction terribles. Le prince était presque mort de fatigue et d'horreur, après les événements de ces dernières heures. Il se demanda vaguement à quoi ressemblerait la mort de la planète. Puis la douleur fut trop forte pour lui et il commença à crier…

… au moment où Pug terminait son incantation. Alors la salle explosa.

Un tremblement irrégulier commençait à secouer le sol, une onde semblable à celle d'un séisme. Guy se retourna pour regarder la ville. Les soldats de Shamata, de Landreth et les Tsurani fuyaient au coude à coude avec ceux de Sethanon et de Hautetour. Disséminés parmi eux se trouvaient des gobelins, des trolls et quelques frères des Ténèbres qui étaient restés malgré la défection des autres, mais plus personne ne pensait au combat : tout le monde fuyait la ville, poussé par un funeste sentiment, une terreur que tous ressentaient jusqu'au plus profond de leur être. De sombres émotions, l'horreur et le désespoir avaient soudain envahi tous les vivants, leur faisant passer l'envie de se battre. Jusqu'au dernier, ils voulaient tous mettre le plus de distance possible entre eux et la source de leur terreur éperdue.

Puis une lente pulsation se fit entendre, un bruit assourdissant, une sorte de grincement douloureux. Tous ceux qui l'entendirent tombèrent à genoux. Les hommes vomirent, l'estomac retourné par un affreux vertige, comme si soudain la force qui les retenait au sol venait de disparaître. Les yeux se mouillèrent de larmes et les oreilles saignèrent. Tous eurent l'impression de s'élever. Ils crurent flotter un instant, avant de s'écraser au sol, comme frappés par une main gigantesque. Puis il y eut l'explosion.

Des gens avaient tenté de se relever. Ils furent de nouveau jetés par terre. Une colonne de lumière insoutenable fila vers le ciel. Comme si le soleil venait d'exploser, des éclats de pierre, de terre et de bois furent projetés en l'air, en un monstrueux déchaînement d'énergie. Loin au-dessus de Sethanon, un éclair

rougeoyant se déploya, aveuglant, qui se ternit rapidement pour prendre une teinte grise et vide. Soudain le silence se fit et des tourbillons d'énergie dansèrent dans la grisaille. Comme si les deux se retournaient sur eux-mêmes, les bords de la faille dans le ciel s'écartèrent, révélant un autre univers. Le flot de couleurs qui représentait la puissance, l'énergie, la vie même des Seigneurs Dragons jaillit en soufflant, comme cherchant à percer l'ultime barrière qui les séparait de leur but final. Alors un son retentit.

L'appel d'un cor, d'une puissance incroyable, s'éleva, transperçant chaque être vivant à des kilomètres à la ronde, comme le souffle d'une myriade d'aiguilles au travers du corps. Un désespoir absolu vint torturer les âmes. Tous les êtres en vue de Sethanon furent envahis par ce sentiment terrible que leur vie était inexplicablement suspendue à ces événements auxquels ils ne pouvaient qu'assister, impuissants. La panique se propagea même aux soldats les plus aguerris. Jusqu'au dernier, tous se mirent à pleurer et à hurler, car ils voyaient venir les derniers instants de leur existence. Puis tout bruit cessa.

Dans cet étrange silence, quelque chose se forma au sein de la myriade de couleurs dans le ciel. Le néant gris s'était déployé, au point d'éclipser les cieux tout entiers. Au cœur de ce décor de folie, l'Ennemi apparut. Au début, cela ne ressemblait qu'à des taches de couleurs délavées, qui rayonnaient et bougeaient, se forçant un passage par la faille entre les mondes. Mais, en se glissant dans Midkemia, elles commencèrent à se dissoudre en petites taches de couleurs vives, des formes d'énergie en mouvement qui se solidifièrent en prenant des contours précis. Des êtres finirent par se distinguer de la masse, au cœur de la faille, des créatures humanoïdes, toutes montées sur un dragon. Avec une explosion plus forte encore que les précédentes, l'armée des dragons jaillit de la faille et fit une entrée fracassante dans le ciel du monde natal des Valherus. Des centaines d'êtres, tous rassemblés par un même lien mystique, se répandirent hors de la faille, poussant d'antiques cris de bataille. C'étaient des créatures d'une beauté terrible, magnifiques dans leur absolue puissance, leurs splendides armures aux couleurs vives, sur leurs anciens dragons. Leurs

montures incroyables, appartenant à des races pour la plupart éteintes sur Midkemia depuis des millénaires, brassèrent l'air de leurs ailes gigantesques. Ces grands dragons noirs, verts ou bleus, disparus de leur monde natal, filaient dans les cieux aux côtés des dragons or ou bronze dont les descendants vivaient encore. Des dragons rouges, dont l'espèce était assez commune, planaient derrière des dragons d'argent, que l'on n'avait plus vus sur Midkemia depuis des siècles. Les visages des Valherus étaient des masques de jouissance et de joie, saisissant l'instant de la victoire comme pour le savourer plus longtemps. Chacun d'eux semblait empreint d'un pouvoir sans pareil, régnant sur tout ce que son regard englobait. Ils étaient la puissance incarnée. À leur apparition, une douleur presque insoutenable déchira chaque être sur ce monde, comme si l'on avait tiré le fil de sa vie.

Au paroxysme de cette terreur, alors que tout espoir semblait perdu, une force s'éveilla. Des profondeurs du cratère sous le château, un flot d'énergie se déversa dans le ciel de la ville, se tordant en volutes confuses et bondissant de toit en toit. Il dansa une gigue furieuse, dans un fol abandon, répandant un feu vert, comme des flammes liquides, en cercles concentriques. Puis, avec un choc sourd, violent sans être douloureux, un gigantesque nuage de poussière fut projeté vers le ciel et tout bruit cessa.

Quelque chose s'élevait pour lutter contre le chaos qui s'emparait des cieux. C'était invisible, juste une sensation, une chose aux dimensions titanesques, le rejet de tout ce mal, de ce sombre désespoir qui s'était emparé des cœurs de Midkemia. On eût dit que tout l'amour et l'émerveillement de la création avaient donné voix à un chant, qui montait pour lutter contre l'armée des dragons. Une lumière verte, aussi brillante que l'éclair rouge qui avait brillé dans le ciel quelques instants auparavant, jaillit du cratère et frappa la faille. Elle engloutit les premiers rangs de l'armée des dragons. Chaque fois qu'un Seigneur Dragon était touché, il perdait toute substance et redevenait une âme perdue, issue d'un âge révolu, l'ombre d'une ère oubliée. Les maîtres des dragons se changeaient en brumes colorées, en êtres de souvenirs et de fumée. Ils tremblèrent et

tourbillonnèrent, comme pris entre deux forces de même puissance, puis soudain ils furent aspirés vers le bas, comme si un vent irrésistible les attirait vers le sol. Les dragons, perdant leur cavalier, rugirent et tournoyèrent, fuyant désespérément ce vent, libérés maintenant du joug de leurs seigneurs. Ils se dispersèrent dans toutes les directions. La terre trembla sous ceux qui regardaient la scène, abasourdis. La musique de ce vent était à la fois terrifiante et merveilleuse à entendre, comme si les dieux eux-mêmes avaient composé un hymne funèbre. Puis la déchirure dans le ciel disparut en un instant, sans le moindre éclat, sans même laisser une trace de son existence. Le vent cessa.

Et le silence se fit, assourdissant.

Jimmy regarda autour de lui. Il se surprit à pleurer, puis à rire, puis à pleurer encore. Soudain, il avait l'impression que toutes les horreurs qu'il avait connues, toutes les douleurs qu'il avait subies venaient de disparaître. Soudain, il se sentait bien, jusqu'au plus profond de son être. Il se sentait entrer en communion avec chaque être vivant de cette planète. Il se sentait plein de vie, plein d'amour. Et il sut que, enfin, ils avaient gagné. À l'instant de leur triomphe — Jimmy ne savait pas comment – les Valherus avaient été vaincus, tous leurs plans déjoués. Le jeune écuyer se dressa sur ses jambes flageolantes, riant aux éclats d'une joie sans mélange, laissant sans honte ses larmes couler sur ses joues. Il se retrouva avec un bras autour d'un soldat tsurani qui souriait et pleurait tout comme lui.

On aida Guy à se relever. Il observa la scène autour de lui. Les gobelins, les trolls et les frères des Ténèbres, même les quelques rares géants, repartaient vers le Nord d'un pas hésitant, mais nul encore ne leur avait donné la chasse. Les soldats du royaume et les Tsurani regardaient simplement le spectacle de la ville, car un incroyable dôme de lumière verte scintillait au-dessus de Sethanon, d'un vert si brillant qu'on le distinguait aisément malgré le soleil d'automne dans le ciel clair, et si beau qu'il emplissait tous ceux qui le regardaient d'un irrésistible émerveillement. Un hymne d'une joie immense battait dans leur cœur, un chant qu'ils sentaient plus qu'ils ne

l'entendaient. Partout, les hommes pleuraient ouvertement de joie en contemplant cette sublime perfection, empreints d'une plénitude indescriptible. Le dôme vert semblait clignoter, mais cela pouvait être dû au nuage de poussière qui flottait tout autour. Guy le regardait, incapable d'en détacher les yeux. Même les gobelins et les trolls qui passaient devant lui semblaient changés, comme vidés de toute envie de se battre.

Guy soupira et sentit la joie en lui commencer à s'apaiser. Il sut avec certitude que jamais de sa vie il ne connaîtrait à nouveau un tel sentiment, une si fabuleuse extase. Armand de Sevigny arriva en courant vers son ancien allié, suivi de Martin et d'un nain à quelques pas.

— Guy ! s'exclama-t-il en prenant la place de l'un des Tsurani, soutenant son ancien général et ami tout en l'attirant à lui.

Les deux hommes se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant à la fois.

— Je ne sais comment, mais nous avons gagné, expliqua Bas-Tyra sur un ton paisible.

Armand acquiesça.

— Arutha ?

Guy secoua tristement la tête.

— Rien n'aurait pu survivre, là-bas. Rien.

Martin et Dolgan arrivèrent à la tête d'une bande de guerriers nains. Le roi des nains de l'Ouest vint se présenter devant Guy et Armand et déclara calmement :

— C'est terrible, infiniment beau et terrible.

Le dôme de lumière semblait prendre l'aspect d'une gigantesque gemme, comme entièrement composé de facettes hexagonales. Chacune de ces facettes brillait fortement, mais elles clignotaient toutes à des rythmes différents, donnant au dôme l'apparence d'un scintillement. Le sentiment de perfection se faisait moins fort, tout comme la joie, mais tous ressentaient toujours face à lui la même paix, le même émerveillement.

Martin s'arracha à sa contemplation et demanda :

— Arutha ?

— Il a disparu là-bas avec trois hommes montés sur un dragon, expliqua Guy. L'elfe connaît leurs noms. (Alors que la

vision continuait à étinceler sous leurs yeux, Guy revint à la réalité.) Par les dieux, quel chaos ! Martin, vous devriez donner l'ordre à quelques hommes de renvoyer ces frères des Ténèbres chez eux, avant qu'ils se reforment et reviennent.

Dolgan sortit calmement une pipe de sa sacoche.

— Mes petits gars s'en occupent déjà, mais ils ne verront aucun inconvénient à avoir un peu de compagnie. Cependant, je ne sais pas pourquoi, je doute que les Moredhels et leurs serviteurs aient besoin qu'on les pousse beaucoup. En fait, je doute que quiconque aujourd'hui ici ait encore très envie de se battre.

C'est alors que, se découpant sur la sphère verte scintillante, à travers la poussière, on vit les silhouettes de six hommes s'avancer en boitillant. Martin et les autres se turent en regardant les six hommes approcher, méconnaissables sous l'épaisse couche de poussière qui les recouvrait. Quand ils furent finalement à mi-chemin entre les portes de la ville et les spectateurs, Martin s'écria :

— Arutha !

Immédiatement, l'on se précipita à la rencontre des rescapés, pour leur apporter de l'aide. Chacun des compagnons du prince bénéficia de l'aide de deux solides soldats, mais Arutha ne s'arrêta que pour serrer son frère contre lui. Martin passa un bras autour des épaules de son cadet, pleurant de soulagement à le retrouver vivant. Au bout d'un long moment, ils se séparèrent et se retournèrent pour contempler le dôme brillant au-dessus de la ville.

Soudain, ils sentirent leur cœur se gonfler à nouveau d'un immense amour, en communion avec la vie, et un formidable sentiment de sublime perfection les engloutit. Puis tout disparut.

Les lumières vertes du dôme s'éteignirent d'un coup et la poussière commença à se déposer.

— C'est enfin fini, annonça Macros d'une voix rauque.

Lyam traversait le camp, inspectant les survivants qui avaient combattu à Hautetour et à Sethanon. Arutha marchait à ses côtés, encore tout meurtri des suites du combat.

— Cette histoire est ahurissante, avoua le roi. Je n'y crois que parce que j'en ai des preuves sous les yeux.

— Je l'ai vécue et j'ai moi-même du mal à croire ce que j'ai vu, convint son frère.

Lyam regarda autour de lui.

— Enfin, d'après ton histoire, nous avons de la chance de pouvoir encore voir quoi que ce soit. Je crois que nous pouvons nous estimer heureux. (Il soupira.) Tu sais, quand nous étions petits, j'aurais juré qu'être roi était une chose merveilleuse. (Il regarda pensivement Arutha.) Tout comme j'aurais juré que j'étais aussi intelligent que Martin et toi. La preuve que ce n'est pas le cas, c'est que je n'ai pas suivi l'exemple de Martin et que je n'ai pas renoncé à la couronne, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

« Je n'ai rien que des ennuis. D'abord, il y a Hazara-Khan, toujours à rôder partout et à discuter avec la moitié des nobles du royaume ; il récolte sans doute les secrets d'État comme des coquillages sur la plage. Ensuite, maintenant que la faille est rouverte, il faut que je discute avec l'empereur pour voir si nous pouvons arranger un échange de prisonniers. Sauf que nous n'en avons pas de notre côté, étant donné que nous les avons tous faits hommes libres. Et Kasumi et Hokanu qui me disent que nous allons probablement devoir racheter ces captifs, ce qui veut dire qu'il va falloir lever des taxes. Ajoutons à cela plus d'une centaine de dragons, dont certains n'ont pas été vus depuis des millénaires sur ce monde, qui sont partis dans toutes les directions et qui peuvent se poser n'importe où – la faim au ventre. Et puis il y a cette histoire de ville entièrement détruite…

— Réfléchis à ce qui se serait passé, sinon.

— Comme si ça n'était pas suffisant, voilà que tu me jettes Bas-Tyra dans les pattes, et, d'après toi, c'est un héros, en plus. La moitié des seigneurs du royaume veulent que je le pende au premier arbre et l'autre moitié est prête à me pendre moi sur son ordre. (Il regarda son frère d'un œil sceptique.) Je crois que j'aurais dû me douter de quelque chose quand Martin a renoncé, j'aurais dû te laisser la couronne. Qu'on me propose une bonne rente et je pourrais bien me laisser tenter.

Arutha s'assombrit à l'idée même d'assumer de nouvelles responsabilités. Lyam se retourna en entendant Martin le héler.

— Quoi qu'il en soit, conclut le roi à l'adresse d'Arutha, je crois que je sais ce que je vais faire pour celui-ci. (Lyam fit signe à Martin, qui accourut.) Est-ce que tu l'as trouvée ?

Le duc de Crydee sourit.

— Oui, elle se trouvait parmi un groupe d'auxiliaires de Tyr-Sog qui étaient restés pendant tout le trajet à une demi-journée de marche derrière nous. Ces auxiliaires sont venus avec les LaMutiens de Kasumi et les nains de Dolgan.

Lyam parcourait depuis un jour et demi le site de la bataille avec Arutha, ayant commencé dès son arrivée. Son armée avait été la dernière à atteindre le champ de bataille, les vents entre Rillanon et Salador ne lui ayant pas été favorables. Il désigna du pouce les nobles du royaume derrière lui, qui s'étaient rassemblés près de son pavillon.

— Bien. Ils meurent d'envie de savoir ce que nous allons faire maintenant.

— Tu as pris ta décision ? demanda Arutha à Martin.

Pendant que Martin parcourait le camp à la recherche de Briana, le prince avait tenu conseil toute la nuit avec Lyam, Pug, Tomas, Macros et Laurie pour discuter des dispositions à prendre sur de nombreux sujets, à présent que la menace de Murmandamus était écartée.

Martin semblait positivement jubiler.

— Oui, nous allons nous marier dès que possible. S'il reste un prêtre de n'importe quel ordre parmi les réfugiés de cette ville, ça se fera demain.

— Je crois, répliqua Lyam, que vous allez devoir réfréner votre passion assez longtemps pour que l'on puisse organiser un semblant de mariage d'État. (Martin s'assombrit et son frère éclata de rire.) Incroyable, maintenant vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau ! s'exclama-t-il en désignant Arutha.

Le roi se sentit soudain envahi d'une profonde affection pour ses frères et se jeta à leur cou. Il les serra fort contre lui et expliqua d'une voix pleine d'émotion :

— Je suis si fier de vous deux. Je sais que père le serait aussi. (Un long moment, les trois frères restèrent dans les bras

les uns des autres.) Venez, allons rétablir un certain ordre dans notre royaume, ajouta Lyam d'un ton plus enjoué. Ensuite, nous pourrons entamer les réjouissances. Par l'enfer ! Si ça n'est pas une bonne raison, il n'en existe pas d'autres.

Il les poussa gentiment et, tandis qu'ils riaient tous les trois, il les amena à sa tente.

Pug regarda Lyam entrer avec ses frères. Macros restait à côté de Kulgan, appuyé sur son bâton, tandis que les autres magiciens du port des Etoiles et de l'Assemblée s'étaient regroupés derrière eux. Katala était agrippée à son mari, comme si elle refusait de le laisser partir, tandis que William et Gamina restaient, eux, agrippés à ses robes. Il ébouriffa les cheveux de la fillette, heureux de découvrir qu'il avait hérité d'une fille pendant son absence.

Un peu plus loin, Kasumi discutait avec son jeune frère. Pour la première fois depuis trois ans, ils étaient réunis. Hokanu et les soldats les plus fidèles à l'empereur avaient été envoyés pour aider les Robes Noires de l'Assemblée venues sur Midkemia. Les deux frères Shinzawaï s'étaient entretenus avec Lyam plus tôt dans la journée, car, selon ses propres termes, le retour de la faille entre les mondes avait créé quelques difficultés.

Laurie et Baru rejoignirent Martin, qui avait passé un bras autour de la taille de Briana. Le guerrier rouquin qui s'appelait Shigga était appuyé sur sa lance derrière eux et observait calmement les événements, bien qu'il fût incapable de comprendre un traître mot de ce qui se disait. Ils étaient arrivés avec Briana, tout comme les autres survivants d'Armengar, marchant avec l'armée sous le commandement de Vandros de Yabon. La plupart des soldats d'Armengar étaient partis avec les nains repousser l'armée de Murmandamus vers le Nord. À côté d'eux, Dolgan et Galain regardaient la scène, le nain semblant n'avoir pas pris une ride malgré les années. La seule concession à son accession au trône des nains de l'Ouest était le Marteau de Tholin passé à sa ceinture. Sinon, il ressemblait exactement au souvenir qu'en avait Pug, la fois où ils avaient bravé les mines sous les monts des Tours grises. Le roi nain aperçut le magicien

de l'autre côté de la tente et lui fit un petit signe de la main, en souriant.

Lyam leva la main.

— De nombreuses choses ont été dites depuis notre arrivée, de grandes histoires de bravoure et d'héroïsme, de devoir et de sacrifice. Tous ces troubles, ici, ont permis de résoudre certaines questions. Nous avons discuté avec nombre d'entre vous, avons tenu conseil et maintenant nous avons plusieurs proclamations à faire. Tout d'abord, bien que le peuple d'Armengar soit étranger à notre nation, ils sont des frères de notre peuple de Yabon. Nous les accueillerons donc en tant que tels de retour chez eux et leur offrirons une place parmi les leurs. Ils peuvent se considérer désormais comme des citoyens du royaume. Si certains d'entre eux désirent retourner au nord et s'installer de nouveau sur leurs terres lointaines, nous leur fournirons toute l'aide que nous pourrons, mais nous espérons qu'ils accepteront de rester.

« Nous offrons nos profonds remerciements au roi Dolgan et à ses fidèles pour leur aide venue à point nommé. Je désire en outre remercier Galain l'elfe pour son empressement à aider notre frère. Que l'on sache que leurs seigneuries le prince de Krondor et les ducs de Crydee et de Salador ont servi leur royaume au-delà de toute mesure et que la couronne leur en est redevable. Nul roi ne saurait jamais exiger de ses sujets ce que ces gens ont donné si librement.

Puis, cérémonieusement, dans la claire intention de marquer les esprits pour l'occasion, Lyam lança un vivat pour Arutha, Laurie et Martin. La grande tente du roi trembla sous les applaudissements des nobles rassemblés.

— À présent, que le comte Kasumi de LaMut et son frère, Hokanu des Shinzawaï, s'approchent. (Quand les deux Tsurani furent devant lui, Lyam reprit la parole :) Kasumi, tout d'abord, veuillez traduire à votre frère, et à travers lui à l'empereur et à ses soldats, notre éternelle gratitude pour les vaillants et généreux efforts qu'ils ont fournis pour sauver cette nation d'un grave péril.

Kasumi commença à traduire pour son frère.

Pug sentit une main se poser sur son épaule et se retourna, pour voir Macros qui inclinait la tête. Pug embrassa Katala et murmura :

— Je reviens bientôt.

Katala acquiesça et attrapa ses enfants, sachant que, pour une fois, son époux ne disait pas cela pour la forme. Elle regarda Macros s'écarter un peu en compagnie de Tomas et de Pug.

— Maintenant que la faille est rouverte, ajouta Lyam, nous autorisons les hommes de la garnison de LaMut qui le désirent à rentrer sur leur terre natale, et les libérons en ce cas de leur serment de vassalité.

Kasumi inclina la tête.

— Votre Majesté, je suis heureux de vous informer que la plupart des hommes ont décidé de rester. Ils disent que votre générosité les a conquis, qu'ils sont maintenant des gens du royaume, avec des épouses, des familles et des amis originaires de ces terres. Je resterai, moi aussi.

— Nous en sommes contents, Kasumi. Nous en sommes très contents.

Les deux Tsurani se retirèrent et Lyam annonça :

— Maintenant, qu'Armand de Sevigny, Baldwin de La Troville et Anthony du Masigny s'avancent.

Les trois hommes s'avancèrent et s'inclinèrent.

— Agenouillez-vous.

Les trois hommes s'agenouillèrent devant leur roi.

— Anthony du Masigny, en ce jour et en ce lieu, vous sont accordés les titres et les terres de la baronnie de Calry, qui vous fut prise lorsque vous fûtes envoyé au Nord. Y sont ajoutées les terres dont disposait avant Baldwin de La Troville. Nous sommes contents de votre service. Baldwin de La Troville, nous avons besoin de vous. Comme nous avons donné votre charge de sire de Marslbourough à Masigny, nous en avons une autre pour vous. Accepterez-vous le poste de commandant de notre garnison de Hautetour ?

— Oui, sire, répondit La Troville, bien que, s'il plaisait à la couronne, j'apprécierais de pouvoir prendre parfois des quartiers d'hiver plus au sud.

Un rire monta de la foule, tandis que Lyam répondait :

— Accordé, car nous vous donnons aussi les titres dont bénéficiait précédemment Armand de Sevigny. Levez-vous, Baldwin, baron de Hautetour et de Gyldenholt. (Le roi regarda Armand de Sevigny.) Nous avons des plans pour vous, mon ami. Que l'ancien duc du Bas-Tyra nous soit amené.

Des gardes aux couleurs du roi vinrent avec Guy du Bas-Tyra, à moitié l'escortant, à moitié le portant, depuis la grande tente royale où il se remettait lentement de ses blessures en compagnie d'Amos Trask. Quand Guy s'arrêta à côté d'Armand, à genoux devant le roi, ce dernier annonça :

— Guy du Bas-Tyra, vous avez été déclaré traître et banni, sans pouvoir revenir dans notre pays sous peine de mort. Nous savons que vous n'aviez pas le choix de faire autrement. (Il jeta un regard à Arutha, qui sourit d'un air désabusé.) Aussi, en ce lieu et en ce jour, levons-nous votre peine d'exil. Maintenant, nous en venons aux titres. Nous donnons le titre de duc du Bas-Tyra à l'homme que notre frère Arutha a jugé le plus apte pour le tenir. Armand de Sevigny, en ce lieu et en ce jour, nous vous accordons la charge de seigneur du duché du Bas-Tyra, avec tous les droits et obligations attenants. Levez-vous, duc Armand de Sevigny. (Puis Lyam se tourna vers Guy.) Même dépouillé de votre titre héréditaire, nous pensons qu'il serait bon de vous garder occupé. À genoux. (Armand aida Guy à s'agenouiller.) Guy du Bas-Tyra, pour votre profonde implication dans la sauvegarde du royaume, et ce bien qu'il vous ait rejeté, et pour la bravoure dont vous avez fait preuve tant dans la défense d'Armengar que de ce royaume, nous vous offrons le poste de premier conseiller du roi. L'acceptez-vous ?

Guy écarquilla son œil unique puis éclata de rire.

— La farce est grandiose, Lyam. Votre père doit s'en retourner quelque part. Oui, je l'accepte.

Le roi secoua la tête et sourit au souvenir de son père.

— Non, nous pensons qu'il comprend. Levez-vous, Guy, duc de Rillanon. (Puis Lyam appela :) Baru des Hadatis.

Baru s'éloigna de Laurie, Martin et Briana pour aller s'agenouiller devant son roi.

— Votre bravoure est sans égale, tant pour avoir tué le Moredhel Murad que pour avoir accompagné notre frère Martin

et le duc Laurie par-delà les montagnes pour nous prévenir de l'invasion de Murmandamus. Nous avons longuement réfléchi et sommes bien en peine de trouver une récompense pour vos hauts faits. Que pouvons-nous faire pour vous prouver notre gratitude ?

— Majesté, je ne désire aucune récompense, répondit Baru. J'ai de nombreux nouveaux frères à Yabon et je désire m'installer avec eux, si je le peux.

— Vous avez donc notre bénédiction et si vous aviez besoin de quoi que ce soit qu'il soit en notre pouvoir de vous accorder, pour, rendre plus aisée l'installation de vos frères, vous n'aurez qu'à demander.

Baru se releva et retourna vers ses amis, qui souriaient tous. Le Hadati s'était trouvé un nouveau foyer et un but dans la vie.

D'autres récompenses furent accordées et les affaires de la cour se poursuivirent. Arutha resta à l'écart, triste qu'Anita ne fût pas avec lui, mais sachant qu'il n'était qu'à quelques jours de la revoir. Il aperçut Macros un peu plus loin, qui parlait avec Pug et Tomas. Les trois silhouettes étaient plongées dans l'ombre, car la journée tirait à sa fin et le soir approchait rapidement. Arutha soupira et se demanda ce qui les occupait encore.

— Donc, vous comprenez, conclut Macros.

— Oui, répondit Pug, mais c'est difficile à accepter.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Il avait pris la pleine mesure de toutes les connaissances qu'il avait gagnées quand lui et le sorcier avaient mêlé leurs esprits. Désormais, il était l'égal de Macros en puissance et presque son égal en savoir. Mais la présence du sorcier lui manquerait, maintenant qu'il connaissait son destin.

— Toute chose a une fin, Pug. Maintenant vient la fin de mon temps sur ce monde. La présence des Valherus écartée, mes pouvoirs me sont pleinement revenus. Je vais partir vers de nouveaux horizons. Gathis m'accompagnera et les autres résidents de mon île sont en sécurité, je n'ai donc plus aucune obligation ici. Il faut que j'aille de l'avant, tout comme tu dois

rester sur ce monde. Il y aura des rois à conseiller, de jeunes garçons à éduquer, des vieillards avec qui discuter, des guerres à éviter, d'autres à mener. (Il soupira, comme si à nouveau il aspirait à une fin. Puis son ton se fit plus léger.) Enfin, au moins, on ne s'ennuie jamais. Jamais. Assure-toi que le roi sache ce que nous avons fait ici. (Il contempla ensuite Tomas. L'homme devenu Valheru avait l'air quelque peu différent depuis la dernière bataille.) Tomas, lui dit doucement Macros, les Eldars reviennent sur leur monde natal, leur exil volontaire en Elvardein touche à son terme. Il te faudra aider la reine à diriger un nouvel Elvandar. Nombre des Glamredhels vont vous rechercher, car ils savent désormais qu'Elvandar existe, et il y aura aussi un nombre accru de Renonçants, je crois. Maintenant que l'influence des Valherus est confinée, les attraits de la Voie des Ténèbres seront plus faibles. Enfin, nous pouvons l'espérer. Cherche en toi, aussi, Tomas, car je pense que tu découvriras qu'une bonne part de ton pouvoir a disparu avec les anciens frères d'Ashen-Shugar. Tu feras partie des mortels les plus puissants, mais à ta place j'éviterais d'essayer de maîtriser un dragon. Je crois que cela pourrait te causer un choc.

— J'ai senti le changement… à la fin. (Le guerrier semblait abattu depuis sa bataille avec Draken-Korin.) Suis-je à nouveau mortel ?

Macros acquiesça.

— Tu l'as toujours été. La puissance des Valherus t'a changé et tu restes tel que tu es, mais tu n'as jamais été immortel. Tu en étais simplement proche. Ne t'inquiète pas, tu as gardé beaucoup de l'héritage valheru. Tu vivras une longue vie aux côtés de ta reine, au moins aussi longue que celle que le destin offre à un elfe.

À ces mots, Tomas sembla rassuré.

— Restez vigilants, tous les deux, reprit le sorcier, car les Panthatians ont mis des siècles à organiser et à exécuter ce plan. C'était un complot impressionnant. Mais les pouvoirs qui avaient été accordés à celui qui se faisait passer pour Murmandamus n'étaient pas de simples illusions. Cette créature était devenue une puissance. Avoir réussi à créer un tel être et avoir capturé et manipulé les cœurs d'une race même aussi

sombre que les Moredhels a dû nécessiter de grands pouvoirs. Peut-être que sans l'influence des Valherus de l'autre côté de la barrière de l'espace-temps, le peuple serpent pourra devenir très semblable aux autres peuples, une simple race intelligente parmi d'autres. (Ses yeux se perdirent dans le lointain.) Mais peut-être pas. Soyez vigilants.

— Macros… à la fin, j'étais certain que nous avions perdu, avoua lentement Pug.

Macros eut un sourire énigmatique.

— Moi aussi. Peut-être que la manipulation de la Pierre de Vie par les Valherus n'a pas pu être totalement accomplie grâce au coup d'épée de Tomas. Je ne sais pas. La faille s'est ouverte et l'armée des dragons a pu entrer, mais… (Les yeux du vieux sorcier semblaient briller d'une profonde émotion.) Un miracle, au-delà de ma compréhension, est arrivé. (Il baissa les yeux.) C'était comme si la vie elle-même, les âmes de tout ce qui vivait sur ce monde, avaient rejeté les Valherus. Le pouvoir de la Pierre de Vie nous a aidés, nous et pas eux. C'est de là que j'ai tiré mes forces finalement. C'est ce qui a capturé l'armée des dragons et le maître de la Terreur et qui a refermé la faille. C'est ça qui nous a tous protégés et nous a gardés en vie. (Il sourit.) Vous devriez essayer, en faisant très attention, d'en apprendre autant que possible sur la Pierre de Vie. C'est une merveille qui va bien au-delà de tous nos espoirs.

Macros resta silencieux un moment, puis il regarda Pug.

— Tu es presque comme un fils pour moi, d'une étrange manière, comme d'autres que j'ai appelés ainsi au fil des siècles. Quoi qu'il en soit, tu es mon héritier et le dépositaire de tous les savoirs magiques que j'ai accumulés depuis ma venue sur Midkemia. La dernière bibliothèque que je gardais sur mon île arrivera bientôt au port des Étoiles. Je te conseille de cacher cela à Kulgan et à Hochopepa, tant que tu n'auras pas regardé soigneusement ce qu'il y a dedans. Certaines de ces choses ne peuvent être accomplies par nul autre que toi, et quiconque te suivrait dans ton étrange vocation.

Éduque bien ceux qui t'entourent, Pug. Fais-en des gens puissants, mais fais-en aussi des hommes et des femmes aimants et généreux.

Il se tut en regardant les deux garçons, maintenant devenus des hommes, ces gamins de Crydee qui, douze ans auparavant, avaient commencé à se former pour sauver un monde et plus encore.

— J'ai usé de vous deux, parfois sans ménagement, finit-il par reconnaître. Mais, à la fin, cela s'est avéré nécessaire. Quelles que soient les peines que vous avez endurées, j'aime à penser que ce que vous y avez gagné les compense largement. Vous avez atteint une puissance bien au-delà de vos rêves d'enfance. Vous êtes maintenant responsables de Midkemia. Je vous offre tous mes vœux de réussite. (La voix quelque peu altérée – chose inhabituelle pour lui –, les yeux humides et brillants, il conclut doucement :) Au revoir et merci.

Il s'écarta d'eux, puis se retourna lentement. Ni Pug ni Tomas ne réussirent à lui dire au revoir. Macros commença à partir vers l'ouest, dans le soleil couchant. Non seulement il s'écartait d'eux, mais, dès son premier pas, il sembla devenir moins concret. À chaque pas, il perdait de plus en plus de sa substance, se faisant de plus en plus transparent. Rapidement, il ne fut plus qu'une brume, puis moins qu'une brume. Puis il disparut.

Ses amis le regardèrent partir et ne dirent rien pendant un moment.

— Connaîtra-t-il jamais la paix, à ton avis ? demanda soudain Tomas.

— Je l'ignore. Peut-être un jour trouvera-t-il son île Bénie.

Ils restèrent encore silencieux un moment. Puis ils revinrent au pavillon du roi.

La fête battait son plein. Martin et Briana venaient d'annoncer leur intention de se marier, visiblement à l'approbation de tous. Tandis que d'autres se réjouissaient d'avoir survécu et profitaient simplement d'être en vie, Arutha, Lyam, Tomas et Pug se frayaient un chemin dans les ruines de l'ancienne cité de Sethanon. La population s'était réfugiée dans les parties les moins abîmées, le quartier ouest, mais elle ne représentait qu'une présence lointaine. Malgré tout, ils

avançaient prudemment, au cas où quelqu'un les aurait observés.

Tomas les conduisit à une grande faille dans le sol, par laquelle on voyait une cave s'ouvrir sous les décombres du château.

— Là, expliqua-t-il, une fissure s'est ouverte, qui mène aux salles souterraines, au centre de l'ancienne ville. Attention où vous posez les pieds.

Ils descendirent avec précaution, éclairés par une faible lumière invoquée par Pug, et arrivèrent rapidement dans la grande salle. Le magicien fit un geste de la main et une lumière plus vive naquit. Tomas fit signe au roi de passer en premier. Des silhouettes en robe sortirent des ombres et Arutha tira l'épée.

Une voix de femme s'éleva dans le noir :

— Rengainez votre épée, prince du royaume.

Tomas acquiesça et Arutha rengaina sa lame enchantée. Des ténèbres sortit une silhouette énorme, couverte de joyaux qui brillaient de mille feux à la lumière de Pug. C'était un dragon, mais celui-ci ne ressemblait à nul autre, car, au lieu d'écailles d'or, il était couvert d'une rivière de gemmes. Chacun de ses mouvements faisait glisser sur la forme monstrueuse un arc-en-ciel d'une éblouissante beauté.

— Qui êtes-vous ? demanda calmement le roi.

— Je suis l'oracle d'Aal, répondit la voix douce par la bouche du dragon.

— Nous avions passé un marché, intervint Pug. Il nous fallait lui trouver un corps adapté.

— Ryath avait perdu l'esprit, expliqua Tomas, son âme était morte dans le combat contre le maître de la Terreur. Son corps vivait encore, bien que gravement blessé et au bord de la mort. Macros l'a soigné, a remplacé les écailles détruites par de nouvelles, faites avec des gemmes du trésor caché ici, se servant d'une propriété spéciale de la Pierre de Vie. Grâce à ses pouvoirs restaurés, il a ramené l'oracle et ses serviteurs en ces lieux. Maintenant, l'oracle vit dans un esprit vide.

— C'est un corps parfaitement satisfaisant, approuva l'oracle. Il vivra de nombreux siècles. Et il dispose de grands pouvoirs.

— Ainsi, ajouta Pug, Ryath veillera à jamais sur la Pierre de Vie. Car si quelqu'un venait à user de ses pouvoirs, elle périrait avec toutes les autres créatures de cette planète. Jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de débusquer les Panthatians et de nous occuper d'eux, il existera toujours un risque que les Valherus soient rappelés.

Lyam contempla la Pierre de Vie. La gemme vert pâle luisait doucement, semblant s'animer d'une chaude lumière intérieure. Au centre, une épée d'or était plantée.

— Nous ignorons si cela a détruit les Seigneurs Dragons ou si cela les a simplement retenus, expliqua Pug. Même les magies que j'ai pu apprendre de Macros ne peuvent en pénétrer tous les mystères. Nous craignons de retirer l'épée de Tomas : cela pourrait ne rien provoquer de mal, mais cela pourrait aussi déchaîner les forces enfermées dedans.

Lyam frissonna. De tout ce qu'il avait entendu, le pouvoir de la Pierre de Vie était ce qui lui donnait le plus un sentiment de totale impuissance. Il s'approcha d'elle et tendit lentement la main. La Pierre était tiède au toucher et son contact agréable le détendit immédiatement. La Pierre portait en elle un sentiment de justice. Le roi fit face à la forme majestueuse du dragon couverte de joyaux.

— Je ne vois aucune objection à ce que vous occupiez cette charge, madame. (Il réfléchit, puis se tourna vers Arutha.) Fais dire que la ville est désormais maudite. Notre brave petit Humphry est mort et il n'a pas d'héritier. Je ferai déplacer ce qui reste de la population et lui offrirai des indemnités. La ville est déjà plus qu'à moitié détruite. Qu'on la vide et l'oracle ne sera pas dérangé. Partons maintenant : on risque sinon de remarquer notre absence aux réjouissances et il se pourrait que quelqu'un vienne nous chercher. Madame, je vous souhaite de faire bon office, ajouta-t-il à l'adresse du dragon. Si jamais vous aviez besoin de quelque chose, faites-nous parvenir un message, par magie ou autrement, et je m'efforcerai d'exaucer vos désirs.

Seuls nous quatre et mon frère Martin saurons la vérité en ce qui vous concerne et, par la suite, nos héritiers.

— Votre Gracieuse Majesté, répondit aimablement l'oracle.

Tomas les mena hors de la caverne et les fit remonter à la surface.

Arutha entra dans sa tente où il surprit Jimmy qui dormait dans son lit. Il le secoua doucement.

— Qu'y a-t-il ? Je croyais qu'on t'avait donné tes quartiers ?

Jimmy regarda le prince, dissimulant mal sa mauvaise humeur à être réveillé.

— C'est Locky. Cette satanée ville s'effondre tout entière dans un vacarme assourdissant et lui, il se trouve une nouvelle fille. Ça va devenir une habitude. La nuit dernière, j'ai dormi par terre. J'espérais juste faire un petit somme. Je vais me trouver un autre lit.

Arutha éclata de rire et repoussa dans le lit le jeune homme qui commençait à se lever.

— Reste là. Je camperai dans le pavillon royal. Lyam était occupé à récompenser tout le monde ce soir, pendant que tu dormais et que Locky… que Locky faisait ce qu'il faisait. Dans toute cette confusion, je vous ai oubliés tous les deux. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vous récompenser, jeunes chenapans ?

Jimmy sourit.

— Donnez à Locky le poste de premier écuyer, pour que je puisse retrouver la vie tranquille de voleur. (Il bâilla.) Pour l'instant, la seule chose qui me tente, c'est une bonne semaine de sommeil.

Arutha sourit.

— Accordé. Prends donc un peu de sommeil. Je vais vous trouver une récompense.

Il quitta Jimmy et retourna à la tente de Lyam.

Tandis qu'il s'approchait de l'entrée, un cri et un appel de trompe annoncèrent l'arrivée d'un carrosse poussiéreux aux armes du roi. Anita et Carline en sortirent à pas pressés. Arutha resta interdit quand sa sœur et son épouse se jetèrent sur lui pour le serrer dans leurs bras et l'embrasser.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Nous avons suivi Lyam, expliqua une Anita en pleurs. Nous ne pouvions nous résigner à attendre à Rillanon de savoir si toi et Laurie étiez en vie. Dès que des messages nous sont parvenus comme quoi vous étiez saufs, nous avons décidé de reprendre la route et de venir au plus vite.

Arutha la serra dans ses bras et Carline écouta un moment des chants qui montaient d'une tente, avant de déclarer :

— Soit c'est un rossignol énamouré, soit c'est mon époux qui a oublié qu'il était duc. (Elle embrassa encore une fois Arutha sur la joue et déclara :) Tu vas encore être oncle, bientôt.

Arutha éclata de rire et serra sa sœur dans ses bras.

— Je te souhaite beaucoup d'amour et de bonheur, Carline. Oui, c'est Laurie. Lui et Baru sont arrivés aujourd'hui avec Vandros.

Elle sourit.

— Je pense que je vais aller de ce pas lui donner quelques cheveux gris.

— Qu'est-ce qu'elle voulait dire par « tu vas encore être oncle » ? demanda Arutha.

Anita regarda son mari.

— La reine attend un enfant – l'annonce a été faite alors que tu étais parti – et le père Tully vient de faire prévenir Lyam que tous les signes indiquent que ce sera un prince. Tully jure qu'il est maintenant trop vieux pour courir les routes. Mais ses prières vous ont accompagnés tout le temps.

Arutha sourit.

— Ainsi donc, bientôt, je n'aurai plus à m'inquiéter d'être l'héritier de la couronne.

— Pas si tôt, le bébé ne viendra pas avant quatre mois encore.

Un vivat monta de l'intérieur, leur indiquant que Carline avait annoncé à son mari qu'elle était enceinte, et un autre vivat montra que le message de Tully venait d'être rendu public aussi.

Anita étreignit son époux et murmura :

— Tes fils vont bien et ils grandissent. Leur père leur manque, tout comme à moi. Pourrons-nous nous esquiver bientôt ?

Arutha rit.

— Dès que nous aurons fait une petite apparition. Mais j'ai dû céder mes quartiers à Jimmy. Il semble que Locky se soit découvert une nature amoureuse et Jimmy n'avait nulle part ailleurs où dormir. Nous allons devoir prendre une des tentes d'invités de ce pavillon.

Il entra avec sa femme et les nobles rassemblés là se levèrent pour accueillir le prince et la princesse de Krondor.

L'ambassadeur de Kesh, le seigneur Hazara-Khan, s'inclina. Arutha lui tendit la main.

— Merci, Abdur.

Il présenta Anita à Hokanu et le remercia aussi. Dolgan était en grande conversation avec Galain. Arutha félicita le nain pour avoir accepté la couronne des nains de l'Ouest. Dolgan lui fit un clin d'œil et un sourire, puis tout le monde se tut quand Laurie commença à jouer.

Ils l'écoutèrent attentivement. C'était un chant triste, mais brave, une ballade qu'il avait composée en l'honneur de son ami Roald. Elle parlait de la tristesse de Laurie pour sa mort, mais se terminait sur une note glorieuse, triomphale, puis sur une petite coda amusante qui fit rire tous ceux qui connaissaient Roald, car il rappelait quelque chose de sa nature canaille.

Gardan et Volney se levèrent.

— Pourrions-nous échanger quelques mots avec vous, Altesse ? demanda le comte de Landreth.

Anita fit signe que cela ne la dérangeait pas et Arutha laissa les deux hommes qui avaient assuré la régence en son absence l'emmener dans la salle, juste à côté de la chambre du roi. Une silhouette épaisse était allongée sur le lit, respirant lourdement, et Arutha posa un doigt sur ses lèvres, leur intimant le silence.

Gardan tendit le cou et souffla :

— Amos Trask ?

— C'est une très longue histoire et je lui laisserai l'honneur de vous la raconter, répondit Arutha à voix basse. Il ne me le pardonnerait jamais si je ne le laissais pas faire. Maintenant, qu'y a-t-il ?

— Altesse, je veux rentrer à Landreth, déclara Volney sur le même ton. Dès qu'on a annoncé votre prétendue mort, la ville

est devenue impossible à diriger. J'ai fait de mon mieux ces trois dernières années, mais c'en est assez. Je veux rentrer chez moi.

— Je ne peux pas me passer de vous, Volney. (Le comte corpulent commença à hausser le ton, mais Arutha lui fit signe de baisser la voix.) Écoutez, il va bientôt y avoir un nouveau prince de Krondor, nous allons avoir besoin d'un régent pour la principauté.

— C'est impossible. Ça représente un engagement pour dix-huit ans. Je refuse.

Arutha regarda Gardan, qui sourit et leva les mains.

— Ne me regardez pas comme ça. Lyam m'a promis que je pourrais rentrer à Crydee avec Martin et sa dame. Avec Charles comme nouveau maître d'armes, je pourrai laisser à mon fils le métier de soldat. J'envisage de passer mes derniers jours à pêcher le long de la jetée de la Pointe. Il va vous falloir très bientôt un nouveau maréchal.

Arutha jura.

— Cela veut dire que, si je ne trouve pas rapidement quelqu'un, Lyam va me faire duc de Krondor et maréchal par-dessus le marché. Je vais essayer de le pousser à me donner un comté paisible, comme Tuckshill, et je ne quitterai plus jamais mon château. (Il réfléchit longuement sans rien dire avant de se décider.) Je veux que vous restiez dix ans de plus, tous les deux.

— C'est hors de question ! protesta Volney. (La voix du noble monta sous le coup de l'indignation.) Je veux bien rester encore un an, pour assurer la transition des tâches administratives, mais pas un de plus.

Arutha fronça les sourcils.

— Six, six ans de plus pour chacun de vous. Si vous acceptez, vous pourrez vous retirer à Landreth, Volney et quant à vous, Gardan, vous pourriez retourner à Crydee. Sinon, je trouverai un moyen de vous plonger dans les pires ennuis.

Gardan rit.

— J'ai déjà la permission de Lyam, Arutha. (Voyant la colère monter chez le prince, il ajouta :) Mais si Volney reste, je resterai aussi un an – d'accord, deux, mais pas plus, le temps que vous repreniez le contrôle de la situation.

Une lueur presque maléfique passa dans les yeux d'Arutha.

— Il va nous falloir un nouvel ambassadeur auprès des Tsurani, maintenant que la faille est rouverte, annonça-t-il à Gardan. (Puis il se tourna vers Volney :) Et il nous faudra un nouvel ambassadeur pour Kesh la Grande.

Les deux hommes échangèrent un regard et Volney murmura, d'un ton dur :

— Très bien, maître chanteur, trois ans. Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions, en trois ans ?

Arutha eut un sourire torve.

— Je veux que vous preniez personnellement en charge l'entraînement de Jimmy et de Locky, Volney. Vous leur apprendrez tout ce que vous pourrez sur l'administration. Surchargez-les de travail jusqu'à ce qu'ils en tombent et donnez-leur-en plus encore. Je veux que ces esprits suractifs soient employés à bon escient. Faites-en les meilleurs administrateurs possible.

« Gardan, quand ils ne seront pas dans les bureaux à apprendre à gouverner, faites-en des soldats. Ce jeune gredin de Jimmy a demandé il y a un an une récompense, il va nous montrer s'il la vaut vraiment. Quant à son jeune complice, il a trop de talent pour qu'on le laisse repartir pour Finisterre. Locklear est un fils cadet, ce serait du gâchis de le renvoyer là-bas. Quand vous serez repartis tous les deux, nous aurons besoin d'un nouveau duc et d'un nouveau maréchal et, quand je serai parti moi aussi, le duc devra faire office de régent pour la principauté. Il aura besoin d'un bon chancelier pour l'aider à supporter la charge de l'État. Donc, je veux qu'aucun de vous ne perde un instant lors des quatre prochaines années.

— Quatre ans ! explosa Volney. J'avais dit trois !

Du lit monta un rire, puis un soupir.

— Arutha, tu as une étrange manière de récompenser les gens, commenta Amos. Qu'est-ce qui a bien pu te rendre si rosse ? Arutha fit un grand sourire et répliqua :

— Vous devriez vous reposer, amiral.

Amos retomba lourdement sur son lit de camp.

— Ah, Arutha, tu me gâches encore tout le plaisir.

Table des matières

REMERCIEMENTS 5
RÉSUMÉ 10
LIVRE QUATRIÈME 19
Macros Redux 19
Prologue SOMBREVENT 20
Chapitre 1 LA FÊTE 28
Chapitre 2 DÉCOUVERTE 53
Chapitre 3 MEURTRE 74
Chapitre 4 DÉPART 96
Chapitre 5 CRYDEE 117
Chapitre 6 DÉPART 142
Chapitre 7 MYSTÈRES 162
Chapitre 8 YABON 192
Chapitre 9 PRISONNIERS 218
Chapitre 10 COMPROMIS 248
Chapitre 11 DÉCOUVERTE 280
Chapitre 12 MESSAGERS 306
Chapitre 13 PREMIER SANG 321
Chapitre 14 DESTRUCTION 345
Chapitre 15 LA FUITE 380
Chapitre 16 LA CRÉATION 406
Chapitre 17 RETRAITE 442
Chapitre 18 RETOUR CHEZ SOI 462
Chapitre 19 SETHANON 478
Chapitre 20 CONSÉQUENCES 511